
FAIRE SANS DIRE
Ilchester


Comedie
Tragedie
Le
Theatre
de P.
Corneille
J.F. Cars Fe


PIERRE CORNEILLE NÉ A ROUEN EN L'ANNÉE M.DC.VI.
J. F. Cars Filius Sculp.

LE THEATRE DE P. CORNEILLE.

NOUVELLE EDITION, revûë, corrigée, & augmentée.

PREMIERE PARTIE.





A LYON,
Chez JACQUES LYONS, Libraire, ruë Merciere, au bon Pasteur.

M. DCCXI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES

Contenuës en cette premiere Partie.

Avis du Libraire ſur cette nouvelle Edition. Eloges de M. Pierre Corneille. Preface de M. P. Corneille. Trois Diſcours du Poëme Dramatique.

MELITE, Comedie.

CLITANDRE, Tragédie.

LA VEUVE, Comedie.

LA GALERIE DU PALAIS, Comedie.

LA SUIVANTE, Comedie.

LA PLACE ROYALE, Comedie.

Aprés chaque Piece il y a l'Examen ou Critique, faite par M. Pierre Corneille luy même.



LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

VOICI *une nouvelle Edition des Pieces de Theatre de Messieurs Corneille Freres bien differente des précedentes. La négligence de ceux qui s'étoient chargez d'en voir les Epreuves, & qui pouvoient aisément les rendre correctes, puisqu'on le faisoit sur une copie déja imprimée, y avoit laissé passer un si grand nombre de fautes, que rien ne fut jamais plus défiguré. Il n'y avoit presque point de pages où il ne se trouvât des mots oubliez, ou mis les uns pour les autres, comme* affermir *pour* affranchir ; honte *pour* haine; loisir *pour* temps ; Pompée & Madame, *pour* Poppée & Mandane ; mon *pour* son ; lés *pour* ses, &c. *ce qui changeoit tellement le sens*

qu'on avoit ſouvent peine à le trouver. Il y avoit même en beaucoup d'endroits des Vers tout entiers obmis, & quelquefois juſqu'à trois de ſuite; & en d'autres ce qui ſe devoit dire par deux Acteurs differens, étoit mis ſous le nom d'un ſeul Acteur, ſans que les couplets fuſſent ſéparez d'aucun titre. Les plaintes que le public en a faites, ont obligé de n'épargner aucuns ſoins pour reparer cette negligence par une nouvelle Edition tout-à-fait correcte. On y trouvera les Pieces de feu Monſieur Corneille, ſeparées en cinq Volumes, ſous le titre de Theatre. *On a mis au commencement du premier Tome les trois Diſcours de M. Pierre Corneille, ſur ce qui regarde la Tragedie & la maniere de la bien traiter, afin que le Lecteur qui voudra s'inſtruire des regles du Poëme Dramatique, n'ait pas beſoin d'avoir recours à trois Volumes differens pour trouver le Traité complet de l'Art Poëtique. A l'égard des Examens particuliers qui ſe trouvoient tous enſemble aprés ces Diſcours, on les a mis chacun aprés chaque Piece, dont il a paru que la lecture devoit préceder celle de l'Examen qu'il en fait. On ſe perſuade*

que ces changemens ſeront commodes au Lecteur.

Quant aux cinq Volumes des Pieces de Monſieur Corneille ſon Frére, qui ont pour titre, Poëmes Dramatiques, *outre un tres-grand nombre de fautes d'impreſſion dont l'Auteur les a purgées, il a pris ſoin d'y changer tout ce qui lui a paru de moins correct pour la Langue, qui n'étoit pas auſſi épurée il y a trente-cinq ou quarante ans qu'elle l'eſt preſentement On trouvera le quatriéme Volume augmenté du* Feſtin de Pierre, *dont les Comédiens donnent chaque année de frequentes repreſentations. Cet ouvrage n'eſt pourtant de lui qu'en ce qu'il a mis en Vers la Proſe du fameux Moliere, qui en eſt le vrai Auteur, à l'exception des Scénes où il paroît des Femmes au troiſiéme & au cinquiéme Acte, & qui n'étoient point dans l'Original. On a mis auſſi à la fin du dernier Volume les Diſcours qu'il a prononcez à l'Academie Françoiſe.*

Outre la correction & l'arrangement, on a augmenté dans cette Edition les Pieces ſuivantes.

Dans le Theatre de Pierre Corneille, au

Tome premier, l'Eloge de Pierre Corneille, *tiré de la Republique des Lettres, mois de Janvier* 1685. Extrait du Dictionaire Historique de Morery, contenant la vie de Pierre Corneille.

Au Tome second; Observations de Mr de Scudery sur le Cid. Les Sentimens de l'Academie Françoise sur le Cid.

Au Tome cinquiéme; Jugement sur la Sophonisbe, *extrait du Jugement des Sçavans de Mr Baillet, Tome 9. page* 225. Apologie de la Sophonisbe de Mr Corneille. Jugement des dernieres Pieces de Pierre Corneille, *extrait du Jugement des Sçavans de Mr Baillet, Tome 9. page* 227. Poëme sur les Victoires du Roi, de l'année 1667. par M. Pierre Corneille. Discours de M. Pierre Corneille à l'Acedemie Françoise, lors de sa reception en Janvier 1647.

Dans les Poëmes Dramatiques de M. Thomas Corneille, au Tome premier; l'Eloge de Mr Corneille le jeune, *extrait du Jugement des Sçavans de Mr Baillet, Tome 9. page* 3 7.

Au Tome cinquiéme; Nouveau Progue & nouveaux Divertissemens pour

la Comédie de l'Inconnu, *remiſe au Theatre en* 1703. Bradamante, derniere Tragédie de M. Thomas Corneille. Nouveau Prologue & nouveaux Divertiſſemens pour la Tragédie de Circé, *remiſe au Theatre en* 1705. Diſcours de M. Thomas Corneille à l'Academie Françoiſe, lorſqu'il y fut reçû aprés la mort de M. ſon Frere, le 2. Janvier 1685. Réponſe de M. Racine au Diſcours de Mr. Thomas Corneille.





ELOGE
DE
MONSIEUR CORNEILLE,

Extrait de la Republique des Lettres, du mois de Janvier 1685.

MONSIEUR CORNEILLE nâquit à Roüen l'an 1606. Son Pere y étoit Maître des Eaux & Forêts de la Vicomté. Il se mit d'abord à suivre le Barreau du Parlement de cette Ville; mais comme il avoit trop d'élevation d'esprit pour ce métier-là, & un génie trop different de celui des affaires, il n'eut pas plûtôt plaidé une fois, qu'il y renonça. Il ne laissa pas de prendre la Charge d'Avocat General à la Table de Marbre du Palais, qui ne l'engageoit qu'à fort peu de chose. Il ne songeoit à rien moins qu'à la Poësie, & il ignoroit lui-même le talent extraordinaire qu'il y avoit, lors qu'il lui arriva une petite avanture de galanterie, dont il s'avisa de faire une Piéce de Theatre, en ajoûtant quelque chose à la verité. Il fut tout étonné qu'il se trouva Auteur d'une Comédie; qui étoit alors d'un genre nouveau. On ne

connoiſſoit qu'un Tragique tres-languiſſant, ou un Comique tout-à-fait bas. Il avoit pris une autre route, ſa Piéce étoit d'un enjoüement aſſez naturel & aſſez poli, & qui repreſentoit la converſation des honnêtes gens. Auſſi fut-elle repreſentée avec un ſuccés prodigieux, & même elle fut cauſe qu'il ſe fit une nouvelle Troupe de Comédiens, parce qu'on vit que le Theatre alloit être plus occupé qu'il n'avoit été juſqu'alors. C'eſt cette Comédie qui eſt à la tête de tous ſes Recüeils, & qui s'appelle *Melite*. On donnoit ſouvent à Roüen le nom de *Melite* à la Dame qui avoit fait naître l'avanture qui faiſoit le ſujet de cette Piéce. Il eſt toûjours ſûr que c'eſt à elle que toute la France doit le grand Corneille. Aprés un coup d'eſſai ſi heureux, il fit encore quatre ou cinq Piéces de la même eſpéce, toutes fort au deſſous de ce qu'il a fait depuis, mais fort au deſſus de ce que le Theatre avoit alors de plus beau. Il commença à s'élever plus haut par la *Medée*, dont il emprunta une bonne partie de Senéque : il retourna enſuite dans l'*Illuſion Comique* à ſa premiere maniere d'écrire, mais tout d'un coup voilà ſon génie qui las de tous ces eſſais, fait un effort digne de lui, & produit le *Cid*. Toute l'Europe a vû le *Cid*, il a été traduit preſque en toutes les Langues de nos Voiſins; jamais Piéce n'a fait un tel éclat, & on ſçait aſſez auſſi l'Hiſtoire de cette conjuration des

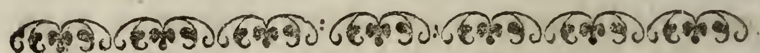
Beaux Eſprits jaloux qui ſe fit contre ſon Auteur. Un Grand Miniſtre * même ne fut pas exempt de cette jalouſie univerſelle, & dans le temps qu'en qualité de Miniſtre il recompenſoit Monſieur Corneille, il lui faiſoit en qualité d'Auteur & de bel Eſprit le plus d'affaires qu'il pouvoit. Le génie de Monſieur Corneille s'étant une fois déclaré par le *Cid*, ce furent preſque tous les ans de nouveaux chefs-d'œuvres. On ne vit plus que des *Horaces*, des *Cinnas*, des *Polieuctes*, des *Pompées*, des *Rodogunes*. Tous ces admirables Ouvrages ſe, ſuivent. Voilà le temps qu'on peut marquer pour celui où le Theatre François a été au plus haut point de ſa gloire, & aſſurément il étoit alors bien au deſſus de l'ancien Theatre d'Athénes. Depuis ce temps-là Monſieur Corneille ne fit plus que ſe maintenir dans le degré de perfection où il étoit parvenu. Il fit admirer l'*Heraclius*, l'*Oedipe*, le *Nicoméde*, le *Sertorius*, l'*Othon*. Mais enfin il ne fit plus rien qui égalât tout-à-fait *Cinna*, ou *Rodogune*; car il faut choiſir entre ces deux Piéces pour avoir la plus belle des ſiennes. Il eſt certain qu'il donnoit lui-même ſa voix à *Rodogune*; mais il ſemble que le Public panche plus du côté de *Cinna*. Le mauvais ſuccés d'une Piéce nommée *Perthartte* le dégoûta du Theatre, & il ſe mit à compoſer la belle Traduction de l'Imitation de Jeſus-

* M. le Cardinal de Richelieu.

Christ, qui eut un ſuccés étonnant, & qu'il n'attendoit peut-être pas lui-même dans ce nouveau genre d'écrire. Mais enfin ſi on doit être bien-aiſe que ſon dégoût nous ait valu cet Ouvrage, il eût été fâcheux qu'il eût duré aſſez long-temps pour nous priver de beaucoup de belles Pieces qu'il fit aprés l'*Imitation*, car il ne pût s'empêcher de retourner au Theatre. Il eſt vrai que ſur ſes derniers Ouvrages, il ne fut pas tout-à-fait content du Public. Il ſe trouva un homme * qui ſoutenu de beaucoup de mérite, & d'un parti conſiderable qu'il s'étoit fait à la Cour, & parmi les femmes, prétendit être ſon Rival. Il étudioit avec ſoin, & avec un grand ſuccés le goût que l'on avoit alors pour la tendreſſe, au lieu que Monſieur Corneille dédaignoit d'avoir cette condeſcendance pour le Public, & ne vouloit point ſortir de ſa nobleſſe ordinaire, ni de la grandeur Romaine. Ainſi *Attila*, *Berenice*, *Pulcherie*, *Surena*, quoique pleines de choſes inimitables, n'eurent pas l'éclat du *Cid* ou d'*Horace*. C'eſt par Surena, que Monſieur Corneille a fini. Il mourut quelque huit ou dix ans aprés avoir fait cette Piece, âgé de 79. ans. Il étoit aſſez mélancolique, il parloit peu, & négligeoit de dire dans la converſation ce qu'il ſçavoit ſi bien écrire. Il avoit dans le cœur toute la probité & toute la droiture de ſentimens qu'il a

* M. Racine.

peinte dans ses Ouvrages. Il n'étoit pas extrêmement né pour faire sa Cour. Peut-être aussi une juste confiance qu'il avoit en son mérite lui faisoit-elle croire qu'il pouvoit s'en dispenser. Cependant cela est cause qu'il n'a guéres tiré d'autre avantage de ses talens, qu'une réputation qui ne périra jamais, tant qu'il y aura des Lettres, & qui le mettra au-dessus de tous les Poëtes Tragiques qui ayent jamais été.



EXTRAIT DU DICTIONAIRE Historique de Mr Morery.

CORNEILLE (Pierre) celebre Poëte François, de l'Académie Françoise, nâquit à Roüen le 6. de Juin 1606. Son Pere, qui s'appelloit aussi Pierre Corneille, étoit Maître des Eaux & Forêts en la Vicomté de Roüen, & rendit en diverses occasions de si bons services au Roi Loüis XIII que ce Roi lui donna des Lettres de Noblesse. Pierre Corneille son fils aîné exerça long-temps à Roüen la Charge d'Avocat General à la Table de Marbre, sans faire connoître au Public, & sans connoître lui-même le talent extraordinaire qu'il avoit pour la Poësie, par lequel il a élevé le Theatre François au plus haut point où on l'ait jamais vû. Ce fut une petite

aventure de galanterie, qui lui donna occasion de faire la premiere Piéce qu'on ait vûë de lui, qu'il intitula *Melite*, & qui fut d'abord representée avec un succés si prodigieux, qu'elle fit faire même une nouvelle Troupe de Comédiens, sur l'esperance que l'on conçût que le Theatre alloit être plus frequenté que jamais. On n'avoit connu jusqu'alors qu'un Tragique froid & languissant, ou un Comique tout-à-fait bas. Hardy, qui étoit l'Auteur le plus fameux de ce temps-là, surpris & jaloux des nombreuses assemblées que cette nouvelle Piéce attiroit, se contentoit de dire : *Voila une jolie bagatelle.* Corneille cependant animé par la réüssite de ce premier Ouvrage, continua de travailler, & donna sept ou huit Piéces de Theatre en cinq ou six ans, qui le firent considerer comme un des plus habiles Poëtes en ce genre. Mais en l'année 1637. sa réputation reçût un nouvel accroissement par la Tragedie du Cid, qu'il fit representer, & qui lui attira des applaudissemens si universels, qu'en voulant loüer une belle chose, on disoit communément par une espece de Proverbe : *Cela est beau comme le Cid.* La préference que le Public lui adjugea sur tous ses Concurrens, lui attira l'envie de plusieurs Auteurs, entre lesquels il y en eut qui écrivirent contre le Cid. L'Académie Françoise se vit même obligée par le Cardinal de Richelieu d'examiner cette Piéce, plus

pour y trouver des defauts, que pour en faire remarquer les beautez. C'est ce qui produisit le Livre intitulé, *Sentimens de l'Academie Françoise sur la Tragi-Comedie du Cid.* Le Cardinal, malgré l'estime qu'il avoit pour Corneille, à qui même il donnoit pension, voyoit avec déplaisir tous les travaux des autres Auteurs, & les siens mêmes effacez par ce dernier: car ce Ministre se piquoit d'exceller en Poësie, comme en toute autre chose, & avoit même donné des Pieces de Theatre au Public sous des noms empruntez. Mais on eut beau écrire & cabaler, le Cid eut toûjours une approbation generale; & c'est ce qui a fait dire au celebre M. Despreaux dans la neuviéme de ses Satyres:

En vain contre le Cid un Ministre se ligue,
Tout Paris pour Chiméne a les yeux de Rodrigue;
L'Academie en corps a beau le censurer,
Le Public revolté s'obstine à l'admirer.

Il faut sçavoir pour entendre ces Vers, que Chiméne est l'Héroïne de la Piece, comme Rodrigue en est le Héros. Corneille publia bien-tôt aprés la Tragedie intitulée les *Horaces*; & il courut un bruit qu'on feroit encore des Observations, & une nouvelle Critique sur cette Piece. Comme l'Auteur ne doutoit point que la persecution contre le Cid n'eût été suscitée par le Cardinal, & par une autre personne de grande qualité; il prévit que si on s'élevoit encore contre les *Horaces*, ce se-

roit encore par le mouvement de ces deux mêmes Puissances. En écrivant là-dessus à un de ses amis : *Horace*, dit-il, *fut condamné par les Duumvirs ; mais il fut absous par le Peuple.* Ce sont ces alarmes & ces petits chagrins que le Cardinal avoit causez à Corneille, qui lui firent faire ces quatre Vers aprés la mort de ce Ministre, qu'il consideroit d'un côté comme son bienfaicteur, & de l'autre comme son ennemi.

Qu'on parle mal ou bien du fameux Cardinal,
Ma Prose ni mes Vers n'en diront jamais rien ;
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Cinna, qui suivit de prés les *Horaces*, soutint parfaitement, & affermit même la réputation que Corneille s'étoit acquise, & tous ses Rivaux demeurerent bien loin derriere lui. On ne vit presque plus partir de ses mains que des chefs-d'œuvres nouveaux pendant plusieurs années ; & c'est-là précisément le temps qu'on peut marquer pour celui où le Theatre François arriva au plus haut point de sa gloire, & infiniment au dessus de l'ancien Theatre d'Athénes. Jamais homme n'a mieux connu & conservé les caractéres de ses Héros : chez lui les Romains parlent en Romains, les Rois en Rois : par tout de la grandeur & de la majesté ; la tendresse même y est traitée avec une noblesse, qu'on ne rencontre point ailleurs. Ces grands talens n'empêchérent pas que

quelques Piéces du grand Corneille composées dans sa vieillesse, ne fussent reçûës froidement du Public. Peut-être auroit-il dû se retirer plutôt de la carriere; mais on peut dire que s'il est inférieur à lui-même dans quelques-unes de ces dernieres Piéces, il y est souvent au dessus de ceux qui se sont exercez dans le même genre. Comme Corneille étoit un de ces génies extraordinaires qu'on ne peut trop loüer, un tres-grand nombre de personnes ont entrepris de faire son éloge ; il n'y en a point qui lui fasse plus d'honneur que celui que Mr. Racine a fait de lui dans le Discours qu'il prononça comme Directeur de l'Académie Françoise, le 2. Janvier 1685. C'est là où aprés avoir representé l'état pitoyable où étoit le Theatre parmi nous, sans ordre, sans goût, sans régle, & ce qui étoit de plus pernicieux, sans honnêteté, sans bienséance ; il fait remarquer la force avec laquelle Corneille surmontant tous ces monstres, fit le premier paroître sur la Scéne la raison accompagnée de toute la pompe, & de tous les ornemens dont nôtre Langue est capable. *Il n'est pas aisé*, dit-il, *de trouver un Poëte qui ait possedé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit. On ne peut trop admirer la noblesse, l'économie dans les sujets, la vehemence dans les passions, la gravité dans les sentimens, la dignité, & en même temps la prodigieuse varieté dans les caractéres*. Tout

l'éloge est de la même force ; mais ce peu de mots suffisent pour établir la gloire de Corneille, en faisant voir les sentimens qu'a conçûs de lui, l'homme du monde qui étoit le plus capable de juger de son merite, & qui, si l'on croit le bruit public, n'avoit pas été fâché du peu de succés de quelques Piéces du grand Corneille. Cet homme celebre fut reçû à l'Académie Françoise en 1647. & étoit le Doyen de cette Compagnie, lorsqu'il mourut en 1684. âgé de 78. ans. Les Piéces de Theatre que nous avons de lui, sont celles qui suivent, selon l'ordre des temps où elles ont été composées : *Melite*, Comédie ; *Clitandre*, Tragédie ; *la Veuve*, Comédie ; *la Galerie du Palais*, Comédie ; *la Suivante*, Comédie ; *la Place Royale*, Comédie ; *Medée*, Tragédie ; *l'Illusion Comique*, Comédie ; *le Cid*, Tragédie ; *les Horaces*, Tragédie ; *Cinna*, Tragédie ; *Polieucte*, Tragédie ; *la mort de Pompée*, Tragédie ; *le Menteur*, Comédie ; *la suite du Menteur*, Comédie ; *Rodogune*, Tragédie ; *Theodore*, Tragédie ; *Héraclius*, Tragédie ; *Dom Sanche d'Aragon*, Comédie ; *Andromède*, Tragédie ; *Nicomede*, Tragédie ; *Pertharite*, Tragédie ; *Oedipe*, Tragédie ; *Sertorius*, Tragédie ; *la Toison d'or*, Tragédie ; *Sophonisbe*, Tragédie ; *Othon* Tragédie ; *Attila*, Tragédie ; *Berenice* Tragédie ; *Pulcherie*, Tragédie ; & *Surena*, Tragédie. Il a aussi fait une Traduction en vers des quatre Livres de l'*Imitation de Jesus-Christ* ; une autre des sept

Pſeaumes de la Pénitence, & de toutes les Hymnes du Breviaire Romain; les Vêpres & Complies des Dimanches; & l'Office de la ſainte Vierge en proſe & en vers. Pierre Corneille avoit trois fils, dont l'aîné a pris le parti des armes, le ſecond a été tué étant Lieutenant de Cavalerie, & le troiſiéme eſt Abbé d'Aigue-vive, prés de Tours.



AVIS AU LECTEUR.

Sur la nouvelle Ortographe de cette Edition.

CEs cinq Volumes contiennent trente-deux Pieces de Theatre, On pourra trouver quelque chose d'étranger aux innovations de l'Ortographe qui ont été hazardées ici, & je veux bien en rendre raison. L'usage de nôtre Langue est à present si épandu par toute l'Europe, principalement vers le Nord, qu'on y voit peu d'Etats où elle ne soit connuë ; c'est ce qui m'a fait croire qu'il ne seroit pas mal à propos d'en faciliter la prononciation aux Etrangers, qui se trouvent souvent embarrassez, par les divers sons qu'elle donne quelquefois aux mêmes lettres. Les Hollandois m'ont frayé le chemin, & donné ouverture à y mettre distinction par de differens caracteres, que jusqu'ici nos Imprimeurs ont employez indifferemment. Ils ont separé les *i* & les *u* consonnes d'avec les *i* & les *u* voyelles, en se servant toûjours des *i* & des *u* for-

mez de cette ſorte *j*, *v*, pour les premieres, & laiſſant ceux qui ſont formez ainſi, *i*, *u*, pour les autres, qui juſqu'à ces derniers temps avoient été confondus. Ainſi la prononciation de ces deux lettres ne peut être douteuſe, dans les impreſſions où l'on garde le même ordre, qu'en celle-ci. Leur exemple m'a enhardi à paſſer plus avant. J'ai vû quatre prononciations differentes dans nos *ſ*, & trois dans nos *e*, & j'ai cherché les moyens d'en ôter toutes ambiguitez, ou par des caractéres differens, ou par des regles generales, avec quelques exceptions. Je ne ſçai ſi j'y aurai réüſſi, mais ſi cette ébauche ne déplaît pas, elle pourra donner jour à faire un travail plus achevé ſur cette matiere, & peut-être que ce ne ſera pas rendre un petit ſervice à nôtre Langue & au Public.

Nous prononçons l'*ſ* de quatre diverſes manieres. Tantôt nous l'aſpirons, comme en ces mots, *peſte*, *chaſte*; tantôt elle allonge la ſyllabe, comme en ceux-ci, *paſſe*, *teſte*; tantôt elle ne fait aucun ſon, comme à *esbloüir*, *esbranler*, *il eſtoit*, & tantôt elle ſe prononce comme un *z*, comme à *preſider*, *preſumer*. Nous n'avons que deux differens caractéres, *ſ*, & *s*, pour ces quatre differentes prononciations. Il faut donc établir quelques maximes generales pour faire les diſtinctions entieres. Cette lettre ſe rencontre au commencement des mots, ou au milieu, ou à la fin. Au commencement elle aſpire toûjours; *ſoi*, *ſien*, *ſauver*,

ſuborner ; à la fin, elle n'a preſque point de ſon, & ne fait qu'allonger tant ſoit peu la ſyllabe, quand le mot qui ſuit ſe commence par une conſonne *i*, & quand il commence par une voyelle, elle ſe détache de celui qu'elle finit pour ſe joindre avec elle, & ſe prononce toûjours comme un *z*, ſoit qu'elle ſoit précedée par une conſonne, ou par une voyelle.

Dans le milieu du mot, elle eſt, ou entre deux voyelles, ou aprés une conſonne, ou avant une conſonne. Entre deux voyelles, elle paſſe toûjours pour *z*, & aprés une conſonne elle aſpire toûjours, & cette difference ſe remarque entre les verbes compoſez qui viennent de la même racine. On prononce *prezumer*, *reziſter*, mais on ne prononce pas *conzumer*, ni *perziſter*. Ces régles n'ont aucune exception, & j'ai abandonné en ces rencontres le choix des caractéres à l'Imprimeur, pour ſe ſervir du grand ou du petit, ſelon qu'ils ſe ſont le mieux accommodez avec les lettres qui les joignent. Mais je n'en ai pas fait de méme, quand l'*ſ* eſt avant une conſonne dans le milieu du mot, & je n'ai pû ſouffrir que ces trois mots, *reſte*, *tempeſte*, *vous eſtes*, fuſſent écrits l'un comme l'autre, ayant des prononciations ſi differentes. J'ai reſervé la petite *s* pour celle où la ſyllabe eſt aſpirée, la grande pour celle où elle eſt ſimplement allongée, & l'ai ſupprimée entierement au troiſiéme mot où elle ne fait point de ſon, la marquant ſeu-

lement par un accent ſur la lettre qui la précede. J'ai donc fait ortographier ainſi les mots ſuivans, & leurs ſemblables, *peste.funeste, chaste, reſiste, espoir, tempeſte, haſte, teſte : vous étes, il étoit, éblouïr, écouter, épargner, arrêter*. Ce dernier verbe ne laiſſe pas d'avoir quelques temps dans ſa conjugaiſon, où il faut lui rendre l'*ſ*, parce qu'elle allonge la ſyllabe ; comme à l'imperatif *arreſte*, qui rime bien avec *teſte* ; mais à l'infinitif, & en quelques autres temps où elle ne fait pas cet effet, il eſt bon de la ſupprimer & d'écrire, *j'arrétois, j'ai arrété, j'arréterai, nous arrétons, &c.*

Quant à l'*e* nous en avons de trois ſortes. L'*e* feminin qui ſe rencontre toûjours, ou ſeul, ou en diphtongue dans toutes les dernieres ſyllabes de nos mots qui ont la terminaiſon féminine, & qui fait ſi peu de ſon, que cette ſyllabe n'eſt jamais comptée à rien à la fin de nos vers féminins, qui en ont toûjours une plus que les autres. L'*e* maſculin qui ſe prononce comme dans la langue Latine, & un troiſiéme *e* qui ne va jamais ſans l'*s*, qui lui donne un ſon élevé qui ſe prononce à bouche ouverte en ces mots, *ſucces, acces, expres*. Or comme ce ſeroit une grande confuſion, que ces trois *e* en ces trois mots, *aſpres, verité*, & *apres*, qui ont une prononciation ſi differente, euſſent un caractére pareil, il eſt aisé d'y remédier, par ces trois ſortes d'*e* que nous donne l'Imprimerie, *e, é, è*, qu'on peut nommer

l'*e* ſimple, l'*é* aigu, & l'*è* grave. Le premier ſervira pour nos terminaiſons féminines, le ſecond pour les Latines, & le troiſiéme pour les élevées, & nous écrirons ainſi ces trois mots & leurs pareils, *aſpres*, *verité*, *exprès*, ce que nous êtendrons à *ſuccès*, *excès*, *procès*, qu'on avoit juſqu'ici écrits avec l'*e* aigu, comme les terminaiſons Latines, quoique le ſon en ſoit fort different. Il eſt vrai que les Imprimeurs y avoient mis quelque difference, en ce que cette terminaiſon n'étant jamais ſans *ſ*, quand il s'en rencontroit une aprés un *é* Latin, ils la changeoient en *z*, & ne la faiſoient préceder que par un *e* ſimple. Ils impriment *veritez*, *Deïtez*, *dignitez*, & non pas, *verités*, *Deïtés*, *dignités* : & j'ai conſervé cette Ortographe : mais pour éviter toute ſorte de confuſion entre le ſon des mots qui ont l'*e* Latin ſans *ſ*, comme *verité*, & ceux qui ont la prononciation élevée, comme *ſuccès*, j'ai crû à propos de me ſervir de differens caractéres, puiſque nous en avons, & donner l'*è* grave à ceux de cette derniere eſpece. Nos deux articles pluriels, *les* & *des*, ont le même ſon, quoi qu'écrits avec l'*e* ſimple : il eſt ſi mal-aisé de les prononcer autrement, que je n'ai pas crû qu'il fût beſoin d'y rien changer. Je dis la même choſe de l'*e* devant deux *ll*, qui prend le ſon auſſi élevé en ces mots, *belle*, *fidelle*, *rebelle*, *&c.* qu'en ceux-ci, *ſuccès*, *excès*; mais comme cela arrive toûjours quand il ſe ren-

contre avant ces deux *ll*, il ſuffit d'en faire cette remarque ſans changement de caractére. Le même arrive devant la ſimple *l*, à la fin du mot, *mortel*, *appel*, *criminel*, & non pas au milieu, comme en ces mots, *celer*, *chanceler*, où l'*e* avant cette *l*, garde le ſon de l'*e* feminin.

Il eſt bon auſſi de remarquer qu'on ne ſe ſert d'ordinaire de l'*é* aigu, qu'à la fin du mot, ou quand on ſupprime l'*ſ* qui le ſuit; comme à *établir*, *étonner* : cependant il ſe rencontre ſouvent au milieu des mots avec le même ſon, bien qu'on ne l'écrive qu'avec un *e* ſimple; comme en ce mot, *ſeverité*, qu'il faudroit écrire *ſévérité*, pour le faire prononcer exactement, & je l'ai fait obſerver dans cette impreſſion, bien que je n'aye pas gardé le même ordre dans celle qui s'eſt faite *in folio*.

La double *ll* dont je viens de parler à l'occaſion de l'*e*, a auſſi deux prononciations en nôtre Langue, l'une ſéche & ſimple, qui ſuit l'Ortographe, l'autre molle qui ſemble y joindre une *h*. Nous n'avons point de differens caractéres à les diſtinguer; mais on en peut donner cette regle infaillible. Toutes les fois qu'il n'y a point d'*i* avant les deux *ll*, la prononciation ne prend point cette molleſſe. En voici des exemples dans les quatre autres voyelles, *baller*, *rebeller*, *coller*, *annuller*. Toutes les fois qu'il y a un *i* avant les deux *ll*, ſoit ſeul, ſoit en diphtongue, la prononciation y ajoûte une *h*. On écrit *bailler*, *éveiller*, *briller*,

chatoüiller, *cueillir*, & on prononce *bailher*, *éveilher*, *brilher*, *chatoüilher*, *cueilhir*. Il faut excepter de cette régle tous les mots qui viennent du Latin, & qui ont deux *ll*, dans cette Langue; comme, *ville*, *mille*, *tranquille*, *imbecille*, *distille*, *illustre*, *illegitime*, *illicite*, *&c.* Je dis qui ont deux *ll* en Latin, parce que les mots de *fille* & *famille* en viennent, & se prononcent avec cette mollesse des autres, qui ont l'*i* devant les deux *ll*, & n'en viennent pas; mais ce qui fait cette difference, c'est qu'ils ne tiennent pas les deux *ll* des mots Latins, *filiæ* & *familia*, qui n'en ont qu'une, mais purement de nôtre Langue : cette régle & cette exception sont generales & assurées. Quelques Modernes, pour ôter toute l'ambiguité de cette prononciation, ont écrit les mots qui se prononcent sans la mollesse de l'*h*, avec une *l* simple, en cette maniere, *tranquile*, *imbecile*, *distile*, & cette Ortographe pourroit s'accommoder dans les trois voyelles *a*, *o*, *u*, pour écrire simplemens *baler*, *affoler*, *annuler*; mais elle ne s'accommoderoit point du tout avec l'*e*, & on auroit de la peine à prononcer *fidelle* & *belle*, si on écrivoit *fidele* & *bele*; l'*i* même sur lequel ils ont pris ce droit, ne le pourroit pas souffrir toûjours, & particulierement en ces mots *ville*, *mille*, dont le premier, si on le réduisoit à une *l* simple, se confondroit avec *vile*, qui a une signification toute autre.

Il y auroit encore quantité de remarques à

faire ſur les differentes manieres que nous avons de prononcer quelques lettres en nôtre Langue : mais je n'entreprens pas de faire un Traité entier de l'Ortographe & de la prononciation, & me contente d'avoir donné ce mot d'avis touchant ce qui a été innové. Comme les Imprimeurs ont eu de la peine à s'y accoutumer, ils n'auront pas ſuivi ce nouvel ordre ſi ponctuellement, qu'il ne s'y ſoit coulé quelques fautes, auſquelles il ſera aisé de ſuppléer.



PREMIER



PREMIER

DISCOURS.

DE L'UTILITE' ET DES PARTIES DU POEME DRAMATIQUE.

BIEN que ſelon Ariſtote le ſeul but de la Poëſie Dramatique ſoit de plaire aux Spectateurs ; & que la plûpart de ces Poëmes leur ayent plû, je veux bien avoüer toutefois que beaucoup d'entr'eux n'ont pas atteint le but de l'Art. *Il ne faut pas prétendre*, dit ce Philoſophe, *que ce genre de Poëſie nous donne toute ſorte de plaiſir, mais ſeulement celuy qui luy eſt propre*, & pour trouver ce plaiſir qui luy eſt propre, & le donner aux Spectateurs, il faut ſuivre les preceptes de l'Art, & leur plaire ſelon ſes Régles. Il eſt conſtant qu'il y a des préceptes, puiſqu'il y a un Art, mais il n'eſt pas conſtant quels ils ſont. On convient du nom ſans convenir de la choſe, & on s'accorde ſur les paroles, pour conteſter ſur leur ſignification. Il faut obſerver l'unité d'action, de lieu & de jour, perſonne n'en

doute; mais ce n'eſt pas une petite difficulté de ſçavoir ce que c'eſt que cette unité d'action, & juſqu'où peut s'étendre cette unité de jour & de lieu. Il faut que le Poëte traite ſon ſujet ſelon le vray-ſemblable & le neceſſaire. Ariſtote le dit, & tous ſes Interpretes repetent les mêmes mots, qui leur ſemblent ſi clairs & ſi intelligibles, qu'aucun d'eux n'a daigné nous dire, non plus que luy, ce que c'eſt que ce vray-ſemblable & ce neceſſaire. Beaucoup même ont ſi peu conſideré ce dernier, qui accompagne toûjours l'autre chez ce Philoſophe, hormis une ſeule fois, où il parle de la Comédie, qu'on en eſt venu juſqu'à établir une Maxime tres-fauſſe, *qu'il faut que le ſujet d'une Tragédie ſoit vray-ſemblable*, appliquant auſſi aux conditions du ſujet la moitié de ce qu'il a dit de la maniere de le traiter. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe faire une Tragédie d'un ſujet purement vray-ſemblable: il en donne pour exemple la Fleur d'Agathon, où les noms & les choſes étoient de pure invention, auſſi bien qu'en la Comédie; mais les grands ſujets qui remuent fortement les paſſions, & en oppoſent l'impetuoſité aux loix du devoir, ou aux tẽdreſſes du ſãg, doivent toûjours aller au delà du vray-ſemblable, & ne trouveroient aucune croyance parmi les Auditeurs, s'ils n'étoient ſoûtenus ou par l'autorité de l'Hiſtoire qui perſuade avec empire, ou par la préoccupation de l'opinion commune, qui nous donne ces mêmes Auditeurs déja tout perſuadez. Il n'eſt pas vray-ſemblable que Medée tuë ſes enfans, que Clytemneſtre aſſaſſine ſon mary, qu'Oreſte poignarde ſa mere; mais l'Hiſtoire le dit, & la repreſentation de ces grands crimes ne trouve point d'incredules. Il n'eſt ni vray, ni vray-ſemblable, qu'Andromede expoſée à un monſtre marin, ait été garantie de ce peril par un Cavalier volant, qui avoit des aîles aux pieds; mais c'eſt une fiction que l'antiquité a receuë; & comme elle l'a tranſmiſe juſqu'à nous, perſonne ne s'en offenſe, quand on la voit ſur le Théatre: il ne ſeroit pas permis toutefois d'inventer ſur ces exemples. Ce que la verité ou l'opinion fait accepter ſeroit rejetté, s'il n'avoit point d'autre fondement qu'une reſſemblance à cette ve-

tité, ou à cette opinion. C'eſt pourquoy nôtre Docteur dit que *les ſujets viennent de la fortune*, qui fait arriver les choſes, *& non de l'Art* qui les imagine. Elle eſt maîtreſſe des évenemens, & le choix qu'elle nous donne de ceux qu'elle nous preſente, enveloppe une ſecrette défenſe d'entreprendre ſur elle, & d'en produire ſur la Scéne qui ne ſoient pas de ſa façon. Auſſi *les anciennes Tragédies ſe ſont arrêtées autour de peu de familles, parce qu'il étoit arrivé à peu de familles des choſes dignes de la Tragédie.* Les ſiecles ſuivans nous en ont aſſez fourni, pour franchir ces bornes, & ne marcher plus ſur les pas des Grecs; mais je ne penſe pas qu'ils nous ayent donné la liberté de nous écarter de leurs regles. Il faut, s'il ſe peut, nous accommoder avec elles, & les amener juſqu'à nous. Le retranchement que nous avons fait des Chœurs nous oblige à remplir nos Poëmes de plus d'Epiſodes qu'ils ne faiſoient; c'eſt quelque choſe de plus, mais qui ne doit pas aller au delà de leurs Maximes, bien qu'il aille au delà de leur pratique.

Il faut donc ſçavoir quelles ſont ces regles; mais nôtre malheur eſt, qu'Ariſtote & Horace aprés luy en ont écrit aſſez obſcurement pour avoir beſoin d'Interpretes, & que ceux qui leur en ont voulu ſervir juſques ici, ne les ont ſouvent expliquez qu'en Grammairiens, ou en Philoſophes. Comme ils avoient plus d'étude & de ſpeculation, que d'experience du Théatre, leur lecture nous peut rendre plus doctes, mais non pas nous donner beaucoup de lumieres fort ſeures pour y réüſſir.

Je hazarderai quelque choſe ſur cinquante ans de travail pour la Scéne, & en diray mes penſées tout ſimplement, ſans eſprit de conteſtation qui m'engage à les ſoûtenir, & ſans prétendre que perſonne renonce en ma faveur à celles qu'il en aura conceuës.

Ainſi ce que j'ay avancé dés l'entrée de ce Diſcours, que *la Poëſie Dramatique a pour but le ſeul plaiſir des Spectateurs*, n'eſt pas pour l'emporter opiniatrément ſur ceux qui penſent ennoblir l'Art, en luy donnant pour objet de profiter auſſi-bien que de plaire. Cette diſpute

même seroit tres-utile, puisqu'il est impossible de plaire selon les regles, qu'il ne s'y rencontre beaucoup d'utilité. Il est vray qu'Aristote dans tout son Traité de la Poetique n'a jamais employé ce mot une seule fois; qu'il attribuë l'origine de la Poesie au plaisir que nous prenons à voir imiter les actions des hommes; qu'il prefere la partie du Poeme qui regarde le sujet, à celle qui regarde les mœurs, parce que cette premiere contient ce qui agrée le plus, comme les agnitions & les peripeties; qu'il fait entrer dans la définition de la Tragédie, l'agrément du discours dont elle est composée, & qu'il l'estime enfin plus que le Poeme Epique, en ce qu'elle a de plus la decoration exterieure & la Musique, qui delectent puissamment, & qu'étant plus courte & moins diffuse, le plaisir qu'on y prend est plus parfait: mais il n'est pas moins vray qu'Horace nous apprend que nous ne sçaurions plaire à tout le monde, si nous n'y meslons l'utile, & que les gens graves & serieux, les vieillards & les amateurs de la vertu s'y ennuyeront, s'ils n'y trouvent rien à profiter.

Centuriæ seniorum agitant expertia frugis. Ainsi quoyque l'utile n'y entre que sous la forme du delectable, il ne laisse pas d'y être necessaire; & il vaut mieux examiner de quelle façon il y peut trouver sa place, que d'agiter, comme je l'ay déja dit, une question inutile touchant l'utilité de cette sorte de Poemes. J'estime donc qu'il s'y en peut rencontrer de quatre sortes.

La premiere consiste aux Sentences & instructions morales qu'on y peut semer presque par tout: mais il en faut user sobrement, les mettre rarement en discours generaux, ou ne les pousser guére loin, sur tout quand on fait parler un homme passionné, ou qu'on luy fait répondre par un autre; car il ne doit avoir non plus de patience pour les entendre, que de quietude d'esprit pour les concevoir & les dire. Dans les déliberations d'Etat, où un homme d'importance consulté par un Roy s'explique de sens rassis, ces sortes de discours trouvent lieu de plus d'étenduë; mais enfin il est toûjours bon de les reduire souvent de la these à l'hypothese; & j'aime

mieux faire dire à un Acteur, *l'Amour vous donne beaucoup d'inquietude*, que *l'Amour donne beaucoup d'inquietude aux esprits qu'il possede.*

Ce n'est pas que je voulusse entierement bannir cette derniere façon de s'énoncer sur les maximes de la Morale & de la Politique. Tous mes Poemes demeureroient bien estropiés, si on en retranchoit ce que j'y en ay meslé; mais encore un coup il ne les faut pas pousser loin sans les appliquer au particulier, autrement c'est un lieu commun, qui ne manque jamais d'ennuyer l'Auditeur, parce qu'il fait languir l'action, & quelque heureusement que réüssisse cet étalage de Moralitez, il faut toûjours craindre que ce ne soit un de ces ornemens ambitieux qu'Horace nous ordonne de retrancher.

J'avoûray toutefois que les discours generaux ont souvent grace, quand celuy qui les prononce & celuy qui les écoute ont tous deux l'esprit assez tranquille, pour se donner raisonnablement cette patience. Dans le quatriéme Acte de Mélite, la joye qu'elle a d'être aimée de Tircis luy fait souffrir sans chagrin la remontrance de sa Nourrice, qui de son côté satisfait à cette demangeaison qu'Horace attribuë aux vieilles gens, de faire des leçons aux jeunes; mais si elle sçavoit que Tircis la crût infidelle, & qu'il en fût au desespoir, comme elle l'apprend ensuite, elle n'en souffriroit pas quatre vers. Quelquefois même ces discours sont necessaires, pour appuyer des sentimens, dont le raisonnement ne se peut fonder sur aucune des actiõs particulieres de ceux dõt on parle. Rodogune au premier Acte ne sçauroit justifier la défiance qu'elle a de Cleopatre que par le peu de sincerité qu'il y a d'ordinaire dans la reconciliation des Grands après une offense signalée, parce que depuis le Traité de Paix cette Reine n'a rien fait qui la doive rendre suspecte de cette haine qu'elle luy conserve dans le cœur. L'assurance que prend Mélise au quatriéme Acte de la suite du Menteur sur les premieres protestations d'amour que luy fait Dorante, qu'elle n'a vû qu'une seule fois, ne se peut autoriser que sur la facilité & la promptitude que deux Amans nez l'un pour l'autre ont à donner

croyance à ce qu'ils s'entredisent ; & les douze vers qui expriment cette Moralité en termes generaux ont tellement plû, que beaucoup de gens d'esprit n'ont pas dédaigné d'en charger leur memoire. Vous en trouverez icy quelqu'autre de cette nature. La seule regle qu'on y peut établir, c'est qu'il les faut placer judicieusement, & sur tout les mettre en la bouche de gens qui ayent l'esprit sans embarras, & qui ne soient point emportés par la chaleur de l'action.

La seconde utilité du Poeme Dramatique se rencontre en la naïve peinture des vices & des vertus, qui ne manque jamais à faire son effet quand elle est bien achevée, & que les traits en sont si reconnoissables, qu'on ne les peut confondre l'un dans l'autre, ni prendre le vice pour vertu. Celle-cy se fait alors toûjours aimer, quoyque malheureuse, & celuy-là se fait toûjours haïr, bien que triomphant. Les Anciens se sont fort souvent contenté de cette peinture, sans se mettre en peine de faire récompenser les bonnes actions, & punir les mauvaises. Clytemnestre & son Adultere tuënt Agamemnon impunément ; Medée en fait autant de ses enfans, & Atrée de ceux de son frere Thyeste qu'il luy fait manger. Il est vray qu'à bien considerer ces actions qu'ils choisissoient pour la Catastrophe de leurs Tragédies, c'étoient des criminels qu'ils faisoient punir ; mais par des crimes plus grands que les leurs. Thyeste avoit abusé de la femme de son frere ; mais la vengeance qu'il en prend a quelque chose de plus affreux que ce premier crime. Jason étoit un perfide d'abandonner Medée à qui il devoit tout ; mais massacrer ses enfans à ses yeux est quelque chose de plus. Clytemnestre se plaignoit des cõcubines qu'Agamemnon ramenoit de Troye ; mais il n'avoit point attenté sur sa vie comme elle fait sur la sienne : & ces Maîtres de l'Art ont trouvé le crime de son fils Oreste, qui la tue pour venger son pere, encore plus grand que le sien ; puisqu'ils luy ont donné des Furies vangeresses pour le tourmenter, & n'en ont point donné à sa mere, qu'ils font joüir paisiblement avec sõ Ægiste du royaume d'un mary qu'elle avoit assassiné.

Nôtre Théatre souffre difficilement de pareils sujets. Le Thyeste de Seneque n'y a pas été fort heureux : sa Medée y a trouvé plus de faveur ; mais aussi, à le bien prendre, la perfidie de Jason & la violence du Roy de Corinthe la font paroître si injustement opprimée, que l'Auditeur entre aisément dans ses interêts,& regarde sa vengeance comme une justice qu'elle se fait elle-même de ceux qui l'opriment.

C'est cet interêt qu'on aime à prendre pour les vertueux, qui a obligé d'en venir à cette autre maniere de finir le Poeme Dramatique par la punition des mauvaise actions & par la récompense des bonnes,qui n'est pas un precepte de l'Art,mais un usage que nous avons embrassé, dont chacun peut se départir à ses perils.Il étoit dès le temps d'Aristote,& peut-être qu'il ne plaisoit pas trop à ce Philosophe ; puisqu'il dit, *qu'il n'a eu vogue que par l'imbecilité du jugement des Spectateurs*, *&* *que ceux qui le pratiquent s'accommodent au goût du Peuple*, *&* *écrivent selon les souhaits de leur Auditoire.*En effet, il est certain que nous ne sçaurions voir un honnête homme sur nôtre Théatre, sans luy souhaiter de la prosperité, & nous fâcher de ses infortunes. Cela fait que quand il en demeure accablé,nous sortons avec chagrin, & remportons une espece d'indignation contre l'Auteur & les Acteurs: mais quand l'évenement remplit nos souhaits, & que la vertu y est couronnée, nous sortons avec pleine joye & remportons une entiere satisfaction, & de l'Ouvrage, & de ceux qui l'ont representé. Le succès heureux de la vertu, en dépit des traverses & des perils, nous excite à l'embrasser, & le succès funeste du crime ou de l'injustice est capable de nous en augmenter l'horreur naturelle, par l'apprehension d'un pareil malheur.

C'est en cela que consiste la troisiéme utilité du Théatre, comme la quatriéme en la purgation des passions par le moyen de la pitié & de la crainte. Mais comme cette utilité est particuliere à la Tragédie,je m'expliqueray sur cet article au second Volume, où je traiteray de la Tragédie en particulier, & passe à l'examen des par-

ties qu'Ariſtote attribuë au Poeme Dramatique. Je ds au Poeme Dramatique en general, bien qu'en traitant cette matiere il ne parle que de la Tragédie ; parce que tout ce qu'il en dit convient auſſi à la Comédie,& que la difference de ces deux eſpeces de Poemes ne conſiſte qu'en la dignité des Perſonnages, & des actions qu'ils imitent, & non pas en la façon de les imiter, ni aux choſes qui ſervent à cette imitation.

Le Poeme eſt compoſé de deux ſortes de parties. Les unes ſont appellées parties de quantité ou d'extenſion,& Ariſtote en nomme quatre, le Prologue, l'Epiſode,l'Exode, & le Chœur.Les autres ſe peuvent nommer des parties integrantes,qui ſe rencontrent dans chacune de ces premieres pour former tout le corps avec elles. Ce Philoſophe y en trouve ſix, le Sujet, les Mœurs, les Sentimens, la Diction, la Muſique, & la Decoration du Théatre. De ces ſix il n'y a que le Sujet dont la bonne conſtitution dépende proprement de l'Art Poetique, les autres ont beſoin d'autres Arts ſubſidiaires. Les Mœurs, de la Morale ; les Sentimens de la Rhétorique ; la Diction, de la Grammaire ; & les deux autres parties ont chacune leur Art, dont il n'eſt pas beſoin que le Poete ſoit inſtruit, parce qu'il y peut faire ſuppléer par d'autres que luy, ce qui fait qu'Ariſtote ne les traite pas.Mais comme il faut qu'il execute luy même ce qui concerne les quatre premieres,la connoiſſance des Arts dont elles dépendent luy eſt abſolument neceſſaire, à moins qu'il n'ait reçû de la nature un ſens commun aſſez fort & aſſez profond,pour ſuppléer à ce défaut.

Les conditions du Sujet ſont diverſes pour la Tragédie & pour la Comédie. Je ne toucheray à preſent qu'à ce qui regarde cette derniere,qu'Ariſtote definit ſimplement, *une imitation de perſonnes baſſes & fourbes.* Je ne puis m'empêcher de dire que cette definition ne me ſatisfait point; & puiſque beaucoup de Sçavans tiennent que ſon Traité de la Poetique n'eſt pas venu tout entier juſques à nous, je veux croire que dans ce que le temps nous en a dérobé il s'en rencontroit une plus achevée.

La Poesie Dramatique, selon luy, est une imitation des actions, & il s'arrête à la condition des personnes, sans dire quelles doivent être ces actions. Quoyqu'il en soit, cette definition avoit du rapport à l'usage de son temps, où l'on ne faisoit parler dans la Comédie que des personnes d'une cõdition tres-mediocre; mais elle n'a pas une entiere justesse pour le nôtre, où les Rois mêmes y peuvent entrer, quand leurs actions ne sont point au dessus d'elle. Lorsqu'on met sur la Scéne une simple intrigue d'amour entre des Rois, & qu'ils ne courent aucun peril, ni de leur vie, ni de leur Etat, je ne croi pas que bien que les personnes soient illustres, l'action le soit assez pour s'élever jusqu'à la Tragédie. Sa dignité demande quelque grand interest d'Etat, ou quelque passion plus noble & plus mâle que l'amour, telles que sont l'ambition ou la vangeance; & veut donner à craindre des malheurs plus grands que la perte d'une Maîtresse. Il est à propos d'y mêler l'amour; parce qu'il a toûjours beaucoup d'agrément, & ne peut servir de fondement à ces interêts & à ces autres passions dont je parle; mais il faut qu'il se contente du second rang dans le Poeme, & leur laisse le premier.

Cette Maxime semblera nouvelle d'abord; elle est toutefois de la pratique des Anciens, chez qui nous ne voyons aucune Tragedie, où il n'y ait qu'un interêt d'amour à demêler: au contraire ils l'en bannissoient souvent; & ceux qui voudront considerer les miennes, reconnoîtront qu'à leur exẽple je ne luy ay jamais laissé y prendre le pas devant, & que dans le Cid même qui est sans contredit la Piece la plus remplie d'amour que j'aye faite, le devoir de la naissance & le soin de l'honneur l'emportent sur toutes les tendresses qu'il inspire aux Amans que j'y fais parler.

Je diray plus. Bien qu'il y ait de grands interêts d'Etat dans un Poeme, & que le soin qu'une personne Royale doit avoir de sa gloire fasse taire sa passion, comme en D. Sanche, s'il ne s'y rencontre point de peril de vie, de perte d'Etat, ou de bannissement, je ne pense pas qu'il ait droit de prendre un nom plus relevé

que celuy de Comédie ; mais pour répondre aucunement à la dignité des personnes dont celuy-là représente les actions, je me suis hazardé d'y ajoûter l'Epithete d'Heroïque pour la distinguer d'avec les Comédies ordinaires. Cela est sans exemple parmy les Anciens; mais aussi il est sans exemple parmy eux de mettre des Rois sur le Théatre sans quelqu'un de ces grands perils. Nous ne devons pas nous attacher si servilement à leur imitation, que nous n'osions essayer quelque chose de nous-mêmes, quand cela ne renverse point les regles de l'Art, ne fût-ce que pour meriter cette loüange que donnoit Horace aux Poetes de son temps:

Nec minimum meruêre decus, vestigia Græca
Ausi deserere.

& n'avoir point de part en ce honteux éloge,

O imitatores, servum pecus.

Ce qui nous sert maintenant d'exemple, dit Tacite, *a été autrefois sans exemple, & ce que nous faisons sans exemple en pourra servir un jour.*

La Comédie differe donc en cela de la Tragédie, que celle-cy veut pour son Sujet une action illustre, extraordinaire, serieuse ; celle-là s'arrête à une action commune & enjoüée : celle-cy demande de grands perils pour ses Heros ; celle-là se contente de l'inquietude & des déplaisirs de ceux à qui elle donne le premier rang parmi ses Acteurs. Toutes les deux ont cela de commun, que cette action doit être complete & achevée ; c'est-à-dire, que dans l'évenement qui la termine, le Spectateur doit être si bien instruit des sentimens de tous ceux qui y ont eu quelque part, qu'il sorte l'esprit en repos, & ne soit plus en doute de rien. Cinna conspire contre Auguste, sa conspiration est découverte, Auguste le fait arrêter. Si le Poeme en demeuroit là, l'action ne seroit pas complete, parce que l'Auditeur sortiroit dans l'incertitude de ce que cet Empereur auroit ordõné de cet ingrat Favory. Ptolomée craint que Cesar, qui vient en Egypte, ne favorise sa sœur dont il est amoureux, & ne le force à luy rendre sa part du Royaume, que son pere luy a laissée par Testament. Pour attirer la faveur de

ſon côté par un grand ſervice, il luy immole Pompée, ce n'eſt pas aſſez, il faut voir comment Ceſar recevra ce grand ſacrifice : il arrive, il s'en fâche, il menace Ptolomée, il le veut obliger d'immoler les Conſeillers de cet attentat à cet illuſtre mort. Ce Roy ſurpris de cette reception ſi peu attenduë, ſe reſout à prévenir Ceſar, & conſpire contre luy, pour éviter par ſa perte le malheur dont il ſe voit menacé; ce n'eſt pas encore aſſez, il faut ſçavoir ce qui réüſſira de cette conſpiration. Ceſar en a l'avis, & Ptolomée periſſant dans un combat avec ſes Miniſtres, laiſſe Cléopatre en paiſible poſſeſſion du Royaume dont elle demandoit la moitié, & Ceſar hors de peril. L'Auditeur n'a plus rien à demander, & ſort ſatisfait, parce que l'action eſt complete.

Je connois des gens d'eſprit, & des plus ſçavans en l'Art Poetique, qui m'imputent d'avoir negligé d'achever le Cid & quelques autres de mes Poëmes, parce que je n'y conclus pas préciſément le Mariage des premiers Acteurs, & que je ne les envoye point marier au ſortir du Théatre. A quoy il eſt aiſé de répondre que le Mariage n'eſt point un achevement neceſſaire pour la Tragédie heureuſe, ni même pour la Comedie. Quant à la premiere, c'eſt le peril d'un Heros qui la conſtituë; & lorſqu'il en eſt ſorti, l'action eſt terminée. Bien qu'il ait de l'amour, il n'eſt point beſoin qu'il parle d'épouſer ſa Maîtreſſe quand la bienſéance ne le permet pas, & il ſuffit d'en donner l'idée après en avoir levé tous les empêchemens, ſans luy en faire déterminer le jour. Ce ſeroit une choſe inſupportable que Chiméne en convînt avec Rodrigue dès le lendemain qu'il a tué ſon pere, & Rodrigue ſeroit ridicule s'il faiſoit la moindre démonſtration de le deſirer. Je dis la même choſe d'Antiochus. Il ne pourroit dire des douceurs à Rodogune qui ne fuſſent de mauvaiſe grace, dans l'inſtant que ſa mere ſe vient d'empoiſonner à leurs yeux, & meurt dans la rage de n'avoir pû les faire perir avec elle. Pour la Comédie, Ariſtote ne luy impoſe point d'autre devoir pour concluſion, *que de rendre amis ceux qui étoient ennemis.* Ce qu'il faut entendre un peu plus generalement

que les tomes ne ſemblent porter, & l'étendre à la reconciliation de toute ſorte de mauvaiſe intelligence; comme quand un fils rentre aux bonnes graces d'un pere, qu'on a vû en colere contre luy pour ſes débauches, ce qui eſt une fin aſſez ordinaire aux anciennes Comédies; ou que deux Amans ſéparés par quelque fourbe qu'on leur a faite, ou par quelque pouvoir dominant, ſe réüniſſent par l'éclairciſſement de cette fourbe, ou par le conſentement de ceux qui y mettoient obſtacle; ce qui arrive preſque toûjours dans les nôtres, qui n'ont que tres-rarement une autre fin que des mariages. Nous devons toutefois prendre garde que ce conſentement ne vienne pas par un ſimple changement de volonté, mais par un évenement qui en fourniſſe l'occaſion. Autrement il n'y auroit pas grand artifice au dénouement d'une Piéce, ſi après l'avoir ſoûtenuë durant quatre Actes ſur l'autorité d'un pere qui n'approuve point les inclinations amoureuſes de ſon fils ou de ſa fille, il y conſentoit tout d'un coup au cinquiéme, par cette ſeule raiſon que c'eſt le cinquiéme, & que l'Auteur n'oſeroit en faire ſix. Il faut un effet conſiderable qui l'y oblige, comme ſi l'Amant de ſa fille luy ſauvoit la vie en quelque rencontre, où il fût prêt d'être aſſaſſiné par ſes ennemis, ou que par quelque accident ineſperé il fût reconnu pour être de plus grande condition & mieux dans la fortune qu'il ne paroiſſoit.

Comme il eſt neceſſaire que l'action ſoit complete, il faut auſſi n'ajoûter rien au delà; parce que quand l'effet eſt arrivé, l'auditeur ne ſouhaite plus rien, & s'ennuye de tout le reſte. Ainſi les ſentimens de joye qu'ont deux Amans qui ſe voyent réünis aprés de longues traverſes, doivent être bien courts: & je ne ſçay pas quelle grace a eu chez les Atheniens la conteſtation de Ménelas & de Teucer pour la ſépulture d'Ajax, que Sophocle fait mourir au quatrieme Acte; mais je ſçay bien que de nôtre tẽps la diſpute du même Ajax & d'Uliſſe pour les armes d'Achille après ſa mort, laſſa fort les oreilles, bien qu'elle partît d'une bonne main. Je ne puis déguiſer même que j'ay peine encore à comprendre comment

on a pû souffrir le cinquiéme Acte de Mélite & de la Veuve. On n'y voit les premiers Acteurs que réünis ensemble,& ils n'y ont plus d'interêt qu'à sçavoir les Auteurs de la fausseté ou de la violence qui les a séparez. Cependant ils en pouvoient être déja instruits,si je l'eusse voulu, & semblent n'être plus sur le Théatre que pour servir de témoins au mariage de ceux du second ordre ; ce qui fait languir toute cette fin où ils n'ont point de part. Je n'ose attribuer le bonheur qu'eurent ces deux Comédies à l'ignorance des preceptes, qui étoit assez generale en ce temps-là,dautant que ces mêmes preceptes, bien ou mal observez, doivent faire leur effet,bon ou mauvais,sur ceux mêmes qui faute de les sçavoir s'abandonnent au courant des sentimens naturels : mais je ne puis que je n'avouë du moins que la vieille habitude qu'on avoit alors à ne voir rien de mieux ordonné, a été cause qu'on ne s'est pas indigné contre ces défauts, & que la nouveauté d'un genre de Comédie tres agréable, & qui jusques là n'avoit point paru sur la Scéne, a fait qu'on a voulu trouver belles toutes les parties d'un corps qui plaisoit à la vûë,bien qu'il n'eût pas toutes ses proportions dans leur justesse.

La Comédie & la Tragédie se ressemblent encore en ce que l'action qu'elles choisissent pour imiter *doit avoir une juste grandeur*, c'est-à-dire, *qu'elle ne doit être ni si petite qu'elle échappe à la vûë comme un atome, ni si vaste, qu'elle confonde la memoire de l'Auditeur, & égare son imagination.* C'est ainsi qu'Aristote explique cette condition du Poeme,& il ajoûte que *pour être d'une juste grandeur, elle doit avoir un commencement, un milieu, & une fin.* Ces termes sont si generaux, qu'ils semblent ne signifier rien ; mais à les bien entendre,ils excluënt les actions momentanées qui n'ont point ces trois parties. Telle est peut être la mort de la sœur d'Horace, qui se fait tout d'un coup sans aucune préparation dans les trois Actes qui la précedent; & je m'assure que si Cinna attendoit au cinquiéme à conspirer contre Auguste, & qu'il consumât les quatre autres en protestations d'amour à Æmilie, ou en jalousies

contre Maxime ; cette conſpiration ſurprenante feroit bien des revoltes dans les eſprits, à qui ces quatre premiers auroient fait attendre tout autre choſe.

Il faut donc qu'une action, pour être d'une juſte grandeur, ait un commencement, un milieu, & une fin. Cinna conſpire contre Auguſte, & rend compte de ſa conſpiration à Æmilie, voilà le commencement: Maxime en fait avertir Auguſte, voilà le milieu : Auguſte luy pardonne, voilà la fin. Ainſi dans les Comédies de ce premier Volume j'ay preſque toûjours étably deux Amans en bonne intelligence; je les ay broüillés enſemble par quelque fourbe, & les ay réünis par l'éclairciſſement de cette même fourbe qui les ſeparoit

A ce que je viens de dire de la juſte grandeur de l'action, j'ajoûte un mot touchant celle de ſa repreſentation, que nous bornons d'ordinaire à un peu moins de deux heures. Quelques-uns réduiſẽt le nombre des Vers qu'on y recite à quinze cens, & veulent que les Pieces de Théatre ne puiſſent aller juſqu'à dix-huit, ſans laiſſer un chagrin capable de faire oublier les plus belles choſes. J'ay été plus heureux que leur regle ne me le permet, en ayant donné pour l'ordinaire deux mille aux Comédies, & un peu plus de dix huit cens aux Tragédies, ſans avoir ſujet de me plaindre que mon Auditoire ait montré trop de chagrin pour cette longueur.

C'eſt aſſez parlé du Sujet de la Comédie, & des conditions qui luy ſont neceſſaires. La vray-ſemblance en eſt une dont je parleray en un autre lieu; il y a de plus, que les évenemens en doivent toûjours être heureux; ce qui n'eſt pas une obligation de la Tragédie, où nous avons le choix de faire un changement de bonheur en malheur, ou de malheur en bonheur. Cela n'a pas beſoin de Commentaire. Je viens à la ſeconde partie du Poeme, qui ſont les Mœurs.

Ariſtote leur preſcrit quatre conditions, *qu'elles ſoient bonnes, convenables, ſemblables, & égales.* Ce ſont des termes qu'il a ſi peu expliqués, qu'il nous laiſſe grand lieu de douter de ce qu'il veut dire.

Je ne puis comprendre comment on a voulu entendre

par ce mot de bonnes, qu'il faut qu'elles soient vertueuses. La plûpart des Poemes, tant anciens que modernes, demeureroient en un pitoyable état si l'on en retranchoit tout ce qui s'y rencontre de personnages méchans, ou vicieux, ou tachés de quelque foiblesse qui s'accorde mal avec la vertu. Horace a pris soin de décrire en general les mœurs de chaque âge, & leur attribue plus de défauts que de perfections; & quand il nous prescrit de peindre Medée fiere & indomptable, Ixion perfide, Achille emporté de colere jusqu'à maintenir que les loix ne sont pas faites pour luy, & ne vouloir prendre droit que par les armes, il ne nous donne pas de grandes vertus à exprimer. Il faut donc trouver une bonté compatible avec ces sortes de mœurs; & s'il m'est permis de dire mes conjectures sur ce qu'Aristote nous demande par là, je croy que c'est le caractere brillant & élevé d'une habitude vertueuse, ou criminelle, selon qu'elle est propre & convenable à la personne qu'on introduit. Cléopatre dans Rodogune est tres-mechante; il n'y a point de parricide qui luy fasse horreur, pourvû qu'il la puisse conserver sur un trône qu'elle prefere à toutes choses, tant son attachement à la domination est violent; mais tous ces crimes sont accompagnés d'une grandeur d'ame, qui a quelque chose de si haut, qu'en même temps qu'on deteste ses actions, on admire la source dont elles partent. J'ose dire la même chose du Menteur. Il est hors de doute que c'est une habitude vicieuse que de mentir; mais Dorante debite ses menteries avec une telle presence d'esprit & tant de vivacité, que cette imperfection a bonne grace en sa personne, & fait confesser aux Spectateurs que le talent de mẽtir ainsi est un vice dõt les sots ne sont point capables. Pour troisiéme exemple ceux qui voudront examiner la maniere dont Horace décrit la colere d'Achille, ne s'éloigneront pas de ma pensée. Elle a pour fondement un passage d'Aristote, qui suit d'assez près celuy que je tâche d'expliquer. *La Poesie*, dit-il, *est une imitation de gens meilleurs qu'ils n'ont été; & comme les Peintres font souvent des portraits flattez, qui sont plus beaux que*

l'original, & conservent toutefois la ressemblance ; ainsi les Poetes representant des hommes coleres ou faineans, doivent tirer une haute idée de ces qualitez qu'ils leur attribuent, en sorte qu'il s'y trouve un bel exemplaire d'équité ou de dureté, & c'est ainsi qu'Homere a fait Achille bon. Ce dernier mot est à remarquer, pour faire voir qu'Homere a donné aux emportemens de la colere d'Achille, cette bonté necessaire aux mœurs, que je fais consister en cette elevation de leur caractere, & dont Robortel parle ainsi : *Unumquodque genus per se supremos quosdam habet decoris gradus, & absolutissimam recipit formam, non tamen degenerans à sua natura & effigie pristina.*

Ce texte d'Aristote que je viens de citer peut faire de la peine, en ce qu'il porte *que les mœurs des hommes coleres ou faineans doivent être peintes dans un tel degré d'excellence, qu'il s'y rencontre un haut exemplaire d'équité, ou de dureté.* Il y a du rapport de la dureté à la colere, & c'est ce qu'attribuë Horace à celle d'Achille en ce vers,

Iracundus, inexorabilis, acer.

Mais il n'y en a point de l'équité à la faineantise, & je ne puis voir quelle part elle peut avoir en son caractere. C'est ce qui me fait douter si le mot grec ῥᾳθύμους a été rendu dans le sens d'Aristote par les Interpretes Latins que j'ay suivis. Pacius le tourne *desides* ; Victorius, *inertes* ; Heinsius, *segnes*, & le mot de *faineans* dont je me suis servi pour le mettre en nôtre langue, répond assez à ces trois versions ; mais Castelvetro le rend en la sienne par celuy de *mansueti*, *débonnaires ou pleins de mansuetude* ; & non seulement ce mot a une opposition plus juste à celui de *colere*, mais aussi il s'accorderoit mieux avec cette habitude, qu'Aristote appelle ἐπιείκειαν dont il nous demande un bel exemplaire. Ces trois Interpretes traduisent ce mot grec par celui d'*équité* ou de *probité*, qui répondroit mieux au *mansueti* de l'Italien, qu'à leurs *segnes*, *desides*, *inertes*, pourvû qu'on n'entendît par là qu'une bonté naturelle, qui ne se fâche que mal-aisément ; mais j'aimerois mieux

encore celui de *piacevolezza*, dont l'autre se sert pour l'exprimer en sa Langue ; & je croi que pour lui laisser sa force en la nôtre, on le pourroit tourner par celui de *condescendance*, ou *facilité équitable d'aprouver, excuser & supporter tout ce qui arrive.* Ce n'est pas que je me veüille faire juge entre de si grands hommes ; mais je ne puis dissimuler que la version Italienne de ce passage me semble avoir quelque chose de plus juste que ces trois Latines. Dans cette diversité d'interpretations, chacun est en liberté de choisir; puisque même on a droit de les rejetter toutes, quand il s'en presente une nouvelle qui plaît davantage, & que les opinions des plus sçavans ne sont pas des loix pour nous.

Il me vient encore une autre conjecture touchant ce qu'entend Aristote par cette bonté de Mœurs qu'il leur impose pour premiere condition. C'est qu'elles doivent être vertueuses tant qu'il se peut; en sorte que nous n'exposions point de vicieux ou de criminels sur le Théatre, si le sujet que nous traitons n'en a besoin Il donne lieu lui même à cette pensée, lorsque voulant marquer un exemple d'une faute contre cette regle, il se sert de celui de Menelas dans l'Oreste d'Euripide, dont le défaut ne consiste pas en ce qu'il est injuste, mais en ce qu'il l'est sans necessité.

Je trouve dans Castelvetro une troisiéme explication qui pourroit ne déplaire pas ; qui est que cette bonté de Mœurs ne regarde que le premier personnage qui doit toûjours se faire aimer, & par consequent être vertueux, & non pas ceux qui le persecutent ou le font perir; mais comme c'est restraindre à un seul ce qu'Aristote dit en general, j'aimerois mieux m'arrêter, pour l'intelligence de cette premiere condition, à cette élevation ou perfection de caractere dont j'ay parlé, qui peut convenir à tous ceux qui paroissent sur la Scéne ; & je ne pourrois suivre cette derniere interpretation, sans condamner le Menteur dont l'habitude est vicieuse, bien qu'il tienne le premier rang dans la Comédie qui porte ce titre.

En second lieu les Mœurs doivent être convenables. Cette condition est plus aisée à entendre que la premiere.

Le Poete doit conſiderer l'âge, la dignité, la naiſſance, l'employ, & le pays de ceux qu'il introduit, il faut qu'il ſçache ce qu'on doit à ſa patrie, à ſes parens, à ſes amis, à ſon Roy; quel eſt l'office d'un Magiſtrat, ou d'un General d'Armée, afin qu'il puiſſe y conformer ceux qu'il veut faire aimer aux Spectateurs, & en éloigner ceux qu'il leur veut faire hair: car c'eſt une maxime infaillible, que pour bien reüſſir, il faut intereſſer l'Auditoire pour les premiers Acteurs. Il eſt bon de remarquer encore que ce qu'Horace dit des mœurs de chaque âge n'eſt pas une regle, dont on ne puiſſe ſe diſpenſer ſans ſcrupule. Il fait les jeunes gens prodigues, & les vieillards avares; le contraire arrive tous les jours ſans merveille, mais il ne faut pas que l'on agiſſe à la maniere de l'autre, bien qu'il ait quelquefois des habitudes & des paſſions qui conviendroient mieux à l'autre. C'eſt le propre d'un jeune homme d'être amoureux, & non pas d'un vieillard, cela n'empêche pas qu'un vieillard ne le devienne; les exemples en ſont aſſez ſouvent devant nos yeux; mais il paſſeroit pour fou, s'il vouloit faire l'amour en jeune homme, & s'il prétendoit ſe faire aimer par les bonnes qualitez de ſa perſonne. Il peut eſperer qu'on l'écoutera, mais cette eſperance doit être fondée ſur ſon bien, ou ſur ſa qualité, & non pas ſur ſes merites, & ſes prétentions ne peuvent être raiſonnables s'il ne croit avoir affaire à une ame aſſez intereſſée pour déferer tout à l'éclat des richeſſes, ou à l'ambition du rang.

La qualité de ſemblables, qu'Ariſtote demande aux Mœurs, regarde particulierement les perſonnes que l'Hiſtoire ou la Fable nous fait connoître, & qu'il faut toûjours peindre telles que nous les y trouvons. C'eſt ce que veut dire Horace par ce vers,

Sit Medæa ferox invictaque.

Qui peindroit Uliſſe en grand guerrier, ou Achille en grand diſcoureur, ou Medée en femme fort ſoumiſe, s'expoſeroit à la riſée publique. Ainſi ces deux qualitez dont quelques Interpretes ont beaucoup de peine à trouver la difference qu'Ariſtote veut qui ſoit entr'elles ſans

la déſigner, s'accorderont aiſément, pourvû qu'on les ſépare, & qu'on donne celle de convenables aux perſonnes imaginées qui n'ont jamais eu d'être que dans l'eſprit du Poete, en reſervant l'autre pour celles qui ſont connues par l'Hiſtoire ou par la Fable, comme je viens de le dire.

Il reſte à parler de l'égalité, qui nous oblige à conſerver juſqu'à la fin à nos Perſonnages les Mœurs que nous leur avons données au commencement.

Servetur ad imum
Qualis ab incepto proceſſerit, & ſibi conſtet.

L'inégalité y peut toutefois entrer ſans défaut, non ſeulement quand nous introduiſons des perſonnes d'un eſprit leger & inégal, mais encore lorſqu'en conſervant l'égalité au dedans, nous donnons l'inégalité au dehors ſelon l'occaſion. Telle eſt celle de Chiméne du côté de l'amour. Elle aime toûjours fortement Rodrigue dans ſon cœur, mais cet amour agit autrement en la preſence du Roy, autrement en celle de l'Infante, & autrement en celle de Rodrigue; & c'eſt ce qu'Ariſtote appelle des Mœurs inégalement égales.

Il ſe preſente une difficulté à éclaircir ſur cette matiere, touchant ce qu'entend Ariſtote lorſqu'il dit, *que la Tragédie ſe peut faire ſans Mœurs, & que la plûpart de celles des Modernes de ſon temps n'en ont point.* Le ſens de ce paſſage eſt aſſez mal aiſé à concevoir, vû que ſelon lui-même c'eſt par les Mœurs qu'un homme eſt méchant ou homme de bien, ſpirituel ou ſtupide, timide ou hardi, conſtant ou irreſolu, bon ou mauvais Politique, & qu'il eſt impoſſible qu'on en mette aucun ſur le Théatre qui ne ſoit bon ou méchant, & qu'il n'ait quelqu'une de ces autres qualitez. Pour accorder ces deux ſentimens qui ſemblent oppoſez l'un à l'autre, j'ay remarqué que ce Philoſophe dit enſuite, que *ſi un Poete a fait de belles narrations morales & des diſcours bien ſententieux, il n'a fait encore rien par là qui concerne la Tragédie.* Cela m'a fait conſiderer que les Mœurs ne ſont pas ſeulement le principe des actions, mais auſſi du raiſonnement. Un homme de bien agit &

raiſonne en homme de bien, un méchant agit & raiſonne en méchant, & l'un & l'autre étale de diverſes maximes de Morale ſuivant cette diverſe habitude. C'eſt donc de ces maximes que cette habitude produit, que la Tragédie peut ſe paſſer, & non pas de l'habitude même, puiſqu'elle eſt le principe des actions, & que les actions ſont l'ame de la Tragédie, où l'on ne doit parler qu'en agiſſant & pour agir. Ainſi pour expliquer ce paſſage d'Ariſtote par l'autre, nous pouvons dire que quand il parle d'une Tragédie ſans Mœurs, il entend une Tragédie où les Acteurs énoncent ſimplement leurs ſentimens ou ne les appuyent que ſur des raiſonnemens tirez du fait, comme Cléopatre dans le ſecond Acte de Rodogune; & non pas ſur des maximes de Morale ou de Politique, comme Rodogune dans ſon premier Acte. Car, je le repete encore, faire un Poeme de Théatre, où aucun des Acteurs ne ſoit bon ni méchant, prudent ni imprudent, cela eſt abſolument impoſſible.

Après les mœurs viennent les ſentimens, par où l'Acteur fait connoître ce qu'il veut ou ne veut pas, en quoy il peut ſe contenter d'un ſimple témoignage de ce qu'il ſe propoſe de faire, ſans le fortifier de raiſonnemens moraux, comme je viens de le dire. Cette partie a beſoin de la Rhétorique pour peindre les paſſions & les troubles de l'eſprit, pour conſulter, déliberer, exagerer ou extenuer; mais il y a cette difference pour ce regard entre le Poete Dramatique & l'Orateur, que celui cy peut étaler ſon Art, & le rendre remarquable avec pleine liberté, & que l'autre doit le cacher avec ſoin, parce que ce n'eſt jamais lui qui parle, & que ceux qu'il fait parler ne ſont pas des Orateurs.

La diction dépend de la Grammaire. Ariſtote lui attribuë les Figures, que nous ne laiſſons pas d'appeller communément Figures de Rhétorique. Je n'ay rien à dire là-deſſus, ſinon que le langage doit être net, les Figures placées à propos & diverſifiées, & la verſification aiſée & élevée au deſſus de la Proſe, mais non pas juſqu'à l'enflure du Poeme Epique, puiſque ceux que le Poete fait parler ne ſont pas des Poetes.

Le retranchement que nous avons fait des Chœurs, a retranché la Musique de nos Poemes. Une chanſon y a quelquefois bonne grace, & dans les Pieces de Machines cet ornement eſt redevenu neceſſaire pour remplir les oreilles de l'Auditeur, pendant que les Machines deſcendent.

La Décoration du Tréatre a beſoin de trois Arts pour la rendre belle, de la Peinture, de l'Architecture, & de la Perſpective. Ariſtote prétend que cette partie, non plus que la précedente, ne regarde pas le Poete, & comme il ne la traite point, je me diſpenſeray d'en dire plus qu'il ne m'en a appris.

Pour achever ce diſcours, je n'ay plus qu'à parler des parties de quantité, qui ſont le Prologue, l'Epiſode, l'Exode, & le Chœur. Le Prologue eſt *ce qui ſe recite avant le premier chant du Chœur*; l'Epiſode, *ce qui ſe recite entre les chants du Chœur*; & l'Exode, *ce qui ſe recite aprés le dernier chant du Chœur*. Voilà tout ce que nous en dit Ariſtote, qui nous marque plûtôt la ſituation de ces parties, & l'ordre qu'elles ont entr'elles dans la repreſentation, que la part de l'action qu'elles doivent contenir. Ainſi pour les apliquer à nôtre uſage, le Prologue eſt nôtre premier Acte, l'Epiſode fait les trois ſuivans, & l'Exode le dernier.

Je dis que le Prologue eſt ce qui ſe recite devant le premier chant du Chœur, bien que la verſion ordinaire porte, *devant la premiere entrée du Chœur*; ce qui nous embaraſſeroit fort, vû que dans beaucoup de Tragédies Grecques le Chœur parle le premier, & ainſi elles manqueroient de cette partie, ce qu'Ariſtote n'eût pas manqué de remarquer. Pour m'enhardir à changer ce terme, afin de lever la difficulté, j'ay conſideré qu'encore que le mot Grec πάροδος, dont ſe ſert icy ce Philoſophe, ſignifie communément l'entrée en un chemin ou Place publique, qui étoit le lieu ordinaire où nos Anciens faiſoient parler leurs Acteurs; en cet endroit toutefois il ne peut ſignifier que le premier chant du Chœur. C'eſt ce qu'il m'apprend lui-même un peu aprés en diſant que le πάροδος du Chœur eſt la premiere choſe

que dit tout le Chœur ensemble. Or quand le Chœur entier disoit quelque chose, il chantoit; & quand il parloit sans chanter, il n'y avoit qu'un de ceux dont il étoit composé qui parlât au nom de tous. La raison en est que le Chœur tenoit alors lieu d'Acteur, & ce qu'il disoit servoit à l'action, & devoit par consequent être entendu; ce qui n'eût pas été possible, si tous ceux qui le composoient, & qui étoient quelquefois jusqu'au nombre de cinquante, eussent parlé ou chanté tous à la fois. Il faut donc rejetter ce premier πάροδος du Chœur, qui est la borne du Prologue, à la premiere fois qu'il demeuroit seul sur le Théatre, & chantoit. Jusques-là il n'y étoit introduit que parlant avec un Acteur par une seule bouche; ou s'il y demeuroit seul sans chanter, il se separoit en deux demy-Chœurs, qui ne parloient non plus chacun de leur côté que par un seul organe, afin que l'Auditeur pût entendre ce qu'ils disoient, & s'instruire de ce qu'il falloit qu'il apprît pour l'intelligence de l'action.

Je reduis ce Prologue à nôtre premier Acte, suivant l'intention d'Aristote; & pour suppléer en quelque façon à ce qu'il ne nous a pas dit, ou que les années nous ont dérobé de son Livre, je diray qu'il doit contenir les semences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale, que pour les Episodiques; en sorte qu'il n'entre aucun Acteur dans les Actes suivans, qui ne soit connu par ce premier, ou du moins appellé par quelqu'un qui y aura été introduit. Cette maxime est nouvelle & assez severe, & je ne l'ay pas toûjours gardée; mais j'estime qu'elle sert beaucoup à fonder une veritable unité d'action par la liaison de toutes celles qui concourent dans le Poeme. Les Anciens s'en sont fort écartés: particulierement dans les Agnitions, pour lesquelles ils se sont presque toûjours servi de gens qui survenoient par hazard au cinquiéme Acte, & ne seroient arrivés qu'au dixiéme, si la Piece en eût eu dix. Tel est ce Vieillard de Corinthe dans l'Oedipe de Sophocle & de Seneque, où il semble tomber des nuës par miracle, en un temps où les Acteurs ne sçauroient plus par où en prendre, ni

quelle posture tenir, s'il arrivoit une heure plus tard. Je ne l'ay introduit qu'au cinquiéme Acte non plus qu'eux; mais j'ay preparé sa venue dés le premier, en faisant dire à Oedipe qu'il attend dans le jour la nouvelle de la mort de son pere. Ainsi dans la Veuve, bien que Celidan ne paroisse qu'au troisiéme, il y est amené par Alcidon qui est du premier. Il n'en est pas de même des Maures dans le Cid, pour lesquels il n'y a aucune préparation au premier Acte. Le Plaideur de Poitiers dans le Menteur avoit le même défaut, mais j'ay trouvé le moyen d'y remedier en cette Edition, où le denoüement se trouve préparé par Philiste, & non plus par luy.

Je voudrois donc que le premier Acte contînt le fondement de toutes les actions, & fermât la porte à tout ce qu'on voudroit introduire d'ailleurs dans le reste du Poeme. Encore que souvent il ne donne pas toutes les lumieres necessaires pour l'entiere intelligence du Sujet, & que tous les Acteurs n'y paroissent pas, il suffit qu'on y parle d'eux, ou que ceux qu'on y fait paroître ayent besoin de les aller chercher, pour venir à bout de leurs intentions. Ce que je dis ne se doit entendre que des Personnages qui agissent dans la Piece par quelque propre interêt considerable, ou qui apportent une nouvelle importante qui produit un notable effet. Un domestique qui n'agit que par l'ordre de son Maître, un confident qui reçoit le secret de son ami, & le plaint dans son malheur, un pere qui ne se montre que pour consentir ou contredire le mariage de ses enfans, une femme qui console & conseille son mary, en un mot tous ces gens sans action n'ont point besoin d'être insinués au premier Acte; & quand je n'y aurois point parlé de Livie dans Cinna, j'aurois pû la faire entrer au quatriéme, sans pecher contre cette regle. Mais je souhaiterois qu'on l'observât inviolablement, quand on fait concourir deux actions differentes, bien qu'ensuite elles se mêlent ensemble. La conspiration de Cinna, & la consultation d'Auguste avec lui & Maxime, n'ont aucune liaison entr'elles, & ne font que concurrer d'abord, bien que le resultat de l'une produise de beaux effets pour l'autre, & soit cause que

Maxime en fait découvrir le ſecret à cet Empereur. Il a été beſoin d'en donner l'idée dès le premier Acte, où Auguſte mande Cinna & Maxime : on n'en ſçait pas la cauſe ; mais enfin il les mande, & cela ſuffit pour faire une ſurpriſe tres-agréable, de le voir déliberer s'il quittera l'Empire, ou non, avec deux hommes qui ont conſpiré contre lui. Cette ſurpriſe auroit perdu la moitié de ſes graces, s'il ne les eût point mandés dés le premier Acte, ou ſi on n'y eût point connu Maxime pour un des Chefs de ce grand deſſein. Dans Don Sanche, le choix que la Reine de Caſtille doit faire d'un mary, & le rapel de celle d'Aragon dans ſes Etats ſont deux choſes tout à-fait differentes, auſſi ſont-elles propoſées toutes deux au premier Acte ; & quand on introduit deux ſortes d'Amours, il ne faut jamais y manquer.

Ce premier Acte s'appelloit Prologue du temps d'Ariſtote,& cōmunément on y faiſoit l'ouverture du Sujet, pour inſtruire le Spectateur de tout ce qui s'étoit paſſé avant le commencement de l'action qu'on alloit repreſenter, & de tout ce qu'il falloit qu'il ſçût pour comprendre ce qu'il alloit voir. La maniere de donner cette intelligence a changé ſuivant les temps. Euripide en a uſé aſſez groſſierement, en introduiſant,tantôt un Dieu dans une machine, par qui les Spectateurs recevoient cet éclairciſſement, tantôt un de ſes principaux Perſonnages qui les en inſtruiſoit lui-même; comme dans ſon Iphigenie & dans ſon Heléne, où ces deux Heroïnes racontent d'abord toute leur hiſtoire, & l'apprennent à l'Auditeur, ſans avoir aucun Acteur avec elles à qui adreſſer leur diſcours.

Ce n'eſt pas que je veüille dire que quand un Acteur parle ſeul, il ne puiſſe inſtruire l'Auditeur de beaucoup de choſes; mais il faut que ce ſoit par les ſentimens d'une paſſion qui l'agite, & non pas par une ſimple narration. Le Monologue d'Æmilie, qui ouvre le Théatre dans Cinna,fait aſſez connoître qu'Auguſte a fait mourir ſon pere,& que pour vanger ſa mort elle engage ſon Amant à conſpirer contre lui, mais c'eſt par le trouble & la crainte que le peril où elle expoſe Cinna jette dans ſon

son ame, que nous en avons la connoissance. Sur tout le Poete se doit souvenir que quand un Acteur est seul sur le Théatre, il est présumé ne faire que s'entretenir en lui-même, & ne parle qu'afin que le Spectateur sçache dequoy il s'entretient ; & à quoy il pense. Ainsi ce seroit une faute insupportable, si un autre Acteur apprenoit par là ses secrets. On excuse cela dans une passion si violente, qu'elle le force d'éclater, bien qu'on n'ait personne à qui la faire entendre ; & je ne le voudrois pas condamner en un autre, mais j'aurois de la peine à me le souffrir.

Plaute a crû remedier à ce desordre d'Euripide, en introduisant un Prologue détaché, qui se recitoit par un Personnage qui n'avoit quelquefois autre nom que celuy de Prologue, & n'étoit point du tout du corps de la Piece. Aussi ne parloit-il qu'aux Spectateurs, pour les instruire de ce qui avoit précedé, & amener le Sujet jusques au premier Acte, où commencoit l'action.

Terence, qui est venu depuis luy, a gardé ces prologues, & en a changé la matiere. Il les a employez à faire son Apologie contre les envieux, & pour ouvrir son Sujet, il a introduit une nouvelle sorte de Personnages, qu'on a appellés protatiques, parce qu'ils ne paroissent que dans la Protase, où se doit faire la proposition & l'ouverture du Sujet. Ils en écoutoient l'histoire, qui leur étoit racontée par un autre Acteur ; & par ce recit qu'on leur en faisoit, l'Auditeur demeuroit instruit de ce qu'il devoit sçavoir touchant les interêts des premiers Acteurs, avant qu'ils parussent sur le Théatre. Tels sont Sosie dans son Andrienne, & Davus dans son Phormion. qu'on ne revoit plus après la narration, & qui ne servent qu'à l'écouter. Cette methode est fort artificieuse; mais je voudrois pour sa perfection que ces mêmes Personnages servissent encore à quelqu'autre chose dans la Piece, & qu'ils y fussent introduits par quelqu'autre occasion que celle d'écouter ce recit. Pollux dans Medée est de cette nature Il passe par Corinthe en allant au mariage de sa sœur, & s'étonne d'y rencontrer Jason qu'il croyoit en Thessalie; il apprend de lui sa fortune & son divorce

avec Medée, pour épouser Créüse, qu'il aide ensuite à sauver des mains d'Egée, qui l'avoit fait enlever, & raisonne avec le Roy sur la défiance qu'il doit avoir des presens de Medée. Toutes les Pieces n'ont pas besoin de ces éclaircissemens, & par consequent on se peut passer souvent de ces Personnages, dont Terence ne s'est servi que ces deux fois dans les six Comédies que nous avons de lui.

Nôtre siécle a inventé une autre espece de Prologue pour les Pieces de Machines, qui ne touche point au Sujet, & n'est qu'une louange adroite du Prince devant qui ces Poemes devoient être representez. Dans l'Andromede Melpoméne emprunte au Soleil ses rayons pour élcairer son Théatre en faveur du Roy, pour qui elle a préparé un spectacle magnifique. Le Prologue de la Toison d'Or sur le mariage de Sa Majesté & la Paix avec l'Espagne a quelque chose encore de plus éclatant. Ces Prologues doivent avoir baucoup d'invention, & je ne pense pas qu'on y puisse raisonnablement introduire que les Dieux imaginaires de l'Antiquité, qui ne laissent pas toutefois de parler des choses de nôtre temps par une fiction Poetique, qui fait un grand accommodement de Théatre.

L'Episode selon Aristote en cet endroit, sont nos trois Actes du milieu; mais comme il applique ce nom ailleurs aux actions qui sont hors de la principale, & qui lui servent d'un ornement dont elle se pourroit passer, je diray que bien que trois Actes s'appellent Episode, ce n'est pas à dire qu'ils ne soient composés que d'Episodes. La consultation d'Auguste au second de Cinna, les remords de cet ingrat, ce qu'il en découvre à Æmilie, & l'effort que fait Maxime pour persuader à cette même Æmilie de s'enfuir avec lui, ne sont que des Episodes; mais l'avis que fait donner Maxime par Euphorbe à l'Empereur, les irresolutions de ce Prince, & les conseils de Livie, sont de l'action principale; & dans Heraclius ces trois Actes ont plus d'action principale que d'Episodes. Ces Episodes sont de deux sortes, & peuvent être composez des actions particulieres des principaux Ac-

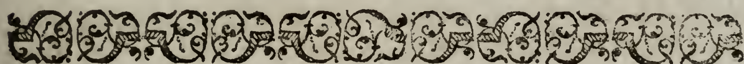
teurs, dont toutefois l'action principale pourroit se passer, ou des interêts des seconds Amans qu'on introduit, & qu'on appelle communément des Personnages Episodiques. Les uns & les autres doivent avoir leur fondement dans le premier Acte, & être attachez à l'action principale, c'est à-dire, y servir de quelque chose, & particulierement ces Personnages Episodiques doivent s'embarasser si bien avec les premiers, qu'une seule intrigue broüille les uns & les autres. Aristote blâme fort les Episodes détachez, & dit *que les mauvais Poetes en font par ignorance, & les bons en faveur des Comediens, pour leur donner de l'employ.* L'Infante du Cid est de ce nombre, & on le pourra condamner, ou luy faire grace par ce pretexte d'Aristote, suivant le rang qu'on voudra me donner parmy nos Modernes.

Je ne dirai rien de l'Exode, qui n'est autre chose que nôtre cinquiéme Acte. Je pense en avoir expliqué le principal emploi, quand j'ay dit que l'action du Poeme Dramatique doit être complete. Je n'y ajoûterai que ce mot; qu'il faut, s'il se peut, luy reserver toute la Catastrophe, & même la reculer vers la fin autant qu'il est possible. Plus on la differe, plus les esprits demeurent suspendus, & l'impatience qu'ils ont de sçavoir de quel côté elle tournera, est cause qu'ils la reçoivent avec plus de plaisir : ce qui n'arrive pas quand elle commence avec cet Acte. L'Auditeur qui la sçait trop tôt n'a plus de curiosité,& son attention languit durant tout le reste, qui ne luy apprend rien de nouveau. Le contraire s'est veu dans la Mariane, dont la mort,bien qu'arrivée dans l'intervalle qui separe le quatriéme Acte du cinquiéme, n'a pas empeché que les déplaisirs d'Hérode, qui occupent tout ce dernier,n'ayent plû extraordinairement;mais je ne conseillerois à personne de s'asseurer sur cet exemple.Il ne se fait pas des miracles tous les jours, & quoy que son Auteur eût bien mérité ce beau succés par le grand effort d'esprit qu'il avoit fait à peindre les desespoirs de ce Monarque, peut-être que l'excellence de l'Acteur, qui en soûtenoit le Personnage, y contribuoit beaucoup.

Voilà ce qui m'eſt venu en penſée touchant le but, les ütilitez, & les parties du Poeme Dramatique. Quelques Perſonnes de condition, qui peuvent tout ſur moy, ont voulu que je donnaſſe mes ſentimens au Public, ſur les Regles d'un Art qu'il y a ſi long-temps que je pratique aſſez heureuſement. Pour obſerver quelque ordre, j'ay ſeparé les principales matiéres en trois Diſcours. Dans le premier j'ay traité de l'utilité & des parties du Poeme Dramatique; je parle au ſecond des conditions particulieres de la Tragédie, des qualitez des Perſonnes & des évenemens qui luy peuvent fournir de Sujet, & de la maniere de le traiter ſelon le vray-ſemblable ou le neceſſaire. Je m'explique dans le troiſiéme ſur les trois unitez, d'action, de jour & de lieu.

Cette entrepriſe méritoit une longue & tres-exacte étude de tous les Poemes qui nous reſtent de l'Antiquité, & de tous ceux qui ont commencé les Traitez qu'Ariſtote & Horace ont fait de l'Art Poetique, ou qui en ont écrit en particulier; mais je n'ay pû me réſoudre à en prendre le loiſir; & je m'aſſure que beaucoup de mes Lecteurs me pardonneront aiſément cette pareſſe, & ne ſeront pas fâchez, que je donne à des productions nouvelles, le temps qu'il m'eût fallu conſumer à des remarques ſur celles des autres Siécles. J'y fais quelques courſes; & y prens des exemples quand ma mémoire m'en peut fournir. Je n'en cherche de Modernes que chez moy, tant parce que je connois mieux mes Ouvrages que ceux des autres, & en ſuis plus le maître, que parce je ne veux pas m'expoſer au péril de déplaire à ceux que je reprendrois en quelque choſe, ou que je ne loüerois pas aſſez en ce qu'ils ont fait d'excellent. J'écris ſans ambition, & ſans eſprit de conteſtation, je l'ay déja dit. Je tâche de ſuivre toûjours le ſentiment d'Ariſtote dans les matiéres qu'il a traitées; & comme peut-être je l'entens à ma mode, je ne ſuis point jaloux qu'un autre l'entende à la ſienne. Le Commentaire dont je m'y ſers le plus, eſt l'experience du Théatre, & les reflexions ſur ce que j'ay veu y plai-

re ou déplaire. J'ay pris pour m'expliquer un ſtile ſimple, & me contente d'une expreſſion nuë de mes opinions, bonnes ou mauvaiſes, ſans y chercher aucun enrichiſſement d'Eloquence. Il me ſuffit de me faire entendre. Je ne prétends pas qu'on admire ici ma façon d'écrire, & ne fais point de ſcrupule de m'y ſervir ſouvent des mêmes termes, ne fût-ce que pour m'épargner le temps d'en chercher d'autres, dont peut être la varieté ne diroit pas ſi juſtement ce que je veux dire. J'ajoûte à ces trois Diſcours généraux l'examen de chacun de mes Poemes en particulier, afin de voir en quoi ils s'écartent, ou ſe conforment aux Régles que j'établis. Je n'en diſſimulerai point les défauts, & en revanche je me donnerai la liberté de remarquer ce que j'y trouverai de moins imparfait. Balzac accorde ce privilege à une certaine eſpéce de gens, & ſoûtient qu'ils peuvent dire d'eux-mêmes par franchiſe, ce que d'autres diroient par vanité. Je ne ſçai ſi j'en ſuis, mais je veux avoir aſſez bonne opinion de moi pour n'en deſeſpérer pas.



SECOND

DISCOURS.

DE LA TRAGEDIE,

Et des moyens de la traiter, ſelon le vray-ſemblable, ou le néceſſaire.

OUTRE les trois utilitez du Poëme Dramatique dont j'ay parlé dans le Diſcours précédent, la Tragédie a celle ci de particuliere, que *par la pitié*

& la crainte elle purge de ſemblables paſſions. Ce ſont les termes dont Ariſtote ſe ſert dans ſa définition, & qui nous apprennent deux choſes; l'une, qu'elle excite la pitié & la crainte; l'autre, que par leur moyen elle purge de ſemblables paſſions. Il explique la premiere aſſez au long, mais il ne dit pas un mot de la derniere; & de toutes les conditions qu'il employe en cette définition, c'eſt la ſeule qu'il n'éclaircit point. Il témoigne toutefois dans le dernier Chapitre de ſes Politiques, un deſſein d'en parler fort au long dans ce Traité, & c'eſt ce qui fait que la plûpart de ſes Interprétes veulent que nous ne l'ayons pas entier, parce que nous n'y voyons rien du tout ſur cette matiere. Quoiqu'il en puiſſe être, je croy qu'il eſt à propos de parler de ce qu'il a dit, avant que de faire effort pour deviner ce qu'il a voulu dire. Les maximes qu'il établit pour l'un, pourront nous conduire à quelques conjectures pour l'autre, & ſur la certitude de ce qui nous demeure, nous pourrons fonder une opinion probable de ce qui n'eſt point venu juſqu'à nous.

Nous avons pitié, dit-il, *de ceux que nous voyons ſouffrir un malheur qu'ils ne méritent pas; & nous craignons qu'il ne nous en arrive un pareil, quand nous le voyons ſouffrir à nos ſemblables.* Ainſi la pieté embraſſe l'interêt de la perſonne que nous voyons ſouffrir, la crainte qui la ſuit regarde le nôtre, & ce paſſage ſeul nous donne aſſez d'ouverture, pour trouver la maniere dont ſe fait la purgation des paſſions dans la Tragédie. La pitié d'un malheur où nous voyons tomber nos ſemblables, nous porte à la crainte d'un pareil pour nous; cette crainte au déſir de l'éviter; & ce déſir à purger, moderer, rectifier, & même déraciner en nous la paſſion qui plonge à nos yeux dans ce malheur les perſonnes que nous plaignons, par cette raiſon commune, mais naturelle & indubitable, que pour éviter l'effet il faut retrancher la cauſe. Cette explication ne plaira pas à ceux qui s'attachent aux Commentateurs de ce Philoſophe. Ils ſe gênent ſur ce paſſage, & s'accordent ſi peu l'un avec l'autre, que

Paul Beny marque jusqu'à douze ou quinze opinions diverses, qu'il réfute avant que de nous donner la sienne. Elle est conforme à celle-cy pour le raisonnement, mais elle differe en ce point, qu'elle n'en applique l'effet qu'aux Rois & aux Princes ; peut-être par cette raison, que la Tragédie ne peut nous faire craindre que les maux que nous voyons arriver à nos semblables, & que n'en faisant arriver qu'à des Rois & à des Princes, cette crainte ne peut faire d'effet que sur des gens de leur condition. Mais sans doute il a entendu trop litteralement ce mot de *nos semblables*, & n'a pas assez consideré qu'il n'y avoit point de Rois à Athenes, où se representoient les Poëmes dont Aristote tire ses exemples, & sur lesquels il forme ses Régles. Ce Philosophe n'avoit garde d'avoir cette pensée qu'il luy attribuë, & n'eût pas employé dans la définition de la Tragédie une chose dont l'effet pût arriver si rarement, & dont l'utilité se fût restrainte à si peu de personnes. Il est vray qu'on n'introduit d'ordinaire que des Rois pour premiers Acteurs dans la Tragedie, & que les Auditeurs n'ont point de Sceptres par où leur ressembler, afin d'avoir lieu de craindre les malheurs qui leur arrivent : mais ces Rois sont hommes comme les Auditeurs, & tombent dans ces malheurs par l'emportement des passions dont les Auditeurs sont capables. Ils prêtent même un raisonnement aisé à faire du plus grand au moindre, & le Spectateur peut concevoir avec facilité, que si un Roy pour trop s'abandonner à l'ambition, à l'amour, à la haine, à la vengeance, tombe dans un malheur si grand qu'il lui fait pitié, à plus forte-raison lui qui n'est qu'un homme du commun, doit tenir la bride à de telles passions, de peur qu'elles ne l'abîment dans un pareil malheur. Outre que ce n'est pas une necessité de ne mettre que les infortunes des Rois sur le Théatre. Celles des autres hommes y trouveroient place, s'il leur en arrivoit d'assez illustres & d'assez extraordinaires pour la mériter, & que l'Histoire prît assez de soin d'eux pour nous les apprendre. Sedase n'étoit

qu'un ſimple Païſan de Leuctres, & je ne tiendrois pas la ſienne indigne d'y paroître, ſi la pureté de nôtre Scéne pouvoit ſouffrir qu'on y parlât du violement effectif de ſes deux Filles, aprés que l'idée de la proſtitution n'y a pû être ſoufferte dans la perſonne d'une Sainte qui en fut garantie.

Pour nous faciliter les moyens de faire naître cette pitié & cette crainte, où Ariſtote ſemble nous obliger, il nous aide à choiſir les perſonnes & les événemens qui peuvent exciter l'une & l'autre. Surquoi je ſuppoſe, ce qui eſt tres-véritable, que nôtre Auditoire n'eſt composé ni de méchans, ni de Saints, mais de gens d'une probité commune, & qui ne ſont pas ſi ſevérement retranchez dans l'exacte vertu, qu'ils ne ſoient ſuſceptibles des paſſions, & capables des périls où elles engagent ceux qui leur déférent trop. Cela ſuppoſé, examinons ceux que ce Philoſophe exclud de la Tragédie, pour en venir avec luy à ceux dans leſquels il fait conſiſter ſa perfection.

En premier lieu, il ne veut point *qu'un homme fort vertueux y tombe de la felicité dans le malheur*, & ſoûtient *que cela ne produit ni pitié, ni crainte, parce que c'eſt un évènement tout à-fais injuſte.* Quelques Interprétes pouſſent la force de ce mot Gret μιαρὸν qu'il fait ſervir d'Epithéte à cet évenement, juſqu'à le rendre par celui *d'abominable.* A quoy j'ajoûte, qu'un tel ſuccés excite plus d'indignation & de haine contre celui qui fait ſouffrir, que de pitié pour celui qui ſouffre, & qu'ainſi ce ſentiment qui n'eſt pas le propre de la tragédie, à moins que d'être bien ménagé, peut étouffer celui qu'elle doit produire, & laiſſer l'Auditeur mécontent par la colere qu'il remporte, & qui ſe mêle à la compaſſion qui luy plairoit s'il la remportoit ſeule.

Il ne veut pas non plus, *qu'un méchant homme paſſe du malheur à la felicité, parce que non-ſeulement il ne peut naître d'un tel ſuccés aucune pitié, ni crainte; mais il ne peut pas même nous toucher par ce ſentiment naturel de joie, dont nous remplit la proſperité d'un*

premier Acteur à qui nôtre faveur s'attache. La chûte d'un méchant dans le malheur a dequoi nous plaire par l'averſion que nous prenons pour lui ; mais comme ce n'eſt qu'une juſte punition, elle ne nous fait point de pitié, & ne nous imprime aucune crainte, dautant que nous ne ſommes pas ſi méchants que lui, pour être capables de ſes crimes, & en apprehender une auſſi funeſte iſſuë.

Il reſte donc à trouver un milieu entre ces deux extrémitez, par le choix d'un homme qui ne ſoit ni tout-à-fait bon, ni tout-à fait méchant, & qui par une faute ou foibleſſe humaine tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas. Ariſtote en donne pour exemple Oedipe, & Thyeſte, en quoy véritablement je ne comprends point ſa pensée. Le premier me ſemble ne faire aucune faute, bien qu'il tue ſon pere, parce qu'il ne le connoît pas, & qu'il ne fait que diſputer le chemin en homme de cœur contre un Inconnu qui l'attaque avec avantage. Neanmoins comme la ſignification du mot Grec ἁμάρτημα peut s'étendre à une ſimple erreur de méconnoiſſance, telle qu'étoit la ſienne, admettons-le avec ce Philoſophe, bien que je ne puiſſe voir quelle paſſion il nous donne à purger, ni dequoi nous pouvons-nous corriger ſur ſon exemple. Mais pour Thyeſte, je n'y puis découvrir cette probité commune, ni cette faute ſans crime, qui le plonge dans ſon malheur. Si nous le regardons avant la Tragédie qui porte ſon nom, c'eſt un inceſtueux qui abuſe de la Femme de ſon Frere. Si nous le conſidérons dans la Tragédie, c'eſt un homme de bonne foy qui s'aſſure ſur la parole de ſon Frere, avec qui il s'eſt reconcilié. En ce premier état il eſt tres-criminel; en ce dernier tres-homme de bien. Si nous attribuons ſon malheur à ſon inceſte, c'eſt un crime dont l'Auditoire n'eſt point capable, & la pitié qu'il prendra de luy n'ira point juſqu'à cette crainte qui purge, parce qu'il ne luy reſſemble point. Si nous imputons ſon deſaſtre à ſa bonne foy, quelque crainte pourra ſuivre la pitié que nous en aurons ; mais elle ne purgera

qu'une facilité de confiance sur la parole d'un ennemi reconcilié, qui est plûtôt une qualité d'honnête homme, qu'une vicieuse habitude, & cette purgation ne fera que bannir la sincerité des reconciliations. J'avouë donc avec franchise que je n'entends point l'application de cet exemple.

J'avoüerai plus. Si la purgation des passions se fait dans la Tragédie : je tiens qu'elle se doit faire de la maniere que je l'explique ; mais je doute si elle s'y fait jamais, & dans celles-là mêmes qui ont les conditions que demande Aristote. Elles se rencontrent dans le Cid, & en ont causé le grand succés : Rodrigue & Chiméne y ont cette probité sujette aux passions, & ces passions font leur malheur, puisqu'ils ne sont malheureux qu'autant qu'ils sont passionnez l'un pour l'autre. Ils tombent dans l'infelicité par cette foiblesse humaine dont nous sommes capables comme eux ; leur malheur fait pitié, & il en a coûté assez de larmes aux spectateurs pour ne le point contester. Cette pitié nous doit donner une crainte de tomber dans un pareil malheur, & purger en nous ce trop d'amour qui cause leur infortune, & nous les fait plaindre ; mais je ne sçay si elle nous la donne, ni si elle le purge, & j'ay bien peur que le raisonnement d'Aristote sur ce point ne soit qu'une belle idée, qui n'ait jamais son effet dans la verité. Je m'en rapporte à ceux qui en ont vû les representations ; ils peuvent en demander compte au secret de leur cœur, & repasser sur ce qui les a touchez au Théatre, pour reconnoître s'ils en sont venus par là jusques à cette crainte refléchie, & si elle a rectifié en eux la passion qui a causé la disgrace qu'ils ont plainte. Un des Interprétes d'Aristote veut qu'il n'ait parlé de cette purgation des passions dans la Tragédie, que parce qu'il écrivoit aprés Platon, qui bannit les Poëtes Tragiques de sa République, parce qu'ils les remuent trop fortement. Comme il écrivoit pour le contredire, & montrer qu'il n'est pas à propos de les bannir des Etats bien policez, il a voulu trouver cette utilité

dans ces agitations de l'ame, pour les rendre recommandables par la raiſon même, ſur qui l'autre ſe fonde pour les bannir. Le fruit qui peut naître des impreſſions que fait la force de l'exemple, lui manquoit ; la punition des méchantes actions, & la récompenſe des bonnes n'étoient pas de l'uſage de ſon ſiécle, comme nous les avons renduës de celui du nôtre ; & n'y pouvant trouver une utilité ſolide, hors celle des Sentences & des Diſcours Didactiques, dont la Tragédie ſe peut paſſer ſelon ſon avis, il en a ſubſtitué une, qui peut-être n'eſt qu'imaginaire. Du moins, ſi pour la produire il faut les conditions qu'il demande, elles ſe rencontrent ſi rarement, que Robortel ne les trouve que dans le ſeul Oedipe, & ſoûtient que ce Philoſophe ne nous les preſcrit pas comme ſi néceſſaires, que leur manquement rende un Ouvrage défectueux ; mais ſeulement comme des idées de la perfection des Tragédies. Nôtre ſiécle les a vûës dans le Cid, mais je ne ſçay s'il les a vûës en beaucoup d'autres, & ſi nous voulons rejetter un coup d'œil ſur cette Régle, nous avouërons que le ſuccés a juſtifié beaucoup de Piéces où elle n'eſt pas obſervée.

L'excluſion des perſonnes tout à-fait vertueuſes qui tombent dans le malheur, bannit les Martyrs de nôtre Théatre. Polyeucte y a réüſſi contre cette maxime, & Héraclius & Nicoméde y ont plû, bien qu'ils n'impriment que de la pitié, & ne nous donnent rien à craindre, ni aucune paſſion à purger, puiſque nous les y voyons opprimez & prés de périr, ſans aucune faute de leur part, dont nous puiſſions nous corriger ſur leur exemple.

Le malheur d'un homme fort méchant n'excite ni pitié ni crainte, parce qu'il n'eſt pas digne de la premiere, & que les Spectateurs ne ſont pas méchants comme lui, pour concevoir l'autre à la vûë de ſa punition : mais il ſeroit à propos de mettre quelque diſtinction entre les crimes. Il en eſt dont les honnêtes gens ſont capables par une violence de paſſion, dont le mauvais ſuccés peut faire effet dans l'ame de l'Au-

diteur. Un honnête homme ne va pas voler au coin d'un bois, ni faire un aſſaſſinat de ſang froid; mais s'il eſt bien amoureux il peut faire une ſupercherie à ſon Rival, il peut s'emporter de colére & tuer dans un premier mouvement, & l'ambition le peut engager dans un crime ou dans une action blamable. Il eſt peu de meres qui vouluſſent aſſaſſiner ou empoiſonner leurs enfans, de peur de leur rendre leur bien, comme Cléopatre dans Rodogune: mais il en eſt aſſez qui prennent goût à en joüir, & ne s'en deſſaiſiſſent qu'à regret & le plus tard qu'il leur eſt poſſible. Bien qu'elles ne ſoient pas capables d'une action ſi noire & ſi dénaturée que celle de cette Reine de Syrie, elles ont en elles quelque teinture du principe qui l'y porta, & la vûë de la juſte punition qu'elle en reçoit leur peut faire craindre, non pas un pareil malheur, mais une infortune proportionnée à ce qu'elles ſont capables de commettre. Il en eſt ainſi de quelques autres crimes qui ne ſont pas de la portée de nos Auditeurs. Le Lecteur en pourra faire l'examen & l'application ſur cet exemple.

Cependant, quelque difficulté qu'il y ait à trouver cette purgation effective & ſenſible des paſſions, par le moyen de la pitié & de la crainte, il eſt aiſé de nous accommoder avec Ariſtote. Nous n'avons qu'à dire, que par cette façon de s'énoncer il n'a pas entendu que ces deux moyens y ſerviſſent toûjonrs enſemble, & qu'il ſuffit ſelon lui, de l'un des deux pour faire cette purgation, avec cette difference toutefois, que la pitié n'y peut arriver ſans la crainte, & que la crainte peut y parvenir ſans la pitié. La mort du Comte n'en fait aucune dans le Cid, & peut toutefois mieux purger en nous cette ſorte d'orgueil envieux de la gloire d'autrui, que toute la compaſſion que nous avons de Rodrigue & de Chiméne ne purge les attachemens de ce violent amour qui les rend à plaindre l'un & l'autre. L'Auditeur peut avoir de la commiſeration pour Antiochus, pour Nicoméde, pour Héraclius; mais s'il en demeure-là, & qu'il ne

puiſſe craindre de tomber dans un pareil malheur, il ne guérira d'aucune paſſion : Au contraire il n'en a point pour Cléopatre, ni pour Pruſias, ni pour Phocas; mais la crainte d'une infortune ſemblable, ou approchante, peut purger en une mere l'opiniâtreté à ne ſe point deſſaiſir du bien de ſes enfans, en un mari le trop de déference à une ſeconde femme au préjudice de ceux de ſon premier lit, en tout le monde, l'avidité d'uſurper le bien ou la dignité d'autrui par violence, & tout cela proportionnément à la condition d'un chacun, & à ce qu'il eſt capable d'entreprendre. Les déplaiſirs & les irréſolutions d'Auguſte dans Cinna peuvent faire ce dernier effet, par la pitié & la crainte jointes enſemble ; mais comme je l'ay déja dit, il n'arrive pas toûjours que ceux que nous plaignons ſoient malheureux par leur faute. Quand ils ſont innocens, la pitié que nous en prenons ne produit aucune crainte, & ſi nous en concevons quelqu'une qui purge nos paſſions, c'eſt par le moyon d'une autre perſonne que de celle qui nous fait pitié, & nous la devons toute à la force de l'exemple.

Cette explication ſe trouvera autoriſée par Ariſtote même, ſi nous voulons bien peſer la raiſon qu'il rend de l'excluſion de ces événemens qu'il déſaprouve dans la Tragédie. Il ne dit jamais, *celuy-là n'y eſt pas propre, parce qu'il n'excite que la pitié, & ne fait point naître de crainte, & cet autre n'y eſt pas ſupportable, parce qu'il n'excite que de la crainte, & ne fait point naître de pitié* ; mais il les rebute, *parce*, dit-il, *qu'ils n'excitent ni pitié ni crainte*, & nous donne à connoître par-là, que c'eſt par le manque de l'une & de l'autre qu'ils ne luy plaiſent pas, & que s'ils produiſoient l'une des deux, il ne leur refuſeroit point ſon ſuffrage. L'exemple d'Oedipe qu'il allegue me confirme dans cette pensée. Si nous l'en croyons, il a toutes les conditions requiſes en la Tragédie ; neanmoins ſon malheur n'excite que de la pitié, & je ne penſe pas qu'à le voir repreſenter, aucun de ceux qui le plaignent s'aviſe de craindre de tuer ſon Pere, ou

d'époufer fa mére. Si fa reprefentation nous peut imprimer quelque crainte, & que cette crainte foit capable de purger en nous quelque inclination blamable ou vicieufe, elle y purgera la curiofité de fçavoir l'avenir, & nous empêchera d'avoir recours à des prédictions qui ne fervent d'ordinaire qu'à nous faire choir dans le malheur qu'on nous prédit, par les foins mêmes que nous prenons de les éviter ; puifqu'il eft certain qu'il n'eût jamais tué fon pere, ni épousé fa mere, fi fon pere & fa mere, à qui l'Oracle avoit prédit que cela arriveroit, ne l'euffent fait expofer de peur qu'il n'arrivât. Ainfi non-feulement ce feront Laïus & Jocafte qui feront naître cette crainte, mais elle ne naîtra que de l'image d'une faute qu'ils ont faite quarante ans avant l'action qu'on reprefente, & ne s'imprimera en nous que par un autre Acteur que le premier, & par une action hors de la Tragédie.

Pour recueillir ce difcours, avant que de paffer à une autre matiére, établiffons pour maxime, que la perfection de la Tragédie confifte bien à exciter de la pitié & de la crainte par le moyen d'un premier Acteur, comme peut faire Rodrigue dans le Cid, & Placide dans Theodore ; mais que cela n'eft pas d'une neceffité fi abfoluë, qu'on ne fe puiffe fervir de divers Perfonnages pour faire naître ces deux fentimens, comme dans Rodogune, & même ne porter l'Auditeur qu'à l'un des deux, comme dans Polyeucte, dont la reprefentation n'imprime que de la pitié fans aucune crainte. Cela posé, trouvons quelque modération à la rigueur de ces Régles du Philofophe, ou du moins quelque favorable interprétation, pour n'être pas obligez de condamner beaucoup de Poëmes que nous avous vû réüffir fur nos Théatres.

Il ne veut point qu'un homme tout-à-fait innocent tombe dans l'infortune, parce que cela étant abominable, il excite plus d'indignation contre celui qui le perfecute, que de pitié pour fon malheur ; il ne veut pas non plus qu'un tres-méchant y tombe, parce qu'il ne peut donner de pitié par un malheur qu'il mé-

rite ; ni en faire craindre un pareil à des Spectateurs qui ne luy ressemblent pas ; mais quand ces deux raisons cessent, ensorte qu'un homme de bien qui souffre excite plus de pitié pour lui, que d'indignation contre celui qui le fait souffrir, ou que la punition d'un grand crime peut corriger en nous quelque imperfection qui a du rapport avec lui, j'estime qu'il ne faut point faire de difficulté d'exposer sur la Scéne des hommes tres-vertueux ou tres-méchants dans le malheur. En voicy deux ou trois manieres que peut être Aristote n'a sçu prévoir, parce qu'on n'en voyoit pas d'exemples sur les Théatres de son temps

La premiere est, quand un homme tres-vertueux est persecuté par un tres-méchant, & qu'il échape du peril, où le méchant demeure envelopé ? comme dans Rodogune & dans Heraclius, qu'on n'auroit pû souffrir, si Antiochus & Rodogune eussent peri dans la premiere, & Heraclius, Pulcherie & Martian dans l'autre, & que Cleopatre & Phocas y eussent triomphé. Leur malheur y donne une pitié qui n'est point étouffée par l'aversion qu'on a pour ceux qui les tyrannisent, parce qu'on espere toûjours que quelque heureuse revolution les empêchera de succomber ; & bien que les crimes de Phocas & de Cleopatre soient trop grands pour faire craindre l'Auditeur d'en commettre de pareils, leur funeste issuë peut faire sur luy, les effets dont j'ay déja parlé. Il peut arriver d'ailleurs qu'un homme tres-vertueux soit persecuté, & perisse même par les ordres d'un autre qui ne soit pas assez méchant pour attirer trop d'indignation sur luy, & qui montre plus de foiblesse que de crime dans la persecution qu'il luy fait. Si Felix fait perir son gendre Polyeucte, ce n'est pas par cette haine enragée contre les Chrêtiens, qui nous le rendroit execrable ; mais seulement par une lâche timidité qui n'ose le sauver en presence de Severe, dont il craint la haine & la vangeance, aprés les mépris qu'il en a faits durant son peu de fortune. On prend bien quelque aversion pour luy, on desaprouve sa maniere d'agir ;

mais cette averſion ne l'emporte pas ſur la pitié qu'on a de Polyeucte, & n'empêche pas que ſa converſion miraculeuſe, à la fin de la Piece, ne le reconcilie pleinement avec l'Auditoire. On peut dire la même choſe de Pruſias dans Nicomede, & de Valens dans Theodore. L'un maltraite ſon fils, bien que tres-vertueux ; & l'autre eſt cauſe de la perte du ſien, qui ne l'eſt pas moins ; mais tous les deux n'ont que des foibleſſes qui ne vont point juſques au crime ; & loin d'exciter une indignation qui étouffe la pieté qu'on a pour ces fils genereux, la lâcheté de leur abaiſſement ſous des Puiſſances qu'ils redoutent, & qu'ils devroient braver pour bien agir, fait qu'on a quelque compaſſion d'eux-mêmes & de leur honteuſe politique.

Pour nous faciliter les moyens d'exciter cette pitié qui fait de ſi beaux effets ſur nos Théatre, Ariſtote nous donne une lumiere. *Toute action*, dit-il, *ſe paſſe, ou entre des Amis, ou entre des Ennemis, ou entre des gens indifferens l'un pour l'autre. Qu'un Ennemi tuë ou veüille tuer ſon Ennemi, cela ne produit aucune commiſeration, ſinon en tant qu'on s'émeut d'apprendre ou de vouloir la mort d'un homme, quel qu'il ſoit. Qu'un indifferent tuë un indifferent, cela ne touche gueére davantage, dautant qu'il n'excite aucun combat dans l'ame de celuy qui fait l'action : mais quand les choſes arrivent entre des gens que la naiſſance ou l'affection attache aux interêts l'un de l'autre, comme lorſqu'un mary tuë, ou eſt prêt de tuer ſa femme, une mere ſes enfans, un frere ſa ſœur ; c'eſt ce qui convient merveilleuſement à la Tragédie* La raiſon en eſt claire. Les oppoſitions des ſentimens de la nature aux emportemens de la paſſion, ou à la ſeverité du devoir, forment de puiſſantes agitations, qui ſont reçuës de l'Auditeur avec plaiſir, & il ſe porte aiſément à plaindre un malheureux opprimé ou pourſuivi par une perſonne qui devroit s'intereſſer à ſa conſervation, & qui quelquefois ne pourſuit ſa perte qu'avec déplaiſir, ou du moins avec repugnan-

ce. Horace & Curiace ne ſeroient point à plaindre s'ils n'étoient point amis & beaux freres, ni Rodrigue s'il étoit pourſuivi par un autre que par ſa Maîtreſſe; & le malheur d'Antiochus toucheroit beaucoup moins, ſi un autre que ſa mere luy demandoit le ſang de ſa Maîtreſſe, ou qu'un autre que ſa Maîtreſſe lui demandât celui de ſa mere; ou ſi aprés la mort de ſon frere, qui lui donne ſujet de craindre un pareil attentat ſur ſa perſonne, il avoit à ſe défier d'autres que de ſa mere & de ſa maîtreſſe.

C'eſt donc un grand avantage pour exciter la commiſeration que la proximité du ſang, & les liaiſons d'amour ou d'amitié entre le perſecutant & le perſecuté, le pourſuivant & le pourſuivi, celui qui fait ſouffrir & celui qui ſouffre; mais il y a quelque apparence que cette condition n'eſt pas d'une neceſſité plus abſoluë que celles dont je viens de parler, & qu'elle ne regarde que les Tragédies parfaites, non-plus que celle-là. Du moins les Anciens ne l'ont pas toûjours obſervée; je ne la vois point dans l'Ajax de Sophocle, ni dans ſon Philoctéte; & qui voudra parcourir ce qui nous reſte d'Æſchyle & d'Euripide, y pourra rencontrer quelques exemples à joindre à ceux-cy. Quand je dis que ces deux conditions ne ſont que pour les Tragédies parfaites, je n'entends pas dire que celles où elles ne ſe rencontrent point ſoient imparfaites: ce ſeroit les rendre d'une neceſſité abſoluë, & me contredire moi-même. Mais par ce mot de Tragédies parfaites, j'entends celles du genre le plus ſublime & le plus touchant; en ſorte que celles qui manquent de l'une de ces deux conditions, ou de toutes les deux, pourveu qu'elles ſoient regulieres à cela prés, ne laiſſent pas d'être parfaites en leur genre, bien qu'elles demeurent dans un rang moins élevé & n'approchent pas de la beauté & de l'éclat des autres, ſi elles n'en empruntent la pompe des Vers, ou de la magnificence du Spectacle, ou de quelqu'autre agrément qui vienne d'ailleurs que du Sujet.

Dans ces actions Tragiques qui ſe paſſent entre

proches, il faut conſiderer ſi celui qui veut faire perir l'autre, le connoît, ou ne le connoît pas, & s'il acheve, ou n'acheve pas. La diverſe combinaiſon de ces deux manieres d'agir forme quatre ſortes de Tragédies à qui nôtre Philoſophe attribuë divers degrez de perfection. *On connoît celui qu'on veut perdre, & on le fait perir en effet, comme Medée tuë ſes enfans, Clytemneſtre ſon mary, Oreſte ſa mere*; & la moindre eſpece eſt celle-là. *On le fait perir ſans le connoître, & on le reconnoît avec déplaiſir aprés l'avoir perdu; & cela*, dit-il, *ou avant la Tragédie, comme Oedipe, ou dans la Tragédie, comme l'Alcmaon d'Aſtydamas, & Telegonus dans Ulyſſe bleſſé*, qui ſont deux Piéces que le temps n'a pas laiſſé venir juſqu'à nous; & cette ſeconde eſpece a quelque choſe de plus élevé ſelon luy que la premiere. La troiſiéme eſt dans le haut degré d'excellence, *quand on eſt prêt de faire perir un de ſes proches ſans le connoître, & qu'on le reconnoît aſſez tôt pour le ſauver, comme Iphigenie reconnoît Oreſte pour ſon frere, lorſqu'elle devoit le ſacrifier à Diane, & s'enfuit avec lui.* Il en cite encore deux autres exemples, de Merope dans Creſphonte, & de Hellé, dont nous ne connoiſſons ni l'un ni l'autre. Il condamne entierement la quatriéme eſpece de ceux qui connoiſſent, entreprennent, & n'achevent pas, qu'il dit *avoir quelque choſe de méchant, & rien de tragique*, & en donne pour exemple Æmon qui tire l'épée contre ſon pere dans l'Antigone, & ne s'en ſert que pour ſe tuer lui même. Mais ſi cette condamnation n'étoit modifiée, elle s'étendroit un peu loin, & enveloperoit non ſeulement le Cid, mais Cinna, Rodogune, Heraclius & Nicomede.

Diſons donc qu'elle ne doit s'entendre que de ceux qui connoiſſent la perſonne qu'ils veulent perdre, & s'en dédiſent par un ſimple changement de volonté, ſans aucun évenement notable qui les y oblige, & ſans aucun manque du pouvoir de leur part. J'ay déja marqué cette ſorte de dénouëment pour vicieux.

Mais quand ils y font de leur côté tout ce qu'ils peuvent, & qu'ils sont empêchez d'en venir à l'effet par quelque Puissance superieure, ou par quelque changement de fortune qui les fait perir eux-mêmes, ou les réduit sous le pouvoir de ceux qu'ils vouloient perdre, il est hors de doute que cela fait une Tragédie d'un genre peut-être plus sublime que les trois qu'Aristote avouë; & que s'il n'en a point parlé, c'est qu'il n'en voyoit point d'exemples sur les Théatres de son temps, où ce n'étoit pas la mode de sauver les bons par la perte des méchans, à moins que de les souiller eux-mêmes de quelque crime, comme Electre qui se délivre d'oppression par la mort de sa mere, où elle encourage son frere, & luy en facilite les moyens.

L'action de Chiméne n'est donc pas défectueuse pour ne perdre pas Rodrigue aprés l'avoir entrepris, puisqu'elle y fait son possible, & que tout ce qu'elle peut obtenir de la justice de son Roy, c'est un combat où la victoire de ce déplorable Amant luy impose silence. Cinna & son Æmilie ne pechent point contre la regle en ne perdant point Auguste, puisque la conspiration découverte les en met dans l'impuissance, & qu'il faudroit qu'ils n'eussent aucune teinture d'humanité, si une clemence si peu attenduë ne dissipoit toute leur haine. Qu'épargne Cléopatre pour perdre Rodogune? qu'oublie Phocas pour se défaire d'Heraclius? & si Prusias demeuroit le maître, Nicomede n'iroit-il pas servir d'ôtage à Rome, ce qui luy seroit un plus rude supplice que la mort? Les deux premiers reçoivent la peine de leurs crimes, & succombent dans leurs entreprises sans s'en dédire, & ce dernier est forcé de reconnoître son injustice, aprés que le soulevement de son peuple & la generosité de ce fils qu'il vouloit aggrandir aux dépens de son aîné, ne luy permettent plus de la faire réüssir.

Ce n'est pas dementir Aristote, que de l'expliquer ainsi favorablement pour trouver dans cette quatriéme maniere d'agir qu'il rebute, une espece de nou-

velle Tragédie plus belle que les trois qu'il recomma
de, & qu'il leur eût sans doute préferée, s'il l'eût co
nuë. C'est faire honneur à nôtre siecle, sans rien r
trancher de l'autorité de ce Philosophe ; mais je n
sçai comment faire pour lui conserver son autorité,
renverser l'ordre de la préference qu'il établit entre ce
trois especes. Cependant je pense être bien fondé su
l'experience, à douter si celle qu'il estime la moindr
des trois, n'est point la plus belle, & si celle qu'il tien
la plus belle, n'est point la moindre. La raison est qu
celle-ci ne peut exciter de pitié. Un pere y veut perdr
son fils sans le connoître, & ne le regarde que comm
indifferent, & peut-être comme ennemi. Soit qu'il pas
se pour l'un ou pour l'autre, son peril n'est digne d'au
cune commiseration, selon Aristote même, & ne fai
naître en l'Auditeur qu'un certain mouvement de trépi
dation interieure, qui le porte à craindre que ce fil
ne perisse avant que l'erreur soit découverte, & à sou-
haiter qu'elle se découvre assez-tôt pour l'empêcher
de perir : ce qui part de l'interêt qu'on ne manque
jamais à prendre dans la fortune d'un homme assez
vertueux pour se faire aimer ; & quand cette recon-
noissance arrive, elle ne produit qu'un sentiment de
conjoüissance de voir arriver la chose comme on le sou-
haitoit.

Quand elle ne se fait qu'aprés la mort de l'incon-
nu, la compassion qu'excitent les déplaisirs de celuy
qui le fait perir, ne peut avoir grande étendue, puis-
qu'elle est reculée & renfermée dans la Catastrophe.
Mais lorsqu'on agit à visage découvert, & qu'on
sçait à qui on en veut, le combat des passions con-
tre la nature, ou du devoir contre l'amour, occupe
la meilleure partie du Poeme, & de là naissent les
grandes & fortes émotions, qui renouvellent à tous
momens & redoublent la commiseration. Pour justi-
fier ce raisonnement par l'experience, nous voyons
que Chiméne & Antiochus en excitent beaucoup plus
que ne fait Oedipe de sa personne. Je dis de sa per-
sonne, parce que le Poeme entier en excite peut-être

autant que le Cid, ou que Rodogune; mais il en doit une partie à Dircé, & ce qu'elle en fait naître n'est qu'une pitié empruntée d'une Episode.

Je sçay que l'Agnition est un grand ornement dans les Tragédies, Aristote le dit, mais il est certain qu'elle a ses incommoditez. Les Italiens l'affectent en la plûpart de leurs Poemes, & perdent quelquefois, par l'attachement qu'ils y ont, beaucoup d'occasions de sentimens pathetiques, qui auroient des beautez plus considerables. Cela se voit manifestement en la mort de Crispe, faite par un de leurs plus beaux esprits, Jean Baptiste Ghirardelli, & imprimée à Rome en l'année 1653. Il n'a pas manqué d'y cacher sa naissance à Constantin, & d'en faire seulement un grand Capitaine, qu'il ne reconnoît pour son fils qu'aprés qu'il l'a fait mourir. Toute cette Piece est si pleine d'esprit & de beaux sentimens, qu'elle eût assez d'éclat pour obliger à écrire contre son Auteur, & à la censurer si-tôt qu'elle parut. Mais combien cette naissance cachée sans besoin, & contre la verité d'une histoire connuë, luy a-t-elle dérobé de choses plus belles que les brillans dont il a semé cet Ouvrage? Les ressentimens, le trouble, l'irresolution & les déplaisirs de Constantin auroient été bien autres à prononcer un Arrest de mort contre son fils que contre un soldat de fortune. L'injustice de sa préoccupation auroit été bien plus sensible à Crispe de la part d'un pere, que de la part d'un Maître; & la qualité de fils augmentant la grandeur du crime qu'on luy imposoit, eût en même temps augmenté la douleur d'en voir un pere persuadé. Fauste même auroit eu plus de combats interieurs pour entreprendre un inceste, que pour se resoudre à un adultere, ses remords en auroient été plus animez, & ses desespoirs plus violens. L'Auteur a renoncé à tous ces avantages pour avoir dédaigné de traiter ce Sujet, comme l'a traité de nôtre temps le Pere Stephonius Jesuite, & comme nos Anciens ont traité celui d'Hyppolite, & pour avoir crû l'élever d'un étage plus haut,

ſelon la pensée d'Ariſtote, je ne ſçai s'il ne l'a point fait tomber au deſſous de ceux que je viens de nommer.

Il y a grande apparence que ce qu'a dit ce Philoſophe de ces divers degrez de perfection pour la Tragédie, avoit une entiere juſteſſe de ſon temps, & en la preſence de ſes compatriotes, je n'en veux point douter; mais auſſi je ne puis m'empêcher de dire que le goût de nôtre ſiecle n'eſt point celui du ſien ſur cette préference d'une eſpece à l'autre, ou du moins, que ce qui plaiſoit au dernier point à ſes Atheniens, ne plaît pas également à nos François; & je ne ſçay point d'autre moyen de trouver mes doutes ſupportables, & demeurer tout enſemble dans la veneration que nous devons à tout ce qu'il a écrit de la Poëtique.

Avant que de quitter cette matiere, examinons ſon ſentiment ſur deux queſtions touchant ces Sujets entre des perſonnes proches: l'une ſi le Poëte les peut inventer, l'autre s'il ne peut rien changer en ceux qu'il tire de l'Hiſtoire ou de la Fable.

Pour la premiere, il eſt indubitable que les Anciens en prenoient ſi peu de liberté, qu'ils arrêtoient leurs Tragédies autour de peu de Familles, parce que ces ſortes d'actions étoient arrivées en peu de Familles; ce qui fait dire à ce Philoſophe que la fortune leur fourniſſoit des Sujets, & non pas l'Art. Je penſe l'avoir dit en l'autre Diſcours. Il ſemble toutefois qu'il en accorde un plein pouvoir aux Poëtes par ces paroles: *Ils doivent bien uſer de ce qui eſt reçû, & inventer eux-mêmes* Ces termes decideroient la queſtion s'ils n'étoient point ſi generaux; mais comme il a poſé trois eſpeces de Tragédies, ſelon les divers temps de connoître, & les diverſes façons d'agir, nous pouvons faire une revûë ſur toutes les trois, pour juger s'il n'eſt point à propos d'y faire quelque diſtinction qui reſſerre cette liberté. J'en dirai mom avis d'autant plus hardiment, qu'on ne pourra m'imputer de contredire Ariſtote, pourvû que je la laiſſe entiere à quelqu'une des trois.

J'eſtime donc en premier lieu qu'en celles où l'on ſe propoſe de faire perir quelqu'un que l'on connoît, ſoit qu'on acheve, ſoit qu'on ſoit empêché d'achever, il n'y a aucune liberté d'inventer la principale action, mais qu'elle doit être tirée de l'Hiſtoire ou de la Fable. Ces entrepriſes contre les proches ont toûjours quelque choſe de ſi criminel & de ſi contraire à la nature, qu'elles ne ſont pas croyables, à moins que d'être appuyées ſur l'une ou ſur l'autre, & jamais elles n'ont cette vray-ſemblance, ſans laquelle ce qu'on invente ne peut être de miſe.

Je n'oſe décider ſi abſolument de la ſeconde eſpece. Qu'un homme prenne querelle avec un autre, & que l'ayant tué il vienne à le reconnoître pour ſon pere, ou pour ſon frere, & en tombe au deſeſpoir, cela n'a rien que de vray-ſemblable, & par conſequent on ne le peut inventer ; mais d'ailleurs, cette circonſtance de tuer ſon pere ou ſon frere ſans le connoître eſt ſi extraordinaire & ſi éclatante, qu'on a quelque droit de dire que l'Hiſtoire n'oſe manquer à s'en ſouvenir quand elle arrive entre des perſonnes illuſtres, & de refuſer toute croyance à de tels évenemens, quand elle ne les marque point. Le Théatre ancien ne nous en fournit aucun exemple qu'Oedipe, & je ne me ſouviens point d'en avoir vû aucun autre chez nos Hiſtoriens. Je ſçay que cet évenement ſent plus la Fable que l'Hiſtoire, & que par conſequent il peut avoir été inventé, ou en tout, ou en partie ; mais la Fable & l'Hiſtoire de l'Antiquité ſont ſi mêlées enſemble, que pour n'être pas en peril d'en faire un faux diſcernement, nous leur donnons une égale autorité ſur nos Théatres. Il ſuffit que nous n'inventions pas ce qui de ſoy n'eſt point vray-ſemblable, & qu'étant inventé de longue main, il ſoit devenu ſi bien de la connoiſſance de l'Auditeur, qu'il ne s'effarouche point à le voir ſur la Scéne. Toute la Metamorphoſe d'Ovide eſt manifeſtement d'invention : on en peut tirer des Sujets de Tragédie, mais non pas inventer ſur ce modele, ſi ce n'eſt des Epiſodes de même

trempe. La raison en est, que bien que nous ne devions rien inventer que de vray-semblable, & que ces sujets fabuleux, comme Andromede & Phaëton, ne le soient point du tout, inventer des Episodes, ce n'est pas tant inventer, qu'ajoûter à ce qui est déja inventé; & ces Episodes trouvent une espece de vray-semblence dans leur rapport avec l'action principale, en sorte qu'on peut dire que supposé que cela se soit pû faire, il s'est pu faire comme le Poëte le décrit.

De tels Episodes toutefois ne seroient pas propres à un Sujet Historique, ou de pure invention, parce qu'ils manqueroient de rapport avec l'action principale, & seroient moins vray-semblables qu'elle. Les apparitions de Venus & d'Æole ont eu bonne grace dans Andromede : mais si j'avois fait descendre Jupiter pour reconcilier Nicomede avec son Pere, ou Mercure pour reveler à Auguste la conspiration de Cinna, j'aurois fait revolter tout mon Auditoire, & cette merveille auroit détruit toute la croyance que le reste de l'action auroit obtenuë. Ces dénouëmens par des Dieux de Machine sont fort frequents chez les Grecs dans des Tragedies qui paroissent Historiques, & qui sont vray-semblables à cela prés. Aussi Aristote ne les condamne pas tout-à-fait, & se contente de leur préferer ceux qui viennent du Sujet. Je ne sçay ce qu'en décidoient les Atheniens qui étoient leurs Juges, mais les deux exemples que je viens de citer, montrent suffisamment qu'il seroit dangereux pour nous de les imiter en cette sorte de licence. On me dira que ces apparitions n'ont garde de nous plaire, parce que nous en sçavons manifestement la fausseté, & qu'elles choquent nôtre Religion; ce qui n'arrivoit pas chez les Grecs. J'avouë qu'il faut s'accommoder aux mœurs de l'Auditeur, & à plus forte raison à sa croyance; mais aussi doit-on m'accorder que nous avons du moins autant de foy pour l'apparition des Anges & des Saints, que les Anciens en avoient pour celle de leur Apollon & de leur Mercure. Cependant qu'auroit-on dit, si pour démêler

Heraclius

Heraclius d'avec Marcian, après la mort de Phocas, je me fusse servi d'un Ange ? Ce Poëme est entre des Chrêtiens, & cette apparition y auroit eu autant de justesse que celle des Dieux de l'Antiquité dans ceux des Grecs ; c'eût été neanmoins un secret infaillible de rendre celui-là ridicule, & il ne faut qu'avoir un peu de sens commun pour en demeurer d'accord. Qu'on me permette donc de dire avec Tacite : *Non omnia apud priores meliora, sed nostra quoque ætas multa laudis & artium imitanda posteris tulit.*

Je reviens aux Tragédies de cette seconde espece, où l'on ne connoît un Pere ou un fils, qu'après l'avoir fait perir ; & pour conclure en deux mots après cette digression, je ne condamnerai jamais personne pour en avoir inventé, mais je ne les permettrai jamais.

Celles de la troisiéme espece ne reçoivent aucune difficulté. Non seulement on les peut inventer, puisque tout y est vrai-semblable, & suit le train commun des affections naturelles ; mais je doute même si ce ne seroit point les bannir du Théatre que d'obliger les Poëtes à en prendre les Sujets dans l'Histoire. Nous n'en voyons point de cette nature chez les Grecs qui n'ayent la mine d'avoir été inventez par leurs Auteurs. Il se peut faire que la Fable leur en ait prêté quelques-uns. Je n'ay pas les yeux assez pénétrans pour percer de si épaisses obscuritez, & déterminer si l'Iphigenie *in Tauris* est de l'invention d'Euripide, comme son Héléne & son Yon, ou s'il l'a prise d'un autre ; mais je crois pouvoir dire qu'il est tres-mal-aisé d'en trouver dans l'Histoire, soit que tels évenemens n'arrivent que tres-rarement, soit qu'ils n'ayent pas assez d'éclat pour y mériter une place. Celui de Thésée reconnu par le Roy d'Athenes son pere, sur le point qu'il l'alloit faire périr, est le seul dont il me souvienne. Quoyqu'il en soit, ceux qui aiment à les mettre sur la Scene peuvent les inventer sans crainte de la censure. Ils pourront produire par là quelque agreable suspension dans l'esprit de l'Auditeur, mais il ne faut pas qu'ils se promettent de luy tirer beaucoup de larmes.

L'autre queſtion, s'il eſt permis de changer quelque choſe aux Sujets qu'on emprunte de l'Hiſtoire ou de la Fable, ſemble décidée en termes aſſez formels par Ariſtote, lorſqu'il dit, *qu'il ne faut point changer les Sujets reçûs, & que Clytemneſtre ne doit point étre tuée par un autre qu'Oreſte, ni Eriphile par un autre qu'Alcmaon*. Cette déciſion peut toutefois recevoir quelque diſtinction & quelque temperament. Il eſt conſtant que les circonſtances, ou ſi vous l'aimez mieux, les moyens de parvenir à l'action demeurent en nôtre pouvoir. L'Hiſtoire ſouvent ne les marque pas, ou en rapporte ſi peu, qu'il eſt beſoin d'y ſuppléer pour remplir le Poeme; & même il y a quelque apparence de préſumer que la mémoire de l'Auditeur qui les aura lûës autrefois, ne s'y ſera pas ſi fort attachée, qu'il s'aperçoive aſſez du changement que nous y aurons fait pour nous accuſer de menſonge, ce qu'il ne manqueroit pas de faire, s'il voyoit que nous changeaſſions l'action principale. Cette falſification ſeroit cauſe qu'il n'ajoûteroit aucune foy à tout le reſte; comme au contraire il croit aiſément tout ce reſte, quand il le voit ſervir d'acheminement à l'effet qu'il ſçait veritable, & dont l'Hiſtoire lui a laiſſé une plus forte impreſſion. L'exemple de la mort de Clytemneſtre peut ſervir de preuve à ce que je viens d'avancer. Sophocle & Euripide l'ont traitée tous deux, mais chacun avec un nœud & un dénoüement tout-à-fait different l'un de l'autre, & c'eſt cette difference qui empêche que ce ne ſoit la même Piéce, bien que ce ſoit le même ſujet, dont ils ont conſervé l'action principale. Il faut donc la conſerver comme eux; mais il faut examiner en même tems ſi elle n'eſt point ſi cruelle, ou ſi difficile à repreſenter, qu'elle puiſſe diminuer quelque choſe de la croyance que l'Auditeur doit à l'Hiſtoire, & qu'il veut bien donner à la Fable, en ſe mettant à la place de ceux qui l'ont priſe pour une verité. Lorſque cet inconvenient eſt à craindre, il eſt bon de cacher l'événement à la vûë, & de le faire ſçavoir par un recit qui frape moins que le ſpectacle, & nous impoſe plus aiſément.

C'eſt par cette raiſon qu'Horace ne veut pas que Médée tuë ſes Enfans, ni qu'Atrée faſſe rôtir ceux de Thyeſte à la vûë du Peuple. L'horreur de ces actions engendre une répugnance à le croire auſſi-bien que la Métamorphoſe de Progné en oiſeau, & de Cadmus en ſerpent, dont la repreſentation preſque impoſſible excite la même incrédulité, quand on la hazarde aux yeux du Spectateur.

Quæcumque oſtendis mihi ſic, incredulus odi.

Je paſſe plus outre, & pour exténuer ou retrancher cette horreur dangereuſe d'une action hiſtorique, je voudrois la faire arriver ſans la participation du premier Acteur, pour qui nous devons toûjours ménager la faveur de l'Auditoire. Après que Cléopatre eut tué Seleucus, elle preſenta du poiſon à ſon autre Fils Antiochus à ſon retour de la chaſſe, & ce Prince ſoupçonnant ce qui en étoit, la contraignit de le prendre, & la força à s'empoiſonner. Si j'euſſe fait voir cette action ſans y rien changer, c'eût été punir un Parricide par un autre Parricide; on eût pris averſion pour Antiochus, & il a été bien plus doux de faire qu'elle-même, voyant que ſa haine & ſa noire perfidie alloient être decouvertes, s'empoiſonne dans ſon deſeſpoir, à deſſein d'enveloper ces deux Amans dans ſa perte, en leur ôtant tout ſujet de défiance. Cela fait deux effets: La punition de cette impitoyable mere laiſſe un plus fort exemple, puiſqu'elle devient un effet de la juſtice du Ciel, & non pas de la vangeance des hommes; d'autre côté Antiochus ne perd rien de la compaſſion & de l'amitié qu'on avoit pour lui, qui redoublent plûtôt qu'elles ne diminuent, & enfin l'action hiſtorique s'y trouve conſervée malgré ce changement, puiſque Cléopatre périt par le même poiſon qu'elle preſente à Antiochus.

Phocas étoit un Tyran, & ſa mort n'étoit pas un crime: cependant il a été ſans doute plus à propos de la faire arriver par la main d'Exupere, que par celle d'Heraclius. C'eſt un ſoin que nous devons prendre de préſerver nos Héros du crime tant qu'il ſe peut, &

les exempter même de tremper leurs mains dans le ſang, ſi ce n'eſt en un juſte combat. J'ai beaucoup osé dans Nicoméde : Pruſias ſon pere l'avoit voulu faire aſſaſſiner dans ſon Aimée ; ſur l'avis qu'il en eut par les aſſaſſins mêmes, il entra dans ſon Royaume, s'en empara, & réduiſit ce malheureux pere à ſe cacher dans une caverne, où il le fit aſſaſſiner lui-même. Je n'ay pas pouſſé l'Hiſtoire juſque-là, & après l'avoir peint trop vertueux pour l'engager dans un parricide, j'ai crû que je pouvois me contenter de le rendre maître de la vie de ceux qui le perſecutoient, ſans le faire paſſer plus avant.

Je ne ſçaurois diſſimuler une délicateſſe que j'ay ſur la mort de Clytemneſtre, qu'Ariſtote nous propoſe pour exemple des actions qui ne doivent point être changées: Je veux bien avec lui qu'elle ne meure que de la main de ſon Fils Oreſte ; mais je ne puis ſouffrir chez Sophocle que ce Fils la poignarde de deſſein formé, pendant qu'elle eſt à genoux devant luy, & le conjure de luy laiſſer la vie. Je ne puis même pardonner à Electre, qui paſſe pour une vertueuſe opprimée dans le reſte de la Piéce, l'inhumanité dont elle encouragea ſon frere à ce parricide. C'eſt un fils qui vange ſon pere, mais c'eſt ſur ſa mere qu'il le vange. Seleucus & Antiochus avoient droit d'en faire autant dans Rodogune, mais je n'ay osé leur en donner la moindre pensée. Auſſi nôtre maxime de faire aimer nos principaux Acteurs n'étoit pas de l'uſage des Anciens, & ces Republicains avoient une ſi forte haine des Rois, qu'ils voyoient avec plaiſir des crimes dans les plus innocens de leur race. Pour rectifier ce ſujet à nôtre mode, il faudroit qu'Oreſte n'eût deſſein que contre Ægiſte, qu'un reſte de tendreſſe reſpectueuſe pour ſa mere lui en fit remettre la punition aux Dieux, que cette Reine s'opiniâtrât à la protection de ſon adultere, & qu'elle ſe mit entre ſon fils & lui ſi malheureuſement, qu'elle en reçût le coup que ce Prince vouloit porter à cet aſſaſſin de ſon pere. Ainſi elle mouroit de la main de ſon fils, comme le veut Ariſtote, ſans que la barbarie d'Oreſte

nous fît horreur, comme dans Sophocle, ni que son action méritât des Furies vangeresses pour le tourmenter, puisqu'il demeuroit innocent.

Le même Aristote nous autorise à en user de cette maniere, lorsqu'il nous apprend que *le Poëte n'est pas obligé de traiter les choses comme elles se sont passées; mais comme elles ont pû, ou dû se passer selon le vray-semblable, ou le nécessaire.* Il repéte souvent ces derniers mots, & ne les explique jamais. Je tâcherai d'y suppléer au moins mal qu'il me sera possible, & j'espere qu'on me pardonnera si je m'abuse.

Je dis donc premierement, que cette liberté qu'il nous laisse d'embellir les actions historiques par des inventions vray semblables, n'emporte aucune défense de nous écarter du vray-semblable dans le besoin. C'est un privilege qu'il nous donne, & non pas une servitude qu'il nous impose. Cela est clair par ses paroles mêmes. Si nous pouvons traiter les choses selon le vray-semblable ou selon le nécessaire, nous pouvons quitter le vray-semblable pour suivre le nécessaire, & cette alternative met en nôtre choix de nous servir de celui des deux que nous jugerons le plus à propos.

Cette liberté du Poëte se trouve encore en termes plus formels dans le vingt cinquiéme Chapitre, qui contient les excuses, ou plutôt les justifications dont il se peut servir contre la censure. *Il faut*, dit-il, *qu'il suive un de ces trois moyens de traiter les choses, & qu'il les represente ou comme elles ont été, ou comme on dit qu'elles ont été, ou comme elles ont dû être*: par où il luy donne le choix, ou de la verité historique, ou de l'opinion commune surquoi la Fable est fondée, ou de la vray-semblance. Il ajoûte ensuite: *Si on le reprend de ce qu'il n'a pas écrit les choses dans la verité, qu'il réponde qu'il les a écrites comme elles ont dû être; si on luy impute de n'avoir fait ni l'un ni l'autre, qu'il se défende sur ce qu'en publie l'opinion commune, comme en ce qu'on raconte des Dieux, dont la plus grande partie n'a rien de veritable.* Et un peu plus bas: *Quelquefois ce n'est pas le meilleur qu'elles se soient passées*

de la maniere qu'il décrit, neanmoins elles se sont passées effectivement de cette maniere, & par consequent il est hors de faute. Ce dernier passage montre que nous ne sommes point obligez de nous écarter de la verité, pour donner une meilleure forme aux actions de la Tragedie par les ornemens de la vray-semblance, & le montre d'autant plus fortement, qu'il demeure pour constant par le second de ces trois passages, que l'opinion commune suffit pour nous justifier, quand nous n'avons pas pour nous la verité, & que nous pourrions faire quelque chose de mieux que ce que nous faisons, si nous recherchions les beautez de cette vray-semblance. Nous courons par-là quelque risque d'un plus foible succés, mais nous ne péchons que contre le soin que nous devons avoir de nôtre gloire, & non pas contre les Régles du Théatre.

Je fais une seconde remarque sur ces termes de *vrai-semblable* & de *nécessaire*, dont l'ordre se trouve quelquefois renversé chez ce Philosophe, qui tantôt dit, *selon le nécessaire ou le vrai-semblable*, & tantôt, *selon le vrai-semblable ou le nécessaire*. D'où je tire une consequence, qu'il y a des occasions où il faut préferer le vray-semblable au nécessaire, & d'autres où il faut préferer le nécessaire au vray-semblable. La raison en est, que ce qu'on employe le dernier dans les propositions alternatives, y est placé comme un pis aller, dont il faut se contenter quand on ne peut arriver à l'autre, & qu'on doit faire effort pour le premier avant que de se réduire au second, où l'on n'a droit de recourir qu'au defaut de ce premier.

Pour éclaircir cette préference mutuelle du vray-semblable au nécessaire, & du nécessaire au vray-semblable, il faut distinguer deux choses dans les actions qui composent la Tragédie. La premiere consiste en ces actions mêmes, accompagnées des inséparables circonstances du temps & du lieu, & l'autre, en la liaison qu'elles ont ensemble, qui les fait naître l'une de l'autre. En la premiere le vray semblable est à préferer au nécessaire, & le nécessaire au vray-semblable dans la seconde.

Il faut placer les actions où il eſt plus facile & mieux ſéant qu'elles arrivent, & les faire arriver dans un loiſir raiſonnable, ſans les preſſer extraordinairement, ſi la néceſſité de les renfermer dans un lieu & dans un jour ne nous y oblige. J'ay déja fait voir en l'autre Diſcours, que pour conſerver l'unité de lieu, nous faiſons parler ſouvent des perſonnes dans une Place publique, qui vray-ſemblablement s'entretiendroient dans une chambre, & je m'aſſure que ſi on racontoit dans un Roman ce que je fais arriver dans le Cid, dans Polyeucte, dans Pompée, ou dans le Menteur, on luy donnneroit nn peu plus d'un jour pour l'étenduë de ſa durée. L'obéïſſance que nous devons aux Régles de l'unité de jour & de lieu, nous diſpenſe alors du vray-ſemblable, bien qu'elle ne nous permette pas l'impoſſible: mais nous ne tombons pas toûjours dans cette néceſſité, & la Suivante, Cinna, Théodore, & Nicoméde n'ont point eu beſoin de s'écarter de la vray-ſemblance à l'égard du temps, comme ces autres Poëmes.

Cette réduction de la Tragédie au Roman, eſt la Pierre de touche pour démêler les actions néceſſaires d'avec les vray-ſemblables. Nous ſommes gênez au Théatre par le lieu, par le temps, & par les incommoditez de la repreſentation, qui nous empêchent d'expoſer à la vûë beaucoup de perſonnages tout à la fois, de peur que les uns demeurent ſans actions, ou troublent celle des autres. Le Roman n'a aucune de ces contraintes. Il donne aux actions qu'il décrit tout le loiſir qu'il leur faut pour arriver: il place ceux qu'il fait parler, agir, ou rêver, dans une chambre, dans une forêt, en Place publique, ſelon qu'il eſt plus à propos pour leur action particuliere; il a pour cela tout un Palais, toute une Ville, tout un Royaume, toute la Terre où les promener, & s'il fait arriver ou raconter quelque choſe en preſence de trente perſonnes, il en peut décrire les divers ſentimens l'un aprés l'autre. C'eſt pourquoi il n'a jamais aucune liberté de ſe départir de la vray-ſemblance, parce qu'il n'a jamais aucune raiſon, ni excuſe légitime pour s'en écarter.

Comme le Théatre ne nous laiſſe pas tant de facilité de réduire tout dans le vray-ſemblable, parcequ'il ne nous fait rien ſçavoir que par des gens qu'il expoſe à la vuë de l'Auditeur en peu de temps, il nous en diſpenſe auſſi plus aiſément. On peut ſoûtenir que ce n'eſt pas tant nous en diſpenſer, que nous permettre une vray-ſemblance plus large : mais puiſqu'Ariſtote nous autoriſe à y traiter les choſes ſelon le néceſſaire, j'aime mieux dire que tout ce qui s'y paſſe d'une autre façon qu'il ne ſe paſſeroit dans un Roman, n'a point de vray-ſemblance, à le bien prendre, & ſe doit ranger entre les actions néceſſaires.

L'Horace en peut fournir quelques exemples : L'unité du lieu y eſt exacte, tout s'y paſſe dans une Salle. Mais ſi on en faiſoit un Roman avec les mêmes particularitez de Scéne en Scéne, que j'y ay employées, feroit-on tout paſſer dans cette Salle ? A la fin du premier Acte, Curiace & Camille ſa Maîtreſſe vont rejoindre le reſte de la famille, qui doit être dans un autre Apartement ; entre les deux Actes ils y reçoivent la nouvelle de l'élection des trois Horaces ; à l'ouverture du ſecond, Curiace paroît dans cette même Salle pour l'en congratuler. Dans le Roman il auroit fait cette congratulation au même lieu où l'on en reçoit la nouvelle en preſence de toute la famille, & il n'eſt point vray-ſemblable qu'ils s'écartent eux deux pour cette conjoüiſſance ; mais il eſt néceſſaire pour le Théatre, & à moins que cela les ſentimens des trois Horaces, de leur Pére, de leur Sœur, de Curiace, & de Sabine, ſe fuſſent preſentez à faire paroître tous à la fois. Le Roman qui ne fait rien voir en fût venu aiſement à bout : mais ſur la Scéne il a fallu les ſéparer pour y mettre quelque ordre, & les prendre l'un aprés l'autre, en commençant par ces deux-ci, que j'ay été forcé de ramener dans cette Salle ſans vray-ſemblance. Cela paſſé, le reſte de l'Acte eſt tout-à-fait vray-ſemblable, & n'a rien qu'on fût obligé de faire arriver d'une autre maniere dans le Roman. A la fin de cet Acte, Sabine & Camille outrées de déplaiſir ſe

retirent de cette Salle,avec un emportement de douleur qui vray-ſemblablement va renfermer leurs larmes dans leur chambre, où le Roman les feroit demeurer, & y recevoir la nouvelle du combat. Cependant, par la néceſſité de les faire voir aux Spectateurs, Sabine quitte ſa chambre au commencement du troiſiéme Acte, & revient entretenir ſes douloureuſes inquiétudes dans cette Salle, où Camille la vient trouver. Cela fait, le reſte de cet Acte eſt vray-ſemblable comme en l'autre, & ſi vous voulez examiner avec cette rigueur les premieres Scénes des deux derniers,vous trouverez peut-être la même choſe, & que le Roman placeroit ſes Perſonnages ailleurs qu'en cette Salle, s'ils en étoient une fois ſortis, comme ils en ſortent à la fin de chaque Acte.

Ces exemples peuvent ſuffire pour expliquer comme on peut traiter une action ſelon le néceſſaire, quand on ne la peut traiter ſelon le vray-ſemblable, qu'on doit toûjours préferer au néceſſaire, lorſqu'on ne regarde que les actions en elles-mêmes.

Il n'en va pas ainſi de leur liaiſon qui les fait naître l'une de l'autre. Le néceſſaire y eſt à préferer au vray-ſemblable: non que cette liaiſon ne doive toûjours être vray-ſemblable; mais parce qu'elle eſt beaucoup meilleure quand elle eſt vray ſemblable & neceſſaire tout enſemble. La raiſon en eſt aisée à concevoir. Lorſqu'elle n'eſt que vray-ſemblable ſans être neceſſaire, le Poëme s'en peut paſſer, & elle n'y eſt pas de grande importance; mais quand elle eſt vray-ſemblable & neceſſaire, elle devient une partie eſſentielle du Poëme, qui ne peut ſubſiſter ſans elle. Vous trouverez dans Cinna des exemples de ces deux ſortes de liaiſons; j'appelle ainſi la maniére dont une action eſt produite par l'autre. Sa conſpiration contre Auguſte eſt causée neceſſairement par l'amour qu'il a pour Æmilie, parce qu'il la veut épouſer, & qu'elle ne veut ſe donner à lui qu'à cette condition. De ces deux actions, l'une eſt vraye, l'autre eſt vray-ſemblable, & leur liaiſon eſt neceſſaire. La bonté d'Auguſte donne des remords & de l'irréſo-

lution à Cinna ; ces remords & cette irréſolution ne ſont cauſez que vray-ſemblablement par cette bonté, & n'ont qu'une liaiſon vray ſemblable avec elle, parce que Cinna pouvoit demeurer dans la fermeté, & arriver à ſon but, qui eſt d'épouſer Æmilie. Il la conſulte dans cette irréſolution: cette conſultation n'eſt que vray-ſemblable, mais elle eſt un effet néceſſaire de ſon amour, parce que s'il eût rompu la conjuration ſans ſon aveu, il ne fût jamais arrivé à ce but qu'il s'étoit propoſé, & par conſéquent voilà une liaiſon néceſſaire entre deux actions vray-ſemblables, ou ſi vous l'aimez mieux, une production néceſſaire d'une action vray-ſemblable, par une autre pareillement vray-ſemblable.

Avant que d'en venir aux définitions & diviſions du vray-ſemblable & du néceſſaire, je fais encore une reflexion ſur les actions qui compoſent la Tragédie, & trouve que nous pouvons y en faire entrer de trois ſortes ; ſelon que nous le jugeons à propos. Les unes ſuivent l'Hiſtoire, les autres ajoûtent à l'Hiſtoire, les troiſiémes falſifient l'Hiſtoire Les premieres ſont vraies, les ſecondes quelquefois vray-ſemblables, & quelquefois néceſſaires, & les dernieres doivent toûjours être néceſſaires.

Lorſqu'elles ſont vraies, il ne faut point ſe mettre en peine de la vray-ſemblance, elles n'ont pas beſoin de ſon ſecours. *Tout ce qui s'eſt fait, manifeſtement s'eſt pû faire*, dit Ariſtote, *parce que s'il ne s'étoit pû faire, il ne ſe ſeroit pas fait.* Ce que nous ajoûtons à l'Hiſtoire, comme il n'eſt pas appuyé de ſon autorité, n'a pas cette prérogative. *Nous avons une pente naturelle*, ajoûte ce Philoſophe, *à croire que ce qui n'eſt point fait, n'a pû encore ſe faire*, & c'eſt pourquoi ce que nous inventons a beſoin de la vray-ſemblance la plus exacte qu'il eſt poſſible pour le rendre croyable.

A bien peſer ces deux paſſages, je croy ne m'éloigner point de ſa penſée, quand j'oſe dire pour définir le vray-ſemblable, que c'eſt *une choſe manifeſtement poſſible dans la bien-ſéance, & qui n'eſt ni manifeſtement vraye, ni manifeſtement fauſſe.* On en peut

faire deux divisions, l'une en vray-semblable général & particulier, l'autre en ordinaire & extraordinaire.

Le vray-semblable général est ce que peut faire, & qu'il est à propos que fasse un Roy, un Général d'Armée, un Amant, un Ambitieux, &c. Le particulier est ce qu'a pû ou dû faire Alexandre, César, Alcibiade, compatible avec ce que l'Histoire nous apprend de leurs actions. Ainsi tout ce qui choque l'Histoire sort de cette vray-semblance, parce qu'il est manifestement faux, & il n'est pas vray-semblable que César aprés la bataille de Pharsale se soit mis en bonne intelligence avec Pompée, ou Auguste avec Antoine aprés celle d'Actium; bien qu'à parler en termes généraux, il soit vray-semblable que dans une guerre civile aprés une grande bataille, les Chefs des partis contraires se reconcilient, principalement lorsqu'ils sont généreux l'un & l'autre.

Cette fausseté manifeste qui détruit la vray-semblance, se peut rencontrer même dans les Piéces qui sont toutes d'invention. On n'y peut falsifier l'Histoire, puisqu'elle n'y a aucune part; mais il y a des circonstances des temps & des lieux, qui peuvent convaincre un Auteur de fausseté, quand il prend mal ses mesures. Si j'introduisois un Roy de France ou d'Espagne sous un nom imaginaire, & que je choisisse pour le temps de mon action un siécle dont l'Histoire eût marqué les veritables Rois de ces deux Royaumes, la fausseté seroit toute visible; & c'en seroit une encore plus palpable, si je plaçois Rome à deux lieuës de Paris, afin qu'on pût y aller & revenir en un même jour. Il y a des choses sur qui le Poëte n'a jamais aucun droit. Il peut prendre quelque licence sur l'Histoire, entant qu'elle regarde les actions des particuliers, cemme celle de César ou d'Auguste, & leur attribuer des actions qu'ils n'ont pas faites, ou les faire arriver d'une autre maniere qu'ils ne les ont faites; mais il ne peut pas renverser la Chronologie, pour faire vivre Alexandre du temps de César, & moins encore changer la situation des lieux, ou les noms des Royaumes, des Provinces

des Villes, des Montagnes & des Fleuves remarquables. La raiſon eſt, que ces Provinces, ces Montagnes, ces Rivieres ſont des choſes permanentes. Ce que nous ſçavons de leur ſituation étoit dés le commencement du Monde. Nous devons préſumer qu'il n'y a point eu de changement, à moins que l'Hiſtoire ne le marque, & la Géographie nous en apprend tous les noms anciens & modernes. Ainſi un homme ſeroit ridicule d'imaginer que du temps d'Abraham, Paris fût au pied des Alpes, ou que la Seine traversât l'Eſpagne, & de mêler de pareilles groteſques dans une Piéce d'invention. Mais l'Hiſtoire eſt des choſes qui paſſent, & qui ſuccedant les unes aux autres, n'ont que chacune un moment pour leur durée, dont il en échape beaucoup à la connoiſſance de ceux qui l'écrivent. Auſſi n'en peut-on montrer aucune qui contienne tout ce qui s'eſt paſſé dans les lieux dont elle parle, ni tout ce qu'ont fait ceux dont elle décrit la vie. Je n'en excepte pas même les Commentaires de Céſar qui écrivoit ſa propre Hiſtoire, & devoit la ſçavoir toute entiere. Nous ſçavons quels Pays arroſoient le Rhône & la Seine avant qu'il vint dans les Gaules ; mais nous ne ſçavons que fort peu de choſe, & peut-être rien du tout, de ce qui s'y eſt paſſé avant ſa venuë. Ainſi nous pouvons bien y placer des actions que nous feignons arrivées avant ce temps-là, mais non pas ſous ce prétexte de fiction Poëtique & d'éloignement des temps, y changer la diſtance naturelle d'un lieu à l'autre. C'eſt de cette façon que Barclay en a uſé dans ſon Argenis, où il ne nomme aucune Ville ni Fleuve de Sicile, ni de nos Provinces, que par des noms véritables, bien que ceux de toutes les perſonnes qu'il y met ſur le tapis ſoient entierement de ſon invention, auſſi-bien que leurs actions

Ariſtote ſemble plus indulgent ſur cet article, puiſqu'il *trouve le Poëte excuſable, quand il péche contre un autre Art que le ſien, comme contre la Medecine, ou contre l'Aſtrologie.* A quoy je réponds, qu'*il ne l'excuſe que ſous cette condition, qu'il arrive par là au but de*

son Art, auquel il n'auroit pû arriver autrement. Encore avouë t il, *qu'il peche en ce cas, & qu'il est meilleur de ne point pecher du tout.* Pour moy, s'il faut recevoir cette excuse, je ferois distinction entre les Arts qu'il peut ignorer sans honte, parce qu'il lui arrive rarement des occasions d'en parler sur son Théatre, tels que sont la Medecine & l'Astrologie que je viens de nommer, & les Arts sans la connoissance desquels, ou en tout ou en partie, il ne sçauroit établir de justesse dans aucune Piéce, tels que sont la Geographie & la Chronologie. Comme il ne sçauroit representer aucune action sans la placer en quelque lieu & en quelque tems, il est inexcusable s'il fait paroître de l'ignorance dans le choix de ce lieu, & de ce tems où il la place.

Je viens à l'autre division du vray-semblable en ordinaire & extraordinaire. L'ordinaire est une action qui arrive plus souvent, ou du moins aussi souvent que sa contraire. L'extraordinaire est une action qui arrive à la verité moins souvent que sa contraire, mais qui ne laisse pas d'avoir sa possibilité assez aisée, pour n'aller point jusqu'au miracle, ni jusqu'à ces évenemens singuliers qui servent de matiere aux Tragédies sanglantes, par l'appui qu'ils ont de l'Histoire ou de l'opinion commune, & qui ne se peuvent tirer en exemple que pour les Episodes de la Piéce dont ils font le corps, parce qu'ils ne sont pas croyables, à moins que d'avoir cet appui. Aristote donne deux idées ou exemples généraux de ce vray-semblable extraordinaire. L'un d'un homme subtil & adroit qui se trouve trompé par un moins subtil que lui; l'autre d'un foible qui se bat contre un plus fort que luy, & en demeure victorieux; ce qui sur tout ne manque jamais à être bien reçû, quand la cause du plus simple ou du plus foible est la plus équitable. Il semble alors que la justice du Ciel ait présidé au succés, qui trouve d'ailleurs une croyance d'autant plus facile, qu'il répond aux souhaits de l'Auditoire, qui s'interesse toûjours pour ceux dont le procedé est le meilleur. Ainsi la victoire du Cid contre le Comte se trouveroit dans la

vray-ſemblable extraordinaire, quand elle ne ſeroit pas vraye. *Il eſt vray-ſemblable*, dit nôtre Docteur, *que beaucoup de choſes arrivent contre le vray-ſemblable* : & puiſqu'il avouë par-là que ces effets extraordinaires arrivent contre la vray-ſemblance, j'aimerois mieux les nommer ſimplement croyables, & les ranger ſous le néceſſaire, attendu qu'on ne s'en doit jamais ſervir ſans néceſſité.

On peut m'objecter que le même Philoſophe dit, qu'*au regard de la Poëſie on doit préferer l'impoſſible croyable au poſſible incroyable*, & conclure de là que j'ay peu de raiſon d'exiger du vray-ſemblable, par la définition que j'en ay faite, qu'il ſoit manifeſtement poſſible pour être croyable, puiſque ſelon Ariſtote il y a des choſes impoſſibles qui ſont croyables.

Pour réſoudre cette difficulté, & trouver de quelle nature eſt cet impoſſible croyable dont il ne donne aucun exemple, je réponds qu'il y a des choſes impoſſibles en elles-mêmes qui paroiſſent aiſément poſſibles, & par conſequent croyables quand on les enviſage d'une autre maniere. Telles ſont toutes celles où nous falſifions l'Hiſtoire Il eſt impoſſible qu'elles ſe ſoient paſſées comme nous les repreſentons, puiſqu'elles ſe ſont paſſées autrement, & qu'il n'eſt pas au pouvoir de Dieu même de rien changer au paſſé ; mais elles paroiſſent manifeſtement poſſibles quand elles ſont dans la vray-ſemblance générale, pourveu qu'on les regarde détachées de l'Hiſtoire, & qu'on veüille oublier pour quelque temps ce qu'elle dit de contraire à ce que nous inventons. Tout ce qui ſe paſſe dans Nicoméde eſt impoſſible, puiſque l'Hiſtoire porte qu'il fit mourir ſon pere ſans le voir, & que ſes freres du ſecond lit étoient en ôtage à Rome, lorſqu'il s'empara du Royaume. Tout ce qui arrive dans Héraclius ne l'eſt pas moins, puiſqu'il n'étoit pas fils de Maurice, & que bien loin de paſſer pour celui de Phocas, & être nourri comme tel chez ce Tyran, il vint fondre ſur luy à force ouverte des bords de l'Afrique dont il étoit Gouverneur, & ne le vit peut-être jamais. On ne prend point nean-

moins pour incroyables les incidens de cette Tragédies, & ceux qui sçavent le desaveu qu'en fait l'Histoire, la mettent aisément à quartier pour se plaire à leur representation, parce qu'ils sont dans la vray-semblance générale, bien qu'ils manquent de la particuliere.

Tout ce que la Fable nous dit de ses Dieux & de ses Métamorphoses, est encore impossible, & ne laisse pas d'être croyable par l'opinion commune, & par cette vieille traditive qui nous a accoûtumez à en oüir parler. Nous avons droit d'inventer même sur ce modéle, & de joindre des incidens également impossibles à ceux que ces anciennes erreurs nous prêtent. L'Auditeur n'est point trompé de son attente, quand le titre du Poëme le prépare à n'y voir rien que d'impossible en effet; il y trouve tout croyable, & cette premiere supposition faite qu'il est des Dieux, & qu'ils prennent interêt & font commerce avec les hommes, à quoi il vient tout résolu, il n'a aucune difficulté à se persuader du reste.

Après avoir tâché d'éclaircir ce que c'est que le vray-semblable, il est temps que je hazarde une definition du nécessaire, dont Aristote parle tant, & qui seul nous peut autoriser à changer l'Histoire, & à nous écarter de la vray-semblance. Je dis donc que le nécessaire, en ce qui regarde la Poësie, n'est autre chose que *le besoin du Poëte pour arriver à son but, ou pour y faire arriver ses Acteurs.* Cette définition a son fondement sur les diverses acceptions du mot Grec ἀνάγκαῖον, qui ne signifie pas toûjours ce qui est absolument necessaire, mais aussi quelquefois ce qui est seulement utile à parvenir à quelque chose.

Le but des Acteurs est divers, selon les divers desseins que la varieté des sujets leur donne. Un Amant a celui de posseder sa Maîtresse, un Ambitieux de s'emparer d'une Couronne, un homme offensé de se vanger, & ainsi des autres. Les choses qu'ils ont besoin de faire pour y arriver constituent ce necessaire, qu'il faut préferer au vray-semblable, ou pour parler

plus juste, qu'il faut ajoûter au vray-semblable dans la liaison des actions, & leur dépendance l'une de l'autre. Je pense m'être déja assez expliqué là-dessus, je n'en dirai pas davantage.

Le but du Poete est de plaire selon les Régles de son art. Pour plaire il a besoin quelquefois de rehausser l'éclat des belles actions, & d'extenuer l'horreur des funestes. Ce sont des nécessitez d'embelissement, où il peut bien choquer la vray-semblance particuliere par quelque altération de l'Histoire, mais non pas se dispenser de la générale, que rarement, & pour des choses qui soient de la derniere beauté, & si brillantes qu'elles ébloüissent. Sur tout il ne doit jamais les pousser au delà de la vray-semblance extraordinaire, parce que ces ornemens qu'il ajoûte de son invention ne sont pas d'une necessité absoluë, & qu'il fait mieux de s'en passer tout-à-fait, que d'en parer son Poëme contre toute sorte de vray-semblance. Pour plaire selon les Régles de son Art, il a besoin de renfermer son action dans l'unité du jour & du lieu, & comme cela est d'une nécessité absoluë & indispensable, il luy est beaucoup plus permis sur ces deux articles, que sur celui des embellissemens.

Il est si malaisé qu'il se rencontre dans l'Histoire, ni dans l'imagination des hommes, quantité de ces événemens illustres & dignes de la Tragédie, dont les déliberations & leurs effets puissent arriver en un même lieu & en un même jour, sans faire un peu de violence à l'ordre commun des choses; que je ne puis croire cette sorte de violence tout-à-fait condamnable, pourveu qu'elle n'aille pas jusqu'à l'impossible. Il est de beaux sujets où on ne la peut éviter, & un Auteur scrupuleux se priveroit d'une belle occasion de gloire, & le Public de beaucoup de satisfaction, s'il n'osoit s'enhardir à les mettre sur le Théatre, de peur de se voir forcé à les faire aller plus vîte que la vray-semblance ne le permet. Je luy donnerois en ce cas un conseil que peut-être il trouveroit salutaire, c'est de ne marquer aucun temps préfix dans son Poëme,

ni aucun lieu déterminé où il poſe ſes Acteurs. L'imagination de l'Auditeur auroit plus de liberté de ſe laiſſer aller au courant de l'Action, ſi elle n'étoit point fixée par ces marques, & il pourroit ne s'appercevoir pas de cette précipitation, ſi elles ne l'en faiſoient ſouvenir, & n'y appliquoient ſon eſprit malgré luy. Je me ſuis toûjours repenti d'avoir fait dire au Roy dans le Cid, qu'il vouloit que Rodrigue ſe délaſſât une heure ou deux aprés la défaite des Maures, avant que de combattre Don Sanche. Je l'avois fait pour montrer que la Piéce étoit dans les vingt-quatre heures, & cela n'a ſervi qu'à avertir les Spectateurs de la contrainte avec laquelle je l'y ay réduite. Si j'avois fait réſoudre ce combat ſans en déſigner l'heure, peut-être n'y auroit-on pas pris garde.

Je ne penſe pas que dans la Comédie le Poëme ait cette liberté de preſſer ſon action, par la néceſſité de la réduire dans l'unité de jour. Ariſtote veut que toutes les actions qu'il y fait entrer ſoient vray-ſemblables, & n'ajoûte point ce mot, *ou néceſſaires*, comme pour la Tragédie. Auſſi la difference eſt aſſez grande entre les actions de l'une & celles de l'autre. Celles de la Comédie partent de perſonnes communes, & ne conſiſtent qu'en intrigues d'amour & en fourberies, qui ſe dévelopent ſi aiſément en un jour, qu'aſſez ſouvent chez Plaute & chez Térence, le temps de leur durée excede à peine celui de leur repreſentation. Mais dans la Tragédie les affaires publiques ſont mêlées d'ordinaire avec les interêts particuliers des perſonnes illuſtres qu'on y fait paroître : il y entre des batailles, des priſes de Villes, de grands périls, des révolutions d'Etats, & tout cela va mal-aiſément avec la promptitude que la Régle nous oblige de donner à ce qui ſe paſſe ſur la Scéne.

Si vous me demandez juſqu'où peut s'étendre cette liberté qu'a le Poëte d'aller contre la verité & contre la vray-ſemblance, par la conſideration du beſoin qu'il en a, j'aurai de la peine à vous faire une réponſe préciſe. J'ay fait voir qu'il y a des choſes ſur qui nous n'a-

vons aucun droit ; & pour celles où ce privilége peut avoir lieu, il doit être plus ou moins resserré, selon que les sujets sont plus ou moins connus. Il m'étoit beaucoup moins permis dans Horace, & dans Pompée, dont les Histoires ne sont ignorées de personne, que dans Rodogune & dans Nicoméde dont peu de gens sçavoient les noms avant que je les eusse mis sur le Théatre. La seule mesure qu'on y peut prendre, c'est que tout ce qu'on y ajoûte à l'Histoire, & tous les changemens qu'on y apporte, ne soient jamais plus incroyables, que ce qu'on en conserve dans le même Poëme. C'est ainsi qu'il faut entendre ce vers d'Horace touchant les fictions d'ornement,

Ficta voluptatis causa sint proxima veris,

& non pas en porter la signification jusqu'à celles qui peuvent trouver quelque exemple dans l'Histoire ou dans la Fable, hors du sujet qu'on traite. Le même Horace décide la question autant qu'on le pût décider par cet autre vers, avec lequel il finit ce discours,

Dabiturque licentia sumpta pudenter.

Servons-nous en donc avec retenuë, mais sans scrupule, & s'il se peut, ne nous en servons point du tout. Il vaut mieux n'avoir point besoin de grace, que d'en recevoir.





TROISIE'ME DISCOURS.

DES TROIS UNITEZ, d'Action, de Jour, & de Lieu.

LEs deux Discours précédens, & l'Examen de mes Piéces de Théatre, m'ont fourni tant d'occasions d'expliquer ma pensée sur ces matieres, qu'il m'en resteroit peu de chose à dire, si je me défendois absolument de repeter.

Je tiens donc, & je l'ay déja dit, que l'unité d'action consiste dans la Comédie en l'unité d'intrigue, ou d'obstacle aux desseins des principaux Acteurs, & en l'unité de péril dans la Tragédie, soit que son Héros y succombe, soit qu'il en sorte. Ce n'est pas que je prétende qu'on ne puisse admettre plusieurs périls dans l'une, & plusieurs intrigues ou obstacles dans l'autre, pourvû que de l'un on tombe nécessairement dans l'autre; car alors la sortie du premier péril ne rend point l'action complètte, puisqu'elle en attire un second, & l'éclaircissement d'une intrigue ne met point les Acteurs en repos, puisqu'il les embarasse dans une nouvelle. Ma mémoire ne me fournit point d'exemples anciens de cette multiplicité de périls attachez l'un à l'autre, qui ne détruit point l'unité d'action; mais j'en ay marqué la duplicité indépendante pour un défaut dans Horace & dans Theodore, dont il n'est point besoin que le premier tuë sa Sœur au sortir de sa victoire, ni que l'autre s'offre au Marty-

re, aprés avoir échappé à la proſtitution, & je me trompe fort, ſi la mort de Polixéne, & celle d'Aſtianax dans la Troade de Sénéque, ne font la même irrégularité.

En ſecond lieu, ce mot d'unité d'action ne veut pas dire que la Tragédie n'en doive faire voir qu'une ſur le Théatre. Celle que le Poëte choiſit pour ſon ſujet doit avoir un commencement, un milieu, & une fin, & ces trois parties non - ſeulement ſont autant d'actions qui aboutiſſent à la principale; mais en outre, chacune d'elles en peut contenir pluſieurs avec la même ſubordination. Il n'y doit avoir qu'une action complette, qui laiſſe l'eſprit de l'Auditeur dans le calme, mais elle ne peut le devenir que par pluſieurs autres imparfaites, qui luy ſervent d'acheminemens, & tiennent cet Auditeur dans une agréable ſuſpenſion. C'eſt ce qu'il faut pratiquer à la fin de chaque Acte pour rendre l'action continuë. Il n'eſt pas beſoin qu'on ſçache préciſément tout ce que font les Acteurs durant les intervales qui les ſéparent, ni même qu'ils agiſſent lorſqu'ils ne paroiſſent point ſur le Théatre; mais il eſt néceſſaire que chaque Acte laiſſe une attente de quelque choſe, qui ſe doive faire dans celui qui le ſuit.

Si vous me demandez ce que fait Cléopatre dans Rodogune, depuis qu'elle a quitté ſes deux Fils au ſecond Acte, juſqu'à ce qu'elle rejoigne Antiochus au quatriéme, je ſerois bien empêché à vous le dire, & je ne crois pas être obligé à en rendre compte; mais la fin de ce ſecond prépare à voir un effort de l'amitié des deux Fréres pour regner, & dérober Rodogune à la haine envenimée de leur Mére. On en voit l'effet dans le troiſiéme, dont la fin prépare encore à voir un autre effort d'Antiochus, pour regagner ces deux Ennemies l'une aprés l'autre, & à ce que fait Séleucus dans le quatriéme, qui oblige cette Mére dénaturée à réſoudre, & faire attendre ce qu'elle tâche d'executer au cinquiéme.

Dans le Menteur, tout l'intervalle du troiſiéme au quatriéme vray-ſemblablement ſe conſume à dormir

par tous les Acteurs. Leur repos n'empêche pas toutefois la continuité d'action entre ces deux Actes, parce que ce troisiéme n'en a point de complete. Dorante le finit par le dessein de chercher les moyens de regagner l'esprit de Lucréce, & dés le commencement de l'autre il se presente pour tâcher de parler à quelqu'un de ses gens, & prendre l'occasion de l'entretenir elle-même, si elle se montre.

Quand je dis qu'il n'est pas besoin de rendre compte de ce que font les Acteurs pendant qu'ils n'occupent point la Scéne, je n'entends pas dire qu'il ne soit quelquefois fort à propos de le rendre; mais seulement qu'on n'y est pas obligé, & qu'il n'en faut prendre le soin que quand ce qui s'est fait derriére le Théatre sert à l'intelligence de ce qui se doit faire devant les Spectateurs. Ainsi je ne dis rien de ce qu'a fait Cléopatre depuis le second Acte jusqu'au quatriéme, parce que durant tout ce temps-là elle a pû ne rien faire d'important pour l'action principale que je prépare; mais je fais connoître dés le premier vers du cinquiéme, qu'elle a employé tout l'intervalle d'entre ces deux derniers, à tuer Séleucus, parce que cette mort fait une partie de l'action. C'est ce qui me donne lieu de remarquer que le Poete n'est pas tenu d'exposer à la vuë toutes les actions particulieres qui amenent à la principale. Il doit choisir celles qui luy sont les plus avantageuses à faire voir, soit par la beauté du spectacle, soit par l'éclat & la véhemence des passions qu'elles produisent, soit par quelqu'autre agrément qui leur soit attaché, & cacher les autres derriere la Scéne, pour les faire connoître au Spectateur ou par une narration, ou par quelqu'autre adresse de l'Art.

Sur tout il doit se souvenir que les unes & les autres doivent avoir une telle liaison ensemble, que les dernieres soient produites par celles qui les précédent, & que toutes ayent leur source dans la Protase qui doit former le premier Acte. Cette Regle que j'ay établie dez le premier Discours, bien qu'elle soit nouvelle, & contre l'usage des Anciens, a son fondement sur deux

passages d'Aristote. En voici le premier : *Il y a grande difference*, dit-il, *entre les évenemens qui viennent les uns aprés les autres, & ceux qui viennent les uns à cause des autres.* Les Maures viennent dans le Cid aprés la mort du Comte, & non pas à cause de la mort du Comte, & le Pêcheur vient dans D. Sanche, aprés qu'on soupçonne Carlos d'être le Prince d'Arragon, & non pas à cause qu'on l'en soupçonne ; ainsi tous les deux sont condamnables. Le second passage est encore plus formel, & porte en termes exprés, *que tout ce qui se passe dans la Tragédie doit arriver necessairement ou vray-semblablement, de ce qui l'a précedé.*

La liaison des Scénes qui unit toutes les actions particulieres de chaque Acte l'une avec l'autre, & dont j'ay parlé en l'examen de la Suivante, est un grand ornement dans un Poeme, & qui sert beaucoup à former une continuité d'action, par la continuité de la representation ; mais enfin ce n'est qu'un ornement & non pas une Regle. Les Anciens ne s'y sont pas toûjours assujettis, bien que la plûpart de leurs Actes ne soient chargez que de deux ou trois Scénes ; ce qui la rendoit bien plus facile pour eux, que pour nous, qui leur en donnons quelquefois jusqu'à neuf ou dix. Je ne rapporterai que deux exemples du mépris qu'ils en ont fait. L'un est de Sophocle dans l'Ajax, dont le Monologue, avant que de se tuer, n'a aucune liaison avec la Scéne qui le précede, ni avec celle qui le suit. L'autre est du troisiéme Acte de l'Eunuque de Terence, où celle d'Antiphon seul n'a aucune communication avec Chrémes & Pythias qui sortent du Théatre quand il y entre. Les Sçavans de nôtre siécle, qui les ont pris pour modéles dans les Tragédies qu'ils nous ont laissées, ont encore plus négligé cette liaison qu'eux, & il ne faut que jetter l'œil sur celles de Buchanan, de Grotius, & de Heinsius, dont j'ay parlé dans l'Examen de Polyeucte, pour en demeurer d'accord. Nous y avons tellement accoûtumé nos Spectateurs, qu'ils ne sçauroient plus voir une Scéne détachée, sans la marquer pour un défaut. L'œil & l'oreille même s'en

ſcandaliſent, avant que l'eſprit y ait pû faire de reflexion. Le quatriéme Acte de Cinna demeure au deſſous des autres par ce manquement, & ce qui n'étoit point une Régle autrefois, l'eſt devenu maintenant par l'aſſiduité de la Pratique.

J'ay parlé de trois ſortes de liaiſons dans cet Examen de la Suivante. J'ay montré averſion pour celles de bruit; indulgence pour celles de vûë, eſtime pour celles de preſence & de diſcours, & dans ces dernieres j'ay confondu deux choſes qui méritent d'être ſéparées. Celles qui ſont de préſence & de diſcours enſemble ont ſans doute toute l'excellence dont elles ſont capables, mais il en eſt de diſcours ſans préſence, & de préſence ſans diſcours, qui ne ſont pas dans le même degré. Un Acteur qui parle à un autre d'un lieu caché, ſans ſe montrer, fait une liaiſon de diſcours ſans préſence, qui ne laiſſe pas d'être fort bonne, mais cela arrive fort rarement. Un homme qui demeure ſur le Théatre ſeulement pour entendre ce que diront ceux qu'il y voit entrer, fait une liaiſon de préſence ſans diſcours, qui ſouvent a mauvaiſe grace, & tombe dans une affectation mendiée, plutôt pour remplir ce nouvel uſage qui paſſe en Précepte, que pour aucun beſoin qu'en puiſſe avoir le ſujet. Ainſi dans le troiſiéme Acte de Pompée, Achorée aprés avoir rendu compte à Charmion de la réception que Céſar a faite au Roy quand il luy a preſenté la tête de ce Héros, demeure ſur le Théatre, où il voit venir l'un & l'autre, ſeulement pour entendre ce qu'ils diront, & le rapporter à Cléopatre. Ammon fait la même choſe au quatriéme d'Andromède en faveur de Phinée, qui ſe retire à la vûë du Roy & de toute ſa Cour qu'il voit arriver. Ces Perſonnages qui deviennent muets lient aſſez mal les Scénes, où ils ont ſi peu de part, qu'ils n'y ſont comptez pour rien. Autre choſe eſt, quand ils ſe tiennent cachez pour s'inſtruire de quelque ſecret d'importance par le moyen de ceux qui parlent, & qui croyent n'être entendus de perſonne; car alors l'intérêt qu'ils ont à ce qui ſe dit, joint à une curioſité

raisonnable d'apprendre ce qu'ils ne peuvent sçavoir d'ailleurs, leur donne grande part en l'action malgré leur silence. Mais en ces deux exemples, Ammon & Achorée mêlent une présence si froide aux Scénes qu'ils écoutent, qu'à ne rien déguiser, quelque couleur que je leur donne pour leur servir de prétexte, ils ne s'arrêtent que pour les lier avec celles qui les précedent; tant l'une & l'autre Piéce s'en peut aisément passer.

Bien que l'action du Poëme Dramatique doive avoir son unité, il y faut considerer deux parties, le nœud, & le dénouëment. *Le nœud est composé*, selon Aristote, *en partie de ce qui s'est passé hors du Théatre avant le commencement de l'action qu'on y décrit, & en partie de ce qui s'y passe; le reste appartient au dénouëment. Le changement d'une fortune en l'autre, fait la separation de ces deux parties. Tout ce qui le précede est la premiere, & ce changement avec ce qui le suit, regarde l'autre.* Le nœud dépend entierement du choix & de l'imagination industrieuse du Poëte, & l'on n'y peut donner de Régle, sinon qu'il y doit ranger toutes choses selon le vray-semblable ou le nécessaire, dont j'ay parlé dans le second Discours; à quoy j'ajoûte un conseil de s'embarasser le moins qu'il luy est possible des choses arrivées avant l'action qui se represente. Ces narrations importunent d'ordinaire, parce qu'elles ne sont pas attenduës, & qu'elles gênent l'esprit de l'Auditeur, qui est obligé de charger sa mémoire de ce qui s'est fait dix ou douze ans auparavant, pour comprendre ce qu'il voit representer; mais celles qui se font des choses qui arrivent & se passent derriere le Théatre, depuis l'action commencée, font toûjours un meilleur effet, parce qu'elles sont attenduës avec quelque curiosité, & font partie de cette action qui se represente. Une des raisons qui donne tant d'illustres suffrages à Cinna pour le mettre au dessus de ce que j'ay fait, c'est qu'il n'y a aucune narration du passé; celle qu'il fait de sa conspiration à Æmilie, étant plutôt un orne-

ent qui chatoüille l'esprit des Spectateurs, qu'une struction nécessaire de particularitez qu'ils doivent avoir, & imprimer dans leur mémoire pour l'intelligence de la suite. Æmilie leur fait assez connoître dans les deux premieres Scénes, qu'il conspiroit contre Auguste en sa faveur, & quand Cinna y diroit tout simplement, que les Conjurez sont prêts au lendemain, il avanceroit autant pour l'action, que par les cent vers qu'il employe à luy rendre compte, & de ce qu'il leur a dit, & de la maniere dont ils l'ont reçû. Il y a des intrigues qui commencent dés la naissance du Héros, comme celui d'Héraclius; mais ces grands efforts d'imagination en demandent un extraordinaire à l'attention du Spectateur, & l'empêchent souvent de prendre un plaisir entier aux premieres representations, tant ils le fatiguent.

Dans le dénouëment je trouve deux choses à éviter, le simple changement de volonté, & la Machine. Il n'y a pas grand artifice à finir un Poëme, quand celui qui a fait obstacle au dessein des premiers Acteurs, durant quatre Actes, en désiste au cinquiéme, sans aucun événement notable qui l'y oblige. J'en ay parlé au premier Discours, & n'y ajoûterai rien ici. La Machine n'a pas plus d'adresse, quand elle ne sert qu'à faire descendre un Dieu pour accommoder toutes choses, sur le point que les Acteurs ne sçavent plus comment les terminer. C'est ainsi qu'Apollon agit dans l'Oreste: Ce Prince & son ami Pylade accusez par Tindare & Ménélas de la mort de Clytemnestre & condamnez à leur poursuite, se saisissent d'Héléne & d'Hermione. Ils tuënt ou croyent tuer la premiere, & menacent d'en faire autant de l'autre, si on ne révoque l'Arrêt prononcé contre eux. Pour appaiser ces troubles, Euripide ne cherche point d'autre finesse que de faire descendre Apollon du Ciel, qui d'autorité absoluë ordonne qu'Oreste épousera Hermione, & Pylade Electre, & de peur que la mort d'Héléne n'y servît d'obstacle, n'y ayant

pas d'apparence qu'Hermione épousât Oreste qui venoit de tuer sa Mere, il leur apprend qu'elle n'est pas morte, & qu'il l'a dérobée à leurs coups & enlevée au Ciel dans l'instant qu'ils pensoient la tüer. Cette sorte de Machine est entierement hors de propos, n'ayant aucun fondement sur le reste de la Piece, & fait un dénoüement vicieux; mais je trouve un peu de rigueur au sentiment d'Aristote, qui met en même rang le Char dont Médée se sert, pour s'enfuir de Corinthe aprés la vangeance qu'elle a prise de Créon. Il me semble que c'en est un assez grand fondement, que de l'avoir faite Magicienne, & d'en avoir rapporté dans le Poëme des actions autant au dessus des forces de la Nature, que celle-là. Aprés ce qu'elle a fait pour Jason à Colchos, aprés qu'elle a rajeuny son Pere Æson depuis son retour, aprés qu'elle a attaché des feux invisibles au present qu'elle a fait à Créüse, ce Char volant n'est point hors de la vray-semblance, & ce Poëme n'a point besoin d'autre preparation, pour cet effet extraordinaire. Séneque luy en donne une par ces Vers, que Médée dit à sa Nourrice:

Tuum quoque ipsa corpus hinc mecum aveham,

& moy, par celui-ci qu'elle dit à Ægée,

Je vous suivray demain par un chemin nouveau.

Ainsi la condamnation d'Euripide, qui ne s'y est servy d'aucune précaution, peut être juste, & ne retombe ny sur Séneque, ny sur moy, & je n'ay point besoin de contredire Aristote, pour me justifier sur cet Article.

De l'action je passe aux Actes, qui en doivent contenir chacun une portion, mais non pas si égale, qu'on n'en reserve plus pour le dernier que pour les autres, & qu'on n'en puisse moins donner au premier qu'aux autres. On peut même ne faire autre chose dans ce premier, que peindre les mœurs des Personnages, & marquer à quel point ils en sont de l'Histoire, qu'on va representer. Aristote n'en prescrit point le nombre. Horace le borne à cinq, & bien

u'il défende d'y en mettre moins, les Espagnols s'opiniâtrent à l'arrester à trois, & les Italiens font souvent la même chose. Les Grecs les distinguoient par le chant du Chœur, & comme je trouve lieu de croire qu'en quelques-uns de leurs Poëmes, ils le faisoient chanter plus de quatre fois, je ne voudrois pas répondre qu'ils ne les poussassent jamais au delà de cinq. Cette maniere de les distinguer étoit plus incommode que la nôtre; car, ou l'on prétoit attention à ce que chantoit le Chœur, ou l'on n'y en prétoit point. Si l'on y en prétoit, l'esprit de l'Auditeur étoit trop tendu, & n'avoit aucun moment pour se delasser. Si l'on n'y en prétoit point, son attention étoit trop dissipée par la longueur du chant, & lors qu'un autre Acte commençoit, il avoit besoin d'un effort de memoire, pour rappeller en son imagination ce qu'il avoit déja veu, & en quel point l'action étoit demeurée. Nos violons n'ont aucune de ces deux incommoditez. L'esprit de l'Auditeur se relâche, durant qu'ils joüent, & reflèchit même sur ce qu'il a veu, pour le louër, ou le blâmer, suivant qu'il luy a plû, ou déplû, & le peu qu'on les laisse jouër luy en laisse les idées si recentes, que quand les Acteurs reviennent, il n'a point besoin de se faire d'effort pour rappeller, & renoüer son attention.

Le nombre des Scenes dans chaque Acte ne reçoit aucune Regle: mais comme tout l'Acte doit avoir une certaine quantité de Vers qui proportionne la durée à celle des autres, on y peut mettre plus ou moins de Scenes, selon qu'elles sont plus ou moins longues, pour employer le temps que tout l'Acte ensemble doit consumer. Il faut, s'il se peut, y rendre raison de l'entrée, & de la sortie de chaque Acteur. Sur tout pour la sortie, je tiens cette Regle indispensable, & il n'y a rien de si mauvaise grace, qu'un Acteur qui se retire du Theatre, seulement parce qu'il n'a plus de Vers à dire.

Je ne serois pas si rigoureux pour les entrées. L'Au-

diteur attend l'Acteur, & bien que le Theatre represente la chambre, ou le cabinet de celui qui parle, il ne peut toutefois s'y montrer, qu'il ne vienne de derriére la tapisserie, & il n'est pas toûjours aisé de rendre raison de ce qu'il vient de faire en Ville, avant que de rentrer chez luy, puisque même quelquefois il est vray-semblable qu'il n'en est pas sorty. Je n'ay veu personne se scandaliser de voir Æmilie commencer Cinna, sans dire pourquoy elle vient dans sa chambre. Elle est presumée y être avant que la Piece commence, & ce n'est que la necessité de la representation, qui la fait sortir de derriére le Théatre pour y venir. Ainsi je dispenserois volontiers de cette rigueur toutes les premieres Scenes de chaque Acte, mais non pas les autres, parce qu'un Acteur occupant une fois le Théatre, aucun n'y doit entrer, qui n'ait sujet de parler à luy, ou du moins, qui n'ait lieu de prendre l'occasion, quand elle s'offre. Sur tout lors qu'un Acteur entre deux fois dans un Acte, soit dans la Comedie, soit dans la Tragedie, il doit absolument, ou faire juger qu'il reviendra bien-tôt, quand il sort la premiere fois, comme Horace dans le second Acte, & Julie dans le troisiéme de la même Piece, ou donner raison, en rentrant, pourquoy il revient si tôt.

Aristote veut que la Tragedie bien faite soit belle, & capable de plaire, sans le secours des Comédiens, & hors de la representation. Pour faciliter ce plaisir au Lecteur, il ne faut non plus gêner son esprit, que celuy du Spectateur, parce que l'effort qu'il est obligé de se faire pour la concevoir, & se la representer luy même dans son esprit, diminuë la satisfaction qu'il en doit recevoir. Ainsi je serois d'avis que le Poëte prît grand soin de marquer à la marge les menuës actions, qui ne meritent pas qu'il en charge ses Vers, & qui leur ôteroient même quelque chose de leur dignité, s'il se ravaloit à les exprimer. Le Comédien y supplée aisément sur le Théatre, mais sur le Livre on seroit assez souvent réduit

deviner, & quelquefois même on pourroit deviner al, à moins que d'être instruit par-là de ces petis choses. J'avouë que ce n'est pas l'usage des Anens, mais il faut m'avoüer aussi, que faute de l'aoir pratiqué ils nous laissent beaucoup d'obscuritez ans leurs Poëmes, qu'il n'y a que les Maîtres de Art qui puissent dévoloper; encore ne sçay je s'ils en iennent à bout, toutes les fois qu'ils se l'imaginent: i nous nous assujettissions à suivre entiérement leur néthode, il ne faudroit mettre aucune distinction l'Actes, ny de Scenes non plus que les Grecs. Ce nanque est souvent cause que je ne sçay combien il y a d'Actes dans leurs Pieces, ny si à la fin d'un Acte un Acteur se retire, pour laisser chanter le Chœur, ou s'il demeure sans action pendant qu'il chante, parce que ny eux, ny leurs Interpretes n'ont daigné nous en donner un mot d'avis à la marge

Nous avons encore une autre raison particuliére de ne pas négliger ce petit secours, comme ils ont fait. C'est que l'impression met nos Pieces entre les mains des Comediens qui courent les Provinces, que nous ne pouvons avertir que par là de ce qu'ils ont à faire; & qui feroient d'étranges contretemps, si nous ne leur aidions par ces Notes. Ils se trouveroient bien embarassez au cinquiéme Acte des Piéces qui finissent heureusement, & où nous rassemblons tous les Acteurs sur nôtre Théatre, ce que ne faisoient pas les Anciens. Ils diroient souvent à l'un ce qui s'adresse à l'autre, principalement quand il faut que le même Acteur parle à trois ou quatre l'un aprés l'autre. Quand il y a quelque commandement à faire à l'oreille, comme celuy de Cléopatre à Leonice pour luy aller querir du poison, il faudroit un *A parte* pour l'exprimer en Vers, si l'on se vouloit passer de ces avis en marge, & l'un me semble beaucoup plus insupportable que les autres, qui nous donnent le vray & unique moyen de faire, suivant le sentiment d'Aristote, que la Tragédie soit aussi belle à la lecture, qu'à la representation, en

rendant facile à l'imagination du Lecteur tout ce que le Théatre presente à la veuë des Spectateurs.

La Régle de l'unité de jour a son fondement sur ce mot d'Aristote, *que la Tragédie doit renfermer la durée de son action dans un tour du Soleil, ou tâcher de ne le passer pas de beaucoup*. Ces paroles donnent lieu à cette dispute fameuse, si elles doivent être entenduës d'un jour naturel de vingt quatre heures, ou d'un jour artificiel de douze. Ce sont deux opinions dont chacune a des partisans considerables, & pour moy, je trouve qu'il y a des Sujets si mal-aisez à renfermer en si peu de temps, que non-seulement je leur accorderois les vingt-quatre heures entieres, mais je me servirois même de la licence que donne ce Philosophe de les excéder un peu, & les pousserois sans scrupule jusqu'à trente. Nous avons une maxime en Droit qu'il faut élargir la faveur, & restraindre les rigueurs, *Odia restringenda, favores ampliandi*, & je trouve qu'un Auteur est assez gêné par cette contrainte, qui a forcé quelques-uns de nos Anciens d'aller jusqu'à l'impossible. Euripide dans les Suppliantes fait partir Thésée d'Athénes avec une Armée, donner une bataille devant les murs de Thébes, qui en étoient éloignez de douze ou quinze lieuës; & revenir victorieux en l'Acte suivant; & depuis qu'il est party, jusqu'à l'arrivée du Messager qui vient faire le récit de sa victoire, Æthra & le Chœur n'ont que trente-six Vers à dire. C'est assez bien employé un temps si court. Æschile fait revenir Agamemnon de Troye avec une vitesse encore toute autre. Il étoit demeuré d'accord avec Clytemnestre sa femme, que si tôt que cette Ville seroit prise, il le luy feroit sçavoir par des flambeaux disposez de montagne en montagne, dont le second s'allumeroit incontinent à la veuë du premier, le troisiéme à la veuë du second, & ainsi du reste, & par ce moyen elle devoit apprendre cette grande Nouvelle dés la même nuit. Cependant à peine l'a-t'elle apprise par ces flambeaux allumez, qu'Agamemnon arrive, dont il faut que le

avire, quoy que battu d'une tempeste, si j'ay bon-
e mémoire, ait été aussi vîte, que l'œil à découvrir
es lumieres. Le Cid & Pompée, où les actions sont
n peu précipitées, sont bien éloignez de cette licen-
e, & s'ils forcent la vray-semblance commune en
uelque chose, du moins ils ne vont point jusqu'à de
elles impossibilitez.

Beaucoup déclament contre cette Régle, qu'ils
nomment tyrannique, & auroient, raison, si elle n'é-
oit fondée que sur l'autorité d'Aristote: mais ce qui
a doit faire accepter, c'est la raison naturelle, qui
uy sert d'appuy. Le Poëme Dramatique est une imi-
tation, ou pour en mieux parler, un portrait des
actions des hommes, & il est hors de doute que les
Portraits sont d'autant plus excellens, qu'ils ressem-
blent mieux à l'Original. La representation dure
deux heures, & ressembleroit parfaitement, si l'ac-
tion qu'elle represente n'en demandoit pas davantage
pour sa réalité. Ainsi ne nous arrêtons point ny aux
douze, ny aux vingt-quatre heures, mais resserrons
l'action du Poëme dans la moindre durée qu'il nous
sera possible, afin que sa representation ressemble
mieux, & soit plus parfaite. Ne donnons, s'il se
peut, à l'une que les deux heures que l'autre rem-
plit; je ne crois pas que Rodogune en demande gué-
re davantage, & peut être qu'elles suffiroient pour
Cinna. Si nous ne pouvons la renfermer dans ces
deux-heures, prenons en quatre, six, dix; mais ne
passons pas de beaucoup les vingt-quatre, de peur de
tomber dans le déreglement, & de réduire tellement
le portrait en petit, qu'il n'ait plus ses dimensions
proportionnées, & ne soit qu'imperfection.

Sur tout, je voudrois laisser cette durée à l'imagi-
nation des Auditeurs, & ne terminer jamais le temps
qu'elle emporte, si le Sujet n'en avoit besoin; prin-
cipalement quand la vray-semblance y est un peu for-
cée, comme au Cid, parce qu'alors cela ne sert qu'à
les avertir de cette précipitation. Lors même que
rien n'est violenté dans un Poëme par la nécessité

d'obéïr à cette Régle, qu'est-il besoin de marquer à l'ouverture du Théatre que le Soleil se léve, qu'il est Midy au troisiéme Acte, & qu'il se couche à la fin du dernier ? C'est une affectation qui ne fait qu'importuner. Il suffit d'établir la possibilité de la chose dans le temps où on la renferme, & qu'on le puisse trouver aisément, si l'on y veut prendre garde, sans y appliquer l'esprit malgré soy. Dans les actions même qui n'ont point plus de durée que la representation, cela seroit de mauvaise grace, si l'on marquoit d'acte en Acte qu'il s'est passé une demi-heure de l'un à l'autre.

Je repete ce que j'ay dit ailleurs, que quand nous prenons un temps plus long, comme de dix heures, je voudrois que les huit qu'il faut perdre, se consumassent dans les intervalles des Actes, & que chacun d'eux n'eût en son particulier que ce que la representation en consume, principalement lors qu'il y a liaison de Scenes perpetuelles, car cette liaison ne souffre point de vuide entre deux Scenes. J'estime toutefois que le cinquiéme par un privilege particulier a quelque droit de presser un peu le temps, en sorte que la part de l'action qu'il represente, en tienne davantage qu'il n'en faut pour sa representation. La raison en est, que le Spectateur est alors dans l'impatience de voir la fin, & que quand elle depend d'Acteurs qui sont sortis du Théatre, tout l'entretien qu'on donne à ceux qui y demeurent, en attendant de leurs nouvelles, ne fait que languir, & semble demeurer sans action. Il est hors de doute que depuis que Phocas est sorti au cinquiéme d'Heraclius, jusqu'à ce qu'Amintas vienne raconter sa mort, il faut plus de temps pour ce qui se fait derriére le Théatre, que pour le recit des Vers qu'Héraclius, Martian, & Pulchérie employent à plaindre leur malheur. Prusias & Flaminius dans celuy de Nicoméde n'ont pas tout le loisir dont ils auroient pour se rejoindre sur la Mer, consulter ensemble, & revenir à la défense de la Reine, & le Cid n'en a pas assez pour se battre contre D. San-

ne, durant l'entretien de l'Infante avec Leonor, & de Chiméne avec Elvire. Je l'ay bien veu, & n'ay point fait de ſcrupule de cette précipitation, dont peut-être on trouveroit pluſieurs exemples chez les Anciens, mais ma pareſſe dont j'ay déja parlé me fera contenter de celui-ci, qui eſt de Térence dans l'Andrienne. Simon y fait entrer Pamphile ſon Fils chez Glycére pour en faire ſortir le Vieillard Criton, & s'éclaircir avec luy de la naiſſance de ſa Maîtreſſe, qui ſe trouve Fille de Crémes Pamphyle y entre, parle à Criton, le prie de le ſervir, revient avec luy, & durant cette entrée, cette priére & cette ſortie, Simon & Créme qui demeurent ſur le Théatre, ne diſent, que chacun un Vers, qui ne ſçauroit donner tout au plus à Pamphile que le loiſir de demander où eſt Criton, & non pas de parler à luy & luy dire les raiſons qui le doivent porter à découvrir en ſa faveur ce qu'il ſçait de la naiſſance de cette inconnuë.

Quand la fin de l'action dépend d'Acteurs qui n'ont point quitté le Théatre, & ne font point attendre de leurs nouvelles, comme dans Cinna, & dans Rodogune, le cinquiéme Acte n'a point beſoin de ce privilege, parce qu'alors toute l'action eſt en veuë; ce qui n'arrive pas quand il s'en paſſe une partie derriére le Théatre depuis qu'il eſt commencé. Les autres Actes ne méritent point la même grace. S'il ne s'y trouve pas aſſez de temps, pour y faire rentrer un Acteur qui en eſt ſorty, ou pour faire ſçavoir ce qu'il a fait depuis cette ſortie, on peut attendre à en rendre compte en l'Acte ſuivant, & le Violon qui les diſtingue l'un de l'autre en peut conſumer autant qu'il en eſt beſoin; mais dans le cinquiéme il n'y a point de remiſe, l'attention eſt épuiſée, & il faut finir.

Je ne puis oublier que bien qu'il nous faille réduire toute l'action Tragique en un jour, cela n'empêche pas que la Tragedie ne faſſe connoître par narration, ou par quelqu'autre maniere plus artificieuſe, ce qu'a fait ſon Héros en pluſieurs années, puis qu'il y en a dont le nœud conſiſte en l'obſcurité de ſa naiſſance qu'il faut éclaircir, comme Oedipe. Je ne répéteray point

que moins on ſe charge d'actions paſſées, plus on a l'Auditeur propice, par le peu de gêne qu'on luy donne, en luy rendant toutes les choſes preſentes, ſans demander aucune reflexion à ſa memoire, que pour ce qu'il a veu: mais je ne puis oublier que c'eſt un grand ornement pour un Poeme que le choix d'un jour illuſtre, & attendu depuis quelque temps. Il ne s'en preſente pas toûjours des occaſions, & dans tout ce que j'ay fait juſqu'ici vous n'en trouverez de cette nature que quatre. Celui d'Horace, où deux Peuples devoient décider de leur Empire par une Bataille, celui de Rodogune, d'Androméde, & de D. Sanche Dans Rodogune c'eſt un jour choiſi par deux Souverains, pour l'effet d'un Traité de Paix entre leurs Couronnes ennemies, pour une entiere reconciliation de deux Rivales par un Mariage, & pour l'éclairciſſement d'un ſecret de plus de vingt ans, touchant le droit d'aineſſe entre deux Princes jumeaux, dont dépend le Royaume & le ſuccés de leur amour. Celui d'Androméde & de D. Sanche ne ſont pas de moindre conſideration; mais comme je le viens de dire, les occaſions ne s'en offrent pas ſouvent, & dans le reſte de mes Ouvrages je n'ay pû choiſir des jours remarquables, que par ce que le hazard y fait arriver, & non pas par l'employ, où l'ordre public les ait deſtinez de longue main.

Quant à l'unité de lieu, je n'en trouve aucun Précepte, ny dans Ariſtote, ny dans Horace. C'eſt ce qui porte quelques-uns à croire que la Régle ne s'en eſt établie qu'en conſéquence de l'unité du jour, & à ſe perſuader enſuite qu'on le peut étendre juſques où un homme peut aller & revenir en vingt-quatre heures. Cette opinion eſt un peu licentieuſe, & ſi l'on faiſoit aller un Acteur en poſte, les deux côtez du Théatre pourroient repreſenter Paris & Rouën. Je ſouhaiterois, pour ne point gêner du tout le Spectateur, que ce qu'on fait repreſenter devant luy en deux heures ſe pût paſſer en effet en deux heures, & que ce qu'on luy fait voir ſur un Théatre qui ne change point, pût s'arrêter dans une Chambre, ou dans une Salle, ſuivant le choix qu'on

n auroit fait : mais souvent cela est si mal-aisé pour ne ire pas impossible, qu'il faut de necessité trouver quelue élargissement pour le lieu, comme pour le temps. e l'ay fait voir exact dans Horace, dans Polyeucte, & lans Pompée ; mais il faut pour cela, ou n'introduire ju'une Femme, comme dans Polyeucte, ou que les leux qu'on introduit ayent tant d'amitié l'une pour l'autre, & des interêts si conjoints, qu'elles pussent etre toûjours ensemble, comme dans l'Horace, ou qu'il leur puisse arriver, comme dans Pompée, où l'empressement de la curiosité naturelle fait sortir de leurs Appartemens Cléopatre au second Acte & Cornélie au cinquiéme, pour aller jusques dans la grand' Salle du palais du Roy, au devant des nouvelles qu'elles attendent. Il n'en va pas de même dans Rodogune. Cléopatre & elle ont des interêts trop divers pour expliquer leurs plus secrettes pensées en même lieu. Je pourrois en dire ce que j'ay dit de Cinna, où en general tout se passe dans Rome, & en particulier moitié dans le Cabinet d'Auguste, & moitié chez Æmilie. Suivant cet ordre le premier Acte de cette Tragédie seroit dans l'antichambre de Rodogune, le second dans la chambre de Cléopatre, le troisiéme dans celle de Rodogune : mais si le quatriéme peut commencer chez cette Princesse, il n'y peut achever, & ce que Cleopatre y dit à ses deux Fils l'un après l'autre, y seroit mal placé. Le cinquiéme a besoin d'une Salle d'Audience ; où un grand Peuple puisse être present. La même chose se rencontre dans Héraclius. Le premier Acte seroit fort bien dans le Cabinet de Phocas, & le second chez Leontine ; mais si le troisiéme commence chez Pulcherie, il n'y peut achever, & il est hors d'apparence que Phocas delibere dans l'Appartement de cette Princesse de la perte de son Frére.

Nos Anciens, qui faisoient parler leurs Rois en Place publique, donnoient assez aisément l'unité rigoureuse de lieu à leurs Tragedies. Sophocle toutefois ne l'a pas observée dans son Ajax, qui sort du Théatre afin de chercher un lieu écarté pour se tuer, & s'y tuë à la veuë du Peuple : ce qui fait juger aisément que celuy où il

ſe tuë, n'eſt pas le même que celui d'où on l'a veu ſortir, puis qu'il n'en eſt ſorty, que pour en choiſir un autre

Nous ne prenons pas la même liberté de tirer les Rois & les Princeſſes de leurs Appartemens, & comme ſouvent la difference & l'opposion des interéts de ceux qui ſont logez dans le même Palais, ne ſouffrent pas qu'ils faſſent leurs confidences, & ouvrent leurs ſecrets en même Chambre, il nous faut chercher quelque autre accommodement pour l'unité de lieu, ſi nous la voulons conſerver dans tous nos Poemes : autrement il faudroit prononcer contre beaucoup de ceux que nous voyons réüſſir avec éclat.

Je tiens donc qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il eſt poſſible, mais comme elle ne s'accõmode pas avec toute ſorte de ſujets, j'accorderois trés-volõtiers que ce qu'on feroit paſſer en une ſeule Ville auroit l'unité de lieu. Ce n'eſt pas que je vouluſſe que le Théatre repreſentât cette Ville toute entiére, cela ſeroit un peu trop vaſte, mais ſeulement deux ou trois lieux particuliers, enfermez dans l'enclos de ſes murailles. Ainſi la Scene de Cinna ne ſort point de Rome, & eſt tantôt l'Appartement d'Auguſte dans ſon Palais, & tantôt la Maiſon d'Æmilie. Le Menteur a les Tuilleries & la Place Royale dans Paris, & la ſuite fait voir la priſon, & le Logis de Méliſe dans Lyon. Le Cid multiplie encore davantage les lieux particuliers ſans quitter Séville, & comme la liaſon de Scéne n'y eſt pas gardée, le Théatre dés le premier Acte eſt la Maiſon de Chiméne, l'Appartement de l'Infante dans le Palais du Roy, & la Place publique. Le ſecond y ajoûte la Chambre du Roy & ſans doute il y a quelque excés dans cette licence. Pour rectifier en quelque façon cette duplicité de lieu, quand elle eſt inévitable, je voudrois qu'on fit deux choſes. L'une, que jamais on ne changeât dans le même Acte, mais ſeulement de l'un à l'autre, comme il ſe fait dans les trois premiers de Cinna; l'autre, que ces deux lieux n'euſſent point beſoin de diverſes décorations, & qu'aucun des deux ne fût jamais

nommé, mais ſeulement le lieu general où tous les deux ſont compris, comme Paris, Rome, Lyon, Conſtantinople, &c. Cela aideroit à tromper l'Auditeur, qui ne voyant rien qui luy marquât la diverſité des lieux, ne s'en appercevroit pas, à moins d'une reflexion malicieuſe & critique, dont il y en a peu qui ſoient capables, la plûpart s'attachant avec chaleur à l'action qu'ils voyent repreſenter. Le plaiſir qu'ils y prennent eſt cauſe qu'ils n'en veulent pas chercher le peu de juſteſſe, pour s'en dégoûter, & ils ne le reconnoiſſent que par force, quand il eſt trop viſible, comme dans le Menteur & la ſuite, où les differentes décorations font reconnoître cette duplicité de lieu, malgré qu'on en ait.

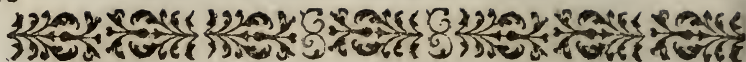
Mais comme les perſonnes qui ont des interêts oppoſez ne peuvent pas vray-ſemblablement expliquer leurs ſecrets en même place, & qu'ils ſont quelquefois introduits dans le même Acte, avec liaiſon de Scenes qui emporte neceſſairement cette unité, il faut trouver un moyen qui la rende compatible avec cette contradiction qu'y forme la vray-ſemblance rigoureuſe, & voir comment pourra ſubſiſter le quatriéme Acte de Rodogune, & le troiſiéme d'Héraclius, où j'ay déja marqué cette répugnance du côté des deux perſonnes ennemies qui parlent en l'un & en l'autre. Les Juriſconſultes admettent des fictions de Droit, & je voudrois à leur exemple introduire des fictions de Théatre, pour établir un lieu Théatral, qui ne ſeroit, ny l'Appartement de Cléopatre, ny celuy de Rodogune dans la Piéce qui porte ce tître, ny celui de Phocas, de Léontine, ou de Pulchérie dans Héraclius, mais une Salle, ſur laquelle ouvrent ces divers Appartemens, à qui j'attribuërois deux priviléges; l'un, que chacun de ceux qui y parleroient fût préſumé y parler avec le même ſecret que s'il étoit dans ſa chambre; l'autre, qu'au lieu que dans l'ordre commun il eſt quelquefois de la bien-ſéance que ceux qui occupent le Théatre aillent trouver ceux qui ſont dans leur Cabinet pour

parler à eux, ceux-cy puſſent les venir trouver ſur le Théatre, ſans choquer cette bienſeance, afin de conſerver l'unité de lieu, & la liaiſon des Scénes. Ainſi Rodogune dans le premier Acte vient trouver Laonice qu'elle devoit mander pour parler à elle; & dans le quatriéme, Cleopatre vient trouver Antiochus au même lieu où il vient de fléchir Rodogune, bien que dans l'exacte vray-ſemblance ce Prince devroit aller chercher ſa Mere dans ſon Cabinet, puiſqu'elle hait trop cette Princeſſe pour venir parler à luy dans ſon Appartement, où la premiere Scéne fixeroit le reſte de cet Acte, ſi l'on n'apportoit ce temperament dont j'ay parlé, à la rigoureuſe unité de lieu.

Beaucoup de mes Piéces en manqueront, ſi l'on ne veut point admettre cette modération, dont je me contenterai toûjours à l'avenir, quand je ne pourrai ſatisfaire à la derniere rigueur de la Régle. Je n'ay pû y en réduire que trois, Horace, Polyeucte, & Pompée. Si je me donne trop d'indulgence dans les autres, j'en aurai encore davantage pour ceux dont je verrai réuſſir les Ouvrages ſur la Scéne avec quelque apparence de régularité. Il eſt facile aux ſpéculatifs d'être ſévéres, mais s'ils vouloient donner dix ou douze Poëmes de cette nature au Public, ils élargiroient peut-être les Régles encore plus que je ne fais, ſitôt qu'ils auroient reconnu par l'expérience, quelle contrainte apporte leur exactitude, & combien de belles choſes elle bannit de nôtre Théatre. Quoiqu'il en ſoit, voilà mes opinions, ou ſi vous voulez, mes héréſies, touchant les principaux points de l'Art, & je ne ſçay point mieux accorder les Régles anciennes avec les agrémens modernes. Je ne doute point qu'il ne ſoit aiſé d'en trouver de meilleurs moyens, & je ſeray tout prêt de les ſuivre, lors qu'on les aura mis en pratique auſſi heureuſement qu'on y a vû les miens.

MELITE,

COMEDIE.



ACTEURS.

ERASTE, Amoureux de Mélite.

TIRSIS, Ami d'Erafte, & fon Rival.

PHILANDRE, Amant de Cloris.

MELITE, Maîtreffe d'Erafte & de Tirfis.

CLORIS, Sœur de Tirfis.

LISIS, Ami de Tirfis.

CLITON, Voifin de Mélite.

LA NOURRICE de Mélite

LA Scéne eft à Paris.



MELITE.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, TIRSIS.

ERASTE.



E te l'avoüe, Ami, mon mal eſt incurable[a],
Je n'y ſçay qu'un remède, & j'en ſuis incapable.
Le change ſeroit juſte aprés tant de rigueur,
Mais malgré ſes dedains, Mélite a tout mon cœur:
Elle a ſur tous mes ſens une entiere puiſſance,
Si j'oſe en murmurer, ce n'eſt qu'en ſon abſence.
Et je menage en vain dans un éloignement
Un peu de liberté pour mon reſſentiment.
D'un ſeul de ſes regards l'adorable contrainte
Me rend tous mes liens, en reſſerre l'étrainte.
Et par un ſi doux charme aveugle ma raiſon,
Que je cherche mon mal, & fuis ma guériſon.

Son œil agit ſur moy d'une vertu ſi forte,
Qu'il ranime ſoudain mon eſpérance morte,
Combat les déplaiſirs de mon cœur irrité,
Et ſoûtient mon amour contre ſa cruauté ;
Mais ce flatteur eſpoir qu'il rejette en mon ame,
N'eſt qu'un doux impoſteur qu'autoriſe ma flâme,
Et qui ſans m'aſſurer ce qu'il ſemble m'offrir,
Me fait plaire en ma peine, & m'obſtine à ſouffrir,

TIRSIS.

Que je te trouve, Amy, d'une humeur admirable !
Pour paroître éloquent tu te feins miſerable.
Eſt-ce à-deſſein de voir avec quelles couleurs
Je ſçaurois adoucir les traits de tes malheurs ?
Ne t'imagine pas qu'ainſi ſur ta parole,
D'une fauſſe douleur un ami te conſole :
Ce que chacun en dit ne m'a que trop appris
Que Mélite pour toy n'eut jamais de mépris.

ERASTE.

Son gracieux accueil & ma perſeverance
Font naître ce faux bruit d'une vaine apparence ;
Ses mépris ſont cachez, & s'en font mieux ſentir,
Et n'étant point connus on n'y peut compâtir.

TIRSIS.

En étant bien reçû, du reſte que t'importe ?
C'eſt tout ce que tu veux des Filles de ſa ſorte.

ERASTE.

Cet accés favorable, ouvert & libre à tous,
Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux.
Elle ſouffre aiſément mes ſoins & mon ſervice,
Mais loin de ſe réſoudre à leur rendre juſtice,
Parler de l'Hymenée à ce cœur de rocher,
C'eſt l'unique moyen de n'en plus approcher.

TIRSIS.

Ne diſſimulons point, tu régles mieux ta flâme,
Et tu n'es pas ſi fou que d'en faire ta femme.

ERASTE

Quoy, tu ſembles douter de mes intentions ?

TIRSIS.

Je crois malaiſément que tes affections

ur l'éclat d'un beau teint qu'on voit si périssable,
églent d'une Moitié le choix invariable.
'u serois incivil de la voir chaque jour,
t ne luy pas tenir quelques propos d'amour;
Mais d'un vain compliment ta passion bornée,
aisse aller tes desseins ailleurs pour l'hymenée.
Tu sçais qu'on te souhaite aux plus riches maisons,
Que les meilleurs partis.

ERASTE.

Tréve de ces raisons,
Mon amour s'en offense, & tiendroit pour supplice
De recevoir des loix d'une sale avarice?
Il me rend insensible aux faux attraits de l'or,
Et trouve en sa personne un assez grand trésor.

TIRSIS.

Si c'est-là le chemin qu'en aimant tu veux suivre,
Tu ne sçais guere encor ce que c'est que de vivre.
Ces visages d'éclat sont bons à cajoler,
C'est là qu'un apprenti doit s'instruire à parler.
J'aime à remplir de feux ma bouche en leur presence,
La mode nous oblige à cette complaisance,
Tous ces discours de Livre alors sont de saison,
Il faut feindre des maux, demander guérison,
Donner sur le Phœbus, promettre des miracles,
Jurer qu'on brisera toutes sorres d'obstacles;
Mais du vent & cela doivent être tout un.

ERASTE.

Passe pour des Beautez qui sont dans le commun.
C'est ainsi qu'autres fois j'amusai Crisolite,
Mais c'est d'autre façon qu'on doit servir Mélite.
Malgré tes sentimens il me faut accorder,
Que le souverain bien n'est qu'à la posseder.
Le jour qu'elle nâquit, Vénus, bien qu'immortelle,
Pensa mourir de honte en la voyant si belle;
Les Graces à l'envi descendirent des Cieux
Pour se donner l'honneur d'accompagner ses yeux,
Et l'Amour qui ne pût entrer dans son courage,
Voulut obstinément loger sur son visage.

TIRSIS.

Tu le prens d'un haut ton, & je croy qu'au beſoin
Ce diſcours emphatique iroit encor bien loin
Pauvre Amant, je te plains, qui ne ſçais pas encore
Que bien qu'une Beauté merite qu'on l'adore,
Pour en perdre le goût on n'a qu'à l'épouſer.
Un bien qui nous eſt dû ſe fait ſi peu priſer,
Qu'une Femme fût-elle entre toutes choiſie,
On en voit en ſix mois paſſer la fantaiſie.
Tel au bout de ce temps n'en voit plus la beauté
Qu'avec un eſprit ſombre, inquiet, agité;
Au premier qui luy parle, ou jette l'œil ſur elle,
Mille ſottes frayeurs luy brouillent la cervelle,
Ce n'eſt plus lors qu'une aide à faire un favori,
Un charme pour tout autre, & non pour un mari.

ERASTE.

Ces caprices honteux & ces chiméres vaines
Ne ſçauroient ébranler des cervelles bien ſaines,
Et quiconque a ſçû prendre une Fille d'honneur
N'a point à redouter l'appas d'un ſuborneur.

TIRSIS.

Peut-être dis-tu vray, mais ce choix difficile
Aſſez & trop ſouvent trompe le plus habile,
Et l'hymen de ſoy-même eſt un ſi lourd fardeau,
Qu'il faut l'apprehender à l'égal du tombeau.
S'attacher pour jamais aux côtez d'une Femme!
Perdre pour des Enfans le repos de ſon ame!
Voir leur nombre importun remplir une maiſon,
Ah! qu'on aime ce joug avec peu de raiſon!

ERASTE.

Mais il y faut venir, c'eſt en vain qu'on recule,
C'eſt en vain qu'on le fuit, tôt ou tard on s'y brûle,
Pour libertin qu'on ſoit, on s'y trouve attrapé:
Toy même qui fais tant le cheval échapé,
Nous te verrons un jour ſonger au mariage.

TIRSIS.

Alors ne penſe pas que j'epouſe un viſage.
Je regle mes deſirs ſuivant mon interêt.
Si Doris me vouloit, toute laide qu'elle eſt,

e l'estimerois plus qu'Aminte & qu'Hyppolite,
on revenu chez moy tiendroit lieu de mérite;
C'est comme il faut aimer. L'abondance des biens
Pour l'amour conjugal a de puissans liens;
La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
Echauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine,
Et l'hymen qui succéde à ces folles amours,
Aprés quelques douceurs a bien de mauvais jours.
Une amitié si longue est fort mal assurée
Dessus des fondemens de si peu de durée.
L'Argent dans le menage a certaine splendeur
Qui donne un teint d'éclat à la même laideur,
Et tu ne peux trouver de si douces caresses,
Dont le goût dure autant que celuy des richesses.

ERASTE.

Auprés de ce bel œil qui tient mes sens ravis
A peine pourrois-tu conserver ton avis.

TIRSIS.

La raison en tous lieux est également forte.

ERASTE.

L'essay n'en coûte rien, Mélite est à sa porte.
Allons, & tu verras dans ses aimables traits
Tant de charmans appas, tant de brillans attraits.
Que tu seras forcé toy même à reconnoître
Que si je suis un fou j'ay bien raison de l'être

TIRSIS.

Allons, & tu verras que toute sa beauté.
Ne sçaura me tourner contre la verité.

SCENE II.

ERASTE, MELITE, TIRSIS.

ERASTE.

De deux Amis, Madame, appaisez la querelle,
Un esclave d'Amour le défend d'un rebelle,

Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,
Fier & vain qu'il en eſt, peut être ainſi nommé,
Comme dés le moment que je vous ay ſervie,
J'ay crû qu'il étoit ſeul la veritable vie,
Il n'eſt pas merveilleux que ce peu de rapport
Entre nos deux eſprits ſeme quelque diſcord.
Je me ſuis donc piqué contre ſa mediſance,
Avec tant de malheur, ou tant d'inſuffiſance,
Que des droits ſi ſacrez & ſi pleins d'équité
N'ont pû ſe garantir de ſa ſubtilité;
Et je l'amene ici n'ayant plus que repondre,
Aſſuré que vos yeux le ſçauront mieux confondre.

MELITE.

Vous deviez l'aſſurer plutôt qu'il trouveroit
En ce mépris d'amour qui le ſeconderoit.

TIRSIS.

Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime,
Et ne fait de l'amour une plus haute eſtime,
Je plains les malheureux à qui vous en donnez,
Comme à d'étranges maux par leur ſort deſtinez.

MELITE.

Ce reproche ſans cauſe avec raiſon m'étonne,
Je ne reçois d'amour & n'en donne à perſonne.
Le moyen de donner ce que je n'eus jamais.

ERASTE.

Il vous eſt trop facile, & par vous deſormais,
La nature pour moy montre ſon injuſtice,
A pervertir ſon cours pour me faire un ſupplice.

MELITE.

Supplice imaginaire, & qui ſent ſon moqueur.

ERASTE.

Supplice qui déchire & mon ame & mon cœur.

MELITE.

Il eſt rare qu'on porte avec ſi bon viſage,
L'ame & le cœur enſemble en ſi triſte équipage.

ERASTE.

Vôtre charmant aſpect ſuſpendant mes douleurs,
Mon viſage du vôtre emprunte les couleurs.

MELITE.

Faites mieux, pour finir vos maux & vôtre flâme,
Empruntez tout d'un temps les froideurs de mon ame.

ERASTE.

Vous voyant, les froideurs perdent tout leur pouvoir,
Et vous n'en conservez que faute de vous voir.

MELITE.

Et quoy! tous le miroirs ont-ils de fausses glaces?

ERASTE.

Penseriez-vous y voir la moindre de vos graces?
De si frêles sujets ne sçauroient exprimer,
Ce que l'Amour aux cœurs peut luy seul imprimer,
Et quand vous en voudrez croire leur impuissance,
Cette legere idée & foible connoissance,
Que vous aurez par eux de tant de raretez,
Vous mettra hors du pair de toutes les Beautez.

MELITE

Voilà trop vous tenir dans une complaisance,
Que vous dûssiez quitter, du moins en ma presence;
Et ne démentir pas le rapport de vos yeux,
Afin d'avoir sujet de m'entreprendre mieux.

ERASTE.

Le rapport de mes yeux aux dépens de mes larmes,
Ne m'a que trop appris le pouvoir de vos charmes.

TIRSIS.

Sur peine d'être ingrate, il faut de vôtre part
Reconnoître les dons que le Ciel vous départ.

ERASTE

Voyez que d'un second mon droit se fortifie.

MELITE.

Voyez que son secours montre qu'il s'en défie.

TIRSIS

Je me range toûjours avec la verité.

MELITE.

Si vous la voulez suivre, elle est de mon côté.

TIRSIS.

Oüi, sur vôtre visage, & non en vos poroles.
Mais cessez de chercher ces refuites frivoles,
Et prenant desormais des sentimens plus doux,

Ne soyez plus de glace à qui brûle pour vous.

MELITE.

Un ennemi d'amour me tenir ce langage !
Accordez vôtre bouche avec vôtre courage,
Pratiquez vos conseils, ou ne m'en donnez pas.

TIRSIS.

J'ay connu mon erreur auprés de vos appas.
Il vous l'avoit bien dit.

ERASTE.

Ainsi donc par l'issuë
Mon ame sur ce point n'a point été déçuë ?

TIRSIS.

Si tes feux en son cœur produisoient même effet,
Crois-moy, que ton bonheur seroit bien-tôt parfait.

MELITE.

Pour voir si peu de chose aussi-tôt vous dedire,
Me donne à vos dépens de beaux sujets de rire ;
Mais je pourrois bien-tôt, à m'entendre flater,
Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter,
Excusez ma retraite.

ERASTE.

Adieu, belle inhumaine,
De qui seule dépend, & ma joie, & ma peine.

MELITE.

Plus sage à l'avenir, quittez ces vains propos,
Et laissez vôtre esprit & le mien en repos.

SCENE III.

ERASTE, TIRSIS.

ERASTE.

MAintenant suis-je un fou ? méritai-je du blâme ?
Que dis-tu de l'objet, que dis-tu de ma flame ?

TIRSIS.

Que veux-tu que j'en dise ? elle a je ne sçay quoy
Qui

Qui ne peut consentir que l'on demeure à soy
Mon cœur jusqu'à present à l'amour invincible
Ne se maintient qu'à force aux termes d'insensible,
Tout autre que Tirsis mourroit pour la servir.

ERASTE.

Confesse franchement qu'elle a sçû te ravir,
Et que tu ne veux pas prendre pour cette Belle
Avec le nom d'Amant le titre d'infidelle.
Rien que nôtre amitié ne t'en peut détourner,
Mais ta Muse du moins facile à suborner
Avec plaisir déja prépare quelques veilles
A de puissans efforts pour de telles merveilles.

TIRSIS.

En effet, ayant vû tant & de tels appas,
Que je ne rime point, je ne le promets pas.

ERASTE.

Tes feux n'iront-ils point plus avant que la rime?

TIRSIS.

Si je brûle jamais, je veux bruler sans crime.

ERASTE.

Mais si sans y penser tu te trouvois surpris?

TIRSIS.

Quitte pour décharger mon cœur dans mes écrits.
J'aime bien ces discours de plaintes & d'alarmes,
De soûpirs, de sanglots, de tourmens, & de larmes.
C'est dequoy fort souvent je bâtis ma chanson,
Mais j'en connois, sans plus, la cadence & le son.
Souffre qu'en un Sonnet je m'efforce à dépeindre
Cet agréable feu que tu ne peux éteindre,
Tu le pourras donner comme venant de toy.

ERASTE.

Ainsi ce cœur d'acier qui me tient sous sa loy
Verra ma passion pour le moins en peinture.
Je doute neanmoins qu'en cette portraiture
Tu ne suives plutôt tes propres sentimens.

TIRSIS.

Me prépare le Ciel de nouveaux châtimens,
Si jamais un tel crime entre dans mon courage.

ERASTE.

Adieu ; je ſuis content, j'ay ta parole en gage,
Et ſçais trop que l'honneur t'en fera ſouvenir.

TIRSIS *ſeul.*

En matiere d'amour rien n'oblige à tenir,
Et les meilleurs Amis, lorſque ſon feu les preſſe,
Font bien tôt vanité d'oublier leur promeſſe.

SCENE IV.

PHILANDRE, CLORIS.

PHILANDRE.

JE meure, mon ſouci, tu dois bien me haïr,
Tous mes ſoins depuis peu ne vont qu'à te trahir.

CLORIS.

Ne m'épouvante point ; à ta mine je penſe
Que le pardon ſuivra de fort prés cette offenſe,
Si-tôt que j'aurai ſçû quel eſt ce mauvais tour.

PHILANDRE.

Sçache donc qu'il ne vient ſinon de trop d'amour.

CLORIS.

J'euſſe oſé le gager qu'ainſi par quelque ruſe
Ton crime officieux porteroit ſon excuſe.

PHILANRDE.

Ton adorable objet, mon unique vainqueur,
Fait naître chaque jour tant de feux en mon cœur,
Que leur excés m'accable, & que pour m'en défaire
J'y cherche des défauts qui puiſſent me déplaire.
J'examine ton teint dont l'éclat me ſurprit,
Les traits de ton viſage, & ceux de ton eſprit,
Mais je n'en puis trouver un ſeul qui ne me charme.

CLORIS.

Et moy, je ſuis ravie, aprés ce peu d'alarme,
Qu'ainſi tes ſens trompez te puiſſent obliger
A chêrir ta Cloris, & ne jamais changer.

PHILANDRE.

Ta beauté te répond de ma perſeverance,
Et ma foy qui t'en donne une entiere aſſurance.

CLORIS.

Voilà fort doucement dire que ſans ta foy
Ma beauté ne pourroit te conſerver à moy.

PHILANDRE.

Je traiterois trop mal une telle Maîtreſſe,
De l'aimer ſeulement pour tenir ma promeſſe;
Ma paſſion en eſt la cauſe, & non l'effet;
Outre que tu n'as rien qui ne ſoit ſi parfait,
Qu'on ne peut te ſervir ſans voir ſur ton viſage
Dequoy rendre conſtant l'eſprit le plus volage.

CLORIS.

Ceſſe de me donner tant de perfection,
Tu dois être aſſuré de mon affection,
Et tu perds tout l'effort de ta galanterie
Si tu crois l'augmenter par une flatterie.
Une fauſſe loüange eſt un blâme ſecret,
Je ſuis belle à tes yeux, il ſuffit, ſois diſcret.
C'eſt mon plus grand bonheur, & le ſeul où j'aſpire.

PHILANDRE.

Tu ſçais adroitement adoucir mon martyre;
Mais parmi les plaiſirs qu'avec toy je reſſens,
A peine mon eſprit oſe croire mes ſens,
Toûjours entre la crainte & l'eſpoir en balance;
Car s'il faut que l'amour naiſſe de reſſemblance,
Mes imperfections nous éloignant ſi fort,
Qu'oſerois-je prétendre en ce peu de rapport?

CLORIS.

Du moins ne prétends pas qu'à preſent je te louë,
Et qu'un mépris ruſé que ton cœur deſavouë
Me mette ſur la langue un babil affeté
Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prêté.
Au contraire, je veux que tout le monde ſçache
Que je connois en toy des défauts que je cache.
Quiconque avec raiſon peut être négligé,
A qui le veut aimer eſt bien plus obligé.



PHILANDRE.

Quant à toy, tu te crois de beaucoup plus aimable.

CLORIS.

Sans doute, & qu'aurois-tu qui me fût comparable ?

PHILANDRE.

Regarde dans mes yeux, & reconnois qu'en moy
On peut voir quelque chose aussi parfait que toy.

CLORIS.

C'est sans difficulté, m'y voyant exprimée.

PHILANDRE.

Quitte ce vain orgueil dont ta vûë est charmée.
Tu n'y vois que mon cœur, qui n'a plus un seul trait,
Que ceux qu'il a reçû de ton charmant portrait,
Et qui tout aussi-tôt que tu t'és fait paroître,
Afin de te mieux voir, s'est mis à la fenêtre.

CLORIS.

Le trait n'est pas mauvais, mais puisqu'il te plait tant,
Regarde dans mes yeux, ils t'en montrent autant,
Et nos feux tout pareils ont mêmes étincelles.

PHILANDRE.

Ainsi, chere Cloris, nos ardeurs mutuelles
Dedans cette union prenant un même cour,
Nous préparent un heur qui durera toûjours.
Cependant en faveur de ma longue souffrance :.

CLORIS.

Tais-toy, mon Frere vient.

SCENE V.

TIRSIS, PHILANDRE, CLORIS.

TIRSIS.

SI j'en crois l'apparence,
Mon arrivée ici fait quelque contre-temps.

PHILANDRE.

Que t'en semble, Tirsis ?

TIRSIS.

Je vous vois si contens,
Qu'à ne vous rien celer touchant ce qu'il me semble
Du divertissement que vous preniez ensemble,
De moins sorciers que moy pourroient bien deviner
Qu'un troisiéme ne fait que vous importuner,

CLORIS.

Dis ce que tu voudras, nos feux n'ont point de crimes
Et pour t'apprehender ils sont trop légitimes,
Puisqu'un hymen sacré promis ces jours passez
Sous ton consentement les autorise assez.

TIRSIS.

Ou je te connois mal, ou son heure tardive
Te desoblige fort de ce qu'elle n'arrive.

CLORIS.

Ta belle humeur te tient, mon Frére.

TIRSIS.

Assurément.

CLORIS.

Le sujet ?

TIRSIS.

J'en ay trop dans ton contentement.

CLORIS.

Le cœur t'en dit d'ailleurs.

TIRSIS.

Il est vray, je te jure,
J'ay vû je ne sçay quoy...

CLORIS.

Dis tout, je t'en conjure.

TIRSIS.

Ma foy, si ton Philandre avoit vû de mes yeux,
Tes affaires, ma Sœur, n'en iroient guére mieux.

CLORIS.

J'ay trop de vanité pour croire que Philandre
Trouve encore aprés moy qui puisse le surprendre.

TIRSIS.

Tes vanitez à part, repose-t-en sur moy,
Que celle que j'ay vûe est bien autre que toy.

PHILANDRE.

Parle mieux de l'objet dont mon ame eſt ravie,
Ce blaſpheme à tout autre auroit coûté la vie.

TIRSIS.

Nous tomberons d'accord ſans nous mettre en pour-
point.

CLORIS.

Encor cette Beauté, ne la nomme-t-on point?

TIRSIS.

Non pas ſi tôt. Adieu, ma préſence importune
Te laiſſe à la merci d'Amour & de la Brune,
Continuez les jeux que vous avez quittez.

CLORIS.

Ne crois pas éviter mes importunitez.
Ou tu diras le nom de cette incomparable,
Ou je vais de tes pas me rendre inſeparable.

TIRSIS.

Il n'eſt pas fort aiſé d'arracher ce ſecret.
Adieu, ne perd point temps.

CLORIS.

O l'amoureux diſcret!
Et bien, nous allons voir ſi tu ſçauras te taire.

PHILANDRE, *tenant Cloris qui ſuit ſon Frere.*

C'eſt donc ainſi qu'on quitte un Amant pour un Frére!

CLORIS.

Philandre, avoir un peu de curioſité,
Ce n'eſt pas envers toy grande infidelité.
Souffre que je dérobe un moment à ma flâme,
Pour lire malgré luy juſqu'au fond de ſon ame,
Nous en rirons aprés enſemble, ſi tu veux.

PHILANDRE.

Quoy, c'eſt là tout l'état que tu fais de mes feux?

CLORIS.

Je ne t'aime pas moins pour être curieuſe,
Et ta flâme à mon cœur n'eſt pas moins précieuſe.
Conſerve moy le tien, & ſois ſur de ma foy.

PHILANDRE.

Ah folle, qu'en t'aimant il faut ſouffrir de toy!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERASTE.

JE l'avois bien prévû que ce cœur infidelle
Ne se défendroit point des yeux de ma cruelle,
Qui traite mille Amans avec mille mépris,
Et n'a point de faveurs que pour le dernier pris.
Si-tôt qu'il l'aborda, je lûs sur son visage
De sa deloyauté l'infaillible présage;
Un inconnu frisson dans mon corps épandu
Me donna les avis de ce que j'ay perdu.
Depuis, cette volage évite ma rencontre,
Ou si malgré ses soins le hazard me la montre,
Si je puis l'aborder, son discours se confond,
Son esprit en desordre à peine me répond.
Une réflexion vers le traître qu'elle aime
Presque à tous les momens le raméne en luy-même,
Et tout rêveur qu'il est, il n'a point de soucis
Qu'un soûpir ne trahisse au seul nom de Tirsis.
Lors par le prompt effet d'un changement étrange
Son silence rompu se déborde en loüange;
Elle remarque en luy tant de perfections,
Que les moins éclairez verroient ses passions;
Sa bouche ne se plaît qu'en cette flatterie,
Et tout autre propos luy rend sa réverie.
Cependant chaque jour aux discours attachez,
Ils ne retiennent plus leurs sentimens cachez,
Ils ont des rendez-vous où l'amour les assemble;
Encor hier au soir je les surpris ensemble,

Encor tout de nouveau je la voy qui l'attend.
Que cet œil assuré marque un esprit content !
Perds tout respect, Eraste, & tout soin de luy plaire,
Rends, sans plus differer, ta vangeance exemplaire;
Mais il vaut mieux t'en rire, & pour dernier effort
Luy montrer en raillant combien elle a de tort.

SCENE II.

ERASTE, MELITE.

ERASTE.

QUoy, seule & sans Tirsis ! vraiment c'est un prodige,
Et ce nouvel Amant déja trop vous néglige,
Laissant ainsi couler la belle occasion
De vous conter l'excez de son affection.

MELITE.

Vous sçavez que son ame en est fort dépourvuë

ERASTE.

Toutefois, ce dit-on, depuis qu'il vous a vûë
Il en porte dans l'ame un si doux souvenir,
Qu'il n'a plus de plaisirs qu'à vous entretenir.

MELITE.

Il a lieu de s'y plaire, & c'est avec justice,
L'amour ainsi qu'à luy me paroît un supplice,
Et sa froideur qu'augmente un si lourd entretien
Le résout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.

ERASTE.

Dites à n'aimer rien que la belle Mélite.

MELITE.

Pour tant de vanité j'ay trop peu de mérite.

ERASTE.

En faut-il tant avoir pour ce nouveau venu ?

MELITE.

Un peu plus que pour vous.

ERASTE.

De vray, j'ay reconnu.
'ous ayant pû servir deux ans & davantage,
Qu'il faut si peu que rien à toucher mon courage.

MELITE.

ncor si peu que c'est vous étant refusé,
résumez comme ailleurs vous serez méprisé.

ERASTE.

'os mépris ne sont pas de grande consequence,
:t ne vaudront jamais la peine que j'y pense.
çachant qu'il vous voyoit, je m'étois bien douté
Que je ne serois plus que fort mal écouté.

MELITE.

ians que mes actions de plus prés j'examine,
A la meilleure humeur je fais meilleure mine,
Et s'il m'osoit tenir de semblables discours,
Nous romprions ensemble avant qu'il fût deux jours.

ERASTE.

Si chaque objet nouveau de même vous engage,
Il changera bien tôt d'humeur & de langage.
Caressé maintenant aussitôt qu'apperçû,
Qu'auroit-il à se plaindre, étant si bien reçû?

MELITE.

Eraste, voyez-vous, treve de jalousie,
Purgez vôtre cerveau de cette frénésie,
Laissez en liberté mes inclinations.
Qui vous a fait censeur de mes affections?
Est-ce à vôtre chagrin que j'en dois rendre compte?

ERASTE.

Non, mais j'ay malgré moy pour vous un peu de honte
De ce qu'on dit par tout du trop de privauté
Que déja vous souffrez à sa temerité.

MELITE.

Ne soyez en souci que de ce qui vous touche.

ERASTE.

Le moyen, sans regret, de vous voir si farouche
Aux légitimes voeux de tant de gens d'honneur,
Et d'ailleurs si facile à ceux d'un suborneur?

MELITE.
Ce n'eſt pas contre luy qu'il faut en ma preſence,
Lâcher les traits jaloux de vôtre médiſance,
Adieu, ſouvenez-vous que ces mots inſenſez,
L'avanceront chez moy plus que vous ne penſez.

SCENE III.

ERASTE.

C'Eſt là donc ce qu'enfin me gardoit ton caprice ?
C'eſt ce que j'ay gagné par deux ans de ſervice ?
C'eſt ainſi que mon feu s'étant trop abaiſſé,
D'un outrageux mépris ſe voit recompenſé ?
Tu m'oſes préferer un traître qui te flatte,
Mais dans ta lâcheté ne crois pas que j'éclate ?
Et que par la grandeur de mes reſſentimens,
Je laiſſe aller au jour celle de mes tourmens.
Un aveu ſi public qu'en feroit ma colére
Enfleroit trop l'orgueil de ton ame legére,
Et me convaincroit trop de ce déſir abjet
Qui m'a fait ſoûpirer pour un indigne objet.
Je ſçaurai me vanger, mais avec l'apparence
De n'avoir pour tous deux que de l'indifference,
Sans s'expoſer au blâme, on peut tirer raiſon
D'une infidelité par une trahiſon.
Tiens, déloyal Ami, tiens ton ame aſſurée
Que ton heur ſurprenant aura peu de durée,
Et que par une adreſſe égale à tes forfaits
Je metrai le deſordre où tu crois voir la paix.
L'eſprit fourbe & venal d'un Voiſin de Mélite
Donnera prompte iſſuë à ce que je médite;
A ſervir qui l'achéte il eſt toûjours tout prêt,
Et ne voit rien d'injuſte où brille l'interêt.
Allons ſans perdre temps luy payer ma vangeance,
Et la piſtole en main preſſer ſa diligence.

SCENE IV.

TIRSIS, CLORIS.

TIRSIS.

MA Sœur, un mot d'avis ſur un méchant Sonnet
Que je viens de broüiller dedans mon cabinet.

CLORIS.

C'eſt à quelque Beauté que ta Muſe l'adreſſe ?

TIRSIS.

En faveur d'un Ami je flate ſa Maîtreſſe.
Voy ſi tu le connois, & ſi parlant pour luy
J'ay ſçû m'accommoder aux paſſions d'autruy.

SONNET.

APrés l'œil de Mélite il n'eſt rien d'admirable.

CLORIS.

Ah ! Frére, il n'en faut plus.

TIRSIS.

Tu n'es pas ſupportable.
De me rompre ſi-tôt.

CLORIS.

C'étoit ſans y penſer.
Achéve.

TIRSIS.

Tais-toy donc, je vais recommencer.

SONNET.

APrés l'œil de Mélite il n'eſt rien d'admirable,
Il n'eſt rien de ſolide aprés ma loyauté,

Mon feu comme son teint se rend incomparable,
Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.

Quoique puisse à mes sens offrir la nouveauté,
Mon cœur à ses attraits demeure invulnerable,
Et bien qu'elle ait au sien la même cruauté,
Ma foy pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.

C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
Trouve chez cette Belle une extrême froideur,
Et que sans être aimé je brûle pour Mélite.

Car de ce que les Dieux, nous envoyant au jour,
Donnérent pour nous deux d'amour & de mérite,
Elle a tout le mérite, & moy j'ay tout l'amour.

CLORIS.

Tu l'as-fait pour Eraste ?

TIRSIS.

Oüi, j'ay dépeint sa flâme.

CLORIS.

Comme tu la ressens peut-être dans ton ame ?

TIRSIS.

Tu sçais mieux qui je suis, & que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.

CLORIS.

Pauvre Frere ; vois-tu, ton silence t'abuse,
De la langue ou des yeux, n'importe qui t'accuse.
Les tiens m'avoient bien dit malgré toy, que ton cœur
Soûpiroit sous les loix de quelque objet vainqueur ;
Mais j'ignorois encor qui tenoit ta franchise,
Et le nom de Mélite a causé ma surprise,
Si,tôt qu'au premier vers ton Sonnet m'a fait voir
Ce que depuis huit jours je brûlois de sçavoir.

TIRSIS.

Tu crois donc que j'en tiens ?

CLORIS.

Fort avant.

TIRSIS.

Pour Mélite

CLORIS.

Pour Mélite, & de plus que ta flâme n'excite
Au cœur de cette Belle aucun embrasement.

TIRSIS.

Qui t'en a tant appris ? mon Sonnet ?

CLORIS.

Justement.

TIRSIS.

Et c'est ce qui te trompe avec tes conjectures,
Et par où ta finesse a mal pris ses mesures.
Un visage jamais ne m'auroit arrêté,
S'il falloit que l'amour fût tout de mon côté.
Ma rime seulement est un portrait fidelle
De ce qu'Eraste souffre en servant cette Belle ;
Mais quand je l'entretiens de mon affection,
J'en ay toûjours assez de satisfaction.

CLORIS.

Montre, si tu dis vray, quelque peu plus de joie,
Et rends-toy moins rêveur afin que je te croie.

TIRSIS.

Je rêve, & mon esprit ne s'en peut exempter,
Car si-tôt que je viens à me representer
Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite,
Qu'Eraste s'en offense, & s'oppose à Mélite,
Tantôt je suis ami, tantôt je suis rival,
Et toûjours balancé d'un contrepoids égal,
J'ay honte de me voir insensible, ou perfide.
Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide,
Entre ces mouvemens mon esprit partagé
Ne sçait duquel des deux il doit prendre congé.

CLORIS.

Voilà bien des détours pour dire au bout du compte
Que c'est contre ton gré que l'amour te surmonte.
Tu présumes par-là me le persuader,
Mais ce n'est pas ainsi qu'on m'en donne à garder.
A la mode du temps, quand nous servons quelqu'autre,
C'est justement alors qu'il n'y va rien du nôtre,
Chacun en son affaire est son meilleur ami,
Et tout autre interêt ne touche qu'à demi.

TIRSIS.

Que du foudre à tes yeux j'éprouve la furie,
Si rien que ce Rival cauſe ma rêverie.

CLORIS.

C'eſt donc aſſurément ſon bien qui t'eſt ſuſpect ;
Son bien te fait rêver, & non pas ſon reſpect,
Et toute amitié bas, tu crains que ſa richeſſe
En dépit de tes feux n'obtienne ta Maîtreſſe.

TIRSIS.

Tu devines, ma Sœur, cela me fait mourir.

CLORIS.

Ce ſont vaines frayeurs dont je veux te guérir.
Depuis quel temps Eraſte en tient-il pour Mélite ?

TIRSIS.

Il rend depuis deux ans hommage à ſon mérite.

CLORIS.

Mais dit-il les grands mots? parle t-il d'épouſer ?

TIRSIS.

Preſque à chaque moment.

CLORIS.

Laiſſe-le dont jaſer.
Ce malheureux Amant ne vaut pas qu'on le craigne,
Quelque riche qu'il ſoit, Mélite le dédaigne.
Puiſqu'on voit ſans effet deux ans d'affection,
Tu ne dois plus douter de ſon averſion.
Le temps ne la rendra que plus grande & plus forte ;
On prend ſoudain au mot les hommes de ſa ſorte,
Et ſans rien hazarder à la moindre longueur,
On leur donne la main dés qu'ils offrent le cœur.

TIRSIS.

Sa Mére peut agir de puiſſance abſoluë.

CLORIS.

Crois que déja l'affaire en ſeroit réſoluë,
Et qu'il auroit déja dequoy ſe contenter,
Si ſa Mére étoit femme à la violenter.

TIRSIS,

Ma crainte diminuë, & ma douleur s'appaiſe;
Mais ſi je t'abandonne excuſe mon trop d'aiſe.
Avec cette lumiere & ma dexterité

J'en veux aller ſçavoir toute la verité.
Adieu.

CLORIS.

Moy, je m'en vais paiſiblement attendre
Le retour déſiré du pareſſeux Philandre.
Un moment de froideur luy fera ſouvenir
Qu'il faut une autrefois tarder moins à venir.

SCENE V.

ERASTE, CLITON.

ERASTE *luy donnant une Lettre.*

VA-t en chercher Philandre, & dis-luy que Mélite
A dedans ce billet ſa paſſion décrite.
Dis-luy que ſa pudeur ne ſçauroit plus cacher
Un feu qui la conſume, & qu'elle tient ſi cher;
Mais prends garde ſur tout à bien joüer ton rolle.
Remarque ſa couleur, ſon maintien, ſa parole,
Vois ſi dans ſa lecture un peu d'émotion
Ne te montrera rien de ſon intention.

CLITON.

Cela vaut fait, Monſieur.

ERASTE.

Mais aprés ce meſſage
Sache avec tant d'adreſſe ébranler ſon courage,
Que tu viennes à bout de ſa fidelité.

CLITON.

Monſieur, repoſez-vous ſur ma ſubtilité.
Il faudra malgré luy qu'il donne dans le piége,
Ma tête ſur ce point vous ſervira de plége,
Mais auſſi, vous ſçavez . . .

ERASTE.

Oüi, va, ſois diligent.
Ces ames du commun n'ont pour but que l'argent
Et je n'ay que trop vû par mon expérience . . .
Mais tu reviens bien-tôt.

CLITON.

Donnez-vous patience,
Monſieur, il ne nous faut qu'un moment de loiſir,
Et vous pourrez vous-même en avoir le plaiſir.

ERASTE.

Comment ?

CLITON.

De ce carfour j'ay vû venir Philandre.
Cachez-vous en ce coin, & de là ſçachez prendre
L'occaſion commode à ſeconder mes coups.
Par-là nous le tenons. Le voici, ſauvez-vous.

SCENE VI.

PHILANDRE, ERASTE, CLITON.

PHILANDRE. *Eraſte eſt caché & les écoute.*

QUelle réception me fera ma Maîtreſſe ?
Le moyen d'excuſer une telle pareſſe ?

CLITON.

Monſieur, tout à propos je vous rencontre ici.
Prenez, on m'a chargé de vous rendre ceci.

PHILANDRE.

Qu'eſt-ce ?

CLITON

Vous allez voir, en liſant cette lettre,
Ce qu'un homme jamais n'oſeroit ſe promettre.
Ouvrez-la ſeulement.

PHILANDRE.

Va, tu n'és qu'un conteur.

CLITON.

Je veux mourir au cas qu'on me trouve menteur.

[L]ETTRE SUPPOSE'E DE MELITE à Philandre.

MAlgré le devoir & la bien-séance du sexe, celle-cy m'échape en faveur de vos mérites, pour vous [ap]rendre que c'est Mélite qui vous écrit, & qui vous [ai]me. Si elle est assez heureuse pour recevoir de vous [un]e réciproque affection, contentez-vous de cet entre[tie]n par lettres, jusqu'à ce qu'elle ait ôté de l'esprit de [sa] Mere quelques personnes, qui n'y sont que trop bien [po]ur son contentement.

ERASTE *feignant d'avoir lû la Lettre par dessus son épaule.*

[C']est donc la verité que la belle Mélite
[Fa]it du brave Philandre une loüable élite,
[Et] qu'il obtient ainsi de sa seule vertu
[C]e qu'Eraste & Tirsis ont en vain debatu!
[Vr]aiment, dans un tel choix mon regret diminuë
[O]utre qu'une froideur depuis peu survenuë,
[D]e tant de vœux perdus ayant sçû me lasser,
[N]'attendoit qu'un prétexte à m'en débarasser.

PHILANDRE.

[Mais] le dis-tu que Tirsis brûle pour cette Belle?

ERASTE.

[Il] en meurt.

PHILANDRE.

Ce courage à l'amour si rebelle?

ERASTE.

[L]uy-même.

PHILANDRE.

Si ton cœur ne tient plus qu'à demi,
[T]u peux le retirer en faveur d'un Ami;
[S]inon, pour mon regard ne cesse de prétendre;
[E]tant pris une fois, je ne suis plus à prendre.
[T]out ce que je puis faire à ce beau feu naissant,
[C]'est de m'en revancher par un zéle impuissant,
[E]t ma Cloris la prie, afin de s'en distraire,

De tourner, s'il se peut, sa flâme vers son Frére.

ERASTE.

Auprés de sa beauté qu'est-ce que ta Cloris ?

PHILANDRE.

Un peu plus de respect pour ce que je chéris.

ERASTE.

Je veux qu'elle ait en soy quelque chose d'aimabl
Mais enfin à Mélite est-elle comparable ?

PHILANDRE.

Qu'elle le soit ou non, je n'examine pas
Si des deux l'une ou l'autre a plus ou moins d'app
J'aime l'une, & mon cœur pour toute autre insensibl

ERASTE.

Avise toutefois, le prétexte est plausible.

PHILANRDE.

J'en serois mal voulu des hommes & des Dieux.

ERASTE.

On pardonne aisement à qui rencontre mieux.

PHILANDRE.

Mais en quoy gît ce mieux ?

ERASTE

En esprit, en richesse.

PHILANDRE.

O le honteux motif à changer de Maîtresse !

ERASTE.

En amour...

PHILANDRE.

Cloris m'aime, & si je m'y connoy,
Rien ne peut égaler celuy qu'elle a pour moy.

ERASTE.

Tu te détromperas si tu veux prendre garde
A ce qu'à ton sujet l'une & l'autre hazarde.
L'une en t'aimant s'expose au péril d'un mépris,
L'autre ne t'aime point que tu n'en sois épris :
L'une t'aime engagé vers une autre moins belle,
L'autre se rend sensible à qui n'aime rien qu'elle :
L'une à l'insçû des siens te montre son ardeur,
Et l'autre aprés leur choix quitte un peu sa froideur.
L'une...

PHILANDRE.

Adieu, des raiſons de ſi peu d'importance
ɔourroient en un ſiécle ébranler ma conſtance.

Il dit ce vers à Cliton tout bas.

ıs deux heures d'ici tu viendras me revoir.

CLITON.

ɔoſez librement de mon petit pouvoir.

ERASTE *ſeul.*

beau déguiſer ; il a goûté l'amorce,
ris déja ſur luy n'a preſque plus de force ;
ſi je ſuis deux fois vangé du raviſſeur,
:nant tont enſemble, & le Frére, & la Sœur.

SCENE VII.

IRSIS, ERASTE, MELITE.

TIRSIS.

:Raſte, arrête un peu.

ERASTE.

Que me veux-tu ?

TIRSIS.

Te rendre
e Sonnet que pour toy j'ay promis d'entreprendte.

MELITE *au travers d'une jalouſie pendant qu'Eraſte lit le Sonnet.*

ue font-ils là tous deux ? qu'ont-ils à demêler ?
e jaloux à la fin le pourra quereller.
u moins les complimens dont peut-être ils ſe joüent,
ɔnt des civilitez qu'en l'ame ils deſavoüent.

TIRSIS.

y donne une raiſon de ton ſort inhumain.
Allons, je veux le voir preſenter de ta main
ı ce charmant objet dont ton ame eſt bleſſée.

ERASTE *luy rendant ſon Sonnet.*

Jne autre fois, Tirſis ; quelque affaire preſſée

Fait que je ne ſçaurois pour l'heure m'en charger
Tu trouveras ailleurs un meilleur meſſager.

TIRSIS *ſeul.*

La belle humeur de l'homme ! ô Dieux, quel perſo-
nage !
Quel ami j'avois fait de ce plaiſant viſage !
Une mine froncée, un regard de travers,
C'eſt le remercîment que j'aurai de mes Vers.
Je manque à ſon avis d'aſſurance, ou d'adreſſe
Pour les donner moy-même à ſa jeune Maîtreſſe,
Et prendre ainſi le temps de dire à ſa beauté
L'empire que ſes yeux ont ſur ma liberté.
Je penſe l'entrevoir par cette jalouſie :
Oüi, mon ame de joie en eſt toute ſaiſie.
Hélas ! & le moyen de pouvoir luy parler
Si mon premier aſpect l'oblige à s'en aller ?
Que cette joie eſt courte, & qu'elle eſt cher vendu
Toutefois tout va bien, la voilà deſcenduë,
Ses regards pleins de feu s'entendent avecque moy.
Que dis-je ? en s'avançant elle m'appelle à ſoy.

SCENE VIII.

TIRSIS, MELITE.

MELITE.

HE' bien, qu'avez-vous fait de vôtre compagnie

TIRSIS.

Je ne puis rien juger de ce qui l'a bannie.
A peine ay-je eu le temps de luy dire deux mots,
Que cet ami fantaſque, en me tournant le dos,
S'eſt échapé de moy.

MELITE.

Sans doute il m'aura vûë,
Et c'eſt de là que vient cette fuite imprévûë,

TIRSIS.

is aimant comme il fait, qui l'eût jamais pensé ?

MELITE.

is ne sçavez donc rien de ce qui s'est passé ?

TIRSIS.

merois beaucoup mieux sçavoir ce qui se passe,
a part qu'a Tirsis en vôtre bonne grace.

MELITE.

illeure assurément qu'Eraste ne voudroit.
n'ay jamais connu d'Amant si mal-adroit,
e sçauroit souffrir qu'autre que luy m'approche.
eu ! où n'avez-vous point fait aller son reproche ?
us ne sçauriez me voir sans le desobliger.

TIRSIS.

de tous mes soucis c'est là le plus leger.
ute une legion de rivaux de sa sorte
divertiroit pas l'amour que je vous porte,
i ne craindra jamais les chagrins d'un jaloux.

MELITE.

ssi le croit-il bien, ou je me trompe.

TIRSIS.

Et vous ?

MELITE.

en que cette croyance à quelque erreur m'expose
ur luy faire dépit, j'en croirai quelque chose.

TIRSIS.

ais afin qu'il reçût un entier deplaisir,
faudroit que nos cœurs n'eussent plus qu'un desir,
quitter ces discours de volontez sujetes,
ui ne sont de mise en l'état où vous êtes.
ous-mêmes consultez un moment vos appas,
ngez à leurs effets, & ne présumez pas
voir sur tous les cœurs un pouvoir si suprême,
ns qu'il vous soit permis d'en user sur vous-même.
n si digne sujet ne reçoit point de loy,
e régle, ni d'avis d'un autre que de soy.

MELITE.

on mérite plus fort que ta raison flatteuse
le rend, je le confesse, un peu moins scrupuleuse

Je dois tout à ma Mére, & pour tout autre Aman
Je voudrois tout remettre à ſon commandement ;
Mais attendre pour toy l'effet de ſa puiſſance,
Sans te rien témoigner que par obéiſſance,
Tirſis, ce ſeroit trop ; tes rares qualitez
Diſpenſent mon devoir de ces formalitez.

TIRSIS.

Que d'amour & de joïe un tel aveu me donne !

MELITE.

C'eſt peut-être en trop dire, & me montrer trop bon
Mais par-là tu peux voir ſi mon affection
Prend confiance entiére en ta diſcretion.

TIRSIS.

Vous me verrez toûjours dans un reſpect ſincére
Attacher mon bonheur à celui de vous plaire,
N'avoir point d'autre ſoin, n'avoir point d'autre
prit,
Et ſi vous en voulez un ſerment par écrit,
Ce Sonnet que pour vous vient de tracer ma flame,
Vous fera voir à nud juſqu'au fond de mon ame.

MELITE.

Gardes-bien ton Sonnet, & penſes qu'aujourd'huy
Mélite veut te croire autant & plus que luy.
Je le prends toutefois comme un précieux gage
De l'amour où pour moy mon heureux ſort t'enga
Adieu, ſois-moy fidelle en dépit du jaloux.

TIRSIS.

O Ciel ! jamais Amant eut-il un ſort plus doux !

Fin du Second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILANDRE.



TU l'as gagné, Mélite, il ne m'eſt pas poſſible
D'être à tant de faveurs plus long temps inſenſible :
Tes lettres où ſans fard tu dépeins ton eſprit,
es lettres où ton cœur eſt ſi bien par écrit,
'nt charmé tous mes ſens par leurs douces promeſſes;
eur attente vaut mieux, Cloris, que tes careſſes,
h ! Melite, Pardon, je t'offenſe à nommer
'elle qui m'empêcha ſi long-temps de t'aimer.
Souvenir importun d'une Amante laiſſée,
Qui venez malgré moy remettre en ma penſée
Jn portrait que j'en veux tellement effacer,
Que le ſommeil ait peine à me le retracer,
Hatez-vous de ſortir ſans plus troubler ma joie,
Et retournant troubler celle qui vous envoie,
Dites-luy de ma part pour la derniere fois
Qu'elle eſt en liberté de faire un autre choix,
Que ma fidélité n'entretient plus ma flâme,
Ou que s'il m'en demeure encore un peu dans l'ame,
Je ſouhaite, en faveur de ce reſte de foy,
Qu'elle puiſſe en changeant gagner autant que moy.
Dites-luy que Mélite, ainſi qu'une Déeſſe,
Eſt de tous nos déſirs ſouveraine maîtreſſe,
Diſpoſe de nos cœurs, force nos volontez,
Et que par ſon pouvoir nos deſſeins ſurmontez
Se tiennent troup heureux de prendre l'ordre d'elle.
Enfin que tous mes vœux. . .

SCENE II.

TIRSIS, PHILANDRE.

TIRSIS.

Philandre.

PHILANDRE

Qui m'appelle ?

TIRSIS.

Tirſis, dont le bonheur au plus haut point monté
Ne peut être parfait ſans te l'avoir conté.

PHILANDRE.

Tu me fais trop d'honneur par cette confidence.

TIRSIS.

J'uſerois envers toy d'une ſotte prudence,
Si je faiſois deſſein de te diſſimuler
Ce qu'auſſi-bien mes yeux ne ſçauroient te celer.

PHILANDRE.

En effet, ſi j'en puis juger par ton viſage,
Si je puis par tes yeux lire dans ton courage,
Ce qu'ils montrent de joie à tel point me ſurprend,
Que je n'en puis trouver de ſujet aſſez grand.
Rien n'ateint, ce me ſemble, aux ſignes qu'ils en donnent.

TIRSIS.

Que ſera le ſujet, ſi les ſignes t'étonnent ?
Mon bonheur eſt plus grand qu'on ne peut ſoupçonner;
C'eſt quand tu l'auras ſçû qu'il faudra t'étonner.

PHILANDRE.

Je ne le ſçaurai pas ſans marque plus expreſſe.

TIRSIS.

Poſſeſſeur, autant vaut...

PHILANDRE.

Dequoy ?

TIRSIS.

D'une Maîtreſſe,
Belle, honnête, jolie, & dont l'eſprit charmant
De ſon ſeul entretien peut ravir un Amant,
En un mot, de Mélite.

PHILANDRE.

Il eſt vray qu'elle eſt belle,
Tu n'as pas mal choiſi, mais...

TIRSIS.

Quoy, mais?

PHILANDRE.

T'aime-t-elle?

TIRSIS.

Cela n'eſt plus en doute.

PHILANDRE.

Et de cœur?

TIRSIS.

Et de cœur;
Je t'en réponds.

PHILANDRE.

Souvent un viſage moqueur
N'a que le beau ſemblant d'une mine hypocrite.

TIRSIS.

Je ne crains rien de tel du côté de Mélite.

PHILANDRE.

Ecoute, j'en ay vû de toutes les façons.
J'en ay vû qui ſembloient n'être que des glaçons,
Dont le feu retenu par une adroite feinte
S'allumoit d'autant plus qu'il ſouffroit de contrainte.
J'en ay vû, mais beaucoup, qui ſous le faux appas
Des preuves d'un amour qui ne les touchoit pas,
Endormoient un Amant de leur tendre foibleſſe,
Qui ſe laiſſe duper à ces traits de ſoupleſſe,
Et pratiquoient ſous main d'autres affections;
Mais j'en ay vû fort peu de qui les paſſions
Fuſſent d'intelligence avec tout le viſage.

TIRSIS.

Et de ce petit nombre eſt celle qui m'engage.
De ſa poſſeſſion je me tiens auſſi ſeur

Que tu te peux tenir de celle de ma Sœur.

PHILANDRE.

Donc, si ton espérance à la fin n'est déçûë,
Ces deux amours auront une pareille issuë ?

TIRSIS.

Si cela n'arrivoit, je me tromperois fort.

PHILANDRE.

Pour te faire plaisir j'en veux être d'accord.
Cependant apprends-moy comment elle te traite,
Et qui te fait juger son ardeur si parfaite.

TIRSIS.

Une parfaite ardeur a trop de truchemens
Par qui se faire entendre aux esprits des Amans.
Un coup d'œil, un soûpir . . .

PHILANDRE.

Ces faveurs ridicules
Ne servent qu'à tromper des ames trop crédules.
N'as-tu rien que cela ?

TIRSIS.

Sa parole, & sa foy.

PHILANDRE.

Encor c'est quelque chose ; achéve, & conte-moy
Les petites douceurs, les aimables tendresses
Qu'elle se plaît à joindre à de telles promesses.
Quelques lettres du moins te daignent confirmer
Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait de t'aimer ?

TIRSIS.

Recherche qui voudra ces menus badinages,
Qui n'en sont pas toûjours de fort sûrs témoignages;
Je n'ay que sa parole, & ne veux que sa foy.

PHILANDRE.

Je connois donc quelqu'un plus avancé que toy.

TIRSIS.

J'entends qui tu veux dire, & pour ne te rien feindre,
Ce Rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.
Eraste qu'ont banni ses dédains rigoureux. . .

PHILANDRE.

Je parle de quelqu'autre un peu moins malheureux.

TIRSIS.

Je ne connois que lui qui soûpire pour elle.

PHILANDRE.

Je ne te tiendray point plus long-temps en cervelle.
Pendant qu'elle t'amuse avec ces beaux discours,
Un Rival inconnu possede ses amours,
Et la dissimulée, au mépris de ta flâme,
Par lettre chaque jour luy fait don de son ame.

TIRSIS.

De telles trahisons luy sont trop en horreur.

PHILANDRE.

Je te veux par pitié tirer de cette erreur.
Tantôt, sans y penser, j'ay trouvé cette lettre.
Tiens, voy ce que tu peux desormais t'en promettre.

LETTRE SUPPOSÉE DE MELITE à Philandre.

Je commence à m'estimer quelque chose, puis que je vous plais, & mon miroir m'offense tous les jours, ne me representant pas assez belle, comme je m'imagine qu'il faut être pour meriter vôtre affection. Aussi je veux bien que vous sçachiez que Mélite ne croit la posseder que par faveur, ou comme une recompense extraordinaire d'un excés d'amour, dont elle tâche de suppléer au défaut des graces que le Ciel luy a refusées.

PHILANDRE.

Maintenant qu'en dis-tu ! n'est-ce pas t'affronter ?

TIRSIS.

Cette lettre en tes mains ne peut m'épouvanter.

PHILANDRE.

La raison ?

TIRSIS.

Le porteur a sçû combien je t'aime ;
Et par galanterie il t'a pris pour moy-même,
Comme aussi ce n'est qu'un que deux parfaits Amis.

PHILANDRE.

Voila bien te flater plus qu'il ne t'est permis,

Et pour ton interêt aimer à te méprendre.

TIRSIS.

On t'en aura donné quelque autre pour me rendre,
Afin qu'encore un coup je sois ainsi deceu.

PHILANDRE.

Oüy, j'ay quelque billet que tantôt j'ay reçu,
Et puisqu'il est pour toy...

TIRSIS.

Que ta longueur me tuë!
Dépêche.

PHILANDRE.

Le voilà que je te restituë.

AUTRE LETTRE SUPPOSÉE de Melite à Philandre.

Vous n'avez plus affaire qu'à Tirsis, je le souffre encore, afin que par sa hantise je remarque plus exactement ses défauts, & les fasse mieux goûter à ma Mere. Aprés cela Philandre & Mélite auront tout loisir de rire ensemble des belles imaginations dont le Frere & la Sœur ont repu leurs esperances.

PHILANDRE.

Te voila tout rêveur, cher amy, par ta foy
Crois-tu que ce Billet s'adresse encore à toy?

TIRSIS.

Traître, c'est donc ainsi que ma Sœur méprisée
Sert à ton changement d'un sujet de risée?
C'est ainsi qu'à sa foy Mélite osant manquer,
D'un parjure si noir ne fait que se moquer?
C'est ainsi que sans honte à mes yeux tu subornes
Un amour qui pour moy devoit être sans bornes?
Suy-moy tout de ce pas, que l'épée à la main
Un si cruel affront se répare soudain;
Il faut que pour nous deux ta tête me réponde.

PHILANDRE.

Si pour te voir trompé tu te déplais au monde,

herche en ce desespoir qui t'en veüille arracher :
Quant à moy, ton trépas me coûteroit trop cher.

TIRSIS.

Quoy, tu crains un combat ?

PHILANDRE.

Non, mais j'en crains la suite,
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite,
Et du plus beau succés le dangereux éclat
Nous fait perdre l'objet & le prix du combat,

TIRSIS.

Tant de raisonnemens & si peu de courage
Sont de tes lâchetez le digne témoignage,
Viens, ou dy que ton sang n'oseroit s'exposer.

PHILANDRE.

Mon sang n'est plus à moy, je n'en puis disposer ;
Mais puisque ta douleur de mes raisons s'irrite,
J'en prendray dés ce soir le congé de Mélite.
Adieu.

SCENE III.

TIRSIS.

TU fuis, perfide, & ta legereté
T'ayant fait criminel, te met en seureté.
Reviens, reviens défendre une place usurpée,
Celle qui te cherit vaut bien un coup d'épée.
Fais voir que l'infidelle en se donnant à toy
A fait choix d'un Amant qui valoit mieux que moy;
Soûtiens son jugement, & sauve ainsi de blame
Celle qui pour la tienne a négligé ma flâme.
Crois-tu qu'on la merite à force de courir ?
Peux-tu m'abandonner ses faveurs sans mourir ?
O lettres, ô faveurs indignement placées,
A ma discretion honteusement laissées,
O gages qu'il néglige ainsi que superflus,

Je ne ſçay qui de nous vous diffamez le plus ;
Je ne ſçay qui des trois doit rougir davantage,
Car vous nous apprenez qu'elle eſt une volage,
Son Amant un parjure, & moy ſans jugement
De n'avoir rien prévû de leur déguiſement.
Mais il le falloit bien, que cette ame infidelle,
Changeant d'affection, prît un traître comme elle,
Et que le digne Amant qu'elle a ſçû rechercher,
A ſa déloyauté n'eût rien à reprocher.
Cependant, j'en croyois cette fauſſe apparence,
Dont elle repaiſſoit ma frivole eſperance;
J'en croyois ſes regards, qui tout remplis d'amour
Eſtoient de la partie en un ſi lâche tour.
O Ciel, vit-on jamais tant de ſupercherie,
Que tout l'exterieur ne fût que tromperie;
Non, non, il n'en eſt rien, une telle beauté
Ne fut jamais ſujette à la deloyauté.
Foibles & ſeuls témoins du malheur qui me touche,
Vous êtes trop hardis de démentir ſa bouche,
Mélite me cherit, elle me l'a juré,
Son oracle receu je m'en tiens aſſuré.
Que dites-vous là contre ? êtes-vous plus croyables ?
Caractéres trompeurs, vous me contez des fables,
Vous voulez me trahir, mais vos efforts ſont vains,
Sa parole a laiſſé ſon cœur entre mes mains.
A ce doux ſouvenir ma flâme ſe rallume,
Je ne ſçay plus qui croire, ou d'elle, ou de ſa plume;
L'une & l'autre en effet n'ont rien que de leger,
Mais du plus ou du moins, je n'en puis que juger.
Loin, loin, doutes flateurs que mon feu me ſuggére,
Je voy trop clairement qu'elle eſt la plus legére,
La foy que j'en reçûs s'en eſt allée en l'air,
Et ces traits de ſa plume oſent encor parler,
Et laiſſent en mes mains une honteuſe image,
Où ſon cœur peint au vif remplit le mien de rage.
Ouy, j'enrage, je meurs, & tous mes ſens troublez
D'un excés de douleur ſe trouvent accablez.
Un ſi cruel tourment me gêne, & me déchire,
Que je ne puis plus vivre avec un tel martyre;

Mais cachons-en la honte, & nous donnons du moins
Ce faux soulagement en mourant sans témoins,
Que mon trépas secret empêche l'infidelle
D'avoir la vanité que je sois mort pour elle.

SCENE IV.

TIRSIS, CLORIS.

CLORIS.

Mon Frére, en ma faveur retourne sur tes pas,
Dis-moy la verité, tu ne me cherchois pas?
Et quoy? tu fais semblant de ne me pas connoître?
O Dieux! en quel état te vois-je icy paroître!
Tu pâlis tout à coup, & tes louches regards
S'élancent incertains presque de toutes parts!
Tu manques à la fois de couleur & d'haleine!
Ton pied mal affermi ne te soûtient qu'à peine!
Quel accident nouveau te trouble ainsi les sens!

TIRSIS.

Puisque tu veux sçavoir le mal que je ressens,
Avant que d'assouvir l'inéxorable envie
De mon sort rigoureux qui demande ma vie,
Je vais t'assassiner d'un fatal entretien,
Et te dire en deux mots ton malheur & le mien.
En nos chastes amours de tous deux on se moque,
Philandre...Ah! la douleur m'étouffe & me suffoque.
Adieu, ma Sœur, adieu, je ne puis plus parler;
Lis, & si tu le peux, tâche à te consoler.

CLORIS.

Ne m'échape donc pas.

TIRSIS.

Ma Sœur, je te supplie...

CLORIS.

Quoy? que je t'abandonne à ta mélancolie?
Voyons auparavant ce qui te fait mourir,

Et nous aviſerons à te laiſſer courir.

TIRSIS.

Helas ! quelle injuſtice.

CLORIS. *Aprés avoir leu les lettres qu'il luy a données.*

Eſt-ce là tout, fantaſque ?
Quoy ? ſi la déloyale enfin léve le maſque,
Oſes-tu te fâcher d'être déſabuſé ?
Apprens qu'il te faut être en amour plus ruſé,
Apprens que les diſcours des Filles bien ſenſées
Découvrent rarement le fond de leurs penſées,
Et que les yeux aidant à ce déguiſement,
Nôtre ſéxe a le don de tromper finement.
Apprens auſſi de moy que ta raiſon s'égare,
Que Mélite n'eſt pas une beauté ſi rare
Qu'elle ſoit ſeule icy qui vaille la ſervir:
Aſſez d'autres objets y ſçauront te ravir.
Ne t'inquiéte point pour une écervelée,
Qui n'a d'ambition que d'être cajolée,
Et rend à plaindre ceux qui flatant ſes beautez
Ont aſſez de malheur pour en être écoutez.
Damon luy plût jadis, Ariſtandre, & Geronte,
Eraſte aprés deux ans n'y voit pas mieux ſon compte.
Elle t'a trouvé bon ſeulement pour huit jours,
Philandre eſt aujourd'huy l'objet de ſes amours,
Et peut-être déja (tant elle aime le change)
Quelque autre nouveauté le ſupplante & nous vange,
Ce n'eſt qu'une coquette avec tous ſes attraits,
Sa langue avec ſon cœur ne s'accorde jamais,
Les infidelitez ſont ſes jeux ordinaires,
Et ſes plus doux appas ſont tellement vulgaires,
Qu'en elle homme d'eſprit n'admira jamais rien,
Que le ſujet pourquoy tu luy voulois du bien.

TIRSIS.

Penſes-tu m'arrêter par ce torrent d'injures ?
Que ce ſoient veritez, que ce ſoient impoſtures,
Tu redouble mes maux au lieu de les guerir.
Adieu, rien que la mort ne peut me ſecourir.

SCENE V.

CLORIS.

MOn Frére. Il s'eſt ſauvé, ſon deſeſpoir l'emporte !
Me preſerve le Ciel d'en uſer de la ſorte ;
n volage me quitte, & je le quitte auſſi,
: l'obligerois trop de m'en mettre en ſoucy.
)ur perdre des Amans celles qui s'en affligent
onnent trop d'avantage à ceux qui les negligent,
n'eſt lors que la joye, elle nous vange mieux,
: la fit-on à faux éclater par les yeux,
'eſt montrer, en bravant leur indigne inconſtance,
Qu'elle eſt pour nous toucher de trop peu d'importance.
)ue Philandre à ſon gré rende ſes vœux contens,
il attend que j'en pleure, il attendra long-temps.
on cœur eſt un tréſor dont j'aime qu'il diſpoſe,
e larcin qu'il m'en fait me vole peu de choſe,
t l'amour qui pour luy m'éprit ſi follement,
I'avoit fait bonne part de ſon aveuglement.
)n enchérit pourtant ſur ma faute paſſée,
)ans la même folie une autre embaraſſée
.e rend encor parjure, & ſans ame, & ſans foy,
'our ſe donner l'honneur de faillir aprés moy.
e meure, s'il n'eſt vray que la moitié du monde
ur l'exemple d'autruy ſe conduit, & ſe fonde.
A cauſe qu'il parut quelque temps m'enflamer,
-a pauvre Dupe a crû qu'il valoit bien l'aimer,
Et ſur cette croyance elle en a pris envie ;
Luy pût-elle durer juſqu'au bout de ſa vie.
Si Mélite a failly me l'ayant débauché,
Dieux, par là ſeulement puniſſez ſon peché.
Elle verra bien-tôt que ſa digne conquête
N'eſt pas une avanture à me rompre la tête,
Un ſi plaiſant malheur m'en conſole à l'inſtant.
Ah, ſi mon foû de Frére en pouvoit faire autant,
Que j'en aurois de joye, & que j'en ferois gloire !

Si je puis le rejoindre, & qu'il me veuille croire
Nous leur ferons bien voir que leur change indiſcret
Ne vaut pas un ſoûpir, ne vaut pas un regret.
Je voudrois toutefois m'en vanger par malice,
Me divertir une heure à m'en faire juſtice;
Ces lettres fourniront aſſez d'occaſion
D'un peu de défiance & de diviſion.
Si je prends bien mon temps, j'aurois pleine matiere
A les loüer tous deux d'une belle maniére.
En voici déja l'un qui craint de m'aborder.

SCENE VI.

PHILANDRE, CLORIS.

CLORIS.

QUoy, tu paſſes, Philandre, & ſans me regarder?

PHILANDRE

Pardonne-moy, de grace; une affaire importune
M'empêche de joüir de ma bonne fortune,
Et ſon empreſſement qui porte ailleurs mes pas
Me rempliſſoit l'eſprit juſqu'à ne te voir pas.

CLORIS.

J'ay donc ſouvent le don d'aimer plus qu'on ne m'ai-[me;
Je ne penſe qu'à toy, j'en parlois en moy même.

PHILANDRE.

Me veux-tu quelque choſe?

CLORIS.

Il t'ennuye avec moy?
Mais comme de tes feux j'ay pour garand ta foy,
Je ne m'alarme point. N'étoit ce qui te preſſe,
Ta flâme un peu plus loin eût porté ma tendreſſe;
Et je t'aurois fait voir quelques vers de Tircis
Pour le charmant objet de ſes nouveaux ſoucis.
Je viens de le ſurprendre, & j'y pourrois encore
Joindre quelques billets de l'objet qu'il adore;
Mais tu n'as pas le temps. Toutefois ſi tu veux

erdre un demy-quart d'heure à les lire nous deux...

PHILANDRE.

oyons donc ce que c'eſt, ſans plus longue demeure;
la curioſité pour ce demy-quart-d'heure
'oſera diſpenſer.

CLORIS.

Auſſi tu me promets,
Quand tu les auras lûs, de n'en parler jamais;
utrement, ne croy pas...

PHILANDRE. *Reconnoiſſant les lettres.*

Cela s'en va ſans dire.
Donne, donne-les moy, tu ne les ſçaurois lire,
Et nous aurions ainſi beſoin de trop de temps.

CLORIS. *les reſſerrant.*

Philandre tu n'es pas encor où tu prétends.
Quelques hautes faveurs que ton mérite obtienne,
Elles ſont auſſi-bien en ma main qu'en la tienne,
Je les garderay mieux, tu peux en aſſurer
La belle qui pour toy veut bien ſe parjurer.

PHILANDRE.

Un homme doit ſouffrir d'une Fille en colere;
Mais je ſçay comme il faut les r'avoir de ton Frére,
Tout exprés je le cherche, & ſon ſang, ou le mien...

CLORIS.

Quoy, Philandre eſt vaillant, & je n'en ſçavois rien!
Tes coups ſont dangereux, quand tu ne veux pas feindre,
Mais ils ont le bonheur de ſe faire peu craindre,
Et mon Frére qui ſçait comme il s'en faut guérir,
Quand tu l'aurois tué pourroit n'en pas mourir.

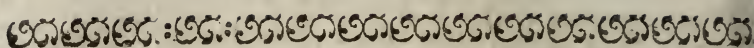
PHILANDRE.

L'effet en fera foy, s'il en a le courage.
Adieu, j'en perds le temps à parler davantage,
Tremble.

CLORIS.

J'en ay grand lieu connoiſſant t'a vertu,
Pourveu qu'il y conſente, il ſera bien battu.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MELITE, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.


Ette obstination à faire la secrette
M'accuse injustement d'être trop peu discrette.

MELITE.

Ton importunité n'est pas à supporter,
Ce que je ne sçay point, te le puis-je conter ?

LA NOURRICE.

Les visites d'Eraste un peu moins assiduës
Témoignent quelque ennuy de ses peines perduës,
Et ce qu'on voit par là de refroidissement
Ne fait que trop juger son mécontentement.
Tu m'en veux cependant cacher tout le mistére,
Mais je pourrois enfin en croire ma colére,
Et pour punition te priver des avis
Que ton cœur a toûjours si doucement suivis.

MELITE.

C'est à moy de trembler aprés cette menace,
Et toute autre du moins trembleroit en ma place.

LA NOURRICE.

Ne raillons point, le fruit qui t'en est demeuré,
(Je parle sans reproche & tout consideré)
Vaut bien . . Mais revenons à nôtre hnmeur chagrine,
Apprens moy ce que c'est.

MELITE.

Veux-tu que je devine ?
Dégoûté d'un esprit si grossier que le mien,
Il cherche ailleurs peut-être un meilleur entretien.

LA NOURRICE.

Non, ce n'eſt pas ainſi qu'un Amant perd l'envie
D'une choſe deux ans ardemment pourſuivie ;
D'aſſeurance un mépris l'oblige à ſe piquer,
Mais ce n'eſt pas un trait qu'il faille pratiquer.
Une Fille qui voit, & que voit la jeuneſſe,
Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adreſſe,
Le dédain luy ſied mal, ou quand elle s'en ſert,
Que ce ſoit pour reprendre un Amant qu'elle perd.
Un heure de froideur à propos ménagée
Peut rembraſer une ame à demi dégagée,
Qu'un traitement trop doux diſpenſe à des mépris
D'un bien dont cet orgueil fait mieux ſçavoir le prix.
Hors ce cas, elle doit complaire à tout le monde,
Faire qu'aux vœux de tous l'apparence réponde,
Et ſans embarraſſer ſon cœur de leurs amours,
Leur faire bonne mine, & ſouffrir leurs diſcours.
Qu'à part ils penſent tous avoir la préférence,
Et paroiſſent enſemble entrer en concurrence ;
Que tout l'extérieur de ſon viſage égal
Ne rende aucun jaloux du bon-heur d'un Rival ;
Que ſes yeux partagez leur donnent dequoy craindre,
Sans donner à pas un aucun lieu de ſe plaindre ;
Qu'ils vivent tous d'eſpoir juſqu'aux choix d'un Mari,
Mais qu'aucun cependant ne ſoit le plus cheri,
Et qu'elle céde enfin, puis qu'il faut qu'elle céde,
A qui paîra le mieux le bien qu'elle poſſéde.
Si tu n'euſſes jamais quitté cette leçon.
Ton Eraſte avec toy vivroit d'autre façon.

MELITE.

Ce n'eſt pas ſon humeur de ſouffrir ce partage,
Il croit que mes regards ſoient ſon propre héritage,
Et prend ceux que je donne à tout autre qu'à luy
Pour autant de larcins faits ſur le bien d'autruy.

LA NOURRICE.

J'entends à demy-mot, achéve, & m'expedie
Promptement le motif de cette maladie.

MELITE.

Si tu m'avois, Nourrice entenduë à demy,

Tu sçaurois que Tirsis. . . .

LA NOURRICE.

Quoy, son meilleur amy!
N'a-ce pas été luy qui te l'a fait connoître?

MELITE.

Il voudroit que le jour en fût encor à naître,
Et si d'auprés de moy je l'avois écarté,
Tu verrois tout à l'heure Eraste à mon côté.

LA NOURRICE.

Il me fâche qu'entr'eux tu semes la discorde,
Mais si dans leur humeur il n'est rien qui s'accorde,
Voy combien tu perdrois à laisser échaper
Ce que peut-être en vain tu voudrois rattraper.
Pour le bien, sur Tirsis Eraste a l'avantage.

MELITE.

Le bien ne touche point un généreux courage.

LA NOURRICE.

Tu le monde l'adore, & tâche d'en joüir.

MELITE.

Il suit un faut éclat qui ne peut m'ébloüir.

LA NOURRICE.

Auprés de sa splendeur toute autre est fort petite.

MELITE.

Tu le place au rang qui n'est dû qu'au mérite.

LA NOURRICE.

On a trop de mérite étant riche à ce point.

MELITE.

Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point?

LA NOURRICE.

Ouy, ce n'est que par là qu'on est considerable.

MELITE.

Mais ce n'est que par là qu'on devient méprisable.
Un homme dont les biens font toutes les vertus,
Ne peut être estimé que des cœurs abatus.

LA NOURRICE.

Est-il quelques défauts que les biens ne réparent?

MELITE.

Mais plûtôt en est-il où les biens ne préparent?
Etant riche, on méprise assez communément

Des belles qualités le solide ornement,
Et d'un luxe honteux la richesse suivie
Souvent par l'abondance aux vices nous convie.

LA NOURRICE.

Enfin je reconnois. . .

MELITE.

Qu'avec tout ce grand bien
Un jaloux sur mon cœur n'obtiendra jamais rien.

LA NOURRICE.

Et que d'un cajoleur la nouvelle conquête
T'imprime malgré-moy ces erreurs dans la tête,
Si ta Mére le sçait. . .

MELITE.

Laisse-moy ces soucis,
Et rentre, que je parle à la Sœur de Tirsis.

LA NOURRICE.

Peut-être elle t'en veut dire quelque nouvelle.

MELITE.

Ta curiosité te met trop en cervelle,
Rentre sans t'informer de ce qu'elle prétend,
Un meilleur entretien avec elle m'attend.

SCENE II.

CLORIS, MELITE.

CLORIS.

Je chéris tellement celle de vôtre sorte,
Et prens tant d'interêt en ce qui leur importe,
Qu'aux piéces qu'on leur fait je ne puis consentir,
Ni méme en rien sçavoir sans les en avertir.
Ainsi donc au hazard d'être la mal-venuë,
Encor que je vous sois, peu s'en faut, inconnuë,
Je viens vous faire voir que vôtre affection
N'a pas été fort juste en son élection.

MELITE.

Vous pourriez, sous couleur de rendre un bon office,

Mettre quelque autre en peine avec cet artifice ;
Mais pour m'en repentir j'ay fait un trop bon choix ;
Je renonce à choisir une seconde fois,
Et d'une tendre ardeur mon ame n'est flattée
Que pour un Cavalier qui l'a trop méritée.

CLORIS.

Vous me pardonnerez, j'en ay de bons témoins,
C'est l'homme qui de tous la mérite le moins.

MELITE.

Si je n'avois de luy qu'une foible assurance,
Vous me feriez entrer en quelque défiance ;
Mais je m'étonne fort que vous l'osiez blâmer,
Ayant quelque interêt vous-même à l'estimer.

CLORIS.

Je l'estimai jadis, & je l'aime & l'estime
Plus que je ne faisois encor avant son crime,
Ce n'est qu'en ma faveur qu'il ose vous trahir ;
Et vous pouvez juger si je le puis haïr,
Lorsque sa trahison m'est un clair témoignage
Du pouvoir absolu que j'ay sur son courage.

MELITE.

Le pousser à me faire une infidelité,
C'est assez mal user de cette autorité.

CLORIS.

Me le faut-il pousser où son devoir l'oblige ?
C'est son devoir qu'il suit alors qu'il vous néglige.

MELITE.

Quoy, le devoir chez vous oblige aux trahisons ?

CLORIS.

Quand il n'en auroit point de plus justes raisons,
La parole donnée, il faut que l'on la tienne.

MELITE.

Cela fait contre vous, il m'a donné la sienne.

CLORIS.

Oüi, mais ayant déja reçû mon amitié
Sur un vœu solemnel d'être un jour sa moitié,
Peut-il s'en départir pour accepter la vôtre ?

MELITE.

De grace excusez-moy, je vous prens pour une autre ;

: c'étoit à Cloris que je croyois parler.

CLORIS.

ous ne vous trompez pas.

MELITE.

Donc pour mieux me railler,
a Sœur de mon Amant contrefait ma Rivale ?

CLORIS.

)onc pour mieux m'éblouïr, une ame déloyale
;ontrefait la fidelle ? Ah, Mélite, ſçachez
)ue je ne ſçay que trop ce que vous me cachez.
hilandre m'a tout dit, vous penſez qu'il vous aime,
Aais ſortant d'avec vous il me conte luy-même
uſqu'aux moindres diſcours dont vôtre paſſion
Tâche de ſuborner ſon inclination.

MELITE.

Moy, ſuborner Philandre ! Ah, que m'oſez-vous dire !

CLORIS.

La pure vérité.

MELITE.

Vraiment, en voulant rire
Vous paſſez trop avant : briſons-là, s'il vous plaît,
Je ne vois point Philandre, & ne ſçay quel il eſt.

CLORIS.

Vous en croirez du moins vôtre propre écriture.
Tenez, voyez, liſez.

MELITE.

Ah, Dieux, quelle impoſture !
Jamais un de ces traits ne partit de ma main.

CLORIS.

Nous pourrions demeurer ici juſqu'à demain,
Que vous perſiſteriez dans la méconnoiſſance :
Je vous les laiſſe, Adieu.

MELITE.

Tout beau, mon innocence
Veut apprendre de vous le nom de l'impoſteur,
Pour faire retomber l'affront ſur ſon auteur.

CLORIS.

Vous penſez me duper, & perdez vôtre peine.
Que ſert le deſaveu quand la preuve eſt certaine ?

A quoy bon démentir, à quoy bon dénier. . .

MELITE.

Ne vous obstinez point à me calomnier.
Je veux que si jamais j'ay dit mot à Philandre. . .

CLORIS.

Remettons ce discours, quelqu'un vient nous surprendre:
C'est le brave Lisis, qui semble sur le front
Porter empreints les traits d'un déplaisir profond.

SCENE III.

LISIS, MELITE, CLORIS.

LISIS *à Cloris.*

PRéparez vos soûpirs à la triste nouvelle
Du malheur où nous plonge un esprit infidelle;
Quittez son entretien, & venez avec moy
Plaindre un Frére au cerceuil par son manque de foy.

MELITE.

Quoy! son Frére au cercueil!

LISIS.

Oüi, Tirsis plein de rage
De voir que l'inconstance indignement l'outrage,
Maudissant mille fois le détestable jour
Que vôtre doux acueil luy donna de l'amour,
Dans cet accablement a chez moy rendu l'ame,
Et mes yeux désolez. . .

MELITE.

Je n'en puis plus, je pâme,

CLORIS.

Au secours, au secours.



SCENE IV.

CLITON, LA NOURRICE, MELITE, LISIS, CLORIS.

CLORIS.

D'Où provient cette voix?

LA NOURRICE.

Qu'avez-vous, mes enfans?

CLORIS.

Mélite que tu vois...

LA NOURRICE

Hélas! elle se meurt; son teint vermeil s'efface,
La chaleur se dissipe, elle n'est plus que glace.

LISIS *à Cliton.*

Va querir un peu d'eau, mais il faut te hâter.

CLITON *à Lisis.*

Si proche du logis, il vaut mieux l'y porter.

CLORIS.

Aides mes foibles pas, les forces me défaillent,
Et je vais succomber aux douleurs qui m'assaillent.

SCENE V.

ERASTE.

A La fin je triomphe, & les Destins amis
M'ont donné le succés que je m'étois promis;
Me voilà trop heureux, puisque par mon adresse
Mélite est sans Amant, & Tirsis sans Maîtresse;
Et comme si c'étoit trop peu pour me vanger,
Philandre & sa Cloris courent même danger.

Mais par quelle raiſon leurs ames déſunies
Pour les crimes d'autrui ſeront-elles punies ?
Que m'ont-ils fait tous deux pour troubler leurs accords ?
Fuyez de ma penſée, inutiles remords,
La joie y veut regner, ceſſez de m'en diſtraire,
Cloris m'offenſe trop d'être Sœur d'un tel Frére ;
Et Philandre ſi prompt à l'infidelité,
N'a que la peine dûë à ſa credulité.
Mais que me veut Cliton qui ſort de chez Mélite ?

SCENE VI.

ERASTE, CLITON.

CLITON.

Monſieur ; tout eſt perdu, vôtre fourbe maudite,
Dont je fus à regret le damnable inſtrument,
A mis, le deſeſpoir, Tirſis au monument.

ERASTE.

Courage, tout va bien, le traître m'a fait place ;
Le ſeul qui me rendoit ſon courage de glace,
D'un favorable coup la mort me l'a ravi.

CLITON.

Monſieur, ce n'eſt pas tout, Mélite l'a ſuivi.

ERASTE.

Mélite l'a ſuivi ! que dis-tu, miſerable ?

CLITON.

Monſieur, il eſt trop vray ; le moment déplorable
Qu'elle a ſçû ſon trépas, a terminé ſes jours.

ERASTE.

Ah Ciel ! s'il eſt ainſi...

CLITON.

Laiſſez-là ces diſcours,
Et vantez-vous plutôt que par vôtre impoſture
Ces mal-heureux Amans trouvent la ſépulture,

: que vôtre artifice a mis dans le tombeau
e que le Monde avoit de parfait & de beau

ERASTE.

'u m'oses donc flater, infâme, & tu suprimes
ar ce reproche obscur la moitié de mes crimes ?
st-ce ainsi qu'il te faut n'en parler qu'à demi ?
cheve tout d'un coup, dis que Maîtresse, Ami,
out ce que je chéris, tout ce qui dans mon ame
;ut jamais allumer une pudique flâme,
'out ce que l'amitié me rendit précieux,
ar ma fourbe a perdu la lumiere des Cieux.
)is que j'ay violé les deux loix les plus saintes
Qui nous rendent heureux par leurs douces contraintes ;
)is que j'ay corrompu, dis que j'ay suborné,
alsifié, trahi, seduit, assassiné,
'u n'en diras encor que la moindre partie.
Quoy, Tirsis est donc mort, & Mélite est sans vie !
e ne l'avois pas sçû, Parques, jusqu'à ce jour
Que vous relevassiez de l'Empire d'Amour.
'ignorois qu'aussi-tôt qu'il assemble deux ames
l vous pût commander d'unir aussi leurs trames.
/ous en relevez donc, & montrez aujourd'hui
Que vous étes pour nous aveugles comme luy !
/ous en relevez donc, & vos cizeaux barbares
Tranchent, comme il luy plaît, les destins les plus rares !
Mais je m'en prens à vous, moy qui suis l'imposteur,
Moy qui suis de leurs maux le déteſtable auteur.
Helas ! & falloit-il que ma supercherie
Tournât si lâchement tant d'amour en furie ?
Inutiles regrets, repentirs superflus,
Vous ne me rendez pas Mélite qui n'est plus ;
Vos mouvemens tardifs ne la font pas revivre ;
Elle a suivi Tirsis, & moy je la veux suivre.
Il faut que par mon sang je luy fasse raison
Et de ma jalousie, & de ma trahison,
Et que de ma main propre une ame si fidelle
Reçoive . . . mais d'où vient que tout mon corps chancelle ?

Quel murmure confus ? & qu'entends-je hurler ?
Que de pointes de feu se perdent parmi l'air ?
Les Dieux à mes forfaits ont déclaré la guerre,
Leur foudre décoché vient de fendre la terre,
Et pour leur obéir son sein me recevant
M'engloutit, & me plonge aux Enfers tout vivant.
Je vous entends, grands Dieux, c'est là-bas que leur [ames
Aux champs Eliziens éternisent leurs flâmes;
C'est là-bas qu'à leurs pieds il faut verser mon sang,
La terre à ce dessein m'ouvre son large flanc,
Et jusqu'aux bords du styx me fait libre passage.
Je l'apperçois déja, je suis sur son rivage.
Fleuve, dont le saint nom est redoutable aux Dieux,
Et dont les neuf replis ceignent ces tristes lieux,
N'entre point en courroux contre mon insolence,
Si j'ose avec mes cris violer ton silence:
Je ne te veux qu'un mot. Tirsis est-il passé ?
Mélite est-elle ici ? mais qu'attends-je, insensé ?
Ils sont tous deux si chers à ton funeste Empire,
Que tu crains de les perdre, & n'oses m'en rien dire.
Vous donc, Esprits legers, qui manque de tombeaux,
Tournoyez vagabonds à l'entour de ces eaux,
A qui Charon cent ans refuse sa nacelle,
Ne m'en pourriez-vous point donner quelque nouvelle
Parlez, & je promets d'employer mon credit
A vous faciliter ce passage interdit.

CLITON.

Monsieur, que faites-vous, vôtre raison troublée
Par l'effort des ennuis dont elle est accablée
Figure à vôtre vûë...

ERASTE.

Ah! te voila, Charon
Dépêche promptement, & d'un coup d'aviron
Passe-moy, si tu peux, jusqu'à l'autre rivage.

CLITON

Monsieur, rentrez en vous, regardez mon visage,
Reconnoissez Cliton.

ERASTE.

Dépêche, vieux Nocher,

vant que ces Esprits nous puissent approcher ;
on batteau de leur poids fondroit dans les abîmes,
n'en aura que trop d'Eraste, & de ses crimes.
uoy, tu veux te sauver à l'autre bord sans moy ?
faut-il qu'à ton coû je passe malgré toy.

Il se jette sur les épaules de Cliton qui l'emporte derriere le Theatre.

SCENE VII.

PHILANDRE.

PRésomptueux Rival, dont l'absence importune
Retarde le succés de ma bonne fortune,
as-tu si tôt perdu cette ombre de valeur
Que te prêtoit tantôt l'effort de ta douleur ?
Que devient à present cette boüillante envie
De punir ta volage aux dépens de ma vie ?
l ne tient plus qu'à toy que tu ne sois content,
Ton ennemi t'appelle, & ton Rival t'attend.
Je te cherche en tous lieux, & cependant ta fuite
Se rit impunément de ma vaine poursuite.
Crois-tu, laissant mon bien dans les mains de ta Sœur,
En demeurer toûjours l'injuste possesseur,
Ou que ma patience à la fin échapée
(Puisque tu ne veux pas le débattre à l'épée)
Oubliant le respect du sexe & tout devoir,
Ne laisse point sur elle agir mon desespoir ?

SCENE VIII.

ERASTE, PHILANDRE.

DEtacher Ixion pour me mettre en sa place !
Mégére, c'est à vous une indiscrette audace.

Ay-je avec même front que cet ambitieux
Attenté sur le lit du Monarque des Cieux ?
Vous travaillez en vain, barbares Euménides ;
Non ce n'est pas ainsi qu'on punit les perfides.
Quoy, me presser encor ! Sus, de pieds & de mains
Essayons d'écarter ces Monstres inhumains.
A mon secours, Esprits, vangez vous de vos peines,
Ecrasons leurs serpens, chargeons-les de vos chaînes,
Pour ces filles d'Enfer nous sommes trop puissans.

PHILANDRE.

Il semble à ce discours qu'il ait perdu le sens.
Eraste, cher ami, quelle mélancolie
Te met dans le cerveau cet excés de folie ?

ERASTE.

Equitable Minos, grand Juge des Enfers,
Voyez qu'injustement on m'apprête des fers.
Faire un tour d'amoureux, supposer une lettre,
Ce n'est pas un forfait qu'on ne puisse remettre.
Il est vray que Tirsis en est mort de douleur,
Que Mélite aprés luy redouble ce malheur,
Que Cloris sans Amant ne sçait à qui s'en prendre,
Mais que la faute n'en est qu'au crédule Philandre ;
Luy seul en est la cause, & son esprit leger
Qui trop facilement résolut de changer ;
Car ces lettres qu'il croit l'effet de ses merites,
La main que vous voyez les a toutes écrites.

PHILANDRE.

Je te laisse impuni, traître, de tels remords
Te donnent des tourmens pires que mille morts ;
Je t'obligerois trop de t'arracher la vie,
Et ma juste vangeance est bien mieux assouvie
Par les folles horreurs de cette illusion.
Ah, grands Dieux, que je suis plein de confusion !

SCENE IX.

ERASTE.

TU t'enfuis donc, barbare, & me laiſſant en proie
A ces cruelles Sœurs, tu les combles de joie?
Non, non, retirez-vous Tiſiphone, Alecton,
Et tout ce que je voy d'Officiers de Pluton,
Vous me connoiſſez mal, dans le corps d'un perfide
Je porte le courage & les forces d'Alcide.
Je vais tout renverſer dans ces Royaumes noirs,
Et ſaccager moy ſeul ces ténébreux manoirs.
Une ſeconde fois le triple Chien Cerbére
Vomira l'aconit en voyant la lumiére;
J'irai du fond d'Enfer dégager les Titans,
Et ſi Pluton s'oppoſe à ce que je prétens,
Paſſant deſſus le ventre à ſa troupe mutine,
J'irai d'entre ſes bras enlever Proſerpine.

SCENE X.

LISIS, CLORIS.

LISIS.

N'En doute plus Cloris, ton Frére n'eſt point mort,
Mais ayant ſçû de luy ſon déplorable ſort,
Je voulois éprouver par cette triſte feinte,
Si celle qu'il adore aucunement atteinte,
Deviendroit plus ſenſible aux traits de la pitié,
Qu'aux ſincéres ardeurs d'une ſainte amitié.
Maintenant que je vois qu'il faut qu'on nous abuſe,
Afin que nous puiſſions découvrir cette ruſe,
Et que Tirſis en ſoit de tout point éclairci,
Sois ſeure que dans peu je te le rends ici.

Ma parole ſera d'un prompt effet ſuivie;
Tu reverras bien-tôt ce Frére plein de vie,
C'eſt aſſez que je paſſe une fois pour trompeur.

CLORIS.

Si bien qu'au lieu du mal nous n'aurons que la peur;
Le cœur me le diſoit, je ſentois que mes larmes
Refuſoient de couler pour de fauſſes alarmes,
Dont les plus dangereux & plus rudes aſſauts
Avoient beaucoup de peine à m'émouvoir à faux,
Et je n'étudiai cette douleur menteuſe,
Qu'à cauſe qu'en effet j'étois un peu honteuſe
Qu'une autre en témoignât plus de reſſentiment.

LISIS.

Aprés tout, entre nous confeſſe franchement
Qu'une Fille en ces lieux qui perd un Frere unique,
Juſques au deſeſpoir fort rarement ſe pique.
Ce beau nom d'héritiére a de telles douceurs
Qu'il devient ſouverain à conſoler des Sœurs.

CLORIS.

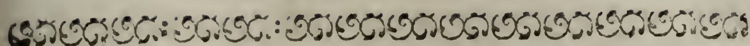
Adieu, railleur, adieu, ſon interêt me preſſe
D'aller rendre d'un mot la vie à ſa Maîtreſſe;
Autrement je ſçaurois t'apprendre à diſcourir.

LISIS.

Et moy, de ces frayeurs de nouveau te guérir.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLITON, LA NOURRICE.

CLITON.


E ne t'ay rien celé, tu sçais toute l'affaire.

LA NOURRICE.

Tu m'en as bien conté, mais se pourroit-il faire
Qu'Eraste eût des remords si vifs & si pressans,
Que de violenter sa raison & ses sens?

CLITON.

Eût-il pû, sans en perdre entiérement l'usage,
Se figurer Charon des traits de mon visage,
Et de plus me prenant pour ce vieux Nautonnier,
Me payer à bons coups des droits de son denier?

LA NOURRICE.

Plaisante illusion!

CLITON.

Mais funeste à ma tête,
Sur qui se déchargeoit une telle tempête,
Que je tiens maintenant à miracle évident
Qu'il me soit demeuré dans la bouche une dent.

LA NOURRICE.

C'étoit mal reconnoître un si rare service.

ERASTE *derriére le Théatre.*

Arrêtez, arrêtez, poltrons.

CLITON.

Adieu, Nourrice.
Voici ce fou qui vient, je l'entends à la voix,
Crois que ce n'est pas moy qu'il attrape deux fois.

LA NOURRICE.

Pour moy, quend je devrois passer pour Proserpine,
Je veux voir à quel point sa fureur le domine.

CLITON

Contente à tes périls ton curieux désir.

LA NOURRICE.

Quoiqu'il puisse arriver, j'en aurai le plaisir.

SCENE II.

ERASTE, LA NOURRICE.

ERASTE.

EN vain je les rappelle, en vain pour se défendre
La honte & le devoir leur parlent de m'attendre
Ces lâches escadrons de Fantômes affreux
Cherchent leur assurance aux cachots les plus creux,
Et se fiant à peine à la nuit qui les couvre
Souhaitent sous l'Enfer qu'un autre Enfer s'entr'ouvre.
Ma voix met tout en fuite, & dans ce vaste effroy
La peur saisit si bien les Ombres & leur Roy,
Que se précipitant à de promptes retraittes,
Tous leurs soucis ne vont qu'à les rendre secrettes.
Le boüillant Phlégéton parmi ses flots pierreux,
Pour les favoriser ne roule plus de feux :
Tisiphone tremblante, Alecton & Mégére
Ont de leurs flambeaux noirs étouffé la lumiére ;
Les Parques mêmes en hâte emportent leurs fuseaux,
Et dans ce grand désordre oublient leurs ciseaux.
Charon les bras croisez dans sa barque s'étonne
De ce qu'aprés Eraste il n'a passé personne.
Trop heureux accident, s'il avoit prévenu
Le déplorable coup du malheur avenu !
Trop heureux accident si la terre entr'ouverte
Avant ce jour fatal eût consenti ma perte,
Et si ce que le Ciel me donne ici d'accés
Eût de ma trahison devancé le succés !

Dieux, que vous ſçavez mal gouverner vôtre-foudre !
N'étoit-ce pas aſſez pour me réduire en poudre,
Que le ſimple deſſein d'un ſi lâche forfait ?
Injuſtes, deviez-vous en attendre l'effet ?
Ah Mélite ! ah Tirſis ! leur cruelle juſtice
Aux dépens de vos jours me choiſit un ſupplice ;
Ils doutoient que l'Enfer eût dequoy me punir
Sans le triſte ſecours de ce dur ſouvenir.
Tout ce qu'ont trouvé ici de feux, de foüets, de chaînes,
Ne ſont auprés de luy que de légéres peines ;
On reçoit d'Alecton un plus doux traitement.
Souvenir rigoureux, trêve, trêve un moment ;
Qu'au moins avant ma mort dans ces demeures ſombres
Je puiſſe rencontrer ces bien-heureuſes Ombres ;
Uſe aprés ſi tu veux, de toute ta rigueur,
Et ſi pour m'achever tu manques de vigueur,

Il met la main ſur ſon épée.

Voici qui t'aidera ; mais derechef, de grace,
Ceſſe de me gêner durant ce peu d'eſpace.
Je voy dêja Mélite, ah ! belle Ombre, voici
L'ennemi de vôtre heur qui vous cherchoit ici.
C'eſt Eraſte, c'eſt luy qui n'a plus d'autre envie
Que d'épandre à vos pieds ſon ſang avec ſa vie ;
Ainſi le veut le ſort, & tout exprés les Dieux
L'ont abîmé vivant en ces funeſtes lieux.

LA NOURRICE.

Pourquoy permettez-vous que cette frénéſie
Regne ſi puiſſamment ſur vôtre fantaiſie ?
L'Enfer voit-il jamais une telle clarté ?

ERASTE.

Auſſi ne la tient-il que de vôtre beauté.
Ce n'eſt que de vos yeux que part cette lumiére.

LA NOURRICE.

Ce n'eſt que de mes yeux ! deſſillez la paupiére,
Et d'un ſens plus raſſis jugez de leur éclat.

ERASTE.

Ils ont, je l'avouërai, je ne ſçay quoy de plat,
Et plus je vous contemple, & plus ſur ce viſage
Je m'étonne de voir un autre air, un autre âge,

Je ne reconnois plus aucun de vos attraits,
Jadis vôtre Nourrice avoit ainſi les traits,
Le front ainſi ridé, la couleur ainſi blême,
Le poil ainſi griſon. O Dieux! c'eſt elle-même.
Nourrice, qui t'améne en ces lieux pleins d'effroy?
Y viendrois-tu chercher Mélite comme moy?

LA NOURRICE.

Cliton la vit pâmer, & ſe broüilla de ſorte,
Que la voyant ſi pâle il la crut être morte;
Cet étourdi trompé vous trompa comme luy.
Au reſte elle eſt vivante, & peut-être aujourd'huy
Tirſis, de qui la mort n'étoit qu'imaginaire,
De ſa fidelité recevra le ſalaire.

ERASTE.

Deſormais donc en vain je les cherche ici-bas,
En vain pour les trouver je rends tant de combats.

LA NOURRICE.

Vôtre douleur vous trouble, & forme des nuages
Qui ſéduiſent vos ſens par de fauſſes images;
Cet Enfer, ces combats ne ſont qu'illuſions.

ERASTE.

Je ne m'abuſe point de fauſſes viſions,
Mes propres yeux ont vû tous ces monſtres en fuite,
Et Pluton de frayeur en quitter la conduite.

LA NOURRICE.

Peut-être que chacun s'enfuyoit devant vous,
Craignant vôtre fureur & le poids de vos coups.
Mais voyez ſi l'Enfer reſſemble à cette Place.
Ces murs, ces bâtimens ont-ils la même face?
Le logis de Mélite & celui de Cliton
Ont-ils quelque rapport au Palais de Pluton?
Quoy, n'y remarquez-vous aucune difference?

ERASTE.

De vray ce que tu dis a beaucoup d'apparence.
Nourrice, prens pitié d'un eſprit égaré,
Qu'ont mes vives douleurs d'avec moy ſeparé,
Ma guériſon dépend de parler à Mélite.

LA NOURRICE.

Differez pour le mieux un peu cette viſite.

Tant que maître abſolu de vôtre jugement
Vous ſoyez en état de faire un compliment ;
Vôtre teint & vos yeux n'ont rien d'un homme ſage.
Donnez vous le loiſir de changer de viſage,
Un moment de repos que vous prendrez chez vous.

ERASTE.

Ne peut, ſi tu n'y viens, rendre mon ſort plus doux,
Et ma foible raiſon de guide dépourvûë,
Va de nouveau ſe perdre en te perdant de vûë.

LA NOURRICE.

Si je vous ſuis utile, allons, je ne veux pas
Pour un ſi bon ſujet vous épargner mes pas.

SCENE III.

CLORIS, PHILANDRE.

CLORIS.

NE m'importune plus, Philandre, je t'en prie.
Me rappaiſer jamais paſſe mon induſtrie,
Ton meilleur, je t'aſſure, eſt de n'y plus penſer,
Tes proteſtations ne font que m'offenſer ;
Sçavante à mes dépens de leur peu de durée,
Je ne veux point en gage une foy parjurée,
Un cœur que d'autres yeux peuvent ſi tôt brûler,
Qu'un billet ſuppoſé peut ſi-tôt ébranler.

PHILANDRE

Ah, conſentez de grace, à perdre pour ma gloire,
L'indigne ſouvenir d'une action ſi noire,
Et pour rendre à jamais nos premiers vœux contens,
Etouffez l'ennemi du pardon que j'attends . . .
Mon crime eſt ſans égal, mais enfin, ma chere ame ..

CLORIS.

Laiſſe-là deſormais ces petits mots de flâme,
Et par ces faux témoins d'un feu mal allumé
Ne me reproche plus que je t'ay trop aimé.

PHILANDRE.

Pourriez-vous refuser à l'amitié passée
Que ma faute à jamais pour vous soit effacée ?
Derechef, ma Cloris, par ces doux entretiens,
Par ces feux qui voloient de vos yeux dans les miens,
Par ce que vôtre foy me permettoit d'attendre . . .

CLORIS.

C'est où dorénavant tu ne dois plus prétendre;
Ta sottise m'instruit, & par là je vois bien
Qu'un visage commun & fait comme le mien,
N'a point assez d'appas, ni de chaîne assez forte
Pour tenir en devoir un homme de ta sorte.
Mélite a des attraits qui sçavent tout dompter,
Mais elle ne pourroit qu'à peine t'arrêter,
Il te faut un sujet qui la passe, ou l'égale.
C'est en vain que vers moy ton amour se ravale,
Fais luy, si tu m'en crois, agréer tes ardeurs,
Je ne veux point devoir mon bien à ses froideurs.

PHILANDRE.

Ne me déguisez rien, un autre a pris ma place,
Une autre affection vous rend pour moy de glace.

CLORIS.

Aucun jusqu'à ce point n'est encor arrivé,
Mais je te changerai pour le premier trouvé.

PHILANDRE.

C'en est trop, tes dédains épuisent ma souffrance.
Adieu, je ne veux plus avoir d'autre espérance,
Sinon qu'un jour le Ciel te fera ressentir
De tant de cruautez le juste repentir.

CLORIS.

Adieu, Mélite & moy nous aurons dequoy rire
De tous les beaux discours que tu viens de me dire.
Que luy veux tu mander ?

PHILANDRE.

Va, dis-luy de ma part
Qu'elle, ton Frére, & toy, reconnoîtrez trop tard
Ce que c'est que d'aigrir un homme de ma sorte.

CLORIS.

Ne crois pas la chaleur du couroux qui t'emporte :

Tu nous obligerois à craindre que tes feux. . .

PHILANDRE.

Tu railles, mais bien-tôt nous verrons d'autres jeux,
Je sçay trop comme on vange une flâme outragée.

CLORIS.

Le sçais-tu mieux que moy, qui suis déja vangée ?
Par où t'y prendras-tu ? de quel air ?

PHILANDRE.

Il suffit.
Je sçay comme on se vange.

CLORIS.

Et moy, comme on s'en rit.

SCENE IV.

TIRSIS, MELITE.

TIRSIS.

MAintenant que le sort attendri par nos plaintes
Comble nôtre espérance, & dissipe nos craintes,
Que nos contentemens ne sont plus traversez
Que par le souvenir de nos malheurs passez :
Ouvrons toute nôtre ame à ces douces tendresses
Qu'inspirent aux Amans les pleines allegresses,
Et d'un commun accord chérissons nos ennuis
Dont nous voyons sortir de si précieux fruits.
Adorables regards, fidéles interprétes,
Par qui nous expliquions nos passions secrétes,
Doux truchemens du cœur, qui déja tant de fois
M'avez si bien appris ce que n'osoit la voix,
Nous n'avons plus besoin de vôtre confidence,
L'Amour en liberté peut dire ce qu'il pense,
Et dédaigne un secours qu'en sa naissante ardeur
Luy faisoient mendier la crainte & la pudeur.
Beaux yeux, à mon transport pardonnez ce blasphême,

La bouche est impuissante où l'amour est extrême,
Quand l'espoir est permis elle a droit de parler,
Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.
Ne vous lassez donc point d'en usurper l'usage,
Et quoiqu'elle m'ai dit, dites-moy davantage.
Mais tu ne me dis mot; apprens moy quels soucis
T'obligent à te taire auprés de ton Tirsis?

MELITE.

Tu parles à mes yeux, & mes yeux te répondent,

TIRSIS.

Ah! Mélite, il est vray, si tes désirs secondent
Cet amour qui paroît & brille dans tes yeux,
Je n'ay rien desormais à demander aux Dieux.

MELITE.

Tu t'en peux assurer; mes yeux si pleins de flâme
Suivent l'instruction des mouvemens de l'ame.
On en a vû l'effet, lorsque ta fausse mort
A fait sur tous mes sens un véritable effort;
On en a vû l'effet, quand te sçachant en vie,
De revivre avec toy j'ay pris aussi l'envie;
On en a vû l'effet, lorsqu'à force de pleurs
Mon amour & mes soins aidez de mes douleurs,
Ont fléchi la rigueur d'une Mére obstinée,
Et gagne cet aveu qui fait nôtre hymenée,
Si bien qu'à ton retour ta chaste affection
Ne trouve plus d'obstacle à sa prétension.
Cependant l'aspect seul des lettres d'un faussaire
Te sçut persuader tellement le contraire,
Que sans vouloir m'entendre, & sans me dire adieu,
Jaloux & furieux, tu partis de ce lieu.

TIRSIS.

J'en rougis, mais apprens qu'il n'étoit pas possible
D'aimer comme j'aimois, & d'être moins sensible,
Qu'un juste déplaisir ne sçauroit écouter
La raison qui s'efforce à le violenter,
Et qu'aprés des transports de telle promptitude
Ma flâme ne te laisse aucune incertitude.

MELITE.

Tout cela seroit peu, n'étoit que ma bonté

T'en accorde un oubli ſans l'avoir mérité,
Et que tout criminel, tu m'es encor aimable.

TIRSIS.

Je me tiens donc heureux d'avoir été coupable,
Puiſque l'on me rappelle au lieu de me bannir,
Et qu'on me récompenſe au lieu de me punir.
J'en aimerai l'auteur de cette perfidie,
Et ſi jamais je ſçay quelle main ſi hardie...

SCENE V.

CLORIS, MELITE, TIRSIS.

CLORIS.

IL vous fait fort bon voir, mon Frére, à cajoler,
Pendant que vôtre Sœur ne ſe peut conſoler,
Et que le triſte ennui d'une attente incertaine
Touchant vôtre retour la tient encor en peine.

TIRSIS.

L'amour a fait au ſang un peu de trahiſon,
Mais Philandre pour moy t'en aura fait raiſon.
Dis-nous, auprés de luy retrouves-tu ton compte,
Et te peut-il revoir ſans montrer quelque honte ?

CLORIS.

L'infidelle m'a fait tant de nouveaux ſermens,
Tant d'offres, tant de vœux, & tant de complimens
Mêlez de repentir...

MELITE.

Qu'à la fin exorable
Vous l'avez regardé d'un œil plus favorable.

CLORIS.

Vous devinez fort mal.

TIRSIS.

Quoy, tu l'as dédaigné ?

CLORIS.

Du moins tous ſes diſcours n'ont encor rien gagné.

MELITE.

Si bien qu'à n'aimer plus vôtre dépit s'obstine ?

CLORIS.

Non pas entierement, mais je suis un peu fine.
Pour la premiere fois il me dupe qui veut,
Mais pour une seconde, il m'attrape qui peut.

MELITE.

C'est à dire en un mot...

CLORIS.

Que son humeur volage
Ne me tient pas deux fois en un même passage.
Vainement sous mes loix il revient se ranger,
Il m'est avantageux de l'avoir vû changer,
Avant que de l'hymen le joug impitoyable
M'attachant avec luy me rendît miserable.
Qu'il cherche femme ailleurs, tandis que de ma part
J'attendray du destin quelque meilleur hazard.

MELITE.

Mais le peu qu'il voulut me rendre de service,
Ne luy doit point porter un si grand préjudice.

CLORIS.

Aprés un tel faux bond, un change si soudain,
A volage, volage, & dédain pour dédain.

MELITE.

Ma Sœur, ce fut pour moy qu'il osa s'en dédire.

CLORIS.

Et pour l'amour de vous je n'en ferai que rire.

MELITE.

Et pour l'amour de moy vous luy pardonnerez.

CLORIS.

Et pour l'amour de moy vous m'en dispenserez.

MELITE.

Que vous êtes mauvaise !

CLORIS.

Un peu plus qu'il ne semble.

MELITE.

Je vous veux toutefois remettre bien ensemble.

CLORIS.

Ne l'entreprenez pas ; peut-être qu'aprés tout
Vôtre dexterité n'en viendroit pas à bout.

SCENE VI.

TIRSIS, LA NOURRICE, ERASTE, MELITE, CLORIS.

TIRSIS.

De grace, mon ſouci, laiſſons cette cauſeuſe !
Qu'elle ſoit à ſon choix, facile, ou rigoureuſe,
L'excés de mon ardeur ne ſçauroit conſentir
Que ces frivoles ſoins te viennent divertir.
Tous nos penſers ſont dûs, en l'état où nous ſommes,
A ce nœud qui me rend le plus heureux des hommes,
Et ma fidelité qu'il va recompenſer. . .

LA NOURRICE.

Vous donnera bien-tôt autre choſe à penſer.
Vôtre Rival vous cherche, & la main à l'épée
Vient demander raiſon de ſa place uſurpée.

ERASTE *à Mélite.*

Non, non, vous ne voyez en moy qu'un criminel,
A qui l'âpre rigueur d'un remords éternel
Rend le jour odieux, & fait naître l'envie
De ſortir de ſa gêne en ſortant de la vie.
Il vient mettre à vos pieds ſa tête à l'abandon ;
La mort lui ſera douce à l'égal du pardon.
Vangez donc vos malheurs, jugez ce que mérite
La main qui ſépara Tirſis d'avec Mélite,
Et de qui l'impoſture avec de faux écrits
A dérobé Philandre à l'amour de Cloris.

MELITE.

Eclaircis du ſeul point qui nous tenoit en doute,
Que ſerois tu d'avis de luy répondre ?

TIRSIS.

Ecoute
Quatre mots à quartier.

ERASTE.

Que vous avez de tort
De prolonger ma peine en différant ma mort !
De grace, hâtez-vous d'abreger mon ſupplice,
Ou ma main préviendra vôtre lente juſtice.

MELITE.

Voyez comme le Ciel a de ſecrets reſſorts
Pour ſe faire obéir malgré vos vains efforts.
Vôtre fourbe inventée à deſſein de nous nuire
Avance nos amours au lieu de les détruire,
De ſon fâcheux ſuccés dont nous devions périr,
Le ſort tire un reméde afin de nous guérir.
Donc pour nous revancher de la faveur reçûë,
Nous en aimons l'auteur à cauſe de l'iſſuë ;
Obligez deſormais de ce que tour à tour
Nous nous ſommes rendus tant de preuves d'amour,
Et de ce que l'excés de ma douleur ſincére
A mis tant de pitié dans le cœur de ma Mére,
Que cette occaſion priſe comme aux cheveux,
Tirſis n'a rien trouvé de contraire à ſes vœux ;
Outre qu'en fait d'amour la fraude eſt légitime :
Mais puiſque vous voulez la prendre pour un crime,
Regardez, acceptant le pardon, ou l'oubli,
Par où vôtre repos ſera mieux établi.

ERASTE.

Tout confus & honteux de tant de courtoiſie,
Je veux dorénavant chérir ma jalouſie,
Et puiſque c'eſt de là que vos félicitez...

LA NOURRICE *à Eraſte.*

Quittez ces complimens qu'ils n'ont pas méritez,
Ils ont tous deux leur compte, & ſur cette aſſurance
Ils tiennent le paſſé dans quelque indifférence,
N'oſant ſe hazarder à des reſſentimens
Qui donneroient du trouble à leurs contentemens.
Mais Cloris qui s'en taît vous la gardera bonne,
Et ſeule intereſſée, à ce que je ſoupçonne,
Sçaura bien ſe vanger ſur vous à l'avenir
D'un Amant échapé qu'elle penſoit tenir.

ERASTE *à Cloris.*

Si vous pouviez ſouffrir qu'en vôtre bonne grace
Celui qui l'en tira pût occuper ſa place,
Eraſte qu'un pardon purge de ſon forfait,
Eſt prêt de réparer le tort qu'il vous a fait.
Mélite répondra de ma perſévérance.
Je n'ay pû la quitter qu'en perdant l'eſpérance,
Encor avez-vous vû mon amour irrité
Mettre tout en uſage en cette extremité,
Et c'eſt avec raiſon que ma flâme contrainte
De réduire ſes feux dans une amitié ſainte,
Mes amoureux déſirs vers elle ſuperflus
Tournent vers la Beauté qu'elle chérit le plus.

TIRSIS.

Que t'en ſemble, ma Sœur?

CLORIS.

Mais toy-même, mon Frére?

TIRSIS.

Tu ſçais bien que jamais je ne te fus contraire.

CLORIS.

Tu ſçais qu'un tel ſujet ce fut toûjours de toy
Que mon affection voulut prendre la loy.

TIRSIS.

Encor que dans tes yeux tes ſentimens ſe liſent,
Tu veux qu'auparavant les miens les autoriſent.
Parlons donc pour la forme; oüi, ma Sœur, j'y conſens,
Bien ſûr que mon avis s'accommode à ton ſens.
Faſſent les puiſſans Dieux que par cette alliance
Il ne reſte entre nous aucune défiance,
Et que m'aimant en Frére, & ma Maîtreſſe en Sœur,
Nos ans puiſſent couler avec plus de douceur.

ERASTE.

Heureux dans mon malheur, c'eſt dont je les ſupplie,
Mais ma félicité ne peut être accomplie,
Juſqu'à ce qu'aprés vous ſon aveu m'ait permis
D'aſpirer à ce bien que vous m'avez promis.

CLORIS.

Aimez moy ſeulement, & pour la récompenſe,
On me donnera bien le loiſir que j'y penſe.

TIRSIS.

Oüi, ſous condition qu'avant la fin du jour
Vous vous rendrez ſenſible à ce naiſſant amour.

CLORIS.

Vous prodigués en vain vos foibles artifices,
Je n'ay reçû de luy, ni devoirs, ni ſervices.

MELITE.

C'eſt bien quelque raiſon, mais ceux qu'il m'a rendus,
Il ne les faut pas mettre au rang des pas perdus.
Ma Sœur, acquitte-moy d'une reconnoiſſance,
Dont un autre deſtin m'a miſe en impuiſſance ;
Accorde cette grace à nos juſtes déſirs.

TIRSIS.

Ne nous refuſe pas ce comble à nos plaiſirs.

ERASTE.

Donnez à leurs ſouhaits, donnez à leurs priéres,
Donnez à leurs raiſons ces faveurs ſingulieres,
Et pour faire aujourd'huy le bonheur d'un Amant,
Laiſſez-les diſpoſer de vôtre ſentiment.

CLORIS.

En vain en ta faveur chacun me ſollicite,
J'en croirai ſeulement la Mére de Mélite,
Son avis m'ôtera la peur du repentir,
Et ton mérite alors m'y fera conſentir.

TIRSIS.

Entrons donc, & tandis que nous irons le prendre,
Nourrice, va t'offrir pour Maîtreſſe à Philandre.

LA NOURRICE. *Tous rentrent, & elle demeure ſeule.*

Là, là, n'en riez point ; toutefois en mon temps
D'auſſi beaux fils que vous étoient aſſez contens,
Et croyoient que leur peine avoit trop de ſalaire,
Quand je quittois un peu mon dédain ordinaire.
A leur compte mes yeux étoient de vrais Soleils,
Qui répandoient par tout des rayons nompareils,
Je n'avois rien en moy qui ne fût un miracle,
Un ſeul mot de ma part leur étoit un oracle.
Mais je parle à moy ſeule : Amoureux, qu'eſt ce-ci ?
Vous êtes bien hâtez de me quitter ainſi.

Allez, qu'elle que soit l'ardeur qui vous emporte,
On ne se moque point des femmes de ma sorte,
Et je ferai bien voir à vos feux empressez
Que vous n'en êtes pas encor où vous pensez.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

EXAMEN
DE MELITE.



CETTE Piéce fut mon coup d'essai, & elle n'a garde d'être dans les Régles, puisque je ne sçavois pas alors qu'il y en eût. Je n'avois pour guide qu'un peu de sens commun, avec les exemples de feu Hardy, dont la veine étoit plus féconde que polie, & de quelques Modernes, qui commençoient à se produire, & qui n'étoient pas plús réguliers que luy. Le succés en fut surprenant; il établit une nouvelle Troupe de Comédiens à Paris, malgré le mérite de celle qui étoit en possession de s'y voir l'unique; il égala tout ce qui s'étoit fait de plus beau jusqu'alors, & me fit connoître à la Cour. Ce sens commun, qui étoit toute ma Régle, m'avoit fait trouver l'unité d'action pour broüiller quatre Amans par une seule intrigue, & m'avoit donné assez d'aversion de cét horrible déréglement, qui mettoit Paris, Rome, & Constantinople sur le même Théatre, pour réduire le mien dans une seule Ville.

La nouveauté de ce genre de Comédie, dont il n'y a point d'exemple en aucune Langue, & le stile naïf, qui faisoit une peinture de la conversation des honnêtes gens, furent sans doute cause de ce bon-

heur ſurprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avoit jamais vû jusques-là, que la Comédie fit rire ſans Perſonnages ridicules, tels que les Valets boufons, les Paraſites, les Capitans, les Docteurs, &c. Celle-ci faiſoit ſon effet par l'humeur enjoüée de gens d'une condition au-deſſus de ceux qu'on voit dans les Comédies de Plaute & de Térence, qui n'étoient que des Marchands. Avec tout cela, j'avouë que l'Auditeur fut bien facile à donner ſon approbation à une Piéce, dont le nœud n'avoit aucune juſteſſe. Eraſte y fait contrefaire des lettres de Mélite & les porter à Philandre : Ce Philandre eſt bien crédule de ſe perſuader d'être aimé d'une perſonne qu'il n'a jamais entretenuë, dont il ne connoît point l'écriture, & qui lui défend de l'aller voir, pendant qu'elle reçoit les viſites d'un autre, avec qui il doit avoir une amitié aſſez étroite, puiſqu'il eſt accordé de ſa Sœur. Il fait plus, ſur la legereté d'une croyance ſi peu raiſonnable, il renonce à une affection dont il étoit aſſuré, & qui étoit prête d'avoir ſon effet. Eraſte n'eſt pas moins ridicule que luy, de s'imaginer que ſa fourbe cauſera cette rupture, qui ſeroit toutefois inutile à ſon deſſein, s'il ne ſçavoit de certitude que Philandre, malgré le ſecret qu'il luy fait demander par Mélite dans ces fauſſes lettres, ne manquera pas à les montrer à Tirſis; que cet Amant favoriſé croira plutôt un caractere qu'il n'a jamais vû, que les aſſurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de ſa Maîtreſſe; & qu'il rompra avec elle ſans luy parler, de peur de s'en éclaircir. Cette pretenſion d'Eraſte ne pouvoit être ſupportable à moins d'une révélation, & Tirſis qui eſt l'honnête homme de la Piéce, n'a pas l'eſprit moins leger que les deux autres, de s'abandonner au deſeſpoir par une méme facilité de croyance, à la vûë de ce caractére inconnu. Les ſentimens de douleur qu'il en peut légitimement concevoir, devroient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il ſe croit trahi, & luy

›nner par-là l'occaſion de le déſabuſer. La folie Eraſte n'eſt pas de meilleure trempe. Je la conımnois dés lors en mon ame ; mais comme c'étoit ı ornement de Théatre qui ne manquoit jamais de laire, & qui ſe faiſoit ſouvent admirer, j'affectai olontiers ces grands égaremens, & en tirai un effet ue je tiendrois encore admirable en ce temps-ci. 'eſt la maniere dont Eraſte fait connoître à Philandre, n le prenant pour Minos, la fourbe qu'il lui a faite, : l'erreur où il l'a jetté. Dans tout ce que jay fait deuis, je ne penſe pas qu'il ſe rencontre rien de plus ıdroit pour un dénoüement.

Tout le cinquiéme Acte peut paſſer pour inutile. Tirſis & Mélite ſe ſont racommodez avant qu'il commence, & par conſequent l'action eſt terminée. Il n'eſt plus queſtion que de ſçavoir qui a fait la ſuppoſition des lettres, & ils pouvoient l'avoir ſçû de Cloris, à qui Philandre l'avoit dit pour ſe juſtifier. Il eſt vray que cet Acte retire Eraſte de ſa folie, qu'il le reconcilie avec les deux Amans, & fait ſon mariage avec Cloris ; mais tout cela ne regarde plus qu'une action Epiſodique, qui ne doit pas amuſer le Théatre, quand la principale eſt finie ; & ſur tout ce mariage a ſi peu d'apparence, qu'il eſt aiſé de voir qu'on ne le propoſe, que pour ſatisfaire à la coutume de ce temps-là, qui étoit de marier tout ce qu'on introduiſoit ſur la Scéne. Il ſemble même que le Perſonnage de Philandre, qui part avec un reſſentiment ridicule, dont on ne craint pas l'effet, ne ſoit point achevé, & qu'il luy falloit quelque Couſine de Mélite, ou quelque Sœur d'Eraſte, pour le réunir avec les autres. Mais délors je ne m'aſſujettiſſois pas tout-à fait à cette mode, & je me contentai de faire voir l'aſſiette de ſon eſprit, ſans prendre ſoin de le pourvoir d'une autre Femme.

Quant à la durée de l'action, il eſt aſſez viſible qu'elle paſſe l'unité de jour, mais ce n'en eſt pas le ſeul défaut ; il y a de plus une inégalité d'intervalle

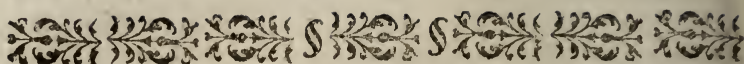
entre les Actes qu'il faut éviter. Il doit s'être passé huit ou quinze jours entre le premier & le second, & autant entre le second & le troisiéme; mais du troisiéme au quatriéme, il n'est pas besoin de plus d'une heure, & il en faut encore moins entre les deux derniers, de peur de donner le temps de se rallentir à cette chaleur, qui jette Eraste dans l'égarement d'esprit. Je ne sçay même si les Personnages qui paroissent deux fois dans un même Acte; (posé que cela soit permis, ce que j'examinerai ailleurs) je ne sçay, dis-je, s'ils ont le loisir d'aller d'un quartier de la Ville à l'autre, puisque ces quartiers doivent être si éloignez l'un de l'autre, que les Acteurs ayent lieu de ne pas s'entreconnoître. Au premier Acte, Tirsis aprés avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le temps d'environ soixante vers pour aller chez luy, où il rencontre Philandre avec sa Sœur, & n'en a guére davantage au second à refaire le même chemin. Je sçay bien que la representation racourcit la durée de l'action, & qu'elle fait voir en deux heures, sans sortir de la Régle, ce qui souvent a besoin d'un jour entier pour s'effectuer: mais je voudrois que, pour mettre les choses dans leur justesse, ce racourcissement se ménageât dans les intervalles des Actes, & que le temps qu'il faut perdre s'y perdît, ensorte que chaque Acte n'en eût pour la partie de l'action qu'il represente, que ce qu'il en faut pour sa representation.

Ce coup d'essai a sans doute éncore d'autres irrégularitez, mais je ne m'attache pas à les examiner si ponctuellement, que je m'obstine à n'en vouloir oublier aucune. Je pense avoir marqué les plus notables, & pour peu que le Lecteur ait d'indulgence pour moy, j'espere qu'il ne s'offensera pas d'un peu de négligence pour le reste.



CLITANDRE,

TRAGEDIE.



ACTEURS.

ALCANDRE, Roy d'Ecosse.

FLORIDAN, Fils du Roy.

ROSIDOR, Favori du Roy, & Amant de Caliste.

CLITANDRE, Favori du Prince Floridan, & amoureux aussi de Caliste, mais dédaigné.

PYMANTE, amoureux de Dorise, & dédaigné.

CALISTE, Maîtresse de Rosidor, & de Clitandre.

DORISE, Maîtresse de Pymante.

LYSA" QUE, Ecuyer de Rosidor.

GERONTE, Ecuyer de Clitandre.

CLEON, Gentilhomme suivant la Cour.

LYCASTE, Page de Clitandre.

LE GEOLIER.

TROIS ARCHERS.

TROIS VENEURS.

La Scéne est en un Château du Roy, proche d'une Forêt.



CLITANDRE,

TRAGEDIE.

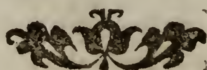
ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CALISTE.

N'EN doute plus, mon cœur, un Amant hypocrite
Feignant de m'adorer, brûle pour Hippolite ;
Dorise m'en a dit le ſecret ren dez-vous,
Où leur naiſſante ardeur ſe cache aux yeux de tous,
Et pour les y ſurprendre, elle m'y doit conduire
Si-tôt que le Soleil commencera de luire.
Mais qu'elle eſt pareſſeuſe à me venir trouver !
La dormeuſe m'oublie, & ne ſe peut lever.
Toutefois ſans raiſon j'accuſe ſa pareſſe ;
La nuit qui dure encor fait que rien ne la preſſe,
Ma jalouſe fureur, mon dépit, mon amour,
Ont troublé mon repos avant le point du jour,
Mais elle qui n'en fait aucune expérience,
Etant ſans interêt, & ſans impatience.
Toy, qui fais ma douleur, & qui fis mon ſouci,

Ne tarde plus, volage, à te montrer ici.
Viens en hâte affermir ton indigne victoire,
Viens t'assurer l'éclat de cette infame gloire,
Viens signaler ton nom par ton manque de foy.
Le jour s'en va paroître, affronteur, hâte-toy.
Mais hélas! cher ingrat, adorable parjure,
Ma timide voix tremble à te dire une injure;
Si j'écoute l'amour, il devient si puissant,
Qu'en dépit de Dorise il te fait innocent.
Je ne sçay lequel croire, & j'aime tant ce doute,
Que j'ay peur d'en sortir entrant dans cette route;
Je crains ce que je cherche, & je ne connois pas
De plus grand heur pour moy que d'y perdre mes pas.
Ah, mes yeux, si jamais vos fonctions propices
A mon cœur amoureux firent de bons services,
Apprenez aujourd'huy quel est vôtre devoir,
Le moyen de me plaire est de me décevoir:
Si vous ne m'abusez, si vous n'êtes faussaires,
Vous êtes de mon heur les cruels aversaires.
Et toy, Soleil, qui vas, en ramenant le jour,
Dissiper une erreur si chére à mon amour,
Puisqu'il faut qu'avec toy ce que je crains éclate,
Souffre qu'encore un peu l'ignorance me flate.
Mais je te parle en vain, & l'Aube de ses rais
A déja reblanchi le haut de ces forêts.
Si je puis me fier à sa lumiére sombre
Dont l'éclat brille à peine, & dispute avec l'ombre;
J'entrevois le sujet de mon jaloux ennuy,
Et quelqu'un de ses gens qui conteste avec luy.
Rentre, pauvre abusée, & cache-toy de sorte
Que tu puisse l'entendre à travers cette porte.



SCENE II.

ROSIDOR, LYSARQUE.

ROSIDOR.

Ce devoir, ou plûtôt cette importunité,
Au lieu de m'aſſurer de ta fidelité,
Marque trop clairement ton peu d'obéïſſance.
Laiſſe moy ſeul, Lyſarque, une heure en ma puiſſance
Que retiré du monde & du bruit de la Cour
Je puiſſe dans ces bois conſulter mon amour ;
Que là Caliſte ſeule occupe mes penſées,
Et par le ſouvenir de ſes faveurs paſſées
Aſſure mon eſpoir de celles que j'attends ;
Qu'un entretien rêveur durant ce peu de temps
M'inſtruiſe des moyens de plaire à cette Belle,
Allume dans mon cœur de nouveaux feux pour elle.
Enfin, ſans perſiſter dans l'obſtination,
Laiſſe-moy ſuivre ici mon inclination.

LYSARQUE.

Cette inclination qui juſqu'ici vous méne,
A me la déguiſer vous donne trop de peine.
Il ne faut point, Monſieur, beaucoup l'examiner,
L'heure & le lieu ſuſpects font aſſez deviner
Qu'en même temps que vous s'échape quelque Dame...
Vous m'entendez aſſez.

ROSIDOR

Juge mieux de ma flâme,
Et ne préſume point que je manque de foy
A celle que j'adore, & qui brûle pour moy.
J'aime mieux contenter ton humeur curieuſe,
Qui par ces faux ſoupçons m'eſt trop injurieuſe.
Loin que le changement ait pour moy des appas,
Loin qu'en cette Forêt il attire mes pas,

J'y viens... mais pourrois-tu le sçavoir, & te taire ?

LYSARQUE.

Qu'ay-je fait qui vous porte à craindre le contraire ?

ROSIDOR.

Tu vas apprendre tout, mais aussi l'ayant sçû,
Avise à ta retraite. Hier un cartel reçû
De la part d'un Rival...

LYSARQUE.

Vous le nommez ?

ROSIDOR.

Clitandre.
Au pied du grand Rocher il me doit seul attendre ;
Là, l'épée à la main, nous verrons qui des deux
Mérite d'embraser Caliste de ses feux.

LYSARQUE.

De sorte qu'un second ..

ROSIDOR.

Sans me faire une offense
Ne peut se présenter à prendre ma défense ;
Nous devons seul à seul vuider nôtre débat.

LYSARQUE.

Ne pensez pas sans moy terminer ce combat.
L'Ecuyer de Clitandre est homme de courage ;
Il sera trop heureux que mon défi l'engage
A s'acquitter vers luy d'un semblable devoir,
Et je vais de ce pas y faire mon pouvoir.

ROSIDOR.

Ta volonté suffit ; va-t-en donc, & désiste
De plus m'offrir une aide à mériter Caliste.

LYSARQUE *seul.*

Vous obéïr ici me coûteroit trop cher,
Et je serois honteux qu'on me pût reprocher
D'avoir sçû le sujet d'une telle sortie,
Sans trouver les moyens d'être de la partie.



SCENE III.

CALISTE.

QU'il s'en eſt bien défait! qu'avec dexterité
Le fourbe, ſe prévaut de ſon autorité !
Qu'il trouve un beau prétexte en ſes flâmes éteintes,
Et que mon nom luy ſert à colorer ſes feintes !
Il y va cependant, le perfide qu'il eſt,
Hippolite le charme, Hippolite luy plaît,
Et ſes lâches déſirs l'emportent où l'appelle
Le cartel amoureux de ſa flâme nouvelle.

SCENE IV.

CALISTE, DORISE.

CALISTE.

JE n'en puis plus douter, mon feu déſabuſé
Ne tient plus le parti de ce cœur déguiſé.
Allons, ma chere Sœur, allons à la vangeance,
Allons de ſes douceurs tirer quelque allégeance,
Allons, & ſans te mettre en peine de m'aider,
Ne prens aucun ſouci que de me regarder ;
Pour en venir à bout, il ſuffit de ma rage,
D'elle j'aurai la force ainſi que le courage,
Et déja dépoüillant tout naturel humain,
Je laiſſe à ſes tranſports à gouverner ma main.
Vois-tu comme ſuivant de ſi furieux guides
Elle cherche déja les yeux de ces perfides,
Et comme de fureur tous mes ſens animez
Menacent les appas qui les avoient charmez ?

DORISE.

De ce boüillant tranſport rends l'ardeur moderée,

Il est trop violent pour étre de durée,
Pour faire quelque mal c'est fraper de trop loin ;
Réserve ton courroux tout entier au besoin,
Sa plus forte chaleur se dissipe en paroles,
Ses résolutions en deviennent plus molles,
En luy donnant de l'air son ardeur s'alentit.

CALISTE.

Ce n'est que faute d'air que le feu s'amortit.
Allons, & tu verras qu'ainsi le mien s'allume,
Que ma douleur aigrie en a plus d'amertume,
Et qu'ainsi mon esprit ne fait que s'exciter
A ce que ma colére a droit d'executer.

DORISE *seule.*

Si ma ruse est enfin de son effet suivie,
Cette aveugle chaleur te va coûter la vie ;
Un fer caché me donne en ces lieux écartez
La vangeance des maux que me font tes beautez,
Tu m'ôtes Rosidor, tu possédes son ame,
Il n'a d'yeux que pour toy, que mépris pour ma flâme,
Mais puisque tous mes soins ne le peuvent gagner,
J'en punirai l'objet qui m'en fait dédaigner.

SCENE. V.

PYMANTE, GERONTE,

sortant d'une Grotte déguisez en Païsans.

GERONTE.

EN ce déguisement on ne peut nous connoître,
Et sans doute bientôt le jour qui vient de naître
Conduira Rosidor, seduit d'un faux cartel,
Aux lieux où cette main luy garde un coup mortel.
Vos vœux si mal reçûs de l'ingrate Dorise,
Qui luy donne son cœur lorsqu'elle vous méprise,
Ne rencontreront plus aucun empêchement.
Mais je m'étonne fort de son aveuglement,

Et je ne comprends point cet orgueilleux caprice
Qui fait qu'elle vous traite avec tant d'injuſtice.
Vos rares qualitez. . .

PYMANTE.

Au lieu de me flater,
Voyons ſi le projet ne ſçauroit avorter,
Si la ſupercherie. . .

GERONTE.

Elle eſt ſi bien tiſſuë,
Qu'il faut manquer de ſens pour douter de l'iſſuë.
Clitandre aime Caliſte, & comme ſon Rival,
Il a trop de ſujet de luy vouloir du mal
Moy que depuis dix ans il tient à ſon ſervice,
D'écrire comme luy j'ay trouvé l'artifice,
Si bien que ce cartel, quoique tout de ma main,
A ſon dépit jaloux s'imputera ſoudain.

PYMANTE.

Que ton ſubtil eſprit a de grands avantages !
Mais le nom du Porteur ?

GERONTE.

Lycaſte, un de ſes Pages.

PYMANTE.

Celui qui fait le guet auprés du rendez-vous ?

GERONTE.

Luy-même, & le voici qui s'avance vers nous.
A force de courir il s'eſt mis hors d'haleine.

SCENE VI.

PYMANTE, GERONTE, LYCASTE, *auſſi déguiſé en Païſan.*

PYMANTE.

Et bien, eſt-il venu ?

LYCASTE.

N'en ſoyez plus en peine,

Il eſt où vous ſçavez, & tout bouffi d'orgueil
Il n'y penſe à rien moins qu'à ſon propre cercueil.

PYMANTE.

Ne perdons point de temps. Nos maſques, nos épées.
Lycaſte les va querir dans la Grotte d'où ils ſont ſortis.
Qu'il me tarde déja que dans ſon ſang trempées
Elles ne me font voir à mes pieds étendu
Le ſeul qui ſert d'obſtacle au bonheur qui m'eſt dû!
Ah! qu'il va bien trouver d'autres gens que Clitandre!
Mais pourquoi ces habits? qui te les fait reprendre?

LYCASTE *leur preſente à chacun un maſque & une épée, & porte leurs habits.*

Pour nôtre ſûreté, portons-les avec nous,
De crainte que tandis que nous ſerons aux coups,
Quelque maraut conduit par ſa bonne avanture
Ne nous laiſſe tous trois en mauvaiſe poſture.
Quand il faudra donner, ſans les perdre des yeux,
Au pied du premier arbre ils ſeront beaucoup mieux.

PYMANTE

Prens donc même ſoin aprés la choſe faite.

LYCASTE.

Ne craignez pas ſans eux que je faſſe retraite.

PYMANTE.

Sus donc, chacun déja devroit être maſqué.
Allons, qu'il tombe mort auſſi-tôt qu'attaqué.

SCENE VII.

CLEON, LYSARQUE.

CLEON.

Reſerve à d'autres temps cette ardeur de courage,
Qui rend de ta valeur un ſi grand témoignage.
Ce duël que tu dis ne ſe peut concevoir;
Tu parles de Clitandre, & je viens de le voir
Que nôtre jeune Prince enlevoit à la chaſſe.

LYSARQUE.

Tu les a vûs passer ?

CLEON.

Par cette même place.
Sans doute que ton Maître a quelque occasion,
Qui le fait éblouïr par cette illusion.

LYSARQUE.

Non, il parloit du cœur, je connois sa franchise.

CLEON.

S'il est ainsi, je crains que par quelque surprise
Ce généreux Guerrier sous le nombre abatu
Ne céde aux envieux que luy fait sa vertu.

LYSARQUE.

A present il n'a point d'ennemis que je sçache.
Mais quelque événement que le destin nous cache,
Si tu veux m'obliger viens de grace avec moy,
Que nous donnions ensemble avis de tout au Roy.

SCENE VIII.

CALISTE, DORISE.

CALISTE. *Pendant que Dorise s'arrête à chercher derriére un buisson.*

MA Sœur, l'heure s'avance, & nous serons à peine,
Si nous ne retournons, au lever de la Reine.
Je ne vois point mon traître, Hippolite non plus.

DORISE *tirant une épée de derriere ce buisson, & saisissant Caliste par le bras.*

Voici qui va trancher tes soucis superflus,
Voici dont je vais rendre aux dépens de ta vie,
Et ma flâme vangée, & ma haine assouvie.

CALISTE.

Tout beau, tout beau, ma Sœur, tu veux m'épouvanter,
Mais je te connois trop pour m'en inquiéter.

Laisse la feinte à part, & mettons, je te prie,
A les trouver bien-tôt toute nôtre industrie.

DORISE.

Va, va, ne songe plus à leurs fausses amours,
Dont le récit n'étoit qu'une embûche à tes jours;
Rosidor t'est fidéle, & cette feinte Amante
Brûle aussi peu pour luy que je fais pour Pymante.

CALISTE.

Déloyale, ainsi donc ton courage inhumain...

DORISE.

Ces injures en l'air n'arrêtent point ma main.

CALISTE.

Le reproche honteux d'une action si noire...

DORISE.

Qui se vange en secret, en secret en fait gloire.

CALISTE.

T'ay-je donc pû, ma Sœur, déplaire en quelque point?

DORISE.

Oüi, puisque Rosidor t'aime, & ne m'aime point.
C'est assez m'offenser que d'être ma Rivale.

SCENE IX.

ROSIDOR, PYMANTE, GERONTE, LYCASTE, CALISTE, DORISE.

Comme Dorise est prête de tuer Caliste, un bruit entendu luy fait relever son épée, & Rosidor paroît tout en sang poursuivi par ces trois assassins masquez. En entrant il tuë Lycaste & retirant son épée elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité il voit celle que tient Dorise, & sans la reconnoître il s'en saisit, & passe tout d'un temps le tronçon qui luy restoit de la sienne en la main gauche, & se défend ainsi contre Pymante & Geronte, dont il tuë le dernier & met l'autre en fuite.

ROSIDOR.

MEurs, brigand. Ah malheur ! cette branche fatale
A rompu mon épée. Assassins. . Toutefois
J'ay dequoy me défendre une seconde fois.

DORISE *s'enfuyant.*

N'est-ce pas Rosidor qui m'arrache les armes ?
Ah ! qu'il va me causer de périls & de larmes !
Fuy, Dorise, & fuyant laisse-toy reprocher
Que tu fuis aujourd'huy ce qui t'est le plus cher.

CALISTE.

C'est luy-même de vray Rosidor, ah je pâme,
Et la peur de sa mort ne me laisse point d'ame !
Adieu, mon cher espoir.

ROSIDOR *à Pymante, aprés avoir tué Géronte,*

Celui ci dépêché,
C'est de toy maintenant que j'aurai bon marché.
Nous sommes seul à seul Quoy ! ton peu d'assurance
Ne met plus qu'en tes pieds ta derniere esperance ?
Marches, sans emprunter d'aîles de ton effroy,
Je ne cours point aprés des lâches comme toy.
Il suffit de ces deux. Mais qui pourroient-ils être ?
Ah Ciel, le masque ôté me les fait trop connoître.
Le seul Clitandre arma contre moy ces voleurs.
Celui-ci fut toûjours vétu de ses couleurs ;
Voilà son Ecuyer, dont la pâleur exprime
Moins de traits de la mort, que d'horreur de son crime,
Et ces deux reconnus, je douterois en vain
De celui que sa fuite a sauvé de ma main.
Trop indigne Rival, crois-tu que ton absence
Donne à tes lâchetez quelque ombre d'innocence,
Et qu'aprés avoir vû renverser ton dessein,
Un desaveu démente, & tes gens & ton seing ?
Ne le présume pas, sans autre conjecture
Je te rends convaincu par ta seule écriture,
Si-tôt que j'aurai pû faire ma plainte au Roy.
Mais quel piteux objet se vient offrir à moy ?
Traîtres, auriez-vous fait sur un si beau visage,
Attendant Rosidor l'essai de vôtre rage ?
C'est Caliste elle-même ! ah Dieux ! injustes Dieux !

Ainſi donc pour montrer ce ſpectacle à mes yeux ,
Vôtre faveur barbare a conſervé ma vie !
Je n'en veux point chercher d'auteurs que vôtre envie,
La nature qui perd ce qu'elle a de parfait ,
Sur tout autre que vous eût vangé ce forfait.
Et vous eût accablé ſi vous n'étiez ſes maîtres.
Vous m'envoyez en vain ce fer contre des traîtres ,
Je ne veux point devoir mes déplorables jours
A l'affreuſe rigueur d'un ſi fatal ſecours.
O vous qui me reſtez d'une troupe ennemie
Pour marques de ma gloire , & de ſon infamie ,
Bleſſures , hâtez-vous d'élargir vos canaux ,
Par où mon ſang emporte , & ma vie , & mes maux.
Ah , pour l'être trop peu , bleſſures trop cruelles ,
De peur de m'obliger vous n'êtes point mortelles.
Eh quoy ? ce bel objet , mon aimable vainqueur ,
Avoit-il ſeul le droit de me bleſſer au cœur ?
Et d'où vient que la mort , à qui tout fait hommage ,
L'ayant ſi maltraité , reſpecte ſon image ?
Noires Divinitez , qui tournez mon fuſeau ,
Vous faut-il tant prier pour un coup de ciſeau ?
Inſenſé que je ſuis ! en ce malheur extrême
Je demande la mort à d'autres qu'à moy-même ;
Aveugle , je m'arrête à ſupplier en vain ,
Et pour me contenter j'ay dequoy dans la main.
Il faut rendre ma vie au fer qui l'a ſauvée ,
C'eſt à luy qu'elle eſt duë , il ſe l'eſt reſervée ,
Et l'honneur , quel qu'il ſoit , de finir mes malheurs,
C'eſt pour me le donner qu'il l'ôte à des Voleurs.
Pouſſons donc hardiment. Mais helas ! cette épée
Coulant entre mes doigts , laiſſe ma main trompée ,
Et ſa lame timide à procurer mon bien
Au ſang des Aſſaſſins n'oſe mêler le mien.
Ma foibleſſe importune à mon trépas s'oppoſe ,
En vain je m'y réſous , en vain je m'y diſpoſe ,
Mon reſte de vigueur ne peut l'effectuer ,
J'en ay trop pour mourir , trop peu pour me tuer ,
L'un me manque au beſoin , & l'autre me réſiſte.
Mais je voy s'entr'ouvrir les beaux yeux de Caliſte ,

Les roſes de ſon teint n'ont plus tant de pâleur,
Et j'entends un ſoûpir qui flate ma douleur.
Voyez, Dieux inhumains, que malgré vôtre envie,
L'Amour luy ſçait donner la moitié de ma vie,
Qu'une Ame deſormais ſuffit à deux Amans.

CALISTE.

Hélas! qui me r'appelle à de nouveaux tourmens?
Si Roſidor n'eſt plus, pourquoi reviens-je au monde?

ROSIDOR.

O merveilleux effet d'une amour ſans ſeconde!

CALISTE.

Exécrable Aſſaſſin qui rougis de ſon ſang,
Dépêche comme à luy de me percer le flanc,
Prends de luy ce qui reſte

ROSIDOR.

Adorable cruelle,
Eſt-ce ainſi qu'on reçoit un Amant ſi fidelle?

CALISTE.

Ne m'en fais point un crime; encor pleine d'effroy
Je ne t'ay méconnu qu'en ſongeant trop à toy.
J'avois ſi bien gravé là dedans ton image,
Qu'elle ne vouloit pas céder à ton viſage;
Mon eſprit glerieux & jaloux de l'avoir,
Envioit à mes yeux le bon heur de te voir.
Mais quel ſecours propice a trompé mes alarmes?
Contre tant d'Aſſaſſins qui t'a prêté des armes?

ROSIDOR.

Toy-même, qui t'a miſe à telle heure en ces lieux?
Où je te voy mourir & revivre à mes yeux?

CALISTE.

Quand l'Amonr une fois regne ſur ſon courage...
Mais tâchons de gagner juſqu'au premier village,
Où ces boüillons de ſang ſe puiſſent arrêter;
Là j'aurai tout loiſir de te le raconter,
Pourvû que Roſidor à ſon tour m'entretienne...

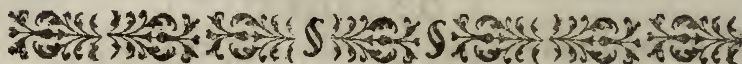
ROSIDOR.

Allons, ma volonté n'a de loy que la tienne,
Et l'Amour par tes yeux devenu tout puiſſant,
Rend déja la vigueur à mon corps languiſſant.

CALISTE.

Il donne en même temps une aide à ta foiblesse,
Puisqu'il fait que la mienne auprés de toy me laisse,
Et qu'en dépit du sort, ta Caliste aujourd'huy
A tes pas chancelans pourra servir d'appuy.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE *masqué.*



DESTINS, qui réglez tout au gré de vos caprices,
Sur moy donc tout à coup fondent vos injustices,
Et trouvent à leurs traits si long-temps retenus,
Afin de mieux frapper, des chemins inconnus?
Dites, que vous ont fait Rosidor, ou Pymante?
Donnez une raison, destins, qui me démente?
Dites ce qu'ils ont fait, qui vous puisse émouvoir
A partager si mal entr'eux vôtre pouvoir?
Luy rendre contre moy l'impossible possible
Pour rompre le succés d'un dessein infaillible,
C'est prêter un miracle à son bras sans secours
Pour conserver son sang au péril de mes jours.
Trois ont fondu sur luy sans le jetter en fuite,
A peine en m'y jettant moy-même je l'évite,
Loin de laisser la vie, il a sçû l'arracher,
Loin de céder au nombre, il l'a sçû retrancher.
Toute vôtre faveur à son aide occupée
Trouve à le mieux armer en rompant son épée,

Et ressaisit ses mains par celles du hazard,
L'une d'une autre épée, & l'autre d'un poignard.
O honte ! ô déplaisirs ! ô desespoir ! ô rage !
Ainsi donc un Rival pris à mon avantage
Ne tombe dans mes rets que pour les déchirer,
Son bonheur qui me brave a sçû l'en retirer,
Sur mes gens il luy donne une prompte victoire,
Et fait de son péril un sujet de sa gloire !
Retournons animez d'un courage plus fort,
Retournons, & du moins perdons nous dans sa mort.
Sortez de vos cachots, infernales Furies,
Apportez à m'aider toutes vos barbaries ;
Qu'avec vous tout l'Enfer me serve en ce dessein,
Qu'un sanglant desespoir me verse dans le sein.
J'avois de point en point l'entreprise tramée,
Comme dans mon esprit vous me l'aviez formée,
Mais contre Rosidor tout le pouvoir humain
N'a que de la foiblesse, il y faut vôtre main.
En vain, cruelles Sœurs, ma fureur vous appelle,
En vain vous armeriez l'Enfer pour ma querelle,
La Terre vous refuse un passage à sortir
Ouvre du moins ton sein, Terre, pour m'engloutir,
N'attends pas que Mercure avec son Caducée
M'en fasse aprés ma mort l'ouverture forcée,
N'attends pas qu'un supplice, hélas, trop mérité
Ajoûte l'infamie à tant de lâcheté ;
Préviens-en la rigueur, rends toy-même justice
Aux projets avortez d'un si noir artifice.
Mes cris s'en vont en l'air, & s'y perdent sans fruit.
Dans mon vif desespoir tout me fuit, ou me nuit,
La Terre n'entend point la douleur qui me presse,
Le Ciel me persecute, & l'Enfer me délaisse.
Affronte les, Pymante, & sauve en dépit d'eux
Ta vie & ton honneur d'un pas si dangereux.
Si quelque espoir te reste, il n'est plus qu'en toy-même,
Et si tu veux t'aider, ton mal n'est pas extrême.
Passe pour Villageois dans un lieu si fatal,
Et réservant ailleurs la mort de ton Rival,

Fais que d'un même habit la trompeuſe apparence
Qui le mit en péril, te mette en aſſurance.
Mais ce maſque l'empêche, & me vient reprocher
Un crime qu'il découvre au lieu de me cacher.
Ce damnable inſtrument de mon lâche artifice,
Aprés mon coup manqué, n'en eſt plus que l'indice,
Et ce fer, qui tantôt inutile en ma main
Que ma fureur jalouſe avoit armée en vain,
Sçût ſi mal attaquer & plus mal me défendre,
N'eſt propre deſormais qu'à me faire ſurprendre.
Il jette ſon maſque & ſon épée dans la Crotte.
Allez, témoins honteux de mes honteux forfaits,
N'en produiſez non plus de ſoupçons, que d'effets.
Ainſi n'ayant plus rien qui démente ma feinte,
Au milieu de ce bois je marcherai ſans crainte,
Tant que. . .

SCENE II.

LYSARQUE, PYMANTE, Archers.

LYSARQUE.

MOn grand Ami.

PYMANTE.

Monſieur.

LYSARQUE.

Viens-çà, dis-nous;
N'as-tu point ici vû deux Cavaliers aux coups?

PYMANTE.

Non, Monſieur.

LYSARQUE.

Ou l'un d'eux ſe ſauver à la fuite?

PYMANTE.

Non, Monſieur.

LYSARQUE.

Ni paſſer en ce lieu-cy ſans ſuite?

PYMANTE.

Attendez, il y peut avoir quelque huit jours...

LYSARQUE.

Je parle d'aujourd'huy, laiſſe-là ces diſcours,
Réponds préciſément.

PYMANTE.

Pour aujourd'huy, je penſe...
Toutefois ſi la choſe étoit de conſéquence,
Dans le prochain village on ſçauroit aiſément...

LYSARQUE.

Donnons juſques au lieu, c'eſt trop d'amuſement.

PYMANTE *ſeul.*

Ce départ favorable enfin me rend la vie,
Que tant de queſtions m'avoient preſque ravie.
Cette troupe d'Archers aveugles en ce point,
Trouve ce qu'elle cherche, & ne s'en ſaiſit point;
Bien que leur conducteur donne aſſez à connoître
Qu'ils vont pour arrêter l'ennemi de ſon maître,
J'échappe neanmoins en ce pas hazardeux
D'auſſi prés de la mort que je me voyois d'eux.
Que j'aime ce péril dont la vaine menace
Promettoit un orage, & ſe tourne en bonace,
Ce péril qui ne veut que me faire trembler,
Ou plûtôt qui ſe montre & n'oſe m'accabler!
Qu'heureuſement défait d'un maſque & d'une épée,
J'ay leur crédulité ſous ces habits trompée,
De ſorte qu'à preſent deux corps deſanimez
Termineront l'exploit de tant de gens armez;
Corps qui gardent tous deux un naturel ſi traître,
Qu'encor aprés leur mort ils vont trahir leur maître,
Et le faire l'auteur de cette lâcheté,
Pour mettre à ſes dépens Pymante en ſûreté!
Mes habits rencontrez ſous les yeux de Lyſarque
Peuvent de mes forfaits donner ſeul quelque marque;
Mais s'il ne les voit pas, alors ſans nul effroy
Je n'ay qu'à me ranger en hâte auprés du Roy,
Où je verrai tantôt avec effronterie
Clitandre convaincu de ma ſupercherie.

SCENE III.

LYSARQUE, Archers.

LYSARQUE *regarde le corps de Geronte & de Lycaste.*

CEla ne suffit pas, il faut chercher encor,
Et trouver, s'il se peut, Clitandre, ou Rosidor.
Amis, sa Majesté par ma bouche avertie
Des soupçons que j'avois touchant cette partie,
Voudra sçavoir au vray ce qu'ils sont devenus.

1. ARCHER.

Pourroit-elle en douter? ces deux corps reconnus
Font trop voir le succés de toute l'entreprise.

LYSARQUE.

Et qu'en présumes-tu?

1. ARCHER.

Que malgré leur surprise,
Leur nombre avantageux, & leur déguisement,
Rosidor de leurs mains se tire heureusement.

LYSARQUE.

Ce n'est qu'en me flattant que tu te le figures;
Pour moy je n'en conçois que de mauvais augures,
Et présumes plûtôt que son bras valeureux,
Avant que de mourir s'est immolé ces deux.

1. ARCHER.

Mais où seroit son corps?

LYSARQUE.

Au creux de quelque roche,
Où les traîtres voyant nôtre troupe si proche,
N'auront pas eu loisir de mettre encor ceux-ci,
De qui le seul aspect rend le crime éclairci.

2. ARCHER *luy presentant les deux piéces rompuës de l'épée de Rosidor.*

Monsieur connoissez-vous ce fer & cette garde?

LYSARQUE.

Donne-moy que je voie. Oüi, plus je les regarde,
Plus je ſuis ſûr par eux du déplorable ſort
D'un Maître qui n'a pû s'en deſſaiſir que mort.

2. ARCHER.

Monſieur, avec cela j'ay vû dans cette route
Des pas mêlez de ſang diſtillé goutte à goutte.

LYSARQUE.

Suivons-les au hazard. Vous autres, enlevez
Promptement ces deux corps que nous avons trouvez.

Lyſarque & cet Archer rentrent dans le bois, & le reſte des Archers reportent à la Cour les corps de Géronte & de Lycaſte.

SCENE IV.

FLORIDAN, CLITANDRE, PAGE.

FLORIDAN *parlant à ſon Page.*

Ce cheval trop fougueux m'incommode à la chaſſe;
Tiens-m'en un autre prêt, tandis qu'en cette place
A l'ombre des ormeaux l'un dans l'autre enlacez,
Clitandre m'entretient de ſes travaux paſſez.
Qu'au reſte, les Veneurs allant ſur leurs briſées
Ne forcent pas le Cerf s'il eſt aux repoſées;
Qu'ils prennent connoiſſance, & preſſent mollement,
Sans le donner aux chiens qu'à mon commandement.

Le Page rentre.

Achéve maintenant l'hiſtoire commencée
De ton affection ſi mal recompenſée.

CLITANDRE.

Ce récit ennuyeux de ma triſte langueur,
Mon Prince, ne vaut pas le tirer en longueur;
J'ay tout dit en un mot, cette fiére Caliſte
Dans ſes cruels mépris inceſſamment perſiſte,
C'eſt toûjours elle même, & ſous ſa dure loy
Tout ce qu'elle a d'orgueil ſe réſerve pour moy.
Pendant que mon Rival, ſes plus chéres délices,

Redouble ses plaisirs en voyant mes supplices.

FLORIDAN.

Ou tu te plains à faux, ou puissamment épris
Ton courage demeure insensible au mépris,
Et je m'étonne fort qu'il n'ait point dans ton ame
Rétabli ta raison, ou dissipé ta flâme.

CLITANDRE.

Quelque charmes secrets mélez dans ses rigueurs
Etouffent en naissant la révolte des cœurs,
Et le mien auprés d'elle, à quoy qu'il se dispose,
Murmurant de son mal, en adore la cause.

FLORIDAN.

Mais puisque son dédain, au lieu de te guérir,
Ranime ton amour qu'il dût faire mourir,
Sers-toy de mon pouvoir; en ma faveur la Reine
Tient & tiendra toûjours Rosidor en haleine;
Mais son commandement dans peu, si tu le veux,
Te met à ma priére au comble de tes vœux.
Avise donc, tu sçais qu'un Fils peut tout sur elle.

CLITANDRE.

Malgré tous les mépris de cette ame cruelle
Dont un autre a charmé les inclinations,
J'ay toûjours du respect pour ses perfections,
Et je serois fâché qu'aucune violence...

FLORIDAN.

L'amour sur le respect emporte la balance.

CLITANDRE.

Je brûle, & le bonheur de vaincre ses froideurs
Je ne les veux devoir qu'à mes vives ardeurs;
Je ne la veux gagner qu'à force de services.

FLORIDAN.

Ainsi donc tu veux vivre en d'éternels supplices?

CLITANDRE.

Il suffit à mon feu qu'un Rival préféré
N'obtient, non plus que Moy, le succés esperé.
A la longue ennuyez, la moindre négligence,
Pourra de leurs esprits rompre l'intelligence,
Un temps bien pris alors me donne en un moment
Ce que depuis trois ans je poursuis vainement.

n Prince, trouvez bon...

FLORIDAN.

N'en dy pas davantage,
:on qui vient me faire icy quelque message,
prendroit malgré toy l'état de tes amours.

SCENE V.

LORIDAN, CLITANDRE, CLEON.

CLEON.

Ardonnez-moy, Seigneur, si je romps vos discours,
C'est en obéïssant au Roy qui me l'ordonne,
t rappelle Clitandre auprés de sa personne.

FLORIDAN.

Qui?

CLEON.

Clitandre, Seigneur.

FLORIDAN.

Et que luy veut le Roy?

CLEON.

De semblables secrets ne s'ouvrent pas à moy.

FLORIDAN.

Je n'en sçay que penser, & la cause incertaine
De ce commandement tient mon esprit en peine.
Pourray-je me résoudre à te laisser aller,
Sans sçavoir les motifs qui te font appeller?

CLITANDRE.

C'est à mon jugement quelque prompte entreprise,
Dont l'exécution à moy seul est remise;
Mais quoyque là-dessus j'ose m'imaginer,
C'est à moy d'obéïr sans rien examiner.

FLORIDAN.

J'y consens à regret, va, mais qu'il te souvienne

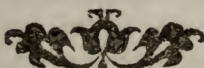
Que je chéris ta vie à l'égard de la mienne,
Et pour rendre le calme à mon cœur agité,
Que j'en ſçache au plûtôt toute la vérité.
Ce Cor m'appelle; Adieu, toute la chaſſe prête
N'attend que ma preſence à relancer la Bête,

SCENE VI.

DORISE *achevant de ſe vétir de l'habit de Géronte qu'elle avoit trouvé dans le bois.*

ACheve, malheureuſe, achéve de vêtir
Ce que ton mauvais ſort laiſſe à te garantir.
Si de tes trahiſons la jalouſe impuiſſance
Sçeut donner un faux crime à la même innocence,
Recherche maintenant par un plus juſte effet
Une fauſſe innocence à cacher ton forfait.
Quelle honte importune au viſage te monte
Pour un ſexe quitté dont tu n'es que la honte?
Il t'abhorre lui-même, & ce déguiſement,
En le deſavoüant, l'oblige pleinement.
Aprés avoir perdu ſa douceur naturelle,
Dépoüille ſa pudeur qui te meſſied ſans elle,
Dérobe tout d'un temps par ce crime nouveau,
Et l'autre aux yeux du monde, & ta tête au bourreau;
Si tu veux empêcher ta perte inévitable,
Deviens plus criminelle, & parois moins coupable;
Par une fauſſeté tu tombes en danger,
Par une fauſſeté ſçache t'en dégager.
Fauſſeté déteſtable, où me viens-tu réduire?
Honteux déguiſement, où me vas-tu conduire?
Icy de tous côtez l'effroi ſuit mon erreur,
Et j'y ſuis à moy-même une nouvelle horreur.
L'image de Caliſte à ma fureur ſoûtraite
Y brave fiérement ma timide retraite,
Encor, ſi ſon trépas ſecondant mon deſir
Méloit à mes douleurs l'ombre d'un faux plaiſir;

ais tels sont les excés du malheur qui m'opprime,
(u'il ne m'est pas permis de joüir de mon crime;
I.ns l'état pitoyable où le Sort me réduit,
n mérite la peine, & n'en ay pas le fruit,
tout ce que j'ay fait contre mon Ennemie,
redoublant sa gloire, accroît mon infamie.
N'importe, Rosidor, de mes cruels destins
ent dequoy repousser ces lâches Assassins.
valeur inutile en sa main desarmée
as moy ne vivroit plus que chez la renommée:
nsi rien desormais ne pourroit m'enflamer,
ayant plus que haïr je n'aurois plus qu'aimer.
cheuse loy du Sort qui s'obstine à ma peine;
sauve mon amour, & je manque à ma haine,
:s contraires succés demeurant sans effet
nt naître mon malheur de mon heur imparfait.
outefois l'orgueilleux pour qui mon cœur soûpire
: moy seule aujourd'huy tient le jour qu'il respire,
m'en est redevable; & peut-être à son tour
ette obligation produira quelque amour.
orise, à quels pensers ton espoir se ravale!
l vit par ton moyen, c'est pour une Rivale.
'attens plus, n'attens plus que la haine de sa part,
offense vient de toy, le secours du hazard.
algré les vains efforts de ta ruse traîtresse,
: hazard par tes mains le rend à sa Maîtresse,
e péril mutuel qui conserve leurs jours
ma honte, ne peut qu'augmenter leurs amours.
Ieureux couple d'Amans que le destin assemble,
Qu'il met dans le péril, qu'il en retire ensemble!



SCENE VII.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *la prenant pour Géronte &
l'embrassant.*

O Dieux ! voicy Géronte, & je le croyois mort,
Malheureux Compagnon de mon funeste sort.

DORISE *croyant qu'il la prend pour Rosidor, &
qu'en l'embrassant il la poignarde.*

Ton œil t'abuse, helas ! miserable, regarde
Qu'au lieu de Rosidor ton erreur me poignatde.

PYMANTE.

Ne crains pas, cher amy, ce funeste accident,
Je te connois assez, je suis... Mais imprudent,
Où m'alloit engager mon erreur indiscrette !
Monsieur, pardonnez-moy la faute que j'ay faite;
Un Berger d'icy prés a quitté ses brebis
Pour s'en aller au champ presqu'en pareils habits,
Et d'abord vous prenant pour ce mien Camarade
Mes sens d'aise aveuglez ont fait cette escapade.
Ne craignez point au reste un pauvre Villageois,
Qui seul & desarmé court à travers ces bois.
D'un ordre assez précis l'heure presque expirée
Me deffend des discours de plus longue durée;
A mon empressement pardonnés cet adieu,
Je perdrois trop, Monsieur, à tarder en ce lieu.

DORISE.

Amy, qui que tu sois, si ton ame sensible
A la compassion peut se rendre accessible.
Un jeune Gentilhomme implore ton secours ?
Prens pitié de mes maux pour trois ou quatre jours,
Durant ce peu de temps accorde une retraite
Sous ton chaume rustique à ma fuite secrette.
D'un Ennemy puissant la haine me poursuit,

Et n'ayant pû qu'à peine éviter cette nuit...

PYMANTE.

L'affaire qui me presse est assez importante
Pour ne pouvoir, Monsieur, répondre à vôtre attente;
Mais si vous me donniez le loisir d'un moment,
Je vous asseurerois d'être icy promptement,
Et j'estime qu'alors il me seroit facile,
Contre cét Ennemy, de vous faire un azile.

DORISE.

Mais avant ton retour si quelque instant fatal
M'exposoit par malheur aux yeux de ce brutal,
Et que l'emportement de son humeur altiére...

PYMANTE.

Pour ne rien hazarder, cachez-vous là derriére.

DORISE.

Souffre que je te suive, & que mes tristes pas...

PYMANTE.

J'ay des secrets, Monsieur, qui ne le souffrent pas;
Et ne puis rien pour vous à moins que de m'attendre;
Avisez au party que vous avez à prendre.

DORISE.

Va donc, je t'attendray.

PYMANTE.

Cette touffe d'ormeaux
Vous pourra cependant couvrir de ses rameaux.

SCENE VIII.

PYMANTE.

ENfin graces au Ciel, ayant sçeu m'en défaire,
Je puis seul aviser à ce que je dois faire.
Qui qu'il soit, il a veu Rosidor attaqué,
Et sçait assurément que nous l'avons manqué:
N'en étant point connu, je n'en ay rien à craindre,
Puis qu'ainsi déguisé, tout ce que je veux feindre
Sur son esprit crédule obtient un tel pouvoir.

Toutefois plus j'y ſonge, & plus je penſe voir
Par quelque grand effet de vangeance divine
En ce foible témoin l'auteur de ma ruïne.
Son indice douteux, pour peu qu'il ait de jour,
N'éclaircira que trop mon forfait à la Cour.
Simple, j'ay peur encor que ce malheur m'avienne,
Et je puis éviter ma perte par la ſienne:
Et même l'on diroit qu'un Antre tout exprés
Me garde mon épée au fonds de ces foreſts.
C'eſt en ce lieu fatal qu'il me le faut conduire,
C'eſt là que je le puis empêcher de me nuire.
J'ay peine à m'y reſoudre; un reſte de pitié
Violente mon cœur à des traits d'amitié;
En vain je luy reſiſte, & tâche à me défendre
D'un ſecret mouvement que je ne puis comprendre.
Son âge, ſa beauté, ſa grace, ſon maintien,
Forcent mes ſentimens à luy vouloir du bien,
Et l'air de ſon viſage a quelque mignardiſe
Qui ne tire pas mal à celle de Doriſe.
Ah! que tant de malheurs m'auroient favoriſé,
Si c'étoit elle-même en habit déguiſé!
J'en meurs déja de joye, & mon ame ravie
Abandonne le ſoin du reſte de ma vie,
Je ne ſuis plus à moy, quad je viens à penſer
A quoy l'occaſion me pourroit diſpenſer.
Quoy qu'il en ſoit, voyant tant de ſes traits enſemble,
Je porte du reſpect à ce qui luy reſſemble.
Miſerable Pymante, ainſi donc tu te perds
Encor qu'il tienne un peu de celle que tu ſers,
Etouffe ce témoin pour aſſurer ta tête.
S'il eſt comme il le dit, batu d'une tempête,
Au lieu qu'en ta cabane il cherche quelque port,
Fay que dans cette grotte il rencontre ſa mort.
Modére toy, cruel, & plûtôt examine
Sa parole, ſon teint, & ſa taille, & ſa mine;
Si c'eſt Doriſe, alors révoque cet Arrét;
Sinon, que la pitié céde à ton intérêt.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, ROSIDOR, CALISTE, UN PREVOST.

ALCANDRE.


'Admirable rencontre à mon ame ravie,
De voir que deux Amans s'entredoivent la vie,
De voir que ton péril la tire de danger,
Que le sien te fournit dequoy t'en dégager,
Qu'à deux desseins divers la même heure choisie
Assemble en même lieu pareille jalousie,
Et que l'heureux malheur qui vous a menacez
Avec tant de justesse a ses temps compassez.

ROSIDOR.

Sire, ajoûtez du Ciel l'occulte providence.
Sur deux Amans il verse une même influence,
Et comme l'un par l'autre il a sçû nous sauver,
Il semble l'un pour l'autre exprés nous conserver.

ALCANDRE.

Je t'entends, Rosidor, par là tu me veux dire
Qu'il faut qu'avec le Ciel ma volonté conspire,
Et ne s'oppose pas à ses justes decrets,
Qu'il vient de témoigner par tant d'avis secrets.
Eh bien, je veux moy-même en parler à la Reine;
Elle se fléchira, ne t'en mets pas en peine.
Achéve seulement de me rendre raison
De ce qui t'arriva depuis sa pâmoison.

ROSIDOR.

Sire, un mot desormais suffit pour ce qui reste.

Lysarque & vos Archers depuis ce lieu funeste
Se laisserent conduire aux traces de mon sang,
Qui durant le chemin me dégouttoit du flanc,
Et me trouvant enfin dessous un toit rustique
Ranimé par les soins de son amour pudique,
Leurs bras officieux m'ont ici rapporté,
Pour en faire ma plainte à vôtre Majesté.
Non pas que je soûpire aprés une vangeance,
Qui ne peut me donner qu'une fausse allégeance;
Le Prince aime Clitandre, & mon respect consent
Que son affection le déclare innocent;
Mais si quelque pitié d'une telle infortune
Peut souffrir aujourd'huy que je vous importune,
Otant par un hymen l'espoir à mes Rivaux,
Sire, vous tariricz la source de nos maux.

ALCANDRE.

Tu fuis à te vanger, & l'amour qui te presse,
Fait céder ce désir aux vœux de ta Maîtresse:
Aussi n'est-ce qu'à moy de punir ces forfaits,
Et de montrer à tous par de puissans effets
Qu'attaquer Rosidor c'est se prendre à moy-même,
Tant je veux que chacun respecte ce que j'aime.
Je le ferai bien voir. Quand un si lâche tour
Auroit eu pour objet le moindre de ma Cour,
Je devrois au Public par un honteux supplice
De telles trahisons l'exemplaire justice,
Mais Rosidor surpris, & blessé comme il est,
Au devoir d'un vray Roy joint mon propre interêt,
Et je ferai sentir au perfide Clitandre,
Quelque part que le Prince y puisse, ou veuille prendre,
Combien mal à propos sa folle vanité
Croyoit dans sa faveur trouver l'impunité.
Je tiens cet Assassin, un soupçon véritable
Que m'ont donné les corps d'un couple détestable,
De son lâche attentat m'avoit si bien instruit,
Que déja dans les fers il en reçoit le fruit.
Toy qu'avec Rosidor le bonheur a sauvée,
Tu te peux assurer que Dorise trouvée,
Comme ils avoient choisi même heure à vôtre mort,

n même heure tous deux auront un même sort.

CALISTE.

ire, ne songez pas à cette miserable ;
Rosidor garanti me rend sa redevable,
Et je me sens forcée à luy vouloir du bien,
D'avoir à vôtre Etat conservé ce soûtien.

ALCANDRE.

Le généreux orgueil des ames magnanimes
Par un noble dédain sçait pardonner les crimes :
Mais vôtre aspect m'emporte à d'autres sentimens,
Dont je ne puis cacher les justes mouvemens ;
Ce teint pâle à tous deux m'enflâme de colére,
Et vouloir m'adoucir, c'est vouloir me déplaire.

ROSIDOR.

Mais, Sire, que sçait on ? Peut-être ce Rival,
Qui m'a fait aprés tout plus de bien que de mal,
Si-tôt qu'il vous plaira d'écouter sa défense,
Sçaura de ce forfait purger son innocence.

ALCANDRE.

Et par où la purger ? Sa main d'un trait mortel
A signé son Arrêt en signant ce cartel.
Peut-il desavoüer ce qu'assure un tel gage,
Envoyé de sa part, & rendu par son Page ?
Peut-il desavoüer que ses gens déguisez,
De son commandement ne soient autorisez ?
Les deux, tout morts qu'ils sont, qu'on les traîne à la boüe,
L'autre aussi-tôt que pris se verra sur la roüe,
Et pour le scélérat que je tiens prisonnier,
Ce jour que nous voyons luy sera le dernier.
Qu'on l'améne au Conseil; par forme il faut l'entendre,
Et voir par quelle adresse il pourra se défendre,
Toy, pense à te guérir ; & croy que pour le mieux
Je ne veux pas montrer ce perfide à tes yeux.
Si-tôt que devant toy tu le verrois paroître,
Ton sang rejailliroit au visage du traître.

ROSIDOR.

L'apparence déçoit, & souvent on a vû
Sortir la verité d'un moyen imprévu,

Bien que la conjecture y fût encor plus forte.
Du moins, Sire, appaisez l'ardeur qui vous transport
Que l'ame plus tranquille, & l'esprit plus remis,
Le seul pouvoir des loix perde nos ennemis.

ALCANDRE.

Sans plus m'importuner, ne songe qu'à tes plaies.
Non il ne fut jamais d'apparences si vraies,
Douter de ce forfait c'est manquer de raison.
Derechef, ne prens soin que de ta guérison.

SCENE II.

ROSIDOR, CALISTE.

ROSIDOR.

AH! que ce grand couroux sensiblement m'afflige.

CALISTE.

C'est ainsi que le Roy te refusant t'oblige,
Il te donne beaucoup en ce qu'il t'interdit,
Et tu gagnes beaucoup d'y perdre ton crédit.
On voit dans ces refus une marque certaine
Que contre Rosidor toute priere est vaine;
Ses violens transports sont d'assurez témoins
Qu'il t'écouteroit mieux s'il te chérissoit moins.
Mais un plus long séjour pourroit ici te nuire,
Ne perdons plus de tems, laisse-moy te conduire
Jusque dans l'antichambre où Lysarque t'attend,
Et montre desormais un esprit plus content.

ROSIDOR

Si prés de te quitter...

CALISTE.

N'acheve pas ta plainte.
Tous deux nous ressentons cette commune atteinte;
Mais d'un fâcheux respect la tyrannique loy
M'appelle chez la Reine, & m'éloigne de toy.
Il me luy faut conter comme l'on m'a surprise,
Excuser mon absence en accusant Dorise,

Et luy dire comment par un cruel destin
Mon devoir auprés d'elle a manqué ce matin.

ROSIDOR.

Va donc, & quand la Reine, aprés la chose sçûë,
Fera voir la pitié qu'elle en aura conçûë,
Figures-luy si bien Clitandre tel qu'il est,
Qu'elle n'ose en ses feux prendre plus d'interêt.

CALISTE.

Ne crains pas desormais que mon amour s'oublie,
Répare seulement ta vigueur affoiblie,
Sçache bien te servir de la faveur du Roy,
Et pour tout le surplus repose-t-en sur moy.

SCENE III.

CLITANDRE *en prison.*

JE ne sçay si je veille, ou si ma rêverie
A mes sens endormis fait quelque tromperie,
Peu s'en faut dans l'excés de ma confusion
Que je ne prenne tout pour une illusion.
Clitandre prisonnier! je n'en fais pas croyable,
Ni l'air sale & puant d'un cachot effroyable,
Ni de ce foible jour l'incertaine clarté,
Ni le poids de ces fers dont je suis arrêté.
Je le sens, je le vois, mais mon ame innocente
Dément tous les objets que mon œil luy présente,
Et les desavoüant, défend à ma raison
De me persuader que je sois en prison.
Jamais aucun forfait, aucun dessein infâme,
N'a pû soüiller ma main, ni glisser dans mon ame,
Et je suis retenu dans ces funestes lieux!
Non, cela ne se peut, vous vous trompez, mes yeux,
J'aime mieux rejetter vos plus clairs témoignages,
J'aime mieux démentir ce qu'on me fait d'outrages,
Que de m'imaginer sous un si juste Roy,
Qu'on peuple les prisons d'innocens comme moy.
Cependant je m'y trouve, & bien que ma pensée

Recherche à la rigueur ma conduite passée,
Mon exacte censure a beau l'examiner,
Le crime qui me perd ne se peut deviner,
Et quelque grand effort que fasse ma mémoire,
Elle ne me fournit que des sujets de gloire.
Ah, Prince, c'est quelqu'un de vos faveurs jaloux
Qui m'impute à forfait d'étre chéri de vous;
Le temps qu'on m'en separe, on le donne à l'envie,
Comme une liberté d'attenter sur ma vie.
Le cœur vous le disoit, & je ne sçay comment
Mon destin me poussa dans cet aveuglement,
De rejetrer l'avis de mon Dieu tutelaire;
C'est là ma seule faute, & c'en est le salaire,
C'en est le châtiment que je reçois ici,
On vous vange, mon Prince, en me traitant ainsi
Mais vous sçaurez montrer, embrassant ma défense
Que qui vous vange ainsi puissamment vous offense.
Les perfides auteurs de ce complot maudit,
Qu'à me persecuter vôtre absence enhardit,
A vôtre heureux retour verront que ces tempêtes,
Clitandre préservé, n'abattront que leurs têtes.
Mais on ouvre, & quelqu'un dans cette sombre hor-
reur,
Par son visage affreux redouble ma terreur.

SCENE IV.

CLITANDRE, LE GEOLIER

LE GEOLIER.

PErmettez que ma main de ces fers vous détache.

CLITANDRE.

Suis-je libre déja?

LE GEOLIER.

Non encor, que je sçache.

CLITANDRE.

Quoy, ta seule pitié s'y hazarde pour moy?

LE GEOLIER.

Non, c'eſt un ordre exprés de vous conduire au Roy.

CLITANDRE

Ne m'apprendras-tu point le crime qu'on m'impute,
Et quel lâche impoſteur ainſi me perſécute ?

LE GEOLIER.

Deſcendons, un Prevôt qui vous attend là-bas
Vous pourra mieux que moy contenter ſur ce cas.

SCENE V.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE, *regardant une aiguille qu'elle avoit laiſſée par mégarde dans ſes cheveux en ſe déguiſant.*

En vain pour m'éblouïr vous uſez de la ruſe,
Mon eſprit, quoique lourd, aiſément ne s'abuſe,
Ce que vous me cachez, je le lis dans vos yeux :
Quelque revers d'amour vous conduit en ces lieux,
N'eſt-il pas vray, Monſieur ? & même cette aiguille
Sent aſſez les faveurs de quelque belle Fille ;
Elle eſt, ou je me trompe, un gage de ſa foy.

DORISE.

O Malheureuſe aiguille ! hélas, c'eſt fait de moy.

PYMANTE.

Sans doute vôtre plaie à ce mot s'eſt r'ouverte.
Monſieur, regrettez-vous ſon abſence ou ſa perte ?
Vous auroit-elle bien pour un autre quitté,
Et payé vos ardeurs d'une infidélité ?
Vous ne répondez point ! cette rougeur confuſe,
Quoique vous vous taiſiez, clairement vous accuſe.
Briſons-là, ce diſcours vous fâcheroit enfin ;
Et c'étoit pour tromper la longueur du chemin,
Qu'aprés pluſieurs diſcours, ne ſçachant que vous dire,
J'ay touché ſur un point dont vôtre cœur ſoûpire,

Et dequoy fort souvent on aime mieux parler,
Que de perdre son temps en des propos en l'air.

DORISE.

Ami, ne porte plus la sonde en mon courage,
Ton entretien commun me charme davantage,
Il ne peut me lasser, indifferent qu'il est ;
Et ce n'est pas aussi sans sujet qu'il me plaît.
Ta conversation est tellement civile,
Que pour un tel esprit ta naissance est trop vile,
Tu n'as de villageois que l'habit & le rang,
Tes rares qualitez te font d'un autre sang ;
Même plus je te vois, plus en toy je remarque
Des traits pareils à ceux d'un Cavalier de marque,
Il s'appelle Pymante, & ton air & ton port
Ont avec tous les siens un merveilleux rapport.

PYMANTE.

J'en suis tout glorieux, & de ma part je prise
Vôtre rencontre autant que celle de Dorise,
Autant que si le Ciel appaisant sa rigueur,
Me faisoit maintenant un present de son cœur.

DORISE.

Qui nommes-tu Dorise ?

PYMANTE.

Une jeune cruelle
Qui me fuit pour un autre.

DORISE.

Et ce Rival s'appelle ?

PYMANTE.

Le Berger Rosidor.

DORISE.

Ami ; ce nom si beau
Chez vous donc se profane à garder un Troupeau ?

PYMANTE.

Madame, il ne faut plus que mon feu vous déguise
Que sous ces faux habits je reconnois Dorise.
Je ne suis point surpris de me voir dans ces bois
Ne passer à vos yeux que pour un Villageois,
Vôtre haine pour moy fut toûjours assez forte
Pour déferer sans peine à l'habit que je porte ;

Cette fauſſe apparence aide & ſuit vos mépris :
Mais cette erreur vers vous ne m'a jamais ſurpris.
Je ſçay trop que le Ciel n'a donné l'avantage
De tant de raretez qu'à vôtre ſeul viſage.
Si-tôt que je l'ay vû, j'ay crû voir en ces lieux
Doriſe déguiſée, ou quelqu'un de nos Dieux ;
Et ſi j'ay quelque temps feint de vous méconnoître,
En vous prenant pour tel que vous vouliez paroître,
Admirez mon amour, dont la diſcretion
Rendoit à vos déſirs cette ſoûmiſſion,
Et diſpoſez de moy qui borne mon envie
A prodiguer pour vous tout ce que j'ay de vie.

DORISE.

Pymante, & quoy, faut-il qu'en l'état où je ſuis
Tes importunitez augmentent mes ennuis !
Faut-il que dans ce bois ta rencontre funeſte
Vienne encor m'arracher le ſeul bien qui me reſte,
Et qu'ainſi mon malheur au dernier point venu
N'oſe plus eſperer de n'être pas connu ?

PYMANTE.

Voyez comme le Ciel égale nos fortunes,
Et comme pour les faire entre nous deux communes,
Nous réduiſant enſemble à ces déguiſemens,
Il montre avoir pour nous de pareils mouvemens.

DORISE.

Nous changeons bien d'habits, mais non pas de viſages,
Nous changeons bien d'habits, mais non pas de courages,
Et ces maſques trompeurs de nos conditions
Cachent, ſans les changer, nos inclinations.

PYMANTE

Me négliger toûjours ! & pour qui vous néglige !

DORISE.

Que veux-tu ? ſon mépris plus que ton feu m'oblige,
J'y trouve malgré moy je ne ſçay quel appas
Par où l'ingrat me tuë, & ne m'offenſe pas.

PYMANTE.

Qu'esperez-vous enfin d'un amour si frivole
Pour cet ingrat Amant qui n'est plus qu'une idole ?

DORISE.

Qu'une idole ! ce mot me donne de l'effroy.
Rosidor une idole ! ah, perfide, c'est toy,
Ce sont tes trahisons qui l'empêchent de vivre,
Je t'ay vû dans ce bois moy-même le poursuivre,
Avantagé du nombre, & vêtu de façon,
Que ce rustique habit effaçoit tout soupçon :
Ton embûche a surpris une valeur si rare.

PYMANTE.

Il est vray, j'ay puni l'orgueil de ce barbare,
De cet heureux ingrat, si cruel envers vous,
Qui maintenant par terre, & percé de mes coups,
Eprouve par sa mort comme un Amant fidelle.
Vange vôtre beauté du mépris qu'on fait d'elle.

DORISE.

Monstre de la Nature, exécrable bourreau,
Aprés ce lâche coup qui creuse mon tombeau,
D'un compliment railleur ta malice me flate !
Fuy, fuy, que contre toy ma vangeance n'éclate.
Ces mains, ces foibles mains que vont armer les Dieux,
N'auront que trop de force à t'arracher les yeux,
Que trop à t'imprimer sur ce hideux visage,
En mille traits de sang les marques de ma rage.

PYMANTE.

Le couroux d'une Femme impétueux d'abord
Promet tout ce qu'il ose à son premier transport,
Mais comme il n'a pour luy que sa seule impuissance,
A force de grossir il meurt en sa naissance,
Ou s'étouffant soy-même, à la fin ne produit
Que point ou peu d'effet aprés beaucoup de bruit.

DORISE.

Va, va, ne prétens pas que le mien s'adoucisse ;
Il faut que ma fureur, ou l'Enfer te punisse,
Le reste des humains ne sçauroit inventer
De géne qui te puisse à mon gré tourmenter
Si tu ne crains mes bras, crains de meilleures armes,

Crains tout ce que le Ciel m'a départi de charmes ;
Tu ſçais quelle eſt leur force, & ton cœur la reſſent,
Crains qu'elle ne m'aſſure un vangeur plus puiſſant.
Ce couroux dont tu ris en fera la conquête
De quiconque à ma haine expoſera ta tête,
De quiconque mettra ma vangeance en mon choix.
Adieu, j'en perds le temps à crier dans ce bois,
Mais tu verras bien-tôt ſi je vaux quelque choſe,
Et ſi ma rage en vain ſe promet ce qu'elle oſe.

PYMANTE.

J'aime tant cette ardeur à me faire périr,
Que je veux bien moy-même avec vous y courir.

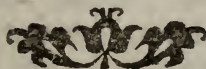
DORISE.

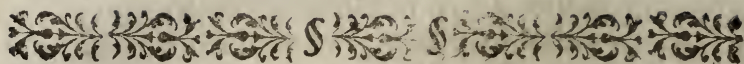
Traître, ne me ſuy point.

PYMANTE.

Prendre ſeule la fuite
Vous vous égareriez à marcher ſans conduite,
Et d'ailleurs vôtre habit, où je ne comprends rien,
Peut avoir du myſtére auſſi-bien que le mien.
L'azile dont tantôt vous faiſiez la demande
Montre quelque beſoin d'un bras qui vous défende,
Et mon devoir vers vous ſeroit mal acquité
S'il ne vous avoit miſe en lieu de ſureté.
Vous penſez m'échaper quand je vous le témoigne,
Mais vous n'irez pas loin que je vous rejoigne,
L'amour que j'ay pour vous malgré vos dures loix,
Sçait trop ce qu'il vous doit, & ce que je me dois.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE, DORISE.

DORISE.


E te le dis encor, tu perds tems à me suivre,
Souffre que de tes yeux ta pitié me délivre,
Tu redoubles mes maux par de tels entretiens.

PYMANTE.

Prenez à vôtre tour quelque pitié des miens,
Madame, & tarissez ce déluge de larmes.
Pour rappeller un mort ce sont de foibles armes,
Et quoy que vous conseille un inutile ennuy,
Vos cris & vos sanglots ne vont point jusqu'à luy.

DORISE.

Si mes sanglots ne vont où mon cœur les envoie,
Du moins par eux mon ame y trouvera la voie;
S'il luy faut un passage afin de s'envoler,
Ils le luy vont ouvrir en le fermant à l'air.
Sus donc, sus, mes sanglots, redoublez vos secousses,
Pour un tel desespoir vous les avez trop douces,
Faites pour m'étouffer de plus puissans efforts.

PYMANTE.

Ne songez plus, Madame, à rejoindre les morts.
Pensez plutôt à ceux qui n'ont point d'autre envie
Que d'employer pour vous le reste de leur vie;
Pensez plûtôt à ceux dont le service offert,
Accepté vous conserve, & refusé vous perd.

DORISE.

Crois-tu donc, assassin, m'acquérir par ton crime;

Qu'innocent méprisé, coupable je t'estime ?
A ce compte tes feux n'ayant pû m'émouvoir,
Ta noire perfidie obtiendroit ce pouvoir ?
Je chérirois en toy la qualité de traître,
Et mon affection commenceroit à naître,
Lorsque tout l'Univers a droit de te haïr ?

PYMANTE.

Si j'oubliai l'honneur jusques à le trahir,
Si pour vous posseder mon esprit tout de flâme,
N'a rien crû de honteux, n'a rien trouvé d'infâme,
Voyez par là, voyez l'excés de mon ardeur,
Par cet aveuglement jugez de sa grandeur.

DORISE.

Non, non, ta lâcheté que j'y voy trop certaine,
N'a servi qu'à donner des raisons à ma haine.
Ainsi ce que j'avois pour toy d'aversion
Vient maintenant d'ailleurs que d'inclination;
C'est la raison, c'est elle à present qui me guide
Aux mépris que je fais des flâmes d'un perfide.

PYMANTE.

Nulle raison ne peut s'opposer à mes vœux,
Puisqu'ici la raison n'est que ce que je veux,
Et pour vanger mon feu permet à mon envie
De recueillir les fruits de vous avoir servie.
Il me faut des faveurs malgré vos cruautez.

DORISE.

Exécrable, ainsi donc tes désirs effrontez
Voudroient sur ma foiblesse user de violence ?

PYMANTE.

Je ris de vos refus ? & sçay trop la licence
Que me donne l'amour en cette occasion.

DORISE *luy crevant l'œil avec son aiguille.*

Traître, ce ne sera qu'à ta confusion.

PYMANTE *portant les mains à son œil crevé.*

Ah, cruelle !

DORISE.

Ah perfide !

PYMANTE.

Ah, que viens-tu de faire ?

DORISE.

J'ay puny l'attentat d'un infame corsaire.

PYMANTE *prenant son épée dans la caverne où il l'avoit jettée au 2. Acte.*

Ton sang m'en répondra, tu m'auras beau prier,
Tu mourras.

DORISE.

Fuy, Dorise, & laisse-le crier.

SCENE II.

PYMANTE.

OU s'est-elle cachée? où l'emporte sa fuite?
Où faut il que ma rage adresse ma poursuite
La Tigresse m'échape, & telle qu'un éclair
En me frapant les yeux elle se perd en l'air;
Ou plûtôt l'un perdu, l'autre m'est inutile,
L'un s'offusque du sang qui de l'autre distile.
Coule, coule, mon sang, en de si grands malheurs
Tu dois avec raison me tenir lieu de pleurs;
Ne verser desormais que des larmes communes,
C'est pleurer lâchement de telles infortunes.
Je voy de tous côtez mon suplice approcher,
N'osant me découvrir, je ne puis me cacher;
Mon forfait avorté se lit dans ma disgrace,
Et ces gouttes de sang me font suivre à la trace.
Miraculeux effet! pour traître que je sois,
Mon sang l'est encor plus, & sert tout à la fois
De pleurs à ma douleur, d'indices à ma prise,
De peine à mon forfait, de vangeance à Dorise.
O toy, qui secondant son courage inhumain
Loin d'orner ses cheveux, deshonores sa main,
Exécrable instrument de sa brutale rage,
Tu devrois pour le moins respecter son image.
Ce portrait accomply d'un chef-d'œuvre des Cieux,
Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,
Quoy que te commandât une ame si cruelle,

Devoit être adoré de ta pointe rebelle.
Honteux restes d'amour qui brouillez mon cerveau,
Quoy, puis-je en ma Maîtresse adorer mon bourreau?
Remettez-vous, mes sens, rasseure-toy, ma rage,
Reviens, mais reviens seule animer mon courage,
Tu n'as plus à debattre avec mes passions
L'empire souverain dessus mes actions,
L'amour vient d'expirer, & ses flames éteintes
Ne t'imposeront plus leurs infames contraintes.
Dorise ne tient plus dedans mon souvenir
Que ce qu'il faut de place à l'ardeur de punir,
Je n'ay plus rien en moy qui n'en veuille à sa vie.
Sus donc, qui me la rend? Destins, si vôtre envie,
Si vôtre haine encor s'obstine à mes tourmens,
Jusqu'à me reserver à d'autres châtimens,
Faites que je mérite, en trouvant l'inhumaine,
Par un nouveau forfait une nouvelle peine,
Et ne me traitez pas avec tant de rigueur,
Que mon feu, ni mon fer ne touchent point son cœur.
Mais ma fureur se joüe, & demy-languissante
S'amuse au vain éclat d'une voix impuissante.
Recourons aux effets, cherchons de toutes parts,
Prenons doresnavant pour guides les hazards;
Quiconque ne pourra me montrer la cruelle,
Que son sang aussi-tôt me réponde pour elle,
Et ne suivant ainsi qu'une incertaine erreur,
Remplissons tous ces lieux de carnage & d'horreur.

Une tempeste survient.

Mes menaces déja font trembler tout le monde,
Le vent fuit d'épouvante, & le tonnerre en gronde,
L'œil du Ciel s'en retire, & par un voile noir,
N'y pouvant résister, se défend d'en rien voir.
Cent nüages épais se distilant en larmes,
A force de pitié, veulent m'ôter les armes,
La Nature étonnée embrasse mon courroux,
Et veut m'offrir Dorise, ou devancer mes coups.
Tout est de mon party, le Ciel même n'envoye
Tant d'éclairs redoublez, qu'afin que je la voye;
Quelques lieux où l'effroy porte ses pas errants,

Ils sont entrecoupez de mille gros torrents.
Que je serois heureux si cét éclat de foudre,
Pour m'en faire raison, l'avoit réduite en poudre!
Allons voir ce miracle, & desarmer nos mains
Si le Ciel a daigné prévenir nos desseins.
Destins, soyez enfin de mon intelligence,
Et vangez mon affront, ou souffrez ma vengeance.

SCENE III.

FLORIDAN.

QUel bonheur m'accompagne en ce moment fatal!
Le tonnerre a sous moy foudroyé mon cheval,
Et consumant sur luy toute sa violence,
Il m'a porté respect parmy son insolence.
Tous mes gens écartez par un subit effroy,
Loin d'être à mon secours, ont fuy d'autour de moy;
Ou déja dispersez par l'ardeur de la chasse,
Ont dérobé leur tête à sa fiere menace.
Cependant seul à pied je pense à tous momens
Voir le dernier débris de tous les Elemens,
Dont l'obstination à se faire la guerre
Met toute la Nature au pouvoir du tonnerre.
Dieux! si vous témoignez par là vôtre couroux,
De Clitandre, ou de moy, lequel menacez-vous?
La perte m'est égale, & la même tempête
Qui l'auroit accablé, tomberoit sur ma tête.
Pour le moins, justes Dieux, s'il court quelque danger,
Souffrez que je le puisse avec luy partager.
J'en découvre à la fin quelque meilleur présage,
L'haleine manque aux Vents & la force à l'orage,
Les éclairs indignez d'être éteints par les eaux,
En ont tary la source, & seché les ruisseaux,
Et déja le Soleil de ses rayons essuye
Sur ces moites rameaux le reste de la pluye.
Au lieu du bruit affreux des foudres decochez,

Les timides oiseaux encor demy-cachez...
Mais je verray bien-tôt quelques uns de ma suite,
Je le juge à ce bruit.

SCENE IV.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *saisit Dorise qui le fuyoit.*

Enfin malgré ta fuite
Je te revois, barbare

DORISE.

Hélas!

PYMANTE.

Songe à mourir;
Tout l'Univers icy ne te peut secourir.

FLORIDAN.

L'égorger à ma veuë! ô l'indigne spectacle!
Sus, à cet inhumain opposons un obstacle.
Arreste, scélerat.

PYMANTE.

Téméraire, où vas-tu?

FLORIDAN.

Sauver ce Gentilhomme à tes pieds abatu.

DORISE *à Pymante.*

Traître n'avance pas, c'est le Prince.

PYMANTE *tenant Dorise d'une main, & se battant de l'autre.*

N'importe;
Il m'oblige à sa mort m'ayant veu de la sorte.

FLORIDAN.

Est-ce là le respect que tu dois à mon rang?

PYMANTE.

Je ne connois icy, ny qualitez, ny sang;
Quelque respect ailleurs que ta naissance obtienne,
Pour asseurer ma vie il faut perdre la tienne.

DORISE.

S'il me demeure encor quelque peu de vigueur,
Si mon debile bras ne dedit point mon cœur,
J'arrêteray le tien.

PYMANTE.

Que fais-tu miserable ?

DORISE.

Je détourne le coup d'un forfait exécrable.

PYMANTE.

Avec ces vains efforts crois-tu m'en empêcher ?

FLORIDAN.

Par une heureuse adresse il l'a fait trébucher,
Assassin, rends l'épée.

SCENE V.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE,

Trois Veneurs, *portant en leurs mains les vrais habits de Pymante, Lycaste, & Dorise.*

1. VENEUR.

ECoute, il est fort proche,
C'est sa voix qui résonne au creux de cette roche,
Et c'est luy que tantôt nous avions entendu.

FLORIDAN *desarme Pymante, & en donne l'épée à garder à Dorise.*

Prens ce fer en ta main.

PYMANTE.

Ah Cieux ! je suis perdu.

2. VENEUR.

Ouy, je le voy, Seigneur, quelle avanture étrange,
Quel malheureux destin en cét état vous range ?

FLORIDAN.

Garottez ce maraut ; les couples de vos chiens
Vous y pourront servir faute d'autres liens.
Je veux qu'à mon retour une prompte justice

Luy faſſe reſſentir par l'éclat d'un ſupplice,
Sans armer contre luy que les loix de l'Etat,
Que m'attaquer n'eſt pas un leger attentat.
Sçachez que s'il échappe il y va de vos têtes.

I. VENEUR.

Si nous manquons, Seigneur, les voila toutes prêtes.
Admirez cependant le foudre & ſes efforts,
Qui dans cette forêt ont conſumé trois corps.
En voici les habits, qui ſans aucun dommage
Semblent avoir bravé la fureur de l'orage.

FLORIDAN.

Tu montres à mes yeux de merveilleux effets.

DORISE.

Mais des marques plûtôt de merveilleux forfaits.
Ces habits dont n'a point approché le tonnerre,
Sont aux plus criminels qui vivent ſur la terre.
Connoiſſez-les, grand Prince, & voyez devant vous
Pymante priſonnier, & Doriſe à genoux.

FLORIDAN.

Que ce ſoit là Pymante, & que tu ſois Doriſe!

DORISE.

Quelques étonnemens qu'une telle ſurpriſe
Jette dans vôtre eſprit que vos yeux ont deçeu,
D'autres les ſaiſiront quand vous aurez tout ſçeu.
La honte de paroître en un tel équipage
Coupe icy ma parole & l'étouffe au paſſage;
Souffrez que je reprenne en un coin de ce bois
Avec mes vêtemens l'uſage de la voix,
Pour vous conter le reſte en habit plus ſortable.

FLORIDAN.

Cette honte me plaît; ta priére équitable,
En faveur de ton ſexe & du ſecours prêté,
Suſpendra quelque temps ma curioſité.
Sans m'éloigner beaucoup de cette même place,
Je vay ſur ce côteau pour découvrir la chaſſe,
Tu l'y raméneras; vous, s'il ne veut marcher,
Gardez-le cependant au pied de ce rocher.

Le Prince ſort, & un des Veneurs s'en va avec Doriſe, & les autres ménent Pymante d'un autre côté.

SCENE VI.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

CLITANDRE *en prison.*

DAns ces funeftes lieux où la feule inclémence
D'un rigoureux deftin réduit mon innocence,
Je n'attens defo rmais du refte des Humains
Ny faveurs, ny fecours, fi ce n'eft par tes mains.

LE GEOLIER.

Je ne connois que trop où tend ce préambule,
Vous n'avez pas affaire à quelque homme crédule.
Tous dans cette prifon dont je porte les clefs,
Se difent comme vous du malheur accablez,
Et la Juftice à tous eft injufte, de forte,
Que la pitié me doit leur faire ouvrir la porte;
Mais je me tiens toûjours ferme dans mon devoir.
Soyez coupable, ou non, je n'en veux rien fçavoir;
Le Roy, quoy qu'il en foit, vous a mis en ma garde,
Il me fuffit, le refte en rien ne me regarde.

CLITANDRE.

Tu juges mes deffeins autres qu'ils ne font pas,
Je tiens l'éloignement pire que le trépas,
Et la terre n'a point de fi douce Province
Où le jour m'agréât loin des yeux de mon Prince.
Hélas! fi tu voulois l'envoyer avertir
Du péril dont fans luy je ne fçaurois fortir,
Ou qu'il luy fût porté de ma part une lettre,
De la fienne en ce cas je t'ofe bien promettre,
Que fon retour foudain des plus riches te rend,
Que cét anneau t'en ferve & d'arre & de garand,
Tens la main & l'efprit vers un bonheur fi proche.

LE GEOLIER.

Monfieur, jufqu'à prefent j'ay vécu fans reproche,
Et pour me fuborner, promeffes, ny prefens,

N'ont, & n'auront jamais de charmes ſuffiſans.
C'eſt dequoy je vous donne une entiere aſſurance,
Perdez-en le deſſein avecque l'eſperance,
Et puiſque vous dreſſez des piéges à ma foy,
adieu, ce lieu devient trop dangereux pour moy.

SCENE VII.

CLITANDRE.

VA tygre, va cruel, barbare, impitoyable,
Ce noir cachot n'a rien tant que toy d'effroyable,
Va, porter aux criminels tes regards dont l'horreur
Peut ſeule aux innocens imprimer la terreur.
Ton viſage déja commençoit mon ſupplice,
Et mon injuſte ſort, dont tu te fais complice,
Ne t'envoyoit icy que pour m'épouvanter,
Ne t'envoyoit icy que pour me tourmenter.
Cependant, malheureux, à qui me dois-je prendre
D'une accuſation que je ne puis comprendre ?
A-t'on rien veu jamais, a-t'on rien veu de tel ?
Mes gens aſſaſſinez me rendent criminel,
L'auteur du coup s'en vante, & l'on m'en calomnie;
On le comble d'honneur, & moy d'ignominie;
L'échafaut qu'on m'apprête au ſortir de priſon,
C'eſt par où de ce meurtre on me fera raiſon
Mais leur déguiſement d'autre côté m'étonne,
Jamais un bon deſſein ne déguiſa perſonne,
Leur maſque les condamne, & mon ſeing contrefait,
M'imputant un cartel, me charge d'un forfait.
Mon jugement s'aveugle, & ce que je déplore,
Je me connois trahy, mais par qui, je l'ignore,
Et mon eſprit troublé dans ce confus rapport
Ne voit rien de certain que ma honteuſe mort.
Traître, qui que tu ſois, Rival, ou Domeſtique,
Le Ciel te garde encore un deſtin plus tragique,

N'importe, vif ou mort, les gouffres des Enfers
Auront pour ton ſupplice encor de pire fers.
Là mille affreux bourreaux t'attendent dans les flames,
Moins les corps ſont punis, plus ils génent les ames,
Et par des cruautez qu'on ne peut concevoir,
Ils vangent l'innocence au-de-là de l'eſpoir.
Et vous, que deſormais je n'oſe plus attendre,
Prince, qui m'honoriez d'une amitié ſi tendre,
Et dont l'éloignement fait mon plus grand malheur,
Bien qu'un crime imputé noirciſſe ma valeur,
Que le prétexte faux d'une action ſi noire
Ne laiſſe plus de moy qu'une ſale mémoire.
Permettez que mon nom, qu'un bourreau va ternir,
Dure ſans infamie en vôtre ſouvenir.
Ne vous repentez point de vos faveurs paſſées
Comme chez un perfide indignement placées;
J'oſe, j'oſe eſpérer qu'un jour la verité
Paroîtra toute nuë à la Poſterité,
Et je tiens d'un tel heur l'attente ſi certaine,
Qu'elle adoucit déja la rigueur de ma peine.
Mon ame s'en chatouille, & ce plaiſir ſecret
La prépare à ſortir avec moins de regret.

SCENE VIII.

FLORIDAN, PYMANTE, CLEON, DORISE, *en habit de femme*, trois Veneurs.

FLORIDAN *à Doriſe & à Cleon.*

VOus m'avez dit tous deux d'étranges avantures.
Ah Clitandre! ainſi donc de fauſſes conjectures
T'accablent, malheureux, ſous le courroux du Roy!
Ce funeſte récit me met tout hors de moy.

CLEON.

Hâtant un peu le pas, quelque eſpoir me demeure

Que vous arriverez, Seigneur, avant qu'il meure.

FLORIDAN

Si je n'y viens à temps, ce perfide en ce cas
A son Ombre immolé ne me suffira pas.
C'est trop peu de l'auteur de tant d'horribles crimes,
Innocent, il aura d'innocentes victimes,
Où que soit Rosidor, il le suivra de prés,
Et je sçauray changer ses myrtes en cyprés.

DORISE.

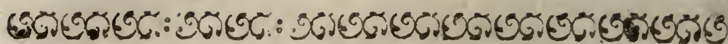
Souiller ainsi vos mains du sang de l'innocence!

FLORIDAN.

Mon déplaisir m'en donne une entiere licence,
J'en veux comme le Roy faire autant à mon tour,
Et puisqu'en sa faveur on prévient mon retour,
Il est trop criminel. Mais que viens-je d'entendre?
Je puis m'en tenir seur, je sauveray Clitandre,
La chasse n'est pas loin, où prenant un cheval,
Je préviendray le coup de son malheul fatal.
Il suffit de Cléon pour ramener Dorise.
Vous autres, gardez bien de lâcher vôtre prise,
Un supplice l'attend, qui doit faire trembler
Quiconque desormais voudroit luy ressembler.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FLORIDAN, CLITANDRE, Un Prevôt, CLEON.

FLORIDAN *Parlant au Prevôt.*


Ites vous-même au Roy qu'une tell[e]
innocence
Légitime en ce point ma desobéïssance,
Et qu'un homme sans crime avoit bie[n]
mérité.
Que j'usasse pour luy de quelque autorité;
Je vous suis. Cependant que mon heur est extrême,
Amy, que je cheris à l'égal de moy même,
D'avoir sçû justement venir à ton secours,
Lors qu'un infame glaive alloit trancher tes jours,
Et qu'un injuste sort ne trouvant point d'obstacle
Aprestoit de ta tête un indigne spectacle!

CLITANDRE.

Ainsi qu'un autre Alcide, en m'arrachant des fers,
Vous m'avez aujourd'huy retiré des Enfers,
Et moy dorénavant j'arrête mon envie
A ne servir qu'un Prince à qui je dois la vie.

FLORIDAN.

Réserve pour Caliste une part de tes soins.

CLITANDRE.

C'est à quoy desormais je veux penser le moins.

FLORIDAN.

Le moins! quoy, desormais Caliste en ta pensée
N'auroit plus que le rang d'une image effacée?

CLITANDRE.

J'ay honte que mon cœur auprés d'elle attaché

De

De ſon ardeur pour vous ait ſouvent relâché,
Ait ſouvent pour le ſien quitté vôtre ſervice.
C'eſt par là que j'avois mérité mon ſupplice,
Et pour m'en faire naître un juſte repentir,
Il ſemble que les Dieux y vouloient conſentir;
Mais vôtre heureux retour a calmé cet orage.

FLORIDAN.

Tu me fais aſſez lire au fond de ton courage.
La crainte de la mort en chaſſe des appas
Qui t'ont mis au péril d'un ſi honteux trépas,
Puiſque ſans cet amour la fourbe mal conçeuë
Eût manqué contre toy de prétexte & d'iſſuë:
Ou peut-être à preſent tes deſirs amoureux
Tournent vers des objets un peu moins rigoureux.

CLITANDRE.

Doux, ou cruels, aucun deſormais ne me touche.

FLORIDAN.

L'Amour dompte aiſément l'eſprit le plus farouche;
C'eſt à ceux de nôtre âge un puiſſant ennemy;
Tu ne connois encor ſes forces qu'à demy;
Ta reſolution un peu trop violente
N'a pas bien conſulté ta jeuneſſe boüillante.
Mais que veux-tu, Cléon, & qu'eſt il arrivé?
Pymante de vos mains ſe feroit il ſauvé?

CLEON.

Non, Seigneur, acquittez de la charge commiſe,
Vos Veneurs ont conduit Pymante, & moy Doriſe,
Et je viens ſeulement prendre un ordre nouveau.

FLORIDAN.

Qu'on m'attende avec eux aux portes du Château
Allons, allons au Roy montrer ton innocence;
Les auteurs des forfaits ſont en nôtre puiſſance,
Et l'un d'eux convaincu dés le premier aſpect
Ne te laiſſera plus aucunement ſuſpect.

SCENE II.

ROSIDOR *sur son lit.*

AMans le mieux payez de vôtre longue peine,
Vous de qui l'esperance est la moins incertaine,
Et qui vous figurez aprés tant de longueurs
Avoir droit sur les corps dont vous tenez les cœurs,
En est-il parmy vous de qui l'ame contente
Goûte plus de plaisir que moy dans son attente?
En est-il parmy vous de qui l'heur à venir
D'un espoir mieux fondé se puisse entretenir?
Mon esprit que captive un objet adorable,
Ne l'éprouva jamais autre que favorable,
J'ignorerois encor ce que c'est que mépris,
Si le sort d'un Rival ne me l'avoit appris.
Je te plains toutefois, Clitandre, & la colére
D'un grand Roy qui te perd me semble trop sévére;
Tes desseins par l'effet n'étoient que trop punis,
Nous voulant séparer, tu nous a réünis.
Il ne te falloit point de plus cruels supplices
Que de te voir toy-même auteur de nos délices,
Puisqu'il n'est pas à croire, aprés ce lâche tour,
Que le Prince ose plus traverser nôtre amour;
Ton crime t'a rendu desormais trop infâme,
Pour tenir ton party sans s'exposer au blâme,
On devient ton complice à te favoriser.
Mais hélas, mes pensers! qui vous vient diviser?
Quel plaisir de vangeance à present vous engage?
Faut-il qu'avec Caliste un Rival vous partage?
Retournez, retournez vers mon unique bien,
Que seul doresnavant il soit vôtre entretien.
Ne vous repaissez plus que de sa seule idée,
Faites-moy voir la mienne en son ame gardée:
Ne vous arrêtez pas à peindre sa beauté,
C'est par où mon esprit est le moins enchanté,
Elle servit d'amorce à mes desirs avides,

Mais ils ont ſçeu trouver des objets plus ſolides ;
Mon feu qu'elle alluma fût mort au premier jour,
S'il n'eût été nourry d'un reciproque amour...
Ouy, Caliſte, & je veux toûjours qu'il m'en ſouvienne,
J'aperceus auſſi-tôt ta flâme que la mienne,
L'Amour apprit enſemble à nos cœurs à brûler,
L'Amour apprit enſemble à nos yeux à parler,
Et ſa timidité luy donna la prudence
De n'admettre que nous en nôtre confidence.
Ainſi nos paſſions ſe déroboient à tous,
Ainſi nos feux ſecrets n'ayant point de jaloux...
Mais qui vient juſqu'icy troubler mes reſveries ?

SCENE III.

ROSIDOR, CALISTE.

CALISTE.

CElle qui voudroit voir tes bleſſures guéries,
Qui voudroit...

ROSIDOR.

Ah, jamais je n'obtiendrois ſur moy
De pardonner ce crime à toute autre qu'à toy.
De nôtre amour naiſſant la douceur & la gloire
De leur charmante idée occupoient ma mémoire ;
Je flatois ton image, elle me reflattoit,
Je luy faiſois des vœux, elle les acceptoit,
Je formois des deſirs, elle en aimoit l'hommage.
La deſavouras-tu, cette flatteuſe image ?
Voudras-tu démentir nôtre entretien ſecret ?
Seras-tu plus mauvaiſe enfin que ton portrait ?

CALISTE.

Tu pourrois de ſa part te faire tant promettre,
Que je ne voudrois pas tout à fait m'y remettre :
Quoy qu'à dire le vray je ne ſçay pas trop bien
En quoy je dédirois ce ſecret entretien,
Si ta pleine ſanté me donnoit lieu de dire

Quelle borne, à tes vœux je puis & dois preſcrire.
Prens ſoin de te guérir, & les miens plus contens...
Mais je te le diray quand il en ſera temps.

ROSIDOR.

Cette énigme ne peut avoir d'incertitude
Qui ſoit propre à donner beaucoup d'inquiétude,
Et ſi j'oſe entrevoir dans ſon obſcurité,
Ma guériſon importe à plus qu'à ma ſanté.
Mais dy tout, ou du moins ſouffre que je devine,
Et te diſe, à mon tour ce que je m'imagine.

CALISTE.

Tu dois par complaiſance au peu que j'ay d'appas,
Feindre d'entendre mal ce que je ne dis pas,
Et ne point m'envier un moment de délices
Que fait goûter l'Amour en ces petits ſupplices.
Doute donc, ſois en peine, & montre un cœu
gêné
D'une amoureuſe peur d'avoir mal deviné;
Tremble ſans craindre trop, héſite, mais aiſpire,
Attens de ma bonté qu'il me plaiſe tout dire,
Et ſans en concevoir d'eſpoir trop affermy,
N'eſpére qu'à demy quand je parle à demy.

ROSIDOR.

Tu parles à demy, mais un ſecret langage
Qui va juſques au cœur m'en dit bien davantage,
Et ſi tes yeux du tien ſont de bons truchemens,
Rien ne s'oppoſe plus à nos contentemens.

CALISTE.

Je l'avois bien préveu, que ton impatience
Porteroit ton eſpoir à trop de confiance,
Que pour craindre trop peu tu devinerois mal.

ROSIDOR.

Quoy, la Reine oſe encor ſoûtenir mon Rival,
Et ſans avoir d'horreur d'une action ſi noire...

CALISTE.

Elle à l'ame trop haute, & chérit trop la gloire,
Pour ne pas s'accorder aux volontez du Roy,
Qui d'un heureux Hymen récompenſe ta foy.

ROSIDOR.

Si nôtre heureux malheur a produit ce miracle,
Qui peut à nos desirs mettre encor quelque obstacle ?

CALISTE.

Tes blessures.

ROSIDOR.

Allons, je suis déja guéry.

CALISTE.

Ce n'est pas pour un jour que je veux un Mary,
Et je ne puis souffrir que ton ardeur hazarde
Un bien que de ton Roy la prudence retarde.
Prens soin de te guérir, mais guérit tout-à fait,
Et croy que tes desirs...

ROSIDOR.

N'auront aucun effet.

CALISTE.

N'auront aucun effet ! qui te le persuade ?

ROSIDOR.

Un corps peut-il guérir dont le cœur est malade ?

CALISTE.

Tu m'as rendu mon change, & m'as fait quelque peur,
Mais je sçay le reméde aux blessures du cœur.
Les tiennes, attendant le jour que tu souhaites,
Auront pour médecins mes yeux qui les ont faites,
Je me rens desormais assiduë à te voir.

ROSIDOR.

Cependant, tu le sçais, il est de mon devoir
Que sans perdre de temps j'aille rendre en personne
D'humbles graces au Roy du bonheur qu'il nous donne.

CALISTE.

Je me charge pour toy de ce remerciment.
Toutefois qui sçauroit que pour ce compliment,
Une heure hors d'ici ne pût beaucoup te nuire,
Je voudrois en ce cas moy-même t'y conduire,
Et j'aimerois mieux être un peu plus tard à toy,
Que tes justes devoirs manquassent vers ton Roy.

ROSIDOR.

Mes blessures n'ont point dans leurs foibles atteintes
Sur quoy ton amitié puisse fonder ses craintes.

CALISTE.

Viens donc, & puisqu'enfin nous faisons mêmes
voeux,
En le remerciant, parle au nom de tous deux.

SCENE IV.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, PYMANTE, DORISE, CLEON, Prevôt, trois Veneurs.

ALCANDRE *à Clitandre.*

QUe souvent nôtre esprit trompé par l'apparence
Régle ses mouvemens avec peu d'asseurance,
Qu'il est peu de lumiére en nos entendemens,
Et que d'incertitude en nos raisonnemens !
Qui voudra desormais, se fier aux impostures
Qu'en nôtre jugement forment les conjectures ;
Tu suffis pour apprendre à la Posterité
Combien la vrai-semblance a peu de vérité.
Jamais jusqu'à ce jour la raison en déroute
N'a conçeu tant d'horreur avec si peu de doute ;
Jamais par des soupçons si faux & si pressans
On n'a jusqu'à ce jour convaincu d'innocens.
J'en suis honteux, Clitandre, & mon ame confuse
De trop de promptitude en soy-même s'accuse.
Un Roy doit se donner, quand il est irrité,
Ou plus de retenuë, ou moins d'autorité.
Pers-en le souvenir, & pour moy, je te jure
Qu'à force de bien-faits j'en répare l'injure.

CLITANDRE.

Que vôtre Majesté, Sire, n'estime pas
Qu'il faille m'attirer par des nouveaux appas.
L'honneur de vous servir m'apporte assez de gloire,
Et je perdrois le mien si quelqu'un pouvoit croire
Que mon devoir panchât au refroidissement,
Sans le flateur espoir d'un agrandissement.
Vous n'avez exercé qu'une juste colére;
On est trop criminel quand on peut vous déplaire,
Et tout chargé de fers, ma plus forte douleur
Ne s'en osa jamais prendre qu'à mon malheur.

FLORIDAN.

Seigneur, moy qui connois le fond de son courage,
Et qui n'ay jamais veu de fard en son langage,
Je tiendrois à bon-heur que vôtre Majesté
M'acceptât pour garand de sa fidelité.

ALCANDRE.

Ne nous arrêtons plus sur la reconnoissance,
Et de mon injustice, & de son innocence;
Passons aux criminels. Toy dont la trahison
A fait si lourdement trébucher ma raison,
Approche, scelerat. Un homme de courage
Se met avec honneur en un tel équipage?
Attaque le plus fort un Rival plus heureux,
Et présumant encor cét exploit dangereux,
A force de presens & d'infames pratiques
D'un autre Cavalier corrompt les Domestiques,
Prend d'un autre le nom & contrefait son seing,
Afin qu'executant son perfide dessein,
Sur un homme innocent tombent les conjectures?
Parle, parle, confesse, & préviens les tortures.

PYMANTE.

Sire, écoutez-en donc la pure verité.
Vôtre seule faveur a fait ma lâcheté,
Vous dis-je, & cét objet dont l'amour me transporte.
L'honneur doit pouvoir tout sur les gens de ma sorte,
Mais recherchant la mort de qui vous est si cher,
Pour en avoir le fruit, il me falloit cacher.

Reconnu pour l'auteur d'une telle ſurpriſe,
Le moyen d'approcher de vous, ou de Doriſe?

ALCANDRE.

Tu dois aller plus outre, & m'imputer encor,
L'attentat ſur mon fils comme ſur Roſidor:
Car je ne touche point à Doriſe outragée,
Chacun en te voyant la voit aſſez vangée,
Et coupable elle-même, elle a bien mérité
L'affront qu'elle a receu de ta témerité.

PYMANTE.

Un crime attire l'autre, & de peur d'un ſupplice
On tâche en étouffant ce qu'on en voit d'indice,
De paroître innocent à force de forfaits.
Je ne ſuis criminel ſinon manque d'effets,
Et ſans l'aſpre rigueur du ſort qui me tourmente,
Vous pleureriez le Prince, & ſouffririez Pymante.
Mais que gardez-vous plus? j'ay tout dit, puniſſez;

ALCANDRE.

Eſt-ce-là le regret de tes crimes paſſez?
Oſtez le moy d'ici, je ne puis voir ſans honte
Que de tant de forfaits il tient ſi peu de compte.
Dites à mon Conſeil, que pour le châtiment,
J'en laiſſe à ſes avis le libre jugement,
Mais qu'aprés ſon Arrêt je ſçauray reconnoître
L'amour que vers ſon Prince il aura fait paroître:
Approche maintenant, monſtre de cruauté,
Qui joins l'aſſaſſinat à la déloyauté,
Déteſtable Alecton, que la Reine déçeuë
Avoit n'aguére au rang de ſes Filles reçeuë,
Quel barbare, ou plûtôt quelle peſte d'Enfer
Se rendit ton complice, & te donna ce fer?

DORISE.

L'autre-jour dans ce bois trouvé par avanture,
Sire, il donna ſujet à toute l'impoſture.
Mille jaloux ſerpens qui me rongeoient le ſein,
Sur cette occaſion formérent mon deſſein,
Je le cachay dés lors

FLORIDAN.

Il eſt tout manifeſte

Que ce fer n'est enfin qu'un miserable reste
Du malheureux duël où le triste Arimant
Laissa son corps sans ame, & Daphné sans Amant.
Mais quant à son forfait, un ver de jalousie
Jette souvent nôtre ame en telle frénésie,
Que la raison qu'aveugle un plein emportement
Laisse nôtre conduite à son déréglement;
Ce qu'il produit alors mérite qu'on l'excuse.

ALCANDRE.

Cette raison est foible, & n'a rien qui m'abuse.

FLORIDAN.

Seigneur, quoiqu'il en soit, un Fils qu'elle vous rend
Sous vôtre bon plaisir sa défense entreprend;
Innocente ou coupable; elle assura ma vie.

ALCANDRE.

Ma justice en ce cas la donne à ton envie,
Ta priére obtient même, avant que demander
Ce qu'aucune raison ne pouvoit t'accorder.
Le pardon t'est acquis, reléve-toy, Dorise,
Et va dire par tout, en liberté remise,
Que le Prince aujourd'huy te préserve à la fois
Des fureurs de Pymante, & des rigueurs des loix.

DORISE.

Aprés cette bonté, bonté rare, excessive,
Puisque vôtre clémence ordonne que je vive,
Permettez désormais, Sire, que mes desseins
Prennent des mouvemens plus réglez & plus sains.
Souffrez que pour pleurer mes passions brutales
Je fasse ma retraite avecque les Vestales,
Et qu'une criminelle indigne d'être au jour
Se puisse renfermer en leur sacré sejour.

FLORIDAN.

Te bannir de la Cour aprés m'être obligée,
Ce seroit trop montrer ma faveur négligée.

DORISE.

N'arrêtez point au monde un objet odieux,
De qui chacun d'horreur détourneroit les yeux.

FLORIDAN.

Fusses-tu mille fois encor plus méprisable,

Ma faveur te va rendre assez considérable
Pour t'acquerir ici mille inclinations.
Outre l'attrait puissant de tes perfections,
Mon respect à l'amour tout le monde convie
Vers celle à qui je dois, & qui me doit la vie.
Fais-le voir, cher Clitandre, & tourne ton désir
Du côté que ton Prince a voulu te choisir;
Réünis mes faveurs t'unissant à Dorise.

CLITANDRE.

Mais par cette union mon esprit se divise,
Puisqu'il faut que je donne aux devoirs d'un époux
La moitié des pensers qui ne sont dûs qu'à vous.

FLORIDAN.

Ce partage m'oblige, & je tiens tes pensées
Vers un si beau sujet d'autant mieux adressées,
Que je veux luy céder ce qui m'en apartient.

ALCANDRE.

Taisez-vous, j'apperçoi nôtre Blessé qui vient.

SCENE V.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLEON, CLITANDRE, ROSIDOR, CALISTE, DORISE.

ALCANDRE *à Rosidor.*

AU comble de tes vœux, sûr de ton mariage,
N'es-tu point satisfait? Que veux-tu davantage?

ROSIDOR.

L'apprendre de vous, Sire, & pour remercimens
Nous offrir l'un & l'autre à vos commandemens.

ALCANDRE.

Si mon commandement peut sur toy quelque chose,
Et si ma volonté de la tienne dispose,
Embrasse un Cavalier, indigne des liens

Où l'a mis aujourd'huy la trahiſon des ſiens.
Le Prince heureuſement l'a ſauvé du ſupplice ;
Et ces deux que ton bras dérobe à ma juſtice,
Corrompus par Pymante, avoient juré ta mort.
Le ſuborneur depuis n'a pas eu meilleur ſort,
Et ce traître à preſent tombé ſous ma puiſſance,
Clitandre fait trop voir quelle eſt ſon innocence.

ROSIDOR.

Sire, vous le ſçavez, le cœur me l'avoit dit,
Et ſi peu que j'avois prés de vous de crédit,
Je l'employai dés lors contre vôtre colére.

à Clitandre.

En moy d'orénavant faites état d'un Frére.

CLITANDRE *à Roſidor.*

En moy d'un ſerviteur, dont l'amour éperdu
Ne vous conteſte plus un prix qui vous eſt dû.

DORISE *à Caliſte.*

Si le pardon du Roy me peut donner le vôtre,
Si...

CALISTE.

Qu'aucune amitié n'approche de la nôtre !
De tout ce qui s'eſt fait je perds le ſouvenir.

ALCANDRE.

Tu ne veux plus ſonger qu'à ce jour à venir
Où Roſidor guéri termine une hymenée.
Clitandre en attendant cette heureuſe journée,
Tâchera d'allumer en ſon ame des feux
Pour celle que mon Fils déſire, & que je veux,
A qui pour réparer ſa faute criminelle
Je défends deſormais de ſe montrer cruelle,
Et nous verrons alors cueillir en même jour
A deux couples d'Amans les fruits de leur amour.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



EXAMEN DE CLITANDRE.



UN voyage que je fis à Paris pour voir le succés de Mélite, m'apprit qu'elle n'étoit pas dans les vingt & quatre heures. C'étoit l'unique Régle que l'on connût en ce temps-là. J'entendis que ceux du métier la blâmoient de peu d'effets, & de ce que le stile étoit trop familier. Pour la justifier contre cette censure par une espéce de bravade, & montrer que ce genre de Piéces avoit les vraies beautez de Théatre, j'entrepris d'en faire une réguliére (c'est-à-dire dans ces vingt & quatre heures) pleine d'incidens, & d'un stile plus élevé, mais qui ne vaudroit rien du tout; en quoy je réussis parfaitement. Le stile en est véritablement plus fort que celui de l'autre, mais c'est tout ce qu'on y peut trouver de supportable. Il est mêlé de pointes, comme dans cette premiére, mais ce n'étoit pas alors un si grand vice dans le choix des pensées, que la Scéne en dût être entiérement purgée. Pour la constitution, elle est si desordonnée, que vous avez de la peine à deviner qui sont les premiers Acteurs. Rosidor & Caliste sont ceux qui le paroissent le plus, par l'avantage de leur caractére, & de leur amour mutuel; mais leur action finit dés le premier Acte avec leur péril, & ce qu'ils disent au troisiéme & au cinquiéme ne fait que montrer leurs visages, attendant que les autres achévent. Pymante & Dorise y ont le plus grand emploi, mais ce ne sont que deux criminels, qui cherchent à éviter la punition de leurs crimes, & dont même le premier en entreprend de plus grands, pour mettre à couvert les autres. Clitan-

dre, autour de qui semble tourner le nœud de la Piéce, puisque les premieres actions vont à le faire coupable, & les derniéres à le justifier, n'en peut être qu'un Héros bien ennûyeux, qui n'est introduit que pour declamer en prison, & ne parle pas même à cette Maîtresse, dont les dédains servent de couleur à le faire passer pour criminel, Tout le cinquiéme Acte languit comme celui de Mélite aprés la conclusion des Episodes, & n'a rien de surprenant, puisque dés le quatriéme on devine tout ce qui doit arriver, horsmis le mariage de Clitandre avec Dorise, qui est encore plus étrange que celui d'Eraste, & dont on n'a garde de se défier.

Le Roy & le Prince son Fils y paroissent dans un emploi fort au dessous de leur Dignité. L'un n'y est que comme Juge, & l'autre comme Confident de son Favori. Ce défaut n'a pas accoûtumé de passer pour défaut, aussi n'est-ce qu'un sentiment particulier dont je me suis fair une Régle, qui peut-être ne semblera pas déraisonnable, bien que nouvelle.

Pour m'expliquer, je dis qu'un Roy, un Héritier de la Couronne, un Gouverneur de Province, & généralement un homme d'autorité, peut paroître sur le Théatre en trois façons, comme Roy, comme homme, & comme Juge; quelquefois avec deux de ces qualitez, quelquefois avec toutes les trois ensemble. Il paroît comme Roy seulement, quand il n'a interêt qu'à la conservation de son Trône, ou de sa vie qu'on attaque pour changer l'Etat, sans avoir l'esprit agité d'aucune passion particuliére; & c'est ainsi qu'Auguste agit dans Cinna, & Phocas dans Héraclius. Il paroît comme homme seulement, quand il n'a que l'interêt d'une passion à suivre ou à vaincre, sans aucun péril pour son Etat; & tel est Grimoald dans les trois prémiers Actes de Pertharite, & les deux Reines dans Don Sanche. Il ne paroît enfin que comme Juge, quand il est introduit sans aucun interêt pour son Etat,

ni pour sa personne, ni peur ses affections, mais seulement pour régler celuy des autres, comme dans ce Poëme & dans le Cid, & on ne peut desavoüer qu'en cette derniere posture il remplit assez mal la dignité d'un si grand titre, n'ayant aucune part en l'action que celle qu'il y veut prendre pour d'autres, & demeurant bien éloigné de l'éclat des deux autres manieres. Aussi on ne le donne jamais à represen-ter aux meilleurs Acteurs, mais il faut qu'il se con-tente de passer par la bouche de ceux du second, ou du troisiéme ordre. Il peut paroître comme Roy & comme homme tout à la fois, quand il a un grand interêt d'Etat, & une forte passion tout ensemble à soûtenir, comme Antiochus dans Rodogune ; & Nicoméde dans la Tragédie qui porte son nom ; & c'est à mon avis la plus digne maniére & la plus avantageuse de mettre sur la Scéne des gens de cette condition, parce qu'ils attirent alors toute l'action à eux, & ne manquent jamais d'être representez par les premiers Acteurs. Il ne me vient point d'exemple en la mémoire, où un Roy paroisse comme homme & comme Juge, avec un interêt de passion pour luy, & un soin de régler ceux des autres, sans péril pour son Etat : mais pour voir les trois maniéres ensemble, on les peut aucunement remarquer dans les deux Gouverneurs d'Armenie & de Syrie, que j'ay introduits, l'un dans Polyeucte, & l'autre dans Théodore. Je dis aucunement, parce que la tendresse que l'un a pour son Gendre, & l'autre pour son Fils, qui est ce qui les fait paroître comme hom-mes, agit si foiblement, qu'elle semble étouffée sous le soin qu'a l'un & l'autre de conserver sa digni-té, & dont ils font tous deux leur capital, & qu'ainsi on peut dire en rigueur, qu'ils ne paroissent que comme Gouverneurs qui craignent de se perdre, & comme les Juges qui par cette crainte dominante, condamnent, ou plutôt s'immolent ce qu'ils voudroient conserver.

Les Monologues sont trop longs & trop fréquents

en cette Piéce : C'étoit une beauté en ce temps-là, les Comédiens les souhaitoient, & croyoient y paroître avec plus d'avantage. La mode a si bien changé, que la plûpart de mes derniers Ouvrages n'en ont aucun, & vous n'en trouverez point dans Pompée, la Suite du Menteur, Théodore, & Pertharite, ni dans Héraclius, Androméde, Oedipe, & la Toison d'Or, à la réserve des Stances.

Pour le lieu, il a encore plus d'étenduë, ou si vous voulez souffrir ce mot, plus de libertinage ici, que dans Mélite. Il comprend un Château d'un Roy avec une Forêt voisine, comme pourroit être celui de Saint Germain, & est bien éloigné de l'exactitude que les sevéres Critiques y demandent.



LA VEUVE,

COMEDIE.



ACTEURS.

PHILISTE, Amant de Clarice.

ALCIDON, Ami de Philiſte, & Amant de Doris.

CELIDAN, Ami d'Alcidon, & amoureux de Doris.

CLARICE, Veuve d'Alcandre, & Maîtreſſe de Philiſte.

CHRYSANTE, Mére de Doris.

DORIS, Sœur de Philiſte.

LA NOURRICE de Clarice.

GERON, Agent de Florange amoureux de Doris.

LYCAS, Domeſtique de Philiſte.

POLYMAS,
DORASTE,
LISTOR, } Domeſtiques de Clarice.

La Scéne eſt à Paris.



LA VEUVE,
COMEDIE.

ACTE I.
SCENE PREMIERE.
PHILISTE, ALCIDON.

ALCIDON.



J'En demeure d'accord, chacun a sa méthode,
Mais la tienne pour moy seroit trop incommode,
Et mon cœur ne pourroit conserver tant de feu,
S'il falloit que ma bouche en témoignât si peu.
Depuis prés de deux ans tu brûles pour Clarice,
Et plus ton amour croît, moins elle en a d'indice!
Il semble qu'à languir tes désirs sont contens,
Et que tu n'as pour but que de perdre ton temps.
Quel fruit espéres-tu de ta persévérance
A la traiter toûjours avec indifférence?
Auprés d'elle assidu sans luy parler d'amour,
Veux-tu qu'elle commence à te faire la cour?

PHILISTE.

Non, mais à dire vray, je veux qu'elle devine.

ALCIDON.

Ton eſpoir qui ſe flatte enfin ſe l'imagine.
Clarice avec raiſon prend pour ſtupidité
Ce ridicule effet de ta timidité.

PHILISTE.

Peut-être, mais enfin voi tu qu'elle me fuïe,
Qu'indifférent qu'il eſt, mon entretien l'ennuïe,
Que je luy ſois à charge, & lorſque je la voy
Qu'elle uſe d'artifice à s'échaper de moy?
Sans te mettre en ſouci quelle en ſera la ſuite,
Apprens comme l'amour doit régler ſa conduite.
Auſſi-tôt qu'une Dame a charmé nos eſprits,
Offrir nôtre ſervice au hazard d'un mépris,
Et nous abandonnant à nos bruſques ſaillies,
Au lieu de nôtre ardeur luy montrer nos folies,
Nous attirer ſur l'heure un dédain éclatant,
Il n'eſt ſi mal adroit qui n'en fît bien autant.
Il faut s'en faire aimer avant qu'on ſe déclare,
Nôtre ſoûmiſſion à l'orgueil la prépare:
Luy dire incontinent ſon pouvoir ſouverain,
C'eſt mettre à ſa rigueur les armes à la main.
Uſons pour être aimez d'un meilleur artifice,
Et ſans luy rien offrir rendons-luy du ſervice;
Réglons ſur ſon humeur toutes nos actions,
Réglons tous nos deſſeins ſur ſes intentions,
Tant que par la douceur d'une longue hantiſe
Comme inſenſiblement elle ſe trouve priſe.
C'eſt par-là que l'on ſéme aux Dames des appas,
Qu'elles n'évitent point, ne les prévoyant pas;
Leur haine envers l'amour pourroit être un prodige;
Que le ſeul nom les choque, & l'effet les oblige.

ALCIDON.

Suive qui le voudra ce procedé nouveau,
Mon feu me déplairoit caché ſous ce rideau.
Ne parler point d'amour! pour moy je me défie
Des fantaſques raiſons de ta Philoſophie,
Ce n'eſt pas là mon jeu. Le joli paſſe-temps,

D'être auprés d'une Dame, & causer du beau-temps,
Luy jurer que Paris est toûjours plein de fange,
Qu'un certain Parfumeur vend de fort bonne eau d'Ange,
Qu'un Cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la Comédie on dit d'assez bons Vers,
Qu'Aglante avec Philis dans un mois se marie!
Change, pauvre abusé, change de batterie,
Conte ce qui te méne, & ne t'amuse pas
A perdre innocemment tes discours & tes pas!

PHILISTE.

Je les aurois perdus auprés de ma Maîtresse,
Si je n'eusse employé que la commune adresse,
Puisqu'inégal de biens & de condition
Je ne pouvois prétendre à son affection.

ALCIDON.

Mais si tu ne les perds, je le tiens à miracle;
Puisqu'ainsi ton amour rencontre un double obstacle.
Et que ton froid silence & l'inégalité
S'opposent tout ensemble à ta témerité.

PHILISTE.

Crois que de la façon dont j'ay sçû me conduire
Mon silence n'est pas en état de me nuire,
Mille petits devoirs ont tant parlé pour moy,
Qu'il ne m'est plus permis de douter de sa foy.
Mes soûpirs & les siens font un secret langage,
Par où son cœur au mien à tous momens s'engage;
Des coups d'œil languissans, des soûris ajustez,
Des panchemens de tête à demi concertez,
Et mille autres douceurs aux seuls Amans connuës,
Nous font voir chaque jour nos ames toutes nuës,
Nous sont de bons garants d'un feu qui chaque jour..

ALCIDON.

Tout cela cependant sans luy parler d'amour?

PHILISTE.

Sans luy parler d'amour.

ALCIDON.

J'estime ta science;
Mais j'aurois à l'épreuve un peu d'impatience.

PHILISTE.

Le Ciel qui nous choisit luy-même des partis,
A tes feux & les miens prudemment assortis,
Et comme à ces longueurs t'ayant fait indocile,
Il te donne en ma Sœur un naturel facile,
Ainsi pour cette Veuve il a sçû m'enflamer,
Aprés m'avoir donné par où m'en faire aimer.

ALCIDON.

Mais il faut luy parler de l'ardeur qui t'engage.

PHILISTE.

C'est ce qu'en ma faveur sa Nourrice ménage.
Cette Vieille subtile a mille inventions
Pour m'avancer au but de mes intentions,
Elle m'avertira du temps que je dois prendre;
Le reste une autre fois se pourra mieux apprendre.
Adieu.

ALCIDON.

La confidence avec un bon ami
Jamais sans l'offenser ne s'exerce à demi.

PHILISTE.

Un interêt d'amour me prescrit ces limites,
Ma Maîtresse m'attend pour faire des visites,
Où je luy promis hyer de luy prêter la main.

ALCIDON.

Adieu donc, cher Philiste.

PHILISTE.

Adieu jusqu'à demain.

SCENE II.

ALCIDON, LA NOURRICE.

ALCIDON *seul.*

Vit on jamais Amant de pareille imprudence?
Faire avec son Rival entiere confidence,
Simple, apprends que ta Sœur n'aura jamais dequoy

Asservir sous ses loix des gens faits comme moy,
Qu'Alcidon feint pour elle, & brûle pour Clarice.
Ton agente est à moy. N'est-il pas vray, Nourrice?

LA NOURRICE.

Tu le peux bien jurer.

ALCIDON.

Et nôtre ami Rival?

LA NOURRICE.

Si jamais on m'en croit son affaire ira mal.

ALCIDON.

Tu luy promets pourtant...

LA NOURRICE.

C'est par où je l'amuse,
Jusqu'à ce que l'effet luy découvre ma ruse.

ALCIDON.

Je viens de le quitter.

LA NOURRICE.

Eh bien, que t'a-t-il dit?

ALCIDON.

Que tu veux employer pour luy tout ton crédit,
Et que rendant toûjours quelque petit service,
Il s'est fait une entrée en l'ame de Clarice.

LA NOURRICE.

Moindre qu'il ne présume. Et toy?

ALCIDON.

Je l'ay poussé
A s'enhardir un peu plus que par le passé,
A découvrir son mal à celle qui le cause.

LA NOURRICE.

Pourquoy?

ALCIDON.

Pour deux raisons: l'une, qu'il me propose
Ce qu'il a dans le cœur beaucoup plus librement;
L'autre, que ta Maîtresse aprés ce compliment
Le chassera peut-être ainsi qu'un téméraire.

LA NOURRICE.

Ne l'enhardi pas tant, j'aurois peur au contraire
Que malgré tes raisons quelque mal ne t'en prît;
Car enfin ce Rival est bien dans son esprit,

Mais non pas tellement, qu'avant que le mois passe,
Nôtre adresse sous-main ne le mette en disgrace.

ALCIDON.

Alors ?

LA NOURRICE.

Je te réponds de ce que tu chéris.
Cependant continuë à caresser Doris,
Que son Frére éblouï par cette accorte feinte
De nos prétensions n'ait ni soupçon, ni crainte.

ALCIDON.

A m'en oüir conter, l'amour de Celadon
N'eut jamais rien d'égal à celui d'Alcidon,
Tu rirois trop de voir comme je la cajole.

LA NOURRICE.

Et la dupe qu'elle est croit tout sur ta parole ?

ALCIDON.

Cette jeune étourdie est si folle de moy,
Qu'elle prend chaque mot pour article de foy,
Et son Frére pipé du fard de mon langage,
Qui croit que je soûpire aprés son mariage,
En pensant m'obliger m'en parle tous les jours :
Mais quand il en vient là, je sçay bien mes détours.
Tantôt, vû l'amitié qui tous deux nous assemble,
J'attendrai son hymen pour être heureux ensemble ;
Tantôt, il faut du temps pour le consentement
D'un Oncle dont j'espére un haut avancement,
Tantôt je sçay trouver quelqu'autre bagatelle.

LA NOURRICE.

Séparons-nous de peur qu'il entrât en cervelle,
S'il avoit découvert un si long entretien ;
Jouë aussi-bien ton jeu que je joûrai le mien.

ALCIDON.

Nourrice, ce n'est pas ainsi qu'on se sépare.

LA NOURRICE.

Monsieur, vous me jugez d'un naturel avare.

ALCIDON.

Tu veilleras pour moy d'un soin plus diligent.

LA NOURRICE.

Ce sera donc pour vous plus que pour vôtre argent.

SCENE III.

SCENE III.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

C'Est trop desavoüer une si belle flâme
Qui n'a rien de honteux, rien de sujet au blâme.
Confesse le, ma Fille, Alcidon a ton cœur,
Ses rares qualitez l'en ont rendu vainqueur.
Ne vous entr'appeller que *mon ame & ma vie*,
C'est montrer que tous deux vous n'avez qu'une envie,
Et que d'un même trait vos esprits sont blessez.

DORIS.

Madame, il n'en va pas ainsi que vous pensez.
Mon Frére aime Alcidon, & sa priére expresse
M'oblige à luy répondre en termes de Maîtresse,
Pour luy plaire, je feins de répondre à ses vœux;
Mais mon cœur se conserve au point où je le veux,
Toûjours libre, & qui garde une amitié sincére
A celui que voudra me prescrire une Mére.

CHRYSANTE.

Oüi, pourvû qu'Alcidon te soit ainsi prescrit.

DORIS.

Madame, pûssiez-vous lire dans mon esprit,
Vous verriez jusqu'où va ma pure obéïssance.

CHRYSANTE.

Ne crains pas que je veüille user de ma puissance:
Je croirois en produire un trop cruel effet,
Si je te séparois d'un Amant si parfait.

DORIS.

Vous le connoissez mal; son ame a deux visages;
Et ce dissimulé n'est qu'un conteur à gages.
Il a beau m'accabler de protestations,
Je démêle aisément toutes ses fictions,
Il ne me prête rien que je ne luy renvoie,
Nous nous entrepayons d'une même monnoie,

Et malgré nos diſcours, mon vertueux deſir
Attend toûjours celuy que vous voudrez choiſir,
Vôtre vouloir du mien abſolument diſpoſe.

CHRYSANTE.

L'épreuve en ſera foy, mais parlons d'autre choſe.
Nous vîmes hier au Bal entre-autres nouveautez,
Tout pleins d'honnêtes gens careſſer les Beautez.

DORIS.

Ouy, Madame, Alindor en vouloit à Célie,
Lyſandre à Célidée, Oronte à Roſélie.

CHRYSANTE.

En nommant celles-cy tu caches finement
Qu'un certain t'entretient aſſez paiſiblement.

DORIS.

Ce viſage inconnu qu'on appelloit Florange?

CHRYSANTE.

Luy-même?

DORIS.

Ah Dieu! que c'eſt un cajoleur étrange!
Ce fut paiſiblement de vray qu'il m'entretint,
Soit que quelque raiſon en ſecret le retint,
Soit que ſon bel eſprit me jugeât incapable
De luy pouvoir fournir un entretien ſortable,
Il m'épargna ſi bien, que ſes plus longs propos
A peine en plus d'une heure étoient de quatre mots.
Il me mena danſer deux fois ſans me rien dire.

CHRYSANTE.

Mais enſuite?

DORIS.

La ſuite eſt digne qu'on l'admire.
Mon Baladin muet ſe retranche en un coin,
Pour faire mieux joüer la prunelle de loin.
Aprés m'avoir de là long-temps conſiderée,
Aprés m'avoir des yeux mille fois meſurée,
Il m'aborde en tremblant avec ce compliment,
Vous m'attirez à vous ainſi que fait l'Aimant.
(Il penſoit m'avoir dit le meilleur mot du monde.)
Entendant ce haut ſtile auſſi-tôt je ſeconde,
Et répond bruſquement ſans beaucoup m'émouvoir,

Vous êtes donc de fer, à ce que je puis voir?
Ce grand mot étouffa tout ce qu'il vouloit dire,
Et pour toute replique il se mit à soûrire.
Depuis, il s'avisa de me serrer les doigts,
Et retrouvant un peu l'usage de la voix,
Il prit un de mes gands. *La mode en est nouvelle,*
(Me dit-il) *& jamais je n'en vis de si belle.*
Vous portez sur la gorge un mouchoir fort carré;
Vôtre éventail me plaît d'être ainsi bigarré.
L'amour, je vous asseure, est une belle chose.
Vraiment vous aimez fort cette couleur de rose.
La ville est en Hyver toute autre que les champs.
Les Charges à present n'ont que trop de marchands,
On n'en peut approcher.

CHRYSANTE.

Mais enfin que t'en semble?

DORIS.

Je n'ay jamais connu d'homme qui luy ressemble,
Qui mêle en ses discours tant de diversitez.

CHRYSANTE.

Il est nouveau venu des Universitez,
Mais aprés tout fort riche, & que la mort d'un Pére,
Sans deux successions que de plus il espére,
Comble de tant de biens, qu'il n'est Fille aujourd'huy
Qui ne cherche à luy plaire, & n'ait dessein sur luy.

DORIS.

Aussi me contez-vous de beaux traits de visage.

CHRYSANTE.

Et bien, avec ces traits est-il à ton usage?

DORIS.

Je douterois plûtôt si je serois au sien.

CHRYSANTE.

On m'a dit qu'il t'estime, & qu'il te veut du bien;
Mais il te le faudroit, en Fille plus accorte,
Quand il te verra, traiter d'une autre sorte.

DORIS.

Commandez seulement, Madame, & mon devoir
Ne négligera rien qui soit en mon pouvoir.

CHRYSANTE.

Ma Fille, te voilà telle que je ſouhaite.
Pour ne te rien celer, c'eſt choſe qui vaut faite;
Géron, qui depuis peu fait ici tant de tours,
Sans qu'aucun le ſoupçonne, a traité ces amours,
Et puiſqu'à mes deſirs je te voy reſoluë,
Je veux qu'avant deux jours l'affaire ſoit concluë.
Au regard d'Alcidon tu dois continuer,
Et de ton beau ſemblant ne rien diminuer;
Il faut joüer au fin contre un eſprit ſi double.

DORIS.

Mon Frére en ſa faveur vous donnera du trouble.

CHRYSANTE.

Il n'eſt pas ſi mauvais que l'on n'en vienne à bout.

DORIS.

Madame, aviſez-y, je vous remets le tout.

CHRYSANTE.

Rentre, voicy Géron, de qui la conference
Doit rompre, ou nous donner une entiére aſſeurance.

SCENE IV.

CHRYSANTE, GERON.

CHRYSANTE.

ILs ſe ſont veus enfin.

GERON.

Je l'avois déja ſçeu,
Madame, les effets ne m'en ont point deçeu,
Du moins quant à Florange.

CHRYSANTE.

Et bien, mais qu'eſt-ce encore?
Que dit-il de ma Fille?

GERON.

Ah, Madame, il l'adore.
Il n'a point encore veu de miracles pareils,
Ses yeux à ſon avis ſont autant de Soleils,

L'enflûre de son sein un double petit monde,
C'est le seul ornement de la machine ronde,
L'amour à ses regards allume son flambeau,
Et souvent pour la voir il ôte son bandeau.
Diane n'eut jamais une si belle taille,
Auprés d'elle Venus ne seroit rien qui vaille,
Ce ne sont rien que Lys & Roses que son teint,
Enfin de ses beautez il est si fort atteint...

CHRYSANTE.

Ah! c'est aller trop loin; un si flateur langage
N'est pas de ce qu'on pense un bien seur témoignage.

GERON.

Madame, je vous jure, il peche innocemment,
Et s'il sçavoit mieux dire, il diroit autrement.
C'est un homme tout neuf, que voulez-vous qu'il fasse?
Il dit ce qu'il a lû. Daignez juger, de grace,
Plus favorablement de son intention,
Et pour mieux vous montrer où va sa passion,
Vous sçavez les deux points (mais aussi, je vous prie,
Vous ne luy direz pas cette supercherie)

CHRYSANTE.

Non, non.

GERON.

Vous sçavez donc les deux difficultez
Qui jusqu'à maintenant vous tiennent arrêtez?

CHRYSANTE

Il veut son avantage, & nous cherchons le nôtre.

GERON.

Va, *Géron* (m'a-t'il dit) *& pour l'une & pour l'autre,*
Si par dextérité tu n'en peux rien tirer,
Accorde tout plûtôt que de plus differer.
Doris est à mes yeux de tant d'attraits pourveüe,
Qu'il faut bien qu'il m'en coûte un peu pour l'avoir veüe.
Mais qu'en dit vôtre Fille?

CHRYSANTE.

Elle suivra mon choix,
Et montre une ame prête à recevoir mes loix;
Non qu'il plaise à ses yeux plus que de bonne sorte,
Il suffit qu'elle voit ce que le bien apporte,

Et qu'elle s'accommode aux solides raisons.
Qui forment à present les meilleures maisons,

GERON.

A ce compte c'est fait. Quand vous plaît-il qu'il vienne
Dégager ma parole, & vous donner la sienne?

CHRYSANTE.

Deux jours me suffiront ménagez dextrement,
Pour disposer mon Fils à son contentement.
Durant ce peu de tems, si son ardeur le presse,
Il peut hors du logis rencontrer sa Maîtresse,
Assez d'occasions s'offrent aux amoureux.

GERON.

Madame, que d'un mot je vay le rendre heureux!

SCENE V.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

Le bonheur aujourd'huy conduisoit vos visites,
Et sembloit rendre hommage à vos rares mérites,
Vous avez rencontré tout ce que vous cherchiez.

CLARICE.

Ouy, mais n'estimez pas qu'ainsi vous m'empêchiez
De vous dire, à present que nous faisons retraite,
Combien de chez Daphnis je sors mal satisfaite.

PHILISTE.

Madame, toutefois elle a fait son pouvoir,
Du moins en apparence, à vous bien recevoir.

CLARICE.

Ne pensez pas aussi que je me plaigne d'elle.

PHILISTE.

Sa Compagnie étoit, ce me semble, assez belle.

CLARICE.

Que trop belle à mon goût, & que je pense, au tien.
Deux Filles possedoient seules ton entretien,
Et leur orgueil enflé par cette préférence

De ce qu'elles valoient tiroit pleine asseurance.

PHILISTE.

Ce reproche obligeant me laisse tout surpris ;
Avec tant de beautez & tant de bons esprits
Je ne valus jamais qu'on me trouvât à dire.

CLARICE.

Avec ces bons esprits je n'étois qu'en martyre,
Leur discours m'assassine, & n'a qu'un certain jeu,
Qui m'étourdit beaucoup, & qui me plaît fort peu

PHILISTE.

Celuy que nous tenions me plaisoit à merveilles.

CLARICE.

Tes yeux s'y plaisoient bien autant que tes oreilles.

PHILISTE.

Je ne le puis nier, puisqu'en parlant de vous
Sur les vôtres mes yeux se portoient à tous coups,
Et s'en alloient chercher sur un si beau visage
Mille & mille raisons d'un éternel hommage.

CLARICE.

O la subtile ruse, & l'excellent détour !
Sans doute une des deux te donne de l'amour,
Mais tu le veux cacher.

PHILISTE.

Que dites-vous, Madame ?
Un de ces deux objets captiveroit mon ame !
Jugez-en mieux, de grace, & croyez que mon cœur
Choisiroit pour se rendre un plus puissant vainqueur.

CLARICE.

Tu tranches du fâcheux, Bélinde & Chrysolite
Manquent donc à ton gré d'attraits, & de mérite,
Elles dont les beautez captivent mille Amans ?

PHILISTE.

Tout autre trouveroit leurs visages charmans,
Et j'en ferois état, si le Ciel m'eût fait naître
D'un malheur assez grand pour ne vous pas connoître.
Mais l'honneur de vous voir que vous me permettez,
Fait que je n'y remarque aucunes raretez,
Et plein de vôtre idée, il ne m'est pas possible,
Ny d'admirer ailleurs, ny d'être ailleurs sensible.

CLARICE.

On ne m'ébloüit pas à force de flater.
Revenons au propos que tu veux éviter,
Je veux ſçavoir des deux laquelle eſt ta Maîtreſſe.
Ne diſſimule plus, Philiſte, & me confeſſe...

PHILISTE.

Que Chryſolite & l'autre, égales toutes deux,
N'ont rien d'aſſez puiſſant pour attirer mes vœux.
Si bleſſé des regards de quelque beau viſage
Mon cœur de ſa franchiſe avoit perdu l'uſage...

CLARICE.

Tu ſerois aſſez fin pour bien cacher ton jeu ?

PHILISTE.

C'eſt ce qui ne ſe peut. L'amour eſt tout de feu,
Il éclaire en brûlant, & ſe trahit ſoi-même,
Un eſprit amoureux, abſent de ce qu'il aime,
Par ſa mauvaiſe humeur fait trop voir ce qu'il eſt.
Toûjours morne, rêveur, triſte, tout luy déplaît.
A tout autre propos qu'à celuy de ſa flame,
Le ſilence à la bouche, & le chagrin en l'ame,
Son œil ſemble à regret nous donner ſes regards,
Et les jette à la fois ſouvent de toutes parts,
Qu'ainſi ſa fonction confuſe ou mal guidée,
Se raméne en ſoi-même, & ne voit qu'une idée.
Mais auprés de l'objet qui poſſéde ſon cœur,
Ses eſprits ranimez reprennent leur vigueur,
Gay, complaiſant, actif...

CLARICE.

Enfin que veux-tu dire ?

PHILISTE.

Que par ces actions que je viens de décrire,
Vous de qui j'ay l'honneur chaque jour d'approcher,
Jugiez pour quel objet l'amour m'a ſçû toucher.

CLARICE.

Pour faire un jugement d'une telle importance,
Il faudroit plus de temps. Adieu, la nuit s'avance;
Te verra-t'on demain ?

PHILISTE.

Madame, en doutez-vous.

Jamais commandemens ne me furent ſi doux.
Loin de vous, il n'eſt rien qu'avec plaiſir je voye,
Tout me devient fâcheux, tout s'oppoſe à ma joie,
Un chagrin invincible accable tous mes ſens.

CLARICE.

Si, comme tu le dis, dans le cœur des abſens
C'eſt l'amour qui fait naître une telle triſteſſe,
Ce compliment n'eſt bon qu'auprés d'une Maîtreſſe.

PHILISTE.

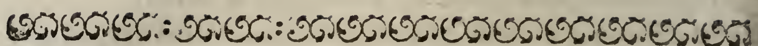
Souffrez-le d'un reſpect, qui produit chaque jour,
Pour un ſujet ſi haut les effets de l'amour.

SCENE VI.

CLARICE.

IL ne m'en dit que trop, ſi je l'oſois entendre,
Et ſes déſirs aux miens ſe font aſſez comprendre ;
Mais pour nous déclarer une ſi belle ardeur,
L'un eſt muet de crainte, & l'autre de pudeur.
Que mon rang me déplaît ! que mon trop de fortune,
Au lieu de m'obliger me choque & m'importune !
Egale à mon Philiſte, il m'offriroit ſes vœux,
Je m'entendrois nommer le ſujet de ſes feux,
Et ſes diſcours pourroient forcer ma modeſtie
A l'aſſurer bien-tôt de nôtre ſympathie ;
Mais le peu de rapport de nos conditions
Ote le nom d'amour à ſes ſoûmiſſions,
Et ſous l'injuſte loy de cette retenuë
Le reméde me manque, & mon mal continuë ;
Il me ſert en eſclave, & non pas en Amant,
Tant ſon reſpect s'oppoſe à mon contentement.
Ah, que ne devient-il un peu plus téméraire !
Que ne s'expoſe-t-il au hazard de me plaire !
Amour, gagne à la fin ce reſpect ennuyeux,
Et rends-le moins timide, ou l'ôte de mes yeux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE.

SECRETS tyrans de ma penſée,
Reſpect, Amour, de qui les loix
D'un juſte & fâcheux comtrepoix
La tiennent toûjours balancée.
Que vos mouvemens oppoſez,
Vos traits l'un par l'autre briſez,
Sont puiſſans à s'entre-détruire!
Que l'un m'offre d'eſpoir! que l'autre a de rigueur?
Et tandis que tous deux tâchent à me ſéduire,
Que leur combat eſt rude au milieu de mon cœur!

Moy même je fais mon ſupplice
A force de leur obéir;
Mais le moyen de les haïr?
Ils viennent tous deux de Clarice.
Ils m'en entretiennent tous deux,
Et forment ma crainte & mes vœux
Pour ce bel œil qui les fait naître,
Et de deux flots divers mon eſprit agité,
Plein de glace, & d'un feu qui n'oſeroit paroître,
Blâme ſa retenuë, & ſa témerité.

Mon ame dans cet eſclavage
Fait des vœux qu'elle n'oſe offrir;
J'aime ſeulement pour ſouffrir,
J'ay trop, & trop peu de courage.
Je voy bien que je ſuis aimé,
Et que l'objet qui m'a charmé
Vit en de pareilles contraintes,

Mon ſilence à ſes feux fait tant de trahiſon,
Qu'impertinent captif de mes frivoles craintes,
Pour accroître ſon mal je fuis ma guériſon.

Elle brûle, & par quelque ſigne
Que ſon cœur s'explique avec moy,
Je doute de ce que je voy,
Parce que je m'en trouve indigne.
Eſpoir vainement écouté,
Ne croy pas que cette Beauté
Daigne avoüer de telles flâmes,
Et dans le juſte ſoin qu'elle a de les cacher,
Voy que ſi même ardeur embraſe nos deux ames,
Sa bouche à ſon eſprit n'oſe le reprocher.

Pauvre Amant, voy par ſon ſilence
Qu'elle t'en commande un égal,
Et que le récit de ton mal
Te convaincroit d'une inſolence.
Quel fantaſque raiſonnement,
Et qu'au milieu de mon tourment
Je deviens ſubtil à ma peine!
Pourquoy m'imaginer qu'un diſcours amoureux
Par un contraire effet change l'amour en haine,
Et malgré mon bonheur me rende malheureux?

Mais j'aperçoy Clarice. O Dieux, ſi cette Belle
Parloit autant de moy que je m'entretiens d'elle!
Du moins ſi ſa Nourrice a ſoin de nos amours,
C'eſt de moy qu'à preſent doit être leur diſcours.
Une humeur curieuſe avec chaleur m'emporte
A me couler ſans bruit derriere cette porte,
Pour écouter de-là ſans être apperçû,
En quoy mon fol eſpoir me peut avoir déçû.
Allons; ſouvent l'amour ne veut qu'une bonne heure;
Jamais l'occaſion ne s'offrira meilleure,
Et peut-être qu'enfin nous en pourrons tirer
Celle que nous cherchons pour nous mieux déclarer.

SCENE II.

CLARICE, LA NOURRICE.

CLARICE.

TU me veux détourner d'une seconde flâme,
Dont je ne pense pas qu'autre que toy me blâme;
Etre veuve à mon âge, & toûjours déplorer
La perte d'un Mari que je puis reparer!
Refuser d'un Amant ce doux nom de Maîtresse!
N'avoir que des mépris pour les vœux qu'il m'adresse!
Le voir toûjours languir sous une dure loy!
Cette vertu, Nourrice, est trop haute pour moy.

LA NOURRICE.

Madame, mon avis au vôtre ne résiste
Que lorsque vôtre ardeur se porte vers Philiste
Aimez, aimez quelqu'un, mais comme à l'autre fois,
Qu'un lieu digne de vous arrête vôtre choix.

CLARICE.

Brise-là ce discours dont mon amour s'irrite,
Philiste n'en voit point qui le passe en mérite.

LA NOURRICE.

Je ne remarque en luy rien que de fort commun,
Sinon que plus qu'un autre il se rend importun.

CLARICE.

Que ton aveuglement en ce point est extrême,
Et que tu connois mal, & Philiste, & moy-même,
Si tu crois que l'excés de sa civilité
Passe jamais chez moy pour importunité!

LA NOURRICE.

Ce cajoleur rusé qui toûjours nous assiége,
A tant fait qu'à la fin vous tombez dans le piége.

CLARICE.

Ce Cavalier parfait de qui je tiens le cœur
A tant fait que du mien il s'est rendu vainqueur,

LA NOURRICE.

Il aime vôtre bien, & non vôtre personne.

CLARICE.

Son vertueux amour l'un & l'autre luy donne
Ce m'est trop d'heur encor dans le peu que je vaux,
Qu'un peu de bien que j'ay supplée à mes défauts.

LA NOURRICE.

La mémoire d'Alcandre, & le rang qu'il vous laisse,
Voudroient un successeur de plus haute noblesse.

CLARICE.

S'il précéda Philiste en vaines dignitez,
Philiste le devance en rares qualitez.
Il est né Gentilhomme, & sa vertu repare
Tout ce dont la fortune envers luy fut avare,
Nous avons elle & moy trop dequoy l'agrandir.

LA NOURRICE.

Si vous pouviez, Madame, un peu vous refroidir,
Pour le considerer avec indifference,
Sans prendre pour merite une fausse apparence,
La raison feroit voir à vos yeux insensez
Que Philiste n'est pas tout ce que vous pensez.
Croyez-m'en plus que vous, j'ay vieilli dans le monde,
J'ay de l'expérience, & c'est où je me fonde.
Eloignez quelque temps ce dangereux charmeur,
Faites en son absence essay d'une autre humeur,
Pratiquez-en quelqu'autre, & desinteressée
Comparez-luy l'objet dont vous êtes blessée,
Comparez-en l'esprit, la façon, l'entretien;
Alors, vous trouverez qu'un autre le vaut bien.

CLARICE.

Exercer contre moy de si noirs artifices!
Donner à mon amour de si cruels supplices!
Trahir tous mes désirs! éteindre un feu si beau!
Qu'on m'enferme plûtôt toute vive au tombeau,
Fais venir cet Amant? dûssai-je la premiere
Luy faire de mon cœur une ouverture entiere,
Je ne permettrai point qu'il sorte d'avec moy
Sans avoir l'un à l'autre engagé nôtre foy.

LA NOURRICE.

Ne précipitez point ce que le temps ménage,
Eprouvez à loisir quel interêt l'engage.

CLARICE.

Ne m'importune plus de tes conseils maudits,
Et sans me repliquer fais ce que je te dis.

SCENE III.

PHILISTE, LA NOURRICE.

PHILISTE.

JE te ferai cracher cette langue traîtresse.
Est-ce ainsi qu'on me sert auprés de ma Maîtresse,
Détestable Sorciére ?

LA NOURRICE.

Et bien, quoy ? qu'ay-je fait ?

PHILISTE.

Et tu doutes encor si j'ay vû ton forfait ?

LA NOURRICE.

Quel forfait ?

PHILISTE.

Peut-on voir lâcheté plus hardie ?
Joindre encor l'impudence à tant de perfidie !

LA NOURRICE.

Tenir ce qu'on promet est-ce une trahison ?

PHILISTE.

Est-ce ainsi qu'on le tient ?

LA NOURRICE.

Parlons avec raison;
Que t'avois-je promis ?

PHILISTE.

Que de tout ton possible
Tu rendrois ta Maîtresse à mes désirs sensible,
Et la disposerois à recevoir mes vœux.

LA NOURRICE.

Et ne la vois-tu pas au point où tu la veux ?

PHILISTE.

Malgré toy mon bonheur à ce point l'a réduite.

LA NOURRICE.

Mais tu dois ce bonheur à ma ſage conduite.
Jeune & ſimple Novice en matiére d'amour,
Qui ne ſçaurois comprendre encore un ſi bon tour.
Flater de nos diſcours les paſſions des Dames,
C'eſt aider lâchement à leurs naiſſantes flames,
C'eſt traiter lourdement un délicat effet,
C'eſt n'y ſçavoir enfin que ce que chacun ſçait.
Moy qui de ce métier ay la haute ſcience,
Et qui pour te ſervir brûle d'impatience,
Par un chemin plus court qu'un propos complaiſant
J'ay redoublé ſa flâme en la contrediſant,
J'ay ſçû faire éclater, mais avec violence,
Un amour étouffé ſous un honteux ſilence,
Et n'ay pas tant choqué que piqué ſes déſirs,
Dont la ſoif irritée avance tes plaiſirs.

PHILISTE.

Si j'en croy tes diſcours, la ruſe eſt merveilleuſe,
Mais l'épreuve à mon goût en eſt fort périlleuſe.

LA NOURRICE.

Jamais il ne s'eſt vû de tours plus aſſurez.
La raiſon & l'amour ſont ennemis jurez,
Et lorſque ce dernier dans un eſprit commande,
Il ne peut endurer que l'autre le gourmande.
Plus la raiſon l'attaque, & plus il ſe roidit,
Plus elle l'intimide, & plus il s'enhardit.
Je le dis ſans beſoin; vos yeux & vos oreilles
Sont de trop bons témoins de toutes ces merveilles;
Vous-même avez tout vû, que voulez-vous de plus?
Entrez, on vous attend, ces diſcours ſuperflus
Reculent vôtre bien, & font languir Clarice.
Allez, allez cueïllir les fruits de mon ſervice,
Uſez bien de vôtre heur, & de l'occaſion.

PHILISTE.

Soit une verité, ſoit une illuſion,
Que ton eſprit adroit employe à ta défenſe,
Ce que je viens d'oüir n'a plus rien qui m'offenſe,

Et j'en estimeray mon bonheur plus parfait,
Si d'un mauvais dessein je tire un bon effet.

LA NOURRICE.

Que de propos perdus ! voyez l'impatiente,
Qui ne peut plus souffrir une si longue attente.

SCENE IV.

CLARICE, PHILISTE, LA NOURRICE.

CLARICE.

PAresseux, qui tardez si long-temps à venir,
Devinez la façon dont je veux vous punir.

PHILISTE.

Me défendriez-vous l'honneur de vôtre vûë?

CLARICE.

Vraiment vous me jugez de sens fort dépourvûë ;
Vous bannir de mes yeux ! une si dure loy
Feroit trop retomber le châtiment sur moy,
Et je n'ay pas failli pour me punir moy-même.

PHILISTE.

L'absence fait souffrir seulement quand on aime.

CLARICE.

Aussi que sçavez-vous si vos perfections
Ne vous ont rien acquis sur mes affections ?

PHILISTE.

Madame, excusez-moy, je sçay mieux reconnoître
Mes defauts & le peu que le Ciel m'a fait naître.

CLARICE.

N'oublîrez-vous jamais ces termes ravalez,
Pour vous priser de bouche autant que vous valez ?
Seriez-vous bien content qu'on crû ce que vous dites?
Demeurez avec moy d'accord de vos mérites,
Laissez-moy me flater de cette vanité,
Que j'ay quelque pouvoir sur vôtre liberté,

Et qu'une humeur si froide, à toute autre invincible,
Ne perd qu'auprés de moy le titre d'insensible.
Une si douce erreur tâche à s'autoriser ;
Quel plaisir prenez-vous à m'en desabuser ?
PHILISTE.
Ce n'est point une erreur, pardonnez-moy, Madame,
Ce sont les mouvemens les plus sains de mon ame.
Il est vray, je vous aime, & mes feux indiscrets,
Me font un dur supplice en demeurant secrets ;
Je reçoi sans contrainte une ardeur téméraire,
Mais si j'ose brûler, je sçais aussi me taire
Et prés d'un rare objet, mon unique vainqueur,
Je puis tout sur ma langue, & rien dessus mon cœur.
En vain j'avois appris que la seule espérance
Entretenoit l'amour dans la perséverance,
J'aime sans esperer, & mon cœur enflamé
A pour but de vous plaire, & non pas d'être aimé.
L'amour devient servile alors qu'il se dispense
A n'allumer ses feux que pour la récompense,
Ma flâme est toute pure, & sans rien présumer
Je ne cherche en aimant que le seul bien d'aimer.
CLARICE.
Et celui d'être aimé sans que tu le prétendes
Préviendra tes desirs & tes justes demandes.
Ne déguisons plus rien, cher Philiste, il est temps
Qu'un aveu mutuel rende nos vœux contens.
Donnons-leur, je te prie, une entiére assurance,
Vangeons-nous à loisir de nôtre indifférence,
Vangeons-nous à loisir de toutes ces langueurs,
Où sa fausse couleur avoit réduit nos cœurs.
PHILISTE.
Vous me joüez, Madame, & cette accorte feinte
Ne donne à mon amour qu'une railleuse atteinte.
CLARICE.
Quelle façon étrange ! en me voyant brûler
Tu t'obstines encor à le dissimuler,
Tu veux qu'encore un coup je me donne la honte
De te dire à quel point l'amour pour toy me dompte.
Tu le vois cependant avec pleine clarté,

Et veux douter encor de cette verité.

PHILISTE.

Oüi, j'en doute, & l'excés du bonheur qui m'accable
Me surprend, me confond, me paroît incroyable.
Madame, est-il possible, & me puis-je assurer
D'un bien à quoy mes vœux n'oseroient aspirer?

CLARICE.

Cesse de me tuer par cette défiance.
Qui pourroit des mortels troubler nôtre alliance?
Quelqu'un a-t-il à voir dessus mes actions,
Dont j'aye à prendre l'ordre en mes affections?
Veuve, & ne devant plus de respect à personne,
Ne puis-je disposer de ce que je te donne?

PHILISTE.

N'ayant jamais été digne d'un tel honneur,
J'ay de la peine encor à croire mon bonheur.

CLARICE.

Pour t'obliger enfin à changer de langage,
Si ma foy ne suffit que je te donne en gage,
Un bracelet exprés tissu de mes cheveux
T'attend pour enchaîner & ton bras & tes vœux.
Viens le querir, & prendre avec moy la journée
Qui termine bien-tôt nôtre heureux hymenée.

PHILISTE.

C'est dont vos seuls avis se doivent consulter,
Trop heureux, quant à moy, de les executer.

LA NOURRICE *seule.*

Vous comptez sans vôtre hôte,& vous pourrez aprendre
Que ce n'est pas sans moy que ce jour se doit prendre;
De vos prétentions Alcidon averti
Vous fera, s'il m'en croit, un dangereux parti.
Je luy vay bien donner de plus sûres adresses
Que d'amuser Doris par de fausses caresses;
Aussi bien (m'a-t-on dit) à beau jeu, beau retour.
Au lieu de la duper avec ce feint amour,
Elle-même le dupe, & luy rendant le change,
Luy promet un amour qu'elle garde à Florange.
Ainsi de tous côtez primé par un Rival,
Ses affaires sans moy se porteroient fort mal.

SCENE V.

ALCIDON, DORIS.

ALCIDON.

ADieu, mon cher ſouci, ſois ſûre que mon ame
Juſqu'au dernier ſoûpir conſervera ſa flâme.

DORIS.

cidon, cet adieu me prend au dépourvû,
u ne fais que d'entrer, à peine t'ay-je vû.
eſt m'envier trop tôt le bien de ta preſence;
e grace, oblige-moy d'un peu de complaiſance,
puiſque je te tiens, ſouffre qu'avec loiſir
puiſſe m'en donner un peu plus de plaiſir.

ALCIDON.

t'explique ſi mal le feu qui me conſume,
u'il me force à rougir d'autant plus qu'il s'allume?
on diſcours s'en confond, j'en demeure interdit,
e que je ne puis dire eſt plus que je n'ay dit,
en hay les vins efforts de ma langue groſſiere,
ui manquent de juſteſſe en ſi belle matiére,
t ne répondant point aux mouvemens du cœur,
e découvrent ſi peu le fond de ma langueur.
oris, ſi tu pouvois lire dans ma penſée,
t voir juſqu'au milieu de mon ame bleſſée,
u verrois un braſier bien autre, & bien plus grand
Qu'en ces foibles devoirs que ma bouche te rend.

DORIS.

tu pouvois auſſi pénétrer mon courage,
t voir juſqu'à quel point ma paſſion m'engage,
e que dans mes diſcours tu prends pour des ardeurs
le te ſembleroit plus que de triſtes froideurs.
on amour & le mien ont faute de paroles,
ar un malheur égal ainſi tu me conſoles,
t de mille defauts me ſentant accabler,

Ce m'eſt trop d'heur qu'un d'eux me fait te reſſembler.

ALCIDON.

Mais quelque reſſemblance entre nous qui ſurvienne,
Ta paſſion n'a rien qui reſſemble à la mienne,
Et tu ne m'aime pas de la même façon.

DORIS.

Si tu m'aimes encor, quitte un ſi faux ſoupçon,
Tu douterois à tort d'une choſe trop claire,
L'épreuve fera foy comme j'aime à te plaire.
Je meurs d'impatience, attendant l'heureux jour
Qui te montre quel eſt envers toy mon amour;
Ma Mére en ma faveur brûle de même envie.

ALCIDON.

Hélas! ma volonté ſous une autre aſſervie,
Dont je ne puis encor à mon gré diſpoſer,
Fait que d'un tel bonheur je ne ſçaurois uſer.
Je dépens d'un vieil Oncle, & s'il ne m'autoriſe,
Je ne te fais qu'en vain le don de ma franchiſe,
Tu ſçais que tout ſon bien ne regarde que moy,
Et qu'attendant ſa mort je reconnois ſa loy.
Mais nous le gagnerons, & mon humeur accorte
Sçait comme il faut avoir les hommes de ſa ſorte.
Un peu de temps fait tout.

DORIS.

Ne précipite rien,
Je connois ce qu'au monde aujourd'huy vaut le bien.
Conſerve ce Vieillard; pourquoy te mettre en peine
A force de m'aimer, de t'acquérir ſa haine?
Ce qui te plaît m'agrée, & ce retardement,
Parce qu'il vient de toy, m'oblige infiniment.

ALCIDON.

De moy! c'eſt offenſer une pure innocence,
Si l'effet de mes vœux n'eſt pas en ma puiſſance.
Leur obſtacle me gêne autant ou plus que toy.

DORIS.

C'eſt prendre mal mon ſens, je ſçay quelle eſt ta foy.

ALCIDON.

En veux-tu par écrit une entiére aſſurance?

DORIS.

le m'asseure assez de ta persévérance ;
je luy ferois tort d'en recevoir d'ailleurs
ne preuve plus ample, ou des garands meilleurs.

ALCIDON.

l'apporte demain pour mieux faire connoître...

DORIS.

en croy si fortement ce que j'en voy paroître,
ue c'est perdre du temps que de plus en parler.
dieu, va desormais où tu voulois aller ;
pour te retenir j'ay trop peu de mérite,
ouviens-toy pour le moins que c'est moy qui te quitte.

ALCIDON.

e brusque adieu m'étonne, & je n'entens pas bien...

SCENE VI.

A NOURRICE, ALCIDON.

LA NOURRICE.

E te prens au sortir d'un plaisant entretien.

ALCIDON.

laisant de verité, vû que mon artifice
uy raconte les vœux que j'envoye à Clarice,
t que de mes soûpirs qui se portent plus loin,
lle se croit l'objet, & n'en est que témoin.

LA NOURRICE.

insi ton feu se jouë ?

ALCIDON.

Ainsi quand je soûpire,
e la prends pour un autre, & luy dis mon martyre.
t sa réponse au point que je puis souhaiter
ans cette illusion a droit de me flater.

LA NOURRICE.

lle t'aime ?

ALCIDON.

Et de plus, un discours équivoque

Luy fait aiſément croire un amour réciproque.
Elle ſe penſe belle, & cette vanité
L'aſſure imprudemment de ma captivité,
Et comme ſi j'étois des Amans ordinaires,
Elle prend ſur mon cœur des droits imaginaires,
Tandis que le ſien ſent la flâme que je feins,
Et vit dans les langueurs dont à faux je me plains.

LA NOURRICE.

Je te réponds que non; ſi tu n'y mets reméde
Avant qu'il ſoit trois jours Florange la poſſéde.

ALCIDON.

Et qui t'en a tant dit?

LA NOURRICE.

Géron m'a tous conté,
C'eſt luy qui ſourdement a conduit ce traité.

ALCIDON.

C'eſt ce qu'en mots obſcurs ſon adieu vouloit rire,
Elle a crû me braver, mais je n'en fais que rire,
Et comme j'étois las de me contraindre tant,
La coquette qu'elle eſt, m'oblige en me quittant.
Ne m'apprendras-tu point ce que fait ta Maîtreſſe?

LA NOURRICE.

Elle met ton agente au bout de ſa fineſſe.
Philiſte aſſurément tient ſon eſprit charmé,
Je n'aurois jamais crû qu'elle l'eût tant aimé.

ALCIDON.

C'eſt à faire à du temps.

LA NOURRICE.

Quitte cette eſpérance;
Ils ont pris l'un de l'autre une entiere aſſurance,
Juſqu'à s'entredonner la parole & la foy.

ALCIDON.

Que tu demeure froide en te mocquant de moy.

LA NOURRICE.

Il n'eſt rien de ſi vray, ce n'eſt point raillerie.

ALCIDON.

C'eſt donc fait d'Alcodon? Nourrice, je te prie...

LA NOURRICE.

Que ſert-il de prier? mon eſprit épuiſé

Pour divertir ce coup n'eſt point aſſez ruſé.
Je n'en ſçay qu'un moyen , mais je ne l'oſe dire.

ALCIDON.

Dépêche, ta longueur m'eſt un ſecond martyre.

LA NOURRICE.

Clarice tous les ſoirs rêvant à ſes amours
Seule dans ſon jardin fait trois ou quatre tours.

ALCIDON.

Et qu'a cela de propre à reculer ma perte ?

LA NOURRICE.

J'en tiendrai ſi tu veux la fauſſe porte ouverte.
Aurois-tu du courage aſſez pour l'enlever ?

ALCIDON.

Oüi, mais la choſe faite il faudra me ſauver ;
Et quels amis voudront trahir aſſez leur gloire,
Pour être partiſans d'une action ſi noire ?
Si j'avois un prétexte, alors je ne dis pas
Que quelqu'un abuſé n'accompagnât mes pas.

LA NOURRICE.

On te vole Doris, & ta feinte colére
Manqueroit de prétexte à quereller ſon Frére !
Fais en ſonner par tout un faux reſſentiment,
Tu verras trop d'amis s'offrir aveuglément,
Se prendre à ces dehors, & ſans voir dans ton ame,
Vouloir vanger l'affront qu'aura reçû ta flâme.
Sers-toy de leur erreur, & dupes-les ſi bien...

ALCIDON.

Ce prétexte eſt ſi beau que je ne crains plus rien.

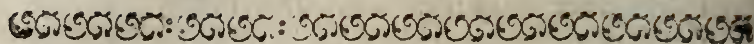
LA NOURRICE.

Pour ôter tout ſoupçon de nôtre intelligence
Ne faiſons plus enſemble aucune conférence,
Et viens quand tu pourras, je t'attends dés demain.

ALCIDON.

Adieu, je tiens le coup, autant vaut, dans ma main.

Fin du Second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CELIDAN, ALCIDON.

CELIDAN.



E n'eſt pas que j'excuſe, ou la Sœur, ou le Frére,
Dont l'infidelité fait naître ta colére ;
Mais je dois t'avoüer que ton deſſein d'abord
N'a gagné mon eſprit qu'avec un peu d'effort.
Lorſque tu m'as parlé d'enlever ſa Maîtreſſe,
L'honneur a quelque temps combatu ma promeſſe.
Ce mot d'enlévement me faiſoit de l'horreur ;
Mes ſens embarraſſez dans cette vaine erreur
N'avoient plus la raiſon de leur intelligence ;
En plaignant ton malheur je blâmois ta vangeance,
Et l'ombre d'un forfait amuſant ma pitié
Retardoit les effets dûs à nôtre amitié.
Pardonne un vain ſcrupule à mon ame inquiéte,
Prens mon bras pour ſecond, mon château pour retraite;
Le déloyal Philiſte, en te volant ton bien,
N'a que trop merité qu'on le prive du ſien ;
Aprés ſon action la tienne eſt légitime,
Et l'on vange ſans honte un crime par un crime.

ALCIDON.

Tu vois comme il me trompe, & me promet ſa Sœur
Pour en faire ſous-main Florange poſſeſſeur.
Ah Ciel ! fut-il jamais un ſi noir artifice ?
Il luy fait recevoir mes offres de ſervice,
Cette Belle m'accepte, & fier de ſon aveu
Je me vante par tout du bonheur de mon feu.

Cependant

Cependant il me l'ôte, & par cette pratique,
Plus mon amour est sçeu, plus ma honte est publique.

CELIDAN.

Aprés sa trahison voy ma fidelité,
Il t'enleve un objet que je t'avois quitté.
Ta Doris fut toûjours la Reine de mon ame,
J'ay toûjours eu pour elle une secrette flâme,
Sans jamais témoigner que j'en étois épris
Tant que tes feux ont pû te promettre ce prix.
Mais je te l'ay quittée, & non pas à Florange:
Quand je t'auray vangé, contre luy je me vange,
Et je luy fais sçavoir que jusqu'à mon trepas,
Tout autre qu'Alcidon ne l'emportera pas.

ALCIDON.

Pour moy donc à ce point ta contrainte est venuë!
Que je te veux de mal de cette retenuë!
Est ce ainsi qu'entre amis on vit à cœur ouvert?

CELIDAN.

Mon feu qui t'offensoit est demeuré couvert,
Et si cette Beauté malgré moy l'a fait naître,
Ce que je te devois l'empêchoit de paroître.

ALCIDON.

Helas! tu m'as perdu me voulant obliger,
Nôtre vieille amitié m'en eût fait dégager;
Je souffre maintenant la honte de sa perte,
Et j'aurois eu l'honneur de te l'avoir offerte,
De te l'avoir cédée, & reduit mes desirs
Au glorieux dessein d'avancer tes plaisirs.
Faites, Dieux tout-puissans, que Philiste se change,
Et l'inspirant bien-tôt de rompre avec Florange,
Donnez-moy le moyen de montrer qu'à mon tour
Je sçay pour un ami contraindre mon amour.

CELIDAN.

Tes souhaits arrivez, nous t'en verrons dedire,
Doris sur ton esprit reprendroit son empire;
Nous donnons aisément ce qui n'est plus à nous.

ALCIDON.

Si j'y manquois, grands Dieux, pleins d'un juste courroux,

Faites pour me punir, que vos mains vangeresses. . ;

CELIDAN.

Un Amy tel que toy m'est plus que cent Maîtresses,
Il n'y va pas de tant; résolvons seulement
Du jour & des moyens de cet enlévement.

ALCIDON.

Mon secret n'a besoin que de ton assistance,
Je n'ay point lieu de craindre aucune résistance.
La Beauté dont mon traître adore les attraits,
Chaque soir au jardin va prendre un peu de frais,
J'en ay sçû de luy-même ouvrir la fausse porte;
Etant seule, & de nuit, le moindre effort l'emporte,
Allons-y dés ce soir, le plûtôt vaut le mieux,
Et sur tout déguisez dérobons à ses yeux,
Et de nous, & du coup l'entiére connoissance.

CELIDAN.

Si Clarice une fois est en nôtre puissance,
Croy que c'est un bon gage à moyenner l'accord,
Et rendre, en le faisant, ton party le plus fort.
Mais pour la seureté d'une telle entreprise,
Aussi-tôt que chez-moy nous pourrons l'avoir mise,
Retournons sur nos pas, & soudain effaçons
Ce que pourroit l'absence engendrer de soupçons.

ALCIDON.

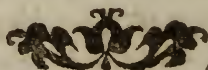
Ton salutaire avis est la même prudence,
Et déja je prépare une froide impudence
A m'informer demain avec étonnement
De l'heure & de l'auteur de cet enlévement.

CELIDAN.

Je vais y donner ordre.

ALCIDON.

Adieu, croy qu'en revanche
Je n'ay goutte de sang que pour toy je n'épanche.



SCENE II.

ALCIDON.

Bons Dieux ! que d'innocence & de ſimplicité !
Ou pour le mieux nommer, que de ſtupidité,
Dont le manque de ſens ſe cache & ſe déguiſe
Sous le front ſpécieux d'une ſotte franchiſe !
Que Célidan eſt bon ! que j'aime ſa candeur,
Et que ſon peu d'adreſſe oblige mon ardeur !
O qu'il n'eſt pas de ceux dont l'eſprit à la mode
A l'humeur d'un amy jamais ne s'accommode,
Et qui lors qu'ils nous font cent proteſtations,
Pour en rompre l'effet ont mille inventions !
Luy, quand il a promis, il meurt qu'il n'effectuë,
Et l'attente déja de me ſervir le tuë.
J'admire cependant par quel ſecret reſſort
Sa fortune & la mienne ont cela de rapport,
Que celle qu'un amy nomme, ou tient ſa Maîtreſſe,
Eſt l'objet qui tous deux au fond du cœur nous bleſſe,
Et qu'ayant comme moy caché ſa paſſion,
Nous n'avons differé que de l'intention.
Puiſqu'il met pour autruy ſon bon-heur en arriére,
Et pour moy...

SCENE III.

PHILISTE, ALCIDON.

PHILISTE.

Je t'y prens rêveur.

ALCIDON.

Ouy par derriére,
C'eſt d'ordinaire ainſi que les traîtres en font,

PHILISTE.

Je te vois accablé d'un chagrin ſi profond,
Que j'excuſe aiſément ta réponſe un peu cruë.
Mais que fais-tu ſi triſte au milieu d'une ruë ?
Quelque penſer fâcheux te ſervoit d'entretien ?

ALCIDON.

Je révois que le monde en l'ame ne vaut rien,
Du moins pour la plûpart ; que le ſiécle où nous ſom- [mes
A bien diſſimuler met la vertu des hommes ;
Qu'à peine quatre mots ſe peuvent échaper
Sans quelque double ſens afin de nous tromper,
Et que ſouvent de bouche un deſſein ſe propoſe,
Dans le temps que l'eſprit ſonge à toute autre choſe.

PHILISTE.

Et cela t'affligeoit ? Laiſſons courir le temps,
Et malgré ſes abus vivons toûjours contens.
Le monde eſt un Chaos, & ſon deſordre excéde
Tout ce qu'on y voudroit apporter de reméde.
N'ayant l'œil, cher Ami, que ſur nos actions ;
Auſſi-bien s'offenſer de ſes corruptions
A des gens comme nous ce n'eſt qu'une folie.
Mais pour te retirer de ta mélancolie,
Je te veux faire part de mes contentemens.
Si l'on peut en amour s'aſſurer aux ſermens,
Dans trois jours au plus tard par un bon-heur étrange
Clarice eſt à Philiſte.

ALCIDON.

Et Doris à Florange,

PHILISTE.

Quelque ſoupçon frivole en ce point te deçoit,
J'auray perdu la vie avant que cela ſoit.

ALCIDON.

Voila faire le fin de fort mauvaiſe grace.
Philiſte vois-tu bien ? je ſçay ce qui ſe paſſe.

PHILISTE.

Ma Mére en a receu de vrai quelque propos,
Et voulut hier au ſoir m'en toucher quelques mots.
Les Femmes de ſon âge ont ce mal ordinaire
De régler ſur les biens une pareille affaire,

Un si honteux motif leur fait tout décider,
Et l'or qui les aveugle a droit de les guider.
Mais comme son éclat n'éblouït point mon ame,
Que je vois d'un autre œil ton mérite, & ta flame,
Je luy fis bien sçavoir que mon consentement
Ne dépendroit jamais de son aveuglement,
Et que jusqu'au tombeau, quant à cet Hymenée,
Je maintiendrois la foi que je t'avois donnée.
Ma Sœur adroitement feignoit de l'écouter,
Non pas que son amour n'osât luy résister;
Mais elle vouloit bien qu'un peu de jalousie,
Sur quelque bruit leger piquât ta fantaisie.
Ce petit aiguillon quelquefois en passant
Réveille puissamment un amour languissant.

ALCIDON.

Fais à qui tu voudras ce conte ridicule;
Soit que ta Sœur l'accepte, ou qu'elle dissimule;
Le peu que j'y perdray ne vaut pas m'en fâcher;
Rien de mes sentimens ne sçauroit approcher.
Comme lors qu'au Théatre on nous fait voir Mélite,
Le discours de Cloris quand Philandre la quitte;
Ce qu'elle dit de luy, je le dis de ta Sœur,
Et je la veux traiter avec même douceur.
Pourquoy m'aigrir contre elle? En cet indigne change
Le beau choix qu'elle fait la punit & me vange,
Et ce sexe imparfait, de soy-même ennemi,
Ne posséda jamais la raison qu'à demi.
J'aurois tort de vouloir qu'elle en eût davantage;
Sa foiblesse la force à devenir volage.
Je n'ay que pitié d'elle en ce manque de foy,
Et mon couroux entier se réserve pour toy,
Toy, qui trahis ma flame aprés l'avoir fait naître,
Toy, qui ne m'es amy qu'afin d'être plus traître,
Et dont les lâchetez tirent de leur excés
Au bon-heur qui te flate un facile succés.
Déloyal, ainsi donc de ta vaine promesse
Je reçoy mille affronts au lieu d'une Maîtresse,
Et ton perfide cœur masqué jusqu'à ce jour,
Pour assouvir ta haine alluma mon amour!

PHILISTE.

Ces ſoupçons diſſipez par des effets contraires,
Nous renoûrons bien-tôt une amitié de Fréres.
Puiſſe deſſus ma tête éclater à tes yeux
Ce qu'a de plus mortel la colére des Cieux,
Si jamais ton Rival a ma Sœur ſans ma vie;
A cauſe de ſon bien ma Mere en meurt d'envie,
Mais malgré...

ALCIDON.

Laiſſe-là ces propos ſuperflus,
Ces proteſtations ne m'éblouïſſent plus,
Et ma ſimplicité, laſſe d'être dupée,
N'admet plus de raiſons qu'au bout de mon épée.

PHILISTE.

Etrange impreſſion d'une jalouſe erreur
Dont ton eſprit atteint ne ſuit que ſa fureur!
Et bien, tu veux ma vie, & je te l'abandonne;
Ce courroux inſenſé qui dans ton cœur boüillonne,
Contente-le par là, pouſſe, mais n'attens pas,
Que par le tien je veüille éviter mon trépas.
Trop heureux que mon ſang puiſſe te ſatisfaire,
Je le veux tout donner au ſeul bien de te plaire.
Toûjours à ces deffis j'ay couru ſans effroy,
Mais je n'ay point d'épée à tirer contre toy.

ALCIDON.

Voilà bien déguiſer un manque de courage.

PHILISTE.

C'eſt preſſer un peu trop, qu'aller juſqu'à l'outrage.
On n'a point encor veu que ce manque de cœur
M'ait rendu le dernier où vont les gens d'honneur.
Je te veux bien ôter tout ſujet de colére,
Et quoy que de ma Sœur ait réſolu ma Mere,
Deût mon peu de reſpect irriter tous les Dieux,
J'affronteray Géron & Florange à ſes yeux.
Mais aprés les efforts de cette deference,
Si tu gardes encor la même violence,
Peut-être ſçaurons nous appaiſer autrement
Les obſtinations de ton emportement.

ALCIDON *seul.*

Je crains son amitié plus que cette menace ;
Sans doute il va chasser Florange de ma place,
Mon prétexte est perdu s'il ne quittte ces soins
Dieux ! qu'il m'obligeroit de m'aimer un peu moins.

SCENE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

JE meure, mon enfant, si tu n'es admirable ;
Tout céde à ton adresse, elle est incomparable,
Tu mérites de vivre aprés un si beau tour.

DORIS.

Croyez-moy qu'Alcidon n'en sçait guére en amour,
Vous n'eussiez pû m'entendre, & vous garder de rire.
Je me tuois moy-même à tous coups de luy dire
Que mon ame pour luy n'a que de la froideur,
Et que je luy ressemble, en ce que nôtre ardeur
Ne s'explique à tous deux point du tout par la bouche,
Enfin que je le quitte.

CHRYSANTE.

Il est donc une souche,
S'il ne peut rien comprendre en ces naïvetez.
Peut-être y mêlois-tu quelques obscuritez ?

DORIS.

Pas une, en mots exprés je luy rendois son change.
Et n'ay couvert mon jeu qu'au regard de Florange.

CHRYSANTE.

De Florange ! & comment en osois-tu parler ?

DORIS.

Je ne me trouvois pas d'humeur à rien celer,
Mais je me sçûs alors jetter sur l'équivoque.

CHRYSANTE.

Tu vaux trop ; c'est ainsi qu'il faut quand on se moque
Que le moqué toûjours sorte fort satisfait,

Ce n'eſt plus autrement qu'un plaiſir imparfait,
Qui ſouvent malgré nous ſe termine en querelle.

DORIS.

Je luy prépare encore une ruſe nouvelle,
Pour la premiere fois qu'il m'en viendra conter.

CHRYSANTE

Mais pour en dire trop tu pourras tout gâter.

DORIS.

N'en ayez pas de peur.

CHRYSANTE.

Quoique l'on ſe propoſe,
Aſſez ſouvent l'iſſuë. . .

DORIS.

On vous veut quelque choſe,
Madame, je vous laiſſe.

CHRYSANTE.

Oüi, va-t'en, il vaut mieux
Que l'on ne traite point cette affaire à tes yeux.

SCENE V.

CHRYSANTE, GERON.

CHRYSANTE.

JE devine à peu prés le ſujet qui t'améne,
Mais ſans mentir, mon Fils me donne un peu de peine
Et s'emporte ſi fort en faveur d'un ami,
Que je n'ay ſçû gagner ſon eſprit qu'à demi.
Encor une remiſe, & cependant Florange
N'a point à redouter qu'on luy donne le change;
Moy-même j'ay tant fait que ma Fille aujourd'huy
(Le croirois-tu, Géron ?) a de l'amour pour luy.

GERON.

Florange impatient de n'avoir pas encore
L'entier & libre accés vers l'objet qu'il adore,
Ne pourra conſentir à ce retardement.

CHRYSANTE.

Le tout en ira mieux pour son contentement.
Quel plaisir aura-t-il auprés de sa Maîtresse,
Si mon fils ne l'y voit que d'un œil de rudesse,
Si sa mauvaise humeur ne daigne luy parler,
Ou ne luy parle enfin que pour le quereller ?

GERON.

Madame, il ne faut point tant de discours frivoles,
Je ne fus jamais homme à porter des paroles,
Depuis que j'ay connu qu'on ne les peut tenir.
Si Monsieur vôtre Fils. . .

CHRYSANTE.

Je l'apperçoi venir.

GERON.

Tant mieux nous allons voir s'il dedira sa Mere.

CHRYSANTE.

Sauve-toy, ses regards ne sont que de colére.

SCENE VI.

CHRYSANTE, PHILISTE, GERON, LYCAS.

PHILISTE.

Te voilà donc ici, peste du bien public,
Qui réduis les amours en un sale trafic.
Va pratiquer ailleurs tes commerces infâmes,
Ce n'est pas où je suis que l'on surprend des Femmes.

GERON.

Vous me prenez à tort pour quelque suborneur;
Je ne sortis jamais des termes de l'honneur,
Et Madame, elle-même a choisi cette voye.

PHILISTE *luy donnant des coups de plat d'épée.*

Tiens, porte ce revers à celuy qui t'envoye;
Ceux-ci seront pour toy.

SCENE VII.

CHRYSANTE, PHILISTE, LYCAS,

CHRYSANTE.

Mon Fils qu'avez-vous fait ?

PHILISTE.

J'ay mis, graces aux Dieux, ma promesse en effet.

CHRYSANTE.

Ainsi vous m'empêchez d'executer la mienne.

PHILISTE.

Je ne puis empêcher que la vôtre ne tienne,
Mais si ce vil agent d'un commerce odieux
Ose encor se montrer, il me connoîtra mieux.

CHRYSANTE.

Il vient sous mon aveu.

PHILISTE.

Vôtre aveu ne m'importe,
C'est un fou s'il me voit sans regagner la porte.
Autrement, il sçaura ce que pésent mes coups.

CHRYSANTE.

Est-ce là le respect que j'attendois de vous ?

PHILISTE.

Commandez que le cœur à vos yeux je m'arrache,
Pourveu que mon honneur ne souffre aucune tache,
Je suis prêt d'expier avec mille tourmens
Ce que je mets d'obstacle à vos contentemens.

CHRYSANTE.

Souffrez que la raison régle vôtre courage :
Considerez, mon Fils, quel heur, quel avantage
L'affaire qui se traite apporte à vôtre Sœur.
Le bien est dans ce siécle une grande douceur,
Etant riche on est tout ; ajoûtez qu'elle même
N'aime point Alcidon, & ne croit pas qu'il l'aime.

Quoy, voulez-vous forcer ſon inclination ?

PHILISTE.

Vous la forcez vous-même à cette élection,
Je ſuis de ſes amours le témoin oculaire.

CHRYSANTE.

Elle ſe contraignoit ſeulement pour vous plaire.

PHILISTE.

Elle doit donc encor ſe contraindre pour moy.

CHRYSANTE.

Et pourquoy luy preſcrire une ſi dure loy ?

PHILISTE.

Puiſqu'elle m'a trompé, qu'elle en porte la peine.

CHRYSANTE.

Voulez-vous l'attacher à l'objet de ſa haine ?

PHILISTE.

Je veux tenir parole à mes meilleurs amis,
Et qu'elle tienne auſſi ce qu'elle m'a promis.

CHRYSANTE.

Mais elle ne vous doit aucune obéïſſance.

PHILISTE.

Sa promeſſe me donne une entiére puiſſance.

CHRYSANTE.

Sa promeſſe ſans moy ne la peut obliger.

PHILISTE.

Que deviendra ma foy qu'elle a fait engager ?

CHRYSANTE.

Il la faut revoquer comme elle ſa promeſſe.

PHILISTE.

Il faudroit donc comme elle avoir l'ame traîtreſſe.
Lycas, cours chez Florange, & dis-luy de ma part.

CHRYSANTE.

Quel violent eſprit !

PHILISTE.

Que s'il ne ſe départ
D'une place chez nous par ſurpriſe occupée,
Je ne le trouve point ſans une bonne épée.

CHRYSANTE.

Attends un peu, Mon Fils.

PHILISTE *à Lycas.*

Marche, mais promptement.

CHRYSANTE *seule.*

Dieux, que cet emporté me donne de tourment !
Que je te plains, ma Fille ! hélas, pour ta misére
Les destins ennemis t'ont fait naître ce Frére.
Malheureuse, le Ciel te veut favoriser
D'une bonne fortune, & tu n'en peux user.
Réjoignons toutes deux ce naturel sauvage,
Et tâchons par nos pleurs d'amollir son courage.

SCENE VIII.

CLARICE *dans son Jardin.*

CHers confidens de mes desirs,
Beaux lieux, secrets témoins de mon inquiétude,
Ce n'est plus avec des soûpirs
Que je viens abuser de vôtre solitude.
Mes tourmens sont passez,
Mes vœux sont exaucez,
La joye aux maux succéde,
Mon sort en ma faveur change sa dure loy,
Et pour dire en un mot le bien que je possede,
Mon Philiste est à moy.

En vain nos inégalitez
M'avoient avantagée à mon desavantage,
L'Amour confond nos qualitez,
Et nous réduit tous deux sous un même esclavage.
Ce trop aveugle Enfant
Pour guide se défend
De prendre la Fortune,
Et son aveuglement par miracle fait voir
Que quand il nous saisit, l'autre nous importune,
Et n'a plus de pouvoir.

Cher Philiste, à present tes yeux

Que j'entendois si bien sans les vouloir entendre,
Et tes propos mystérieux
Par leurs rusez détours n'ont plus rien à m'apprendre.
Nôtre libre entretien
Ne dissimule rien,
Et ces respects farouches
N'exerçant plus sur nous de secrettes rigueurs,
L'Amour est maintenant le maître de nos bouches,
Ainsi que de nos cœurs.

Qu'il fait bon avoir enduré!
Que le plaisir se goûte au sortir des supplices,
Et qu'aprés avoir tant duré,
La peine qui n'est plus augmente nos délices!
Qu'un si doux souvenir
M'aprête à l'avenir
D'amoureuses tendresses!
Que mes malheurs finis auront de volupté,
Et que j'estimerai chérement ces caresses
Qui m'auront tant coûté!

Mon heur me semble sans pareil,
Depuis qu'en liberté nôtre amour m'en assure,
Je ne crois pas que le Soleil. . .

SCENE IX.

CELIDAN, ALCIDON, CLARICE, LA NOURRICE.

CELIDAN *dit ces mots derriére le Théatre.*

COcher, attens-nous-la.

CLARICE.

D'où provient ce murmure?

ALCIDON.

Il est temps d'avancer, baissons le tapabort,

Moins nous ferons de bruit, moins il faudra d'effort.

CLARICE.

Aux voleurs, au secours.

LA NOURRICE.

Quoy? des voleurs, Madame?

CLARICE.

Oüi, des voleurs, Nourrice

LA NOURRICE *embrasse les genoux de Clarice, & l'empêche de fuïr.*

Ah, de frayeur je pâme.

CLARICE.

Laisse-moy, misérable.

CELIDAN.

Allons, il faut marcher,
Madame, vous viendrez.

CLARICE, *à qui Celidan met la main sur la bouche.*

Aux vo..

CELIDAN *derriére le Théatre.*

Touche, Cocher.

SCENE X.

LA NOURRICE, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

LA NOURRICE *seule.*

Sortons de pâmoison, reprenons la parole,
Il nous faut à grands cris joüer un autre rôle.
Ou je n'y connois rien, ou j'ay bien pris mon temps,
Ils n'en seront pas tous également contens,
Et Philiste demain, cette nouvelle sçûë,
Sera de belle humeur, ou je suis fort déçûë.
Mais par où vont nos gens? Voyons, qu'en sureté
Je fasse aller aprés par un autre côté.
A present il est temps que ma voix s'évertuë.
Aux armes, aux voleurs, on m'égorge, on me tuë,

On enléve, Madame, Amis, secourez-nous.
A la force, aux brigands, au meurtre, accourez tous,
Doraste, Polymas, Listor.

POLIMAS.

Qu'as-tu, Nourrice ?

LA NOURRICE.

Des voleurs...

POLYMAS.

Qu'ont-ils fait ?

LA NOURRICE.

Ils ont ravi Clarice.

POLYMAS.

Comment ? ravi Clarice ?

LA NOURRICE.

Oüi, suivez promptement.
Bons Dieux ! que j'ay reçû de coups en un moment !

DORASTE.

Suivons-les ; mais dis nous la route qu'ils ont prise.

LA NOURRICE.

Ils vont tout droit par-là. Le Ciel vous favorise.

Elle est seule.

O qu'ils en vont abattre ! ils sont morts, c'en est fait,
Et leur sang, autant vaut, a lavé leur forfait.
Pourveu que le bonheur à leurs souhaits réponde,
Ils les rencontreront s'ils font le tour du Monde.
Quant à nous cependant subornons quelques pleurs,
Qui servent de témoins à nos fausses douleurs.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, LYCAS.

PHILISTE.

Es voleurs cette nuit ont enlevé Clarice !
Quelle preuve en as-tu ? quel témoin ? quel indice ?
Ton rapport n'est fondé que sur quelque faux bruit.

LYCAS.

Je n'en suis par les yeux (helas !) que trop instruit,
Les cris de sa Nourrice en sa maison déserte
M'ont trop suffisamment assuré de sa perte.
Seule en ce grand logis elle court haut & bas,
Elle renverse tout ce qui s'offre à ses pas,
Et sur ceux qu'elle voit frape sans reconnoître.
A peine devant elle oseroit-on paroître,
De furie elle écume, & fait sans cesse un bruit
Que le desespoir forme, & que la rage suit,
Et parmi ses transports son hurlement farouche
Ne laisse distinguer que Clarice en sa bouche.

PHILISTE.

Ne t'a-t-elle rien dit ?

LYCAS.

Soudain qu'elle m'a vû,
Ces mots ont éclaté d'un transport imprévû.
Va luy dire qu'il perd sa Maîtresse & la nôtre.
Et puis incontinent me prenant pour un autre,
Elle m'alloit traiter en auteur du forfait,
Mais ma fuite a rendu sa fureur sans effet.

PHILISTE.

Elle nomme du moins celuy qu'elle en ſoupçonne ?

LYCAS.

Ses confuſes clameurs n'en accuſent perſonne,
Et même les Voiſins n'en ſçavent que juger.

PHILISTE.

Tu m'apprens ſeulement ce qui peut m'affliger,
Traiſtre, ſans que je ſçache où pour mon allégeance
Adreſſer ma pourſuite, & porter ma vangeance.
Tu fais bien d'échaper ; deſſus toy ma douleur
Faute d'un autre objet, eût vangé ce malheur,
Malheur d'autant plus grand, que ſa ſource ignorée
Ne laiſſe aucun eſpoir à mon ame éplorée,
Ne laiſſe à ma douleur qui va finir mes jours,
Qu'une plainte inutile au lieu d'un prompt ſecours.
Foible ſoulagement en un coup ſi funeſte !
Mais il s'en faut ſervir puiſque ſeul il nous reſte.
Plains Philiſte, plains-toy, mais avec des accens
Plus remplis de fureur qu'ils ne ſont impuiſſans.
Fais qu'à force de cris pouſſez juſqu'en la nuë
Ton mal ſoit plus connu que ſa cauſe inconnuë,
Fais que chacun le ſçache, & que par tes clameurs
Clarice, où qu'elle ſoit, apprenne que tu meurs.
Clarice, unique objet qui me tient en ſervage,
Reçois de mon ardeur ce dernier témoignage,
Voy comme en te perdant je vay perdre le jour,
Et par mon deſeſpoir juge de mon amour.
Hélas ! pour en juger peut-être eſt-ce ta feinte
Qui me porte à deſſein cette cruelle atteinte,
Et ton amour qui doute encor de mes ſermens,
Cherche à s'en aſſurer par mes reſſentimens.
Soupçonneuſe Beauté contente ton envie,
Et prens cette aſſurance aux dépens de ma vie.
Si ton feu dure encor, par mes derniers ſoûpirs,
Reçois enſemble & perds l'effet de tes déſirs.
Alors ta flâme en vain pour Philiſte allumée,
Tu luy voudras du mal de t'avoir trop aimée,
Et sûre d'une foy que tu crains d'accepter,
Tu pleureras en vain le bonheur d'en douter.

Que ce penser flateur me dérobe à moy-même !
Quel charme à mon trépas de penser qu'elle m'aime,
Et dans mon désespoir qu'il m'est doux d'espérer
Que ma mort à son tour la fera soûpirer !
Simple, qu'espéres-tu ? Sa perte volontaire
Ne veut que te punir d'un amour téméraire,
Ton déplaisir luy plaît, & tous autres tourmens
Luy sembleroient pour toy de légers châtimens.
Elle en rit maintenant, cette belle inhumaine,
Elle pâme de joie au récit de ta peine,
Et choisit pour objet de son affection,
Un amant plus sortable à sa condition.
Pauvre desesperé, que ta raison s'égare !
Et que tu traites mal une amitié si rare !
Aprés tant de sermens de n'aimer rien que toy,
Tu la veux faire heureuse aux dépens de sa foy,
Tu veux seul avoir part à la douleur commune,
Tu veux seul te charger de toute l'infortune,
Comme si tu pouvois en croissant tes malheurs,
Diminuer les siens, & l'ôter aux voleurs.
N'en doute plus, Philiste, un ravisseur infame
A mis en son pouvoir la Reine de ton ame,
Et peut-être déja ce Corsaire effronté
Triomphe insolemment de sa fidélité.
Qu'à ce triste penser ma vigueur diminuë !
Mais voici de ses gens.

SCENE II.

PHILISTE, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

PHILISTE.

Qu'est-elle devenuë ?
Amis, le sçavez-vous ? n'avez-vous rien trouvé
Qui nous puisse éclaircir du malheur arrivé ?

DORASTE.

Nous avons fait, Monſieur, une vaine pourſuite.

PHILISTE.

Du moins vous avez vû des marques de leur fuite.

DORASTE.

Si nous avions pû voir les traces de leurs pas,
Des brigands ou de nous vous ſçauriez le trépas;
Mais hélas, quelque ſoin, & quelque diligence. . .

PHILISTE.

Ce ſont là des effets de vôtre intelligence,
Traîtres, ces feints hélas ne ſçauroient m'abuſer.

POLYMAS.

Vous n'avez point, Monſieur, dequoy nous accuſer.

PHILISTE.

Perfides, vous prêtez épaule à leur retraite,
Et c'eſt ce qui vous fait me la tenir ſecrette.
Mais voici. . . Vous fuyez; vous avez beau courir,
Il me faut ramener ma Maîtreſſe, ou mourir.

DORASTE *rentrant avec ſes compagnons, pendant que Philiſte les cherche derriére le Théatre.*

Cédons à ſa fureur, évitons-en l'orage.

POLYMAS.

Ne nous preſentons plus aux tranſports de ſa rage,
mais plutôt derechef allons ſi bien chercher,
Qu'il n'ait plus au retour ſujet de ſe fâcher.

LISTOR *voyant revenir Philiſte, & s'enfuyant avec ſes compagnons.*

Le voilà.

PHILISTE *l'épée à la main & ſeul.*

Qui les ôte à ma juſte colére?
Venez de vos forfaits recevoir le ſalaire,
Infames ſcélérats, venez, qu'eſpérez-vous?
Vôtre fuite ne peut vous ſauver de mes coups.



SCENE III.

ALCIDON, CELIDAN, PHILISTE.

ALCIDON *met l'épée à la main.*

PHilifte, à la bonne heure, un miracle vifible
T'a rendu maintenant à l'honneur plus fenfible,
Puifqu'ainfi tu m'attends les armes à la main.
J'admire avec plaifir ce changement foudain,
Et vay...

CELIDAN.

Ne penfe pas ainfi...

ALCIDON.

laiffe-nous faire,
C'eft en homme de cœur qu'il me va fatisfaire.
Crains-tu d'être témoin d'une bonne action ?

PHILISTE.

Dieux ! ce comble manquoit à mon affliction.
Que j'éprouve en mon fort une rigueur cruelle !
Ma Maîtreffe perduë un ami me querelle.

ALCIDON.

Ta Maîtreffe perduë !

PHILISTE.

Hélas ! hier des voleurs...

ALCIDON.

Je n'en veux rien fçavoir, va le conter ailleurs,
Je ne prends point de part aux interêts d'un traître,
Et puifqu'il eft ainfi, le Ciel fait bien connoître
Que fon jufte couroux a foin de me vanger.

PHILISTE.

Quel plaifir, Alcidon, prens-tu de m'outrager ?
Mon amitié fe laffe, & ma fureur m'emporte,
Mon ame pour fortir ne cherche qu'une porte,
Ne me preffe donc plus dans un tel defefpoir;
J'ay déja fait pour toy par-de là mon devoir,

Te peux-tu plaindre encor de ta place uſurpée ?
J'ay renvoyé Géron à coups de plat d'épée,
J'ay menacé Florange, & rompu les accords
Que t'avoient ſçû cauſer ces violens tranſports.

ALCIDON.

Entre des Cavaliers une offenſe reçûë
Ne ſe contente point d'une ſi lâche iſſuë,
Va m'attendre...

CELIDAN.

Arrêtez, je ne permetrai pas
Qu'un ſi funeſte mot termine vos débats.

PHILISTE.

Faire ici du fendant tandis qu'on nous ſépare,
C'eſt montrer un eſprit lâche, autant que barbare.
Adieu, mauvais, adieu, nous nous pourrons trouver.
Et ſi le cœur t'en dit, au lieu de tant braver,
J'apprendrai ſeul à ſeul dans peu de tes nouvelles.
Mon honneur ſouffriroit des taches éternelles
A craindre encor de perdre une telle amitié.

SCENE IV.

CELIDAN, ALCIDON.

CELIDAN.

Mon cœur à ſes douleurs s'attendrit de pitié,
Il montre une franchiſe ici trop naturelle
Pour ne te pas ôter tout ſujet de querelle.
L'affaire ſe traitoit ſans doute à ſon inſçû,
Et quelque faux ſoupçon en ce point t'a deçû.
Va retrouver Doris, & rendons-luy Clarice.

ALCIDON.

Tu te laiſſes donc prendre à ce lourd artifice,
A ce piége qu'il dreſſe afin de me duper ?

CELIDAN.

Romproit-il ces accords à deſſein de tromper ?
Que vois-tu là qui ſente une ſupercherie ?

ALCIDON.

Je n'y vois qu'un effet de ſa poltronnerie,
Qu'un lâche deſaveu de cette trahiſon,
De peur d'être obligé de m'en faire raiſon.
Je l'en preſſai dés hier, mais ſon peu de courage
Aima mieux pratiquer ce ruſé témoignage,
Par où m'éblouïſſant il pût un de ces jours
Renoüer ſourdement ces muettes amours.
Il en donne en ſecret des avis à Florange,
Tu ne le connois pas, c'eſt un eſprit étrange.

CELIDAN.

Quelque étrange qu'il ſoit, ſi tu prens bien ton temps,
Malgré luy tes déſirs ſe trouveront contens.
Ses offres acceptez, que rien ne ſe différe
Aprés un prompt hymen tu le mets à pis faire.

ALCIDON.

Cet ordre eſt infaillible à procûrer mon bien,
Mais ton contentement m'eſt plus cher que le mien,
Long-temps à mon ſujet tes paſſions contraintes
Ont ſouffert & caché leurs plus vives atteintes,
Il me faut à mon tour en faire autant pour toy.
Hier devant tous les Dieux je t'en donnai ma foy,
Et pour la maintenir tout me ſera poſſible.

CELIDAN.

Ta perte en mon bonheur me ſeroit trop ſenſible,
Et je m'en haïrois, ſi j'avois conſenti
Que mon hymen laiſſât Alcidon ſans parti.

ALCIDON.

Eh bien, pour t'arracher ce ſcrupule de l'ame,
(Quoique je n'eus jamais pour elle aucune flâme)
J'épouſerai Clarice. Ainſi puiſque mon ſort
Veut qu'à mes amitiez je faſſe un tel effort,
Que d'un de mes amis j'épouſe la Maîtreſſe,
C'eſt là que par devoir il faut que je m'adreſſe.
Philiſte eſt un parjure, & moy ton obligé,
Il m'a fait un affront, & tu m'en as vangé.
Balancer un tel choix avec inquiétude,
Ce ſeroit me noircir de trop d'ingratitude.

CELIDAN.

Mais te priver pour moy de ce que tu cheris!

ALCIDON.

C'eſt faire mon devoir te quittant ma Doris ;
Et me vanger d'un traître épouſant ſa Clarice.
Mes diſcours ni mon cœur n'ont aucun artifice,
Je vay pour confirmer tout ce que je t'ay dit
Employez vers Doris mon reſte de crédit ;
Si je la puis gagner, je te répons du Frére,
Trop heureux à ce prix d'appaiſer ma colére.

CELIDAN.

C'eſt ainſi que tu veux m'obliger doublement ;
Voy ce que je pourrai pour ton contentement.

ALCIDON.

L'affaire à mon avis deviendroit plus aiſée,
Si Clarice apprenoit une mort ſuppoſée.

CELIDAN.

De qui? de ſon Amant? va, tiens pour aſſuré
Qu'elle croira dans peu ce perfide expiré.

ALCIDON.

Quand elle en aura ſçû la nouvelle funeſte,
Nous aurons moins de peine à la réſoudre au reſte.
On a beau nous aimer, des pleurs ſont tôt ſéchez,
Et les morts ſoudain mis au rang des vieux péchez.

SCENE V.

CELIDAN.

IL me céde à mon gré Doris de bon courage,
Et ce nouveau deſſein d'un autre mariage,
Pour être fait ſur l'heure & tout nonchalamment,
Eſt conduit, ce me ſemble, aſſez accortement.
Qu'il en ſçait de moyens! qu'il a ſes raiſons prêtes,
Et qu'il trouve à l'inſtant des prétextes honnêtes
Pour ne point t'approcher de ſon premier amour!
Plus j'y porte la vûë, & moins j'y voy de jour.

M'auroit-il bien caché le fond de ſa penſée ?
Oüi, ſans doute Clarice a ſon ame bleſſée,
Il ſe vange en paroles, & s'oblige en effet.
On ne le voit que trop, rien ne le ſatisfait,
Quand on luy rend Doris il s'aigrit davantage.
Je jourois à ce compte un joli perſonnage !
Il s'en faut éclaircir. Alcidon ruſe en vain,
Tandis que le ſuccés eſt encor en ma main.
Si mon ſoupçon eſt vray, je luy ferai connoître
Que je ne ſuis pas homme à ſeconder un traître.
Ce n'eſt point avec moy qu'il faut faire le fin,
Et qui me veut duper en doit craindre la fin.
Il ne vouloit que moy pour luy ſervir d'eſcorte,
Et ſi je ne me trompe il n'ouvrit point la porte,
Nous étions attendus ; on ſecondoit nos coups ;
La Nourrice parut en même temps que nous,
Et ſe pâma ſoudain avec tant de juſteſſe,
Que cette pâmoiſon nous livra ſa Maîtreſſe.
Qui luy pourroit un peu tirer les vers du nez,
Que nous verrions demain des gens bien étonnez.

SCENE VI.

CELIDAN, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

AH !

CELIDAN.

J'entens des ſoûpirs.

LA NOURRICE.

Deſtins.

CELIDAN.

C'eſt la Nourrice.
Qu'elle vient à propos !

LA NOURRICE.

Ou rendez-moy Clarice.

CELIDAN.

Il la faut aborder.

LA NOURRICE.

Ou me donnez la mort.

CELIDAN.

Qu'eſt ce ? qu'as-tu, Nourrice, à t'affliger ſi fort ?
Quel funeſte accident ? quelle perte arrivée ?

LA NOURRICE.

Perfide, c'eſt donc toy qui me l'as enlevée ?
En quel lieu la tiens-tu ? dis-moy, qu'en as-tu fait ?

CELIDAN.

Ta douleur ſans raiſon m'impute ce forfait,
Car enfin je t'entends, tu cherches ta Maîtreſſe ?

LA NOURRICE.

Oüi, je te la demande, ame double & traîtreſſe.

CELIDAN.

Je n'ay point eu de part en cet enlévement,
Mais je t'en dirai bien l'heureux événement.
Il ne faut plus avoir un viſage ſi triſte,
Elle eſt en bonne main.

LA NOURRICE.

De qui ?

CELIDAN.

De ſon Philiſte.

LA NOURRICE.

Le cœur me le diſoit que ce ruſé flateur
Devoit être du coup le véritable auteur.

CELIDAN.

Je ne dis pas cela, Nourrice ; du contraire,
Sa rencontre à Clarice étoit fort néceſſaire.

LA NOURRICE.

Quoy ? l'a-t-il délivrée ?

CELIDAN.

Oüi.

LA NOURRICE.

Bons Dieux !

CELIDAN.

Sa valeur
Ote enſemble la vie, & Clarice au Voleur.

LA NOURRICE.

Vous ne parlez que d'un.

CELIDAN.

L'autre ayant pris la ſuite
Philiſte a négligé d'en faire la pourſuite.

LA NOURRICE.

Leur carroſſe roulant comme eſt-il avenu...

CELIDAN.

Tu m'en veux informer en vain par le menu.
Peut être un mauvais pas, une branche, une pierre
Fit verſer leur carroſſe, & les jetta par terre,
Et Philiſte eut tant d'heur que de les rencontrer
Comme eux & ta Maîtreſſe étoient prêts d'y rentrer.

LA NOURRICE.

Cette heureuſe nouvelle a mon ame ravie.
Mais le nom de celui qu'il a privé de vie ?

CELIDAN.

C'eſt... je l'aurois nommé mille fois en un jour.
Que ma mémoire ici me fait un mauvais tour !
C'eſt un des bons amis que Philiſte eût au monde,
Rêve un peu comme moy, Nourrice, & me ſeconde.

LA NOURRICE.

Donnez m'en quelque adreſſe.

CELIDAN.

Il ſe termine en don.
C'eſt... j'y ſuis peu s'en faut, attens, c'eſt...

LA NOURRICE.

Alcidon !

CELIDAN.

T'y voilà juſtement.

LA NOURRICE.

Eſt-ce luy ? quel dommage
Qu'un brave Gentilhomme à la fleur de ſon âge...
Toutefois il n'a rien qu'il n'ait bien mérité,
Et grace au Ciel, je vois ſon deſſein avorté.
Mais du moins en mourant il nomma ſon complice.

CELIDAN.

C'eſt-là le pis pour toy.

LA NOURRICE.

Pour moy !

CELIDAN.

Pour toy, Nourrice,

LA NOURRICE.

Ah, le traître !

CELIDAN.

Sans doute il te vouloit du mal.

LA NOURRICE.

Et m'en pourroit-il faire ?

CELIDAN.

Oüi, son rapport fatal. . .

LA NOURRICE.

Ne peut rien contenir que je ne le dénie.

CELIDAN.

En effet, ce rapport n'est qu'une calomnie;
Ecoute cependant. Il a dit qu'à ton sçû
Ce malheureux dessein avoit été conçû,
Et que pour empêcher la fuite de Clarice
Ta feinte pâmoison luy fit un bon office,
Qu'il trouva le Jardin par ton moyen ouvert.

LA NOURRICE.

De quels damnables tours cet imposteur se sert !
Non, Monsieur, à present il faut que je le die,
Le Ciel ne vit jamais de telle perfidie.
Ce traître aimoit Clarice, & brûlant de ce feu,
Il n'amusoit Doris que pour couvrir son jeu.
Depuis prés de six mois il a tâché sans cesse
D'acheter ma faveur auprés de ma Maîtresse,
Il n'a rien épargné qui fût en son pouvoir;
Mais me voyant toûjours ferme dans le devoir,
Et que pour moy ses dons n'avoient aucune amorce,
Enfin il a voulu recourir à la force.
Vous sçavez le surplus, vous voyez son effort
A se vanger de moy pour le moins en sa mort.
Piqué de mes refus, il me fait criminelle,
Et mon crime ne vient que d'être trop fidelle.
Mais, Monsieur, le croit on ?

CELIDAN.

N'en doute aucunement,
Le bruit est qu'on t'apprête un rude châtiment.

LA NOURRICE.

Las ! que me dites-vous !

CELIDAN.

Ta Maîtreſſe en colére
Jure que tes forfaits recevront leur ſalaire.
Sur tout elle s'aigrit contre ta pâmoiſon.
Si tu veux éviter une infâme priſon,
N'attends pas ſon retour.

LA NOURRICE.

Où me vois-je réduite,
Si mon ſalut dépend d'une ſoudaine fuite,
Et mon eſprit confus ne ſçait où l'adreſſer !

CELIDAN.

J'ay pitié des malheurs qui te viennent preſſer.
Nourrice, fait chez moy, ſi tu veux ta retraite,
Autant qu'en lieu du monde elle y ſera ſecrette.

LA NOURRICE.

Oſerois-je eſpérer que la compaſſion...

CELIDAN.

Je prens ton innocence en ma protection.
Va, ne perd point de temps ; être ici davantage
Ne pourroit à la fin tourner qu'à ton dommage.
Je te ſuivrai de l'œil, & ne dis encor rien ;
Comme aprés je ſçaurai m'employer pour ton bien,
Durant l'éloignement ta paix ſe pourra faire.

LA NOURRICE.

Vous me ſerez, Monſieur, comme un Dieu tutelaire.

CELIDAN.

Tréve pour le preſent de ces remercimens,
Va, tu n'as pas loiſir de tant de complimens.

SCENE VII.

CELIDAN.

VOilà mon homme pris, & ma Vieille attrapée.
Vraiment un mauvais conte aiſément l'a dupée

Je la croyois plus fine, & n'eusse pas pensé
Qu'un discours sur le champ par hazard commencé,
Dont la suite non plus n'alloit qu'à l'avanture,
Pût donner à son ame une telle torture,
La jetter en desordre, & broüiller ses ressorts.
Mais la raison le veut, c'est l'effet des remords;
Le cuisant souvenir d'une action méchante
Soudain au moindre mot nous donne l'épouvante.
Mettons-la cependant en lieu de sûreté,
D'où nous ne craignons rien de sa subtilité;
Aprés, nous ferons voir qu'il me faut d'une affaire,
Ou du tout ne rien dire, ou du tout ne rien taire,
Et que depuis qu'on jouë à surprendre un ami,
Un trompeur en moy trouve un trompeur & demi.

SCENE VIII.

ALCIDON, DORIS.

DORIS.

C'Est donc pour un ami que tu veux que mon ame
Allume à ta priere une nouvelle flâme?

ALCIDON.

Oüi, de tout mon pouvoir je t'en viens conjurer.

DORIS.

A ce coup, Alcidon, voilà te déclarer.
Ce compliment fort beau pour des ames glacées
M'est un aveu bien clair de tes feintes passées.

ALCIDON.

Ne parle point de feinte, il n'appartient qu'à toy
D'être dissimulée, & de manquer de foy;
L'effet l'a trop montré.

DORIS.

L'effet a dû t'apprendre,
Quand on feint avec moy, que je sçay bien le rendre,
Mais je reviens à toy. Tu fais donc tant de bruit,
Afin qu'aprés un autre en recüeille le fruit,

Et c'eſt à ce deſſein que ta fauſſe colére
Abuſe inſolemment de l'eſprit de mon Frére ?

ALCIDON.

Ce qu'il a pris de part en mes reſſentimens
Apporte ſeul du trouble à tes contentemens,
Et pour moy, qui vois trop ta haine par ce change
Qui t'a fait ſans raiſon me préferer Florange,
Je n'oſe plus t'offrir un ſervice odieux.

DORIS.

Tu ne fais pas tant mal, mais pour faire encor mieux,
Puiſque tu reconnois ma véritable haine,
De moy ni de mon choix ne te mets point en peine.
C'eſt trop manquer de ſens ; je te prie, eſt-ce à toy,
A l'objet de ma haine, à diſpoſer de moy ?

ALCIDON.

Non, mais puiſque je vois à mon peu de merite
De ta poſſeſſion l'eſpérance interdite,
Je ſentirois mon mal puiſſamment ſoulagé.
Si du moins un ami m'en étoit obligé.
Ce Cavalier au reſte a tous les avantages
Que l'on peut remarquer aux plus braves courages,
Beau de corps & d'eſprit, riche, adroit, valeureux,
Et ſur tout de Doris à l'extrême amoureux.

DORIS.

Toutes ces qualitez n'ont rien qui me déplaiſe ;
Mais il en a de plus une autre fort mauvaiſe,
C'eſt qu'il eſt ton ami ; cette ſeule raiſon
Me le feroit haïr ſi j'en ſçavois le nom.

ALCIDON.

Donc pour le bien ſervir il faut ici le taire ?

DORIS.

Et de plus luy donner cet avis ſalutaire,
Que s'il eſt vrai qu'il m'aime, & qu'il veüille être aimé,
Quand il m'entretiendra, tu ne ſois point nommé ;
Qu'il n'eſpére autrement de réponſe que triſte.
J'ay dépit que le ſang me lie avec Philiſte,
Et qu'ainſi malgré moy j'aime un de tes amis.

ALCIDON.

Tu ſeras quelque jour d'un eſprit plus remis.

Adieu, quoiqu'il en ſoit, ſouviens-toy, dédaigneuſe,
Que tu hais Alcidon qui te veut rendre heureuſe.

DORIS.

Va, je ne veux point d'heur qui parte de ta main.

SCENE IX.

DORIS.

QU'aux Filles comme moy le ſort eſt inhumain!
Que leur condition ſe trouve déplorable!
Une Mere aveuglée, un Frére inéxorable,
Chacun de ſon côté, prennent ſur mon devoir,
Et ſur mes volontez un abſolu pouvoir.
Chacun me veut forcer à ſuivre ſon caprice,
L'un a ſes amitiez, l'autre a ſon avarice.
Ma mere veut Florange, & mon frere, Alcidon.
Dans leurs diviſions mon cœur à l'abandon
N'attend que leur accord pour ſouffrir & pour feindre,
Je n'oſe qu'eſpérer, & je ne ſçay que craindre,
Ou plûtôt je crains tout, & je n'eſpere rien,
Je n'oſe fuïr mon mal, ni rechercher mon bien.
Dure ſujétion! étrange tyrannie!
Toute liberté donc à mon choix ſe dénie!
On ne laiſſe à mes yeux rien à dire à mon cœur,
Et par force un Amant n'a de moy que rigueur.
Cependant, il y va du reſte de ma vie,
Et je n'oſe écouter tant ſoit peu mon envie,
Il faut que mes déſirs toûjours indifférens
Aillent ſans réſiſtance au gré de mes parens,
Qui m'aprêtent peut-être un brutal, un ſauvage,
Et puis cela s'appelle un Fille bien ſage.
Ciel, qui vois ma miſere, & qui fais les heureux,
Prens pitié d'un devoir qui m'eſt ſi rigoureux.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CELIDAN, CLARICE.

CELIDAN.


'Espérez pas, Madame, avec cet artifice,
Apprendre du forfait l'auteur ni le complice ;
Je chéris l'un & l'autre, & croi qu'il m'est permis
De conserver l'honneur de mes plus chers amis.
L'un aveuglé d'amour ne jugea point de blâme
A ravir la Beauté qui luy ravissoit l'ame,
Et l'autre l'assista par importunité ;
C'est ce que vous sçaurez de leur temerité.

CLARICE.

Puisque vous le voulez, Monsieur, je suis contente
De voir qu'un bon succés a trompé leur attente,
Et me resolvant même à perdre à l'avenir,
De toute ma douleur l'odieux souvenir,
J'estime que la perte en sera plus aisée,
Si j'ignore les noms de ceux qui l'ont causée.
C'est assez que je sçay qu'à vôtre heureux secours
Je dois tout le bonheur du reste de mes jours.
Philiste autant que moy vous en est redevable,
S'il a sçû mon malheur il est inconsolable,
Et dans son desespoir sans doute qu'aujourd'hui
Vous luy rendez la vie en me rendant à lui.
Disposez du pouvoir & de l'un & de l'autre,
Ce que vous y verrez tenez-le comme vôtre,
Et souffrez cependant qu'on le puisse avertir

Que nos maux en plaisirs se doivent convertir;
La douleur trop long-temps regne sur son courage.

CELIDAN.

C'est à moy qu'appartient l'honneur de ce message,
Mon secours sans cela, comme de nul effet,
Ne vous auroit rendu qu'un service imparfait.

CLARICE.

Aprés avoir rompu les fers d'une captive,
C'est tout de nouveau prendre une peine excessive,
Et l'obligation que j'en vay vous avoir,
Met la revanche hors de mon peu de pouvoir.
Ainsi dorénavant quelque espoir qui me flate,
Il faudra malgré moy que j'en demeure ingrate.

CELIDAN.

En quoique mon service oblige vôtre amour,
Vos seuls remercimens me mettent à retour.

SCENE II.

CELIDAN.

QU'Alcidon maintenant soit de feu pour Clarice,
Qu'il ait de son parti sa traîtresse Nourrice,
Que d'un ami trop simple il fasse un ravisseur,
Qu'il querelle Philiste, & néglige sa Sœur,
Enfin qu'il aime, dupe, enléve, feigne, abuse,
Je trouve mieux que luy mon compte dans sa ruse;
Son artifice m'aide, & succéde si bien,
Qu'il me donne Doris, & ne luy laisse rien.
Il semble n'enlever qu'à dessein que je rende,
Et que Philiste, aprés une faveur si grande,
N'ose me refuser celle dont ses transports
Et ses faux mouvemens font rompre les accords.
Ne m'offre plus Doris, elle m'est toute acquise,
Je ne la veux devoir, traître, qu'à ma franchise:
Il suffit que ta ruse ait dégagé sa foy,
Cesse tes complimens, je l'aurai bien sans toy.
Mais pour voir ces effets allons trouver le Frére,

Nôtre heur s'accorde mal avecque sa misére,
Et ne peut s'avancer qu'en lui disant le sien.

SCENE III.

ALCIDON, CELIDAN.

CELIDAN.

AH, je cherchois une heure avec toy d'entretien,
Ta rencontre jamais ne fut plus opportune.

ALCIDON.

En quel point as-~~tu mis l'~~état de ma fortune ?

CELIDAN.

Tout va le mieux du monde; il ne se pouvoit pas
Avec plus de succés supposer un trépas ;
Clarice au desespoir croit Philiste sans vie.

ALCIDON.

Et l'auteur de ce coup ?

CELIDAN.

Celui qui l'a ravie,
Un Amant inconnu dont je luy fais parler.

ALCIDON.

Elle a donc bien jetté des injures en l'air ?

CELIDAN.

Cela s'en va sans dire.

ALCIDON.

Ainsi rien ne l'appaise !

CELIDAN.

Si je te disois tout, tu mourrois de trop d'aise.

ALCIDON.

Je n'en veux point qui porte une si dure loy.

CELIDAN.

Dans ce grand desespoir elle parle de toy.

ALCIDON.

Elle parle de moy !

CELIDAN.

J'ay perdu ce que j'aime.
(Dit-elle) *mais du moins si cet autre luy-même,*
Son fidelle Alcidon, m'en consoloit ici !

ALCIDON.

Tout de bon ?

CELIDAN.

Son esprit en paroît adouci.

ALCIDON.

Je ne me pensois pas si fort dans sa mémoire.
Mais non, cela n'est point, tu m'en donnes à croire.

CELIDAN.

Tu peux dans ce jour même en voir la vérité.

ALCIDON.

J'accepte le parti par curiosité ;
Dérobons-nous ce soir pour lui rendre visite.

CELIDAN.

Tu verras à quel point elle met ton mérite.

ALCIDON.

Si l'occasion s'offre on peut la disposer,
Mais comme sans dessein...

CELIDAN.

J'entens, à t'épouser ?

ALCIDON.

Nous pourrons feindre alors que par ma diligence
Le Concierge, rendu de mon intelligence,
Me donne un accés libre aux lieux de sa prison,
Que déja quelque argent m'en a fait la raison,
Et que s'il en faut croire une juste espérance,
Les pistoles dans peu feront sa délivrance,
Pourveu qu'un prompt hymen succéde à mes désirs.

CELIDAN.

Que cette invention t'assure de plaisirs !
Une subtilité si dextrement tissuë
Ne peut jamais avoir qu'une admirable issuë.

ALCIDON.

Mais l'execution ne s'en doit pas surseoir.

CELIDAN.

Ne différe donc point, je t'attens vers le soir,
N'y manque pas. Adieu, j'ay quelque affaire en ville.

ALCIDON *seul.*

O l'excellent ami ! qu'il a l'esprit docile !
Pouvois-je faire un choix plus commode pour moy ?

Je trompe tout le monde avec sa bonne foy :
Et quant à sa Doris, si sa poursuite est vaine,
C'est dequoy maintenant je ne suis guere en peine;
Puisque j'aurai mon compte, il m'importe fort peu
Si la coquette agrée ou néglige son feu.
Mais je ne songe pas que ma joye imprudente
Laisse en perplexité ma chére Confidente :
Avant que de partir il faudra sur le tard
De nos heureux succés luy faire quelque part.

SCENE IV.

CHRYSANTE, PHILISTE, DORIS.

CHRYSANTE.

JE ne le puis celer, bien que j'y compatisse,
Je trouve en ton malheur quelque peu de justice;
Le Ciel vange ta Sœur; ton fol emportement
A rompu sa fortune, & chassé son Amant,
Et tu vois aussi-tôt la tienne renversée;
Ta Maîtresse par force en d'autres mains passée.
Cependant, Alcidon que tu crois rapeller,
Toûjours de plus en plus s'obstine à quereller.

PHILISTE.

Madame, c'est à vous que nous devons nous prendre
De tous les déplaisirs qu'il nous en faut attendre.
D'un si honteux affront le cuisant souvenir
Eteint toute autre ardeur que celle de punir.
Ainsi mon mauvais sort m'a bien ôté Clarice,
Mais du reste accusez vôtre seule avarice:
Madame, nous perdons par vôtre aveuglement,
Vôtre Fils un ami, vôtre Fille un Amant.

DORIS.

Otez ce nom d'Amant; le fard de son langage
Ne m'empêcha jamais de voir dans son courage,
Et nous étions tous deux semblables en ce point,
Que nous feignions d'aimer ce que nous n'aimions point.

PHILISTE.

Ce que vous n'aimiez point ! jeune dissimulée,
Falloit-il dont souffrir d'en être cajolée ?

DORIS.

Il le falloit souffrir, ou vous desobliger.

PHILISTE.

Dites qu'il vous falloit un esprit moins leger.

CHRYSANTE.

Célidan vient d'entrer, fais un peu de silence,
Et du moins à ses yeux cache ta violence.

SCENE II.

PHILISTE, CHRYSANTE, CELIDAN, DORIS.

PHILISTE *à Célidan.*

EH bien, que dit, que fait nôtre Amant irrité ?
Persiste-t-il encor dans sa brutalité ?

CELIDAN.

Quitte pour aujourd'hui le soin de tes querelles,
J'ay bien à te conter de meilleures nouvelles ;
Les ravisseurs n'ont plus Clarice en leur pouvoir.

PHILISTE.

Ami, que me dis-tu ?

CELIDAN.

Ce que je viens de voir.

PHILISTE.

Et de grace, où voit-on le sujet que j'adore ?
Dis-moy le lieu ?

CELIDAN.

Le lieu ne se dit pas encore.
Celui qui te la rend te veut faire une loy.

PHILISTE.

Aprés cette faveur qu'il dispose de moy,
Mon possible est à luy.

CELIDAN.

Donc sous cette promesse
Tu peux dans son logis aller voir ta Maîtresse,
Ambassadeurs exprés.

Philiste sort avec précipitation.

SCENE VI.

CHRYSANTE, CELIDAN, DORIS.

CHRYSANTE.

Son feu précipité
Luy fait faire envers vous une incivilité ;
Vous la pardonnerez à cette ardeur trop forte,
Qui sans vous dire adieu, vers son objet l'emporte.

CELIDAN.

C'est comme doit agir un véritable amour,
Un feu moindre eût souffert quelque plus long séjour,
Et nous voyons assez par cette experience,
Que le sien est égal à son impatience.
Mais puisqu'ainsi le Ciel réjoint ces deux Amans,
Et que tout se dispose à vos contentemens,
Pour m'avancer aux miens, oserois-je, Madame,
Offrir à tant d'appas un cœur qui n'est que flâme,
Un cœur sur qui ses yeux de tout temps absolus,
Ont imprimé des traits qui ne s'effacent plus ?
J'ay crû par le passé qu'une ardeur mutuelle
Unissoit les esprits, & d'Alcidon & d'elle,
Et qu'en ce Cavalier son désir arrêté
Prendroit tous autres vœux pour importunité.
Cette seule raison m'obligeant à me taire,
Je trahissois mon feu de peur de lui déplaire ;
Mais aujourd'hui qu'un autre en sa place reçû
Me fait voir clairement combien j'étois déçû ;

Je ne condamne plus mon amour au silence,
Et viens faire éclater toute sa violence.
Souffrez que mes desirs si long-temps retenus
Rendent à sa beauté des vœux qui lui sont dûs;
Et du moins par pitié d'un si cruel martire,
Permettez quelque espoir à ce cœur qui soûpire.

CHRYSANTE.

Vôtre amour pour Doris est un si grand bonheur,
Que je voudrois sur l'heure en accepter l'honneur,
Mais vous voyez le point où me réduit Philiste,
Et comme son caprice à mes souhaits résiste.
Trop chaud amy qu'il est, il s'emporte à tous coups
Pour un Fourbe insolent qui se moque de nous.
Honteuse qu'il me force à manquer de promesse,
Je n'ose vous donner une réponse expresse,
Tant je crains de sa part un desordre nouveau.

CELIDAN.

Vous me tüez, Madame, & cachez le coûteau:
Sous ce détour discret un refus se colore.

CHRISANTE.

Non, Monsieur, croyez moy, vôtre offre nous honore.
Aussi dans le refus j'aurois peu de raison,
Je connoy vôtre bien, je sçay vôtre maison,
Vôtre Pere jadis (hélas, que cette histoire
Encor sur mes vieux ans m'est douce en la memoire!)
Vôtre feu Pere, dis-je, eut de l'amour pour moy,
J'êtois son cher objet, & maintenant je voy
Que comme par un droit successif de famille,
L'amour qu'il eut pour moy, vous l'avez pour ma Fille.
S'il m'aimoit je l'aimois, & les seules rigueurs
De ses cruels parens diviserent nos cœurs.
On l'éloigna de moy par ce maudit usage,
Qui n'a d'égard qu'aux biens pour faire un mariage,
Et son Pere jamais ne souffrit son retour,
Que ma foy n'eût ailleurs engagé mon amour.
En vain à cet Hymen j'opposay ma constance,
La volonté des miens vainquit ma résistance.
Mais je reviens à vous, en qui je voy portraits
De ses perfections les plus aimables traits.

Afin de vous ôter desormais toute crainte,
Que dessous mes discours se cache aucune feinte,
Allons trouver Philiste, & vous verrez alors
Comme en vôtre faveur je feray mes efforts.

CELIDAN.

Si de ce cher objet j'avois même assurance,
Rien ne pourroit jamais troubler mon espérance.

DORIS.

Je ne sçay qu'obéïr, & n'ay point de vouloir.

CELIDAN.

Employer contre vous un absolu pouvoir!
Ma flâme d'y penser se tiendroit criminelle.

CHRYSANTE.

Je connois bien ma Fille, & je vous répons d'elle;
Dépêchons seulement d'aller vers ces Amants.

CELIDAN.

Allons, mon heur dépend de vos commandemens.

SCENE VII.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

Ma douleur qui s'obstine à combatre ma joye,
Pousse encor des soûpirs, bien que je vous revoïe,
Et l'excés des plaisirs qui me viennent charmer
Mêle dans ces douceurs je ne sçay quoy d'amer.
Mon ame en est ensemble, & ravie, & confuse:
D'un peu de lâcheté vôtre retour m'accuse,
Et vôtre liberté me reproche aujourd'huy
Que mon amour la doit à la pitié d'autruy.
Elle me comble d'aise, & m'accable de honte,
Celui qui vous la rend en m'obligeant m'afronte;
Un coup si glorieux n'appartenoit qu'à moy.

CLARICE.

Vois-tu dans mon esprit des doutes de ta foy?

Y vois tu des ſoupçons qui bleſſent ton courage,
Et diſpenſent ta bouche à ce fâcheux langage ?
Ton amour & tes ſoins trompez par mon malheur,
Ma priſon inconnuë a bravé ta valeur.
Que t'importe à preſent qu'un autre m'en délivre,
Puiſque c'eſt pour toy ſeul que Clarice veut vivre,
Et que d'un tel orage en bonace réduit,
Célidan a la peine, & Philiſte le fruit ?

PHILISTE.

Mais vous ne dites pas que le point qui m'afflige,
C'eſt la reconnoiſſance où l'honneur vous oblige ;
Il vous faut être ingrate, ou bien à l'avenir
Luy garder en vôtre ame un peu de ſouvenir.
La mienne en eſt jalouſe, & trouve ce partage,
Quelque inégal qu'il ſoit, à ſon deſavantage,
Je ne puis le ſouffrir ; nos penſers à tous deux
Ne devroient à mon gré parler que de nos feux,
Tout autre objet que moy dans vôtre eſprit me pique.

CLARICE.

Ton humeur à ce compte eſt un peu tyrannique.
Penſes-tu que je veüille un Amant ſi jaloux ;

PHILISTE.

Je tâche d'imiter ce que je vois en vous.
Mon eſprit amoureux, qui vous tient pour ſa Reine,
Fait de vos actions ſa régle ſouveraine.

CLARICE.

Je ne puis endurer ces propos outrageux.
Où me vois-tu jalouſe afin d'être ombrageux ?

PHILISTE.

Quoy ! ne l'étiez-vous point l'autre jour qu'en viſite
J'entretiens quelque temps Bélinde & Chryſolite ?

CLARICE.

Ne me reproche point l'excés de mon amour.

PHILISTE.

Mais permettez-moy donc cet excés à mon tour.
Eſt-il rien de plus juſte, ou de plus équitable ?

CLARICE.

Encor pour un jaloux tu ſeras fort traitable,
Et n'és pas maladroit en ces doux entretiens,

D'accuser mes défauts pour excuser les tiens.
Par cette liberté tu me fais bien paroître,
Que tu crois que l'Hymen t'ait déja rendu maître,
Puisque laissant les vœux & les soumissions,
Tu me dis seulement mes imperfections.
Philiste, c'est douter trop peu de ta puissance,
Et prendre avant le temps un peu trop de licence;
Nous avions nôtre Hymen à demain arrêté,
Mais pour te bien punir de cette liberté,
De plus de quatre jours ne croy pas qu'il s'achéve.

PHILISTE.

Mais si durant ce temps quelqu'autre vous enléve,
Avez-vous sûreté que pour vôtre secours,
Le même Célidan se rencontre toûjours?

CLARICE.

Il faut sçavoir de luy s'il prendroit cette peine.
Voy ta Mére, & ta Sœur que vers nous il améne,
Sa réponse rendra nos debats terminez.

PHILISTE.

Ah! Mére, Sœur, Amy, que vous m'importunez!

SCENE VIII.

CHRYSANTE, DORIS, CELIDAN, CLARICE, PHILISTE.

CHRYSANTE *à Clarice.*

JE viens aprés mon Fils vous rendre une assurance,
De la part que je prens en vôtre délivrance,
Et mon cœur tout à vous ne sçauroit endurer
Que mes humbles devoirs osent se differer.

CLARICE *à Chrysante.*

N'usez point de ce mot vers celle dont l'envie
Est de vous obéïr le reste de sa vie,
Que son retour rend moins à soy-même qu'à vous.
Ce brave Cavalier accepté pour époux,

C'eſt à moy deſormais, entrant dans ſa famille,
A vous rendre un devoir de Servante & de Fille ;
Heureuſe mille fois, ſi le peu que je vaux
Ne vous empêche point d'excuſer mes défauts,
Et ſi vôtre bonté d'un tel choix ſe contente.

CHRYSANTE *à Clarice.*

Dans ce bien exceſſif qui paſſe mon attente,
Je ſoupçonne mes ſens d'une infidelité,
Tant ma raiſon s'oppoſe à ma crédulité.
Surpriſe que je ſuis d'une telle merveille,
Mon eſprit tout confus doute encor ſi je veille,
Mon ame en eſt ravie ; & ces raviſſemens
M'ôtent la liberté de tous remercimens.

DORIS *à Clarice.*

Souffrez qu'en ce bonheur mon zéle m'enhardiſſe
A vous offrir, Madame, un fidelle ſervice.

CLARICE *à Doris.*

Et moy, ſans compliment qui vous farde mon cœur,
Je vous offre & demande une amitié de Sœur.

PHILISTE *à Célidan.*

Toy, ſans qui mon malheur étoit inconſolable,
Ma douleur ſans eſpoir, ma perte irréparable,
Qui m'as ſeul obligé plus que tous mes Amis,
Puiſque je te doy tout, que je t'ay tout promis,
Ceſſe de me tenir dedans l'incertitude ;
Dy-moy par où je puis ſortir d'ingratitude,
Donne-moy le moyen, aprés un tel bien-fait,
De réduire pour toy ma parole en effet.

CELIDAN *à Philiſte.*

S'il eſt vray que ta flâme & celle de Clarice
Doivent leur bonne iſſuë à mon peu de ſervice,
Qu'un bon ſuccés par moy réponde à tous vos veux,
J'oſe t'en demander un pareil à mes feux.
J'oſe te demander, ſous l'aveu de Madame,
Ce digne & ſeul objet de ma ſecrette flâme,
Cette Sœur que j'adore, & qui pour faire un choix
Attend de ton vouloir les favorables loix.

PHILISTE *à Célidan.*

Ta demande m'étonne enſemble, & m'embarraſſe ;

Sur ton meilleur Amy tu brigues cette place,
Et tu ſçay que ma foy la reſerve pour lui.

CHRYSANTE *à Philiſte.*

Si tu n'as entrepris de m'accabler d'ennui,
Ne te fais point ingrat pour une ame ſi double.

PHILISTE *à Célidan.*

Mon eſprit diviſé de plus en plus ſe trouble ;
Diſpenſe-moy, de grace, & ſonge qu'avant toi
Ce bizarre Alcidon tient en gage ma foi.
Si ton amour eſt grand, l'excuſe t'eſt ſenſible,
Mais je ne t'ay promis que ce qui m'eſt poſſible,
Et cette foy donnée ôte de mon pouvoïr
Ce qu'à nôtre amitié je me ſçay trop devoir.

CHRYSANTE *à Philiſte.*

Ne te reſſouviens plus d'une vieille promeſſe,
Et juge en regardant cette belle Maîtreſſe,
Si celuy qui pour toy l'ôte à ſon Raviſſeur,
N'a pas bien mérité l'échange de ta Sœur.

CLARICE *à Chryſante.*

Je ne ſçaurois ſouffrir qu'en ma preſence on die
Qu'il doive m'acquerir par une perfidie,
Et pour un tel amy luy voir ſi peu de foy,
Me feroit redouter qu'il en eût moins pour moy.
Mais Alcidon ſurvient, nous l'allons voir lui-même,
Contre un Rival & vous diſputer ce qu'il aime.

SCENE IX.

CLARICE, ALCIDON, PHILISTE, CHRYSANTE, CELIDAN, DORIS.

CLARICE *à Alcidon.*

MOn abord t'a ſurpris, tu changes de couleur,
Tu me croyois ſans doute encor dans le malheur;
Voici qui m'en délivre, & n'étoit que Philiſte,
A ſes nouveaux deſſeins en ta faveur réſiſte,

Cet ami si parfait qu'entre tous tu chéris,
T'aurois pour récompense enlevé ta Doris.

ALCIDON.

Le desordre éclatant qu'on voit sur mon visage
N'est que l'effet trop prompt d'une soudaine rage.
Je forcéne de voir que sur vôtre retour
Ce traître assure ainsi ma perte & son amour.
Perfide, à mes dépens tu veux donc des Maîtresses,
Et mon honneur perdu te gagne leurs caresses ?

CELIDAN *à Alcidon.*

Quoy ! j'ay sçû jusqu'ici cacher tes lâchetez,
Et tu m'oses couvrir de ces indignitez !
Cesse de m'outrager, ou le respect des Dames
N'est plus pour contenir celui que tu diffames.

PHILISTE *à Alcidon.*

Cher ami, ne crains rien, & demeure assuré
Que je sçay maintenir ce que je t'ay juré ;
Pour t'enlever ma Sœur il faut m'arracher l'ame.

ALCIDON *à Philiste.*

Non, non, il n'est plus temps de déguiser ma flâme,
Il te faut malgré moy faire un honteux aveu,
Que si mon cœur brûloit, c'étoit d'un autre feu.
Amy, ne cherche plus qui t'a ravi Clarice,
Voici l'auteur du coup, & voila le complice.
Adieu, ce mot lâché je te suis en horreur.

SCENE X.

CHRYSANTE, CLARICE, PHILISTE, CELIDAN, DORIS.

CHRYSANTE *à Philiste.*

Et bien, rebelle, enfin sortiras-tu d'erreur ?

CELIDAN *à Philiste.*

Puisque son desespoir vous découvre un mistére
Que ma discretion vous avoit voulu taire ;

C'eſt à moy de montrer quel étoit mon deſſein.
Il eſt vray qu'en ce coup je luy prétai la main ;
La peur que j'eus alors qu'aprés ma réſiſtance,
Il ne trouvât ailleurs trop ſidelle aſſiſtance. . .

PHILISTE *à Célidan.*

Quittons-là ce diſcours, puiſqu'en cette action
La fin m'éclaircit trop de ton intention,
Et ta ſincerité ſe fait aſſez connoître.
Je m'obſtinois tantôt dans le parti d'un traître,
Mais au lieu d'affoiblir vers toy mon amitié,
Un tel aveuglement te doit faire pitié.
Plains moy, plains mon malheur, plains mon trop de franchiſe,
Qu'un ami déloyal a tellement ſurpriſe ;
Voy par là comme j'aime, & ne te ſouviens plus
Que j'ay voulu te faire un injuſte refus.
Fay malgré mon erreur que ton feu perſévére,
Ne puni point la Sœur de la faute du Frére,
Et reçoy de ma main celle que ton deſir,
Avant mon imprudence, avoit daigné choiſir.

CLARICE *à Célidan.*

Une pareille erreur me rend toute confuſe,
Mais ici mon amour me ſervira d'excuſe,
Il ſerre nos eſprits d'un trop étroit lien,
Pour permettre à mon ſens de s'éloigner du ſien.

CELIDAN.

Si vous croyez encor que cette erreur me touche,
Un mot me ſatisfait de cette belle bouche.
Mais helas ! quel eſpoir oſe rien préſumer,
Quand on n'a pû ſervir, & qu'on n'a fait qu'aimer !

DORIS.

Réünir les eſprits d'une Mére & d'un Frére,
Du choix qu'ils m'avoient fait avoir ſçû me défaire,
M'arracher à Florange, & m'ôter Alcidon,
Et d'un cœur généreux me faire l'heureux don,
C'eſt avoir ſçû me rendre un aſſez grand ſervice,
Pour eſpérer beaucoup avec quelque juſtice,
Et puiſqu'on me l'ordonne, on peut vous aſſurer,
Que lors que j'obéïs, c'eſt ſans en murmurer.

CELIDAN.

A ces mots enchanteurs tout mon cœur se déploie,
Et s'ouvre tout entier à l'excés de ma joye.

CHRYSANTE.

Que la mienne est extrême, & que sur mes vieux ans.
Le favorable Ciel me fait de doux présens !
Qu'il conduit mon bonheur par un ressort étrange !
Qu'à propos sa faveur m'a fait perdre Florange !
Puisse t-elle pour comble accorder à mes vœux,
Qu'une éternelle paix suive de si beaux nœuds,
Et rendre par les fruits de ce double hymenée,
Ma derniere vieillesse à jamais fortunée.

CLARICE *à Chrysante.*

Cependant, pour ce soir ne me refusez pas
L'heur de vous voir ici prendre un mauvais repas,
Afin qu'à ce qui reste ensemble on se prépare,
Tant qu'un mystére saint deux à deux nous sépare.

CHRYSANTE *à Clarice.*

Nous éloigner de vous avant ce doux moment,
Ce seroit me priver de tout contentement.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

EXAMEN
DE LA VEUVE.



CETTE Comédie n'est pas plus réguliére que Mélite en ce qui regarde l'unité de lieu, & a le même défaut au cinquiéme Acte, qui se passe en complimens pour venir à la conclusion d'un amour épisodique, avec cette différence toutefois, que la mariage de Célidan avec Doris, a plus de justesse dans celle-ci, que celui d'Eraste avec Cloris dans l'autre.

Elle a quelque chose de mieux ordonné pour le temps en général, qui n'est pas si vague que dans Mélite, & a ses intervales mieux proportionnez par cinq jours consécutifs. C'étoit un tempérament que je croyois alors fort raisonnable entre la rigueur des vingt-quatre heures, & cette étenduë libertine qui n'avoit aucunes bornes; mais elle a ce même défaut dans le particulier de la durée de chaque Acte, que souvent celle de l'action y excéde de beaucoup celle de la representation. Dans le commencement du premier, Philiste quitte Alcidon pour aller faire des visites avec Clarice, & paroît en la derniére Scéne avec elle au sortir de ces visites, qui doivent avoir consumé toute l'aprés-dînée, ou du moins la meilleure partie. La même chose se trouve au cinquiéme. Alcidon y fait partie avec Célidan d'aller voir Clarice sur le soir dans son Château, où il la croit encore prisonniere, & se résout de faire part de sa joye à la Nourrice, qu il n'oseroit voir de jour, de peur de faire soupçonner l'intelligence secrette & criminelle qu'ils ont ensemble; & environ cent vers aprés il vient chercher cette Confidente chez Clarice, dont il ignore le retour. Il ne pouvoit être qu'environ midi quand il en a formé le dessein, puisque Célidan venoit de ramener Clarice, (ce que vray-semblablement il a fait le plûtôt qu'il a pû, ayant un interêt d'amour qui le pressoit de luy rendre ce service en faveur de son Amant) & quand il vient pour executer cette résolution, la nuit doit avoir déja assez d'obscurité pour cacher cette visite qu'il luy va rendre. L'excuse qu'on pourroit y donner, aussi-bien qu'à ce que j'ay remarqué de Tirsis dans Mélite, c'est qu'il n'y a point de liaison de Scénes, & par conséquent point de continuité d'action. Ainsi on pourroit dire que ces Scénes détachées, qui sont placées l'une aprés l'autre, ne s'entresuivent pas immédiatement, & qu'il se consume un temps notable entre la fin de l'une & le commencement de l'autre; ce qui n'arrive point quand elles sont liées ensemble, cette liaison étant cause que

l'une

l'une commence nécessairement au méme instant que l'autre finit.

Cette Comédie peut faire connoître l'aversion naturelle que j'ay toûjours euë pour les *A parte*. Elle m'en donnoit de belles occasions, m'étant proposé d'y peindre un amour réciproque, qui parût dans les entretiens de deux personnes qui ne parlent point d'amour ensemble, & de mettre des complimens d'amour suivis entre deux gens qui n'en ont point du tout l'un pour l'autre, & qui sont toutefois obligez par des considerations particuliéres de s'en rendre des témoignages mutuels. C'étoit un beau jeu pour ces discours à part si frequents chez les Anciens & chez les Modernes de toutes les Langues, cependant j'ay si bien fait par le moyen des confidences qui ont précedé ces Scénes artificieuses, & des réfléxions qui les ont suivies, que sans emprunter ce secours, l'amour a paru entre ceux qui n'en parlent point, & le mépris a été visible entre ceux qui se font des protestations d'amour. La sixieme Scéne du quatriéme Acte, semble commencer par ces *A parte*, & n'en a toutefois aucun. Célidan & la Nourrice y parlent véritablement chacun à part, mais ensorte que chacun des deux veut bien que l'autre entende ce qu'il dit. La Nourrice cherche à donner à Célidan des marques d'une douleur tres-vive qu'elle n'a point, & en affecte d'autant plus les dehors pour l'éblouïr; & Célidan de son côté veut qu'elle ait lieu de croire qu'il la cherche pour la tirer du péril où il feint qu'elle est, & qu'ainsi il la rencontre fort à propos. Le reste de cette Scéne est fort adroit par la maniére dont il dupe cette Viielle, & luy arrache l'aveu d'une fourbe où on le vouloit prendre luy-même pour dupe. Il l'enferme de peur qu'elle ne fasse encore quelque piéce qui trouble son dessein, & quelques-uns ont trouvé à dire qu'on ne parle point d'elle au cinquiéme; mais ces sortes de Personnages, qui n'agissent que pour l'interêt des autres, ne sont pas assez d'importance pour faire naître une curiosité légitime de sça-

voir leurs ſentimens ſur l'événement de la Comedie, où ils n'ont plus que faire, quand on n'y a plus affaire d'eux ; & d'ailleurs Clarice y a trop de ſatisfaction de ſe voir hors du pouvoir de ſes raviſſeurs, & renduë à ſon Amant, pour penſer en ſa préſence à cette Nourrice, & prendre garde ſi elle eſt en ſa maiſon, ou ſi elle n'y eſt pas.

Le ſtile n'eſt pas plus élevé ici que dans Mélite, mais il eſt plus net & plus dégagé des pointes dont l'autre eſt ſemée, qui ne ſont, à en bien parler, que de fauſſes lumiéres, dont le brillant marque bien quelque vivacité d'eſprit, mais ſans aucune ſolidité de raiſonnement. L'intrigue y eſt auſſi beaucoup plus raiſonnable que dans l'autre, & Alcidon a lieu d'eſperer un bien plus heureux ſuccés de ſa fourbe, qu'Eraſte de la ſienne.



LA GALERIE DU PALAIS,

COMEDIE.



ACTEURS.

PLEIRANTE, Pére de Célidée.

LISANDRE, Amant de Célidée.

DORIMANT, Amoureux d'Hippolite.

CHRISANTE, Mére d'Hippolite.

CELIDE'E, Fille de Pleirante.

HIPPOLITE, Fille de Chrisante.

ARONTE, Ecuyer de Lisandre.

CLEANTE, Ecuyer de Dorimant.

FLORICE, Suivante d'Hippolite.

LE LIBRAIRE du Palais.

LE MERCIER du Palais.

LA LINGERE du Palais.

La Scéne est à Paris.



LA GALERIE DU PALAIS.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ARONTE, FLORICE.

ARONTE.



ENFIN je ne le puis, que veux-tu que je fasse ?
Pour tout autre sujet mon Maître n'est que glace,
Elle est trop dans son cœur, on ne l'en peut chasser,
Et c'est folie à nous que de plus y penser.
J'ay beau devant les yeux luy remettre Hippolite,
Parler de ses attraits, élever son mérite,
Sa grace, son esprit, sa naissance, son bien,
Je n'avance non plus qu'à ne lui dire rien ;
L'amour dont malgré moy son ame est possedée

Fait qu'il en voit autant, ou plus, en Célidée.

FLORICE.

Ne quittons pas pourtant ; à la longue on fait tout,
La gloire suit la peine, espérons jusqu'au bout.
Je veux que Célidée ait charmé son courage,
L'amour le plus parfait n'est pas un mariage,
Fort souvent moins que rien cause un grand changement,
Et les occasions naissent en un moment.

ARONTE.

Je les prendrai toûjours quand je les verrai naître.

FLORICE.

Hippolite en ce cas sçaura le reconnoître.

ARONTE.

Tout ce que j'en prétends c'est un entier secret.
Adieu, je vay trouver Célidée à regret.

FLORICE.

De la part de ton Maître !

ARONTE.

Oüi.

FLORICE.

Si j'ay bonne vûë,
La voilà que son Pere améne vers la ruë.
Tirons-nous à quartier, nous joûrons mieux nos jeux,
S'ils n'apperçoivent point que nous parlions nous deux.

SCENE II.

PLEIRANTE, CELIDEE.

PLEIRANTE.

Ne pense plus, ma Fille, à me cacher ta flâme,
N'en conçois point de honte, & n'en crains point de blâme;
Le sujet qui l'allume a des perfections

Dignes de posseder tes inclinations,
Et pour mieux te montrer le fond de mon courage,
J'aime autant son esprit que tu fais son visage.
Confesse donc, ma Fille, & croit qu'un si beau feu
Veut être mieux traité que par un desaveu.

CELIDE'E.

Monsieur il est tout vray; son ardeur légitime
A tant gagné sur moy que j'en fais de l'estime,
J'honore son mérite, & n'ay pû m'empêcher
De prendre du plaisir à m'en voir rechercher,
J'aime son entretien, je cheris sa présence;
Mais cela n'est enfin qu'un peu de complaisance,
Qu'un mouvement leger qui passe en moins d'un jour:
Vos seuls commandemens produiront mon amour,
Et vôtre volonté de la mienne suivie. . .

PLEIRANTE.

Favorisant ses vœux seconde ton envie.
Aime, aime ton Lisandre, & puisque je consens
Et que je t'autorise à ces feux innocens,
Donne-luy hardiment une entiére assurance
Qu'un mariage heureux suivra son espérance,
Engage-luy ta foy. Mais j'apperçoi venir
Quelqu'un qui de sa part te vient entretenir.
Ma Fille, adieu, les yeux d'un homme de mon âge
Peut-être empécheroient la moitié du message.

CELIDE'E.

Il ne vient rien de luy qu'il faille vous celer.

PLEIRANTE.

Mais tu seras sans moy plus libre à luy parler,
Et ta civilité sans doute un peu forcée
Me fait un compliment qui trahit ta pensée.



SCENE III.

CELIDEE, ARONTE.

CELIDEE.

QUe fait ton Maître, Aronte?

ARONTE.

Il m'envoie aujourd'huy
Voir ce que sa Maîtresse a résolu de luy,
Et comment vous voulez qu'il passe la journée.

CELIDEE.

Je serai chez Daphnis toute l'apresdinée,
Et s'il m'aime je croi que nous l'y pourrons voir,
Autrement...

ARONTE.

Ne pensez qu'à l'y bien recevoir.

CELIDEE.

S'il y manque, il verra sa paresse punie.
Nous y devons dîner fort bonne compagnie,
J'y méne du quartier Hippolite & Cloris.

ARONTE.

Aprés elles & vous il n'est rien dans Paris,
Et je n'en sçache point, pour belles qu'on les nomme,
Qui puisse attirer les yeux d'un honnête homme.

CELIDEE.

Je ne suis pas d'humeur bien propre à t'écouter,
Et ne prens pas plaisir à m'entendre flater.
Sans que ton bel esprit tâche plus d'y paroître,
Mêle-toy de porter ma réponse à ton Maître.

ARONTE *seul.*

Quelle superbe humeur, quel arrogant maintient!
Si mon Maître me croit vous ne tenez plus rien,
Il changera d'objet, ou j'y perdray ma peine,
Aussi-bien son amour ne vous rend que trop vaine.

SCENE IV.

LA LINGERE, LE LIBRAIRE.

On tire un rideau, & l'on voit le Libraire, la Lingére & le Mercier, chacun dans sa boutique.

LA LINGERE.

VOus avez fort la presse à ce livre nouveau,
C'est pour vous faire riche.

LE LIBRAIRE.

On le trouve si beau,
Que c'est pour mon profit le meilleur qui se voye.
Mais vous, que vous vendez de ces toiles de soye !

LA LINGERE.

De vrai, bien que d'abord on en vendît fort peu,
A present Dieu nous aime, on y court comme au feu
Je n'en sçaurois fournir autant qu'on m'en demande,
Elle sied mieux aussi que celle de Hollande,
Découvre moins le fard dont un visage est peint,
Et donne, ce me semble un plus grand lustre au teint,
Je perds bien à gagner de ce que ma boutique
Pour être trop étroite, empêche ma pratique,
A peine y puis-je avoir deux chalans à la fois ;
Je veux changer de place avant qu'il soit un mois,
J'aime mieux en payer le double, & davantage ;
Et voir ma marchandise en un bel étalage.

LE LIBRAIRE.

Vous avez bien raison, mais à ce que j'entens...
Monsieur, vous plaît-il voir quelques livres du temps?



SCENE V.

DORIMANT, CLEANTE, LE LIBRAIRE.

DORIMANT.

MOntrez-m'en quelques-uns.

LE LIBRAIRE.

Voici ceux de la mode.

DORIMANT.

Otez-moy cet Auteur, son nom seul m'incommode.
C'est un impertinent, ou je n'y connois rien.

LE LIBRAIRE.

Ses œuvres toutefois se vendent assez bien,

DORIMANT.

Quantité d'ignorans ne songent qu'à la rime.

LE LIBRAIRE.

Monsieur, en voici deux dont on fait grande estime
Considerez ce trait, on le trouve divin.

DORIMANT.

Il n'est que mal traduit du Cavalier Marin;
Sa veine au demeurant me semble assez hardie.

LE LIBRAIRE.

Ce fut son coup d'essai que cette Comédie.

DORIMANT.

Cela n'est pas tant mal pour un commencement;
La plûpart de ses vers coulent fort doucement.
Qu'il a de mignardise à décrire un visage?



SCENE VI.

HIPPOLITE, FLORICE, DORIMANT, CLEANTE, LE LIBRAIRE, LA LINGERE,

HIPPOLITE.

MAdame, montrez-nous quelques collets d'ouvrage,

LA LINGERE.

Je vous en vay montrer de toutes les façons.

DORIMANT *au Libraire.*

Ce visage vaut mieux que toutes vos chansons,

LA LINGERE *à Hippolite.*

Voilà du point d'Esprit, de Génes, & d'Espagne.

HIPPOLITE.

Ceci n'est guére bon qu'à des gens de campagne.

LA LINGERE.

Voyez bien, s'il en est deux pareils dans Paris.

HIPPOLITE.

Ne les vantez point tant, & dites-nous le prix.

LA LINGERE.

Quand vous aurez choisi.

HIPPOLITE.

Que t'en semble, Florice ?

FLORICE

Ceux là sont assez beaux, mais de mauvais service,
En moins de trois savons on ne les connoît plus.

HIPPOLITE.

Celuy-cy, qu'en dis-tu ?

FLORICE.

L'ouvrage en est confus,
Bien que l'invention de prés soit assez belle.
Voici bien vôtre fait, n'étoit que la dentelle
Est fort mal assortie avec le passement ;
Cet autre n'a de beau que le couronnement.

LA LINGERE.

Si vous pouviez avoir deux jours de patience,
Il m'en vient, mais qui sont dans la même excellence.

Dorimant parle au Libraire à l'oreille.

FLORICE.

Il vaudroit mieux attendre.

HIPPOLITE.

Et bien, nous attendrons,
Dites-nous au plus tard quel jour nous reviendrons.

LA LINGERE.

Mercredi j'en attens de certaines nouvelles.
Cependant, vous faut-il quelques autres dantelles.

HIPPOLITE.

J'en ay ce qu'il m'en faut pour ma provision.

LE LIBRAIRE *à Dorimant.*

J'en vay subtilement en prendre occasion.
La connois-tu, Voisine ?

LA LINGERE.

Oüi, quelque peu de vûë ;
Quant au reste elle m'est tout-à-fait inconnuë.

Dorimant tire Cléante au milieu du Théatre & luy parle à l'oreille.

Ce Cavalier sans doute y trouve plus d'appas,
Que dans tous vos Auteurs ?

CLEANTE *à Dorimant.*

Je n'y manquerai pas.

DORIMANT.

Si tu ne me vois là, je serai dans la Salle.

Il prend un Livre sur la Boutique du Libraire.

Je connois celui-ci, sa veine est fort égale,
Il ne fait point de vers qu'on ne trouve charmans.
Mais on ne parle plus qu'on fasse de Romans,
J'ay vû que nôtre peuple en étoit Idolâtre.

LE LIBRAIRE.

La mode est à present des piéces de Théatre.

DORIMANT.

De vray, chacun s'en pique, & tel y met la main,
Qui n'eut jamais l'esprit d'ajuster un quatrain.

SCENE VII.

LISANDRE, DORIMANT, LE LIBRAIRE, LE MERCIER.

LISANDRE.

Je te prens sur le Livre.

DORIMANT.

Et bien, qu'en veux-tu dire ?
Tant d'excellens esprits qui se mêlent d'écrire,
Valent bien qu'on leur donne une heure de loisir.

LISANDRE.

Y trouves-tu toûjours une heure de plaisir ?
Beaucoup font bien de Vers, & peu la Comédie.

DORIMANT.

Ton goût, je m'en assure, est pour la Normandie ?

LISANDRE.

Sans rien specifier peu meritent de voir,
Souvent leur entreprise excede leur pouvoir,
Et tel parle d'amour sans aucune pratique.

DORIMANT.

On n'y sçait guére alors que la vieille rubrique,
Faute de le connoître on l'habille en fureur,
Et loin d'en faire envie on nous en fait horreur :
Luy seul de ces effets a droit de nous instruire,
Nôtre plume à luy seul doit se laisser conduire,
Pour en bien discourir il faut l'avoir bien fait,
Un bon Poëte ne vient que d'un amant parfait.

LISANDRE.

Il n'en faut point douter l'amour a des tendresses
Que nous n'aprenons point qu'auprés de nos Maîtresses,
Tant de sortes d'appas, de doux saisissemens,
D'agreables langueurs, & de ravissemens,
Jusques où d'un bel œil peut s'étendre l'empire,

Et mille autres ſecrets que l'on ne ſçauroit dire,
(Quoy que tous nos Rimeurs en mettent par écrit)
Ne ſe ſçeurent jamais par un effort d'eſprit,
Et je n'ay jamais veu de cervelles bien faites
Qui traitaſſent l'amour à la façon des Poëtes;
C'eſt tout un autre jeu. Le ſtile d'un Sonnet
Eſt fort extravagant dedans un cabinet.
Il y faut bien loüer la beauté qu'on adore,
Sans mépriſer Venus, ſans médire de Flore,
Sans que l'éclat des lis, des roſes, d'un beau jour,
Ait rien à démêler avecque nôtre amour.
O pauvre Comédie, objet de tant de veines,
Si tu n'és qu'un portrait des actions humaines,
On te tire ſouvent ſur un original,
A qui, pour dire vrai, tu reſſembles fort mal.

DORIMANT.

Laiſſons la Muſe en paix, de grace, à la pareille,
Chacun fait ce qu'il peut, & ce n'eſt pas merveille,
Si comme avec bon droit on perd bien un procés,
Souvent un bon ouvrage a de foibles ſuccés.
Le jugement de l'homme, ou plûtôt ſon caprice,
Pour quantité d'eſprits n'a que de l'injuſtice,
J'en admire beaucoup dont on fait peut d'état,
Leurs fautes, tout au pis, ne ſont pas coups d'Etat,
La plus grande eſt toûjours de peu de conſequence.

LE LIBRAIRE.

Vous plairoit-il de voir des Piéces d'Eloquence?

LISANDRE *ayant regardé le titre d'un Livre que le Libraire lui preſente.*

J'en leus hier la moitié, mais ſon vol eſt ſi haut,
Que preſque à tous momens je me trouve en défaut.

DORIMANT.

Voici quelques Auteurs dont j'aime l'induſtrie
Mettez ces trois à part, mon Maître, je vous prie,
Tantôt un de mes gens vous les viendra payer.

LISANDRE *ſe retirant d'auprés des boutiques.*

Le reſte du matin où veux-tu l'employer?

LE MERCIER.

Voyez deça, Monſieur, vous plaît-il rien du nôtre,
Voyez, je vous feray meilleur marché qu'un autre,
Des gands, des baudriers, des rubans, des caſtors.

SCENE VIII.

DORIMANT, LISANDRE.

DORIMANT.

Je ne ſçaurois encor te ſuivre ſi tu ſors.
Faiſons un tour de Salle, attendant mon Cléante.

LISANDRE.

Qui te retient ici?

DORIMANT.

L'hiſtoire en eſt plaiſante.
Tantôt, comme j'étois ſur le Livre occupé,
Tout proche on eſt venu choiſir du point-coupé.

LISANDRE.

Qui?

DORIMANT.

C'eſt la queſtion, mais il faut s'en remetre
A ce qu'à mes regards ſa coëffe a pû permettre.
Je n'ay rien veu d'égal, mon Cléante la ſuit,
Et ne reviendra point qu'il n'en ſoit bien inſtruit,
Qu'il n'en ſçache le nom, le rang, & la demeure.

LISANDRE.

Amy, le cœur t'en dit.

DORIMANT.

Nullement, ou je meure;
Voyant je ne ſçay quoy de rare en ſa beauté,
J'ay voulu contenter ma curioſité.

LISANDRE.

Ta curioſité deviendra bien-tôt flame,
C'eſt par là que l'Amour ſe gliſſe dans une ame.
A la prémiere veuë un objet qui nous plaît
N'inſpire qu'un deſir de ſçavoir quel il eſt,

On en veut aussi-tôt apprendre davantage,
Voir si son entretien répond à son visage,
S'il est civil ou rude, importun ou charmeur,
Eprouver son esprit, connoître son humeur.
De là cet examen se tourne en complaisance,
On cherche si souvent le bien de sa presence
Qu'on en fait habitude, & qu'au point d'en sortir,
Quelque regret commence à se faire sentir.
On revient tout rêveur, & nôtre ame blessée,
Sans prendre garde à rien, cajole sa pensée.
Ayant rêvé le jour, la nuit à tous propos
On sent je ne sçay quoy qui trouble le repos.
Un sommeil inquiet sur les confus nuages
Eléve incessamment de flateuses images,
Et sur le vain raport fait naître des souhaits
Que le réveil admire, & ne dédit jamais;
Tout le cœur court en hâte aprés de si doux guides,
Et le moindre larcin que font ses vœux timides
Arrête le larron, & le met dans les fers.

DORIMANT.

Ainsi tu fus épris de celle que tu sers?

LISANDRE.

C'est un autre discours; à present je ne touche
Qu'aux ruses de l'amour contre un esprit farouche,
Qu'il faut apprivoiser presque insensiblement,
Et contre les froideurs combattre finement.
Les naturels plus doux...

SCENE IX.

DORIMANT, LISANDRE, CLEANTE.

DORIMANT.

Et bien, elle s'appelle?

CLEANTE.

Ne m'informez de rien qui touche cette belle,

Trois Filoux rencontrez vers le milieu du Pont,
Chacun l'épée au poing, m'ont voulu faire affront,
Et ſans quelques amis qui m'ont tiré de peine,
Contr'eux ma réſiſtance eût peut-être été vaine,
Ils ont tourné le dos me voyant ſecouru,
Mais ce que je ſuivois tandis eſt diſparu.

DORIMANT.

Les Traîtres ! trois contre un ! t'attaquer ! te ſurprendre !
Quels inſolens vers moy s'oſent ainſi méprendre !

CLEANTE.

Je ne connois qu'un d'eux, & c'eſt là le retour
De quelques tours de main qu'il reçût l'autre jour,
Lors que m'ayant tenu quelques propos d'yvrogne,
Nous eûmes priſes enſemble à l'Hoſtel de Bourgogne.

DORIMANT.

Qu'on le trouve où qu'il ſoit; qu'une grêle de bois
Aſſemble ſur lui ſeul le châtiment des trois,
Et que ſous l'étriviére il puiſſe tôt connoître,
Quand on ſe prend aux miens, qu'on s'attaque à leur Maître.

LISANDRE.

J'aime à te voir ainſi décharger ton couroux;
Mais voudrois-tu parler franchement entre-nous?

DORIMANT.

Quoy ! tu doutes encor de ma juſte colére ?

LISANDRE.

En ce qui le regarde elle n'eſt que legére,
En vain pour ſon ſujet tu fais l'intéreſſé,
Il a paré des coups dont ton cœur eſt bleſſé,
Cet accident fâcheux te vole une Maîtreſſe,
Confeſſe ingénûment, c'eſt là ce qui te preſſe.

DORIMANT.

Pourquoy te confeſſer ce que tu vois aſſez ?
Au point de ſe former mes deſſeins renverſez,
Et mon deſir trompé pouſſent dans ces contraintes,
Sous de faux mouvemens, de véritables plaintes.

LISANDRE.

Ce deſir, à vray dire, eſt un amour naiſſant,

Qui ne ſçait où ſe prendre, & demeure impuiſſant.
Il s'égare & ſe perd dans cette incertitude,
Et renaiſſant toûjours de ton inquiétude,
Il te montre un objet d'autant plus ſouhaité,
Que plus ſa connoiſſance a de difficulté.
C'eſt par là que ton feu davantage s'allume,
Moins on l'a pû connoître, & plus on en préſume.
Nôtre ardeur curieuſe en augmente le prix.

DORIMANT.

Que tu ſçais, cher ami, lire dans les eſprits,
Et que pour bien juger d'une ſecrette flâme,
Tu pénétres avant dans les reſſorts d'une ame.

LISANDRE.

Ce n'eſt pas encor tout, je veux te ſecourir.

DORIMANT.

O! que je ne ſuis pas en état de guérir!
L'amour uſe ſur moy de trop de tirannie.

LISANDRE.

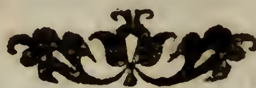
Souffre que je te méne en une Compagnie,
Où l'Objet de mes vœux m'a donné rendez-vous.
Les divertiſſemens t'y ſembleront ſi doux,
Ton ame en un moment en ſera ſi charmée,
Que tous ſes déplaiſirs diſſipez en fumée,
On gagnera ſur toy fort aiſément ce point,
D'oublier un objet que tu ne connois point.
Mais garde toy ſur tout d'une jeune voiſine,
Que ma Maîtreſſe y méne, elle eſt & belle & fine,
Et ſçait ſi dextrement ménager ſes attraits,
Qu'il n'eſt pas bien aiſé d'en éviter les traits.

DORIMANT.

Au hazard, fay de moy tout ce que bon te ſemble.

LISANDRE.

Donc en attendant l'heure, allons dîner enſemble.



SCENE X.

HIPOLITE, FLORICE.

HIPPOLITE.

TU me railles toûjours.

FLORICE.

S'il ne vous veut du bien,
Dites assurément que je n'y connois rien.
Je le considerois tantôt chez ce Libraire,
Ses regards de sur vous ne pouvoient se distraire,
Et son maintien étoit dans une émotion
Qui m'instruisoit assez de son affection.
Il vouloit vous parler, & n'osoit l'entreprendre.

HIPPOLITE.

Toy, ne me parle point, ou parle de Lisandre,
C'est le seul dont la vûë excita mon ardeur.

FLORICE.

Et le seul qui pour vous n'a que de la froideur.
Célidée est son ame, & tout autre visage.
N'a point d'assez beaux traits pour toucher son courage,
Son brasier est trop grand, rien ne peut l'amortir:
En vain son Ecuyer tâche à l'en divertir,
En vain jusques aux Cieux portant vôtre loüange,
Il tâche à luy jetter quelque amorce du change,
Et luy dit jusque-là que dans vôtre entretien,
Vous témoignez souvent de luy vouloir du bien,
Tout cela n'est qu'autant de paroles perduës.

HIPPOLITE.

Faute d'être sans doute assez bien entenduës?

FLORICE.

Ne le présumez pas, il faut avoir recours
A de plus hauts secrets qu'à ces foibles discours,
Je fus fine autrefois, & depuis mon veuvage,
Ma ruse chaque jour s'est accruë avec l'âge:
Je me connois en monde, & sçay mille ressort:

Pour débaucher une ame, & brouiller des accords.

HIPPOLITE.

Dy promptement, de grace.

FLORICE.

A present l'heure presse,
Et je ne vous sçaurois donner qu'un mot d'adresse.
Cette Voisine & vous... Mais déja la voici.

SCENE XI.

CELIDEE, HIPPOLITE, FLORICE.

CELIDEE.

A Force de tarder tu m'as mise en souci,
Il est temps, & Daphnis par un Page me mande,
Que pour faire servir on n'attend que ma bande,
Le carosse est tout prêt, allons, veux-tu venir?

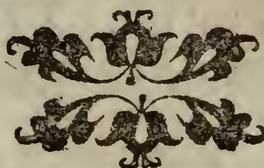
HIPPOLITE.

Lisandre aprés-dîner t'y vient entretenir?

CELIDEE.

S'il osoit y manquer, je te donne promesse,
Qu'il pourroit bien ailleurs chercher une Maîtresse.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLITE, DORIMANT.

HIPPOLITE.

Ne me contez point tant que mon visage est beau,
Ces discours n'ont pour moy rien du tout de nouveau,
Je le sçay bien sans vous, & j'ay cet avantage,
Quelques perfections qui soient sur mon visage,
Que je suis la premiere à m'en appercevoir.
Pour me les bien apprendre il ne faut qu'un miroir,
J'y vois en un moment tout ce que vous me dites.

DORIMANT.

Mais vous n'y voyez pas tous vos rares mérites;
Cet esprit tout divin, & ce doux entretien
Ont des charmes puissans dont il ne montre rien.

HIPPOLITE.

Vous les montrez assez par cette apréſdinée
Qu'à causer avec moy vous vous êtes donnée.
Si mon discours n'avoit quelque charme caché
Il ne vous tiendroit pas si long-temps attaché,
Je vous juge plus sage, & plus aimer vôtre aise,
Que d'y tarder ainsi sans que rien vous y plaise:
Et si je présumois qu'il vous plût sans raison,
Je me ferois moy-même un peu de trahison.
Et par ce trait badin qui sentiroit l'enfance,
Vôtre beau jugement recevroit trop d'offense,
Je suis un peu timide, & dût-on me joüer,
Je n'ose démentir ceux qui m'osent loüer.

DORIMANT.

Auſſi vous n'avez pas le moindre lieu de craindre
Qu'on puiſſe en vous loüant, ni vous flater, ni feindre.
On voit un tel éclat en vos brillans appas,
Qu'on ne peut l'exprimer, ni ne l'adorer pas.

HIPPOLITE.

Ni ne l'adorer pas ! par-là vous voulez dire ?

DORIMANT.

Que mon cœur deſormais vit deſſous vôtre empire,
Et que tous mes deſſeins de vivre en liberté
N'ont rien eu d'aſſez fort contre vôtre beauté.

HIPPOLITE.

Quoy ? mes perfections vous donnent dans la vûë ?

DORIMANT.

Les rares qualitez dont vous êtes pourvûë,
Vous ôtent tout ſujet de vous en étonner.

HIPPOLITE.

Ceſſez auſſi, Monſieur, de vous l'imaginer.
Si vous brûlez pour moy, ce ne ſont pas merveilles,
J'ay de pareils diſcours chaque jour aux oreilles,
Et tous les gens d'eſprit en font autant que vous.

DORIMANT.

En amour toutefois je les ſurpaſſe tous.
Je n'ay point conſulté pour vous donner mon ame,
Vôtre premier aſpect ſçût allumer ma flâme,
Et je ſentis mon cœur par un ſecret pouvoir
Auſſi prompt à brûler, que mes yeux à vous voir.

HIPPOLITE.

Avoir connu d'abord combien je ſuis aimable,
Encor qu'à vôtre avis il ſoit inexprimable !
Ce grand & prompt effet m'aſſure puiſſamment
De la vivacité de vôtre jugement.
Pour moy, que la nature a faite un peu groſſiére,
Mon eſprit qui n'a pas cette vive lumiére
Conduit trop peſamment toutes ſes fonctions
Pour m'avertir ſi-tôt de vos perfections;
Je vois bien que vos feux méritent récompenſe,
Mais de les ſeconder ce défaut me diſpenſe,

DORIMANT.

Railleuſe.

HIPPOLITE.

Excuſez-moy, je parle tout de bon.

DORIMANT.

Le temps de cet orgueil me fera la raiſon,
Et nous verrons un jour à force de ſervices
Adoucir vos rigueurs & finir mes ſupplices.

SCENE II.

DORIMANT, LISANDRE, HIPPOLITE, FLORICE.

Liſandre ſort de chez Célidée, & paſſe ſans s'arrêter, leur donnant ſeulement un coup de chapeau.

HIPPOLITE.

PEut-être l'avenir. . . Tout-beau, Coureur, tout-beau,
On n'eſt pas quitte ainſi pour un coup de chapeau:
Vous aimez l'entretien de vôtre fantaiſie,
Mais pour un Cavalier c'eſt peu de courtoiſie,
Et cela meſſied fort à des hommes de Cour
De n'accompagner pas leur ſalut d'un bon-jour.

LISANDRE.

Puiſqu'auprés d'un ſujet capable de nous plaire
La préſence d'un tiers n'eſt jamais néceſſaire,
De peur qu'il en reçût quelque importunité,
J'ay mieux aimé manquer à la civilité.

HIPPOLITE.

Voilà parer mon coup d'un galand artifice,
Comme ſi je pouvois. . . Que me veux-tu, Florice?

Florice ſort, & parle à Hippolite à l'oreille.

Dis-luy que je m'en vay. Meſſieurs, pardonnez-moy,
On me vient d'apporter une fâcheuſe loy,
Incivile à mon tour il faut que je vous quitte.

Une Mére m'appelle,

DORIMANT.

Adieu, belle Hippolite,
Adieu, souvenez-vous...

HIPPOLITE.

Mais vous, n'y songez plus.

SCENE III.

LISANDRE, DORIMANT.

LISANDRE.

Quoy, Dorimant, ce mot t'a rendu tout confus!

DORIMANT.

Ce mot à mes désirs laisse peu d'espérance.

LISANDRE.

Tu ne la vois encor qu'avec indifference?

DORIMANT.

Comme toy Célidée.

LISANDRE

Elle eut donc chez Daphnis
Hier dans son entretien des charmes infinis.
Je te l'avois bien dit, que ton ame à sa vûë
Demeureroit, ou prise, ou puissamment émuë,
Mais tu n'as pas si-tôt oublié la Beauté
Qui fit naître au Palais ta curiosité?
Du moins ces deux objets balancent ton courage?

DORIMANT.

Sçais-tu bien que c'est là justement mon visage,
Celui que j'avois vû le matin au Palais?

LISANDRE.

A ce compte...

DORIMANT.

J'en tiens, ou l'on n'en tint jamais.

LISANDRE.

C'est consentir bien-tôt à perdre ta franchise.

DORIMANT.

DORIMANT.

C'eſt rendre un prompt hommage aux yeux qui me l'ont priſe.

LISANDRE.

Puiſque tu les connois je ne plains plus ton mal.

DORIMANT.

Leur coup, pour les connoître, en eſt-il moins fatal?

LISANDRE.

Non, mais du moins ton cœur n'eſt plus à la torture
De voir tes vœux forcez d'aller à l'avanture,
Et cette belle humeur de l'objet qui t'a pris. . .

DORIMANT.

Sous un accueil riant cache un ſubtil mépris.
Ah! que tu ne ſçais pas de quel air on me traite!

LISANDRE.

Je t'en avois jugé l'ame fort ſatisfaite,
Et cette gaye humeur qui brilloit dans ſes yeux
M'en promettoit pour toy quelque choſe de mieux.

DORIMANT.

Cette Belle, de vray, quoique toute de glace,
Mêle dans ſes froideurs je ne ſçay quelle grace,
Par où tout de nouveau je me laiſſe gagner,
Et conſens, peu s'en faut, à m'en voir dédaigner.
Loin de s'en affoiblir mon amour s'en augmente,
Je demeure charmé de ce qui me tourmente;
Je pourrois de toute autre être le poſſeſſeur,
Que ſa poſſeſſion auroit moins de douceur.
Je ne ſuis plus à moy quand je vois Hippolite
Rejetter ma loüange, & vanter ſon mérite,
Négliger mon amour enſemble & l'approuver,
Me remplir tout d'un temps d'eſpoir & m'en priver,
Me refuſer ſon cœur en acceptant mon ame,
Faire état de mon choix en mépriſant ma flame.
Hélas! en voilà trop; le moindre de ces traits
A pour me retenir de trop puiſſans attraits,
Trop heureux d'avoir vû ſa froideur enjoüée,
Ne ſe point offenſer d'une ardeur avoüée.

LISANDRE.

Son adieu toutefois te défend d'y ſonger.

Et ce commandement t'en devroit dégager.

DORIMANT.

Qu'un plus capricieux d'un tel adieu s'offenſe,
Il me donne un conſeil plutôt qu'une défenſe,
Et par ce mot d'avis ſon cœur ſans amitié
Du temps que j'y perdrai montre quelque pitié.

LISANDRE.

Soit défenſe, ou conſeil, de rien ne deſeſpére;
Je te réponds déja de l'eſprit de ſa Mére,
Pleirante ſon voiſin luy parlera pour toy,
Il peut beaucoup ſur elle, & fera tout pour moy:
Tu ſçais qu'il m'a donné ſa Fille pour Maîtreſſe.
Tâche à vaincre Hippolite avec un peu d'adreſſe,
Et n'apprehende pas qu'il en faille beaucoup,
Tu verras ſa froideur ſe perdre tout d'un coup.
Elle ne ſe contraint à cette indifference,
Que pour rendre une entiére & pleine déférence,
Et cherche, en déguiſant ſon propre ſentiment,
La gloire de n'aimer que par commandement.

DORIMANT.

Tu me flates, Ami, d'une attente frivole.

LISANDRE.

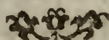
L'effet ſuivra de prés.

DORIMANT.

Mon cœur ſur ta parole
Ne ſe réſout qu'à peine à vivre plus content.

LISANDRE.

Il ſe peut aſſurer du bonheur qu'il prétend,
J'y donnerai bon ordre. Adieu, le temps me preſſe,
Et je viens de ſortir d'auprés de ma Maîtreſſe;
Quelques commiſſions dont elle m'a chargé
M'obligent maintenant à prendre ce congé.



SCENE IV.

DORIMANT, FLORICE.

DORIMANT *seul.*

DIeux, qu'il eſt mal-aiſé qu'une ame bien atteinte
Conçoive de l'eſpoir qu'avec un peu de crainte!
Je dois toute croyance à la foy d'un ami,
Et n'oſe cependant m'y fier qu'à demi,
Hippolite d'un mot chaſſeroit ce caprice.
Eſt-elle encor en haut?

FLORICE.

Encor.

DORIMANT.

Adieu, Florice,
Nous la verrons demain.

SCENE V.

HIPPOLITE, FLORICE.

FLORICE.

IL vient de s'en aller,
Sortez.

HIPPOLITE.

Mais falloit-il ainſi me rappeller,
Me ſuppoſer ainſi des ordres d'une Mere?
Sans mentir contre toy j'en ſuis toute en colére
A peine ay-je attiré Liſandre en nos diſcours,
Que tu viens par plaiſir en arrêter le cours.

FLORICE.

Eh bien, prenez-vous en à mon impatience
De vous communiquer un trait de ma ſcience.

Cet avis important tombé dans mon eſprit,
Méritoit qu'auſſi-tôt Hippolite l'apprît ;
Je vais ſans perdre temps y diſpoſer Aronte.

HIPPOLITE.

J'ay la mine aprés tout d'y trouver mal mon compte.

FLORICE.

Je ſçay ce que je fais, & ne perds point mes pas :
Mais de vôtre côté ne vous épargnez pas,
Mettez tout vôtre eſprit à bien mener la ruſe.

HIPPOLITE.

Il ne faut point par-là me préparer d'excuſe,
Va, ſuivant le ſuccés je veux à l'avenir
Du mal que tu m'as fait perdre le ſouvenir.

SCENE VI.

HIPPOLITE, CELIDEE.

HIPPOLITE *frappant à la porte de Célidée.*

Celidée, es-tu là ?

CELIDEE.

Que me veut Hippolite ?

HIPPOLITE.

Délaſſer mon eſprit une heure en ta viſite.
Que j'ay depuis un jour un importun Amant,
Et que pour mon malheur je plais à Dorimant !

CELIDEE.

Ma Sœur, que me dis-tu ? Dorimant t'importune !
Quoy ! j'enviois déja ton heureuſe fortune,
Et déja dans l'eſprit je ſentois quelque ennuy
D'avoir connu Liſandre auparavant que luy.

HIPPOLITE.

Ah ! ne me raille point, Liſandre qui t'engage
Eſt le plus accompli des hommes de ſon âge.

CELIDEE.

Je te jure, à mes yeux l'autre l'eſt bien autant,

Mon cœur a de la peine à demeurer constant,
Et pour te découvrir jusqu'au fond de mon ame,
Ce n'est plus que ma foy qui conserve ma flâme;
Lisandre me déplaît de me vouloir du bien.
Plût aux Dieux que son change autorisât le mien,
Ou qu'il usât vers moy de tant de négligence,
Que ma légereté se pût nommer vangeance.
Si j'avois un prétexte à me mécontenter,
Tu me verrois bien-tôt résoudre à le quitter.

HIPPOLITE.

Simple, présumes-tu qu'il devienne volage,
Tant qu'il verra l'amour regner sur ton visage?
Ta flâme trop visible entretient ses ferveurs,
Et ses feux dureront autant que tes faveurs.

CELIDEE.

Il semble à t'écouter que rien ne le retienne,
Que parce que sa flâme a l'aveu de la mienne.

HIPPOLITE.

Que sçay-je? il n'a jamais éprouvé tes rigueurs,
L'Amour en même temps sçût embraser vos cœurs,
Et même j'ose dire, aprés beaucoup de monde,
Que sa flâme vers toy ne fut que la seconde.
Il se vit accepter avant que de s'offrir;
Il ne vit rien à craindre, il n'eut rien à souffrir.
Il vit sa récompense acquise avant la peine,
Et devant le combat sa victoire certaine.
Un homme est bien cruel quand il ne donne pas
Un cœur qu'on lui demande avecque tant d'appas.
Qu'à ce prix la constance est une chose aisée,
Et qu'autrefois par-là je me vis abusée!
Alcidor que mes yeux avoient si fort épris,
Courut au changement dés le premier mépris.
La force de l'amour paroît dans la souffrance.
Je le tiens fort douteux s'il a tant d'assurance.
Qu'on en voit s'affoiblir pour un peu de longueur,
Et qu'on en voit céder à la moindre rigueur!

CELIDEE.

Je connois mon Lisandre, & sa flâme est trop forte
Pour tomber en soupçon qu'il m'aime de la sorte.

Toutefois un dédain éprouvera ses feux,
Ainsi, quoiqu'il en soit, j'aurai ce que je veux,
Il me rendra constante, ou me fera volage;
S'il m'aime, il me retient; s'il change, il me dégage;
Suivant ce qu'il aura d'amour, ou de froideur,
Je suivrai ma nouvelle, ou ma premiere ardeur.

HIPPOLITE.

En vain tu t'y résous; ton ame un peu contrainte
Au travers de tes yeux luy trahira ta feinte,
L'un d'eux dédira l'autre, & toûjours un soûris
Luy fera voir assez combien tu le chéris.

CELIDEE.

Ce n'est qu'un faux soupçon qui te le persuade,
J'armerai de rigueurs jusqu'à la moindre œillade,
Et réglerai si bien toutes mes actions,
Qu'il ne pourra juger de mes intentions.

HIPPOLITE.

Pour le moins aussi-tôt que par cette conduite
Tu seras de son cœur suffisamment instruite,
S'il demeure constant, l'amour & la pitié,
Avant que Dire adieu, renoûront l'amitié?

CELIDEE.

Il va bien-tôt venir; vas-t-en, & sois certaine
De ne voir d'aujourd'huy Lisandre hors de peine.

HIPPOLITE.

Et demain?

CELIDEE.

Je t'irai conter ses mouvemens,
Et touchant l'avenir prendre tes sentimens.
O Dieux! si je pouvois changer sans infamie!

HIPPOLITE.

Adieu, n'épargne en rien ta plus fidelle amie.



SCENE VII.

CELIDEE.

QUel étrange combat ! je meurs de le quitter,
Et mon reste d'amour ne le peut maltraiter ;
Mon ame veut & n'ose, & bien que refroidie,
N'aura trait de mépris, si je ne l'étudie,
Tout ce que mon Lisandre a de perfections
Se vient offrir en foule à mes affections ;
Je vois mieux ce qu'il vaut lorsque je l'abandonne,
Et déja la grandeur de ma perte m'étonne.
Pour régler sur ce point mon esprit balancé,
J'attens ses mouvemens sur mon dédain forcé,
Ma feinte éprouvera si son amour est vraie :
Hélas ! ses yeux me font une nouvelle plaie.
Prépare toy, mon cœur, & laisse à mes discours
Assez de liberté pour trahir mes amours.

SCENE VIII.

LISANDRE, CELIDÉE.

CELIDEE.

QUoy ? j'aurai donc de vous encor une visite !
Vraiment pour aujourd'huy je m'en estimois quitte.

LISANDRE.

Une par jour suffit, si tu veux endurer
Qu'autant comme le jour je la fasse durer.

CELIDEE.

Pour douce que nous soit l'ardeur qui nous consume,
Tant d'importunité n'est point sans amertume.

LISANDRE.

Au lieu de me donner ces apprehensions,

Apprends ce que j'ay fait ſur tes commiſſions.

CELIDEE.

Je ne vous en chargeai qu'afin de me défaire
D'un entretien chargeant, & qui m'alloit déplaire.

LISANDRE.

Depuis quand donnez-vous ces qualitez aux miens ?

CELIDEE.

Depuis que mon eſprit n'eſt plus dans vos liens.

LISANDRE.

Eſt-ce donc par gageure, ou par galanterie ?

CELIDEE.

Ne vous flatez point tant que ce ſoit raillerie ;
Ce que j'ay dans l'eſprit je ne le puis celer,
Et ne ſuis pas d'humeur à rien diſſimuler.

LISANDRE.

Quoy ? que vous ay-je fait ? d'où provient ma diſgrace ?
Quel ſujet avez-vous d'être pour moy de glace ?
Ay-je manqué de ſoins ? ay je manqué de feux ?
Vous ay-je dérobé le moindre de mes vœux ?
Ay-je trop peu cherché l'heur de vôtre préſence ?
Ay je eu pour d'autres yeux la moindre complaiſance ?

CELIDEE.

Tout cela n'eſt qu'autant de propos ſuperflus,
Je voulus vous aimer, & je ne le veux plus ;
Mon feu fut ſans raiſon, ma glace l'eſt de même,
Si l'un eut quelque excés, je rendrai l'autre extrême.

LISANDRE.

Par cette extrémité vous avancez ma mort.

CELIDEE.

Il m'importe fort peu quel ſera vôtre ſort.

LISANDRE.

Quelle nouvelle amour, ou plutôt quel caprice
Vous porte à me traiter avec cette injuſtice ?
Vous, de qui le ſerment m'a reçû pour Epoux ?

CELIDEE.

J'en perds le ſouvenir auſſi-bien que de vous.

LISANDRE.

Evitez-en la honte, & fuyez en le blâme.

CELIDEE.

Je les veux accepter pour peines de ma flâme.

LISANDRE.

Un reproche éternel suit ce tour inconstant.

CELIDEE.

Si vous me voulez plaire il en faut faire autant.

LISANDRE.

Est-ce là donc le prix de vous avoir servie ?
Ah, cessez vos mépris, ou me privez de vie.

CELIDEE.

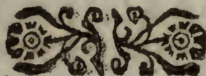
Eh bien, soit ; un adieu les va faire cesser,
Aussi-bien ce discours ne fait que me lasser.

LISANDRE.

Ah, redouble plutôt ce dédain qui me tuë,
Et laisse-moy le bien d'expirer à ta vûë ;
Que j'adore tes yeux, tout cruels qu'ils me sont,
Qu'ils reçoivent mes vœux pour le mal qu'ils me font.
Invente à me gêner quelque rigueur nouvelle,
Traite, si tu le veux, mon ame en criminelle,
Dis que je suis ingrat, appelle-moy leger,
Impute à mes amours la honte de changer,
Dedans mon désespoir fais éclater ta joie,
Et tout me sera doux, pourveu que je te voie.
Tu verras tes mépris n'ébranler point ma foy,
Et mes derniers soûpirs ne voler qu'aprés toy.
Ne crains point de ma part de reproche, ou d'injure,
Je ne t'appellerai ni lâche, ni parjure,
Mon feu supprimera ces titres odieux,
Mes douleurs céderont au pouvoir de tes yeux.
Et mon fidel amour, malgré leur vive atteinte,
Pour t'adorer encor étouffera ma plainte.

CELIDEE.

Adieu, quelques encens que tu veüilles m'offrir,
Je ne me sçaurois plus résoudre à les souffrir.



SCENE IX.

LISANDRE.

CElidée, ah tu fuis ! tu fuis donc, & tu n'oses
Faire tes yeux témoins d'un trépas que tu causes;
Ton esprit insensible à mes feux innocens
Craint de ne l'être pas aux douleurs que je sens.
Tu crains que la pitié qui se glisse en ton ame
N'y rejette un rayon de ta premiere flâme,
Et qu'elle ne t'arrache un soudain repentir,
Malgré tout cet orguëil qui n'y peut consentir,
Tu vois qu'un desespoir dessus mon front exprime
En mille traits de feu mon ardeur & ton crime,
Mon visage t'accuse, & tu vois dans mes yeux
Un portrait que mon cœur conserve beaucoup mieux.
Tous mes soins, tu le sçais, furent pour Célidée,
La nuit ne m'a jamais retracé d'autre idée,
Et tout ce que Paris a d'objets ravissans
N'a jamais ébranlé le moindre de mes sens.
Ton exemple à changer en vain me sollicite,
Dans ta volage humeur j'adore ton mérite,
Et mon amour plus fort que mes ressentimens
Conserve sa vigueur au milieu des tourmens
Reviens mon cher souci, puisqu'après tes deffenses
Mes plus vives ardeurs sont pour toy des offenses.
Voy comme je persiste à te desobéïr,
Et par-là, si tu peux, prends droit de me haïr.
Fol, je présume ainsi rappeller l'inhumaine,
Qui ne veut pas avoir des raisons à sa haine ?
Puisqu'elle a sur mon cœur un pouvoir absolu,
Il luy suffit de dire, *ainsi je l'ay voulu.*
Cruelle, tu le veux ! c'est donc ainsi qu'on traite
Les sincéres ardeurs d'un amour si parfaite!
Tu me veux donc trahir ? tu le veux, & ta foy
N'est qu'un gage frivole à qui vit sous ta loy !

Mais je veux l'endurer, sans bruit, sans résistance,
Tu verras ma langueur, & non mon inconstance,
Et de peur de t'ôter un captif par ma mort,
J'attendray ce bonheur de mon funeste sort.
Jusques-là mes douleurs publiant ta victoire,
Sur mon front palissant éleveront ta gloire,
Et sçauront en tous lieux hautement témoigner,
Que sans me refroidir tu m'as pû dédaigner.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISANDRE, ARONTE.

LISANDRE.



TU me donnes, Aronte, un étrange remede!

ARONTE.

Souverain toutefois au mal qui vous posséde:
Croyez-moy, j'en ay vû des succés merveilleux
A remettre au devoir ces esprits orgueilleux:
Quand on leur sçait donner un peu de jalousie,
Ils ont bien-tôt quitté ces traits de fantaisie;
Car enfin tout l'éclat de ces emportemens
Ne peut avoir pour but de perdre leurs Amans.

LISANDRE.

Que voudroit donc par-là mon ingrate Maîtresse?

ARONTE.

Elle vous joüe un tour de la plus haute adresse.
Avez-vous bien pris garde au temps de ses mepris?

Tant qu'elle vous a crû légérement épris,
Que vôtre chaîne encor n'êtoit pas assez forte,
Vous a t'elle jamais gouverné de la sorte ?
Vous ignoriez alors l'usage des soûpirs,
Ce n'êtoient que douceurs, ce n'êtoient que plaisirs :
Son esprit avisé vouloit par cette ruse
Etablir un pouvoir dont maintenant elle use.
Remarquez-en l'adresse, elle fait vanité
De voir dans ses dédains vôtre fidelité.
Vôtre humeur endurante à ces rigueurs l'invite,
On voit par là vos feux, par vos feux son mérite.
Et cette fermeté de vos affections
Montre un effet puissant de ses perfections.
Osez-vous esperer qu'elle soit plus humaine,
Puisque sa gloire augmente augmentant vôtre peine ?
Rabatez cet orgueil, faites-luy soupçonner
Que vous vous en piquez jusqu'à l'abandonner.
La crainte d'en voir naître une si juste suite,
A vivre comme il faut l'aura bien-tôt réduite,
Elle en fuira la honte ; & ne souffrira pas
Que ce change s'impute à son manque d'appas.
Il est de son honneur d'empêcher qu'on présume
Qu'on éteigne aisément les flames qu'elle allume.
Feignez d'aimer quelqu'autre, & vous verrez alors
Combien à vous reprendre elle fera d'efforts.

LISANDRE.

Mais peux-tu me juger capable d'une feinte ?

ARONTE.

Pouvez-vous trouver rude un moment de contrainte ?

LISANDRE.

Je trouve ses mépris plus doux à supporter.

ARONTE.

Pour les faire finir il faut les imiter.

LISANDRE.

Faut-il être inconstant pour la rendre fidelle ?

ARONTE.

Il faut souffrir toûjours ou déguiser comme elle.

LISANDRE.

Que de raisons, Aronte, à combattre mon cœur,

Qui ne peut adorer que son premier vainqueur ?
Du moins auparavant que l'effet en éclate,
Fais un effort pour moy, va trouver mon ingrate,
Mets-lui devant les yeux mes services passez,
Mes feux si bien reçûs, si mal recompensez,
L'excés de mes tourmens & de ses injustices,
Employe à la gagner tes meilleurs artifices;
Que n'obtiendras-tu point par ta dextérité,
Puisque tu viens à bout de ma fidélité ?

ARONTE.

Mais mon possible fait, si cela ne succéde ;

LISANDRE.

Je feindrai dés demain qu'Aminte me possede.

ARONTE.

Aminte ? Ah, commencez la feinte dés demain.
Mais n'allez point courir au fauxbourg saint Germain.
Et quand penseriez-vous que cette ame cruelle
Dans le fond du Marais en reçût la Nouvelle ?
Vous seriez tout un siécle à lui vouloir du bien,
Sans que vôtre arrogante en apprît jamais rien.
Puisque vous voulez feindre, il faut feindre à sa vûë,
Qu'aussi-tôt vôtre feinte en puisse être apperçûe,
Qu'elle blesse les yeux de son esprit jaloux,
Et porte jusqu'au cœur d'inévitables coups.
Ce sera faire au vôtre un peu de violence,
Mais tout le fruit consiste à feindre en sa presence.

LISANDRE.

Hippolite en ce cas seroit fort à propos ;
Mais je crains qu'un ami n'en perdît le repos ;
Dorimant dont ses yeux ont charmé le courage,
Autant que Célidée en auroit de l'ombrage.

ARONTE.

Vous verrez si soudain rallumer son amour,
Que la feinte n'est pas pour durer plus d'un jour,
Et vous aurez aprés un sujet de risée
Des soupçons mal fondez de son ame abusée.

LISANDRE.

Va trouver Célidée & puis nous résoudrons
En ces extrêmitez quel avis nous prendrons.

SCENE II.

ARONTE, FLORICE.

ARONTE *seul.*

SAns que pour l'appaiser je me rompe la tête
Mon message est tout fait, & sa réponse prête.
Bien loin que mon discours pût la persuader
Elle n'aura jamais voulu me regarder ;
Une prompte retraite au seul nom de Lisandre,
C'est par où ses dédains se seront fait entendre.
Mes amours du passé ne m'ont que trop appris
Avec quelles couleurs il faut peindre un mépris.
A peine faisoit-on semblant de me connoître,
De sorte . . .

FLORICE.

Aronte, & bien, qu'as-tu fais vers ton Maître ?
Le verrons-nous bien-tôt.

ARONTE,

N'en sois plus en souci,
Dans une heure au plus tard je te le rens ici.

FLORICE.

Prêt à lui témoigner. . .

ARONTE.

Tout prêt. Adieu, je tremble,
Que de chez Célidée on ne nous voye ensemble.

SCENE III.

HIPPOLITE, FLORICE.

HIPPOLITE.

D'Où vient que mon abord l'oblige à te quitter ?

FLORICE.

Tant s'en faut qu'il vous fuye, il vient de me conter...
Toutefois, je ne sçay si je vous le dois dire.

HIPPOLITE.

Que tu te plais, Florice, à me mettre en martire!

FLORICE.

Il faut vous préparer à des ravissemens...

HIPPOLITE.

Ta longueur m'y prépare avec bien des tourmens,
Dépêche, ces discours font mourir Hippolite.

FLORICE.

Mourez donc promptement, que je vous ressûcite.

HIPPOLITE.

L'insuportable Femme! enfin diras-tu rien?

FLORICE.

L'impatiente Fille! enfin tout ira bien.

HIPPOLITE.

Enfin tout ira bien; ne sçauray je autre chose?

FLORICE.

Il faut que vôtre esprit là dessus se repose.
Vous ne pouviez tantôt souffrir de longs propos,
Et pour vous obliger j'ay tout dit en trois mots,
Mais ce que maintenant vous n'en pouvez apprendre,
Vous l'apprendrez bien tôt plus au long de Lisandre.

HIPPOLITE.

Tu ne flates mon cœur que d'un espoir confus

FLORICE.

Parlez à vôtre amie, & ne vous fâchez plus.

SCENE IV.

CELIDEE, HIPPOLITE, FLORICE.

CELIDEE.

Mon abord importun rompt vôtre conférence.
Tu m'en voudras du mal.

HIPPOLITE.

Du mal; & l'apparence,

Je ne ſçai pas aimer de ſi mauvaiſe foy,
Et tout à l'heure encor je lui parlois de toi.

CELIDEE.

Je me retire donc afin que ſans contrainte. . .

HIPPOLITE.

Quitte cette grimace, & mets à part la feinte.
Tu fais la reſervée en ces occaſions,
Mais tu meurs de ſçavoir ce que nous en diſions.

CELIDEE.

Tu meurs de le conter plus que moy de l'apprendre,
Et tu prendrois pour crime un refus de l'entendre.
Puis donc que tu le veux, ma curioſité . . ,

HIPPOLITE.

Vraiment tu me confons de ta civilité.

CELIDEE.

Voilà de tes détours, & comme tu différes
A me dire en quel point vous teniez mes affaires.

HIPPOLITE.

Nous parlions du deſſein d'éprouver ton Amant.
Tu l'as vû réuſſir à ton contentement ?

CELIDEE.

Je viens te voir exprés pour t'en dire l'iſſuë.
Que je m'en ſuis trouvée heureuſement déçûë ?
Je préſumois beaucoup de ſes affections,
Mais je n'attendois pas tant de ſoumiſſions.
Jamais le deſeſpoir qui ſaiſit mon courage
N'en pût tirer un mot à mon deſavantage,
Il tenoit mes dédains encor trop précieux,
Et ſes reproches mêmes étoient officieux.
Auſſi ce grand amour a rallumé ma flâme,
Le change n'a plus rien qui chatoüille mon ame,
Il n'a plus de douceurs pour mon eſprit flotant.
Auſſi ferme à preſent qu'il le croit inconſtant.

FLORICE.

Quoy que vous ayez veu de ſa perſévérance,
N'en prenez pas encore un entiere aſſurance.
L'eſpoir de vous fléchir a pû le premier jour
Jetter ſur ſon dépit ces beaux dehors d'amour:
Mais vous verrez bien-tôt que pour qui le mépriſe

Toute legéreté lui semblera permise.
J'ay veu des amoureux de toutes les façons.

HIPPOLITE.

Cette bizarre humeur n'est jamais sans soupçons.
L'avantage qu'elle a d'un peu d'expérience,
Tient éternellement son ame en defiance ;
Mais ce qu'elle te dit ne vaut pas l'écouter.

CELIDEE.

Et je ne suis pas Fille à m'en épouvanter.
Je veux que ma rigueur à tes yeux continuë,
Et lors sa fermeté te sera mieux connuë.
Tu ne verras des traits que d'un amour si fort,
Que Florice elle-même avoüera qu'elle a tort.

HIPPOLITE.

Ce sera trop long-temps lui paroître cruelle.

CELIDEE.

Tu connoîtras par là combien il m'est fidelle,
Le Ciel à ce dessein nous l'envoye à propos.

HIPPOLITE.

Et quand te resous-tu de le mettre en repos ?

CELIDEE.

Trouve bon, je te prie, aprés un peu de feinte,
Que mes feux violens s'expliquent sans contrainte,
Et pour le rappeller des portes du trépas,
Si j'en dis un peu trop, ne t'en offense pas.

SCENE V.

LISANDRE, CELIDEE, HIPOLITE, FLORICE.

LISANDRE.

MErveilles des Beautez, seul objet qui m'engage...

CELIDEE.

N'oublierez-vous jamais cet importun langage ?
Vous obstiner encore à me persecuter,

C'eſt prendre du plaiſir à vous voir maltraiter.
Perdez mon ſouvenir avec vôtre eſpérance,
Et ne m'accablez plus de cette déference.
Il faut pour m'arrêter des entretiens meilleurs.

LISANDRE.

Quoy ? vous prenez pour vous ce que j'adreſſe ailleurs?
Adore qui voudra vôtre rare mérite,
Un change heureux me donne à la belle Hippolite.
Mon ſort en cela ſeul a voulu me trahir,
Qu'en ce change mon cœur ſemble vous obéïr,
Et que mon feu paſſé vous va rendre ſi vaine,
Que vous imputerez ma flame à vôtre haine,
A vôtre orgueil nouveau mes nouveaux ſentimens,
L'effet de ma raiſon à vos commandemens.

CELIDEE.

Tant s'en faut que je prenne une ſi triſte gloire,
Je chaſſe mes dédains même de ma mémoire,
Et dans leur ſouvenir rien ne me ſemble doux,
Puiſqu'en le conſervant je penſerois à vous.

LISANDRE *à Hippolite.*

Beauté, de qui les yeux, nouveaux Rois de mon ame,
Me font être léger ſans en craindre le blâme...

HIPPOLITE.

Ne vous emportez point à ces propos perdus,
Et ceſſez de m'offrir des vœux qui luy ſont dûs,
Je penſe mieux valoir que le refus d'une autre,
Si vous voulez vanger ſon mépris par le vôtre,
Ne venez point du moins m'enrichir de ſon bien,
Elle vous traitte mal, mais elle n'aime rien:
Vous, faites-en autant, ſans chercher de retraite.
Aux importunitez dont elle eſt défaite.

LISANDRE.

Que ſon exemple encor reglât mes actions!
Cela fut bon du temps de mes affections.
A preſent que mon cœur adore une autre Reine,
A preſent qu'Hippolite en eſt la ſouveraine...

HIPPOLITE.

C'eſt-elle ſeulement que vous voulez flater.

LISANDRE

C'eſt elle ſeulement que je dois imiter.

HIPPOLITE.

Sçavez-vous donc à quoy la raiſon vous oblige ?
C'eſt à me négliger, comme je vous néglige.

LISANDRE.

Je ne puis imiter ce mépris de mes feux,
A moins qu'à vôtre tour vous m'offriez des vœux.
Donnez-m'en les moyens, vous en verrez l'iſſuë.

HIPPOLITE.

J'appréhenderois fort d'être trop bien reçûë,
Et qu'au lieu du plaiſir de me voir imiter,
Je n'euſſe que l'honneur de me faire écouter,
Pour n'avoir que la honte aprés de me dédire.

LISANDRE.

Souffrez donc que mon cœur ſans exemple ſoûpire,
Qu'il aime ſans exemple, & que mes paſſions
S'égalent ſeulement à vos perfections.
Je vaincrai vos rigueurs par mon humble ſervice,
Et ma fidélité. ...

CELIDEE.

Viens avec moy, Florice,
J'ay des nippes en haut que je te veux montrer.

SCENE VI.

HIPPOLITE, LISANDRE.

HIPPOLITE.

QUoy, ſans la retenir vous la laiſſez rentrer !
Allez, Liſandre, allez, c'eſt aſſez de contraintes,
J'ay pitié du tourment que vous donnent ces feintes.
Suivez ce bel objet dont les charmes puiſſans
Sont, & ſeront toûjours abſolus ſur vos ſens.
Quoiqu'aprés ſes dédains un peu d'orgueil publie,
Son mérite eſt trop grand pour ſouffrir qu'on l'oublie,

Elle a des qualitez, & de corps & d'esprit,
Dont pas un cœur donné jamais ne se reprit.

LISANDRE.

Mon change fera voir l'avantage des vôtres,
Qu'en la comparaison des unes & des autres
Les siennes désormais n'ont qu'un éclat terni,
Que son mérite est grand, & le vôtre infini.

HIPPOLITE.

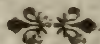
Que j'emporte sur elle aucune préférence !
Vous tenez des discours qui sont hors d'apparence.
Elle me passe en tout, & dans ce changement
Chacun vous blâmeroit de peu de jugement.

LISANDRE.

M'en blâmer en ce cas c'est en manquer soy-même,
Et choquer la raison qui veut que je vous aime.
Nous sommes hors du temps de cette vieille erreur
Qui faisoit de l'amour une aveugle fureur,
Et l'ayant aveuglé, luy donnoit pour conduite
Le mouvement d'une ame, & surprise & séduite.
Ceux qui l'ont peint sans yeux ne le connoissoient pas,
C'est par les yeux qu'il entre, & nous dit vos appas ;
Lors nôtre esprit en juge, & suivant le mérite,
Il fait croître une ardeur que cette vûë excite.
Si la mienne pour vous se relâche un moment,
C'est lors que je croirai manquer de jugement,
Et la même raison qui vous rend admirable
Doit rendre comme vous ma flame incomparable.

HIPPOLITE.

Epargnez avec moy ces propos affectez :
Encor hier Célidée avoit ces qualitez,
Encor hier en mérite elle étoit sans pareille :
Si je suis aujourd'huy cette unique merveille,
Demain quelqu'autre objet dont vous suivrez la loy
Gagnera vôtre cœur, & ce titre sur moy :
Un esprit inconstant a toûjours cette adresse.



SCENE VII.

CHRISANTE, PLEIRANTE, HIPPOLITE, LISANDRE.

CHRISANTE.

MOnſieur, j'aime ma Fille avec trop de tendreſſe
Pour la vouloir contraindre en ſes affections.

PLEIRANTE.

Madame, vous ſçaurez ſes inclinations,
Elle voudra vous plaire, & je l'en voy ſoûrire.
Allons, mon Cavalier, j'ay deux mots à vous dire.

CHRISANTE.

Vous en aurez réponſe avant qu'il ſoit trois jours.

SCENE VIII.

CHRISANTE, HIPPOLITE,

CHRISANTE

DEvinerois-tu bien quels étoient nos diſcours ?

HIPPOLITE.

Il vous parloit d'amour, peut-être ?

CHRISANTE.

Oüi, que t'en ſemble ?

HIPPOLITE.

D'âges preſque pareils vous ſeriez bien enſemble.

CHRISANTE.

Tu me donnes vraiment un gracieux détour,
C'étoit pour ton ſujet qu'il me parloit d'amour.

HIPPOLITE.

Pour moy ! ces jours paſſez un Poëte qui m'adore
(Du moins à ce qu'il dit) m'égaloit à l'Aurore ;

Je me raillois alors de ſa comparaiſon,
Mais ſi cela ſe fait, il avoit bien raiſon,

CHRISANTE.

Avec tout ce babil tu n'es qu'une étourdie :
Le bon homme eſt bien loin de cette maladie,
Il veut te marier, mais c'eſt à Dorimant.
Voy ſi tu te réſous d'accepter cet Amant.

HIPPOLITE.

Deſſus tous mes deſirs vous êtes abſoluë.
Et ſi vous le voulez, m'y voilà réſoluë.
Dorimant vaut beaucoup, je vous le dis ſans fard;
Mais remarquez un peu le trait de ce Vieillard :
Liſandre ſi long-temps a brûlé pour ſa Fille,
Qu'il en faiſoit déja l'appui de ſa famille;
A preſent que ſes feux ne ſont plus que pour moy,
Il voudroit bien qu'un autre eût engagé ma foy,
Afin que ſans eſpoir dans cette amour nouvelle,
Un nouveau changement le ramenât vers elle
N'avez-vous point pris garde en vous diſant adieu,
Qu'il a preſque arraché Liſandre de ce lieu ?

CHRISANTE.

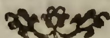
Simple, ce qu'il en fait ce n'eſt qu'à ſa priére,
Et Liſandre tient même à faveur ſinguliére..

HIPPOLITE.

Je ſçay que Dorimant eſt un de ſes amis;
Mais vous voyez d'ailleurs que le Ciel a permis
Que pour mieux vous montrer que tout n'eſt qu'artifice;
Liſandre me faiſoit ſes offres de ſervice.

CHRISANTE.

Aucun des deux n'eſt homme à ſe joüer de nous,
Quelque ſecret myſtére eſt caché là-deſſous.
Allons pour en tirer la verité plus claire,
Seules dedans ma chambre examiner l'affaire :
Ici quelque importun pourroit nous aborder.



SCENE IX.

HIPPOLITE, FLORICE.

HIPPOLITE.

J'Auray bien de la peine à la persuader.
Ah, Florice, en quel point laisses-tu Célidée ?

FLORICE.

De honte & de dépit tout-à-fait possedée.

HIPPOLITE.

Que t'a-t elle montré ?

FLORICE.

Cent choses à la fois,
Selon que le hazard les mettoit sous ses doigts :
Ce n'étoit qu'un prétexte à faire sa retraite.

HIPPOLITE.

Elle t'a témoigné d'être fort satisfaite ?

FLORICE.

Sans que je vous amuse en discours superflus,
Son visage suffit pour juger du surplus.

HIPPOLITE *regarde Célidée.*

Ses pleurs ne se sçauroient empêcher de descendre,
Et j'en aurois pitié, si je n'aimois Lisandre.

SCENE X.

CELIDEE.

INfidéles témoins d'un feu mal allumé,
Soyez-les de ma honte, & vous fondant en larmes,
Punissez-vous mes yeux, d'avoir trop présumé
Du pouvoir de vos charmes.

Dequoy vous a servi d'avoir sçû me flater,

D'avoir pris le parti d'un ingrat qui me trompe,
S'il ne fit le constant qu'afin de me quitter
Avecque plus de pompe ?

Quand je m'en veux défaire, il est parfait Amant,
Quand je veux le garder, il n'en fait plus de compte
Et n'ayant pû le perdre avec contentement,
Je le perds avec honte.

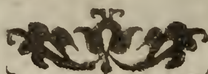
Ce que j'eus lors de joie augmente mon regret,
Par là mon desespoir davantage se pique ;
Quand je le crûs constant, mon plaisir fut secret,
Et ma honte est publique.

Le traître avoit senti qu'alors me négliger,
C'étoit à Dorimant livrer toute mon ame,
Et la constance plut à cet esprit léger,
Pour amortir ma flame.

Autant que j'eus de peine à l'éteindre en naissant,
Autant m'en faudra-t-il à la faire renaître ;
La peur qu'a cet amour d'être encor impuissant,
L'empêche de paroître.

Outre que de mon cœur pleinement exilé,
Et n'y conservant plus aucune intelligence,
Il est trop glorieux pour n'être rappellé
Qu'à servir ma vangeance.

Mais j'apperçoi celui qui le porte en ses yeux :
Courage donc, mon cœur, espérons un peu mieux ;
Je sens bien que déja devers luy tu t'envoles ;
Mais pour t'accompagner je n'ay point de paroles,
Ma honte & ma douleur surmontant mes desirs
N'en laissent le passage ouvert qu'à mes soûpirs.



SCENE XI.

SCENE XI.

DORIMANT, CELIDEE, CLEANTE,

DORIMANT.

DAns ce profond penser, pâle, triste, abatuë,
Ou quelque grand malheur de Lisandre vous tuë,
Ou bien-tôt vos douleurs l'accableront d'ennuis.

CELIDEE.

Il est cause en effet de l'état où je suis,
Non pas en la façon qu'un ami s'imagine,
Mais...

DORIMANT.

Vous n'achevez point ! faut-il que je devine?

CELIDEE.

Permettez que je céde à la confusion
Qui m'étouffe la voix en cette occasion.
J'ay d'incroyables traits de Lisandre à vous dire,
Mais ce reste du jour souffrez que je respire,
Et m'obligez demain que je vous puisse voir.

DORIMANT.

De sorte qu'à present on n'en peut rien sçavoir!
Dieux! elle se dérobe, & me laisse en un doute...
Poursuivons toutefois nôtre premiére route.
Peut-être ses beaux yeux dont l'éclat me surprit,
De ce fâcheux soupçon purgeront mon esprit.
Frapons.

SCENE XII.

DORIMANT, FLORICE, CLEANTE.

FLORICE.

QUe vous plaît-il?

DORIMANT.

Peut-on voir Hippolite ?

FLORICE.

Elle vient de ſortir pour faire une viſite.

DORIMANT.

Ainſi tout aujourd'hui mes pas ont été vains :
Florice, à ce défaut fais luy mes baiſemains.

FLORICE *ſeule.*

Ce ſont des complimens qu'il fait mauvais luy faire :
Depuis que ce Liſandre a tâché de luy plaire,
Elle ne veut plus être au logis que pour luy,
Et tous autres devoirs luy donnent de l'ennuy.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLITE, ARONTE.

HIPPOLITE.



CET excés d'amour qu'il me faiſoit paroître,
Je me croyois déja Maîtreſſe de ton Maître,
Tu m'as fait grand dépit de me deſabuſer ;
Qu'il a l'eſprit adroit quand il veut déguiſer,
Et que pour mettre en jour ces complimens frivoles,
Il ſçait bien ajuſter ſes yeux à ſes paroles !
Mais je me promets tant de ta dextérité,
Qu'il tournera bien-tôt la feinte en vérité.

ARONTE.

Je n'oſe l'eſpérer ; ſa paſſion trop forte

Déja vers son objet malgré moy le remporte ;
Et comme s'il avoit reconnu son erreur,
Vos yeux luy sont à charge, & sa feinte en horreur:
Même il m'a commandé d'aller vers sa cruelle,
Luy jurer que son cœur n'a brûlé que pour elle,
Attaquer son orgueil par des soûmissions..,

HIPPOLITE.

J'entens assez le but de tes commissions,
Tu vas tâcher pour luy d'amollir son courage?

ARONTE.

J'employe auprés de vous le temps de ce message;
Et la ferai parler tantôt à mon retour
D'une façon mal propre à donner de l'amour;
Mais aprés mon rapport, si son ardeur extrême
Le résout à porter son message luy-même,
Je ne répons de rien ; l'amour qu'ils ont tous deux
Vaincra nôtre artifice, & parlera pour eux.

HIPPOLITE.

Sa Maîtresse éblouïe ignore encor ma flame,
Et laisse à mes conseils tout pouvoir sur son ame;
Ainsi tout est à nous, s'il ne faut qu'empêcher
Qu'un si fidelle Amant n'en puisse rapprocher.

ARONTE.

Qui pourroit toutefois en détourner Lisandre,
Ce seroit le plus sûr.

HIPPOLITE.

N'oses-tu l'entreprendre?

ARONTE.

Donnez-moy les moyens de le rendre jaloux,
Et vous verrez aprés frapper d'étranges coups.

HIPPOLITE.

L'autre jour Dorimant toucha fort ma Rivale?
Jusque-là qu'entr'eux deux son ame étoit égale,
Mais Lisandre depuis endurant sa rigueur,
Luy montra tant d'amour qu'il regagna son cœur.

ARONTE.

Donc à voir Célidée & Dorimant ensemble,
Quelque Dieu qui vous aime aujourd'huy les assemble.

HIPPOLITE.

Fais-les voir à ton Maître, & ne perds point de temps,
Puiſque de là dépend le bonheur que j'attens.

SCENE II.

DORIMANT, CELIDEE, ARONTE.

DORIMANT.

ARonte, un mot, tu fuis! Crains-tu que je te voie?

ARONTE.

Non, mais preſſé d'aller où mon Maître m'envoie,
J'avois doublé le pas ſans vous appercevoir.

DORIMANT.

D'où viens-tu?

ARONTE.

D'un logis vers la Croix du Tiroir.

DORIMANT.

C'eſt donc en ce Marais que finit ton voyage?

ARONTE.

Non, je cours au Palais faire encor un meſſage.

DORIMANT.

Et c'en eſt le chemin de paſſer par ici?

ARONTE.

Souffrez que j'aille ôter mon Maître de ſouci,
Il meurt d'impatience à force de m'attendre.

DORIMANT.

Et touchant mes amours ne peux-tu rien m'apprendre?
As-tu vû depuis peu l'objet que je cheris?

ARONTE.

Oüi, tantôt en paſſant j'ay rencontré Cloris.

DORIMANT.

Tu cherches des détours, je parle d'Hippolite.

CELIDEE.

Et c'eſt là ſeulement le diſcours qu'il évite.
Tu t'enferres, Aronte, & pris au dépourvu,
En vain tu veux cacher ce que nous avons vû.

Va, ne sois point honteux des crimes de mon Maître ;
Pourquoi desavoüer ce qu'il fait trop paroître ?
Il la sert à mes yeux, cet infidelle Amant,
Et te vient d'envoyer lui faire un compliment.

Aronte rentre.

SCENE III.

DORIMANT, CELIDEE.

CELIDEE.

APrés cette retraite & ce morne silence,
Pouvez-vous bien encor demeurer en balance ?

DORIMANT.

Je n'en ay que trop vû, mes yeux m'en ont trop dit,
Aronte en me parlant étoit tout interdit,
Et sa confusion portoit sur son visage
Assez & trop de jour pour lire son message.
Traître, traître Lisandre, est-ce là donc le fruit
Qu'en faveur de mes feux ton amitié produit ?

CELIDEE.

Connoissez tout-à-fait l'humeur de l'infidelle,
Vôtre amour seulement la luy fait trouver belle.
Cet objet, tout aimable & tout parfait qu'il est,
N'a des charmes pour lui que depuis qu'il vous plaist
Et vôtre affection de la sienne suivie,
Montre que c'est par-là qu'il en a pris envie,
Qu'il veut moins l'acquerir que vous le dérober.

DORIMANT *montrant son épée.*

Voici dans ce larcin qui le fait succomber.
En ce dessein commun de servir Hippolite,
Il faut voir seul à seul qui des deux la mérite,
Son sang me répondra de son manque de foy,
Et me fera raison & pour vous & pour moy.
Nôtre vieille union ne fait qu'aigrir mon ame,
Et mon amitié meurt voyant naistre sa flâme.

CELIDEE.

Vouloir quelque mesure entre un perfide & vous,
Est-ce faire justice à ce juste couroux?
Pouvez-vous présumer, aprés sa tromperie,
Qu'il ait dans les combats moins de supercherie?
Certes, pour le punir c'est trop vous negliger,
Et chercher à vous perdre au lieu de vous vanger.

DORIMANT.

Pourriez-vous approuver que je prisse avantage
Pour immoler ce traître à mon peu de courage?
J'achéterois trop cher la mort du suborneur,
Si pour avoir sa vie il m'en coûtoit l'honneur,
Et montrerois une ame, & trop basse & trop noire;
De ménager mon sang aux dépens de ma gloire.

CELIDEE.

Sans les voir l'un ni l'autre en péril exposez,
Il est pour vous vanger des moyens plus aisez.
Pour peu que vous fussiez de mon intelligence,
Vous auriez-bien-tôt pris une juste vangeance,
Et vous pourriez sans bruit ôter à l'inconstant...

DORIMANT.

Quoy? ce qu'il m'a volé?

CELIDEE.

Non, mais du moins autant.

DORIMANT.

La foiblesse du sexe en ce point vous conseille,
Il se croit trop vangé quand il rend la pareille;
Mais suivre le chemin que vous voulez tenir,
C'est imiter son crime au lieu de le punir;
Au lieu de luy ravir une belle Maîtresse,
C'est prendre à son refus une Beauté qu'il laisse.

Lysandre vient avec Aronte, qui luy fait voir Dorimant avec Célidée.

C'est luy faire plaisir, au lieu de l'affliger,
C'est souffrir un affront, & non pas se vanger:
J'en perds ici le temps; adieu, je me retire,
Mais avant qu'il soit peu si vous entendez dire
Qu'un coup fatal & juste ait puni l'imposteur,
Vous pourrez aisément en deviner l'auteur.

CELIDEE.

De grace encor un mot. Hélas ! il m'abandonne
Aux cuisans déplaisirs que ma douleur me donne
Rentre, pauvre abusée, & dedans tes malheurs,
Si tu ne les retiens, cache du moins tes pleurs.

SCENE IV.

LISANDRE, ARONTE.

ARONTE.

EH bien, qu'en dites-vous, & que vous semble d'elle

LISANDRE.

Hélas ! pour mon malheur tu n'es que trop fidelle;
N'exerce plus tes soins à me faire endurer,
Ma plus douce fortune est de tout ignorer :
Je serois trop heûreux sans le rapport d'Aronte.

ARONTE.

Encor pour Dorimant, il en a quelque honte,
Vous voyant il a fui.

LISANDRE.

Mais mon ingrate alors
Pour empêcher sa fuite a fait tous ses efforts.
Aronte, & tu prenois ses dédains pour des feintes ?
Tu croyois que son cœur n'eût point d'autres atteintes
Que son esprit entier se conservoit à moy.
Et parmi ses rigueurs n'oublioit point sa foy !

ARONTE.

A vous dire le vrai, j'y suis trompé moi-même :
Aprés deux ans passez dans un amour extrême,
Que sans occasion elle vint à changer !
Je me fusse tenu coupable d'y songer :
Mais puisque sans raison la volage vous change,
Faites qu'avec raison un changement vous vange.
Pour punir comme il faut son infidélité,
Vous n'avez qu'à tourner la feinte en verité.

LISANDRE.

Miſérable, eſt-ce ainſi qu'il faut qu'on me ſoulage,
Ay-je trop peu ſouffert ſous cette humeur volage,
Et veux-tu deſormais que par un ſecond choix,
Je m'engage à ſouffrir encor une autre fois;
Qui t'a dit qu'Hippolite à cette amour nouvelle
Se rendroit plus ſenſible, ou ſeroit plus fidelle?

ARONTE.

Vous en devez, Monſieur, préſumer beaucoup mieux.

LISANDRE.

Conſeiller importun, ôte-toy de mes yeux.

ARONTE.

Son ame...

LISANDRE.

Ote-toy, dis-je, & dérobe ta tête
Aux violens effets que ma colére apprête;
Ma boüillante fureur ne cherche qu'un objet;
Va, tu l'attirerois ſur un ſang trop abjet.

SCENE V.

LISANDRE.

Il faut à mon couroux de plus nobles victimes,
Il faut qu'un même coup me venge de deux crimes,
Qu'aprés les trahiſons de ce couple indiſcret,
L'un meure de ma main, & l'autre de regret.
Oüi, la mort de l'Amant punira la Maîtreſſe,
Et mes plaiſirs alors naîtront de ſa triſteſſe;
Mon cœur à qui mes yeux apprendront ſes tourmens,
Permettra le retour à mes contentemens
Ce viſage ſi beau, ſi bien pourvû de charmes,
N'en aura plus pour moy s'il n'eſt couvert de larmes,
Ses douleurs ſeulement ont droit de me guérir,
Pour me reſoudre à vivre il faut la voir mourir.
Frénétiques tranſports, avec quelle inſolence
Portez-vous mon eſprit à tant de violence?

Allez, vous avez pris trop d'empire ſur moy,
Dois-je être ſans raiſon parce qu'ils ſont ſans foy ?
Dorimant, Célidée, ami, chére Maîtreſſe,
Suivrois-je contre vous la fureur qui me preſſe ?
Quoy ? vous ayant aimez, pourrois je vous hair?
Mais vous pourrois-je aimer, quand vous m'oſez trahir?
Qu'un rigoureux combat déchire mon courage !
Ma jalouſie augmente, & redouble ma rage :
Mais quelques fiers projets qu'elle jette en mon cœur,
L'amour, ah ! ce mot ſeul me range à la douceur.
Celle que nous aimons jamais ne nous offenſe,
Un mouvement ſecret prend toûjours ſa défenſe,
L'Amant ſouffre tout d'elle, & dans ſon changement,
Quelque irritê qu'il ſoit, il eſt toûjours Amant.
Toutefois ſi l'amour contre elle m'intimide,
Revenez, mes fureurs, pour punir le perfide;
Arrachez-luy mon bien, une telle beauté
N'eſt pas le juſte prix d'une déloyauté.
Souffrirois-je à mes yeux que par ſes artifices
Il recueillît les fruits dûs à mes longs ſervices ?
S'il vous faut épargner le ſujet de mes feux,
Que ce traître du moins réponde pour tous deux.
Vous me devez ſon ſang pour expier ſon crime,
Contre ſa lâcheté tout vous eſt légitime,
Et quelques châtimens... Mais, Dieux ! que vois-je ici ?

SCENE VI.

HIPPOLITE, LISANDRE.

HIPPOLITE.

VOus avez dans l'eſprit quelque peſant ſouci :
Ce viſage enflamé, ces yeux pleins de colére,
En font voir au dehors une marque trop claire.
Je prens aſſez de part en tous vos interêts,
Pour vouloir en aveugle y mêler mes regrets ;
Mais ſi vous me diſiez ce qui cauſe vos peines,

LISANDRE.

Ah, ne m'impoſez point de ſi cruelles gênes
C'eſt irriter mes maux que de me ſecourir ;
La mort, la ſeule mort a droit de me guérir.

HIPPOLITE.

Si vous vous obſtinez à m'en taire la cauſe,
Tout mon pouvoir ſur vous n'eſt que fort peu de choſe.

LISANDRE.

Vous l'avez ſouverain, horſmis en ce ſeul point

HIPPOLITE.

Laiſſez-le moy par tout, ou ne m'en laiſſez point :
C'eſt n'aimer qu'à demi qu'aimer avec réſerve,
Et ce n'eſt pas ainſi que je veux qu'on me ſerve :
Il faut m'apprendre tout, & lorſque je vous voy,
Etre de belle humeur, ou n'être plus à moy.

LISANDRE.

Ne perdez point d'efforts à vaincre mon ſilence,
Vous uſeriez ſur moy de trop de violence.
Adieu, je vous ennuye, & les grands déplaiſirs
Veulent en liberté s'exhaler en ſoûpirs.

SCENE VII.

HIPPOLITE.

C'Eſt donc là tout l'état que tu fais d'Hippolite ?
Aprés des vœux offerts, c'eſt ainſi qu'on me quitte,
Qu'Aronte jugeoit bien que ſes feintes amours,
Avant qu'il fût long temps interromproient leur cours
Dans ce peu de ſuccés des ruſes de Florice,
J'ay manqué de bonheur, mais non pas de malice,
Et ſi j'en puis jamais trouver l'occaſion,
J'y mettrai bien encor de la diviſion.
Si nôtre pauvre Amant eſt plein de jalouſie,
Ma Rivale qui ſort n'en eſt pas moins ſaiſie.

SCENE VIII.

HIPPOLITE, CELIDEE.

CELIDEE.

N'Ay-je pas tantôt vû mon perfide avec vous ?
Il a bientôt quitté des entretiens si doux.

HIPPOLITE.

Qu'y feroit-il, ma Sœur ? Ta fidelle Hippolite
Traite cet inconstant ainsi qu'il le mérite ;
Il a beau m'en conter de toutes les façons,
Je le renvoye ailleurs pratiquer ses leçons.

CELIDEE.

Le parjure à present est fort sur ta loüange ?

HIPPOLITE.

Il ne tient pas à lui que je ne sois un Ange ;
Et quand il vient ensuite à parler de ses feux,
Aucune passion jamais n'approcha d'eux.
Par tout ces vains discours il croit fort qu'il m'oblige,
Mais non la moitié tant que quand il te néglige :
C'est par là qu'il me pense acquérir puissamment ;
Et moi, qui t'ay toûjours chérie uniquement,
Je te laisse à juger alors si je l'endure.

CELIDEE.

C'est trop prendre, ma Sœur, de part en mon injure.
Laisse-le mépriser celle dont les mépris
Sont cause maintenant que d'autres yeux l'ont pris
Si Lisandre te plaît, posséde le volage ;
Mais ne me traite point avec desavantage,
Et si tu te résous d'accepter mon Amant,
Relâche-moi du moins le cœur de Dorimant.

HIPPOLITE.

Pourveu que leur vouloir se range sous le nôtre
Je te donne le choix & de l'un & de l'autre ;
Ou si l'un ne suffit à ton jeune désir,

Défais-moy de tous deux, tu me feras plaisir.
J'estimai fort Lisandre avant que le connoître,
Mais depuis cet amour que mes yeux ont fait naître,
Je te répute heureuse aprés l'avoir perdu.
Que son humeur est vaine, & qu'il fait l'entendu !
Que son discours est fade avec ses flateries !
Qu'on est importuné de ses afféteries !
Vraiment si tout le monde êtoit fait comme luy,
Je croy qu'avant deux jours je sécherois d'ennuy.

CELIDEE.

Qu'en cela du destin l'ordonnance fatale
A pris pour nos malheurs une route inégale!
L'un & l'autre me fuit, & je brûle pour eux,
L'un & l'autre t'adore, & tu les fuis tous deux.

HIPPOLITE.

Si nous changions de sort, que nous serions contentes.

CELIDEE

Outre (héla) que le Ciel s'oppose à nos attentes,
Lisandre n'a plus rien à rengager ma foy.

HIPPOLITE.

Mais l'autre, tu voudrois. . .

SCENE IX.

PLEIRANTE, HIPPOLITE, CELIDEE.

PLEIRANTE.

Ne rompez pas pour moy,
Craignez-vous qu'un ami sçache de vos nouvelles ?

HIPPOLITE.

Nous causions de mouchoirs, de rabats de dentelles,
De ménages de Fille.

PLEIRANTE.

Et parmi ces discours

Vous conféricz enſemble un peu de vos amours.
Eh bien, ce Serviteur, l'aura t-on agréable ?
HIPPOLITE.
Vous m'attaquez toûjours par quelque trait ſemblable;
Des hommes comme vous ne ſont que des conteurs.
Vraiment, c'eſt bien à moy d'avoir des Serviteurs?
PLEIRANTE.
Parlons, parlons François : enfin pour cette affaire
Nous en remettons-nous à l'avis d'une Mere ?
HIPPOLITE.
J'obéïrai toûjours à ſon commandement ;
Mais de grace, Monſieur, parlez plus clairement,
Je ne puis deviner ce que vous voulez dire.
PLEIRANTE.
Un certain Cavalier pour vos beaux yeux ſoûpire.
HIPPOLITE.
Vous en voulez par là.
PLEIRANTE.
Ce n'eſt point fiction
Que ce que je vous dis de ſon affection ;
Votre Mére ſçut hier à quel point il vous aime,
Et veut que ce ſoit vous qui vous donniez vous-même.
HIPPOLITE.
Et c'eſt ce que ma Mére, afin de m'expliquer,
Ne m'a point fait l'honneur de me communiquer;
Mais pour l'amour de vous je vay le ſçavoir d'elle.

SCENE X.

PLEIRANTE, CELIDEE.

PLEIRANTE.
TA Compagnie eſt du moins auſſi fine que belle.
CELIDEE.
Elle a bien ſçû, de vray, ſe défaire de vous.

PLEIRANTE.

Et fort habillement se parer de mes coups.

CELIDEE.

Peut-être innocemment, faute d'y rien comprendre.

PLEIRANTE.

Mais faute bien plutôt d'y vouloir rien entendre :
Je suis des plus trompez si Dorimant luy plaît.

CELIDEE.

Y prenez-vous, Monsieur, pour lui quelque interêt?

PLEIRANTE.

Lisandre m'a prié d'en porter la parole.

CELIDEE.

Lisandre !

PLEIRANTE.

Oüi, ton Lisandre.

CELIDEE.

Et lui-même cajole.

PLEIRANTE.

Quoi ? que cajole-t-il ?

CELIDEE.

Hippolite à mes yeux.

PLEIRANTE.

Folle, il n'aima jamais que toy dessous les Cieux,
Et nous sommes tout prêts de choisir la journée,
Qui bien-tôt de vous deux termine l'hymenée.
Il se plaint toutefois un peu de ta froideur,
Mais pour l'amour de moi montre lui plus d'ardeur,
Parle, ma volonté sera-t elle obéïe ?

CELIDEE.

Hélas qu'on vous abuse aprés m'avoir trahie !
Il vous fait, cet ingrat, parler pour Dorimant,
Tandis qu'au méme objet il s'offre pour Amant,
Et traverse par-là tout ce qu'à sa priére
Vôtre vaine entremise avance vers la Mére.
Cela, qu'est-ce, Monsieur, que se joüer de vous ?

PLEIRANTE.

Qu'il est peu de raison dans ces esprits jaloux,
Et quoy ? pour un Ami s'il rend une visite,
Faut-il s'imaginer qu'il cajole Hippolite ?

CELIDEE.

Je ſçay ce que j'ay vû.

PLEIRANTE.

Je ſçay ce qu'il m'a dit,
Et ne veux plus du tout ſouffrir de contredit ;
Mon choix de vôtre hymen en ſa faveur diſpoſe.

CELIDEE.

Commandez-moy plûtôt, Monſieur, toute autre choſe.

PLEIRANTE.

Quelle bizarre humeur ! quelle inégalité,
De rejetter un bien qu'on a tant ſouhaité !
La Belle, voyez vous, qu'on perde ces caprices;
Il faut pour m'ébjoüir de meilleurs artifices.
Quelque nouveau venu vous donne dans les yeux,
Quelque jeune étourdi qui vous flate un peu mieux,
Et parce qu'il vous fait quelque feinte careſſe :
Il faut que nous manquions vous & moy de promeſſe :
Quittez pour vôtre bien ces fantaſques refus.

CELIDEE.

Monſieur.

PLEIRANTE.

Quittez-les, dis-je, & ne m'en parlez plus,

SCENE XI.

CELIDEE.

FAcheux commandement d'un incrédule Pére,
Qu'il me fut doux jadis, & qu'il me deſeſpére ?
J'avois auparavant qu'on m'eût manqué de foy,
Le devoir & l'amour tout d'un parti chez moy,
Et ma flâme d'accord avecque ſa puiſſance
Uniſſoit mes déſirs à mon obéïſſance :
Mais, hélas ! que depuis cette infidelité
Je trouve d'injuſtice en ſon autorité ?
Mon eſprit s'en révolte, & ma flâme bannie

Fait qu'un pouvoir si saint m'est une tyrannie,
Dures extrémitez où mon sort est réduit !
On donne mes faveurs à celuy qui les fuit,
Nous avons l'un pour l'autre une pareille haine,
Et l'on m'attache à luy d'une éternelle chaîne,
Mais s'il ne m'aimoit plus, parleroit-il d'amour
A celuy dont je tiens la lumiére du jour ?
Mais s'il m'aimoit encor, verroit-il Hippolite ?
Mon cœur en même temps se retient & s'excite,
Je ne sçay quoy me flate, & je sens déja bien
Que mon feu ne dépend que de croire le sien.
Tout-beau, ma passion, c'est déja trop paroître;
Attens, attens du moins la sienne pour renaître.
A quelle folle erreur me laissai-je emporter ?
Il me veut à dessein de me persécuter,
Il recherche ma peine, & veut par sa malice
Que l'époux qu'on me donne augmente mon supplice.
Je crains que son objet presenté par hazard,
Dans mon cœur ébranlé ne reprenne une part.
Cruel Amant qu'un Pére à souffrir me destine,
Tes traits dedans mon ame encor aident à ma ruine.

SCENE XII.

LA LINGERE, LE MERCIER.

LA LINGERE *aprés qu'ils se sont entrepoussée une boëte qui est entre leurs boutiques.*

J'Envoiray tout à bas, puis aprés on verra.
Ardez, vraiment c'est mon, on vous l'endurera,
Vous êtes un bel homme, & je dois fort vous craindre !

LE MERCIER.

Tout est sur mon tapis, qu'avez-vous à vous plaindre ?

LA LINGERE.

Aussi vôtre tapis est tout sur mon batant :
Je ne m'étonne plus dequoy je gagne tant,

LE MERCIER.

Là là, criez bien haut, faites bien l'étourdie,
Et puis on vous joûra dedans la Comedie.

LA LINGERE.

Je voudrois l'avoir vû, que quelqu'un s'y fût mis,
Pour en avoir raiſon nous manquerions d'amis,
On joüe ainſi le monde.

LE MERCIER.

Aprés tout ce langage
Ne me repouſſez pas mes boëtes davantage.
Vôtre caquet m'enléve à tous coups mes chalands,
Vous vendez dix rabats contre moi deux galands.
Pour conſerver la paix depuis ſix mois j'endure,
Sans vous en dire mot, ſans le moindre murmure,
Et vous me harcelez, & ſans cauſe & ſans fin.
Qu'une femme hargneuſe eſt un mauvais voiſin!
Nous n'appaiſerons point cette humeur qui vous pique,
Que par un entre-deux mis à vôtre boutique;
Alors n'ayant plus rien enſemble à démêler,
Vous n'aurez plus auſſi ſur quoi me quereller.

LA LINGERE.

Juſtement.

SCENE XIII.

LA LINGERE, FLORICE, LE MERCIER, LE LIBRAIRE, CLEANTE.

LA LINGERE.

De tout loin je vous ay reconnuë.

FLORICE.

Vous vous doutez donc bien pourquoi je ſuis venuë.
Les avez-vous reçûs ces points coupez nouveaux?

LA LINGERE.

Ils viennent d'arriver.

FLORICE.

Voyons donc les plus beaux.

LE MERCIER *à Cléante qui passe*

Ne vous vendrai-je rien, Monsieur; des bas de soye,
Des gands en broderie, ou quelque petite oie?

CLEANTE *au Libraire.*

Ces livres que mon Maître avoit fait mettre à part,
Les avez-vous encor?

LE LIBRAIRE *empaquetant ses livres.*

Ah, que vous venez tard!
Encor un peu, ma foy, je m'en allois les vendre;
Trois jours sans revenir! je m'ennuyois d'attendre.

CLEANTE.

Je l'avois oublié. Le prix?

LE LIBRAIRE.

Chacun le sçait:
Autant de quarts-d'écus, c'est un marché tout fait.

LA LINGERE *à Florice.*

Eh bien, qu'en dites-vous?

FLORICE.

J'en suis toute ravie,
Et n'ay rien encor vû de pareil en ma vie.
Vous aurez nôtre argent si l'on croit mon rapport.
Que celui-ci me semble, & délicat & fort!
Que cet autre me plaît! que j'en aime l'ouvrage!
Montrez-m'en cependant quelqu'un à mon usage.

LA LINGERE.

Voici dequoy vous faire un assez beau collet.

FLORICE.

Je pense en vérité qu'il ne seroit pas laid.
Que me coûtera-t il?

LA LINGERE.

Allez, faites-moy vendre,
Et pour l'amour de vous je n'en voudrai rien prendre.
Mais avisez alors à me récompenser.

FLORICE.

L'offre n'est pas mauvaise, & vaut bien y penser,
Vous me verrez demain avec ma Maîtresse,

SCENE XIV.

FLORICE, ARONTE, LE MERCIER, LA LINGERE.

FLORICE.

Aronte, & bien, quels fruits produira nôtre adresse ?

ARONTE.

De fort mauvais pour moy ; mon Maître au desespoir
Fuit les yeux d'Hippolite, & ne veut plus me voir.

FLORICE.

Nous sommes donc ainsi bien loin de nôtre compte ?

ARONTE.

Ouy ; mais tout le malheur en tombe sur Aronte.

FLORICE.

Ne te débauche point, je veux faire ta paix.

ARONTE.

Son couroux est trop grand pour s'appaiser jamais.

FLORICE.

S'il vient encor chez nous, ou chez sa Célidée,
Je te rends aussi-tôt l'affaire accommodée.

ARONTE.

Si tu fais ce coup-là, que ton pouvoir est grand !
Viens, je te veux donner tout à l'heure un galand.

LE MERCIER.

Voyez, Monsieur, j'en ay des plus beaux de la terre,
En voila de Paris, d'Avignon, d'Angleterre.

ARONTE *aprés avoir regardé une boëte de rubans.*

Tous vos rubans n'ont point d'assez vives couleurs.
Allons, Florice, allons, il en faut voir ailleurs.

LA LINGERE.

Ainsi faute d'avoir de bonne marchandise,

Des hommes comme vous perdent leur chalandiſſe.

LE MERCIER.

Vous ne la perdez pas, vous, mais Dieu ſçait comment,
Du moins ſi je vens peu, je vens loyalement,
Et je n'attire point avec une promeſſe,
De Suivante qui m'aide à tromper ſa Maîtreſſe.

LA LINGERE.

Quand il faut dire tout, on s'entre-connoît bien ;
Chacun ſçait ſon métier, &... Mais je ne dis rien.

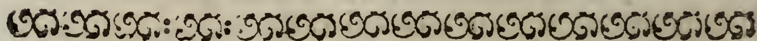
LE MERCIER.

Vous ferez un grand coup ſi vous pouvez vous taire.

LA LINGERE.

Je ne replique point à des gens en colere.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE

LISANDRE.

INDISCRETE vangeance, imprudentes chaleurs,
Dont l'impuiſſance ajoûte un comble à mes malheurs,
Ne me conſeillez plus la mort de ce fauſſaire ;
J'aime encor Célidée, & n'oſe lui déplaire,
Priver de la clarté ce qu'elle aime le mieux,
Ce n'eſt pas le moyen d'agréer à ſes yeux.
L'Amour en la perdant me retient en balance,
Il produit ma fureur, & rompt ſa violence,
Et me laiſſant trahi, confus, & mépriſé,
Ne veut que triompher de mon cœur diviſé.
Amour, cruel auteur de ma longue miſere,
Ou permets à la fin d'agir à ma colére.

Ou sans m'embarasser d'inutiles transports,
Auprés de ce bel œil fay tes derniers efforts.
Viens, accompagne-moy chez ma Belle inhumaine,
Et comme de mon cœur triomphe de sa haîne.
Contre toy ma vangeance a mis les armes bas,
Contre ses cruautez rens les mêmes combats,
Exerce ta puissance à fléchir la farouche,
Montre-toy dans mes yeux, & parle par ma bouche!
Si tu te sens trop foible, appelle à ton secours
Le souvenir de mille & de mille heureux jours,
Où ses desirs d'accord avec mon espérance
Ne laissoient à nos vœux aucune difference.
Je pense avoir encor ce qui la sçut charmer,
Les mêmes qualitez qu'elle voulut aimer.
Peut-être mes douleurs ont changé mon visage,
Mais en revanche aussi je l'aime davantage,
Mon respect s'est accrû pour un Objet si cher,
Je ne me vange point de peur de la fâcher;
Un infidelle amy tient son ame captive,
Je le sçay, je le vois, & je souffre qu'il vive.
Je tarde trop, allons, ou vaincre ses refus;
Ou me vanger sur moy de ne lui plaire plus,
Et tirons de son cœur, malgré sa flâme éteinte,
La pitié par ma mort, ou l'amour par ma plainte;
Ses rigueurs par ce fer me perceront le sein.

SCENE II.

DORIMANT, LISANDRE.

DORIMANT.

ET quoy? pour m'avoir veu vous changez de dessein!
Ne craignez point pour moy d'entrer chez Hippolite,
Vous ne m'apprendrez rien en luy faisant visite,
Mes yeux, mes propres yeux n'ont que trop découvert

Comme un ami si rare auprés d'elle me sert.

LISANDRE.

Parlez plus franchement, ma rencontre importune
Auprés d'un autre Objet trouble vôtre fortune,
Et vous montrez assez par ces foibles détours
Qu'un témoin comme moy déplaît à vos amours.
Vous voulez seul à seul cajoler Célidée :
La querelle entre nous sera bien-tôt vuidée,
Ma mort vous donnera chez elle un libre accés,
Ou ma juste vangeance un funeste succés.

DORIMANT.

Qu'est-ce-cy, déloyal? quelle fourbe est la vôtre?
Vous m'en disputez une afin d'acquerir l'autre!
Aprés ce que chacun a veu de vôtre feu,
C'est une lâcheté d'en faire un desaveu.

LISANDRE.

Je ne me connois point à combattre d'injures.

DORIMANT.

Aussi veux-je punir autrement tes parjures.
Le Ciel, le juste Ciel ennemi des ingrats,
Qui pour ton châtiment a destiné mon bras,
T'apprendra qu'à moy seul Hippolite est gardé.

LISANDRE.

Garde ton Hippolite.

DORIMANT.

Et toy, ta Célidée.

LISANDRE.

Voilà faire le fin de crainte d'un combat.

DORIMANT.

Tu m'impute la crainte, & ton cœur s'en abat!

LISANDRE.

Laissons à part les noms, disputons la Maîtresse,
Et pour qui que ce soit montre ici ton adresse.

DORIMANT.

C'est comme je l'entens.



SCENE III.

CELIDEE, LISANDRE, DORIMANT.

CELIDEE.

O Dieux ! ils ſont aux coups.
Ah perfide ! ſur moy détourne ton couroux,
La mort de Dorimant me ſeroit trop funeſte.

DORIMANT.

Liſandre, une autrefois nous vuiderons le reſte.

CELIDEE *à Dorimant.*

Arrête, cher ingrat.

LISANDRE.

Tu recules, voleur.

DORIMANT.

Je fuis cette importune, & non pas ta valeur.

SCENE IV.

LISANDRE, CELIDEE.

LISANDRE.

NE ſuivez pas du moins ce perfide à ma veuë.
Avez-vous réſolu que ſa fuite me tuë,
Et qu'ayant ſçû braver ſon plus vaillant effort,
Par ſa retraite infame il me donne la mort ?
Pour en fraper le coup vous n'avez qu'à le ſuivre.

CELIDEE.

Je tiens des gens ſans foy ſi peu dignes de vivre,
Qu'on ne verra jamais que je recule un pas,
De crainte de cauſer un ſi juſte trépas.

LISANDRE.

Et bien, voyez-le donc, ma lame toute prête
N'attendoit que vos yeux pour immoler ma tête.
Vous lirez dans mon ſang à vos pieds répandu,
Ce que valoit l'Amant que vous avez perdu,
Et ſans vous reprocher un ſi cruel outrage,
Ma main de vos rigueurs achevera l'ouvrage.
Trop heureux mille fois, ſi je plais en mourant
A celle à qui j'ay pû déplaire en l'adorant,
Et ſi ma prompte mort ſecondant ſon envie,
L'aſſure du pouvoir qu'elle avoit ſur ma vie.

CELIDEE.

Moy, du pouvoir ſur vous ! vos yeux ſe ſont mépris,
Et quelque illuſion qui trouble vos eſprits,
Vous fait imaginer d'être auprés d'Hippolite.
Allez, volage, allez où l'amour vous invite,
Dans ces doux entretiens recherchez vos plaiſirs,
Et ne m'empêchez plus de ſuivre mes deſirs.

LISANDRE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que ma feinte paſſée
A jetté cette erreur dedans vôtre penſée.
Il eſt vray; devant vous forçant mes ſentimens,
J'ay preſenté des vœux, j'ay fait des complimens;
Mais c'étoient complimens qui partoient d'une ſouche,
Mon cœur que vous teniez deſavoüoit ma bouche.
Pleirante qui rompit ces ennuyeux diſcours,
Sçait bien que mon amour n'en changea point de cours,
Contre vôtre froideur une modeſte plainte
Fut tout nôtre entretien au ſortir de ſa feinte,
Et je le priay lors...

CELIDE'E.

D'uſer de ſon pouvoir ?
Ce n'étoit pas par là qu'il me falloit avoir,
Les mauvais traitemens ne font qu'aigrir les ames.

LISANDRE.

Confus, deſeſpéré du mépris de mes flames,
Sans conſeil, ſans raiſon, pareil aux matelots,
Qu'un naufrage abandonne à la merci des flots,

Je me ſuis pris à tout ne ſçachant où me prendre.
Ma douleur par mes cris d'abord s'eſt fait entendre,
J'ay crû que vous ſeriez d'un naturel plus doux,
Pourveu que vôtre eſprit devînt un peu jaloux.
J'ay fait agir pour moy l'autorité d'un Pere,
J'ay fait venir aux mains celui qu'on me préfére,
Et puiſque ces efforts n'ont réüſſi qu'en vain,
J'auray de vous ma grace; ou la mort de ma main.
Choiſiſſez, l'une ou l'autre achevera mes peines.
Mon ſang brûle déja de ſortir de mes veines,
Il faut pour l'arrêter me rendre vôtre amour,
Je n'ay plus rien ſans luy qui me retienne au jour.

CELIDEE.

Volage, falloit-il pour un peu de rudeſſe,
Vous porter ſi ſoudain à changer de Maîtreſſe?
Que je vous croyois bien d'un jugement plus meur!
Ne pouviez-vous ſouffrir de ma mauvaiſe humeur?
Ne pouviez-vous juger que c'étoit une feinte,
A deſſein d'éprouver quelle étoit vôtre atteinte?
Les Dieux m'en ſoient témoins, & ce nouveau ſujet,
Que vos feux inconſtans ont choiſi pour objet,
Si jamais j'eus pour vous de dédain véritable,
Avant que vôtre amour parût ſi peu durable.
Qu'Hippolite vous diſe avec quels ſentimens
J'allay luy raconter vos premiers mouvemens.
Avec quelles douceurs je m'étois préparée
A redonner la joye à vôtre ame éplorée.
Dieux! que je fus ſurpriſe, & mes ſens éperdus,
Quand je vis vos devoirs à ſa beauté rendus!
Vôtre légereté fut ſoudain imitée,
Non pas que Dorimant m'en eût ſollicitée,
Au contraire, il me fuit, & l'ingrat ne veut pas
Que ſa franchiſe céde au peu que j'ay d'appas.
Mais hélas! plus il fuit, plus ſon portrait s'efface.
Je vous ſens malgré moy reprendre vôtre place,
L'aveu de vôtre erreur deſarme mon couroux,
Ne redoutez plus rien, l'amour combat pour vous.
Si nous avons failly de feindre l'un & l'autre,
Pardonnez à ma feinte, & j'oubliray la vôtre.

Moy-même je l'avouë à ma confusion,
Mon imprudence a fait nôtre division,
Tu ne méritois pas de si rudes alarmes ;
Accepte un repentir accompagné de larmes,
Et souffre que le tien nous fasse tour à tour
Par ce petit divorce augmenter nôtre amour.

LISANDRE.

Que vous me surprenez ! ô Ciel ! est-il possible
Que je vous trouve encor à mes desirs sensible ?
Que j'aime ces dédains qui finissent ainsi !

CELIDE'E.

Et pour l'amour de toy que je les aime aussi !

LISANDRE.

Que ce soit toutefois sans qu'il vous prenne envie
De les plus essayer au péril de ma vie.

CELIDE'E.

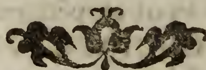
J'aime trop desormais ton repos & le mien,
Tous mes soins n'iront plus qu'à nôtre commun bien.
Voudrois-je aprés ma faute une plus douce amende,
Que l'effet d'un hymen qu'un Pere me commande ?
Je t'accusois en vain d'une infidelité,
Il agissoit pour toy de pleine autorité,
Me traitoit de parjure, & de Fille rebelle ;
Mais allons lui porter cette heureuse nouvelle ;
Ce que pour mes froideurs il témoigne d'horreur,
Mérite bien qu'en hâte on le tire d'erreur.

LISANDRE.

Vous craignez qu'à vos yeux cette belle Hippolite
N'ait encor de ma bouche un hommage hypocrite.

CELIDEE.

Non, je fuy Dorimant qu'ensemble j'aperçoy,
Je ne veux plus le voir puisque je suis à toy.



SCENE V.

DORIMANT, HIPPOLITE.

DORIMANT.

AUtant que mon eſprit adore vos mérites,
Autant veux-je de mal à vos longues viſites.

HIPPOLITE.

Que vous ont-elles fait pour vous mettre en courroux ?

DORIMANT.

Elles m'ôtent le bien de vous trouver chez vous.
J'y fais à tous momens une courſe inutile,
J'apprens cent fois le jour que vous étes en ville,
En voicy preſque trois que je n'ay pû vous voir,
Pour rendre à vos beautez ce que je ſçay devoir,
Et n'étoit qu'aujourd'huy cette heureuſe rencontre,
Sur le point de rentrer, par hazard me les montre,
Je croy que ce jour même auroit encor paſſé,
Sans moyen de m'en plaindre aux yeux qui m'ont bleſſé.

HIPPOLITE.

Ma libre & gaye humeur ne peut ſouffrir la plainte,
Je n'en puis écouter qu'avec de la contrainte ;
Si vous prenez plaiſir dedans mon entretien,
Pour le faire durer, ne vous plaignez de rien.

DORIMANT

Vous me pouvez ôter tout ſujet de me plaindre.

HIPPOLITE.

Et vous pouvez auſſi vous empêcher d'en feindre.

DORIMANT.

Eſt-ce en feindre un ſujet qu'accuſer vos rigueurs ?

HIPPOLITE.

Pour vous en plaindre à faux vous feignez des langueurs.

DORIMANT.

Verrois-je ſans languir ma flâme qu'on néglige ?

HIPPOLITE.

Eteignez cette flâme où rien ne vous oblige.

DORIMANT.

Vos charmes trop puiſſans me forcent à ces feux.

HIPPOLITE.

Ouy, mais rien ne vous force à vous approcher d'eux.

DORIMANT.

Ma preſence vous fâche, & vous eſt odieuſe.

HIPPOLITE.

Non, mais tout ce diſcours la peut rendre ennuyeuſe.

DORIMANT.

Je voy bien ce que c'eſt, je lis dans vôtre cœur,
Il a reçu les traits d'un plus heureux vainqueur.
Un autre regardé d'un œil plus favorable
A mes ſoumiſſions vous fait inéxorable ;
C'eſt pour luy ſeulement que vous voulez brûler.

HIPPOLITE.

Il eſt vray, je ne puis vous le diſſimuler,
Il faut que je vous traite avec toute franchiſe.
Alors que je vous pris un autre m'avoit priſe,
Un autre captivoit mes inclinations.
Vous devez préſumer de vos perfections,
Que ſi vous attaquiez un cœur qui fût à prendre,
Il ſeroit mal-aiſé qu'il s'en pût bien défendre.
Vous auriez eu le mien s'il n'eût été donné ;
Mais puis que les Deſtins ainſi l'ont ordonné,
Tant que ma paſſion aura quelque eſpérance,
N'attendez rien de moy que de l'indifference.

DORIMANT.

Vous ne m'apprenez point le nom de cet Amant.
Sans doute que Liſandre eſt cet objet charmant,
Dont les diſcours flateurs vous ont préoccupée.

HIPPOLITE.

Cela ne ſe dit point à des hommes d'épée.
Vous expoſer aux coups d'un duel hazardeux,
Ce ſeroit le moyen de vous perdre tous deux.
Je vous veux, ſi je puis, conſerver l'un & l'autre,

Je chéris sa personne, & hay si peu la vôtre,
Qu'ayant perdu l'espoir de le voir mon époux,
Si ma Mére y consent, Hippolite est à vous;
Mais aussi jusque-là plaignez vôtre infortune.

DORIMANT.

Permettez pour ce nom que je vous importune,
Ne me refusez plus de me le déclarer;
Que je sçache en quel temps j'auray droit d'espérer.
Un mot me suffira pour me tirer de peine,
Et lors, j'étoufferay si bien toute ma haine,
Que vous me trouverez vous-même trop remis.

SCENE VI.

PLEIRANTE, LISANDRE, CELIDEE, DORIMANT, HIPPOLITE.

PLEIRANTE.

Souffrez, mon Cavalier, que je vous rende amis.
Vous ne luy voulez pas quereller Célidée?

DORIMANT.

L'affaire à cela prés peut être décidée.
Voicy le seul objet de nos affections,
Et l'unique motif de nos dissentions.

LISANDRE.

Dissipe, cher ami, cette jalouse atteinte,
C'est l'objet de tes feux & celui de ma feinte.
Mon cœur fut toûjours ferme, & moy, je me dedis
Des vœux que de ma bouche elle reçut jadis.
Piqué d'un faux dédain j'avois pris fantaisie
De mettre Célidée en quelque jalousie,
Mais au lieu d'un esprit j'en ay fait deux jaloux.

PLEIRANTE.

Vous pouvez desormais achever entre vous,
Je vay dans ce logis dire un mot à Madame.

SCENE VII.

DORIMANT, LISANDRE, CELIDEE, HIPPOLITE.

DORIMANT.

AInsi, loin de m'aider, tu traversois ma flame ?

LISANDRE.

Les efforts que Pleirante à ma priere a faits,
T'auroient acquis déja le but de tes souhaits ;
Mais tu dois accuser les glaces d'Hippolite,
Si ton bonheur n'est pas égal à ton mérite.

HIPPOLITE.

Qu'auray-je cependant pour satisfaction,
D'avoir servi d'objet à vôtre fiction ?
Dans vôtre different je suis la plus blessée,
Et me trouve à l'accord entierement laissée.

CELIDEE.

N'y songe plus, de grace, & pour l'amour de moy,
Trouve bon qu'il ait feint de vivre sous ta loy.
Veux-tu le quereller lors que je luy pardonne ?
Le droit de l'amitié tout autrement ordonne.
Tout prêts d'être assemblez d'un lien conjugal,
Tu ne peux le haïr sans me vouloir du mal.
J'ay feint par ton conseil, luy, par celui d'un autre,
Et bien qu'amour jamais ne fût égal au nôtre,
Je m'étonne comment cette confusion
Laisse finir si-tôt nôtre division.

HIPPOLITE.

De sorte qu'à present le Ciel y remedie ?

CELIDEE.

Tu vois, mais aprés tout, s'il faut que je le die,
Ton conseil est fort bon, mais un peu dangereux.

HIPPOLITE.

Excuse chére amie, un esprit amoureux ;
Lysandre me plaisoit, & tout mon artifice
N'alloit qu'à détourner son cœur de ton service

J'ay fait ce que j'ay pû pour broüiller vos esprits.
J'ay pour me l'atrirer pratiqué tes mépris,
Mais puisqu'ainsi le Ciel rejoint vôtre hyménée...

DORIMANT.

Vôtre rigueur vers moi doit être terminée.
Sans chercher de raisons pour vous persuader,
Vôtre amour hors d'espoir fait qu'il me faut ceder;
Vous sçavez trop à quoi la parole vous lie.

HIPPOLITE.

A vous dire le vrai, j'ai fait une folie,
Je les croyois encor loin de se réünir,
Et moy par consequent loin de vous la tenir.

DORIMANT.

Auriez-vous pour la rompre une ame assez legére?

HIPPOLITE.

Puisque je l'ay promis, vous pouvez voir ma Mére.

LISANDRE.

Si tu juges Pleirante à cela suffisant,
Je crois qu'eux deux ensemble en parlent à present.

DORIMANT.

Aprés cette faveur qu'on me vient de promettre,
Je croi que mes devoirs ne se peuvent remettre;
J'espere tout de lui, mais pour un bien si doux
Je ne sçaurois...

LISANDRE.

Arrête, ils s'avancent vers nous.

SCENE VIII.

PLEIRANTE, CHRISANTE, LISANDRE, DORIMANT, CELIDEE, HIPPOLITE, FLORICE.

DORIMANT *à Chrysante.*

MAdame, un pauvre Amant, captif de cette Belle,
Implore le pouvoir que vous avez sur elle,
Tenant ses volontez vous gouvernez mon sort,

J'attends de vôtre bouche, ou la vie, ou la mort,

CHRISANTE *à Dorimant.*

Un homme tel que vous, & de vôtre naissance,
Ne peut avoir besoin d'implorer ma puissance.
Si vous avez gagné ses inclinations,
Soyez seur du succés de vos affections ;
Mais je ne suis pas femme à forcer son courage,
Je sçai ce que la force est en un mariage.
Il me souvient encor de tous mes déplaisirs,
Lors qu'un premier hymen contraignit mes desirs,
Et sage à mes dépens, je veux bien qu'Hippolite
Prenne, ou laisse, à son choix, un homme de mérite,
Ainsi présumez tout de mon consentement,
Mais ne pretendez rien de mon commandement.

DORIMANT *à Hippolite.*

Aprés un tel aveu serez-vous inhumaine ?

HIPPOLITE *à Chrisante.*

Madame, un mot de vous me mettroit hors de peine.
Ce que vous remettez à mon choix d'accorder,
Vous feriez beaucoup mieux de me le commander.

PLEIRANTE *à Chrisante.*

Elle vous montre assez où son desir se porte.

CHRISANTE.

Puisqu'elle s'y résout, le reste ne m'importe.

DORIMANT.

Ce favorable mot me rend le plus heureux,
De tout ce que jamais on a vû d'amoureux.

LISANDRE.

J'en sens croître la joye au milieu de mon ame,
Comme si de nouveau l'on acceptoit ma flâme.

HIPPOLITE *à Lisandre.*

Ferez-vous donc enfin quelque chose pour moy ?

LISANDRE.

Tout, horsmis ce seul point, de luy manquer de foy.

HIPPOLITE.

Pardonnez donc à ceux qui gagnez par Florice,
Lors que je vous aimois, m'ont fait quelque service.

LISANDRE.

Je vous entens assez, soit, Aronte impuni.

Pour ſes mauvais conſeils ne ſera point banny.
Tu le ſouffriras bien, puiſqu'elle m'en ſupplie.

CELIDEE.

Il n'eſt rien que pour elle & pour toy je n'oublie.

PLEIRANTE.

Attendant que demain cès deux couples d'Amans
Soient mis au plus haut point de leurs contentemens,
Allons chez moy, Madame, achever la journée.

CHRISANTE.

Mon cœur eſt tout ravi de ce double hymenée.

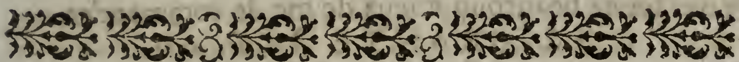
FLORICE.

Mais afin que la joïe en ſoit égale à tous,
Faites encor celui de Monſieur & de vous.

CHRISANTE.

Outre l'âge en tous deux un peu trop refroidie,
Cela ſentiroit trop ſa fin de Comédie.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



EXAMEN
DE LA GALERIE DU PALAIS.



E titre ſeroit tout-à-fait irrégulier, puiſqu'il n'eſt fondé que ſur le ſpectacle du premier Acte, où commence l'amour de Dorimant pour Hippolite, s'il n'étoit autoriſé par l'exemple des Anciens, qui étoient ſans doute encore bien plus licentieux, quand ils ne donnoient à leurs Tragedies que le nom des Chœurs, qui n'étoient que témoins de l'action, comme les *Trachiniennes*, & les *Phœniciennes*. L'Ajax même de Sophocle ne porte pas pour titre. *La mort d'Ajax*, qui eſt ſa principale action, mais *Ajax porte foüet*, qui n'eſt que l'action du premier Acte. Je ne parle

point des nuës, des guêpes, & des grenoüilles d'Aristophanes ; ceci doit suffire pour montrer que les Grecs nos premiers Maîtres, ne s'attachoient point à la principale action, pour en faire porter le nom à leurs Ouvrages, & qu'ils ne gardoient aucune régle sur cet article. J'ay donc pris ce titre de la Galerie du Palais, parce que la promesse de ce spectacle extraordinaire, & agréable pour sa naïveté, devoit exciter vray-semblablement la curiosité des Auditeurs, & ç'a été pour leur plaire plus d'une fois, que j'ay fait paroître ce même spectacle à la fin du quatriéme Acte, où il est entiérement inutile, & n'est renoüé avec celui du premier que par des Valets, qui viennent prendre dans les boutiques ce que leurs Maîtres y avoient acheté, ou voir si les Marchands ont reçû les nippes qu'ils attendoient. Cette espéce de renouëment luy étoit nécessaire, afin qu'il eût quelque liaison qui luy fit trouver sa place, & qu'il ne fût pas tout-à-fait hors d'œuvre. La rencontre que j'y fais faire d'Aronte & de Florice, est ce qui le fixe particuliérement en ce lieu-là, & sans cet incident il eût été aussi propre à la fin du second & du troisiéme, qu'en la place qu'il occupe. Sans cet agrément la Piéce auroit été tres-réguliére pour l'unité du lieu, & la liaison des Scénes, qui n'est interrompuë que par-là. Célidée & Hippolite sont deux voisines, dont les demeures ne sont separées que par le travers d'une ruë, & ne sont pas d'une condition trop élevée pour souffrir que leurs Amans les entretiennent à leur porte. Il est vray que ce qu'elles y disent seroit mieux dit dans une Chambre ou dans une Salle, & même ce n'est que pour se faire voir aux Spectateurs qu'elles quittent cette porte où elles devroient être retranchées, & viennent parler au milieu de la Scéne ; mais c'est un accommodement de Théatre qu'il faut souffrir pour trouver cette rigoureuse unité de lieu qu'exigent les grands Réguliers. Il sort un peu de l'exacte vray-semblance, & de la bienséance même : mais il est presque impossible d'en user autrement, & les Spectateurs y sont si accoûtumez, qu'ils

n'y trouvent rien qui les blesse. Les Anciens, sur les exemples desquels on a formé les Regles, se donnoient cette liberté. Ils choisissoient pour le lieu de leurs Comedies, & même de leurs Tragédies, une Place publique : mais je m'assure qu'à les bien examiner, il y a plus de la moitié, de ce qu'ils font dire, qui seroit mieux dit dans la maison, qu'en cette Place. Je n'en produirai qu'un exemple, sur lequel le Lecteur en pourra trouver d'autres.

L'Andrienne de Térence commence par le Vieillard Simon, qui revient du Marché avec des Valets chargez de ce qu'il vient d'acheter pour les noces de son Fils. Il leur commande d'entrer dans sa maison avec leur charge, & retient avec lui Sosie, pour luy apprendre que ces noces ne sont que des noces feintes, à dessein de voir ce qu'en dira son Fils, qu'il croit engagé dans une autre affection dont il lui conte l'histoire. Je ne pense pas qu'aucun me dénie qu'il seroit mieux dans sa Salle à lui faire confidence de ce secret, que dans une ruë. Dans la seconde Scéne il menace Davus de le maltraiter, s'il fait aucune fourbe pour troubler ces noces ; il le menaceroit plus à propos dans sa maison qu'en public, & la seule raison qui le fait parler devant son logis, c'est afin que ce Davus demeuré seul, puisse voir Mysis sortir de chez Glycére, & qu'il se fasse une liaison d'œil entre ces deux Scénes ; ce qui ne regarde pas l'action présente de cette premiere, qui se passeroit mieux dans la maison, mais une action future qu'ils ne prévoyent point ; & qui est plutôt du dessein du Poëte, qui force un peu la vraisemblance, pour observer les Régles de son Art, que du choix des Acteurs qui ont à parler, & qui ne seroient pas où les met le Poëte, s'il n'étoit question que de dire ce qu'il leur fait dire. Je laisse aux curieux à examiner le reste de cette Comédie de Térence, & je veux croire qu'à moins que d'avoir l'esprit fort préoccupé d'un sentiment contraire, ils demeureront d'accord de ce que je dis.

Quant à la durée de cette Piéce, elle est dans le

même ordre que la précédente, c'est à dire dans cin jours consecutifs. Le stile en est plus fort, & plus dé gagé des pointes dont j'ai parlé, qui s'y trouveror assez rares. Le Personnage de Nourrice, qui est de l vieille Comédie, & que le manque d'Actrices sur no Théatres y avoit conservé jusqu'alors, afin qu'un hom me le pût representer sous le masque, se trouve ici me tamorphosé en celui de Suivante, qu'une Femme re presente sur son visage. Le caractére des deux Amante a quelque chose de choquant, en ce qu'elles sont toute deux amoureuses d'hommes qui ne le sont point d'elles & Célidée particulierement s'emporte jusqu'à s'offri elle-même. On la pourroit excuser sur le violent dépi qu'elle a de s'être vûë méprisée par son Amant, qu en sa présence même a conté des fleurettes à une autre & j'aurois de plus à dire, que nous ne mettons pas su la Scéne des Personnages si parfaits, qu'ils ne soien sujets à des défauts & aux foiblesses qu'impriment le passions: mais je veux bien avoüer que cela va trop avant & passe trop la bienséance & la modestie du sexe, bien qu'absolument il ne soit pas condamnable. En récompense le cinquiéme Acte est moins traînant que celui des précédentes, & conclut deux mariages sans laisser aucun mécontent, ce qui n'arrive pas dans celles-là.



LA SUIVANTE,

COMEDIE.



ACTEURS.

GERASTE, Pere de Daphnis.

POLEMON, Oncle de Clarimond.

CLARIMOND, Amoureux de Daphnis.

FLORAME, Amant de Daphnis.

THEANTE, aussi Amoureux de Daphnis.

DAMON, Ami de Florame & de Théante.

DAPHNIS, Maîtresse de Florame, aimée de Clarimond & de Théante.

AMARANTE, Suivante de Daphnis.

CELIE, Voisine de Géraste, & sa Confidente.

CLEON, Domestique de Damon.

La Scéne est à Paris.



LA SUIVANTE, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DAMON, THEANTE.

DAMON.



My j'ay beau rêver, toute ma rêverie
Ne me fait rien comprendre en ta galanterie :
Auprés de ta Maîtresse engager un Ami,
C'est à mon jugement ne l'aimer qu'à demi ;
Ton humeur qui s'en lasse au changement l'invite,
Et n'osant la quitter, tu veux qu'elle te quitte.

THEANTE.

Ami, n'y rêve plus; c'est en juger trop bien,
Pour t'oser plaindre encor de n'y comprendre rien,
Quelque puissans appas que possede Amarante,
Je trouve qu'aprés tout ce n'est qu'une Suivante,

Et je ne puis ſonger à ſa condition,
Que mon amour ne céde à mon ambition.
Ainſi malgré l'ardeur qui pour elle me preſſe,
A la fin j'ay levé les yeux ſur ſa Maîtreſſe,
Où mon deſſein plus haut & plus laborieux,
Se promet des ſuccés beaucoup plus glorieux.
Mais lors, ſoit qu'Amarãte eût pour moy quelque flame,
Soit qu'elle pénétrât juſqu'au fond de mon ame,
Et que malicieuſe elle prît du plaiſir
A rompre les effets de mon nouveau deſir,
Elle ſçavoit toûjours m'arrêter auprés d'elle
A tenir des propos d'une ſuite éternelle.
L'ardeur qui me brûloit de parler à Daphnis
Me fourniſſoit en vain des détours infinis,
Elle uſoit de ſes droits, & toute imperieuſe,
D'une voix demi-gaie & demi-ſérieuſe,
Quand j'ay des Serviteurs, c'eſt pour m'entretenir,
Diſoit-elle, *autrement je les ſçay bien punir,*
Leurs devoirs prés de moy n'ont rien qui les excuſe.

DAMON.

Maintenant je devine à peu prés une ruſe,
Que tout autre en ta place à peine entreprendroit.

THEANTE.

Ecoute, & tu verras ſi je ſuis mal adroit.
Tu ſçais comme Florame à tous les beaux viſages,
Fait par civilité toûjours de feints hommages,
Et ſans avoir d'amour offrant par tout des vœux,
Traite de peu d'eſprit les véritables feux.
Un jour qu'il ſe vantoit de cette humeur étrange,
A qui chaque objet plaît, & que pas-un ne range,
Et reprochoit à tous que leur peu de beauté,
Luy laiſſoit ſi long-temps garder ſa liberté;
Florame, dis je alors, *ton ame indifférente*
Ne tiendroit que fort peu contre mon Amarante.
Théante, me dit-il, *il faudroit l'éprouver,*
Mais l'éprouvant peut-être on te feroit rêver,
Mon feu qui ne ſeroit que pure courtoiſie,
La rempliroit d'amour, & toy de jalouſie.
Je replique, il repart, & nous tombons d'accord,

Qu'au hazard du ſuccés il y feroit effort.
Ainſi je l'introduis, & par ce tour d'adreſſe,
Qui me fait pour un temps lui ceder ma Maîtreſſe,
Engageant Amarante & Florame au diſcours,
J'entretiens à loiſir mes nouvelles amours.

DAMON.

Fut-elle ſur ce point, ou fâcheuſe, ou facile ?

THEANTE.

Plus que je n'eſperois je l'y trouvai docile ;
Soit que je lui donnaſſe une fort douce loy,
Et qu'il fût à ſes yeux plus aimable que moy ;
Soit qu'elle fiſt deſſein ſur ce fameux rebelle,
Qu'une ſimple gageure attachoit auprés d'elle,
Elle perdit pour moi ſon importunité,
Et n'en demanda plus tant d'aſſiduité.
La douceur d'être ſeule à gouverner Florame,
Ne ſouffrit plus chez elle aucun ſoin de ma flâme,
Et ce qu'elle goûtoit avec lui de plaiſirs,
Lui fit abandonner mon ame à mes déſirs.

DAMON.

On t'abuſe, Théante ; il faut que je te die,
Que Florame eſt atteint de même maladie,
Qu'il roule en ſon eſprit mêmes deſſeins que toy,
Et que c'eſt à Daphnis qu'il veut donner ſa foy.
A ſervir Amarante il met beaucoup d'étude,
Mais ce n'eſt qu'un prétexte à faire une habitude :
Il accoûtume ainſi ta Daphnis à le voir,
Et ménage un accés qu'il ne pouvoit avoir.
Sa richeſſe l'attire, & ſa beauté le bleſſe,
Elle le paſſe en biens, il l'égale en nobleſſe,
Et cherche, ambitieux, par ſa poſſeſſion,
A relever l'éclat de ſon extraction.
Il a peu de fortune & beaucoup de courage,
Et hors cette eſpérance il hait le mariage.
C'eſt ce que l'autre jour en ſecret il m'apprit,
Tu peux ſur cét avis lire dans ſon eſprit.

THEANTE.

Parmi ſes hauts projets il manque de prudence ;
Puiſqu'il traite avec toi de telle confidence.

DAMON.

Croy qu'il m'éprouvera fidelle au dernier point,
Lors que ton interêt ne s'y mêlera point.

THEANTE.

Je doy l'attendre ici ; quitte moy ; je te prie,
De peur qu'il n'ait soupçon de ta supercherie,

DAMON.

Adieu, je suis à toy.

SCENE II.

THEANTE.

Par quel malheur fatal
Ay-je donné moy même entrée à mon Rival ?
De quelque trait rusé que mon esprit se vante,
Je me trompe moi-même en trompant Amarante,
Et choisit un ami qui ne veut que m'ôter
Ce que par lui je tâche à me faciliter.
Qu'importe toutefois qu'il brûle, & qu'il soûpire ?
Je sçai trop comme il faut l'empêcher d'en rien dire,
Amarante l'arrête, & j'arrête Daphnis ;
Ainsi tous entretiens d'entr'eux deux sont bannis,
Etstant d'heur se rencontre en ma sage conduite,
Qu'au langage des yeux son amour est réduite.
Mais n'est-ce pas assez pour se communiquer ?
Que faut-il aux Amans de plus pour s'expliquer ?
Même ceux de Daphnis à tous coups lui répondent,
L'un dans l'autre à tous coups leurs regards se confondent,
Et d'un commun aveu ces müets truchemens
Ne se disent que trop leurs amoureux tourmens.
Quelles vaines frayeurs troublent ma fantaisie ?
Que l'amour aisément panche à la jalousie !
Qu'on croit tôt ce qu'on craint en ces perplexitez,
Où les moindres soupçons passent pour veritez !
Daphnis est toute aimable, & si Florame l'aim-

Doy-je m'imaginer qu'il soit aimé de même ?
Florame avec raison adore tant d'apas,
Et Daphnis sans raison s'abaisseroit trop bas ;
Ce feu si juste en l'un, en l'autre inexcusable,
Rendroit l'un glorieux, & l'autre méprisable.
Simple, l'amour peut-il écouter la raison ?
Et même ces raisons sont-elles de saison ?
Si Daphnis peut rougir en brûlant pour Florame,
Qui l'en affranchiroit en secondant ma flame ?
Etant tous deux égaux, il faut bien que nos feux
Luy fassent même honte, ou méme honneur tous deux.
Ou tous deux nous formons un dessein téméraire,
Ou nous avons tous deux même droit de luy plaire :
Si l'espoir m'est permis il y peut aspirer,
Et s'il prétend trop haut je doy desesperer.
Mais le voici venir.

SCENE III.

THEANTE, FLORAME.

THEANTE.

Tu me fais bien attendre.

FLORAME.

Encor est-ce à regret qu'ici je viens me rendre,
Et comme un criminel qu'on traîne à sa prison.

THEANTE.

Tu ne fais qu'en raillant cette comparaison.

FLORAME.

Elle n'est que trop vraye.

THEANTE.

Et ton indifference ?

FLORAME.

La conserver encor ! le moyen ? l'apparence ?
Je m'étois plû toûjours d'aimer en mille lieux,
Voyant une Beauté mon cœur suivoit mes yeux ;
Mais de quelques attraits que le Ciel l'eût pourveuë,

J'en perdois la mémore aussi-tôt que la veuë,
Et bien que mes discours luy donnassent ma foy,
De retour au logis je me trouvois à moy.
Cette façon d'aimer me sembloit fort commode,
Et maintenant encor je vivrois à ma mode:
Mais l'objet d'Amarante est trop embarassant,
Ce n'est point un visage à ne voir qu'en passant;
Un je ne sçay quel charme auprés d'elle m'attache,
Je ne la puis quitter que le jour ne se cache,
Même alors malgré moy son image me suit,
Et me vient au lieu d'elle entretenir la nuit.
Le sommeil n'oseroit me peindre une autre idée,
J'en ay l'esprit rempli, j'en ay l'ame obsedée.
Théante, ou promets moi de n'en plus approcher,
Ou songe que mon cœur n'est pas fait d'un rocher:
Tant de charmes enfin me rendroient infidelle.

THEANTE.

Deviens-le, si tu veux, je suis assuré d'elle,
Et quand il te faudra tout de bon l'adorer,
Je prendray du plaisir à te voir soûpirer,
Tandis que pour tout fruit tu porteras la peine
D'avoir tant persisté dans une humeur si vaine.
Quand tu ne pourras plus te priver de la voir,
C'est alors que je veux t'en ôter le pouvoir,
Et j'attens de pied ferme à reprendre ma place,
Qu'il ne soit plus en toy de retrouver ta glace,
Tu te défens encor, & n'en tiens qu'à demy.

FLORAME.

Crüel, est-ce là donc me traiter en ami?
Garde pour châtiment de cet injuste outrage,
Qu'Amarante pour toy ne change de courage,
Et se rendant sensible à l'ardeur de mes vœux...

THEANTE.

A cela prés poursui, gagne-la, si tu peux;
Je ne m'en prendray lors qu'à ma seule imprudence,
Et demeurant ensemble en bonne intelligence,
En dépit du malheur que j'aurai mérité,
J'aimerai le Rival qui m'aura supplanté.

FLORAME.

Ami, qu'il vaut bien mieux ne tomber point en peine
De faire à tes dépens cette épreuve incertaine !
Je me confesse pris, je quitte, j'ay perdu.
Que veux-tu plus de moy ? reprens ce qui t'est dû.
Séparer plus long-temps une amour si parfaite !
continuer encor la faute que j'ay faite !
Elle n'est que trop grande, & pour la réparer
J'empécheray Daphnis de vous plus séparer.
Pour peu qu'à mes discours je la trouve accessible,
Vous joüirez vous deux d'un entretien paisible,
Je sçaurai l'amuser & vos feux redoublez
Par son fâcheux abord ne seront plus troublez.

THEANTE.

Ce seroit prendre un soin qui n'est pas nécessaire,
Daphnis sçait d'elle même assez bien se distraire,
Et jamais son abord ne trouble nos plaisirs,
Tant elle est complaisante à nos chastes desirs.

SCENE IV.

FLORAME, THEANTE, AMARANTE.

THEANTE *à Amarante.*

DEploye, il en est temps, tes meilleurs artifices,
(Sans mettre toutefois en oubli mes services)
Je t'améne un captif qui te veut échaper.

AMARANTE.

J'en ay veu d'échapez que j'ay sçeu ratraper.

THEANTE.

Voi qu'en sa liberté ta gloire se hazarde.

AMARANTE.

Allez, laissez le-moy, j'en ferai bonne garde,
Daphnis est au jardin.

FLORAME.

Sans plus vous désunir,
Souffre qu'au lieu de toi je l'aille entretenir.

SCENE V.

AMARANTE, FLORAME.

AMARANTE.

LAiſſez, mon Cavalier, laiſſez aller Théante;
Il porte aſſez au cœur le portrait d'Amarante,
Je n'apprehende point qu'on l'en puiſſe effacer.
C'eſt au vôtre à preſent que je le veux tracer,
Et la difficulté d'une telle victoire
M'en augmente l'ardeur, comme elle en croît la gloire.

FLORAME.

Aurez-vous quelque gloire à me faire ſouffrir?

AMARANTE.

Plus que de tous les vœux qu'on me pourroit offrir.

FLORAME.

Vous plaiſez-vous à ceux d'une ame ſi contrainte,
Qu'une vieille amitié retient toûjours en crainte?

AMARANTE.

Vous n'êtes pas encore au point où je vous veux,
Et toute amitié meurt où naiſſent de vrais feux.

FLORAME.

De vray, contre ſes droits mon eſprit ſe rebelle;
Mais feriez-vous état d'un amant infidelle?

AMARANTE.

Je ne prendrai jamais pour un manque de foy,
D'oublier un ami pour ſe donner à moi.

FLORAME.

Encor ſi je pouvois former quelque eſpérance,
De vous voir favorable à ma perſévérance,
Que vous pûſſiez m'aimer aprés tant de tourment,
Et d'un mauvais ami faire un heureux amant!
Mais, hélas! je vous ſers, je vis ſous vôtre empire,
Et je ne puis prétendre où mon deſir aſpire.
Théante (ah, nom fatal pour me combler d'ennui!)
Vous demandez mon cœur, & le vôtre eſt à lui!

Souffrez qu'en autre lieu j'adresse mes services,
Que du manque d'espoir j'évite les supplices.
Qui ne peut rien prétendre a droit d'abandonner.

AMARANTE.

S'il ne tient qu'à l'espoir, je vous en veux donner.
Apprenez que chez moy c'est un foible avantage
De m'avoir de ses vœux le premier fait hommage,
Le mérite y fait tout, & tel plaît à mes yeux,
Que je négligerois prés de qui vaudroit mieux.
Lui seul de mes amans régle la difference,
Sans que le temps leur donne aucune préférence.

FLORAME.

Vous ne flatez mes sens que pour m'embarrasser.

AMARANTE.

Peut-étre, mais enfin il faut le confesser,
Vous vous trouveriez mieux auprés de ma Maîtresse?

FLORAME.

Ne pensez pas...

AMARANTE.

Non, non, c'est-là ce qui vous presse.
Allons dans le jardin ensemble la chercher.
Que j'ay sçû dextrement à ses yeux la cacher!

SCENE VI.

DAPHNIS, THEANTE.

DAPHNIS.

VOyez comme tous deux ont fui nôtre rencontre,
Je vous l'ai déja dit, & l'effet vous le montre;
Vous perdez Amarante, & cet ami fardé
Se saisit finement d'un bien si mal gardé.
Vous devez vous lasser de tant de patience,
Et vôtre sureté n'est qu'en la défiance.

THEANTE.

Je connois Amarante, & ma facilité
Etablit mon repos sur sa fidelité;

Elle rit de Florame, & de ses flateries,
Qui ne sont aprés tout que des galanteries.

DAPHNIS.

Amarante, de vray, n'aime pas à changer,
Mais vôtre peu de soin l'y pourroit engager.
On néglige aisément un homme qui néglige,
Son naturel est vain, & qui la sert l'oblige.
D'ailleurs, les nouveautez ont de puissans appas,
Théante, croyez-moy, ne vous y fiez pas.
J'ay sçû me faire jour jusqu'au fond de son ame,
Où j'ay peu remarqué de sa premiere flame,
Et s'il tournoit la feinte en véritable amour,
Elle seroit bien Fille à vous jouër d'un tour:
Mais afin que l'issuë en soit pour vous meilleure,
Laissez-moy ce Causeur à gouverner une heure;
J'ay tant de passion pour tous vos interêts,
Que j'en sçaurai bien-tôt pénétrer les secrets.

THEANTE.

C'est un trop bas emploi pour de si hauts mérites;
Et quand elle aimeroit à souffrir ses visites,
Quand elle auroit pour luy quelque inclination,
Vous m'en verriez toûjours sans apprehension.
Qu'il se mette à loisir, s'il peut, dans son courage,
Un moment de ma vûë en efface l'image;
Nous nous ressemblons mal, & pour ce changement
Elle a de trop bons yeux, & trop de jugement.

DAPHNIS.

Vous le méprisez trop; je trouve en luy des charmes
Qui vous devroient du moins donner quelques alarmes:
Clarimond n'a de moy que haine & que rigueur,
Mais s'il luy ressembloit, il gagneroit mon cœur.

THEANTE.

Vous en parlez ainsi faute de le connoître.

DAPHNIS.

J'en parle & juge ainsi sur ce qu'on voit paroître.

THEANTE.

Quoiqu'il en soit, l'honneur de vous entretenir. . .

DAPHNIS.

DAPHNIS.

Briſons-là ce diſcours, je l'apperçoi venir.
Amarante, ce ſemble, en eſt fort ſatisfaite.

SCENE VII.

DAPHNIS, FLORAME, THEANTE, AMARANTE.

THEANTE.

JE t'attendois, Ami, pour faire la retraite,
L'heure du dîner preſſe, & nous incommodons
Celles qu'en nos diſcours ici nous retardons.

DAPHNIS.

Il n'eſt pas encor tard.

THEANTE.

Nous ferions conſcience
D'abuſer plus long-temps de vôtre patience.

FLORAME.

Madame, excuſez donc cette incivilité,
Dont l'heure nous impoſe une neceſſité.

DAPHNIS.

Sa force vous excuſe, & je lis dans vôtre ame,
Qu'à regret vous quittez l'objet de vôtre flame.

SCENE VIII.

DAPHNIS, AMARANTE.

DAPHNIS.

CEtte aſſiduité de Florame avec vous,
A la fin a rendu Théante un peu jaloux.
Auſſi de vous y voir tous les jours attachée,
Quelle puiſſante amour n'en ſeroit point touchée?

Je viens d'examiner ſon eſprit en paſſant,
Mais vous ne croiriez pas l'ennui qu'il en reſſent.
Vous y devez pourvoir, & ſi vous êtes ſage,
Il faut à cet ami faire mauvais viſage,
Luy fauſſer compagnie, éviter ſes diſcours.
Ce ſont pour l'appaiſer les chemins les plus courts;
Sinon, faites état qu'il va courir au change.

AMARANTE.

Il ſeroit en ce cas d'une humeur bien étrange:
A ſa priére ſeule, & pour le contenter
J'écoute cet ami quand il m'en vient conter;
Et pour vous dire tout, cet Amant infidelle
Ne m'aime pas aſſez pour en être en cervelle;
Il forme des deſſeins beaucoup plus relevez,
Et de plus beaux portraits en ſon cœur ſont gravez.
Mes yeux pour l'aſſervir ont de trop foibles armes,
Il voudroit pour m'aimer que j'euſſe d'autres charmes.
Que l'éclat de mon ſang mieux ſoûtenu de biens,
Ne fût point ravalé par le rang que je tiens.
Enfin (que ſerviroit auſſi bien de le taire?)
Sa vanité le porte au ſouci de vous plaire.

DAPHNIS.

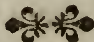
En ce cas il verra que je ſçay comme il faut
Punir des inſolens qui pretendent trop haut.

AMARANTE.

Je luy veux quelque bien, puiſque changeant de flame
Vous voyez par pitié qu'il me laiſſe Florame,
Qui n'étant pas ſi vain a plus de fermeté.

DAPHNIS.

Amarante, aprés tout diſons la vérité,
Théante n'eſt ſi vain qu'en vôtre fantaiſie
Et ſa froideur pour vous naît de ſa jalouſie;
Mais ſoit qu'il change, ou non, il ne m'importe en rien,
Et ce que je vous dis n'eſt que pour vôtre bien.



SCENE IX.

AMARANTE.

POur peu ſçavant qu'on ſoit aux mouvemens de l'ame,
On devine aiſément qu'elle en veut à Florame.
Sa fermeté pour moy que je vantois à faux,
Luy portoit dans l'eſprit de terribles aſſauts.
Sa ſurpriſe à ce mot a paru manifeſte,
Son teint en a changé, ſa parole, ſon geſte :
L'entretien que j'en ay luy ſembleroit bien doux,
Et je croy que Théante en eſt le moins jaloux :
Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que je m'en ſuis doutée :
Etre toûjours des yeux ſur un homme arrêtée ;
Dans ſon manque de bien déplorer ſon malheur,
Juger à ſa façon qu'il a de la valeur,
Demander ſi l'eſprit en répond à la mine,
Tout cela de ſes feux eût inſtruit la moins fine.
Florame en eſt de même, il meurt de luy parler,
Et s'il peut d'avec moy jamais ſe démêler,
C'en eſt fait, je le perds. L'impertinente crainte !
Que m'importe de perdre une amitié ſi feinte,
Et que me peut ſervir un ridicule feu,
Où jamais de ſon cœur ſa bouche n'a l'aveu ?
Je m'en veux mal en vain, l'Amour a tant de force,
Qu'il attache mes ſens à cette fauſſe amorce,
Et fera ſon poſſible à toûjours conſerver
Ce doux extérieur dont on me veut priver.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERASTE, CELIE.

CELIE.

EH bien, j'en parlerai, mais ſongez qu'à vôtre âge
Mille accidens fâcheux ſuivent le mariage;
On aime rarement de ſi ſages Epoux,
Et leur moindre malheur c'eſt d'être un peu jaloux:
Convaincus au dedans de leur propre foibleſſe,
Une ombre leur fait peur, une mouche les bleſſe,
Et cet heureux hymen qui les charmoit ſi fort,
Devient ſouvent pour eux un fourrier de la mort.

GERASTE.

Excuſe, ou pour le moins pardonne à ma folie,
Le ſort en eſt jetté, va chére Célie,
Va trouver la Beauté qui me tient ſous ſa loy,
Flate-la de ma part, promets-luy tout de moy.
Dis-luy que ſi l'amour d'un Vieillard l'importune,
Elle fait une planche à ſa bonne fortune,
Que l'excés de mes biens, à force de préſens,
Répare la vigueur qui manque à mes vieux ans,
Qu'il ne luy peut échoir de meilleure avanture.

CELIE.

Ne m'importunez point de vôtre tablature,
Sans vos inſtructions je ſçay bien mon métier,
Et je n'en laiſſerai pas un trait à quartier.

GERASTE.

Je ne ſuis point ingrat quand on me rend office.
Peins-luy bien mon amour, offre bien mon ſervice.

Dis bien que mes beaux jours ne ſont pas ſi paſſez,
Qu'il ne reſte encor. . .

CELIE.

Que vous m'étourdiſſez !
N'eſt-ce point aſſez dit que vôtre ame eſt épriſe,
Que vous allez mourir ſi vous n'avez Floriſe ?
Repoſez-vous ſur moy.

GERASTE.

Que voilà froidement
Me promettre ton aide à finir mon tourment !

CELIE.

S'il faut aller plus vîte, allons, je voy ſon Frére,
Et vay tout devant vous luy propoſer l'affaire.

GERASTE.

Ce ſeroit tout gâter, arrête, & par douceur
Eſſaye auparavant d'y réſoudre la Sœur.

SCENE II.

FLORAME.

Jamais ne verrai-je finie
Cette incommode affection,
Dont l'impitoyable manie
Tiranniſe ma paſſion ?
Je feins, & je fais naître un feu ſi véritable,
Qu'à force d'être aimé je deviens miſerable.

Toy, qui m'aſſiége tout le jour,
Fâcheuſe cauſe de ma peine,
Amarante de qui l'amour
Commence à mériter ma haine,
Ceſſe de te donner tant de ſoins ſuperflus,
Je te voudrai du bien de ne m'en vouloir plus.

Dans mon ardeur ſi violente,
Prés de l'objet de mes deſirs,
Penſes-tu que je me contente

D'un regard & de deux soûpirs,
Et que je souffre encor cet injuste partage,
Où tu tiens mes discours, & Daphnis mon courage ?

Si j'ay feint pour toy quelques feux,
C'est à quoy plus rien ne m'oblige :
Quand on a l'effet de ses vœux,
Ce qu'on adoroit se néglige.
Je ne voulois de toy qu'un accés chez Daphnis,
Amarante, je l'ay, mes amours sont finis.

Théante, reprens ta Maîtresse,
N'ôte plus à mes entretiens
L'unique sujet qui me blesse,
Et qui peut-être est las des tiens.
Et toy, puissant Amour, fais enfin que j'obtienne
Un peu de liberté pour luy donner la mienne.

SCENE III.

AMARANTE, FLORAME.

AMARANTE.

QUe vous voilà soudain de retour en ces lieux !

FLORAME.

Vous jugerez par-là du pouvoir de vos yeux.

AMARANTE.

Autre objet que mes yeux devers nous vous attire.

FLORAME.

Autre objet que vos yeux ne cause mon martyre.

AMARANTE.

Vôtre martyre donc est de perdre avec moy
Un temps dont vous voulez faire un meilleur employ.



SCENE IV.

DAPHNIS, AMARANTE, FLORAME.

DAPHNIS.

AMarante, allez voir ſi dans la galerie
Ils ont bientôt tendu cette tapiſſerie :
Ces gens-là ne font rien ſi l'on n'a l'œil ſur eux.

Amarante rentre, & Daphnis continuë.

Je romps pour quelque temps le diſcours de vos feux.

FLORAME.

N'appellez point des feux un peu de complaiſance,
Qui détruit vôtre abord, qu'éteint vôtre préſence.

DAPHNIS.

Vôtre amour eſt trop forte, & vos cœurs trop unis,
Pour l'oublier ſoudain à l'abord de Daphnis,
Et vos civilitez étant dans l'impoſſible,
Vous rendent bien flateur, mais non pas inſenſible.

FLORAME

Quoique vous eſtimiez de ma civilité,
Je ne me pique point d'inſenſibilité :
J'ayme, il n'eſt que trop vray, je brûle, je ſoupire ;
Mais un plus haut ſujet me tient ſous ſon empire.

DAPHNIS.

Le nom, ne s'en dit point ?

FLORAME.

Je ris de ces Amans
Dont le trop de reſpect redouble les tourmens,
Et qui pour les cacher ſe faiſant violence,
Se promettent beaucoup d'un timide ſilence :
Pour moy, j'ay toûjours crû qu'un amour vertueux
N'avoit point à rougir d'être préſomptueux.
Je veux bien vous nommer le bel œil qui me dompte,
Et ma témerité ne me fait point de honte.
Ce rare & haut ſujet. . .

AMARANTE *revenant brusquement.*

Tout est presque tendu.

DAPHNIS.

Vous n'avez auprés d'eux guére de temps perdu.

AMARANTE.

J'ay vû qu'ils l'employoient, & je suis revenuë.

DAPHNIS.

J'ay peur de m'enrhumer au froid qui continuë :
Allez au cabinet me querir un mouchoir ;
J'en ay laissé les clefs autour de mon miroir,
Vous les trouverez-là.

Amarante rentre, & Daphnis continuë.

J'ay crû que cette Belle
Ne pouvoit à propos se nommer devant elle,
Qui recevant par-là quelque espéce d'affront,
En auroit eu soudain la rougeur sur le front.

FLORAME.

Sans affront je la quitte, & luy préfére une autre.
Dont le mérite égal, le rang pareil au vôtre,
L'esprit & les attraits également puissans,
Ne devroient de ma part avoir que de l'encens.
Oüi, sa perfection comme la vôtre extréme,
N'a que vous de pareille, en un mot, c'est.. .

DAPHNIS.

Moy-méme,
Je voy bien que c'est là que vous voulez venir,
Non tant pour m'obliger, comme pour me punir :
Ma curiosité devenuë indiscrette,
A voulu trop sçavoir d'une flâme secrette,
Mais bien qu'elle en reçoive un juste châtiment,
Vous pouviez me traiter un peu plus doucement.
Sans me faire rougir, il vous devoit suffire,
De me taire l'objet dont vous aimez l'empire.
Mettre en sa place un nom qui ne vous touche pas,
C'est un cruel reproche au peu que j'ay d'appas.

FLORAME.

Vû le peu que je suis, vous dédaignez de croire
Une si malheureuse & si basse victoire.
Mon cœur est un captif si peu digne de vous,

Que vos yeux en voudroient desavoüer leurs coups,
Ou peut-être mon sort me rend si méprisable,
Que ma témerité vous devient incroyable.
Mais quoique desormais il m'en puisse arriver,
Je fais serment. . .

AMARANTE *revenant encore.*

Vos clefs ne sçauroient se trouver.

DAPHNIS.

Faute d'un plus exquis, & comme par bravade,
Ceci servira donc de mouchoir de parade.
Enfin ce Cavalier que nous vîmes au bal,
Vous trouvez, comme moy, qu'il ne danse pas mal.

FLORAME.

Je ne le vis jamais mieux sur sa bonne mine.

DAPHNIS.

Il s'étoit si bien mis pour l'amour de Clarine.

A Amarante.

A propos de Clarine, il m'étoit échapé,
Qu'elle en a deux à moi d'un nouveau point coupé.
Allez, & dites-lui qu'elle me les renvoïe.

AMARANTE.

Il est hors d'apparence aujourd'hui qu'on la voïe;
Dés une heure au plus tard elle devoit sortir.

DAPHNIS.

Son Cocher n'est jamais si-tôt prêt à partir,
Et d'ailleurs son logis n'est pas au bout du monde,
Vous perdrez peu de pas Quoiqu'elle vous réponde,
Dites lui nettement que je les veux avoir.

AMRANTE.

A vous les rapporter je ferai mon pouvoir.

SCENE V.

FLORAME, DAPHNIS.

FLORAME.

C'Est à vous maintenant d'ordonner mon supplice,
Sûre que sa rigueur n'aura point d'injustice.

DAPHNIS.

Vous voyez qu'Amarante a pour vous de l'amour,
Et ne manquera pas d'être tôt de retour :
Bien que je puſſe encor uſer de ma puiſſance,
Il vaut mieux ménager le temps de ſon abſence.
Donc pour n'en perdre point en diſcours ſuperflus,
Je croy que vous m'aimez, n'attendez rien de plus,
Florame, je ſuis Fille, & je dépens d'un Pére.

FLORAME.

Mais de vôtre côté que faut-il que j'eſpére ?

DAPHNIS.

Si ma jalouſe encor vous rencontroit ici,
Ce qu'elle a de ſoupçons ſeroit trop éclairci.
Laiſſez-moy ſeule, allez.

FLORAME.

Se peut-il que Florame
Souffre d'être ſi-tôt ſéparé de ſon ame ?
Oüi, l'honneur d'obéïr à vos commandemens,
Luy doit être plus cher que ſes contentemens.

SCENE VI.

DAPHNIS.

MOn amour par ſes yeux plus forte devenuë,
L'eût bien-tôt emporté deſſus ma retenuë,
Et je ſentois mon feu tellement s'augmenter,
Qu'il n'étoit plus en moy de le pouvoir dompter.
J'avois peur d'en trop dire, & cruelle à moy même,
Parce que j'aime trop, j'ay banni ce que j'aime.
Je me trouve captive en de ſi beaux liens,
Que je meurs qu'il le ſçache, & j'en fuis les moyens.
Quelle importune loy que cette modeſtie,
Par qui nôtre apparence en glace convertie
Etouffe dans la bouche, & nourri dans le cœur
Un feu dont la contrainte augmente la vigueur !
Que ce penſer m'eſt doux ! que je t'aime, Florame,

Et que je ſonge peu dans l'excés de ma flâme
A ce qu'en nos deſtins contre nous irritez
Le mérite & les biens font d'inégalitez !
Auſſi par celle-jà de bien loin tu me paſſes,
Et l'autre ſeulement eſt pour les ames baſſes,
Et ce penſer flateur me fait croire aiſément
Que mon Pére ſera de même ſentiment.
Hélas ! C'eſt en effet bien flater mon courage,
D'accommoder ſon ſens aux deſirs de mon âge,
Il voit par d'autres yeux, & veut d'autres appas.

SCENE VII.

DAPHNIS, AMARANTE.

AMARANTE.

JE vous l'avois bien dit qu'elle n'y ſeroit pas.

DAPHNIS.

Que vous avez tardé pour ne trouver perſonne !

AMARANTE.

Ce reproche vraiment ne peut qu'il ne m'étonne,
Pour revenir plus vîte, il eût fallu voler.

DAPHNIS.

Florame cependant qui vient de s'en aller,
A la fin malgré moy s'eſt ennuyé d'attendre.

AMARANTE.

C'eſt choſe toutefois que je ne puis comprendre :
Des hommes de mérite & d'eſprit comme luy,
N'ont jamais avec vous aucun ſujet d'ennuy ;
Vôtre ame généreuſe a trop de courtoiſie.

DAPHNIS.

Et la vôtre amoureuſe un peu de jalouſie.

HMARANTE.

De vray, je goûtois mal de faire tant de tours,
Et perdois à regret ma part de ſes diſcours.

DAPHNIS.

Auſſi je me trouvois ſi promptement ſervie,

Que je me doutois bien qu'on me portoit envie.
En un mot, l'aimez-vous ?

AMARANTE.

Je l'aime aucunement,
Non pas jusqu'à troubler vôtre contentement ;
Mais si son entretien n'a point dequoy vous plaire,
Vous m'obligerez fort de ne m'en plus distraire.

DAPHNIS.

Mais au cas qu'il me plût ?

AMARANTE.

Il faudroit vous céder :
C'est ainsi qu'avec vous je ne puis rien garder :
Au moindre feu pour moy qu'un Amant fait paroître,
Par curiosité vous le voulez connoître ;
Et quand il a goûté d'un si doux entretien,
Je puis dire dés lors que je ne tiens plus rien :
C'est ainsi que Théante a négligé ma flâme,
Encor tout de nouveau vous m'enlevez Florame.
Si vous continuez à rompre ainsi mes coups,
Je ne sçai tantôt plus comment vivre avec vous.

DAPHNIS.

Sans colére, Amarante, il semble à vous entendre
Qu'en même lieu que vous je voulusse prétendre ;
Allez, assurez-vous que mes contentemens
Ne vous déroberont aucun de vos Amans,
Et pour vous en donner la preuve plus expresse,
Voilà vôtre Théante avec qui je vous laisse.

SCENE VIII.

THEANTE, AMARANTE.

THEANTE.

Tu me vois sans Florame ; un amoureux ennui
Assez adroitement m'a dérobé de lui.
Las de céder ma place à son discours frivole,
Et n'osant toutefois lui manquer de parole,

Je pratique un quart d'heure à mes affections.

AMARANTE.

Ma Maîtresse lisoit dans tes intentions :
Tu vois à ton abord comme elle a fait retraite,
De peur d'incommoder une amour si parfaite,

THEANTE.

Je ne la sçaurois croire obligeante à ce point :
Ce qui la fait partir ne se dira-t-il point ?

AMARANTE.

Veux-tu que je t'en parle avec toute franchise ?
C'est la mauvaise humeur où Florame l'a mise.

THEANTE.

Florame !

AMARANTE.

Oüi, ce causeur vouloit l'entretenir,
Mais il aura perdu le goût d'y revenir :
Elle n'a que fort peut souffert sa compagnie,
Et l'en a chassé presque avec ignominie.
De dépit cependant ses mouvemens aigris
Ne veulent aujourd'hui traiter que de mépris,
Et l'unique raison qui fait qu'elle me quitte,
C'est l'estime où te met prés d'elle ton mérite ;
Elle ne voudroit pas te voir mal satisfait,
Ni rompre sur le champ le dessein qu'elle a fait.

THEANTE.

J'ay regret que Florame ait reçû cette honte :
Mais enfin auprés d'elle il trouve mal son compte ?

AMARANTE.

Aussi c'est un discours ennuyeux que le sien ;
Il parle incessamment sans dire jamais rien,
Et n'étoit que pour toy je me fais ces contraintes,
Je l'envoirois bien tôt porter ailleurs ses feintes.

THEANTE.

Et je m'assure aussi tellement en ta foy,
Que bien que tout le jour il cajole avec toy,
Mon esprit te conserve une amitié si pure,
Que sans étre jaloux je le vois & l'endure.

AMARANTE.

Comment le serois-tu pour un si triste objet ?

Ses imperfections t'en ôtent tout sujet.}
C'est à toy d'admirer qu'encor qu'un beau visage
Dedans des entretiens à toute heure t'engage,
J'ay pour toy tant d'amour, & si peu de soupçon,
Que je n'en suis jalouse en aucune façon:
C'est aimer puissamment que d'aimer de la sorte,
Mais mon affection est bien encor plus forte.
Tu sçais (& je le dis sans te mésestimer)
Que quand nôtre Daphnis auroit sçû te charmer,
Ce qu'elle est plus que toy mettroit hors d'éspérance
Les fruits qui seroient dûs à ta persévérance.
Plût à Dieu que le Ciel te donnât assez d'heur,
Pour faire naître en elle autant que j'ay d'ardeur!
Voyant ainsi la porte à ta fortune ouverte,
Je pourrois librement consentir à ma perte.

THEANTE.

Je te souhaite un change autant avantageux.
Plût à Dieu que le sort te fût moins outrageux,
Ou que jusqu'à ce point il t'eût favorisée,
Que Florame fût Prince, & qu'il t'eût épousée;
Je prise auprés des tiens si peu mes interêts,
Que bien que j'en sentisse au cœur mille regrets,
Et que de déplaisir il m'en coûtât la vie,
Je me la tiendrois lors heureusement ravie.

AMARANTE.

Je ne voudrois point d'heur qui vint avec ta mort,
Et Damon que voilà n'en seroit pas d'accord.

THEANTE.

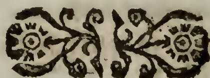
Il a mine d'avoir quelque chose à me dire.

AMARANTE.

Ma présence y nuïroit; adieu, je me retire.

THEANTE.

Arréte; nous pourrons nous voir tout à loisir,
Rien ne le presse.



SCENE XI.

THEANTE, DAMON.

THEANTE.

AMy, que tu m'as fait plaisir ?
J'étois fort à la gêne avec cette Suivante.

DAMON.

Celle qui te charmoit te devient bien pesante.

THEANTE.

Je l'aime encor pourtant, mais mon ambition
Ne laisse point agir mon inclination.
Ma flâme sur mon cœur en vain est la plus forte,
Tous mes desirs ne vont qu'où mon dessein les porte.
Au reste, j'ay sondé l'esprit de mon Rival.

DAMON.

Et connu ?

THEANTE.

Qu'il n'est pas pour me faire grand mal,
Amarante m'en vient d'apprendre une nouvelle
Qui ne me permet plus que j'en sois en cervelle.
Il a vû. . .

DAMON.

Qui ?

THEANTE.

Daphnis, & n'en a rémporté
Que ce qu'elle devoit à sa témerité.

DAMON.

Comme quoy ?

THEANTE.

Des mépris, des rigueurs sans pareilles.

DAMON.

As-tu beaucoup de foy pour de telles merveilles ?

THEANTE.

Celle dont je les tiens en parle assurément,

DAMON.

Pour un homme si fin on te dupe aisément.
Amarante elle-même en est mal satisfaite,
Et ne t'a rien conté que ce qu'elle souhaite :
Pour seconder Florame en ses intentions
On l'avoit écartée à des commissions.
Je viens de le trouver tout ravi dans son ame
D'avoir eu les moïens de déclarer sa flame,
Et qui présume tant de ses prospéritez,
Qu'il croit ses vœux reçûs puisqu'ils sont écoutez.
Et certes son espoir n'est pas hors d'apparence :
Apres ce bon accüeil & cette conférence
Dont Daphnis elle même a fait l'occasion
J'en crains fort un succés à ta confusion.
Tâchons d'y donner ordre, & sans plus de langage
Avise en quoy tu veux emploïer mon courage.

THEANTE.

Lui disputer un bien où j'ay si peu de part,
Ce seroit m'exposer pour quelqu'autre au hazard.
Le duel est fâcheux, & quoiqu'il en arrive,
De sa passion l'un & l'autre il nous prive,
Puisque de deux rivaux l'un mort, l'autre s'enfuit,
Tandis que de sa peine un troisiéme a le fruit.
A croire son courage en amour on s'abuse,
La valeur d'ordinaire y sert moins que la ruse.

DAMON.

Avant que passer outre, un peu d'attention.

TNEANTE.

Te viens-tu d'aviser de quelque invention ?

DAMON.

Oüi, ta seule maxime en fonde l'entreprise.
Clarimond voit Daphnis, il l'aime, il la courtise,
Et quoiqu'il n'en reçoive encor que des mépris,
Un moment de bonheur lui peut gagner ce prix.

THEANTE.

Ce Rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.

DAMON.

Je veux que de sa part tu ne doives rien craindre,

N'eſt-ce pas le plus ſûr qu'un duel hazardeux
Entre Florame & luy les en prive tous deux ?

THEANTE.

Crois-tu qu'avec Florame aiſément on l'engage ?

DAMON.

Je l'y réſoudrai trop avec un peu d'ombrage.
Un amant dédaigné ne voit pas de bon œil
Ceux qui du même objet ont un plus doux accueil.
Des faveurs qu'on leur fait il forme ſes offenſes,
Et pour peu qu'on le pouſſe, il court aux violences.
Nous les verrions par-là l'un & l'autre écartez
Laiſſer la place libre à tes félicitez.

THEANTE.

Oüi, mais s'il t'obligeoit d'en porter la parole ?

DAMON.

Tu te mets en l'eſprit une crainte frivole.
Mon péril de ces lieux ne te bannira pas,
Et moy, pour te ſervir je courrois au trépas.

THEANTE.

En même occaſion diſpoſe de ma vie,
Et ſois ſûr que pour toy j'aurai la même envie.

DAMON.

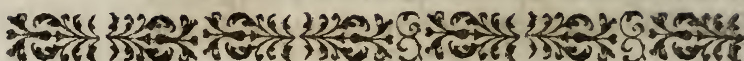
Allons, ces complimens en retardent l'effet.

THEANTE.

Le Ciel ne vit jamais un ami ſi parfait.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FLORAME, CELIE.

FLORAME.



ENFIN, quelque froideur qui paroisse en Florise,
Aux volontez d'un Frere elle s'en est remise.

CELIE.

Quoiqu'elle s'en rapporte à vous entiérement,
Vous luy feriez plaisir d'en user autrement:
Les amours d'un Vieillard sont d'une foible amorce.

FLORAME.

Que veux-tu? son esprit se fait un peu de force,
Elle se sacrifie à mes contentemens,
Et pour mes interêts contraint ses sentimens.
Assure donc Géraste en me donnant sa Fille,
Qu'il gagne en un moment toute nôtre famille,
Et que tout vieil qu'il est, cette condition
Ne laisse aucun obstacle à son affection.
Mais aussi de Florise il ne doit rien prétendre
A moins que se résoudre à m'accepter pour Gendre.

CELIE.

Plaisez-vous à Daphnis? c'est là le principal.

FLORAME.

Elle a trop de bonté pour me vouloir du mal.
D'ailleurs, sa résistance obscurciroit sa gloire,
Je la mériterois si je la pouvois croire.
La voilà qu'un Rival m'empêche d'aborder:
Le rang qu'il tient sur moy m'oblige à luy céder,

Et la pitié que j'ay d'un Amant si fidelle
Luy veut donner loisir d'être dédaigné d'elle.

SCENE II.

CLARIMOND, DAPHNIS.

CLARIMOND.

CEs dédains rigoureux dureront-ils toûjours ?

DAPHNIS.

Non, ils ne dureront qu'autant que vos amours.

CLARIMOND.

C'est prescrire à mes feux des loix bien inhumaines.

DAPHNIS.

Faites finir vos feux, je finirai leurs peines.

CLARIMOND.

Le moyen de forcer mon inclination ?

DAPHNIS.

Le moyen de souffrir vôtre obstination ?

CLARIMOND.

Qui ne s'obstineroit en vous voyant si belle ?

DAPHNIS.

Qui vous pourroit aimer vous voyant si rebelle ?

CLARIMOND.

Est-ce rebellion que d'avoir trop de feu ?

DAPHNIS.

C'est avoir trop d'amour, & m'obéïr trop peu.

CLARIMOND.

La puissance sur moy que je vous ay donnée. . . .

DAPHNIS.

D'aucune exception ne doit être bornée.

CLARIMOND.

Essayez autrement ce pouvoir souverain.

DAPHNIS.

Cet essai me fait voir que je commande en vain.

CLARIMOND.

C'eſt un injuſte eſſai qui feroit ma ruïne.

DAPHNIS.

Ce n'eſt plus obéïr depuis qu'on examine.

CLARIMOND.

Mais l'amour vous défend un tel commandement.

DAPHNIS.

Et moy ; je me défend un plus doux traitement.

CLARIMOND.

Avec ce beau viſage avoir un cœur de roche ?

DAPHNIS.

Si le mien s'endurcit, ce n'eſt qu'à vôtre approche.

CLARIMOND.

Que je ſçache du moins d'où naiſſént vos froideurs.

DAPHNIS.

Peut-être du ſujet qui produit vos ardeurs.

CLARIMOND.

Si je brûle, Daphnis, c'eſt de nous voir enſemble.

DAPHNIS.

Et c'eſt de nous y voir, Clarimond, que je tremble.

CLARIMOND.

Vôtre contentement n'eſt qu'à me maltraiter.

DAPHNIS.

Comme le vôtre n'eſt qu'à me perſecuter.

CLARIMOND.

Quoy ! l'on vous perſécute à force de ſervices ?

DAPHNIS.

Non, mais de vôtre part ce me ſont des ſupplices.

CLARIMOND.

Hélas ! & quand pourra venir ma guériſon ?

DAPHNIS.

Lorſque le temps chez-vous remettra la raiſon.

CLARIMOND.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon ame eſt épriſe.

DAPHNIS.

Ce n'eſt pas ſans raiſon auſſi qu'on vous mépriſe.

CLARIMOND.

Juſte Ciel ! & que dois-je eſpérer deſormais ?

DAPHNIS.

Que ne ne ſuis pas Fille à vous aimer jamais.

CLARIMOND.

C'eſt donc perdre mon temps que de plus y pretendre ?

DAPHNIS.

Comme je perds ici le mien à vous entendre.

CLARIMOND.

Me quittez-vous ſi-tôt ſans me vouloir guérir.

DAPHNIS.

Clarimond ſans Daphnis peut & vivre & mourir.

CLARIMOND.

Je mourray toutefois ſi je ne vous poſſede.

DAPHNIS.

Tenez-vous donc pour mort, s'il vous faut ce remède.

SCENE III.

CLARIMOND.

Tout dédaigné je l'aime, & malgré ſa rigueur
Ses charmes plus puiſſans lui conſervent mon cœur ;
Par un contraire effet dont mes maux s'entretiennent,
Sa bouche le refuſe, & ſes yeux le retiennent.
Je ne puis, tant elle a de mépris & d'appas,
Ny le faire accepter, ny ne le donner pas ;
Et comme ſi l'amour faiſoit naître ſa haine,
Ou qu'elle meſurât ſes plaiſirs à ma peine,
On voit paroître enſemble, & croître également,
Ma flame & ſes froideurs, ſa joye & mon tourment.
Je tâche à m'affranchir de ce malheur extrême,
Et je ne ſçaurois plus diſpoſer de moi-même,
Mon déſeſpoir trop lâche obéït à mon ſort,
Et mes reſſentimens n'ont qu'un debile effort.
Mais pour foibles qu'ils ſoient, aidons leur impuiſſance,
Donnons-leur le ſecours d'une éternelle abſence.
Adieu, cruelle ingrate, adieu, je fui ces lieux
Pour dérober mon ame au pouvoir de tes yeux.

SCENE IV.

CLARIMOND, AMARANTE.

AMARANTE.

MOnſieur, Monſieur, un mot. L'air de vôtre viſage
Témoigne un déplaiſir caché dans le courage.
Vous quittez ma Maîtreſſe un peu mal ſatisfait ?

CLARIMOND.

Ce que voit Amarante en eſt le moindre effet.
Je porte, malheureux, aprés de tels outrages,
Des douleurs ſur le front, & dans le cœur des rages.

AMARANTE.

Pour un peu de froideur, c'eſt trop deſeſperer.

CLARIMOND.

Que ne dis-tu plûtôt que c'eſt trop endurer ?
Je devrois être las d'un ſi cruel martire,
Briſer les fers honteux où me tient ſon empire,
Sans irriter mes maux avec un vain regret.

AMARANTE.

Si je vous croiois homme à garder un ſecret,
Vous pourriez ſur ce point apprendre quelque choſe,
Que je meurs de vous dire, & toutefois je n'oſe.
L'erreur où je vous voy me fait compaſſion.
Mais pourriez-vous avoir de la diſcretion ?

CLARIMOND.

Prens-en ma foi pour gage, avec... Laiſſe-moy faire.

Il veut tirer un diamant de ſon doigt pour le lui donner, & elle l'en empêche.

AMARANTE.

Vous voulez juſtement m'obliger à me taire.
Aux Filles de ma ſorte il ſuffit de la foi.
Reſervez vos preſens pour quelqu'autre que moy.

CLARIMOND.

Souffre...

AMARANTE.

Gardez-les, dis-je, ou je vous abandonne,

Daphnis a des rigueurs dont l'excés vous étonne,
Mais vous aurez bien plus dequoy vous étonner,
Quand vous ſçaurez comment il faut la gouverner.
A force de douceurs vous la rendez cruelle,
Et vos ſoûmiſſions vous perdent auprés d'elle.
Epargnez déſormais tous ces pas ſuperflus,
Parlez-en au bon-homme, & ne la voiez plus.
Toutes ſes cruautez ne ſont qu'en apparence,
Du côté du vieillard tournez vôtre eſperance;
Quand il aura pour elle accepté quelque amant,
Un prompt amour naîtra de ſon commandement.
Elle vous fait tandis cette galanterie,
Pour s'acquerir le bruit de Fille bien nourrie?
Et gagner d'aûtant plus de réputation,
Qu'on la croira forcer ſon inclination.
Nommez cette maxime, ou prudence, ou ſotiſe,
C'eſt la ſeule raiſon qui fait qu'on vous mépriſe;

CLARIMOND.

Helas! & le moyen de croire tes diſcours?

AMARANTE.

De grace, n'uſez point ſi mal de mon ſecours;
Croiez les bons avis d'une bouche fidelle,
Et ſongeant ſeulement que je viens d'avec elle,
Derechef épargnez tous ces pas ſuperflus,
Parlez-en au bon-homme, & ne la voiez plus.

CLARIMOND.

Tu ne flates mon cœur que d'un eſpoir frivole.

AMARANTE.

Hazardez ſeulement deux mots ſur ma parole,
Et n'apprehendez point la honte d'un refus.

CLARIMOND.

Mais ſi j'en recevois, je ſerois bien confus.
Un Oncle pourra mieux concerter cette affaire.

AMARANTE.

Ou par vous, ou par lui ménagez bien le Pere.



SCENE V.

AMARANTE.

QU'aisément un esprit qui se laisse flater,
S'imagine un bonheur qu'il pense mériter !
Clarimond est bien vain ensemble & bien credule,
De se persuader que Daphnis dissimule,
Et que ce grand dédain déguise un grand amour,
Que le seul choix d'un Pére a droit de mettre au jour
Il s'en pâme de joie, & dessus ma parole
De tant d'affronts reçûs son ame se console ;
Il les chérit peut-être & les tient à faveurs,
Tant ce trompeur espoir redouble ses ferveurs.
S'il rencontroit le Pére, & que mon entreprise. . .

SCENE VI.

GERASTE, AMARANTE.

GERASTE.

AMarante.

AMARANTE.

Monsieur.

GERASTE.

Vous faites la surprise
Encor que de si loin vous m'ayez veu venir,
Que Clarimond n'est p'us à vous entretenir !
Je donne ainsi la chasse à ceux qui vous en content.

AMARANTE.

A moy ? mes vanitez jusque là ne se montent.

GERASTE.

Il sembloit toutefois parler d'affection.

AMARANTE.

Ouy, mais qu'estimez-vous de son intention ?

GERAST.

GERASTE.

Je croy que ses desseins tendent au mariage.

AMARANTE.

Il est vray.

GERASTE.

Quelque foi qu'il vous donne pour gage,
Il cherche à vous surprendre, & sous ce faux appas
Il cache des projets que vous n'entendez pas.

AMARANTE.

Vôtre âge soupçonneux a toujours des chiméres,
Qui vous font mal juger des cœurs les plus sincéres.

GERASTE.

Où les conditions n'ont point d'égalité,
L'amour ne se fait guére avec sincérité.

AMARANTE.

Posé que cela soit, Clarimond me caresse ;
Mais si je vous disois que c'est pour ma Maîtresse,
Et que le seul besoin qu'il a de mon secours,
Sortant d'avec Daphnis s'arrête en mes discours ?

GERASTE.

S'il a besoin de toy pour avoir bonne issuë
C'est signe que sa flame est assez mal reçûë.

AMARANTE.

Pas tant qu'elle paroît, & que vous présumez :
D'un mutuel amour leurs cœurs sont enflamez ;
Mais Daphnis se contraint de peur de vous déplaire,
Et sa bouche est toûjours à ses desirs contraire,
Horsmis lors qu'avec moi s'ouvrant confidemment,
Elle trouve à ses maux quelque soulagement :
Clarimond cependant, pour fondre tant de glaces,
Tâche par tous moiens d'avoir mes bonnes graces,
Et moi, je l'entretiens toûjours d'un peu d'espoir.

GERASTE.

A ce compte, Daphnis est fort dans le devoir :
Je n'en puis souhaiter un meilleur témoignage,
Et ce respect m'oblige à l'aimer davantage :
Je lui serai bon Pére, & puisque ce parti
A sa condition se rencontre assorti,
Bien qu'elle pût encor un peu plus haut atteindre,

Je la veux enhardir à ne ſe plus contraindre.

AMARANTE.

Vous n'en pourrez jamais tirer la vérité :
Honteuſe de l'aimer ſans vôtre autorité,
Elle s'en défendra de toute ſa puiſſance :
N'en cherchez point d'aveu que dans l'obéïſſance ;
Quand vous aurez fait choix de cet heureux amant,
Vos ordres produiront un prompt conſentement :
Mais on ouvre la porte, helas ! je ſuis perduë,
Si j'ai tant de malheur qu'elle m'ait entenduë,

elle rentre dans le jardin.

GERASTE.

Lui procurant du bien elle croit la fâcher,
Et cette vaine peur la fait ainſi cacher :
Que ces jeunes cerveaux ont de traits de folie !
Mais il faut aller voir ce qu'aura fait Célie :
Toutefois diſons-lui quelque mot en paſſant
Qui la puiſſe guérir du mal qu'elle reſſent.

SCENE VII.

GERASTE, DAPHNIS,

GERASTE.

MA Fille, c'eſt en vain que tu fais la diſcrette,
J'ay découvert enfin ta paſſion ſecrette,
Je ne t'en parle point ſur des avis douteux [teux,
N'en rougis point, Daphnis, ton choix n'eſt pas hon-
Moi-même je l'agrée, & veux bien que ton ame
A cet amant ſi cher ne cache plus ſa flame :
Tu pouvois en effet pretendre un peu plus haut,
Mais on ne peut aſſez eſtimer ce qu'il vaut :
Ses belles qualitez, ſon crédit, & ſa race
Auprés des gens d'honneur ſont trop dignes de grace
Adieu, ſi tu le vois, tu peux lui témoigner
Que ſans beaucoup de peine on me pourra gagner.

SCENE VIII.

DAPHNIS.

D'Aise & d'étonnement je demeure immobile.
D'où lui vient cette humeur de m'être si facile ?
D'où me vient ce bon-heur où je n'osois penser ?
Florame, il m'est permis de te récompenser,
Et sans plus déguiser ce qu'un Pere autorise,
Je puis me revancher du don de ta franchise :
Ton merite le rend, malgré ton peu de biens,
Indulgent à mes feux, & favorable aux tiens ;
Il trouve en tes vertus des richesses plus belles :
Mais est-il vrai, mes sens ? m'êtes-vous si fidelles ?
Mon heur me rend confuse, & ma confusion
Me fait tout soupçonner de quelque illusion :
Je ne me trompe point ; ton mérite & ta race
Auprés des gens d'honneur sont trop dignes de grace :
Florame, il est tout vrai, déslors que je te vis
Un battement de cœur me fit de cet avis,
Et mon Pére aujourd'huy souffre que dans son ame
Les mêmes sentimens...

SCENE IX.

FLORAME, DAPHNIS.

DAPHNIS.

Quoy, vous voila, Florame !
Je vous avois prié tantôt de me quitter.

FLORAME.

Et je vous ay quittée aussi sans contester.

DAPHNIS.

Mais revenir si-tôt c'est me faire une offense.

FLORAME.

Quand j'aurois sur ce point reçû quelque défense,
Si vous sçaviez quels feux ont pressé mon retour,

Vous en pardonneriez le crime à mon amour.

DAPHNIS.

Ne vous préparez point à dire des merveilles,
Pour me persuader des flames sans pareilles :
Je crois que vous m'aimez, & c'est en croire plus
Que n'en exprimeroient vos discours superflus.

FLORAME.

Mes feux qu'ont redoublez ces propos adorables
A force d'être crûs deviennent incroyables,
Et vous n'en croiez rien qui ne soit au dessous.
Que ne m'est-il permis d'en croire autant de vous.

DAPHNIS.

Votre croyance est libre.

FLORAME.

Il me la faudroit vraye.

DAPHNIS.

Mon cœur par mes regards vous fait trop voir sa plaie :
Un homme si sçavant au langage des yeux
Ne doit pas demander que je m'explique mieux.
Mais puisqu'il vous en faut un aveu de ma bouche,
Allez, assurez-vous que vôtre amour me touche :
Depuis tantôt, je parle un peu plus librement,
Ou si vous le voulez, un peu plus hardiment ;
Aussi j'ay veu mon Pere, & s'il vous faut tout dire,
Avec tous nos desirs sa volonté conspire.

FLORAME.

Surpris, ravi, confus, je n'ay que repartir :
Etre aimé de Daphnis ! un Pére y consentir !
Dans mon affection ne trouver plus d'obstacles !
Mon espoir n'eût osé concevoir ces miracles.

DAPHNIS.

Miracles toutefois qu'Amarante a produits.
De sa jalouse humeur nous tirons ces doux fruits :
Au récit de nos feux, malgré son artifice,
La bonté de mon Pére a trompé sa malice,
Du moins je le presume, & ne puis soupçonner
Que mon Pére sans elle ait pû rien deviner.

FLORAME.

Les avis d'Amarante, en trahissant ma flame,

N'ont point gagné Gérafte en faveur de Florame :
Les reſſorts d'un miracle ont un plus haut moteur,
Et tout autre qu'un Dieu n'en peut être l'auteur.

DAPHNIS.

C'en eſt un que l'amour.

FLORAME.

Et vous verrez peut-être
Que ſon pouvoir divin ſe fait ici paroître,
Dont quelques grands effets, avant qu'il ſoit long-
Vous rendront étonnée, & nos deſirs contens. [temps,

DAPHNIS.

Florame, aprés vos feux & l'aveu de mon Pére,
L'amour n'a point d'effets capables de me plaire.

FLORAME.

Aimez-en le premier, & recevez la foy
D'un bien-heureux amant qu'il met ſous vôtre loi.

DAPHNIS.

Vous, priſez le dernier qui vous donne la mienne.

FLORAME.

Quoy que dorénavant Amarante ſurvienne,
Je croy que nos diſcours iront d'un pas égal,
Sans donner ſur le rheume, ou gauchir ſur le bal ?

DAPHNIS.

Si je puis tant ſoit peu diſſimuler ma joye,
Et que deſſus mon front ſon excés ne ſe voie,
Je me joûrai bien d'elle, & des empêchemens
Que ſon adreſſe apporte à nos contentemens.

FLORAME.

J'en apprendrai de vous l'agréable Nouvelle :
Un ordre néceſſaire au logis me rappelle,
Et doit fort avancer le ſuccés de nos vœux.

DAPHNIS.

Nous n'avons plus qu'une ame & qu'un vouloir nous
Bien que vous éloigner ce me ſoit un martyre, [deux.
Puiſque vous le voulez, je n'y puis contredire :
Mais quand dois-je eſpérer de vous revoir ici ?

FLORAME.

Dans une heure au plus tard.

DAPHNIS. Allez donc, la voici.

SCENE X.

DAPHNIS, AMARANTE.

DAPHNIS.

AMarante, vraiment vous êtes fort jolie;
Vous n'égayez pas mal vôtre mélancolie,
Vôtre jaloux chagrin a de beaux agrémens,
Et choisit assez bien ses divertissemens :
Vôtre esprit pour vous même a force complaisance,
De me faire l'objet de vôtre médisance.
Et pour donner couleur à vos détractions,
Vous lisez fort avant dans mes intentions.

AMARANTE.

Moy ! que de vous j'osasse aucunement médire !

DAPHNIS.

Voiez-vous, Amarante, il n'est plus temps de rire :
Vous avez veu mon Pére, avec qui vos discours
M'ont fait à vôtre gré de frivoles amours :
Quoy ? souffrir un moment l'entretien de Florame
Vous le nommez bien-tôt une secrette flame ?
Cette jalouse humeur dont vous suivez la loi
Vous fait en mes secrets plus sçavante que moi :
Mais passe pour le croire, il falloit que mon Pére,
De vôtre confidence apprît cette chimére ?

AMARANTE.

S'il croit que vous l'aimez, c'est sur quelque soupçon,
Où je ne contribuë en aucune façon :
Je sçay trop que le Ciel avec de telles graces,
Vous donne trop de cœur pour des flames si basses,
Et quand je vous croirois dans cet indigne choix,
Je sçay ce que je suis, & ce que je vous dois.

DAPHNIS.

Ne tranchez point ainsi de la respectueuse,
Vôtre peine à prés tout vous est bien fructueuse,
Vous la devez chérir, & son heureux succés

Qui chez nous à Florame interdit tout accés.
Mon Pére le bannit, & de l'une & de l'autre ;
Pensant nuire à mon feu vous ruïnez le vôtre.
Je luy viens de parler, mais c'étoit seulement
Pour luy dire l'arrêt de son bannissemenr.
Vous devez cependant être fort satisfaite,
Qu'à vôtre occasion mon Pére me maltraite.
Pour fruit de vos labeurs si cela vous suffit,
C'est acquérir ma haine avec peu de profit.

AMARANTE.

Si touchant vos amours on sçait rien de ma bouche,
Que je puisse à vos yeux devenir une souche :
Que le Ciel...

DAPHNIS.

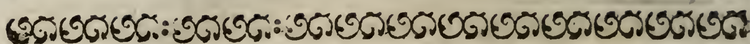
Finissez vos imprecations,
J'aime vôtre malice, & vos délations.
Ma mignonne, apprenez que vous êtes déçûë ;
C'est par vôtre rapport que mon ardeur est sçûë,
Mais mon Pére y consent, & vos avis jaloux,
N'ont fait que me donner Florame pour Epoux.

SCENE XI.

AMARANTE.

Ay-je bien entendu ? Sa belle humeur se jouë,
Et par plaisir soy-même elle se desavouë.
Son Pére la maltraite, & consent à ses vœux !
Ay-je nommé Florame en parlant de ses feux ?
Florame, Clarimond ; ces deux noms, ce me semble,
Pour être confondus, n'ont rien qui se ressemble.
Le moyen que jamais on entende si mal,
Que l'un de ses Amans fût pris pour son Rival ?
Je ne sçay où j'en suis, & toutefois j'espére ;
Sous ces obscuritez je soupçonne un mystére,
Et mon esprit confus, à force de douter,
Bien qu'il n'ose rien croire, ose encor se flater.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DAPHNIS.



U'EN l'attente de ce qu'on aime
Une heure eſt fâcheuſe à paſſer !
Qu'elle ennuye une amour extrême,
Dont la joie eſt réduite aux douceurs d'y penſer !

Le mien qui fuit la défiance
La trouve trop longue à venir,
Et s'accuſe d'impatience,
Plutôt que mon Amant de peu de ſouvenir.

Ainſi moy-même je m'abuse,
De crainte d'un plus grand ennuy,
Et je ne cherche plus de ruſe,
Qu'à m'ôter tout ſujet de me plaindre de luy.

Auſſi-bien malgré ma colére
Je brûlerois de m'appaiſer,
Et ſa peine la plus ſévére
Ne ſeroit, tout au plus, qu'un mot pour l'excuſer.

Je dois rougir de ma foibleſſe,
C'eſt être trop bonne en effet;
Daphnis, fais un peu la maîtreſſe,
Et ſouviens-toy du moins...



SCENE II.

GERASTE, CELIE, DAPHNIS.

GERASTE *à Célie.*

ADieu, cela vaut fait,
Tu l'en peux aſſurer.
Célie rentre, & Géraſte continuë à parler à Daphnis.
Ma Fille, je préſume,
Quelques feux dans ton cœur que ton Amant allume,
Que tu ne voudrois pas ſortir de ton devoir.

DAPHNIS.

C'eſt ce que le paſſé vous a pû faire voir.

GERASTE.

Mais ſi pour en tirer une preuve plus claire,
Je diſois qu'il faut prendre un ſentiment contraire,
Qu'une autre occaſion te donne un autre Amant?

DAPHNIS.

Il ſeroit un peu tard pour un tel changement.
Sous vôtre autorité j'ay dévoilé mon ame,
J'ay découvert mon cœur à l'objet de ma flame,
Et c'eſt ſous vôtre aveu qu'il a reçû ma foy.

GERASTE.

Oüi; mais je viens de faire un autre choix pour toy.

DAPHNIS.

Ma foy ne permet plus une telle inconſtance.

GERASTE.

Et moy, je ne ſçaurois ſouffrir de réſiſtance:
Si ce gage eſt donné par mon conſentement,
Il faut le retirer par mon commandement.
Vous ſoupirez en vain; vos ſoupirs & vos larmes
Contre ma volonté ſont d'impuiſſantes armes.
Rentrez, je ne puis voir qu'avec mille douleurs,
Vôtre rebellion s'exprimer par vos pleurs.
Daphnis rentre, & Géraſte continuë.
La pitié me gagnoit; il m'étoit impoſſible

De voir encor ses pleurs, & n'être pas sensible,
Mon injuste rigueur ne pouvoit plus tenir,
Et de peur de me rendre il la falloit bannir,
N'importe toutefois, la parole me lie;
Et mon amour ainsi l'a promis à Celie;
Florise ne se peut acquerir qu'à ce prix.
Si Florame ...

SCENE III.

GERASTE, AMARANTE.

AMARANTE.

MOnsieur, vous vous êtes mépris:
C'est Clarimond qu'elle aime.

GERASTE.

Et ma plus grande peine
N'est que d'en avoir eu la preuve trop certaine.
Dans sa rebellion à mon autorité,
L'amour qu'elle a pour luy n'a que trop éclaté:
Si pour ce Cavalier elle avoit moins de flame,
Elle agréroit le choix que je fais de Florame,
Et prenant desormais un mouvement plus sain,
Ne s'obstineroit pas à rompre mon dessein.

AMARANTE.

C'est ce choix inégal qui vous la fait rebelle;
Mais pour tout autre Amant n'appréhendez rien d'elle

GERASTE.

Florame a peu de bien, mais pour quelque raison,
C'est lui seul dont je fais l'appui de ma maison;
Examiner mon choix c'est un trait d'imprudence:
Toy qu'à present Daphnis met dans sa confidence,
Et dont le seul avis gouverne ses secrets,
Je te prie Amarante, adoucis ses regrets.
Résous-là, si tu peux, à contenter un Pére.
Fais qu'elle aime Florame, ou craigne ma colére,

AMARANTE.

Puisque vous le voulez, j'y ferai mon pouvoir :
C'est chose toutefois dont j'ay si peu d'espoir,
Que je craindrois plûtôt de l'aigrir davantage.

GERASTE.

Il est tant de moyens de fléchir un courage.
Trouve pour la gagner quelque subtil appas,
La recompense aprés ne te manquera pas.

SCENE IV.

AMARANTE.

ACcorde qui pourra le Pére avec la Fille :
L'égarement d'esprit regne sur la famille.
Daphnis aime Florame, & son Pére y consent,
D'elle-même j'ay sçû l'aise qu'elle en ressent,
Et si j'en croy ce Pére, elle ne porte en l'ame
Que revolte, qu'orguëil, que mépris pour Florame,
Peut-elle s'opposer à ses propres desirs,
Démentir tout son cœur, détruire ses plaisirs ?
S'ils sont sages tous deux, il faut que je sois folle :
Leur méconte pourtant, quel qu'il soit, me console,
Et bien qu'il me réduise au bout de mon latin,
Un peu plus en repos j'en attendrai la fin.

SCENE V.

FLORAME, DAMON.

FLORAME.

SAns me voir elle rentre, & quelque bon genie
Me sauve de ses yeux & de sa tyrannie.
Je ne me croyois pas quitte de ses discours,
A moins que sa Maîtresse en vînt rompre le cours.

DAMON.

Je voudrois t'avoir vû dedans cette contrainte.

FLORAME.

Peut-être voudrois-tu qu'elle empêchât ma plainte.

DAMON.

Si Théante sçait tout, sans raison tu t'en plains,
Je t'ay dit ses secrets, comme à lui tes desseins,
Il voit dédans ton cœur, tu lis dans son courage,
Et je vous fais combattre ainsi sans avantage.

FLORAME.

Toutefois au combat tu n'as pû l'engager ?

DAMON.

Sa generosité n'en craint pas le danger,
Mais cela choque un peu sa prudence amoureuse,
Vû que la fuite en est la fin la plus heureuse,
Et qu'il faut que l'un mort, l'autre tire païs.

FLORAME.

Malgré le déplaisir de mes secrets trahis,
Je ne puis, cher ami, qu'avec toy je ne rie
Des subtiles raisons de sa poltronnerie.
Nous faire ce duël sans s'exposer aux coups,
C'est véritablement en sçavoir plus que nous,
Et te mettre en sa place avec assez d'adresse.

DAMON.

Qu'importe à quels périls il gagne une Maîtresse ?
Que ses Rivaux entr'eux fassent mille combats,
Que j'en porte parole, ou ne la porte pas,
Tout lui semblera bon, pourvû que sans en être
Il puisse de ces lieux les faire disparoître.

FLORAME.

Mais ton service offert hazardoit bien ta foy,
Et s'il eût eu du cœur t'engageoit contre moy.

DAMON.

Je sçavois trop que l'offre en seroit rejettée.
Dépuis plus de dix ans je connois sa portée,
Il ne devient mutin que fort malaisément,
Et préfere la ruse à l'éclaircissement.

FLORAME.

Les maximes qu'il tient pour conserver sa vie,

T'ont donné des plaisirs où je te porte envie.

DAMON.

Tu peux incontinent les goûter si tu veux.
Luy qui doute fort peu du succés de ses vœux,
Et qui croit que déja Clarimond & Florame
Disputent loin d'ici le sujet de leur flame,
Seroit-il homme à perdre un temps si précieux,
Sans aller chez Daphnis faire le gracieux ;
Et seul, à la faveur de quelque mot pour rire,
Prendre l'occasion de conter son martyre ?

FLORAME.

Mais s'il nous trouve ensemble, il pourra soupçonner
Que nous prenons plaisir tous deux à le berner.

DAMON.

De peur que nous voyant il conçût quelque ombrage,
J'avois mis tout exprés Cléon sur le passage.
Théante approche-t-il ?

CLEON.

Il est en ce carfour.

DAMON.

Adieu donc, nous pourrons le joüer tour à tour.

FLORAME *seul.*

Je m'étonne comment tant de belles parties
En cet illustre Amant sont si mal assorties,
Qu'il a si mauvais cœur ave de si bons yeux,
Et fait un si beau choix sans le défendre mieux :
Pour tant d'ambition c'est bien peu de courage.

SCENE VI.

FLORAME, THEANTE.

FLORAME.

Quelle surprise, ami, paroît sur ton visage ?

THEANTE.

T'ayant cherché long-temps, je demeure confus
De t'avoir rencontré quand je n'y pensois plus.

FLORAME.

Parle plus franchement ; fâché de ta promesse
Tu veux, & n'oserois reprendre ta Maîtresse :
Ta passion qui souffre une trop dure loy,
Pour la gouverner seule te dérobois de moi?

THEANTE.

De peur que ton esprit formât cette croyance,
De l'aborder sans toi je faisois conscience.

FLORAME.

C'est ce qui t'obligeoit sans doute à me chercher;
Mais ne te prive plus d'un entretien si cher :
Je te céde Amarante, & te rends ta parole.
J'ayme ailleurs, & lassé d'un compliment frivole,
Et de feindre une ardeur qui blesse mes amis,
Ma flâme est veritable, & son effet permis :
J'adore une Beauté qui peut disposer d'elle,
Et seconder mes feux sans se rendre infidelle.

THEANTE.

Tu veux dire Daphnis ?

FLORAME.

Je ne puis te celer
Qu'elle est l'unique objet pour qui je veux brûler.

THEANTE.

Le bruit vole déja qu'elle est pour toy sans glace,
Et déja d'un cartel Clarimond te menace.

FLORAME.

Qu'il me vienne ce Rival apprendre à son malheur
Que s'il me passe en biens, il me céde en valeur,
Que sa vaine arrogance, en ce duël trompée,
Me fasse mériter Daphnis à coups d'épée.
Par là je gagne tout ; ma générosité
Suppléra ce qui fait nôtre inégalité,
Et son Pére, amoureux du bruit de ma vaillance,
La fera sur ses biens emporter la balance.

THEANTE.

Tu n'en peux espérer un moindre événement :
L'heur suit dans les duëls le plus heureux Amant ;
Le glorieux succés d'une action si belle,
Ton sang mis au hazard, ou répandu pour elle,

Ne peut laisser au Pére aucun lieu de refus.
Tiens ta Maîtresse acquise, & ton Rival confus,
Et sans t'épouvanter d'une vaine fortune,
Qu'il soûtient lâchement d'une valeur commune,
Ne fait de son orgueil qu'un sujet de mépris,
Et pense que Daphnis ne s'acquiert qu'à ce prix,
Adieu puisse le Ciel à son amour parfaite
Accorder un succés tel que je le souhaite.

FLORAME.

Ce cartel, ce me semble, est trop long à venir,
Mon courage boüillant ne se peut contenir;
Enflé par tes discours il ne sçauroit attendre
Qu'un insolent défi l'oblige à se défendre.
Va donc, & de ma part appelle Clarimond:
Dis-luy que pour demain il choisisse un second,
Et que nous l'attendrons au Château de Bissêtre.

THEANTE.

J'adore ce grand cœur qu'ici tu fais paroître,
Et demeure ravi du trop d'affection
Que tu m'as témoigné par cette élection.
Prens-y garde pourtant, pense à quoy tu t'engage:
Si Clarimond lassé de souffrir tant d'outrages,
Eteignant son amour te cédoit ce bonheur,
Quel besoin seroit-il de le piquer d'honneur?
Peut-être qu'un faux bruit nous apprend sa menace,
C'est à toy seulement de défendre ta place,
Ces coups du déseſpoir des Amans méprisez
N'ont rien d'avantageux pour les favorisez.
Qu'il recoure, s'il veut, à ces fâcheux remédes,
Ne lui querelle point un bien que tu possédes;
Ton amour que Daphnis ne sçauroit dédaigner,
Court risque d'y tout perdre, & n'y peut rien gagner:
Avise encor un coup; ta valeur inquiette
En d'extrêmes périls un peu trop tôt te jette.

FLORAME.

Quels périls? L'heur y suit le plus heureux Amant.

THEANTE

Quelquefois le hazard en dispose autrement,

FLORAME.

Clarimond n'eut jamais qu'une valeur commune,

THEANTE.

La valeur aux duëls fait moins que la fortune.

FLORAME.

C'eſt par là ſeulement qu'on mérite Daphnis.

THEANTE.

Mais plûtôt de ſes yeux par là tu te bannis.

FLORAME.

Cette belle action pourra gagner ſon Pére.

THEANTE.

Je le ſouhaite ainſi plus que je ne l'eſpére.

FLORAME.

Acceptant un cartel ſuis-je plus aſſuré ?

THEANTE.

Où l'honneur ſouffriroit rien n'eſt conſideré.

FLORAME.

Je ne puis réſiſter à des raiſons ſi fortes,
Sur ma boüillante ardeur malgré moy tu l'emporte,
J'attendrai qu'on m'attaque.

THEANTE.

Adieu donc.

FLORAME.

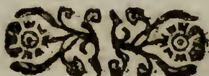
En ce cas,
Souviens-t'en, cher ami, tu me promets ton bras ?

THEANTE.

Diſpoſe de ma vie.

FLORAME *ſeul.*

Elle eſt fort aſſurée,
Si rien que ce duël n'empêche ſa durée.
Il en parle des mieux, c'eſt un jeu qui lui plaît,
Mais il devient fort ſage auſſi-tôt qu'il en eſt,
Et montre cependant des graces peu vulgaires.
A battre ſes raiſons par des raiſons contraires,



SCENE VII.

DAPHNIS, FLORAME.

DAPHNIS.

JE n'oſois t'aborder les yeux baignez de pleurs,
Et devant ce Rival t'apprendre nos malheurs.

FLORAME.

Vous me jettez, Madame, en d'étranges alarmes.
Dieux! & d'où peut venir ce déluge de larmes?
Le bon-homme eſt-il mort?

DAPHNIS.

Non, mais il ſe dédit,
Tout amour deſormais pour toy m'eſt interdit,
Si bien qu'il me faut être, ou rebelle, ou parjure,
Forcer les droits d'amour, ou ceux de la nature,
Mettre un autre en ta place, ou luy deſobéïr,
L'irriter, ou moy-même avec toy me trahir.
A moins que de changer, ſa haine inévitable
Me rend de tous côtez ma perte indubitable,
Je ne puis conſerver mon devoir & ma foy,
Ny ſans crime brûler pour d'autres, ni pour toy.

FLORAME.

Le nom de cet Amant dont l'indiſcrette envie,
A mes reſſentimens vient apporter ſa vie?
Le nom de cet Amant, qui par ſa propre mort,
Doit au lieu du Vieillard me réparer ce tort,
Et qui, ſur quelque orgueil que ſon amour ſe fonde,
N'a que juſqu'à ma vie à demeurer au monde?

DAPHNIS.

Je n'aime pas ſi mal que de m'en informer,
Je t'aurois fait trop voir que j'euſſe pû l'aimer:
Si j'en ſçavois le nom, ta juſte défiance
Pourroit à ſes defauts imputer ma conſtance,
A ſon peu de mérite attacher mon dédain,
Et croire qu'un plus digne auroit reçû ma main.

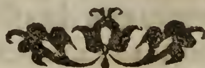
J'atteſte ici le bras qui lance le tonnerre,
Que tout ce que le Ciel a fait paroître en terre,
De mérites, de biens, de grandeurs, & d'appas,
En même objet uni ne m'ébranleroit pas.
Florame a droit luy ſeul de captiver mon ame,
Florame vaut luy ſeul à ma pudique flame
Tout ce que peut le monde offrir à mes ardeurs
De mérites, d'appas, de biens, & de grandeurs.

FLORAME.

Qu'avec des mots ſi doux vous m'êtes inhumaine!
Vous me comblez de joie, & redoublez ma peine :
L'effet d'un tel amour hors de vôtre pouvoir,
Irrite d'autant plus mon ſanglant deſeſpoir,
L'excés de vôtre ardeur ne ſert qu'à mon ſupplice;
Devenez-moy cruelle afin que je guériſſe.
Guérir! ah! qu'ay-je dit? ce mot me fait horreur:
Pardonnez aux tranſports d'une aveugle fureur;
Aimez toûjours Florame, & quoiqu'il ait pû dire?
Croiſſez de jour en jour vos feux & ſon martyre.
Peut-il rendre ſa vie à de plus heureux coups,
Ou mourir plus content, que pour vous, & par vous.

DAPHNIS.

Puiſque de nos deſtins la rigueur trop ſévére
Oppoſe à nos déſirs l'autorité d'un Pére,
Que veux-tu que je faſſe? en l'état où je ſuis,
Etre à toy malgré luy, c'eſt ce que je ne puis;
Mais je puis empêcher qu'un autre me poſſéde,
Et qu'un indigne Amant à Florame ſuccéde.
Le cœur me manque : adieu, je ſens faillir ma voix,
Florame, ſouviens-toy de ce que tu me dois.
Si nos feux ſont égaux, mon exemple t'ordonne,
Ou d'être à ta Daphnis, ou de n'être à perſonne.



SCENE VIII.

FLORAME.

DEpourvû de conſeil comme de ſentiment,
L'excés de ma douleur m'ôte le jugement.
De tant de biens promis je n'ay plus que ſa vûë,
Et mes bras impuiſſans ne l'ont pas retenuë,
Et même je luy laiſſe abandonner ce lieu,
Sans trouver de parole à luy dire un adieu.
Ma fureur pour Daphnis a de la complaiſance,
Mon deſeſpoir n'oſoit agir en ſa préſence,
De peur que mon tourment aigrît ſes déplaiſiss,
Une pitié ſecrette étouffoit mes ſoûpirs,
Sa douleur par reſpect faiſoit taire la mienne;
Mais ma rage à préſent n'a rien qui la retienne.
Sors, infâme Vieillard, dont le conſentement
Nous a vendu ſi cher le bonheur d'un moment,
Sors, que tu ſois puni de cette humeur brutale,
Qui rend ta volonté pour nos feux inégale.
A nos chaſtes amours qui t'a fait conſentir?
Barbare! mais plutôt qui t'en fait repentir?
Crois-tu qu'aimant Daphnis, le titre de ſon Pére
Débilite ma force, ou rompe ma colére?
Un nom ſi glorieux, lâche, ne t'eſt plus dû,
En luy manquant de foy ton crime l'a perdu.
Plus j'ay d'amour pour elle, & plus pour toy ma haine
Enhardit ma vangeance, & redouble ta peine;
Tu mourras; & je veux pour finir mes ennuis,
Mériter par ta mort celle où tu me réduis.
Daphnis, à ma fureur ma bouche abandonnée
Parle d'ôter la vie à qui te l'a donnée!
Je t'aime, & je t'oblige à m'avoir en horreur,
Et ne connois encor qu'à peine mon erreur!
Si je ſuis ſais ſans reſpect pour ce que tu reſpectes,
Que mes affections ne t'en ſoient pas ſuſpectes;

De plus reglez transports me feroient trahison,
Si j'avois moins d'amour, j'aurois de la raison.
C'est peu que de la perdre aprés t'avoir perduë;
Rien ne sert plus de guide à mon ame éperduë,
Je condamne à l'instant ce que j'ay résolu,
Je veux, & ne veux plus si-tôt que j'ay voulu,
Je menace Géraste, & pardonne à ton Pére;
Ainsi rien ne me vange, & tout me desespére.

SCENE IX.

FLORAME, CELIE.

FLORAME *en soûpirant.*

Celie...

CELIE.

Eh bien, Célie? Enfin elle a tant fait
Qu'à vos desirs Géraste accorde leur effet.
Quel visage avez-vous? vôtre aise vous transporte.

FLORAME.

Cesse d'aigrir ma flâme en raillant de la sorte,
Organe d'un Vieillard qui croit faire un bon tour,
De se joüer de moy par une feinte amour.
Si tu te veux du bien, fais-luy tenir promesse:
Vous me rendrez tous deux la vie, ou ma Maîtresse;
Et ce jour expiré, je vous ferai sentir
Que rien de ma fureur ne vous peut garantir.

CELIE.

Florame,

FLORAME.

Je ne puis parler à des perfides.

CELIE *seule.*

Il veut donner l'alarme à mes esprits timides,
Et prend plaisir luy-même à se joüer de moy:
Geraste a trop d'amour pour n'avoir point de foy,
Et s'il pouvoit donner trois Daphnis pour Florise,
Il la tiendroit encor heureusement acquise.

D'ailleurs, ce grand couroux pourroit-il être feint ?
Auroit-il pu si-tôt falsifier son teint,
Et si bien ajuster ses yeux & son langage,
A ce que sa fureur marquoit sur son visage ?
Quelqu'un des deux me jouë ; épions tous les deux,
Et nous éclaircissons sur un point si douteux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THEANTE, DAMON.

THEANTE.



Croirois-tu qu'un moment m'ait pû changer de sorte
Que je passe à regret par devant cette porte ?

DAMON.

Que ton humeur n'a-t'elle un peu plutôt changé !
Nous aurions vû l'effet où tu m'as engagé.
Tantôt quelque Démon ennemi de ta flame
Te faisoit en ces lieux accompagner Florame.
Sans la crainte qu'alors il te prit pour second,
Je l'allois appeller au nom de Clarimond,
Et comme si depuis il étoit invisible,
Sa rencontre pour moy s'est renduë impossible.

THEANTE.

Ne le cherche donc plus ; à bien considerer,
Qu'ils se battent, ou non, je n'en puis qu'espérer.
Daphnis, que son adresse a malgré moy seduite,
Ne pourroit l'oublier quand il seroit en fuite,

Leur amour eſt trop forte, & d'ailleurs ſon trépas
Le privant d'un tel bien, ne me le donne pas.
Inégal en fortune à ce qu'eſt cette Belle,
Et déja par malheur aſſez mal voulu d'elle,
Que pourrois-je aprés tout prétendre de ſes pleurs,
Et quel eſpoir pour moy naîtroit de ſes douleurs ?
Deviendrois-je par là plus riche ou plus aimable,
Que ſi de l'obtenir je me trouve incapable,
Mon amitié pour luy qui ne peut expirer,
A tout autre qu'à moy me le fait préferer,
Et j'aurois peine à voir un troiſiéme à ſa place.

DAMON.

Tu t'aviſe trop tard, que veux-tu que je faſſe ?
J'ay pouſſé Clarimond à luy faire un appel,
J'ay charge de ſa part de luy rendre un cartel,
Le puis-je ſupprimer ?

THEANTE.

Non, mais tu pourrois faire. . .

DAMON.

Quoy ?

THEANTE.

Que Clarimond prît un ſentiment contraire.

DAMON.

Le détourner d'un coup où ſeul je l'ay porté !
Mon courage eſt mal propre à cette lâcheté.

THEANTE.

A de telles raiſons je n'ay de repartie,
Sinon que c'eſt à moy de rompre la partie :
J'en vay ſemer le bruit.

DAMON.

Et ſur ce bruit tu veux ?

THEANTE.

Qu'on leur donne dans peu des Gardes à tous deux.
Et qu'une main puiſſante arréte leur querelle.
Qu'en dis-tu, cher ami ?

DAMON.

L'invention eſt belle,
Et le chemin bien court à les mettre d'accord ;
Mais ſouffre auparavant que j'y faſſe un effort.

Peut-être mon esprit trouvera quelque ruse,
Par où, sans en rougir, du cartel je m'excuse.
Ne donnons point sujet de tant parler de nous,
Et sçachons seulement à quoy tu te résous.

THEANTE.

A les laisser en paix, & courir l'Italie,
Pour divertir le cours de ma mélancolie,
Et ne voir point Florame emporter à mes yeux
Le prix où prétendoit mon cœur ambitieux.

DAMON.

Amarante à ce compte est hors de ta pensée.

THEANTE.

Son image du tout n'en est pas effacée:
Mais...

DAMON.

Tu crains que pour elle on te fasse un duël.

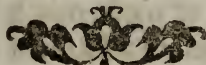
THEANTE.

Railler un malheureux c'est être trop cruël:
Bien que ses yeux encor regnent sur mon courage,
Le bonheur de Florame à la quitter m'engage.
Le Ciel ne nous fit point, & pareils, & rivaux,
Pour avoir des succés tellement inégaux.
C'est me perdre d'honneur, & par cette poursuite,
D'égal que je luy suis, me ranger à sa suite.
Je donne desormais des régles à mes feux,
De moindres que Daphnis sont incapables d'eux,
Et rien dorénavant n'asservira mon ame,
Qui ne me puisse mettre au dessus de Florame.
Allons, je ne puis voir sans mille déplaisirs,
Ce possesseur du bien où tendoient mes desirs.

DAMON.

Arrête, cette fuite est hors de bienséance,
Et je n'ay point d'appel à faire en ta présence.

Théante le retire du Théatre comme par force.



SCENE II.

FLORAME.

JEtterai-je toûjours des menaces en l'air,
Sans que je ſçache enfin à qui je dois parler ?
Auroit-on jamais crû qu'elle me fût ravie,
Et qu'on me pût ôter Daphnis avant la vie ?
Le poſſeſſeur du prix de ma fidélité,
Bien que je ſois vivant, demeure en ſûreté ;
Tout inconnu qu'il m'eſt, il produit ma miſére,
Tout mon Rival qu'il eſt, il rit de ma colére.
Rival ! ah, quel malheur ! j'en ay pour me bannir,
Et ceſſe d'en avoir quand je le veux punir.
Grands Dieux, qui m'enviez cette juſte allégeance,
Qu'un Amant ſupplanté tire de la vangeance,
Et me cachez le bras dont je reçois les coups,
Eſt-ce vôtre deſſein que je m'en prenne à vous ?
Eſt-ce vôtre deſſein d'attirer mes blaſphêmes,
Et qu'ainſi que mes maux mes crimes ſoient extrêmes,
Qu'à mille impiétez oſant me diſpenſer,
A vôtre foudre oiſif je donne où ſe lancer ?
Ah ! ſouffrez qu'en l'état de mon ſort déplorable,
Je demeure innocent, encor que miſérable :
Deſtinez à vos feux d'autres objets que moy,
Vous n'en ſçauriez manquer quand on manque de foy,
Employez le tonnerre à punir les parjures,
Et prenez interêt vous-même à mes injures :
Montrez en me vangeant que vous êtes des Dieux,
Ou conduiſez mon bras puiſque je n'ay point d'yeux,
Et qu'on ſçait dérober d'un Rival qui me tuë
Le nom à mon oreille, & l'objet à ma vuë.
Rival, qui que tu ſois, dont l'inſolent amour
Idolâtre un Soleil, & n'oſe voir le jour,
N'oppoſe plus ta crainte à l'ardeur qui te preſſe,
Fais-toy, fais-toy connoître allant voir ta Maîtreſſe.

SCENE III.

SCENE III.

FLORAME, AMARANTE.

FLORAME.

AMarante (auſſi-bien te faut-il confeſſer
Que la ſeule Daphnis avoit ſçû me bleſſer,)
Dis-moy qui me l'enléve, apprens-moy quel myſtére
Me cache le Rival qui poſſede ſon Pére,
A quel heureux Amant Géraſte a deſtiné
Ce beau prix que l'amour m'avoit ſi bien donné.

AMARANTE.

Ce dût vous être aſſez de m'avoir abuſée,
Sans faire encor de moy vos ſujets de riſée :
Je ſçay que le Vieillard favoriſe vos feux,
Et que rien que Daphnis n'eſt contraire à vos vœux.

FLORAME.

Que me dis-tu ? Luy ſeul, & ſa rigueur nouvelle
Empéche les effets d'une ardeur mutuelle.

AMARANTE.

Penſez-vous me duper avec ce feint couroux ?
Luy-même il m'a prié de luy parler pour vous.

FLORAME.

Vois-tu, ne t'en ris plus ; ta ſeule jalouſie
A mis à ce Vieillard ce change en fantaiſie.
Ce n'eſt pas avec moy que tu te dois joüer,
Et ton crime redouble à le deſavoüer :
Mais ſçache qu'aujourd'huy, ſi tu ne fais enſorte
Que mon fidelle amour ſur ce Rival l'emporte,
J'aurai trop de moyens de te faire ſentir
Qu'on ne m'offenſe point ſans un prompt repentir.



SCENE IV.

AMARANTE.

VOilà dequoy tomber dans un nouveau Dédale :
O Ciel ! qui vit jamais confusion égale !
Si j'écoute Daphnis, j'apprens qu'un feu puissant
La brûle pour Florame, & qu'un Pére y consent.
Si j'écoute Géraste, & luy donne Florame,
Et se plaint que Daphnis en rejette la flame :
Et si Florame est crû, ce Vieillard aujoutd'huy
Dispose de Daphnis pour un autre que luy.
Sous un tel embarras je me trouve accablée,
Eux ou moy nous avons la cervelle troublée,
Si ce n'est qu'à dessein ils se soient concertez,
Pour me faire enrager par ces diversitez.
Mon foible esprit s'y perd, & n'y peut rien comprendre ;
Pour en venir à bout il me les faut surprendre,
Et quand ils se verront, écouter leurs discours,
Pour apprendre par là le fond de ces détours.
Voici mon vieux Rêveur. Fuyons de sa présence,
Qu'il ne m'embroüille encor de quelque confidence :
De crainte que j'en ay d'ici je me bannis,
Tant qu'avec luy je voie, ou Florame, ou Daphnis.

SCENE V.

GERASTE, POLEMON.

POLEMON.

J'Ay grand regret, Monsieur, que la foy qui vous lie
Empêche que chez vous mon Neveu ne s'allie,
Et que son feu m'emploie aux offres qu'il vous fait,
Lorsqu'il n'est plus en vous d'en accepter l'effet.

GERASTE.

C'est un rare trésor que mon malheur me vole,
Et si l'honneur souffroit un manque de parole,
L'avantageux parti que vous me présentez
Me verroit aussi-tôt prêt à ses volontez.

POLEMON.

Mais si quelque hazard rompoit cette alliance.

GERASTE.

N'ayez lors, je vous prie, aucune défiance;
Je m'en tiendrois heureux, & ma foy vous répond,
Que Daphnis sans tarder épouse Clarimond.

POLEMON.

Adieu, faites état de mon humble service.

GERASTE.

Et vous pareillement d'un cœur sans artifice.

SCENE VI.

CELIE, GERASTE.

CELIE.

De sorte qu'à mes yeux vôtre foy luy répond.
Que Daphnis sans tarder épouse Clarimond.

GERASTE.

Cette vaine promesse en un cas impossible
Adoucit un refus, & le rend moins sensible!
C'est ainsi qu'on oblige un homme à peu de frais.

CELIE.

Ajoûter l'impudence à vos perfides traits!
Il vous faudroit du charme au lieu de cette ruse,
Pour me persuader que qui promet refuse.

GERASTE.

J'ay promis, & tiendrois ce que j'ay protesté,
Si Florame rompoit le concert arrêté.
Pour Daphnis, c'est en vain qu'elle fait la rebelle,
J'en viendrai trop à bout.

CELIE.

Impudence nouvelle !
Florame, que Daphnis fait maître de ſon cœur,
De vôtre ſeul caprice accuſe la rigueur,
Et je ſçay que ſans vous leur mutuelle flame
Uniroit deux Amans qui n'ont déja qu'une ame.
Vous m'oſez cependant effrontément conter
Que Daphnis ſur ce point aime à vous réſiſter :
Vous m'en aviez promis une toute autre iſſuë,
J'en ay porté parole aprés l'avoir reçûë.
Qu'avois-je contre vous, ou fait, ou projetté,
Pour me faire tremper en vôtre lâcheté ?
Ne pouviez-vous trahir que par mon entremiſe ;
Aviſez, il y va de plus que de Floriſe :
Ne vous eſtimez pas quitte pour la quitter,
Ni que de cette ſorte on ſe laiſſe affronter.

GERASTE.

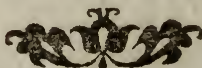
Me prens-tu donc pour homme à manquer de parole,
En faveur d'un caprice où s'obſtine une folle ?
Va, fais venir Florame, à ſes yeux tu verras
Que pour luy mon pouvoir ne s'épargnera pas,
Que je maltraiterai Daphnis en ſa preſence,
D'avoir pour ſon amour ſi peu de complaiſance :
Qu'il vienne ſeulement voir un Pére irrité,
Et joindre ſa priére à mon autorité ;
Et lors, ſoit que Daphnis y réſiſte ou conſente,
Croy que ma volonté ſera la plus puiſſante.

CELIE.

Croyez que nous tromper ce n'eſt pas vôtre mieux.

GERASTE.

Me foudroye en ce cas la colére des Cieux,



SCENE VII.

GERASTE, DAPHNIS.

GERASTE *seul.*

GEraste, sur le champ il te falloit contraindre
Celle que ta pitié ne pouvoit oüir plaindre :
Tu n'as pû refuser du temps à ses douleurs,
Ton cœur s'attendrissoit de voir couler ses pleurs,
Et pour avoir usé trop peu de ta puissance,
On t'impute à forfait sa desobéïssance.
Un traitement trop doux te fait croire sans foy.

Daphnis vient.

Faudra-t-il que de vous je reçoive la loy,
Et que l'aveuglement d'un amour obstinée
Contre ma volonté regle vôtre hymenée ?
Mon extrême indulgence a donné par malheur
A vos rebellions quelque foible couleur,
Et pour quelque moment que vos feux m'ont sçû plaire
Vous pensez avoir droit de braver ma colére ;
Mais sçachez qu'il falloit, ingrate, en vos amours,
On ne m'obeïr point, ou m'obéïr toûjours.

DAPHNIS.

Si dans mes premiers feux je vous semble obstinée,
C'est l'effet de ma foy sous vôtre aveu donnée.
Quoique mette en avant vôtre injuste couroux,
Je ne veux opposer à vous-même que vous.
Vôtre permission doit être irrévocable,
Devenez seulement à vous-même semblable.
Il vous falloit, Monsieur, vous-même à mes amours
Ou ne consentir point, ou consentir toûjours :
Je choisirai la mort plûtôt que le parjure,
M'y voulant obliger vous vous faites injure :
Ne veüillez point combattre ainsi hors de saison,
Vôtre vouloir, ma foy, mes pleurs, & la raison.
Que vous a fait Daphnis ? que vous a fait Florame,

Que pour lui vous vouliez que j'éteigne ma flame ?

GERASTE.

Mais que vous a-t-il fait, que pour lui seulement
Vous vous rendiez rebelle à mon commandement ?
Ma foy n'est-elle rien au dessus de la vôtre ?
Vous vous donnez à l'un, ma foy vous donne à l'autre:
Qui le doit emporter, ou de vous, ou de moy,
Et qui doit de nous deux plûtôt manquer de foy ?
Quand vous en manquerez mon vouloir vous excuse.
Mais à trop raisonner moy-même je m'abuse,
Il n'est point de raison valable entre nous deux,
Et pour toute raison il suffit que je veux.

DAPHNIS.

Un parjure jamais ne devient légitime,
Uue excuse ne peut justifier un crime :
Malgré vos changemens mon esprit resolu
Croit suffire à mes feux que vous ayez voulu.

SCENE VIII.

GERASTE, DAPHNIS, FLORAME, CELIE, AMARANTE.

DAPHNIS.

VOici ce cher Amant qui me tient engagée,
A qui sous vôtre aveu ma foy s'est obligée.
Changez de volonté pour un objet nouveau,
Daphnis épousera Florame, ou le tombeau.

GERASTE.

Que vois-je ici, bons Dieux ?

DAPHNIS.

Mon amour, ma constance.

GERASTE.

Et surquoy donc fonder ta desobeïssance ?
Quel envieux Démon, & quel charme assez fort
Faisoit entrechoquer deux volontez d'accord ?
C'est lui que tu chéris, & que je te destine ;

Et ta rebellion dans un refus s'obstine !

FLORAME.

Appellez-vous refus, de me donner sa foy
Quand vôtre volonté se déclara pour moy ?
Et cette volonté pour un autre tournée,
Vous peut-elle obéir aprés la foy donnée ?

GERASTE.

C'est pour vous que je change, & pour vous seulement
Je veux qu'elle renonce à son premier Amant :
Lorsque je consentis à sa secrette flame,
C'étoit pour Clarimond qui possedoit son ame ;
Amarante du moins me l'avoit dit ainsi.

DAPHNIS.

Amarante, approchez, que tout soit éclairci :
Une telle imposture est-elle pardonnable ?

AMARANTE.

Mon amour pour Florame en est le seul coupable ;
Mon esprit l'adoroit, & vous étonnez-vous
S'il devint inventif puisqu'il étoit jaloux ?

GERASTE.

Et par-là tu voulois. . .

AMARANTE.

Que vôtre ame déçûë
Donnât à Clarimond une si bonne issuë,
Que Florame frustré de l'objet de ses vœux,
Fût réduit desormais à seconder mes feux.

FLORAME.

Pardonnez-luy, Monsieur ; & vous, daignez, Madame,
Justifier son feu par vôtre propre flame :
Si vous m'aimez encor, vos devez estimer
Qu'on ne peut faire un crime à force de m'aimer.

DAPHNIS.

Si je t'aime, Florame ? ah ! ce doute m'offense ;
D'Amarante avec toy je prendrai la défense.

GERASTE.

Et moy, dans ce pardon je vous veux prévenir :
Vôtre hymen aussi-bien sçaura trop la punir.

DAPHNIS.

Qu'un nom tû par hazard nous a donné de peine !

CELIE.

Mais que sçû maintenant il rend sa ruse vaine,
Et donne un prompt succés à vos contentemens !

FLORAME *à Géraste.*

Vous de qui je les tiens. . .

GERASTE.

Tréve de complimens,
Ils nous empêcheroient de parler de Florise.

FLORAME.

Il n'en faut point parler, elle vous est acquise.

GERASTE.

Allons donc la trouver ; que cet échange heureux
Comble d'aise à son tour un Vieillard amoureux.

DAPHNIS.

Quoy ! je ne sçavois rien d'une telle partie ?

FLORAME.

Je pense toutefois vous avoir avertie,
Qu'un grand effet d'amour, avant qu'il fût longtems,
Vous rendroit étonnée, & nos desirs contens.
Mais differez, Monsieur, une telle visite :
Mon feu ne souffre point que si-tôt je la quitte,
Et d'ailleurs, je sçay trop que la loy du devoir
Veut que je sois chez nous pour vous y recevoir.

GERASTE *à Célie.*

Va donc luy témoigner le desir qui me presse.

FLORAME.

Plutôt fais la venir saluer ma Maîtresse :
Ainsi tout à la fois nous verrons satisfaits,
Vos feux & mon devoir, ma flame & vos souhaits.

GERASTE.

Je dois être honteux d'attendre qu'elle vienne.

CELIE.

Attendez-la, Monsieur, & qu'à cela ne tienne,
Je cours executer cette commission.

GERASTE.

Le temps en sera long à mon affection.

FLORAME.

Toûjours l'impatience à l'amour est mêlée.

GERASTE.

Allons dans le jardin faire deux tours d'allée,
Afin que cet ennui que j'en pourrai ſentir,
Parmi vôtre entretien trouve à ſe divertir.

SCENE IX.

AMARANTE.

JE le perds donc, l'ingrat, ſans que mon artifice
Ait tiré de ſes maux aucun ſoulagement;
Sans que pas un effet ait ſuivi ma malice,
Où ma confuſion n'égalât ſon tourment.

Pour agréer ailleurs, il tâchoit à me plaire,
Un amour dans la bouche, un autre dans le ſein;
J'ay ſervi de prétexte à ſon feu teméraire,
Et je n'ay pû ſervir d'obſtacle à ſon deſſein.

Daphnis me le ravit, non par ſon beau viſage,
Non par ſon bel eſprit, ou ſes doux entretiens,
Non que ſur moy ſa race ait aucun avantage,
Mais par le ſeul éclat qui ſort d'un peu de biens.

Filles, que la nature a ſi mal partagées,
Vous devez préſumer fort peu de vos attraits.
Quelque charmans qu'ils ſoient, vous êtes négligées,
A moins que la fortune en rehauſſe les traits.

Mais encor que Daphnis eût captivé Florame,
Le moyen qu'inégal il en fut poſſeſſeur?
Deſtins, pour rendre aiſé le ſuccés de ſa flame,
Falloit-il qu'un vieux foû fût épris de ſa Sœur?

Pour tromper mon attente, & me faire un ſupplice,
Deux fois l'ordre commun ſe renverſe en un jour,
Un jeune Amant s'attache aux loix de l'avarice,
Et ce Vieillard pour lui ſuit celles de l'amour.

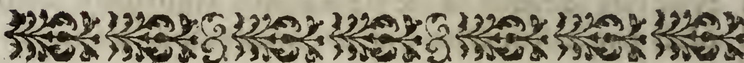
Un discours amoureux n'est qu'une fausse amorce;
Et Théante & Florame ont feint pour moy des feux:
L'un m'échape de gré, comme l'autre de force,
J'ay quitté l'un pour l'autre, & je les perds tous deux.

Mon cœur n'a point d'espoir dont je ne sois séduite;
Si je prend quelque peine, un autre en a les fruits,
Et dans le triste êtat où le Ciel m'a réduite,
Je ne sens que douleurs, & ne prévois qu'ennuis.

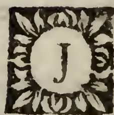
Vieillard, qui de ta Fille achetes une Femme,
Dont peut-être aussi-tôt tu seras mécontent,
Puisse le Ciel aux soins qui te vont ronger l'ame,
Dénier le repos du tombeau qui t'attend!

Puisse le noir chagrin de ton humeur jalouse
Me contraindre moy-même à déplorer ton sort,
Te faire un long trépas, & cette jeune Epouse
User toute sa vie à souhaiter ta mort.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



EXAMEN
DE LA SUIVANTE.



E ne diray pas grand mal de cette Piéce, que je tiens assez réguliére, bien qu'elle ne soit pas sans taches. Le stile en est plus foible que celuy des autres. L'amour de Géraste, pour Florise n'est point marqué dans le premier Acte, & ainsi la Protase comprend la premiére Scéne du second, où il se presente avec sa confidente Célie, sans qu'on les connoisse ni l'un ni l'autre. Cela ne seroit pas vicieux, s'il ne s'y pre-

ſentoit que comme Pere de Daphnis, & qu'il ne s'expliquât que ſur les interêts de ſa Fille : mais il en a de ſi notables pour luï qu'ils font le nœud & le dénouëment : ainſi c'eſt un défaut ſelon moy, qu'on ne le connoiſſe pas dés ce premier Acte. Il pourroit être encore ſouffert comme Célidan dans la Veuve, ſi Florame l'alloit voir pour le faire conſentir à ſon mariage avec ſa Fille, & que par occaſion il lui proposât celui de ſa Sœur pour lui-même; car alors ce ſeroit Florame qui l'introduiroit dans la Piéce, & il y ſeroit appellé par un Acteur agiſſant des le commencement. Clarimond qui ne paroît qu'au troiſiéme, eſt inſinué dés le premier, où Daphnis parle de l'amour qu'il a pour elle, & avoüe qu'elle ne le dédaigneroit pas s'il reſſembloit à Florame : Ce même Clarimond fait venir ſon oncle Polemon au cinquiéme, & ces deux Acteurs ſont ainſi exempts du défaut que je remarque en Géraſte. L'entretien de Daphnis au troiſiéme avec cet Amant dédaigné, a une affectation aſſez dangereuſe de ne dire que chacun un vers à la fois : cela ſort tout-à-fait du vray-ſemblable, puiſque naturellement on ne peut être ſi meſuré en ce qu'on s'entredit. Les exemples d'Euripide & de Senéque pourroient autoriſer cette affectation qu'ils pratiquent ſi ſouvent, & méme par diſcours généraux, qu'il ſemble que leurs Acteurs ne viennent quelquefois ſur la Scéce, que pour s'y battre à coups de Sentences; mais c'eſt une beauté qu'il ne leur faut pas envier : Elle eſt trop fardée pour donner un amour raiſonnable à ceux qui ont de bons yeux, & ne prend pas aſſez de ſoin de cacher l'artifice de ſes parures, comme l'ordonne Ariſtote.

Géraſte n'agit pas mal en vieillard amoureux, puiſqu'il ne traite l'amour que par tierce perſonne, qu'il ne prétend être conſiderable que par ſon bien, & qu'il ne ſe produit point aux yeux de ſa Maîtreſſe, de peur de lui donner du dégoût par ſa preſence. On peut douter s'il ne ſort point du caractere des Vieillards, en ce qu'étant naturellement avares, ils conſiderent

le bien plus que toute autre chose dans les mariages de leurs Enfans, & que celui-ci donne assez liberalement sa Fille à Florame malgré son peu de fortune, pourvû qu'il en obtienne sa Sœur. En cela j'ay suivi la peinture que fait Quintilien d'un vieux mari qui a épousé une jeune Femme, & n'ay point fait de scrupule de l'appliquer à un Vieillard qui se veut marier. Les termes en sont si beaux que je n'ose les gâter par ma traduction. *Genus infirmissimæ servitutis est senex maritus, & flagrantiùs uxoriæ charitatis ardorem frigidis concipimus affectibus.* C'est sur ces deux lignes que je me suis crû bien fondé à faire dire de ce bonhomme.

Que s'il pouvoit donner trois Daphnis pour Florise,
Il la tiendroit encor heureusement acquise.

Il peut naître encore une autre difficulté sur ce que Theante & Amarante forment chacun un dessein pour traverser les amours de Florame & de Daphnis, & qu'ainsi ce sont deux intrigues qui rompent l'unité d'action : A quoy je répons premiérement, que ces deux desseins formez en même temps, & continuez tous deux jusqu'au bout, font une concurrence qui n'empêche pas cette unité, ce qui ne seroit pas, si aprés celui de Theante avorté, Amarante en formoit un nouveau de sa part : En second lieu, que ces deux desseins ont une espece d'unité entr'eux, en ce que tous deux sont fondez sur l'amour que Clarimond a pour Daphnis, qui sert de prétexte à l'un & à l'autre ; & enfin que de ces deux desseins il n'y en a qu'un qui fasse effet, l'autre se détruisant de soy-même, & qu'ainsi la fourbe d'Amarante est le seul véritable nœud de cette Comedie, où le dessein de Theante ne sert qu'à un agréable Episode de deux honnêtes gens qui joüent tour à tour un poltron, & le tournent en ridicule.

Il y avoit ici un aussi beau jeu pour les *A parte* qu'en la Veuve ; mais j'y en fais voir la même aversion, avec cet avantage, qu'une seule Scene qui ouvre le Theatre donne ici l'intelligence du sens caché

de ce que disent mes Acteurs, & qu'en l'autre j'en employe quatre ou cinq pour l'éclaircir.

L'unité de lieu est assez exactement gardée en cette Comédie, avec ce passedroit toutefois dont j'ay déja parlé, que tout ce que dit Daphnis à sa porte, ou en la ruë, seroit mieux dit dans sa chambre, où les Scénes qui se font sans elle & sans Amarante, ne peuvent se placer. C'est ce qui m'oblige à la faire sortir au dehors, afin qu'il y puisse avoir, & unité de lieu entiére, & liaison de Scéne perpetuelle dans la Piéce, ce qui ne pourroit être si elle parloit dans sa chambre, & les autres dans la ruë.

J'ay déja dit que je tiens impossible de choisir une Place publique pour le lieu de la Scéne, que cet inconvenient n'arrive; j'en parlerai encore plus au long quand je m'expliquerai sur l'unité de lieu. J'ay dit que la liaison de Scénes est ici perpétuelle, & j'y en ay mis de deux sortes, de présence & de vûë. Quelquesuns ne veulent pas que quand un Acteur sort du Théatre pour n'être point vû de celuy qui y vient, cela fasse une liaison: mais je ne puis être de leur avis sur ce point; & tiens que c'en est une suffisante, quand l'Acteur qui entre sur le Théatre voit celui qui en sort, ou que celui qui sort voit celui qui entre; soit qu'il le cherche, soit qu'il le fuïe, soit qu'il le voïe simplement sans avoir interêt à le chercher, ni à le fuïr. Aussi j'appelle en général une liaison de vûë, ce qu'ils nomment une liaison de recherche. J'avoüe que cette liaison est beaucoup plus imparfaite que celle de présence & de discours, qui se fait lorsqu'un Acteur ne sort point du Théatre sans y laisser un autre à qui il ait parlé; & dans mes derniers Ouvrages je me suis arrêté à celle-cy sans me servir de l'autre: mais enfin je croy qu'on s'en peut contenter, & je la préfererois de beaucoup à celle qu'on appelle liaison de bruit, qui ne me semble pas supportable, s'il n'y a de tres justes & tres-importantes occasions qui obligent un Acteur à sortir du Théatre, quand il en entend; car d'y venir simplement par curiosité, pour sçavoir ce que

veut dire ce bruit, c'eſt une ſi foible liaiſon, que je ne conſeillerois jamais perſonne de s'en ſervir.

La durée de l'action ne paſſeroit point en cette Comédie celle de la repreſentation, ſi l'heure du dîner n'y réparoit point les deux premiers Actes : Le reſte n'emporte que ce temps-là, & je n'aurois pû luy en donner davantage, que mes Acteurs n'euſſent le loiſir de s'éclaircir ; ce qui les broüille n'étant qu'un malentendu, qui ne peut ſubſiſter qu'autant que Géraſte, Florame & Daphnis ne ſe trouvent point tous trois enſemble. Je n'oſe dire que je m'y ſuis aſſervi à faire les Actes ſi égaux, qu'aucun n'a pas un vers plus que l'autre, c'eſt une affectation qui ne fait aucune beauté. Il faut à la verité les rendre les plus égaux qu'il ſe peut ; mail il n'eſt pas beſoin de cette exactitude. Il ſuffit qu'il n'y ait point d'inégalité notable qui fatigue l'attention de l'Auditeur en quelques-uns, & ne la rempliſſe pas dans les autres.



LA PLACE ROYALE,

COMEDIE.



ACTEURS.

ALIDOR, Amant d'Angelique.

CLEANDRE, Ami d'Alidor.

DORASTE, Amoureux d'Angelique.

LISIS, Amoureux de Philis.

ANGELIQUE, Maîtreſſe d'Alidor & de Doraſte

PHILIS, Sœur de Doraſte.

POLIMAS, Domeſtique d'Alidor.

LICANTE, Domeſtique de Doraſte.

La Scéne eſt à Paris dans la Place Royale.



LA PLACE ROYALE, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, PHILIS.

ANGELIQUE.

TOn Frére, je l'avouë, a beaucoup de mérite;
Mais souffres qu'envers luy cet éloge m'acquitte,
Et ne m'entretiens plus des feux qu'il a pour moy.

PHILIS.

C'est me vouloir prescrire une trop dure loy.
Puis-je, sans étouffer la voix de la nature,
Dénier mon secours aux tourmens qu'il endure?
Quoy? tu m'aimes, il meurt, & tu peux le guérir,
Et sans t'importuner je le verrois périr!
Ne me diras-tu point que j'ay tort de le plaindre?

ANGELIQUE.

C'est un mal bien leger qu'un feu qu'on peut éteindre.

PHILIS.

Je ſçay qu'il le devroit, mais avec tant d'appas,
Le moyen qu'il te voye, & ne t'adore pas ?
Ses yeux ne ſouffrent point que ſon cœur ſoit de glace,
On ne pourroit auſſi m'y réſoudre en ſa place,
Et tes regards ſur moy plus forts que tes mépris
Te ſçauroient conſerver ce que tu m'aurois pris.

ANGELIQUE.

S'il veut garder encor cette humeur obſtinée,
Je puis bien m'empêcher d'en être importunée.
Feindre un peu de migraine, oú me faire celer,
C'eſt un moyen bien court de ne luy plus parler ;
Mais ce qui m'en déplaît & qui me deſeſpére,
C'eſt de perdre la Sœur pour éviter le Frére,
Et me violenter à fuïr ton entretien,
Puiſque te voir encor c'eſt m'expoſer au ſien.
Du moins, s'il faut quitter cette douce pratique,
Ne mets point en oubli l'amitié d'Angelique,
Et croy que ſes effets auront leur premier cours,
Auſſi-tôt que ton Frere aura d'autres amours.

PHILIS.

Tu vis d'un air étrange, & preſque inſupportable.

ANGELIQUE.

Que toy-même pourtant dois trouver équitable ;
Mais la raiſon ſur toy ne ſçauroit l'emporter,
Dans l'interêt d'un Frére on ne peut l'écouter.

PHILIS.

Et par quelle raiſon négliger ſon martyre ?

ANGELIQUE.

Vois-tu, j'aime Alidor, & c'eſt aſſez te dire :
Le reſte des Mortels pourroit m'offrir des vœux,
Je ſuis aveugle, ſourde, inſenſible pour eux.
La pitié de leurs maux ne peut toucher mon ame
Que par des ſentimens dérobez à ma flame.
On ne doit point avoir des Amans par quartier,
Alidor a mon cœur, & l'aura tout entier ;
En aimer deux, c'eſt être à tous deux infidelle.

PHILIS.

Qu'Alidor ſeul te rende à tout autre cruelle !

C'eſt avoir pour le reſte un cœur trop endurci.

ANGELIQUE.

Pour aimer comme il faut, il faut aimer ainſi.

PHILIS.

Dans l'obſtination où je te voi réduite
J'admire ton amour, & ris de ta conduite :
Faſſe êtat qui voudra de ta felicité,
Je ne me pique point de cette vanité,
Et l'exemple d'autrui m'a trop fait reconnoître
Qu'au lieu d'un Serviteur c'eſt accepter un Maître.
Quand on n'en ſouffre qu'un, qu'on ne penſe qu'à lui,
Tous autres entretiens nous donnent de l'ennui,
Il nous faut du tout point vivre à ſa fantaiſie,
Souffrir de ſon humeur, craindre ſa jalouſie,
Et de peur que le temps n'emporte ſes ferveurs,
Le combler chaque jour de nouvelles faveurs.
Nôtre ame s'il s'éloigne, eſt chagrine, abatuë,
Sa mort nous deſeſpere, & ſon change nous tuë,
Et de quelque douceur que nos feux ſoient ſuivis,
On diſpoſe de nous ſans prendre nôtre avis :
C'eſt rarement qu'un Pére à nos goûts s'accommode,
Et lors, juge quel fruits on a de ta methode.
Pour moi, j'aime un chacun, & ſans rien négliger
Le premier qui m'en conte a dequoy m'engager :
Ainſi tout contribuë à ma bonne fortune,
Tout le monde me plaît, & rien ne m'importune :
De mille que je rends l'un de l'autre jaloux,
Mon cœur n'eſt à pas un, & ſe promet à tous :
Ainſi tous à l'envi s'efforcent à me plaire,
Tous vivent d'eſperance, & briguent leur ſalaire :
L'éloignement d'aucun ne ſçauroit m'affliger,
Mille encore preſens m'empêchent d'y ſonger ;
Je n'en crains point la mort, je n'en crains point le change,
Un monde m'en conſole auſſi-tôt, ou m'en vange :
Le moïen que de tant, & de ſi differens,
Quelqu'un n'ait aſſez d'heur pour plaire à mes Parens ?
Et ſi quelque inconnu m'obtient d'eux pour Maîtreſſe,
Ne croi pas que j'en tombe en profonde triſteſſe,

Il aura quelques traits de tant que je chéris,
Et je puis avec joye accepter tous Maris.

ANGELIQUE.

Voila fort plaiſamment tailler cette matiére,
Et donner à ta langue une libre carriére :
Ce grand flux de raiſons dont tu viens m'attaquer,
Eſt bon à faire rire, & non à pratiquer :
Simple tu ne ſçais pas ce que c'eſt que tu blâmes,
Et ce qu'à de douceurs l'union de deux ames :
Tu n'éprouvas jamais de quels contentemens
Se nourriſſent les feux des fidelles amans :
Qui peut en avoir mille en eſt plus eſtimée,
Mais qui les aime tous de pas un n'eſt aimée :
Elle voit leur amour ſoudain ſe diſſiper ;
Qui veut tout retenir laiſſe tout échaper.

PHILIS.

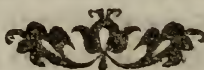
Défai-toi, défai-toi de tes fauſſes maximes,
Ou ſi ces vieux abus te ſemblent légitimes,
Si le ſeul Alidor te plaît deſſous les Cieux,
Conſerve-lui ton cœur, mais partage tes yeux :
De mon Frére par là ſoulage un peu les playes,
Accorde un faux reméde à des douleurs ſi vraïes;
Feins, déguiſe avec lui, trompe-le par pitié,
Ou du moins par vangeance & par inimitié.

ANGELIQUE.

Le beau prix qu'il auroit de m'avoir tant chérie,
Si je ne le payois que d'une tromperie !
Pour ſalaire des maux qu'il endure en m'aimant,
Il aura qu'avec lui je vivray franchement.

PHILIS.

Franchement, c'eſt-à-dire avec mille rudeſſes,
Le mépriſer, le fuïr, & par quelques adreſſes
Qu'il tâche d'adoucir . . . Quoy, me quitter ainſi,
Et ſans me dire adieu ! le ſujet ?



SCENE II.

DORASTE, PHILIS.

DORASTE.

Le voici,
Ma Sœur, ne cherche plus une chose trouvée
Sa fuite n'est l'effet que de mon arrivée,
Ma présence le chasse, & son muet départ
A presque devancé son dédaigneux regard.

PHILIS.

Juge par là quels fruits produit mon entreprise,
Je m'acquitte des mieux de la charge commise,
Je te fais plus parfait mille fois que tu n'es,
Ton feu ne peut aller au point où je le mets,
J'invente des raisons à combattre sa haine,
Je blâme, flate, prie, & perds toûjours ma peine,
En grand péril d'y perdre encor son amitié,
Et d'être en tes malheurs avec toy de moitié.

DORASTE.

Ah! tu ris de mes maux.

PHILIS.

Que veux-tu que je fasse?
Ry des miens, si jamais tu me vois en ta place:
Que serviroient mes pleurs? veux-tu qu'à tes tourmens,
J'ajoûte la pitié de mes ressentimens?
Aprés mille mépris qu'a reçus ta folie,
Tu n'es que trop chargé de ta mélancolie,
Si j'y joignois la mienne, elle t'accableroit,
Et de mon déplaisir le tien redoubleroit:
Contraindre mon humeur me seroit un supplice,
Qui me rendroit moins propre à te faire service:
Vois-tu, par tous moïens je te veux soulager,
Mais j'ay bien plus d'esprit que de m'en affliger:
Il n'est point de douleur si forte en un courage

Qui ne perde ſa force auprés de mon viſage :
C'eſt toûjours de tes maux autant de rabatu :
Confeſſe, ont-ils encor le pouvoir qu'ils ont eu ?
Ne ſens-tu point déja ton ame un peu plus gaye ?

DORASTE.

Tu me forces à rire en dépit que j'en aye,
Je ſouffre tout de toy, mais à condition
D'employer tous tes ſoins à mon affection :
Di-moi par quelle ruſe il faut...

PHILIS.

Rentrons, mon Frére,
Un de mes Amans vient qui pourroit nous diſtraire.

SCENE III.

CLEANDRE.

Que je dois bien faire pitié,
De ſouffrir les rigueurs d'un ſort ſi tyrannique !
J'ayme Alidor, j'aime Angelique,
Mais l'amour céde à l'amitié,
Et jamais on n'a veu ſous les loix d'une Belle
D'Amant ſi malheureux, ni d'ami ſi fidelle.

Ma bouche ignore mes deſirs,
Et de peur de ſe voir trahy par imprudence
Mon cœur n'a point de confidence
Avec mes yeux, ni mes ſoûpirs.
Tous mes vœux ſont muets, & l'ardeur de ma flame
S'enferme toute entiére au dedans de mon ame.
Je feins d'aimer en d'autres lieux,
Et pour en quelque ſorte alléger mon ſupplice,
Je porte du moins mon ſervice
A celle qu'elle aime le mieux.
Philis à qui j'en conte à beau faire la fine,
Son plus charmant appas, c'eſt d'être ſa Voiſine,
Eſclave d'un œil ſi puiſſant.

Juſque-là ſeulement me laiſſe aller ma chaîne,
Trop récompenſé dans ma peine
D'un de ſes regards en paſſant.
Je n'en veux à Philis que pour voir Angélique,
Et mon feu qui vient d'elle, auprés d'elle s'explique.

Ami, mieux aimé mille fois,
Faut-il pour m'accabler de douleurs infinies,
Que nos volontez ſoient unies,
Juſqu'à faire le même choix?
Viens queteller mon cœur d'avoir tant de foibleſſe,
Que de ſe laiſſer prendre au même œil qui te bleſſe.

Mais plûtôt voi te préferer
A celle que le tien préfere à tout le monde.
Et ton amitié ſans ſeconde
N'aura plus dequoy murmurer.
Ainſi je veux punir ma flame déloyale,
Ainſi...

SCENE IV.

ALIDOR, CLEANDRE.

ALIDOR.

Te rencontrer dans la place Royale,
Solitaire, & ſi prés de ta douce priſon,
Montre bien que Philis n'eſt pas à la maiſon.

CLEANDRE.

Mais voir de ce côté ta démarche avancée,
Montre bien qu'Angélique eſt fort dans ta penſée.

ALIDOR.

Hélas! c'eſt mon malheur; ſon objet trop charmant,
Quoy que je puiſſe faire, y regne abſolument.

CLEANDRE.

De ce pouvoir peut-être elle uſe en inhumaine?

ALIDOR.

Rien moins, & c'eſt par là que redouble ma peine.
Ce n'eſt qu'en m'aimant trop qu'elle me fait mourir,
Un moment de froideur, & je pourrois guérir:
Une mauvaiſe œillade, un peu de jalouſie,
Et j'en aurois ſoudain paſſé ma fantaiſie:
Mais las! elle eſt parfaite, & ſa perfection
N'approche point encor de mon affection:
Point de refus pour moy, point d'heures inégales,
Accablé de faveurs à mon repos fatales,
Si-tôt qu'elle voit jour à d'innocens plaiſirs,
Je vois qu'elle devine & préviens mes déſirs;
Et ſi j'ay des Rivaux, ſa dédaigneuſe veuë
Les deſeſpére autant que ſon ardeur me tuë.

CLEANDRE.

Vit-on jamais Amant de la ſorte enflamé,
Qui ſe tînt malheureux pour être trop aimé?

ALIDOR.

Contes-tu mon eſprit entre les ordinaires?
Penſes-tu qu'il s'arrête aux ſentimens vulgaires?
Les régles que je ſuis ont un air tout divers:
Je veux la liberté dans le milieu des fers:
Il ne faut point ſervir d'objet qui nous poſſéde,
Il ne faut point nourrir d'amour qui ne nous céde,
Je le haï s'il me force, & quand j'aime, je veux
Que de ma volonté dépendent tous mes vœux,
Que mon feu m'obéïſſe au lieu de me contraindre,
Que je puiſſe à mon gré l'enflamer & l'éteindre,
Et toûjours en état de diſpoſer de moy,
Donner quand il me plaît, & retirer ma foi:
Pour vivre de la ſorte Angélique eſt trop belle,
Mes penſers ne ſçauroient m'entretenir que d'elle;
Je ſens de ſes regards mes plaiſirs ſe borner,
Mes pas d'autre côté n'oſeroient ſe tourner,
Et de tous mes ſoucis la liberté bannie
Me ſoûmet en eſclave à trop de tirannie:
J'ay honte de ſouffrir les maux dont je me plains,
Et d'éprouver ſes yeux plus forts que mes deſſeins:
Je n'ay que trop langui ſous de ſi rudes gênes,

A toi

A tel prix que ce ſoit il faut rompre mes chaînes,
De crainte qu'un himen m'en ôtant le pouvoir,
Fît d'un amour par force un amour par devoir.

CLEANDRE.

Crains-tu de poſſeder un Objet qui te charme ?

ALIDOR.

Ne parle point d'un nœud dont le ſeul nom m'alarme :
J'idolatre Angélique, elle eſt belle aujourd'huy,
Mais ſa beauté peut-elle autant durer que lui,
Et pour peu qu'elle dure aucun me peut-il dire
Si je pourray l'aimer juſqu'à ce qu'elle expire ?
Du temps qui change tout les révolutions
Ne changent-elles pas nos réſolutions ?
Eſt-ce une humeur égale & ferme que la nôtre ?
N'a-t'on point d'autres goûts en un âge qu'en l'autre ?
Juge alors le tourment que c'eſt d'être attaché,
Et de ne pouvoir rompre un ſi fâcheux marché.
Cependant Angélique, à force de me plaire,
Me flate doucement de l'eſpoir du contraire,
Et ſi d'autre façon je ne me ſçay garder,
Je ſens que ſes attraits m'en vont perſuader :
Mais puiſque ſon amour me donne tant de peine,
Je la veux offenſer pour m'acquérir ſa haine,
Et mériter enfin un doux commandement
Qui prononce l'arrêt de mon banniſſement.
Ce reméde eſt cruel, mais pourtant néceſſaire,
Puiſqu'elle me plaît trop, il me faut lui déplaire ;
Tant que j'aurai chez elle encor le moindre accés,
Mes deſſeins de guérir n'auront point de ſuccés.

CLEANDRE.

Etrange humeur d'amant !

ALIDOR.

Etrange, mais utile,
Je me procure un mal pour en éviter mille.

CLEANDRE.

Tu ne prévois donc pas ce qui t'attend de maux,
Quand un Rival aura le fruit de tes travaux ?
Pour ſe vanger de toi, cette belle offenſée
Sous les loix d'un mari ſera bien tôt paſſée,

Et lors, que de ſoûpirs & de pleurs répandus
Ne te rendront aucun de tant de biens perdus !

ALIDOR.

Dis mieux, que pour rentrer dans mon indifférence
Je perdray mon amour avec mon eſpérance,
Et qui trouvant alors ſujet d'averſion,
Ma liberté naîtra de ma punition.

CLEANDRE.

Aprés cette aſſurance, ami, je me déclare.
Amoureux dés long-temps d'une Beauté ſi rare,
Toi ſeul de la ſervir me pouvois empêcher,
Et je n'aimois Philis que pour m'en approcher :
Souffre donc maintenant que pour mon allégeance
Je prenne, ſi je puis, le temps de ſa vangeance;
Que des reſſentimens qu'elle aura contre toi
Je tire un avantage en lui portant ma foi,
Et que cette colére en ſon ame conçûë
Puiſſe de mes deſirs faciliter l'iſſuë.

ALIDOR.

Si ce joug inhumain, ce paſſage trompeur,
Ce ſupplice éternel ne te fait point de peur,
A moi ne tiendra pas que la Beauté que j'aime
Ne me quitte bien-tôt pour un autre moi-même.
Tu portes en bon lieu tes deſirs amoureux,
Mais ſonge que l'himen fait bien des malheureux.

CLEANDRE.

J'en veux bien faire eſſai, mais d'ailleurs, quand j'y penſe,
Peut-être ſeulement le nom d'Epoux t'offenſe,
Et tu voudrois qu'un autre. . .

ALIDOR.

Ami, que me dis-tu ?
Connois mieux Angélique, & ſa haute vertu,
Et ſçache qu'une Fille a beau toucher mon ame,
Je ne la connois plus dés l'heure qu'elle eſt Femme,
De mille qu'autrefois tu m'as veu careſſer,
En pas une un mari pourroit-il s'offenſer ?
J'évite l'apparence autant comme le crime,
Je fuis un compliment qui ſemble illégitime

Et le jeu m'en déplaît, quand on fait à tous coups
Causer un médisant, & rêver un jaloux.
Encor que dans mon feu mon cœur ne s'intéresse,
Je veux pouvoir prétendre où ma bouche l'adresse :
Et garder, si je puis, parmi ces fictions,
Un renom aussi pur que mes intentions :
Ami, soupçon à part, & sans plus de replique,
Si tu veux en ma place être aimé d'Angélique,
Allons tout de ce pas ensemble imaginer
Les moïens de la perdre, & de te la donner,
Et quelle invention sera la plus aisée.

CLEANDRE.

Allons, ce que j'ai dit n'étoit que par risée.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, POLIMAS.

ANGELIQUE *tenant une lettre ouverte.*

DE cette trahison ton Maître est donc l'auteur ?

POLIMAS.

Assez imprudemment il m'en fait le porteur.
Comme il se rend par là digne qu'on le prévienne,
Je veux bien en faire une en haine de la sienne,
Et mon devoir mal propre à de si lâches coups
Manque aussi-tôt vers lui, que son amour vers vous.

ANGELIQUE.

Contre ce que je vois le mien encor s'obstine :

Qu'Alidor ait écrit cette lettre à Clarine,
Et qu'ainſi d'Angélique il ſe voulût joüer!

POLIMAS.

Il n'aura pas le front de le deſavoüer:
Oppoſez-lui ces traits, battez-le de ſes armes,
Pour s'en pouvoir défendre il luy faudroit des charmes.
Mais ſur tout cachez-lui ce que je fais pour vous,
Et ne m'expoſez point aux traits de ſon couroux;
Que je vous puiſſe encor trahir ſon artifice,
Et pour mieux vous ſervir reſter à ſon ſervice.

ANGELIQUE.

Rien ne m'échapera qui te puiſſe toucher,
Je ſçais ce qu'il faut dire, & ce qu'il faut cacher.

POLIMAS.

Feignez d'avoir reçu ce billet de Clarine,
Et que...

ANGELIQUE.

Ne m'inſtruis point, & va, qu'il ne devine.

POLIMAS.

Mais...

ANGELIQUE.

Ne replique plus, & va-t'en.

POLIMAS.

J'obéïs.

ANGELIQUE *ſeule.*

Mes feux, il eſt donc vray que l'on vous a trahis,
Et ceux dont Alidor montroit ſon ame atteinte,
Ne ſont plus que fumée, ou n'étoient qu'une feinte!
Que la foy des amans eſt un gage pipeur!
Que leurs ſermens ſont vains, & nôtre eſpoir trompeur!
Qu'on eſt peu dans leur cœur pour être dans leur bouche,
Et que malaiſément on ſçait ce qui les touche!
Mais voici l'infidelle. Ah, qu'il ſe contraint bien!



SCENE II.

ALIDOR, ANGELIQUE.

ALIDOR.

PUis-je avoir un moment de ton cher entretien ?
Mais j'appelle un moment de même qu'une année
Passe entre deux amans pour moins qu'une journée ?

ANGELIQUE.

Avec de tels discours oses tu m'aborder,
Perfide, & sans rougir peux-tu me regarder ?
As-tu crû que le Ciel consentît à ma perte,
Jusqu'à souffrir encor ta lâcheté couverte ?
Apprens, perfide, apprens que je suis hors d'erreur.
Tes yeux ne me sont plus que des objets d'horreur,
Je ne suis plus charmée, & mon ame plus saine
N'eut jamais tant d'amour qu'elle a pour toi de haine.

ALIDOR.

Voilà me recevoir avec des complimens,
Qui seroient pour tout autre un peu moins que char-
Quel en est le sujet? [mans.

ANGELIQUE.

Le sujet ! lis, parjure,
Et puis, accuse-moi de te faire une injure.

ALIDOR *lit la lettre entre les mains d'Angelique.*

LETTRE SUPPOSE'E D'ALIDOR. à Clarine.

CLarine, je suis tout à vous,
Ma liberté vous rend les armes,
Angélique n'a point de charmes
Pour me défendre de vos coups,
Ce n'est qu'une idole mouvante,

Ses yeux sont sans vigueur, sa bouche sans appas,
Alors que je l'aimay je ne la connus pas,
Et de quelques attraits que le Monde vous vante,
Vous devez mes affections
Autant à ses défauts qu'à vos perfections.

ANGELIQUE.

Et bien ta perfidie est-elle en évidence?

ALIDOR.

Est-ce là tant dequoy?

ANGELIQUE.

Tant dequoy! l'impudence!
Aprés mille sermens il me manque de foy,
Et me demande encor si c'est-là tant dequoy!
Change si tu le veux, je n'y perds qu'un volage,
Mais en m'abandonnant laisse en paix mon visage,
Oublie avec ta foy ce que j'ay de défauts,
N'étably point tes feux sur le peu que je vaux,
Fay que sans m'y mêler ton compliment s'explique,
Et ne le grossi point du mépris d'Angélique.

ALIDOR.

Deux mots de vérité vous mettent bien aux champs.

ANGELIQUE.

Ciel, tu ne punis point des hommes si méchans!
Ce traître vit encor, il me voit, il respire,
Il m'affronte, il l'avouë, il rit quand je soûpire.

ALIDOR.

Vraiment le Ciel a tort de ne vous pas donner,
Lors que vous tempêtez, sa foudre à gouverner:
Il devroit avec vous être d'intelligence.

Angélique déchire la lettre, & en jette les morceaux, & Alidor continuë.

Le digne & grand objet d'une haute vangeance!
Vous traitez du papier avec trop de rigueur.

ANGELIQUE.

Que n'en puis-je autant faire à ton perfide cœur.

ALIDOR.

Qui ne vous flate point puissamment vous irrite.
Pour dire franchement vôtre peu de mérite,
Commet-on des forfaits si grands & si nouveaux,

Qu'on doive tout à l'heure être mis en morceaux ?
Si ce crime autrement ne ſçauroit ſe remettre,

Il luy préſente aux yeux un miroir qu'elle porte à ſa ceinture.

Caſſez, ceci vous dit encor pis que ma lettre.

ANGELIQUE.

S'il me dit mes défauts autant ou plus que toy,
Déloyal, pour le moins il n'en dit rien qu'à moy ?
C'eſt dedans ſon criſtal que je les étudie,
Mais aprés il s'en taît, & moy j'y remédie.
Il m'en donne un avis ſans me les reprocher,
Et me les découvrant il m'aide à les cacher.

ALIDOR.

Vous êtes en colére, & vous dites des pointes !
Ne préſumiez-vous point que j'irois à mains jointes,
Les yeux enflez de pleurs, & le cœur de ſoûpirs,
Vous faire offre à genoux de mille repentirs ?
Que vous êtes à plaindre étant ſi fort déçûë !

ANGELIQUE.

Inſolent, ôte-toy pour jamais de ma veuë

ALIDOR.

Me défendre vos yeux aprés mon changement,
Appellez-vous cela du nom de châtiment ?
Ce n'eſt que me bannir du lieu de mon ſupplice,
Et ce commandement eſt ſi plein de juſtice,
Que bien que je renonce à vivre ſous vos loix;
Je vais vous obéïr pour la derniere fois.

SCENE III.

ANGELIQUE.

COmmandement honteux, où ton obéïſſance
N'eſt qu'un ſigne trop clair de mon peu de puiſſance,
Où ton banniſſement a pour toy des appas,
Et me devient cruel de ne te l'être pas :
A quoy ſe réſoudra deſormais ma colére,
Si ta punition te tient lieu de ſalaire ?

Que mon pouvoir me nuit ! & qu'il m'eſt cher vendu,
Voilà ce que me vaut d'avoir trop attendu :
Je devois prévenir ton outrageux caprice,
Mon bonheur dépendoit de te faire injuſtice,
Je chaſſe un fugitif avec trop de raiſon,
Et luy donne les champs quand il rompt ſa priſon.
Ah, que n'ay-je eu des bras à ſuivre mon courage !
Qu'il m'eût bien autrement réparé cet outrage !
Que j'euſſe retranché de ſes propos railleurs !
Le traître n'eût jamais porté ſon cœur ailleurs ;
Puiſqu'il m'étoit donné, je m'en fuſſe ſaiſie,
Et ſans prendre conſeil que de ma jalouſie,
Puiſqu'un autre portraït en efface le mien,
Cent coups auroient chaſſé ce voleur de mon bien.
Vains projets, vains diſcours, vaine & fauſſe allegeance !
Et mes bras & ſon cœur manquent à ma vangeance.
Ciel, qui m'en vois donner de ſi juſtes ſujets,
Donne-m'en des moyens, donne-m'en des objets :
Où me dois-je adreſſer ? qui doit porter ſa peine ?
Qui doit à ſon défaut m'éprouver inhumaine ?
De mille deſeſpoirs mon cœur eſt aſſailli,
Je ſuis ſeule punie, & je n'ai point failli.
Mais j'oſe faire au Ciel une injuſte querelle,
Je n'ay que trop failli d'aimer un infidelle,
De recevoir un traître, un ingrat ſous ma loy,
Et trouver du mérite en qui manquoit de foy :
Ciel, encor une fois écoute mon envie,
Ote-m'en la mémoire, ou le prive de vie;
Fais que de mon eſprit je puiſſe le bannir,
Ou ne l'avoir que mort dedans mon ſouvenir.
Que je m'anime en vain contre un Objet aimable.
Tout criminel qu'il eſt, il me ſemble adorable,
Et mes ſouhaits, qu'étouffe un ſoudain repentir,
En demandant ſa mort, n'y ſçauroient conſentir :
Reſtes impertinens d'une flame inſenſée,
Ennemis de mon heur, ſortez de ma penſée,
Ou ſi vous m'en peignez encore quelques traits,
Laiſſez-là ſes vertus, peignez-moy ſes forfaits.

SCENE IV.

ANGELIQUE. PHILIS.

ANGELIQUE.

Le croirois-tu, Philis ? Alidor m'abandonne.

PHILIS.

Pourquoy non ? je n'y vois rien du tout qui m'étonne,
Rien qui ne ſoit poſſible, & de plus, fort commun.
La conſtance eſt un bien qu'on ne voit en pas-un,
Tout change ſous les Cieux, mais par tout bon remede

ANGELIQUE.

Le Ciel n'en a point fait au mal qui me poſſede.

PHILIS.

Choiſi de mes Amans, ſans t'affliger ſi fort,
Et n'aprehende pas de me faire grand tort :
J'en pourrois au beſoin fournir toute la Ville,
Qu'il m'en demeureroit encor plus de deux mille.

ANGELIQUE.

Tu me ferois mourir avec de tels propos
Ah! laiſſe-moy plûtôt ſoûpirer en repos;
Ma Sœur.

PHILIS.

Ah, plût au Ciel que tu vouluſſes l'être!

ANGELIQUE.

Et quoi, tu ris encor ! c'eſt bien faire paroître ....

PHILIS.

Que je ne ſçaurois voir d'un viſage affligé
Ta cruauté punie, & mon frere vangé :
Aprés tout, je connois quelle eſt ta maladie;
Tu vois comme Alidor eſt plein de perfidie;
Mais je mets dans deux jours ma tête à l'abandon,
Au cas qu'un repentir no'btienne ſon pardon.

ANGELIQUE.

Aprés que cet ingrat me quitte pour Clarine ?

PHILIS.

De le garder long-temps elle n'a pas la mine,

Et j'estime si peu ces nouvelles amours,
Que je te plége encor son retour dans deux jours :
Et lors, ne pense pas, quoy que tu te proposes,
Que de tes volontez devant lui tu disposes,
Prépare tes dédains, arme-toy de rigueur,
Une larme, un soûpir te percera le cœur ;
Et je serai ravie alors de voir vos flames
Brûler mieux que devant, & rejoindre vos ames :
Mais j'en crains un succés à ta confusion :
Qui change une fois, change à toute occasion,
Et nous verrons toûjours, si Dieu le laisse vivre,
Un change, un repentir, un pardon s'entresuivre :
Ce dernier est souvent l'amorce d'un forfait,
Et l'on cesse de craindre un couroux sans effet.

ANGELIQUE.

Sa faute a trop d'excés pour être rémissible,
Ma Sœur je ne suis pas de la sorte insensible,
Et si je présumois que mon trop de bonté
Pût jamais se résoudre à cette lâcheté,
Qu'un si honteux pardon pût suivre cette offense
J'en préviendrois le coup, m'en ôtant la puissance.
Adieu, dans la colére où je suis aujourd'huy,
J'accepterois plûtôt un Barbare que lui.

SCENE V.

PHILIS, DORASTE.

PHILIS.

IL faut donc se hâter, qu'elle ne refroidisse.

Elle frape du pied à la porte de son logis, & fait sortir son Frére.

Frére, quelque Inconnu t'a fait un bon office.
Il ne tiendra qu'à toy d'être un second Médor,
On a fait qu'Angelique. . .

DORASTE.

Et bien ?

PHILIS.

Hait Alidor.

DORASTE,

Elle hait Alidor ! Angélique !

PHILIS.

Angelique.

DORASTE.

D'où lui vient cette humeur ? qui les a mis en pique ?

PHILIS.

Si tu prens bien ton temps, il y fait bon pour toy,
Va, ne t'amuſe point à ſçavoir le pourquoy :
Parle au Pére d'abord ; tu ſçais qu'il te ſouhaite,
Et s'il ne s'en dedit, tiens l'affaire pour faite.

DORASTE.

Bien qu'un ſi bon avis ne ſoit à mépriſer,
Je crains...

PHILIS.

Liſis m'aborde, & tu me veux cauſer ?
Entre chez Angelique, & pouſſe ta fortune.
Quand je vois un Amant un Frére m'importune.

SCENE VI.

LISIS, PHILIS.

LISIS.

COmme vous le chaſſez !

PHILIS.

Qu'eût-il fait avec nous ?
Mon entretien ſans lui te ſemblera plus doux,
Tu pourras t'expliquer avec moins de contrainte,
Me conter de quels feux tu te ſens l'ame atteinte,
Et ce que tu croiras propre à te ſoulager.
Regarde maintenant ſi je ſçay t'obliger.

LISIS.

Cette obligation ſeroit bien plus extrême,

Si vous vouliez traiter tous mes Rivaux de même,
Et vous feriez bien plus pour mon contentement,
De souffrir avec vous vingt Fréres qu'un Amant.

PHILIS.

Nous sommes donc, Lisis, d'une humeur bien contraire:
J'y souffrirois plutôt cinquante Amans qu'un Frére,
Et puisque nos esprits ont si peu de rapport,
Je m'étonne comment nous nous aimons si fort.

LISIS.

Vous êtes ma Maîtresse, & mes flames discrettes
Doivent un tel respect aux loix que vous me faites,
Que pour leur obeïr, mes sentimens domptez
N'osent plus se régler que sur vos volontez.

PHILIS.

J'aime des Serviteurs qui pour une Maîtresse
Souffrent ce qui leur nuit, aiment ce qui les blesse.
Si tu vois quelque jour tes feux récompensez,
Souviens-toy... Qu'est-ceci, Cléandre, vous passez?

Cléandre va pour entrer chez Angelique, & Philis l'Arrête.

SCENE VII.

CLEANDRE, PHILIS, LISIS.

CLEANDRE.

IL me faut bien passer, puisque la place est prise.

PHILIS.

Venez, cette raison est de mauvaise mise:
D'un million d'Amans je puis flater les vœux,
Et n'aurois pas l'esprit d'en entretenir deux?
Sortez de cette erreur, & souffrant ce partage,
Ne faites pas ici l'entendu davantage.

CLEANDRE.

Le moyen que je sois insensible à ce point?

PHILIS.

Quoy? pour l'entretenir ne vous aimai-je point?

CLEANDRE.

Encor que vôtre ardeur à la mienne réponde,
Je ne veux plus d'un bien commun à tout le monde.

PHILIS.

Si vous nommez ma flame un bien commun à tous,
Je n'aime pour le moins personne plus que vous;
Cela vous doit suffire.

CLEANDRE.

Oüi bien, à des volages
Qui peuvent en un jour adorer cent visages;
Mais ceux dont un objet possédent tous les soins,
Se donnant tout entiers n'en méritent pas moins.

PHILIS.

De vray, si vous valiez beaucoup plus que les autres,
Je devrois dédaigner leurs vœux auprés des vôtres;
Mais mille aussi bien faits ne sont pas mieux traitez,
Et ne murmurent point contre mes volontez.
Est-ce à moy, s'il vous plaît, de vivre à vôtre mode?
Vôtre amour en ce cas seroit fort incommode,
Loin de la recevoir, vous me feriez la loy:
Qui m'aime de la sorte, il s'aime, & non pas moy.

LISIS *à Cléandre.*

Persiste en ton humeur, je te prie, & conseille
A tous nos concurrens d'en prendre une pareille.

CLEANDRE

Tu seras bien tôt seul, s'ils veulent m'imiter.

PHILIS.

Quoy donc, c'est tout de bon que tu me veux quitter
Tu ne dis mot, réveur, & pour toute replique,
Tu tournes tes regards du côté d'Angelique:
Est-elle donc l'objet de tes légeretez?
Veux-tu faire d'un coup deux infidelitez,
Et que dans mon offense Alidor s'interesse?
Cléandre, c'est assez de trahir ta Maîtresse;
Dans ta nouvelle flame épargne tes amis,
Et ne t'adresse point en lieu qui soit promis.

CLEANDRE.

De la part d'Alidor je vais voir cette belle:
Laisse-m'en avec lui démêler la querelle,

Et ne t'informe point de mes intentions.

PHILIS.

Puisqu'il me faut résoudre en mes afflictions,
Et que pour te garder j'ay trop peu de mérite,
Du moins avant l'Adieu demeurons quitte à quitte :
Que ce que j'ay du tien je te le rende ici,
Tu m'as offert des vœux, que je t'en offre aussi,
Et faisons entre nous toutes choses égales.

LISIS.

Et moy, durant ce temps je garderai les balles.

PHILIS.

Je te donne congé d'une heure, si tu veux.

LISIS.

Je l'accepte, au hazard de le prendre pour deux.

PHILIS.

Pour deux, pour quatre, soit, ne crains pas qu'il m'ennuïe

SCENE VIII.

CLEANDRE, PHILIS.

PHILIS *arrête Cléandre, qui tâche de s'échapper pour entrer choz Angelique.*

MAis je ne consens pas cependant qu'on me fuïe.
Tu perds temps d'y tâcher, si tu n'as mon congé :
Inhumain, est-ce ainsi que je t'ay négligé ?
Quand tu m'offrois des vœux prenois-je ainsi la fuite,
Et rends-tu la pareille à ma juste poursuite ?
Avec tant de douceur tu te vis écouter,
Et tu tournes le dos quand je t'en veux conter.

CLEANDRE.

Va te joüer d'un autre avec tes railleries,
J'ay l'oreille mal faite à ces galanteries.
Ou cesse de maimer, ou n'aime plus que moy.

PHILIS.

Je ne t'impose pas une si dure loy :
Avec moy, si tu veux, aime toute la terre,
Sans craindre que jamais je t'en fasse la guerre ;

Je reconnois aſſez mes imperfections,
Et quelque part que j'aye en tes affections,
C'eſt encor trop pour moy ; ſeulement ne rejette
La parfaite amitié d'une Fille imparfaite.

CLEANDRE.

Qui te rend obſtinée à me perſécuter ?

PHILIS.

Qui te rend ſi cruel que de me rebuter ?

CLEANDRE.

Il faut que de tes mains un adieu me délivre.

PHILIS.

Si tu ſçais t'en aller, je ſçaurai bien te ſuivre,
Et quelque occaſion qui t'amêne en ces lieux,
Tu ne luy diras pas grand ſecret à mes yeux.
Je ſuis plus incommode encor qu'il ne te ſemble,
Parlons plûtôt d'accord, & compoſons enſemble.
Hier un Peintre excellent m'apporta mon portrait,
Tandis qu'il t'en demeure encore quelque trait,
Qu'encor tu me connois, & que de ta penſée
Mon image n'eſt pas tout-à fait effacée,
Ne m'en refuſe point ton petit jugement,

CLEANDRE.

Je le tiens pour bien fait.

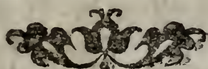
PHILIS.

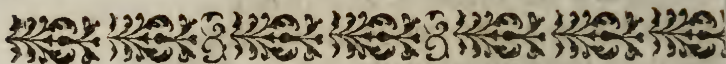
Plains-tu tant un moment ?
En m'attachant à toy ſi je te deſeſpére,
A ce prix trouves-tu ta liberté trop chére ?

CLEANDRE.

Allons, puiſqu'autrement je ne te puis quitter,
A tel prix que ce ſoit, il me faut racheter.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILIS, CLEANDRE.

CLEANDRE.

En ce point il ressemble à ton humeur volage,
Qu'il reçoit tout le monde avec même visage ;
Mais d'ailleurs ce portrait ne te ressemble pas,
En ce qu'il ne dit mot, & ne suit point mes pas.

PHILIS.

En quoy que desormais ma presence te nuise,
La civilité veut que je te reconduise.

CLEANDRE.

Mets enfin quelque borne à ta civilité,
Et suivant nôtre accord me laisse en liberté.

SCENE II.

DORASTE, PHILIS, CLEANDRE.

DORASTE *sortant de chez Angelique.*

Tout est gagné, ma Sœur, la Belle m'est acquise.
Jamais occasion ne se trouva mieux prise,
Je posséde Angelique

CLEANDRE.

Angelique !

DORASTE.

Oüi, tu peux

Avertir Alidor du ſuccés de mes vœux,
Et qu'au ſortir du bal que je donne chez elle,
Demain un ſacré nœud m'unit à cette Belle.
Dis-luy qu'il s'en conſole. Adieu, je vais pourvoir
A tout ce qu'il me faut préparer pour ce ſoir.

PHILIS *à Cléandre.*

Ce ſoir j'ay bien la mine, en dépit de ta glace,
D'en trouver là cinquante à qui donner ta place.
Va-t'en, ſi bon te ſemble, ou demeure en ces lieux;
Je ne t'arrêtois pas ici pour tes beaux yeux,
Mais juſqu'à maintenant j'ai voulu te diſtraire,
De peur que ton abord interrompît mon Frére.
Quelque fin que tu ſois, tiens toy pour affiné.

SCENE III.

CLEANDRE.

Ciel, à tant de malheurs m'aviez-vous deſtiné?
Faut-il que d'un deſſein ſi juſte que le nôtre,
La peine ſoit pour nous, & les fruits pour un autre,
Et que nôtre artifice ait ſi mal ſuccedé,
Qu'il me dérobe un bien qu'Alidor m'a cédé?
Officieux ami d'un Amant déplorable,
Que tu m'offres en vain cet objet adorable!
Qu'en vain de m'en ſaiſir ton adreſſe entreprend!
Ce que tu m'as donné Doraſte le ſurprend.
Tandis qu'il me ſupplante une Sœur me cajole,
Elle me tient les mains cependant qu'il me vole:
On me jouë, on me brave, on me tuë, on s'en rit.
L'un me vante ſon heur, l'autre ſon trait d'eſprit.
L'un & l'autre à la fois me perd, me deſeſpere;
Et je puis épargner, ou la Sœur, ou le Frere,
Etre ſans Angelique, & ſans reſſentiment,
Avec ſi peu de cœur aimer ſi puiſſamment!
Cléandre, eſt-ce un forfait que l'ardeur qui te preſſe?
Craignois-tu d'avoüer une telle Maîtreſſe,
Et cachois-tu l'excés de ton affection,

Par honte, par dépit, ou par diſcrétion ?
Pouvois-tu deſirer occaſion plus belle,
Que le nom d'Alidor à vanger ta querelle ?
Si pour tes feux cachez tu n'oſes t'émouvoir,
Laiſſe leurs interêts, ſuy ceux de ton devoir.
On ſupplante Alidor, du moins en apparence,
Et ſans reſſentiment tu ſouffres cette offenſe ;
Ton courage eſt muet, & ton bras endormi !
Pour être Amant diſcret tu parois lâche ami !
C'eſt trop abandonner ta renommée au blâme,
Il faut ſauver d'un coup ton honneur & ta flâme,
Et l'un & l'autre ici marchent d'un pas égal,
Soûtenant un ami tu t'ôtes un Rival.
Ne différe donc plus ce que l'honneur commande,
Et luy gagne Angélique afin qu'il te la rende.
Il faut...

SCENE IV.

ALIDOR, CLEANDRE.

ALIDOR.

EH bien, Cléandre, ay-je ſçû t'obliger

CLEANDRE.

Pour m'avoir obligé que je vais t'affliger !
Doraſte a pris le temps des dépits d'Angélique.

ALIDOR.

Aprés ?

CLEANDRE.

Aprés cela tu veux que je m'explique ?

ALIDOR.

Qu'en a-t-il obtenu ?

CLEANDRE.

Par delà ſon eſpoir :
Il l'épouſe demain, luy donne bal ce ſoir.
Juge, juge par-là ſi mon mal eſt extrême.

ALIDOR.

:n es-tu bien certain ?

CLEANDRE.

J'ay tout ſçû de luy-même.

ALIDOR.

Que je ſerois heureux, ſi je ne t'aimois point !
'on malheur auroit mis mon bonheur à ſon point.
.a priſon d'Angélique auroit rompu la mienne :
Quelque empire ſur moy que ſon viſage obtienne,
Ma paſſion fût morte avec ſa liberté,
t trop vain pour ſouffrir qu'en ſa captivité
es reſtes d'un Rival m'euſſent enchaîné l'ame,
es feux de ſon hymen auroient éteint ma flame.
Pour forcer ſa colére à de ſi doux effets,
Quels efforts, cher ami, ne me ſuis-je point faits ?
Malgré tout mon amour prendre un orgueil farouche,
'adorer dans le cœur, & l'outrager de bouche,
'ay ſouffert ce ſupplice, & me ſuis feint léger,
De honte & de dépit de ne pouvoir changer,
t je vois prés du but où je voulois prétendre,
es fruits de mon travail n'être pas pour Cléandre !
. ces conditions mon bonheur me déplaît,
e ne puis être heureux, ſi Cléandre ne l'eſt :
'e que je t'ay promis ne peut être à perſonne,
. faut que je périſſe, ou que je te le donne,
aurai trop de moyens de te garder ma foy,
t malgré les deſtins Angélique eſt à toy.

CLEANDRE.

Ne trouble point pour moy le repos de ton ame :
t'en coûteroit trop pour avancer ma flame.
ans que ton amitié faſſe un ſecond effort,
oici de qui j'aurai ma Maîtreſſe ou la mort.
. Doraſte a du cœur, il faut qu'il la défende,
t que l'épée au point il la gagne, ou la rende.

ALIDOR.

mple, par le chemin que tu penſes tenir,
u la luy peux ôter, mais non pas l'obtenir.
a ſuite des duëls ne fut jamais plaiſante,
'étoit ces jours paſſez ce que diſoit Théante.

Je veux prendre un moyen, & plus court, & plus ſeu
Et ſans aucun peril t'en rendre poſſeſſeur.
Va-t'en donc, & me laiſſe auprés de ta Maîtreſſe
De mon reſte d'amour faire joüer l'adreſſe.

CLEANDRE.

Cher ami...

ALIDOR,

Va-t'en, dis-je, & par tes complimens
Ceſſe de t'oppoſer à tes contentemens.
Deſormais en ces lieux tu ne fais que me nuire.

CLEANDRE.

Je vais donc te laiſſer ma fortune à conduire.
Adieu, puiſſai-je avoir les moyens à mon tour
De faire autant pour toy, que toy pour mon amour.

ALIDOR *ſeul.*

Que pour ton amitié je vais ſouffrir de peine !
Déja preſque échapé je rentre dans ma chaîne.
Il faut encor un coup, m'expoſant à ſes yeux,
Reprendre de l'amour afin d'en donner mieux.
Mais reprendre un amour dont je veux me défaire,
Qu'eſt-ce qu'à mes deſſeins un chemin tout contrair
Allons-y toutefois, puiſque je l'ai promis,
Et que la peine eſt douce à qui ſert ſes amis.

SCENE V.

ANGELIQUE *dans ſon cabinet.*

QUel malheur par tout m'accompagne !
Qu'un indiſcret hymen me vange à mes dépens
Que de pleurs en vains je répans,
Moins pour ce que je perds, que pour ce que je gagne
L'un m'eſt plus doux que l'autre, & j'ai moins d
tourment,
Du crime d'Alidor que de ſon châtiment.

Ce traître alluma donc ma flame !
Je puis donc conſentir à ces triſtes accords !

Hélas ! par quelques vains efforts
Que je me fasse jour jusqu'au fond de mon ame,
J'y trouve seulement afin de me punir,
Le dépit du passé, l'horreur de l'avenir.

SCENE VI.

ANGELIQUE, ALIDOR.

ANGELIQUE.

OU viens-tu, déloyal ? avec quelle impudence
Oses-tu redoubler mes maux par ta présence ?
Qui te donne le front de surprendre mes pleurs ?
Cherches-tu de la joie à même mes douleurs,
Et peux-tu conserver une ame assez hardie,
Pour voir ce qu'à mon cœur coûte ta perfidie ?
Aprés que tu m'as fait un insolent aveu
De n'avoir plus pour moy ni de foy, ni de feu,
Tu te mets à genoux, & tu veux, misérable ;
Que ton feint repentir m'en donne un véritable !
Va, va, n'espére rien de tes soûmissions,
Porte-les à l'objet de tes affections,
Ne me présente plus les traits qui m'ont déçûë,
N'attaque point mon cœur en me blessant la vûë :
Penses-tu que je sois, aprés ton changement,
Ou sans ressouvenir, ou sans ressentiment ?
S'il te souvient encor de ton brutal caprice,
Dis-moy, que viens-tu faire au lieu de ton supplice ?
Garde un exil si cher à tes légeretez,
Je ne veux plus sçavoir de toy mes véritez.
Quoy ? tu ne me dis mot ! Crois-tu que ton silence
Puisse de tes discours réparer l'insolence ?
Tes pleurs effacent-ils un mépris si cuisant,
Et ne t'en dédis-tu, traître, qu'en te taisant ?
Pour triompher de moy, veux-tu, pour toutes armes,
Employer des soûpirs & de muettes larmes ?

Sur nôtre amour passé c'est trop te confier,
Du moins dis quelque chose à te justifier,
Demande le pardon que tes regards m'arrachent,
Explique leurs discours, dis-moy ce qu'ils me cach t.
Que mon couroux est foible, & que leurs traits p s-
sans
Rendent des criminels aisément innocens ?
Je n'y puis résister, quelque effort que je fasse,
Et de peur de me rendre, il faut quitter la place.
ALIDOR *la retient comme elle veut s'en al r.*
Quoy ! vôtre amour renaît, & vous m'abandonn !
C'est bien là me punir quand vous me pardonnez.
Je sçay ce que j'ay fait, & qu'aprés tant d'audac
Je ne mérite pas de joüir de ma grace ;
Mais demeurer du moins, tant que vous ayez sçû
Que par un feint mépris vôtre amour fut déçû,
Que je vous fus fidelle en dépit de ma lettre,
Qu'en vos mains seulement on la devoit remettre,
Que mon dessein n'alloit qu'à voir vos mouvemens,
Et juger de vos feux par vos ressentimens.
Dites, quand je la vis entre vos mains remise,
Changeai-je de couleur ? eus-je quelque surprise ?
Ma parole plus ferme, & mon port assuré
Ne vous montroient-ils pas un esprit preparé ?
Que Clarine vous dise à la premiere vûë,
Si jamais de mon change elle s'est apperçûë ;
Ce mauvais compliment flattoit mal ses appas,
Il vous faisoit outrage, & ne l'obligeoit pas,
Et ses termes piquans mal conçûs pour luy plaire,
Au lieu de son amour cherchoient vôtre colére.

ANGELIQUE.

Cesse de m'éclaircir sur ce triste secret,
En te montrant fidelle il accroît mon regret ;
Je perds moins, si je croy ne perdre qu'un volage,
Et je ne puis sortir d'erreur qu'a mon dommage :
Que me sert de sçavoir que tes vœux sont constans,
Que te sert d'être aimé, quand il n'en est plus temp

ALIDOR.

Aussi je ne viens pas pour regagner vôtre ame.

Préferez-moy Dorafte, & devenez fa femme,
Je vous viens par ma mort en donner le pouvoir:
Moy vivant, vôtre foy ne le peut recevoir,
Elle m'eft engagée, & quoique l'on vous die,
Sans crime elle ne peut durer moins que ma vie:
Mais voici qui vous rend l'une & l'autre à la fois.

ANGELIQUE.

Ah! ce cruel difcours me réduit aux abois.
Ma colére a rendu ma perte inévitable,
Et je détefte en vain ma faute irréparable.

ALIDOR.

Si vous avez du cœur, on la peut réparer.

ANGELIQUE.

On nous doit dés demain pour jamais féparer.
Que puis-je à de tels maux appliquer pour remède?

ALIDOR.

Ce qu'ordonne l'amour aux ames qu'il poffède.
Si vous m'aimez encor, vous fçaurez dés ce foir
Rompre les noirs effets d'un jufte defefpoir:
Quittez avec le bal vos malheurs pour me fuivre,
Ou foudain à vos yeux je vay ceffer de vivre.
Mettrez-vous en ma mort vôtre contentement?

ANGELIQUE.

Non; mais que dira-t-on d'un tel emportement?

ALIDOR.

Eft-ce là donc le prix de vous avoir fervie?
Il y va de vôtre heur, il y va de ma vie,
Et vous vous arrêtez à ce qu'on en dira!
Mais faites deformais tout ce qu'il vous plaira.
Puifque vous confentez plûtôt à vos fupplices,
Qu'à l'unique moyen de payer mes fervices,
Ma mort va me vanger de vôtre peu d'amour,
Si vous n'êtes à moy, je ne veux plus du jour.

ANGELIQUE.

Retiens ce coup fatal, me voila refoluë.
Ufe fur tout mon cœur de puiffance abfoluë,
Puifqu'il eft tout à toy, tu peux tout commander,
Et contre nos malheurs j'ofe tout hazarder:
Cet éclat du dehors n'a rien qui m'embaraffe;

Mon honneur ſeulement te demande une grace.
Accorde à ma pudeur, que deux mots de ta main
Puiſſent juſtifier ma fuite & ton deſſein;
Que mes Parens ſurpris trouvent ici ce gage,
Qui les rende aſſurez d'un heureux mariage,
Et que je ſauve ainſi ma réputation
Par la ſincerité de ton intention.
Ma faute en ſera moindre, & mon trop de conſtance,
Paroîtra ſeulement fuir une violence.

ALIDOR.

Enfin par ce deſſein vous me reſſuſcitez,
Agiſſez pleinement deſſus mes volontez.
J'avois pour vôtre honneur la même inquiétude,
Et ne pourrois d'ailleurs qu'avec ingratitude
Voyant ce que pour moy vôtre flame réſout,
Dénier quelque choſe à qui m'accorde tout.
Donnez-moy, ſur le champ je vous veux ſatisfaire.

ANGELIQUE.

Il vaut mieux que l'effet à tantôt ſe differe,
Je manque ici de tout, & j'ay le cœur tranſi,
De crainte que quelqu'un ne te découvre ici.
Mon deſſein généreux fait naître cette crainte,
Depuis qu'il eſt formé j'en ay ſenti l'atteinte;
Quitte-moy, je te prie, & coule-toy ſans bruit.

ALIDOR.

Puiſque vous le voulez, adieu juſqu'à minuit.

ANGELIQUE *ſeule.*

Que promets tu pauvre aveuglée?
A quoy t'engage ici ta folle paſſion,
Et de quelle indiſcrétion
Ne s'accompagne point ton ardeur déreglée?
Tu cours à ta ruïne, & vas tout hazarder,
Sur la foy d'un Amant qui n'en ſçauroit garder.

Je me trompe, il n'eſt point volage,
J'ay vû ſa fermeté, j'en ay crû ſes ſoupirs,
Et ſi je flate mes deſirs,
Une ſi douce erreur n'eſt qu'à mon avantage.

me

Me manquât-il de foy, je la luy dois garder,
Et pour perdre Doraste il faut tout hazarder.

ALIDOR *sortant de la porte d'Angélique, & repassant sur le Théatre.*

Cléandre, elle est à toy, j'ay fléchi son courage:
Que ne peut l'artifice, & le fard du langage?
Et si pour un ami ces effets je produis,
Lorsque j'agis pour moy qu'est-ce que je ne puis?

SCENE VII.

PHILIS.

ALidor à mes yeux sort de chez Angélique,
Comme s'il y gardoit encor quelque pratique,
Et même à son visage il semble assez content:
Auroit-il regagné cet esprit inconstant?
O qu'il feroit bon voir que cette humeur volage
Deux fois en moins d'une heure eût changé de courage!
Que mon Frére en tiendroit, s'ils étoient mis d'accord!
Il faut qu'à le sçavoir je fasse mon effort.
Ce soir je sonderai les secrets de son ame,
Et si son entretien ne me trahit sa flame,
J'aurai l'œil de si prés dessus ses actions,
Que je m'éclaircirai de ses intentions.

SCENE VIII.

PHILIS, LISIS.

PHILIS.

QUoy, Lisis! ta retraite est de peu de durée?

LISIS.

L'heure de mon congé n'est qu'à peine expirée.

Mais vous voyant ici ſans Frére & ſans Amant...

PHILIS.

N'en préſume pas mieux pour ton contentement.

LISIS.

Et d'où vient à Philis une humeur ſi nouvelle?

PHILIS.

Vois-tu? Je ne ſçay quoy me broüille la cervelle,
Va, ne me conte rien de ton affection,
Elle en auroit fort peu de ſatisfaction.

LISIS.

Cependant ſans parler il faut que je ſoupire?

PHILIS.

Réſerve pour le bal ce que tu me veux dire.

LISIS.

Le bal! où le tient-on?

PHILIS.

Là-dedans.

LISIS.

Il ſuffit?
De vôtre bon avis je ferai mon profit.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALIDOR, CLEANDRE.

Troupe d'hommes armez.

ALIDOR.

L'Acte est dans la nuit, & Alidor dit ce premier vers à Cléandre, & l'ayant fait retirer avec sa Troupe, il continuë seul.



ATTENS sans faire bruit que je t'en avertisse.
Enfin la nuit s'avance, & son voile propice
Me va faciliter le succés que j'attens,
Pour rendre heureux Cléandre, & mes desirs contens !
Mon cœur las de porter un joug si tyrannique,
Ne sera plus qu'une heure esclave d'Angélique.
Je vais faire un ami possesseur de mon bien ;
Aussi dans son bonheur je rencontre le mien.
C'est moins pour l'obliger que pour me satisfaire,
Moins pour le luy donner, qu'afin de m'en défaire.
Ce trait paroîtra lâche & plein de trahison,
Mais cette lâcheté m'ouvrira ma prison.
Je veux bien à ce prix avoir l'ame traîtresse,
Et que ma liberté me coûte une Maîtresse.
Que luy fais-je aprés tout qu'elle n'ait mérité,
Pour avoir malgré moy fait ma captivité ?
Qu'on ne m'accuse point d'aucune ingratitude,
Ce n'est que me vanger d'un an de servitude,
Que rompre son dessein comme elle a fait le mien,

Qu'uſer de mon pouvoir comme elle a fait du ſien,
Et ne luy pas laiſſer un ſi grand avantage,
De ſuivre ſon humeur, & forcer mon courage.
Le forcer! mais helas! que mon conſentement
Par un ſi doux effort fut ſurpris aiſément!
Quel excés de plaiſirs goûta mon imprudence
Avant que refléchir ſur cette violence!
Examinant mon feu qu'eſt-ce que je ne perds,
Et qu'il eſt cher vendu de connoître mes fers!
Je ſoupçonne déja mon deſſein d'injuſtice,
Et je doute s'il eſt, ou raiſon, ou caprice.
Je crains un pire mal aprés ma guériſon;
Et d'aller au ſupplice en rompant ma priſon.
Alidor, tu conſens qu'un autre la poſſéde!
Tu t'expoſe ſans crainte à des maux ſans reméde!
Ne rompt point les effets de ſon intention,
Et laiſſe un libre cours à ton affection,
Fais ce beau coup pour toy ſur l'ardeur qui te preſſe.
Mais trahir ton ami, mais trahir ta Maîtreſſe!
Je n'en veux obliger pas un à me haïr,
Et ne ſçay qui des deux, ou ſervir ou trahir.
Quoy, je balance encor, je m'arrête, je doute!
Mes réſolutions, qui vous met en déroute?
Revenez, mes deſſeins, & ne permettez pas
Qu'on triomphe de vous avec un peu d'appas.
En vain pour Angélique ils prennent la querelle,
Cléandre, elle eſt à toy, nous ſommes deux contr'elle.
Ma liberté conſpire avecque tes ardeurs,
Les miennes deſormais vont tourner en froideurs,
Et laſſé de ſouffrir un ſi rude ſervage,
J'ay l'eſprit aſſez fort pour combattre un viſage:
Ce coup n'eſt qu'un effet de générоſité,
Et je ne ſuis honteux que d'en avoir douté.
Amour, que ton pouvoir tâche en vain de paroître!
Fuy, petit inſolent, je veux être le maître,
Il ne ſera pas dit qu'un homme tel que moy
En dépit qu'il en ait obéiſſe à ta loy.
Je ne me réſoudrai jamais à l'hymenée,
Que d'une volonté franche & déterminée,

Et celle à qui ſes nœuds m'uniront pour jamais
M'en ſera redevable, & non à ſes attraits,
Et ma flâme...

SCENE II.

ALIDOR, CLEANDRE.

CLEANDRE.

ALidor.

ALIDOR.

Qui m'appelle ?

CLEANDRE.

Cléandre.

ALIDOR.

Tu t'avance trop tôt.

CLEANDRE.

Je me laſſe d'attendre.

ALIDOR.

Laiſſe-moy, cher ami, le ſoin de t'avertir
En quel temps de ce coin il te faudra ſortir.

CLEANDRE.

My-nuit vient de ſonner, & par experience
Tu ſçais comme l'amour eſt plein d'impatience.

ALIDOR.

Va donc tenir tout prêt à faire un ſi beau coup :
Ce que nous attendons ne peut tarder beaucoup.
Je livre entre tes mains cette belle Maîtreſſe,
Si-tôt que j'aurai pû lui rendre ta promeſſe :
Sans lumiére, & d'ailleurs s'aſſurant en ma foy,
Rien ne l'empêchera de la croire de moi.
Aprés acheve ſeul, je ne puis ſans ſupplice
Forcer ici mon bras à te faire ſervice,
Et mon reſte d'amour en cet enlévement,
Ne peut contribuer que mon conſentement.

CLEANDRE.

Ami, ce m'eſt aſſez.

ALIDOR.

Va donc là-bas attendre
Que je te donne avis du temps qu'il faudra prendre.
Cleandre, encor un mot. Pour de pareils exploits,
Nous nous ressemblons mal, & de taille, & de voix,
Angélique soudain pourra te reconnoître,
Regarde aprés ses cris si tu serois le maître.

CLEANDRE.

Ma main dessus sa bouche y sçaura trop pourvoir.

ALIDOR.

Ami séparons-nous, je pense l'entrevoir.

CLEANDRE.

Adieu, fais promptement.

SCENE III.

ALIDOR, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Que la nuit est obscure?
Alidor n'est pas loin, j'entens quelque murmure.

ALIDOR *à Angelique.*

De peur d'être connu, je défends à mes gens
De paroître en ces lieux avant qu'il en soit temps.
Tenez.

Il lui donne la promesse de Cléandre.

ANGELIQUE.

Je prens sans lire, & ta foy m'est si claire,
Que je la prends bien moins pour moy que pour mon Pére.
Je la porte à ma chambre, épargnons les discours,
Fais avancer tes gens, & dépêche.

ALIDOR.

J'y cours.
Lorsque de son honneur je luy rends l'assurance,
C'est quand je trompe mieux sa crédule espérance;
Mais puisqu'au lieu de moy je luy donne un ami,
A tout prendre, ce n'est la tromper qu'à demi.

SCENE IV.

PHILIS.

ANgélique, c'est fait, mon Frére en a dans l'aile;
La voyant échaper je courois aprés elle,
Mais un maudit galand m'est venu brusquement
Servir à la traverse un mauvais compliment,
Et par ses vains discours m'embarrasser de sorte,
Qu'Angélique à son aise a sçû gagner la porte.
Sa perte est assurée, & le traître Alidor
La posséda jadis, & la posséde encor.
Mais jusques à ce point seroit-elle imprudente?
Il n'en faut point douter, sa perte est évidente,
Le cœur me le disoit le voyant en sortir,
Et mon Frére déslors se devoit avertir:
Je te trahis, mon Frére, & par ma négligence,
Etant sans y penser de leur intelligence...

Alidor paroît avec Cléandre accompagné d'une Troupe, & aprés luy avoir montré Philis qu'il croit être Angélique, il se retire en un coin du Théatre, & Cléandre enléve Philis, à laquelle il met d'abord la main sur la bouche.

SCENE V.

ALIDOR.

ON l'enléve, & mon cœur surpris d'un vain regret,
Fait à ma perfidie un reproche secret.
Il tient pour Angélique, il la suit, le rebelle,
Parmi mes trahisons il veut être fidelle,
Je le sens malgré moy de nouveaux feux épris,
Refuser de ma main sa franchise à ce prix,
Desavoüer mon crime, & pour mieux s'en défendre,

Me demander ſon bien que je céde à Cléandre.
Hélas ! qui me preſcrit cette brutale loy,
De payer tant d'amour avec ſi peu de foy ?
Qu'envers cette Beauté ma flâme eſt inhumaine !
Si mon feu la trahit, que luy feroit ma haine ?
Juge, juge, Alidor, en quelle extrémité
La va précipiter ton infidélité.
Ecoute ſes ſoupirs, conſidére ſes larmes,
Laiſſe-toy vaincre enfin à de ſi fortes armes,
Et va voir ſi Cléandre, à qui tu ſers d'appuy
Pourra faire pour toy ce que tu fais pour luy.
Mais mon eſprit s'égare, & quoiqu'il ſe figure,
Faut-il que je me rende à des pleurs en peinture,
Et qu'Alidor de nuit plus foible que de jour,
Redonne à la pitié ce qu'il ôte à l'amour ?
Ainſi donc mes deſſeins ſe tournent en fumée !
J'ay d'autres repentirs que de l'avoir aimée !
Suis-je encor Alidor aprés ces ſentimens,
Et ne pourrai-je enfin régler mes mouvemens ?
Vaine compaſſion des douleurs d'Angélique,
Qui penſes triompher d'un cœur mélancolique,
Téméraire avorton d'un impuiſſant remords,
Va, va porter ailleurs tes débiles efforts.
Aprés de tels appas qui ne m'ont pû ſéduire,
Qui te fait eſperer ce qu'ils n'ont ſçû produire ?
Pour un méchant ſoûpir que tu m'as dérobé,
Ne me préſume pas tout-à-fait ſuccombé.
Je ſçay trop maintenir ce que je me propoſe,
Et ſouverain ſur moy, rien que moy n'en diſpoſe.
En vain un peu d'amour me déguiſe en forfait
Du bien que je me veux le généreux effet;
De nouveau j'y conſens, & prêt à l'entreprendre. . .



SCENE VI.

ALIDOR, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

JE demande pardon de t'avoir fait attendre.
D'autant qu'en l'escalier on faisoit quelque bruit,
Et qu'un peu de lumiére en effaçoit la nuit,
Je n'osois avancer de peur d'être apperçûë.
Allons ; tout est-il prêt ? personne ne m'a vuë.
De grace, dépêchons, c'est trop perdre de temps,
Et les momens ici nous sont trop importans ;
Fuyons vîte, & craignons les yeux d'un Domestique:
Quoi, tu ne répons point à la voix d'Angelique ?

ALIDOR.

Angeliqué ! mes gens vous viennent d'enlever.
Qui vous a fait si tôt de leurs mains vous sauver ?
Quel soudain repentir, quelle crainte de blâme,
Et quelle ruse enfin vous dérobe à ma flâme ?
Ne vous suffit-il point de me manquer de foi,
Sans prendre encor plaisir à vous joüer de moi ?

ANGELIQUE.

Que tes gens cette nuit m'ayent vûë ou saisie,
N'ouvre point ton esprit à cette fantaisie.

ALIDOR.

Autant que l'ont permis les ombres de la nuit,
Je l'ay vû de mes yeux.

ANGELIQUE.

Tes yeux t'ont donc séduit,
Et quelqu'autre sans doute aprés moy descenduë ,
Se trouve entre les mains dont j'étois attenduë.
Mais, ingrat, pour toy seul j'abandonne ces lieux,
Et tu n'accompagnois ma fuite que des yeux !
Pour marque d'un amour que je croyois extrême,
Tu remets ma conduire à d'autres qu'à toy-même :

Je suis donc un larcin indigne de tes mains ?

ALIDOR.

Quand vous aurez appris le fond de mes desseins,
Vous n'attribuerez plus, voyant mon innocence,
A peu d'affection l'effet de ma prudence.

ANGELIQUE.

Pour ôter tout soupçon, & tromper ton Rival,
Tu diras qu'il falloit te montrer dans le bal ?
Foible ruse !

ALIDOR.

Ajoûtez, & vaine, & sans adresse,
Puisque je ne pouvois démentir ma promesse.

ANGELIQUE.

Quel étoit donc ton but ?

ALIDOR.

D'attendre ici le bruit
Que les premiers soupçons auront bien-tôt produit,
Et d'un autre côté me jettant à la fuite,
Divertir de vos pas leur plus chaude poursuite.

ANGELIQUE *en pleurant.*

Mais enfin, Alidor, tes gens se sont mépris ?

ALIDOR.

Dans ce coup de malheur & confus, & surpris,
Je voy tous mes desseins succéder à ma honte ;
Mais il me faut donner quelque ordre à ce méconte,
Permettez...

ANGELIQUE.

Cependant, à qui me laisses-tu ?
Tu frustres donc mes vœux de l'espoir qu'ils ont eu,
Et ton manque d'amour de mes malheurs complice,
M'abandonnant ici, me livre à mon supplice !
L'hymen, (ah, ce mot seul me réduit aux abois,)
D'un Amant odieux me va soûmettre aux loix,
Et tu peux m'exposer à cette tyrannie !
De l'erreur de tes gens je me verrai punie ?

ALIDOR.

Nous préserve le Ciel d'un pareil desespoir.
Mais vôtre éloignement n'est plus en mon pouvoir.
J'en ay manqué le coup, & ce que je regrette,

Mon carosse est parti, mes gens ont fait retraite.
A Paris, & & de nuit, une telle Beauté,
Suivant un homme seul, est mal en sureté.
Doraste, ou par malheur quelque rencontre pire,
Me pourroit arracher le trésor où j'aspire.
Evitons ces périls en différant d'un jour.

ANGELIQUE.

Tu manques de courage aussi-bien que d'amour,
Et tu me fais trop voir par ta bizarrerie,
Le chimérique effet de ta poltronnerie.
Alidor (quel Amant!) n'ose me posseder.

ALIDOR.

Un bien si précieux se doit-il hazarder,
Et ne pouvez-vous point d'une seule journée
Retarder le malheur de ce triste hymenée?
Peut-être le desordre & la confusion
Qui naîtront dans le bal de cette occasion,
Le remettront pour vous, & l'autre nuit, je jure...

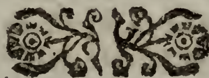
ANGELIQUE.

Que tu seras encor ou timide, ou parjure?
Quand tu m'as résoluë à tes intentions,
Lâche, t'ay-je opposé tant de précautions?
Tu m'adores, dis-tu? tu le fais bien paroître,
Rejettant mon bonheur ainsi sur un peut-être.

ALIDOR.

Quoy qu'ose mon amour appréhender pour vous,
Puisque vous le voulez, fuyons, je m'y resous,
Et malgré ces périls... Mais on ouvre la porte,
C'est Doraste qui sort, & nous sui à main-forte.

Alidor s'échape, & Angelique le veut suive, mais Doraste l'arrête.



SCENE VII.

ANGELIQUE, DORASTE, LICANTE, Troupe d'Amis.

DORASTE.

QUoy, ne m'attendre pas ! c'eſt trop me dédaigner ;
Je ne viens qu'à deſſein de vous accompagner,
Car vous n'entreprenez ſi matin ce voyage,
Que pour vous préparer à nôtre mariage.
Encor que vous partiez beaucoup devant le jour,
Vous ne ſerez jamais aſſez tôt de retour :
Vous vous éloignez trop vû que l'heure nous preſſe.
Infidelle, eſt-ce là me tenir ta promeſſe ?

ANGELIQUE.

Et bien, c'eſt te trahir. Penſes-tu que mon feu
D'un généreux deſſein te faſſe un deſaveu ?
Je t'acquis par dépit, & perdrois avec joye !
Mon deſeſpoir à tous m'abandonnoit en proïe ;
Et lorſque d'Alidor je me vis outrager
Je fis armes de tout afin de me vanger.
Tu t'offris par hazard, je t'acceptai de rage,
Je te donnai ſon bien, & non pas mon courage :
Ce change à mon couroux jettoit un faux appas,
Je le nommois ſa peine, & c'étoit mon trépas.
Je prenois pour vangeance une telle injuſtice,
Et deſſous ſes couleurs j'adorois mon ſupplice ;
Aveugle que j'étois mon peu de jugement
Ne ſe laiſſoit guider qu'à mon reſſentiment ;
Mais depuis, Alidor m'a fait voir que ſon ame,
En feignant un mépris, n'avoit pas moins de flame,
Il a repris mon cœur en me rendant les yeux,
Et ſoudain mon amour m'a fait haïr ces lieux.

DORASTE.

Tu ſuivois Alidor !

ANGELIQUE.

Ta funeste arrivée,
En arrêtant mes pas, de ce bien m'a privée,
Mais si . . .

DORASTE.

Tu le suivois !

ANGELIQUE.

Oüi, fais tous tes efforts;
Lui seul aura mon cœur, tu n'auras que le corps.

DORASTE.

Impudente, effrontée autant comme traitresse !
De ce cher Alidor tiens-tu cette promesse ?
Est-elle de sa main, parjure ? de bon cœur
J'aurois cedé ma place à ce premier vainqueur ;
Mais suivre un inconnu, me quitter pour Cléandre ?

ANGELIQUE.

Pour Cléandre ?

DORASTE.

J'ay tort, je tâche à te surprendre.
Voi ce qu'en te cherchant m'a donné le hazard :
C'est ce que dans ta chambre a laissé ton départ.
C'est-là qu'au lieu de toy j'ay trouvé sur ta table
De ta fidelité la preuve indubitable.
Lis, mais ne rougis point, & me soûtiens encor
Que tu ne fuis ces lieux que pour suivre Alidor.

BILLET DE CLEANDRE à Angelique.

Angelique, reçois ce gage
De la foy que je te promets,
Qu'un prompt & sacré mariage
Unira nos jours desormais.
Quittons ces lieux, chere Maîtresse,
Rien ne peut que ta fuite assurer mon bonheur;
Mais laisse aux tiens cette promesse
Pour sureté de ton honneur.

Afin qu'ils ne puissent apprendre
Que tu suis ton Mari lorsque tu suis Cléandre.

CLEANDRE.

ANGELIQUE.

Que je suis mon Mari lorsque je suis Cléandre ?
Alidor est perfide, ou Doraste imposteur,
Je voy la trahison, & doute de l'Auteur.
Mais pour m'en éclaircir ce billet doit suffire ;
Je le pris d'Alidor, & le pris sans le lire,
Et puisqu'à m'enlever son bras se refusoit,
Il ne prétendoit rien au larcin qu'il faisoit.
Le traître ! j'étois donc destinée à Cléandre !
Hélas ! mais qu'à propos le Ciel l'a fait méprendre,
Et ne consentant point à ses lâches desseins,
Met au lieu d'Angelique une autre entre ses mains.

DORASTE.

Que parles-tu d'une autre en ta place ravie ?

ANGELIQUE.

J'en ignore le nom, mais elle m'a suivie,
Et ceux qui m'attendoient dans l'ombre de nuit.

DORASTE.

C'en est assez, mes yeux du reste m'ont instruit,
Autre n'est que Philis entre leurs mains tombée,
Aprés toy de la Salle elle s'est derobée.
J'arrête une Maîtresse, & je perds une Sœur,
Mais allons promptement aprés le Ravisseur.

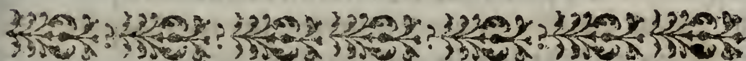
SCENE VIII.

ANGELIQUE.

DUre condition de mon malheur extrême !
Si j'aime on me trahit, je trahis si l'on m'aime,
Qu'accuserai-je ici d'Alidor ou de moy ?
Nous manquons l'un & l'autre également de foy.
Si j'ose l'appeller lâche, traître, parjure,
Ma rougeur aussi-tôt prendra part à l'injure,
Et les mêmes couleurs qui peindront ses forfaits,

Des miens en même temps exprimeront les traits.
Mais quel aveuglement nos deux crimes égale,
Puisque c'est pour lui seul que je suis déloyale ?
L'amour m'a fait trahir, (qui n'en trahiroit pas ?)
Et la trahison seule a pour luy des appas.
Son crime est sans excuse, & le mien pardonnable,
Il est deux fois, (que dis-je ?) il est le seul coupable;
Il m'a prescrit la loy, je n'ai fait qu'obéïr,
Il me trahit luy-même, & me force à trahïr.
Déplorable Angelique, en malheurs sans seconde,
Que veux-tu desormais, que peux-tu faire au monde,
Si ton ardeur sincére & ton peu de beauté
N'ont pû te garantir d'une déloyauté ?
Doraste tient ta foy, mais si ta perfidie
A jusqu'à te quitter son ame refroidie,
Suy, suy dorénavant de plus saines raisons,
Et sans plus t'exposer à tant de trahisons;
Puisque de ton amour on fait si peu de compte,
Va cacher dans un Cloître, & tes pleurs, & ta honte.

Fin du quatriéme Acte.

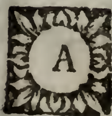


ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, PHILIS.

CLEANDRE.



Accordez-moy ma grace avant qu'entrer chez-vous.

PHILIS.

Vous voulez donc enfin d'un bien commun à tous ?
Craignez-vous qu'à vos feux ma flâme ne réponde,

Et puis-je vous haïr si j'aime tout le monde?

CLEANDRE.

Vôtre bel esprit raille, & pour moy seul cruel,
Du rang de vos Amans séparent un criminel
Toutefois mon amour n'est pas moins légitime,
Et mon erreur vers vous me rend du moins sans crime:
Soyez, quoiqu'il en soit, d'un naturel plus doux,
L'amour a pris le soin de me punir pour vous;
Les traits que cette nuit il trempoit de vos larmes,
Ont triomphé d'un cœur invincible à vos charmes.

PHILIS.

Puisque vous ne m'aimez que par punition,
Vous m'obligez fort peu de cette affection.

CLEANDRE.

Aprés vôtre beauté sans raison négligée,
Il me punit bien moins qu'il ne vous a vangée.
Avez-vous jamais vû dessein plus renversé?
Quand j'ay la force en main, je me trouve forcé,
Je croy prendre une Fille, & suis pris par une autre,
J'ay tout pouvoir sur vous & me remets au vôtre;
Angelique me perd, quand je croi l'acquerir,
Je gagne un nouveau mal, quand je pense guérir.
Dans un enlévement je hay la violance,
Je suis respectueux aprés cette insolence.
Je commets un forfait, & n'en sçaurois user,
Je ne suis criminel que pour m'en accuser
Je m'expose à ma peine, & négligeant ma fuite,
Aux vôtres offensez j'épargne la pousuite;
Ce que j'ay pû ravir je viens le demander,
Et pour vous devoir tout, je veux tout hazarder.

PHILIS.

Vous ne me devrez rien, du moins si j'en suis cruë,
Et si mes propres yeux vous donnent dans la vûë,
Si vôtre propre cœur soûpire aprés ma main,
Vous courez grand hazard de soûpirer en vain,
Toutefois aprés tout, mon humeur est si bonne,
Que je ne puis jamais desesperer personne:
Sçachez que mes desirs toûjours indifferens,

Iront ſans réſiſtance au gré de mes Parens,
Leur choix ſera le mien, c'eſt vous parler ſans feinte.

CLEANDRE.

Je vois de leur côté mêmes ſujets de crainte :
Si vous me refuſez, m'écouteront-ils mieux ?

PHILIS.

Le monde vous croit riche, & mes Parens ſont vieux.

CLEANDRE.

Puis-je ſur cet eſpoir...

PHILIS.

C'eſt aſſez vous en dire.

SCENE II.

ALIDOR, CLEANDRE, PHILIS.

ALIDOR.

CLéandre a-t'il enfin ce que ſon cœur deſire,
Et ces amours changez par un heureux hazard
De celui de Philis ont-ils pris quelque part ?

CLEANDRE.

Cette nuit tu l'as veuë en un mépris extréme,
Et maintenant, ami, c'eſt encor elle-même.
Son orgueil ſe redouble étant en liberté,
Et devient plus hardy d'agir en ſureté :
J'eſpére toutefois, à quelque point qu'il monte,
Qu'à la fin...

PHILIS.

Cependant que vous lui rendrez compte
Je vais voir mes Parens, que ce coup de malheur
A mon occaſion accable de douleur :
Je n'ay tardé que trop à les tirer de peine.

ALIDOR *retenant Cléandre qui la veut ſuivre.*

Eſt-ce donc tout de bon qu'elle t'eſt inhumaine ?

CLEANDRE.

Il la faut ſuivre, adieu; je te puis aſſurer,

Que je n'ay pas ſujet de me deſeſpérer :
Va voir ton Angélique, & la compte pour tienne,
Si tu la vois d'humeur qui reſſemble à la ſienne.

ALIDOR.

Tu me la rends enfin ?

CLEANDRE.

Doraſte tient ſa foy,
Tu poſſédes ſon cœur, qu'auroit-elle pour moy ?
Quelques charmans appas qui ſoient ſur ſon viſage,
Je n'y ſçaurois avoir qu'un fort mauvais partage.
Peut-être elle croiroit qu'il luy ſeroit permis
De ne me rien garder, ne m'ayant rien promis ;
Il vaut mieux que ma flâme à ſon tour te la céde :
Mais adieu derechef.

SCENE III.

ALIDOR.

Ainſi tout me ſuccéde,
Ses plus ardens deſirs ſe réglent ſur mes vœux,
Il accepte Angélique, & la rend quand je veux.
Quand je tâche à la perdre, il meurt de m'en défaire,
Quand je l'aime, elle ceſſe auſſi-tôt de lui plaire ;
Mon cœur prêt à guérir, le ſien ſe trouve atteint,
Et mon feu rallumé, le ſien ſe trouve éteint :
Il aime quand je quitte, il quitte lors que j'aime,
Et ſans être Rivaux nous aimons en lieu même.
C'en eſt fait, Angélique, & je ne ſçaurois plus
Rendre contre tes yeux des combats ſuperflus ;
De ton affection cette preuve derniére
Reprend ſur tous mes ſens une puiſſance entiére :
Les ombres de la nuit m'ont redonné le jour :
Que j'eus de perfidie, & que je vis d'amour !
Quand je ſçûs que Cléandre avoit manqué ſa proye,
Que j'en eus de regret, & que j'en ay de joye !

Plus je t'étois ingrat, plus tu me chérissois,
Et ton ardeur croissoit, plus je te trahissois :
Aussi j'en fus honteux, & confus dans mon ame,
La honte & le remords rallumérent ma flame :
Que l'amour pour nous vaincre a de chemins divers,
Et que malaisément on rompt de si beaux fers !
C'est en vain qu'on résiste aux traits d'un beau visage ;
En vain à son pouvoir refusant son courage
On veut éteindre un feu par ses yeux allumé,
Et ne le point aimer quand on s'en voit aimé ;
Sous ce dernier appas l'amour a trop de force,
Il jette dans nos cœurs une trop douce amorce,
Et ce tiran secret de nos affections
Saisit trop puissamment nos inclinations.
Aussi ma liberté n'a plus rien qui me flate,
Le grand soin que j'en eus partoit d'un ame ingrate,
Et mes desseins d'accord avecque mes desirs,
A servir Angélique ont mis tous mes plaisirs :
Mais hélas ! ma raison est-elle assez hardie,
Pour croire qu'on me souffre aprés ma perfidie ?
Quelque secret instinct à mon bonheur fatal,
Ne la porte-t'il point a me vouloir du mal ?
Que de mes trahisons elle seroit vangée,
Si comme mon humeur la sienne étoit changée !
Mais qui la changeroit, puis qu'elle ignore encor
Tous les lâches complots du rebelle Alidor ?
Que dis-je, malheureux ? ah ! c'est trop me méprendre,
Elle en a trop appris du billet de Cléandre.
Son nom au lieu du mien en ce papier souscrit
Ne lui montre que trop le fond de mon esprit :
Sur ma foi toutefois elle le prit sans lire,
Et si le Ciel vangeur contre moy ne conspire,
Elle s'y fie assez pour n'en avoir rien lû :
Entrons, quoy qu'il en soit, d'un esprit résolu :
Dérobons à ses yeux le témoin de mon crime,
Et si pour l'avoir leu sa colére s'anime,
Et qu'elle veuille user d'une juste rigueur,
Nous sçavons les moyens de regagner son cœur.

SCENE IV.

DORASTE, LICANTE.

DORASTE.

NE sollicite plus mon ame refroidie,
Je méprise Angélique aprés sa perfidie,
Mon cœur s'est revolté contre ses lâches traits,
Et qui n'a point de foy n'a point pour moy d'attraits,
Veux-tu qu'on me trahisse, & que mon amour dure ?
J'ay souffert sa rigueur, mais je hay son parjure,
Et tien sa trahison indigne à l'avenir
D'occuper aucun lieu dedans mon souvenir :
Qu'Alidor la possede, il est traître comme elle,
Jamais pour ce sujet nous n'aurons de querelle:
Pourrois-je avec raison luy vouloir quelque mal,
De m'avoir délivré d'un esprit dêloïal ?
Ma colére l'épargne, & n'en veut qu'à Cléandre,
Il verra que son pire êtoit de se méprendre,
Et si je puis jamais trouver ce Ravisseur,
Il me rendra soudain, & la vie, & ma Sœur.

LICANTE.

Faites mieux, puis qu'à peine elle pourroit prétendre
Une fortune égale à celle de Cléandre,
En faveur de ses biens calmez vôtre couroux,
Et de son Ravisseur faites-en son Epoux :
Bien qu'il eût fait dessein sur une autre personne,
Faites lui retenir ce qu'un hazard lui donne :
Je crois que cet himen pour satisfaction
Plaira mieux à Philis que sa punition.

DORASTE.

Nous consultons en vain, ma poursuite êtant vaine.

LICANTE.

Nous le rencontrerons, n'en soyez point en peine,
Où que soit sa retraite, il n'est pas toûjours nuit,

Et ce qu'un jour nous cache, un autre le produit :
Mais Dieux ! voilà Phïlis qu'il a déja renduë.

SCENE V.

DORASTE, PHILIS, LICANTE.

DORASTE.

MA Sœur, je te retrouve aprés t'avoir perduë ?
Et de grace, quel lieu me cache le voleur,
Qui pour s'étre mépris a causé ton malheur ?
Que son trépas. . .

PHILIS.

Tout beau, peut-être ta colére,
Au lieu de ton Rival, en veut à ton Beau-frére.
En un mot, tu sçauras qu'en cet enlévement
Mes larmes m'ont acquis Cléandre pour Amant,
Son cœur m'est demeuré pour peine de son crime,
Et veut changer un rapt en amour légitime :
Il fait tous ses efforts pour gagner mes Parens,
Et s'il les peut fléchir, quant à moy, je me rens
Non à dire le vray, que son Objet me tente,
Mais mon Pére content je dois être contente.
Tandis, par la fenêtre ayant vû ton retour,
Je t'ay voulu sur l'heure apprendre cet amour,
Pour te tirer de peine, & rompre ta colére.

DORASTE.

Crois-tu que cet himen puisse me satisfaire ?

PHILIS.

Si tu n'es ennemi de mes contentemens,
Ne prens mes intérêts que dans mes sentimens :
Ne fais point le mauvais si je ne suis mauvaise,
Et ne condamne rien à moins qu'il me déplaise :
En cette occasion, si tu me veux du bien,
C'est à toy de régler ton esprit sur le mien.
Je respecte mon Pére, & le tiens assez sage
Pour ne resoudre rien à mon desavantage.

Si Cléandre le gagne, & m'en peut obtenir,
Je crois de mon devoir.

LICANTE.

Je l'apperçois venir
Résolvez-vous, Monsieur, à ce qu'elle desire.

SCENE VI.

DORASTE, CLEANDRE, PHILIS, LICANTE.

CLEANDRE.

Si vous n'êtes d'humeur, Madame, à vous dédire
Tout me rit desormais, j'ay leur consentement:
Mais excusez, Monsieur, le transport d'un Amant.
Et souffrez qu'un Rival confus de son offense,
Pour en perdre le nom, entre en vôtre alliance,
Ne me refusez point un oubli du passé,
Et son ressouvenir à jamais effacé,
Bannissant toute aigreur, recevez un Beau-frére,
Que vôtre Sœur accepte aprés l'aveu d'un Pére.

DORASTE.

Quand j'aurois sur ce point des avis differens,
Je ne puis contredire au choix de mes Parens;
Mais outre leur pouvoir, vôtre ame généreuse,
Et ce franc procedé qui rend ma Sœur heureuse,
Vous acquiérent les biens qu'ils vous ont accordez,
Et me font souhaiter ce que vous demandez:
Vous m'avez obligé de m'ôter Angélique,
Rien de ce qui la touche à present ne me pique,
Je n'y prens plus de part aprés sa trahison,
Je l'aimáy par malheur, & la hay par raison;
Mais la voici qui vient de son Amant suivie.

SCENE VII.

ALIDOR, ANGELIQUE, DORASTE, CLEANDRE, PHILIS, LICANTE.

ALIDOR.

FInissez vos mépris, ou m'arrachez la vie.

ANGELIQUE.

Ne m'importune plus, infidelle. Ah! ma Sœur;
Comme as-tu pû si-tôt tromper ton ravisseur?

PHILIS *à Angelique.*

Il n'en a plus le nom, & son feu légitime,
Autorisé des miens, en efface le crime;
Le hazard me le donne, & changeant ses desseins,
Il m'a mise en son cœur aussi-bien qu'en ses mains;
Son erreur fut soudain de son amour suivie,
Et je ne l'ay ravy qu'aprés qu'il m'a ravie:
Jusque-là tes beautez ont possedé ses vœux,
Mais l'amour d'Alidor faisoit taire ses feux,
De peur de l'offenser te cachant son martire,
Il me venoit conter ce qu'il ne t'osoit dire;
Mais nous changeons de sort par cet enlévement:
Tu perds un Serviteur, & j'y gagne un Amant.

DORASTE *à Philis.*

Dis-lui qu'elle en perd deux, mais qu'elle s'en console,
Puis qu'avec Alidor je lui rens sa parole.

à Angelique.

Satisfaites sans crainte à vos intentions,
Je ne mets plus d'obstacle à vos affections;
Si vous faussez déja la parole donnée,
Que ne feriez-vous point aprés nôtre himenée?
Pour moi, mal-aisément on me trompe deux fois,
Vous l'aimez, j'y consens, & lui céde mes droits.

ALIDOR.

Puis que vous me pouvez accepter sans parjure,

Pouvez-vous consentir que vôtre rigueur dure ?
Vos yeux sont-ils changez ? vos feux sont-ils éteint
Et quand mon amour croît, produit-il vos dédains
Voulez-vous. . .

ANGELIQUE.

Déloyal, cesse de me poursuivre,
Si je t'aime jamais, je veux cesser de vivre:
Quel espoir mal conçû te rapproche de moy ?
Aurois-je de l'amour pour qui n'a point de foy ?

DORASTE.

Quoy, le bannissez-vous parce qu'il vous ressemble ?
Cette union d'humeur vous doit unir ensemble,
Pour ce manque de foy c'est trop le rejetter,
Il ne l'a pratiqué que pour vous imiter.

ANGELIQUE.

Cessez de reprocher à mon ame troublée
La faute où la porta son ardeur aveuglée :
Vous seul avez ma foy, vous seul à l'avenir
Pouvez à vôtre gré me la faire tenir.
Si toutefois, aprés ce que j'ay pû commettre,
Vous me pouvez haïr jusqu'à me la remettre,
Un Cloître desormais bornera mes desseins ;
C'est là que je prendray des mouvemens plus sains,
C'est là que loin du Monde & de sa vaine pompe,
Je n'aurai qui tromper, non-plus que qui me tromp

ALIDOR.

Mon souci.

ANGELIQUE.

Tes soucis doivent tourner ailleurs.

PHILIS *à Angélique.*

De grace, prens pour luy des sentimens meilleurs.

DORASTE *à Philis.*

Nous leur nuisons, ma Sœur, hors de nôtre présence
Elle se porteroit à plus de complaisance,
L'amour seul assez fort pour la persuader,
Ne veut point d'autre tiers à les accommoder.

CLEANDRE *à Doraste.*

Mon amour ennuyé des yeux de tant de monde
Adore la raison où vôtre avis se fonde.

Adieu

Adieu, belle Angélique, adieu ; c'est justement
Que vôtre ravisseur vous céde à vôtre Amant.

DORASTE *à Angélique.*

Je vous eus par dépit, lui seul il vous mérite,
Ne lui refusez point ma part que je lui quitte.

PHILIS.

Si tu t'aimes, ma Sœur, fais-en autant que moy,
Et laisse à tes Parens à disposer de toy :
Ce sont des jugemens imparfaits que les nôtres :
Le Cloître a ses douceurs, mais le monde en a d'autres,
Qui pour avoir un peu moins de solidité,
N'accommodent que mieux nôtre instabilité :
Je crois qu'un bon dessein dans le Cloître te porte,
Mais un dépit d'amour n'en est pas bien la porte,
Et l'on court grand hazard d'un cuisant repentir
De se voir en prison sans espoir d'en sortir.

CLEANDRE *à Philis.*

N'acheverez-vous point ?

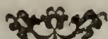
PHILIS.

J'ay fait, & vous vais suivre
Adieu, par mon exemple apprens comme il faut vivre,
Et prens pour Alidor un naturel plus doux.

Cléandre, Doraste, Philis, & Licante rentrent.

ANGELIQUE.

Rien ne rompra le coup à quoy je me résous :
Je me veux exempter de ce honteux commerce,
Où la déloyauté si pleinement s'exerce ;
Un Cloître est desormais l'objet de mes desirs,
L'ame ne goûte point ailleurs de vrais plaisirs :
Ma foy qu'avoit Doraste engageoit ma franchise,
Et je ne vois plus rien, puis qu'il me l'a remise,
Qui me retienne au Monde, ou m'arrête en ce lieu :
Cherche une autre à trahir, & pour jamais, adieu.



SCENE VII.

ALIDOR.

QUe par cette retraite elle me favorise !
Alors que mes desseins cédent à mes amours
Et qu'ils ne sçauroient plus défendre ma franchise,
Sa haine & ses refus viennent à leurs secours.

J'avois beau la trahir, une secrette amorce
Rallumoit dans mon cœur l'amour par la pitié ;
Mes feux en recevoient une nouvelle force,
Et toûjours leur ardeur en croissoit de moitié.

Ce que cherchoit par là mon ame peu rusée,
De contraires moyens me l'ont fait obtenir ;
Je suis libre à present qu'elle est desabusée,
Et je ne l'abusois que pour le devenir.

Impuissant ennemi de mon indifference,
Je brave, vain Amour, ton débile pouvoir ;
Ta force ne venoit que de mon espérance,
Et c'est ce qu'aujourd'huy m'ôte son desespoir.

Je cesse d'esperer, & commence de vivre,
Je vis dorénavant puis que je vis à moy,
Et quelques doux assauts qu'un autre Objet me livre,
C'est de moy seulement que je prendrai la loy.

Beautez ne pensez point à rallumer ma flâme,
Vos regards ne sçauroient asservir ma raison,
Et ce sera beaucoup emporté sur mon ame,
S'ils me font curieux d'apprendre vôtre nom.

Nous feindrons toutefois pour nous donner carriére
Et pour mieux déguiser nous en prendrons un peu ;

Mais nous ſçaurons toûjours rebrouſſer en arriére,
Et quand il nous plaira nous retirer du jeu.

Cependant, Angélique enfermant dans un Cloître
Ses yeux dont nous craignons la fatale clarté,
Les murs qui garderont ces tirans de paroître,
Serviront de remparts à nôtre liberté.

Je ſuis hors de péril qu'aprés ſon mariage
Le bonheur d'un jaloux augmente mon ennuy,
Et ne ſerai jamais ſujet à cette rage,
Qui naît de voir ſon bien entre les mains d'autrui.

Ravi qu'aucun n'en ait ce que j'ai pû prétendre.
Puiſqu'elle dit au Monde un éternel adieu,
Comme je la donnois ſans regret à Cléandre,
Je verrai ſans regret qu'elle ſe donne à Dieu.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



EXAMEN
DE LA PLACE ROYALE.



JE ne puis dire tant de bien de cette Piece que de la précedente. Les Vers en ſont plus forts, mais il y a manifeſtement une duplicité d'action. Alidor dont l'eſprit extravagant ſe trouve incommodé d'un amour qui l'attache trop, veut faire en ſorte qu'Angélique ſa Maîtreſſe ſe donne à ſon amy Cléandre; & c'eſt pour cela qu'il luy fait rendre une fauſſe lettre qui le convainc de legereté, & qu'il joint à cette ſuppoſition des mépris aſſez piquans pour l'obliger dans ſa colére à accepter les affections d'un autre. Ce deſſein avorte, & la donne à Doraſte

ſein avorte, & la donne à Doraſte contre ſon intention & cela l'oblige à en faire un nouveau pour la porter à un enlévement. Ces deux deſſeins formez ainſi l'un aprés l'autre font deux actions, & donnent deux ames au Poëme, qui d'ailleurs finit aſſez mal par un mariage de deux perſonnes Epiſodiques, qui ne tiennent que le ſecond rang dans la Piéce. Les prémiers Acteurs y achévent bizarrement, & tout ce qui les regarde fait languir le cinquiéme Acte, où ils ne paroiſſent plus ; à le bien prendre, que comme ſéconds Acteurs. L'Epilogue d'Alidor n'a pas la grace de celui de la Suivante, qui ayant été tres intéreſſé, dans l'action principale;& demeurant enfin ſans amant n'oſe expliquer ſes ſentimens en la préſence de ſa Maîtreſſe, & de ſon Pére, qui ont tous deux leur compte, & les laiſſe rentrer, pour peſter en liberté contre-eux, & contre ſa mauvaiſe fortune dont elle ſe plaint en elle-même, & fait par là connoître au Spectateur l'aſſiette de ſon eſprit aprés un effet ſi contraire à ſes ſouhaits.

Alidor eſt ſans doute trop bon amy pour étre ſi mauvais amant. Puiſque ſa paſſion l'importune tellement, qu'il veut bien outrager ſa Maîtreſſe pour s'en défaire, il devroit ſe contenter de ce premier effort, qui la fait obtenir à Doraſte, ſans s'embaraſſer de nouveau pour l'intérêt d'un ami, & hazarder en ſa conſidération un repos qui luy eſt ſi précieux. Cet amour de ſon repos n'empêche point qu'au cinquiéme Acte il ne ſe montre encor paſſionnée pour cette Maîtreſſe, malgré la réſolution qu'il avoit priſe de s'en défaire, & les trahiſons qu'il luy a faites ; de ſorte qu'il ſemble ne commencer à l'aimer veritablement que quand il luy a donné ſujet de le haïr. Cela fait une inégalité de Mœurs qui eſt vicieuſe.

Le caractere d'Angélique ſorte de la bien-ſeance, en ce qu'elle eſt trop amoureuſe, & ſe réſout trop tôt à ſe faire enlever par un homme qui luy doit être ſuſpect. Cet enlévement luy réüſſit mal, & il a été bon de luy donner un mauvais ſuccés, bien qu'il ne ſoit

pas besoin que les grands crimes soient punis dans la Tragédie, parce que leur peinture imprime assez d'horreur, pour en détourner les Spectaeurs. Il n'en est pas de même des fautes de cette nature, & elles pourroient engager un esprit jeune & amoureux à les imiter, si l'on voyoit que ceux qui les commettent vinssent à bout par ce mauvais moïen de ce qu'ils desirent.

Malgré cet abus introduit par la nécessité, & légitimé par l'usage, de faire dire dans la ruë à nos amantes de Comedies, ce que vraysemblablement elles diroient dans leur chambre, je n'ay osé y placer Angélique durant la reflexion douloureuse qu'elle fait sur la promptitude & l'imprudence de ses ressentimens, qui la font consentir à épouser l'objet de sa haine. J'ay mieux aimé rompre la liaison des Scénes, & l'unité de lieu qui se trouve assez exacte en ce Poëme, à cela prés, afin de la faire soûpirer dans son cabinet avec plus de bien-séance pour elle, & plus de sureté pour l'entretien d'Alidor. Philis qui le voit sortir de chez elle, en auroit trop vû si elle les avoit aperçeus tous deux sur le Théatre; & au lieu du soupçon de quelque intelligence renoüée entre-eux, qui la porte à l'observer durant le Bal, elle auroit eu sujet d'en prendre une entiere certitude, & d'y donner un ordre, qui eût rompu tout le nouveau dessein d'Alidor, & l'intrigue de la Piéce.

Fin de la premiere Partie.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maistres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Baillifs, Senechaux, Prevôts, Juges, leurs Lieutenans, & tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre bien aimé AUGUSTIN BESOIGNE, Libraire à Paris, nous a tres-humblement fait remontrer qu'il a acquis de Guillaume de Luyne les Exemplaires des Oeuvres des Sieurs Corneille, lesquelles il desireroit réimprimer avec des augmentations & des estampes à chacune des Piéces, & autres embelissemens, pour lesquels il est obligé de faire des avances considerables. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, & lui donner moïen de retirer ses frais & avances qu'il a été obligé de faire pour l'acquisition dudit Livre, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par les Présentes, d'imprimer, reimprimer, faire réimprimer, lesdites Oeuvres par tels Imprimeurs ou Libraires qu'il voudra choisir, en tels volumes, marges, caractéres, & autant de fois que bon lui semblera, durant le tems de quinze années entieres & consécutives, à commencer du jour de l'expiration du precedent Privilege : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'imprimer ou faire réimprimer lesdites Oeuvres, sous prêtexte d'augmentation, correction, changement de titre, impression étrangere, ou autrement, sans le consentement de l'Exposant, ou de ses ayans cause, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge par ledit Exposant de faire imprimer lesdites Oeuvres sur du

bon papier & beau caractére, ſuivant les derniers Reglemens de la Librairie & Imprimerie, & que l'impreſſion en ſera faite en nôtre Royaume, & non ailleurs, à la charge d'en mettre deux Exemplaires en nôtre Bibliotéque publique, & un en celle du Cabinet de nos Livres de nôtre Château du Louvre & un en celle de nôtre tres-cher & Feal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Boucherat, Commandeur de nos Ordres, avant de l'expoſer en vente, à peine de nullité des Preſentes ; comme auſſi de faire enregiſtrer les Preſentes ſur le Livre de la Communauté des Libraires de Paris ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir & uſer ledit Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empêchemens contraires. Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre l'Extrait des Preſentes, elles ſoient tenuës pour bien & dûëment ſignifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conſeillers-Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Mandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, faire pour l'execution des Preſentes toutes ſaiſies, ſignifications, & autres Actes de Juſtice neceſſaires, ſans demander autre permiſſion : CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Paris le 18. jour de Juillet, l'an de grace 1698. & de nôtre Regne le cinquante ſixiéme. Signé, Par le Roi en ſon Conſeil, MORET, avec Paraphe.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires, conformément aux Reglemens. A Paris, ce 23. Juillet 1698.

Signé, C. BALLARD, Syndic.

Et ledit Sieur Auguſtin Beſoigne a cedé & tranſporté le droit du preſent Privilege aux Sieurs Pierre Traboüillet, Guillaume Cavelier, Henry Charpentier,

Michel David, & Charles Osmont, Libraires à Paris, pour en joüir en son lieu & place, suivant les traitez faits entr'eux.

Et lesdits Sieurs cy-dessus ont fait part de leur Privilege au Sieur Laurent Bachelu. Libraire à Lyon, suivant leur traité fait à Paris le 2. Mars 1699.

Et ledit Sieur Laurent Bachelu a vendu tout le droit qu'il a audit Livre, par ledit traité, au Sieur Jacques Lyons, Libraire de la même Ville, pour en joüir en son lieu & place.



